This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 1472

LE

MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

" On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit.....
L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais de beauté."

VOLTAIRE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

LA MÉTROMANIE.

TOME SECOND.

A LONDRES:
CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;
SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL JUN. ET RICHTER; DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS

A PARIS:
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

1823.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUIN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME II.

BIOGRAPHIE.

	Page
L'Abbé Gaultier.....	3
Jean Wolfgang Gœthe.....	51
Stéphanie Félicité Ducrest de St. Aubin, comtesse de Genlis.....	99
Frédéric Henri Alexandre, Baron de Humboldt.....	147
Abbé Haüy.....	193
Jean Baptiste Joseph Delambre...	241
Nom des Personnages les plus distingués qui ont assisté au Couronnement de Napoléon..	243

MÉLANGES.

	Page
Le Carnaval en Carême.....	5
La Cour des Messageries à Paris.	7
Oïna et Riyâ.....	11
Application de la Musique et de l'Eloquence.....	15
L'Enfance.....	18
La vie de Château en France...	22
Lettre sur Céphalonie.....	27
Le Nécessaire et le Superflu....	30
Sur les Tems Héroïques de l'Histoire Grecque.....	35
Du Style Epistolaire.....	38
BAGATELLES.....	42
Sur l'Art du Paysage.....	53
Observations sur les Inventeurs de l'Automate jouant aux Echecs et du Métronome....	57
Le Nécessaire et le Superflu....	59
Une Soirée du Grand Monde à Paris.....	65
Notice sur un Monument Gaulois.....	68
Sur la Prison de New-York....	72
L'Enfance.....	74
Des Tatars Nogais de la Nouvelle Russie.....	78
Des Memnonistes Colons et Voisins des Nogais et des Kozaks de la Mer Noire.....	79
Lettre sur Ithaque.....	81
Sur les Tems Héroïques de l'Histoire Grecque.....	84

	Page
Apothéose	87
Synonymes. Gens et Personnes	88
Bagatelles	90
Lettre sur l'Etat et les Progrès de la Littérature Chinoise en Europe	102
La Jeune Femme exigeante	107
La Fresque	112
Les Dîners du Baron d'Holbach.	114
Extrait d'une Lettre de Marseille	123
Zunilda, Nouvelle Suédoise	124
Bagatelles	134
Annonce de Pestalozzi	151
Improvisateur Hollandais	152
Les Donneurs de Conseils	154
Zunilda	155
Peinture—Diorama	165
Extrait d'une Lettre de M. Clias à M. A. Jullien de Paris	166
Mémoires sur la Vie Privée de Marie-Antoinette	167
Lettres sur la Suisse, No. V	174
Sur les Tems Héroïques de la Grèce	180
Bagatelles	183
Second et Dernier Extrait des Mémoires sur la Vie Privée de Marie-Antoinette	196
Traité des Sectes Religieuses chez les Chinois et les Tonquinois	209
Zunilda	213
Notice sur la République d'Andorre	221
Des Songes	224
Bagatelles	232
Lettre à un Ami sur le Château de la Brède	245
Des Conteurs et de l'Art de Conter	248
Le premier Mouvement	250
Lettre de Céphalonie	256
La Gymnastique, considérée dans ses Rapports avec les Beaux-Arts	260
Relation Abrégée du Tien-Bing.	261
Synonymes. — Soi, Lui, Soi-même, Lui-même	264
Bagatelles	267

POÉSIE.

La Rose Rouge et la Rose blanche	45
Si la fortune me donnait	ib.
Chanson en envoyant un Schall bleu	ib.
Stances sur la mort d'un Nouveau né	46
Le voile	ib.
Indépendance de l'Homme de Lettres et de l'Artiste	93
Le Convalescent	94
La Chaumière	138
Enigme	ib.
Sans Toi et avec Toi	ib.
La Pauvre Lise	ib.
Rose d'Amour	186
A la Lyre	ib.

Page

L'Amant d'Ianel..... 187
L'avez-vous vu ? 188
L'Objet Enchanteur..... 189
L'Elégance..... ib.
Le Découragement..... 235
L'Illusion..... ib.
Les Châteaux en Espagne..... ib.
In Morte di J. P. Kemble, di Gloriosa Memoria, Sonetto.. 270
Traduction..... ib.
Les Aventures et Malheurs d'Apollon, Complainte..... 271
Sur la Mort de M. l'abbé Sicard. ib.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Musée Européen..... 47
Nécrologie.—Dr. Aikin..... 48
Rome. — Beaux-Arts. — Sculpture..... 95
Parme.—Traduction de l'Iliade. ib.
St. Pétersbourg. — Poésies de Byron et de Walter Scott.... ib.
Paris.—Nécrologie.—Andrieux. ib.
Egypte.—Progrès dans la Civilisation, Situation Commerciale et Industrielle..... 140
Nécrologie.—Madame de Villette, née de Varicourt..... 142
Leipsick.—Librairie..... 143
Canton de Genève.—Topographie.—Reliefs de la Suisse.. ib.
Hospice du St. Bernard..... 144
Librairie..... ib.

Page

Progrès de la Littérature Russe. 190
Eclairage par le Gaz Hydrogène carbonné..... ib.
Extrait d'une Lettre de M. Millard, Secrétaire de la Société d'Enseignement Mutuel, à M. Jomard..... ib.
Hommage à Cook et à Banks.. ib.
Application des Télégraphes aux usages du Commerce.... 191
Insectes inconnus..... ib.
Enseignement Elémentaire, Extrait d'une Lettre de M. Millard, à M. Jomard..... ib.
Colonie Danoise, 1822.—Médecine.—Fièvre Jaune..... ib.
Haïti.—Instruction Publique... 192
Carcassonne.—Société d'Enseignement Mutuel..... 236
Société de la Morale Chrétienne. —Souscription en Faveur des Grecs à Paris..... 237
Instruction Publique.—Ecole de Médecine à Paris..... 238
Russie.—Crimée.—Féodésie. — Exemple de Longévité..... 272
Océanique.—Polynésie.—Isle de Pitcairn..... ib.
Harlem.—Fête Séculaire de la Découverte de l'Imprimerie... ib.
Paris.—Gymnastique..... 273
Natation.—Machine... ib.
Société Asiatique..... 274
Chimie appliquée aux Arts..... ib.

Page

Oldembourg—Berlin—Lisbonne —Fribourg..... 275
Florence—Académie des Georgofili..... 276

VUES, &c.

Vue d'un Apport au Hâvre.... 147
Fragmens Autographes.—Humboldt et Denon..... 182

Page

Vue du Pont de Taggia sur la Côte de l'Etat de Gênes..... 193
Fragmens Autographes. — Voltaire et Rousseau..... 232
Le Couronnement de Napoléon.. 243
Fragmens Autographes. — Catherine II et Marie de Médécis..... 267

[illegible] by [illegible] Jones. J Boosey & Co Lithog [illegible]

[illegible] APPORT AU HAVRE.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 8.] *JANVIER*, 1823. [TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Page

L'Abbé Gaultier..... 3

MÉLANGES.

Le Carnaval en Carême..... 5
La Cour des Messageries (à Paris.) 7
Oïna et Riyâ..... 11
Application de la Musique et de l'Eloquence..... 15
L'Enfance..... 18
La Vie de Château en France.. 22
Lettre sur Céphalonie..... 27
Le Nécessaire et le Superflu.... 30
Sur les Tems héroïques de l'Histoire Grecque..... 35
Du Style Épistolaire..... 38
BAGATELLES..... 42

POÉSIE.

Page

La Rose rouge..... 45
Si la Fortune me donnait..... *ib.*
Chanson en envoyant un Schall bleu..... *ib.*
Stances sur la Mort d'un nouveau Né..... 46
Le Voile..... *ib.*

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Musée Européen..... 47
NÉCROLOGIE—Dr. Aikin..... 48

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOQSEY ET FILS.

PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 8.] *JANVIER*, 1823. [TOME II.

BIOGRAPHIE.

L'ABBÉ GAULTIER.

LOUIS GAULTIER, prêtre instituteur, naquit en Italie, de parens français ; et, transporté jeune en France, adopta la patrie de sa famille, et lui consacra ses vertus et ses talens. Trois hommes de bien, trois prêtres philanthropes, ont été les amis et les bienfaiteurs de l'enfance et de la jeunesse : Saint Vincent de Paule, en fondant l'hospice des Enfans trouvés : l'abbé de l'Épée, en créant l'institution des Sourds-Muets ; et l'abbé Gaultier, en s'occupant exclusivement, toute sa vie, de leur instruction élémentaire, commencement heureux de leur instruction morale. Le nom de ces véritables ministres de la religion n'est prononcé qu'avec amour et respect, non-seulement par les enfans qui ont profité de leurs bienfaits inappréciables, mais encore par tous les pères de famille, par tous les amis de l'humanité. L'abbé Gaultier voyait avec peine que les formes arides et sévères de l'éducation enlevaient à l'enfance et à la jeunesse cette portion de bonheur si nécessaire au développement de leurs facultés physiques et morales. Il conçut le projet sous la forme de *jeux instructifs*, et connus des enfans sous le nom des *Jeux de l'abbé Gaultier*, de leur aplanir le chemin trop pénible d'une instruction toute grave, et trop souvent repoussante. Ce fut en observant avec soin la marche de l'intelligence des enfans, le développement de leurs facultés naissantes, en se plaçant, pour ainsi dire, à leur niveau, qu'il saisit le secret de l'enseignement élémentaire ; et long-tems avant l'introduction, en France, du système des Bell et des Lancaster, dont il a été parmi nous un des plus zélés propagateurs, il avait deviné l'éducation élémentaire, ou enseignement mutuel. Les enfans le lui apprirent dans leurs jeux : il le perfectionna en interrogeant encore leurs plaisirs : à tout âge nos actions trahissent nos penchans, même les plus cachés. La tourmente révolutionnaire força l'abbé Gaultier de quitter la France, non pour suivre le torrent, ou, pour mieux dire, la mode de l'émigration, mais pour dérober sa tête aux proscripteurs de 1793. Il se retira à La Haye. Ne voulant devoir à l'étranger qu'une hospitalité honorable, et non une honteuse dépendance, il accepta l'emploi d'institu-

teur des enfans de l'ambassadeur d'Angleterre, et il employa, pour leur instruction, la méthode dont il avait fait usage dans sa patrie. Ses succès furent les mêmes qu'en France ; et lorsqu'il accompagna ses élèves à Londres, sa réputation l'y avait précédé. Voulant être utile, même dans le malheur, il consacra gratuitement ses soins aux enfans des familles françaises émigrées, et il forma, avec la même philanthropie, des maîtres qui propagèrent avec éclat sa méthode d'instruction. L'abbé Gaultier était trop vertueux pour n'être pas un vrai patriote. Aussitôt après la paix d'Amiens, il revint à Paris, et y reprit son enseignement. Il fonda successivement deux petits lycées ou cours gratuits pour toutes les classes, qu'il a continués jusqu'à sa mort, et que plusieurs de ses élèves se sont promis de maintenir, ce qu'ils ont religieusement fait depuis qu'ils ont eu le malheur de le perdre. Ce fut au mois de Septembre 1818 que ce respectable ecclésiastique succomba a une maladie grave, à l'âge de soixante-treize ans ; sa dépouille mortelle fut accompagnée par de nombreux amis, par la plupart de ses dignes collègues de la société pour l'enseignement élémentaire, les La Rochefoucauld, les Lasteyrie, les Gerendo, les Jomard, les Cuvier, les Labordes, les Lameth, les Delessert, les Perrier, les Jay, etc., et par deux cents enfans qui, tous offraient à cet homme excellent les premières larmes qu'il leur eut fait répandre ! L'abbé Gaultier n'a composé que des ouvrages élémentaires ; ils ne sont remarquables que parce que tous remplissent l'objet qu'il s'est proposé. Ils sont fort répandus et fort goûtés, et il y en a qui ont eu jusqu'à vingt éditions. Voici les principaux : 1° *Leçons de grammaire suivant la méthode des tableaux analytiques*, Paris, 1787, in 8vo ; 2° *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, 1788, in 8vo ; 1793, in 8vo. 10me. édition, 1811, in 12 ; 3° *Petit livre pour les enfans de trois ans*, 1788, in 12 ; 4° *Leçons de chronologie et d'histoire*, 1788, in 8vo ; 3me. édition, 1811, 3 vols. in 12 ; 5° *Jeu raisonnable et moral pour les enfans*, 1791, in 8vo ; 6° *Lectures graduées pour les enfans*, 1798, 3 vols. in-8vo. 2me. édition, in 12 ; 7° *Exposé du cours complet de jeux instructifs*, 1802, in 8vo. ; 8° *Méthode pour analyser la pensée et la réduire à ses principes élémentaires*, in 8vo ; 9° *Méthode pour apprendre grammaticalement la langue latine, sans connaître les règles de la composition*, 1804, vols. in 18 ; 10° *Méthode pour faire la construction des phrases et des périodes, sans rien changer à l'ordre de la diction latine*, 1805 in folio, nouvelle édition, 1808, in folio, 11° *Méthode pour exercer les jeunes gens à la composition française, et pour les préparer graduellement*, 1811, 2 vol. in 12mo. 12° *Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou actions et discours contraires à la politesse, et regardés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes*, 1812, in 18mo. Ce petit ouvrage, très-rare en France, est un extrait du *Jeu de moral et de politesse*, que l'abbé Gaultier a publié à Londres. 13° *Jeu typographique*, 1814 : 14° *Jeu des fables, sujets tirés de La Fontaine*, 1817, in 18mo ; 15° *Notions de géométrie pratique, nécessaires à l'exercice de la plupart des arts et métiers* 1807, in 12mo.

MÉLANGES.

LE CARNAVAL EN CARÊME.

Un étranger qui m'avait autrefois accueilli avec amitié dans son pays arriva ces jours derniers à Paris ; il comptait y jouir des amusemens du carnaval. Cet homme, l'un des plus francs que j'aie connus, a, peut-être par contraste, la manie des mascarades; il se fesait une fête de voir ces bals masqués de l'Opéra, où l'on s'ennuie si fréquemment et si long-tems en cherchant et en attendant le plaisir.

Quelques affaires imprévues ayant retardé son voyage, vainement il voulut accélérer sa marche, et regagner le temps perdu ; sa voiture se brisa, son espoir fut trompé, et il arriva justement le lendemain du Mardi gras, à cette sombre époque où la loi veut que le *jeûne* succède aux *festins*, et que l'*austérité* expie les écarts d'une courte *folie*.

Je trouvai mon voyageur très-contrarié et presque affligé... Voyez, me dit-il, si je n'ai pas un guignon tout particulier ; je fais *quatre cents* lieues pour venir au bal de l'Opéra, et par un hasard qui ne se renouvelle qu'une fois en quatre siècles, on m'escamote un carnaval; le tems avance son horloge, j'ai fait une course inutile, le bœuf gras est mangé et je ne verrai plus de masques

—Consolez-vous, lui dis-je en riant, si vous ne voulez que des masques, je me charge de vous en faire voir ; dissipez votre chagrin, promenons-nons, et soyez sûr que, sans enfreindre la loi, je vous ferai trouver ici *le Carnaval en Carême*.

J'y consens, répond mon ami, habillez-vous et ne vous gênez pas ; pour moi, je vois un journal sur votre table, je vais le lire. Il le prit, et bientôt, fesant une vive exclamation: Je tombe, dit-il, sur un morceau d'éloquence, riche d'images, plein de poésie, brillant de verve, passant du grave au doux, du plaisant au sévère ; j'y vois tour à tour de la force, de l'ironie, de la gaîté, même des épigrammes ; c'est sûrement quelqu'un de vos poètes fameux qui s'amuse à faire en prose un poëme héroï-comique.—Vous vous trompez, lui dis-je, en jetant les yeux sur son papier, vous lisez le discours de l'un de nos orateurs ; le barreau s'égaie parfois, et l'écrit qui vous occupe en ce moment est l'extrait du plaidoyer d'un avocat dans une affaire criminelle.—Je ne m'en serais pas douté, s'écria mon voyageur ; et comment reconnaître Thémis, en la voyant tantôt si fardée, tantôt si épigrammatique ?

Après quelques momens de silence, nouvelle exclamation de notre étranger, un peu enthousiaste de sa nature. Ah ! mon ami, quels beaux vers ! Pour ceux-là, je suis bien certain qu'ils viennent de l'âme et non de la tête ; l'esprit ne trouve point de ces inspirations, le cœur seul les donne. Je parierais bien que ces auteurs, toujours sincères, toujours constans, n'ont jamais brûlé d'encens profane, et qu'ils ont consolé le malheur dans l'exil, comme ils chantent la puissance dans son triomphe.

—Bon ! lui répondis-je, voici encore des masques qui vous trompent ; les auteurs dont vous lisez les vers ont du talent, de l'imagination, mais leur muse est mobile comme la fortune ; et, depuis vingt ans, toujours attirée par ce qui brille, elle a chanté, avec la même ardeur et avec un égal succès, tous les heureux de chaque époque, toutes les idoles de chaque jour. Un grand nombre de ces messieurs pourraient à juste titre prendre le nom de poètes *lauréats* de la république, de l'empire et de la monarchie.

—Je sais, reprit mon ami, que la poésie a ses licences ; mais si ce que vous me dites est vrai, il faut que vos poètes aient bien de l'adresse pour trouver d'heureuses transitions en montant leur lyre sur des tons si différens. Vous voilà prêt, je crois, sortons.

Nous traversâmes les Tuileries et nous entrâmes dans le café du Palais-Royal le plus à la mode ; il était rempli d'une foule d'oisifs de tout genre, grands amateurs de café, de spectacles, de nouvelles, et de tout ce que la musarderie recherche activement pour tuer le tems qu'elle ne sait pas employer.

Près de la table autour de laquelle nous étions assis, deux hommes disputaient avec feu sur la loi du recrutement. Après les avoir écoutés pendant quelques minutes : Voyez, me dit le voyageur, avec quelle énergie s'exprime cet homme à la voix mâle, aux sourcils arqués ! quel feu brille dans ses regards ! quelle noble passion l'anime pour la gloire de vos armes ! comme il parle bien de la science militaire ! il me semble le voir sur un champ de bataille. C'est sûrement un de ces fameux guerriers dont l'épée meurtrière a tracé de si brillantes pages dans vos annales.

—Vous n'y êtes pas, lui dis-je à l'oreille ; s'il a tué beaucoup de monde, ce n'est pas à l'armée : cet homme est un médecin.

—Oh ! pour le coup, reprit mon ami, tout le monde s'y serait trompé comme moi. Et son antagoniste, ce gros homme qui parle si posément, mais qui combat avec tant d'opiniâtreté les opinions belliqueuses de son convive, quel est-il ? A ses calculs économiques, à ses argumens pacifiques, à sa crainte de voir sous les armes vos braves soldats, je dois croire que c'est un magistrat qui compte plus sur les lois que sur la force pour la défense de l'Etat, ou c'est peut-être un philosophe qui rêve la paix perpétuelle, car, à l'entendre, il paraît qu'il ne veut point d'armée.

—Encore une erreur, lui dis-je, *celui dont vous parlez* est un ancien capitaine qui compte trente années de service et une campagne. Ma foi, s'écria mon ami, vous me l'aviez promis, je commence à me croire au bal de l'Opéra.

—Où irons-nous ? demanda mon ami. Je voudrais voir le grand Opéra ; les accords d'une musique harmonieuse adoucissent les impressions de la tragédie, et donnent à ses accens une voluptueuse mélancolie.

—Volontiers ; voyons l'affiche ; que donne-t-on aujourd'hui ? *le Rossignol.*

—Mais le titre n'est pas trop tragique.

—Je le crois bien, c'est un conte très-licencieux, qu'un homme d'esprit a trouvé le moyen de mettre en scène avec beaucoup de goût et sans manquer aux règles de la décence.

—Je l'entendrai un autre jour ; j'aime assez que chaque théâtre conserve son genre, et pour entendre de la comédie en musique, je préfère l'Opéra-Comique.

—Fort bien ! Que joue-t-on ? *Montano* et *Stéphanie*, précédé de *Wallace*.—Est-ce bien gai ?—Bon ! ce sont deux tragédies !—Comment, je ne verrai donc rien ici à sa place ? eh bien ! allons à l'Ambigu-Comique.—Oui : vous y verrez le massacre de toute la famille des Machabées !—Morbleu ! il n'y a donc pas moyen de s'en tirer ?.. Ah ! j'y suis, partons pour le théâtre de la Gaîté.—A merveille ! on vous y donnera pour spectacle la vue de toute l'armée de Pharaon noyée dans la mer Rouge.

—Oh ! pour le coup c'est trop fort ! ce n'est point aux boulevards que je veux aller étudier la Bible ; je reviens à votre premier avis ! allons entendre *le Rossignol* de l'Opéra

—Je crois, mon cher, que vous ne pouvez pas mieux choisir, car il est suivi d'un très-joli ballet *(le Carnaval de Venise)* ; vous y verrez un grand nombre de masques charmans, et vous conviendrez que, de toutes façons, je vous ai dit vrai, en vous promettant que je vous ferais trouver à Paris *le Carnaval en Carême.*

LA COUR DES MESSAGERIES.

(A PARIS.)

. . . . .Dum ea exigitur, dum mula ligatur.
Tota abit hora HOR. Sat. 5, lib. 1.

Tandis que l'on fait payer, que l'on attèle les chevaux, une heure se passe.

On raille de nouveau-venus:
On observe et l'on s'examine;
Et trente voyageurs, l'un à l'autre inconnus.
Se jugent tour à tour sur l'habit, sur la mine.
Sans se connaître on se cherche le soir:
Dès le lendemain on s'oublie;
Et l'on se quitte enfin pour ne plus se revoir;
C'est le vrai miroir de la vie.

MICHAUD, *Poés. fugit.*

UN jeune licencié, qui m'avait été particulièrement recommandé, en venant me voir la semaine dernière, m'apporta une lettre de son père, où celui-ci entrait avec moi dans quelques détails sur les affaires de famille qui rendaient nécessaire la présence de son fils, et qu'il terminait en me priant de pourvoir aux frais et aux dispositions de son voyage. Elles furent bientôt faites. J'allai solder la pension du jeune homme à son hôtel de la rue Saint-Jacques, et retenir sa place à la diligence pour le Lundi de la semaine suivante. La voiture devait partir à cinq heures du matin; et, pour être plus sûr que notre écolier ne la manquerait pas, je me chargeai du soin de l'aller éveiller moi-même. J'étais à quatre heures à l'hôtel de Berri; Charles était prêt, et Louison (la servante picarde) achevait de ficeler son porte-manteau. Cette bonne fille, chargée du bagage, nous accompagna jusqu'au bureau des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires, et nous quitta en essuyant ses yeux avec son tablier de siamoise, très-affligée du départ de M. Charles, et très-reconnaissante de la manière dont j'avais récompensé ses soins.

Nous avions une demi-heure devant nous; je conseillai à mon jeune voyageur d'en profiter pour faire un déjeuner succinct dans le café voisin qui venait de s'ouvrir; et, pendant ce tems, je m'amusai du spectacle que j'avais sous les yeux. Tout s'y passait en scènes épisodiques, dont quelques-unes d'un intérêt si vif ou d'une gaîté si bouffonne, qu'elles sont encore présentes à mon esprit dans leurs moindres détails.

On ne s'imagine pas tout ce qu'on peut apprendre dans une cour des Messageries, toutes les observations qu'on y peut faire, toutes les aventures qui s'y passent ou qui s'y préparent, tous les secrets qui s'y découvrent. C'est là que nos moralistes et nos romanciers, au lieu de tourner sans cesse dans le cercle étroit de leur imagination, pourraient venir étudier la nature, la prendre sur le fait, ou du moins chercher des couleurs pour la peindre. Soit qu'à l'exemple de La Bruyère ils voulussent tracer des caractères piquans, ou, comme Duclos, les rap-

procher pour en déduire des conséquences sur l'état actuel des mœurs ; soit qu'à limitation de Le Sage ils s'occupassent de cette suite de tableaux dont se compose la galerie de la vie humaine : soit enfin qu'ils se bornassent, ainsi que Sterne, à quelques scènes d'intérieur, dont l'extrême intérêt résulte du naturel et de la vérité des détails, il est certain qu'en aucun lieu du monde ils ne trouveraient, réunis dans un aussi petit espace, une aussi grande quantité de matériaux tout prêts à être mis en œuvre. Quelle foule de situations et d'originaux ! Le premier que je remarque est le conducteur, moins reconnaissable à son bonnet garni de fourrure et à sa feuille qu'il tient en main, qu'à cet air d'importance et d'autorité qu'il affecte avec les postillons et les porte-faix. Il faut le voir, ce petit despote, passant la revue de sa voiture, criant contre le charron pour une jante, contre le maréchal pour un écrou ; fesant placer et déplacer, selon son caprice ou son intérêt, et sans égard pour les réclamations des voyageurs, leurs portemanteaux et leurs paquets dans le *magasin* ou sur la *vache*.

Plusieurs voitures étaient au moment de leur départ : au milieu des chevaux que l'on attelait, des voyageurs qui allaient et venaient sans cesse, des commissionnaires chargés de malles, de ceux-ci qui arrivaient en jurant, de ceux-là qui partaient en pleurant, on aurait pu se croire dans une ville prise d'assaut. La diligence dans laquelle Charles devait partir était ouverte ; une seule personne y était déjà montée : c'était un militaire, qu'à ses longues moustaches, à sa grande redingote verte, à son charivari à boutons blancs bombés, et à sa toque basque, je reconnus pour un officier de chasseurs à cheval. Comme il fermait sur lui la portière, une jeune femme la rouvrit d'un air délibéré, appela l'officier par son nom, et le pria de descendre, d'un ton qui pouvait passer pour un ordre. L'air de stupéfaction, la prompte obéissance de celui-ci, ne me permirent pas de douter qu'il ne fut en présence d'une belle délaissée qui venait lui demander compte de sa fuite. A en juger par les gestes et l'expression des figures, le petit colloque qui s'établit à l'écart passa par toutes les nuances de la colère, du dépit, de l'attendrissement et de l'amour ; si bien qu'au bout de cinq minutes ce nouvel Enée donna ordre au conducteur de placer sur la voiture la cassette que Didon avait eu soin d'apporter avec elle, qu'il lui céda sa place dans la voiture, et prit la seule qui restât dans le cabriolet.

En entrant au bureau pour achever de payer la place de mon pupille, je m'arrêtai un moment à considérer une jeune femme qui tenait embrassé un homme d'un certain âge, que j'aurais pris pour son père, n'eût été l'air de froideur et de sécurité avec lequel il recevait ses caresses. Quelques mots de leur conversation me mirent au fait de leur histoire. C'était un honnête bonnetier de la rue de la Ferronnerie, qui allait à Saint-Malo pour affaires de commerce, et sur lequel sa tendre moitié s'apitoyait d'autant plus, que, depuis cinquante-quatre ans, il n'avait jamais perdu de vue le clocher de Saint-Méry, sa paroisse, et n'avait fait d'autre voyage que celui de Versailles et de Saint-Cloud. Aussi sa femme l'avait-elle muni, dans cette circonstance, contre tous les dangers, mais non pas contre tous les inconvéniens de la route. Il avait dans sa poche deux gros pistolets d'arçon (dont il eût été, je crois, bien embarrassé de se servir), une canne à sabre et un couteau de chasse, un parapluie à canne dans son fourreau de toile verte, une houpelande et un bonnet de laine à coiffe, au mois de Juillet ; de plus, un panier avec deux bouteilles de vin et un morceau de veau rôti, afin de pouvoir *brûler* les dîners d'auberges ; enfin, une bouteille d'osier, pleine de ratafia de cerises, pour se réconforter le matin. Ce respectable citadin alla prendre place dans la diligence, après avoir reçu les derniers embrassemens de sa femme, qui s'éloigna en sanglo-

tant. J'aurais craint pour elle les suites d'une pareille douleur, si je ne me fusse assuré, par mes yeux, que le hasard avait conduit tout exprès, à la porte de l'hôtel des Messageries, un de ses voisins qui s'empressa de lui donner le bras pour la reconduire chez elle.

Je rentrai dans ce même bureau, curieux de savoir quel pouvait être le motif de la fureur concentrée d'un homme que j'avais laissé assis sur des malles, pestant contre le conducteur, et prétendant le rendre responsable de tous les malheurs qui pouvaient résulter pour lui d'un retard de cinq minutes. J'avais peine à me rendre compte des angoisses qu'il paraissait éprouver; mais tout fut éclairci par l'arrivée de quatre recors, lesquels, munis d'une contrainte en bonne forme, le prièrent honnêtement de les suivre. En vain prouva-t-il qu'il avait payé sa place à la diligence : on lui démontra que la sienne était à Sainte-Pélagie, où ses créanciers l'attendaient. Il fallut bien se rendre à leurs sollicitations ; mais ce ne fut pas sans avoir répandu à pleine voix ses malédictions sur la diligence, le conducteur, les voyageurs, les postillons, les chevaux, et en masse sur toutes les Messageries du monde.

De tous les personnages au milieu desquels je me trouvais, le plus grotesque, sans contredit, était un très-gros homme à triple menton, assis dans la cour sur le timon d'une voiture, et fesant avec beaucoup d'avidité l'inventaire d'un panier rempli d'excellens comestibles, tandis qu'une jeune gouvernante, qui l'avait accompagné, lui ôtait sa perruque et lui frottait la tête avec un morceau de flanelle. Je m'étais approché pour le voir à mon aise : il me frappa familièrement sur l'épaule en me demandant où l'on déjeunerait, et parut ravi d'apprendre que c'était à Meaux : " Pays célèbre ! continua-t-il!—Oui, vraiment ! ajoutai-je en me méprenant sur le sens de son exclamation ; vous passerez devant la maison qu'habitait *l'Aigle de Meaux*.—C'est de quoi je m'inquiète fort peu, reprit-il ; je fais moins de cas de tous les aigles du monde que d'un bon poulet gras, et ceux de la Brie sont en grande réputation."

Cette réflexion spirituelle m'avait suffisamment prouvé que l'âme et le corps de cet épais Vitellius étaient merveilleusement assortis. Je le quittai pour connaître le sujet de la dispute qui venait de s'élever entre le conducteur et une femme assez élégante, autour de laquelle on s'était rassemblé. Il était question d'une caisse dont elle avait besoin tous les soirs, et qu'on avait eu la maladresse de placer au fond du *magasin*. A travers son voile de tulle, et sous la grande calèche verte qui me cachait en grande partie sa jolie figure, je reconnus une de nos plus aimables actrices. Elle avait obtenu de son directeur un congé de deux mois, qu'elle allait employer à mettre un impôt sur les théâtres de province : et cette fois, n'ayant pas d'auteur à sa suite, elle s'était pourvue d'avance de couplets d'annonce et de remercîmens, de prologues de début, de scènes de clôture, de vers et de couronnes pour chacune des villes où elle devait passer. La caisse, dont il était question, renfermait tous les objets de première nécessité, sans compter cependant un *entrepreneur de succès*, pour lequel la prêtresse de Thalie avait loué une place dans le panier de la diligence.

L'heure avançait ; j'entrai dans *la salle des voyageurs* où nous étions convenus avec Charles de nous retrouver après son déjeuner. C'est le lieu des plus tristes rendez-vous. Plusieurs personnes étaient assises deux à deux sur un banc de bois qui fait le tour de cette salle. Près de la fenêtre, une jeune fille et un jeune homme, tous deux de la figure la plus intéressante, pleuraient en se pressant les mains et en levant de tems en tems les yeux l'un sur l'autre, avec l'expression de la plus profonde douleur ; un peu plus loin, une mère, au moment de se séparer de son fils appelé sous les drapeaux, lui prodiguait les témoignages de la plus

vive tendresse : le jeune homme y répondait avec amour ; mais, tout fier de ses premières épaulettes, tout entier aux nobles émotions de l'honneur, aux brillantes espérances de la gloire, il avait peine à contenir la joie qui perçait à travers ses larmes. Ces tableaux touchans, plusieurs autres semblables, avaient singulièrement rembruni mes idées ; et je me disais, en m'abandonnant aux sentimens douloureux dont je voyais autour de moi l'image : " Il n'y a qu'une légère différence entre un cimetière et la cour des Messageries ; l'un et l'autre sont des lieux de séparation. " L'arrivée de Charles, le signal du départ que vint donner le conducteur, avaient encore accru cette disposition mélancolique, et je me sentais prêt à pleurer sans en avoir de véritable motif, lorsqu'une circonstance assez frivole en elle-même dissipa tout à coup ce nuage de tristesse.

Ceux des voyageurs qui étaient montés les premiers dans la voiture avaient pris les meilleures places, et prétendaient les conserver, quelques réclamations que les autres pussent faire : jamais on ne serait parvenu à s'entendre si le conducteur, muni de sa feuille, ne fût venu interposer son autorité en assignant à chacun sa véritable place d'après l'ordre des inscriptions. Il résulta de cet arrangement définitif que Charles se trouva placé sur le devant, entre un vieil ecclésiastique qui marmottait son bréviaire et la petite comédienne qui fredonnait un couplet ; qu'une des portières était occupée par le marchand bonnetier, et l'autre par un jeune médicin qui venait de soutenir une thèse de circonstance sur *l'anevrisme ;* que le gros homme amateur de poulets gras et la dame du militaire étaient placés dans le fond de la voiture, qu'ils remplissaient de leur rotondité et où manquait une troisième personne, sans laquelle ils se flattaient de partir. Les derniers adieux étaient faits, le conducteur allait fermer la portière ; mais voilà qu'une dame, du poids de cent cinquante killogrammes environ, s'élance dans la voiture avec le secours de trois personnes qui l'accompagnaient, et va tout d'un tems s'intercaler entre ses deux voisins du fond, qui poussent un long gémissement auquel tous les autres répondent par un grand éclat de rire. Un surcroît de malheur voulut que la dame, qui a conservé l'usage des poches, eut rempli les siennes d'une quantité d'ustensiles dont le gros homme se plaignait de la manière la plus comique. Ce fut bien plus lorsque le fils de cette dame jeta sur les genoux de sa mère un chienloup très-hargneux, et que son domestique lui remit une cage en sabot, renfermant un gros perroquet gris, qui salua la compagnie d'un *Bonjour, Jacot !* très-distinct. Pour ne gêner personne, la bonne dame s'empressa de mettre la cage sous ses pieds ; mais l'oiseau gris, que l'obscurité contrariait sans doute, s'en prit à la jambe du gros homme, qu'il pinça de manière à lui faire jeter un cri épouvantable ; les ris, le vacarme allaient en augmentant : il fallut encore avoir recours au conducteur, qui, sur la requête du plaignant et l'exhibition de sa jambe entamée dans le vif, prononça le renvoi du perroquet malencontreux. L'arrêt exécuté, le conducteur monta dans son cabriolet ; et après que les postillons eurent bu le coup de l'étrier et fait claquer leur fouet en jurant après leurs chevaux, l'énorme voiture se mit en marche, en ébranlant le pavé à vingt toises à la ronde.

OÏNA ET RIYA,

POÈME

Traduit du Persan de Djâmy, Par M. DE CHÉZY.

MOTAMER, chef distingué parmi les Arabes, se rendit un soir au tombeau du prophète. Il se livrait à peine à ses pieuses méditations, qu'un long gémissement vient frapper son oreille attentive, et bientôt il entend former cette plainte touchante :

—Quelle peine t'agite, ô mon cœur, dans cette nuit funeste ; quel est ce poids insupportable dont tu te sens oppressé ?.. Est-ce la voix du rossignol, qui, en fesant retentir les airs des accens de la douleur, te fait palpiter avec tant de violence ; ou bien ton amie dans cette nuit obscure méditerait-elle son départ ? te serait-il annoncé par ces sombres pressentimens ?..O nuit ! d'où te vient cette lenteur cruelle ? Le firmament est-il donc devenu immobile ? l'astre du jour s'est-il égaré de sa route accoutumée ?.. Pourquoi le chantre du matin ne fait-il pas entendre sa voix éclatante ? pourquoi le *Moézzin* demeure-t-il muet au haut du minaret sacré ?.. Hélas ! et je n'ai pas un ami pour recueillir mes larmes !..

Suffoqué par ses sanglots, l'infortuné se tut alors, et il régna le plus profond silence. Motamer, qui était resté immobile à sa place, s'affligeait de ne s'être point laissé guider au milieu des ténèbres par la voix de cet enfant du malheur, afin de le découvrir et de lui procurer quelque consolation, ou au moins de partager ses souffrances, lorsque sa voix plaintive exprima de nouveau, dans les vers les plus passionnés, les peines et les tourmens de l'amour.

Le sensible Arabe ne laissa point échapper cette nouvelle occasion, et il s'avança tout doucement du côté d'où partaient ces douloureux accens. La lune qui, dans cet instant, sortait d'un nuage, lui laissa apercevoir un beau jeune homme dans l'attitude pensive de la mélancolie : son front, d'une blancheur éclatante, réfléchissait la plus douce lumière, et les boucles de ses cheveux, ombrageant en partie sa figure gracieuse, ressemblaient à la flexible hyacinthe, flottant sur une touffe de lys. Ses joues étaient inondées de pleurs...

—Infortuné, lui dit Motamer attendri, dis-moi, je t'en conjure, quelle tribu s'enorgueillit de ton origine ? Dis-moi quel est ton nom, verse avec confiance tes peines dans ce cœur, qui déjà se sent entraîner vers toi par la sympathie la plus douce.—C'est parmi les Ansarites, lui répondit le jeune homme d'une voix faible et languissante, que j'ai reçu le jour : mon nom est Oïna ; et si, comme tu me le témoignes, tu prends quelque intérêt à mon sort, repose-toi près de moi : je sens qu'il me sera doux de te confier le sujet de mes peines.

Hier, au lever de l'aurore, je me rendis à la mosquée de *Ehzâb*. L'âme remplie du plus saint enthousiasme, j'adressai au Créateur et à notre grand prophète les vœux d'un cœur pur et innocent ; après avoir rempli tous les rits sacrés de la prière, je m'enfonçai dans un petit bois de palmiers.

Là, je m'abandonnais à ces rêveries délicieuses que fait naître dans l'âme le doux réveil de la nature, lorsque j'aperçus un groupe de femmes sveltes et légères, qui, tout en folâtrant comme de jeunes gazelles, s'avançaient vers moi. A leurs oreilles pendaient des perles précieuses ; de riches colliers suivaient les mouvemens de leurs seins agités ; leurs longues robes, en flottant avec grâce, exhalaient un parfum céleste, et le bruit de leurs pas fesait tressaillir. Mais l'une d'elles

surtout était d'une beauté angélique ; un charme divin était répandu sur toute sa personne ; elle brillait au milieu de ses compagnes, comme une *Péri* entourée de simples mortelles. A son sourire plein d'ivresse, l'âme succombait de désirs.

Tout à coup elle les devance, s'approche seule de moi, se penche sur ma tête, et me dit ces douces paroles : " Oïna, laisseras-tu long-tems encore " languir ce cœur qui dépérit pour " toi !"

Puis elle disparut avec la rapidité de l'éclair. Hélas ! elle a allumé dans mon cœur un feu dévorant, et comme une vapeur légère elle s'est évanouie sans laisser la moindre trace. Son nom, les lieux qu'elle habite, tout est mystère pour moi. Depuis cet instant, je ne connais plus de repos, et dans le trouble qui m'agite, j'étais venu conjurer le prophète d'éloigner de mon sein la langueur qui le consume. Mais trop vain espoir !..

Oïna soupira alors amèrement, et après un léger intervalle, il s'écria avec force ; Oui ! quelle que soit la distance qui nous sépare, objet chéri, mon cœur est uni au tien par un nœud indissoluble. Cette enveloppe matérielle est seule assujétie à l'éloignement, mais l'âme active qui l'anime te saisit, malgré l'espace, de l'œil ardent de la contemplation ! Vois l'ardeur dévorante qui me consume, et rends le calme à ce cœur que tu as livré à l'agitation la plus violente. Reviens, car sans toi le paradis, malgré ses éternelles délices, ne serait plus pour moi que l'habitation d'un éternel désespoir.

—Quelles paroles viennent de sortir de ta bouche, jeune insensé ! lui dit Motamer du ton du reproche. L'amour d'une simple mortelle peut-il t'aveugler au point de te rendre ingrat envers l'être des êtres, de te faire mépriser l'asile fortuné où les élus de son cœur doivent s'énivrer à jamais des plus pures voluptés ? Renonce, crois-moi, à cette passion funeste, et reprends un peu d'empire sur tes sens. Etranger au pouvoir invincible de l'amour, lui répondit Oïna, tu ignores que le cœur où il a jeté de profondes racines, n'en eût-il recueilli pour tout fruit que la douleur et les larmes, se révolterait contre le ciel lui-même, s'il voulait l'en arracher ! Le musc peut à la longue perdre son ravissant parfum ; le rubis, sa couleur ; le ciel, son mouvement ; la terre, sa stabilité ; mais ton souvenir, ô mon amie, ne s'effacera jamais de mon âme !

Motamer, touché de l'état où il le voyait, passa le reste de la nuit à lui prodiguer les consolations les plus tendres ; et dès que les étoiles commencèrent à pâlir, ils dirigèrent ensemble leurs pas vers la mosquée de *Ehzâb*.

Un air doux et suave agitait mollement les cimes des palmiers, et ils entraient à peine dans le bois, que le même groupe de femmes qui étaient apparues la surveille à Oïna, vinrent s'offrir à leurs regards avides. Hélas ! leur belle compagne n'était plus au milieu d'elles : les étoiles brillaient encore, mais la lune avait dérobé sa douce lumière.—Elle nous a quittées celle que ton cœur désire, dirent-elles à Oïna, en s'approchant de lui : un autre asile s'embellit de sa présence ; c'est vers la tribu des enfans de Sélim qu'elle a dirigé sa marche gracieuse : trop heureuse tribu qui possède tant de charmes ! Cependant avant son départ, elle nous a fait dépositaires de son secret ; nous avons lu dans ce cœur désolé, où ton amour a porté à jamais le trouble et la douleur. On la nomme Riyâ à cause de la fraîcheur de son teint, qui efface l'éclat des fleurs, et de la douceur de son haleine, plus suave à respirer que le parfum de la rose.

Oïna, à ce nom chéri, fut prêt à succomber aux sentimens confus qui se pressaient en foule dans son sein.

—Pourquoi, ô jeune homme, lui dit Motamer, cette marque de faiblesse, au moment même où la douce espérance fait luire à tes regards ses rayons consolateurs ? Ne connaissons-nous pas le nom de ton amie, la tribu qu'elle habite ? Eh bien ! je te le jure,

si tu ne m'as pas séduit par de trompeuses apparences, je ne t'abandonnerai pas que je ne t'aie uni à l'objet de tes désirs : ma fortune, ma puissance, j'emploierai tout pour réussir.

Il lui offrit alors la main en signe d'amitié, et ils se rendirent à l'assemblée des Ansarites, où les chefs et les grands se trouvaient réunis. Motamer les questionna sur ce jeune homme, et leur demanda s'il était digne de leur estime. Tous, d'un accord unanime, célébrèrent ses louanges. Comme une lampe brillante, s'écrièrent-ils, ses vertus jettent sur notre peuple le plus vif éclat : il est pour tous nos cœurs l'objet de la plus tendre sollicitude.

—Vous ne refuserez donc pas, continua Motamer, de lui accorder votre secours dans la circonstance pénible où il se trouve, et qu'il craindrait de vous dévoiler. Consumé du plus violent amour pour la jeune Riyâ, tendre fleur de la tribu des enfans de Sélim, l'infortuné va périr, si vous ne vous réunissez à moi, pour obtenir du père de cette belle de l'unir avec notre ami.

A cette proposition plusieurs Ansarites se levèrent, s'offrirent à accompagner Motamer et Oïna à la tribu des enfans de Sélim, et firent préparer leurs chameaux pour ce voyage.

Après un long et pénible trajet à travers les déserts, ils touchèrent enfin la terre désirée. Le père de Riyâ instruit de l'arrivée des voyageurs, leur fit l'accueil le plus favorable. De riches tapis furent à l'instant déployés pour ses hôtes, et les nattes de l'hospitalité déroulées et couvertes de mets abondans.

—O toi, l'honneur des tribus arabes, dit alors Motamer en lui adressant la parole, ne crois pas que personne de nous touche à un seul des mets qui lui sont offerts, si tu ne daignes satisfaire au désir le plus ardent de nos cœurs.—Eh bien ! qu'attendez-vous de moi ? quel est l'objet de votre voyage ?—De te conjurer de donner à Oïna, l'honneur et la gloire des Ansarites, cette perle pure et intacte, la charmante Riyâ, pour laquelle il dépérit d'amour.

—A Dieu ne plaise que je force la volonté de ma fille ! répondit-il, pour déguiser son refus ; c'est à elle de se choisir un époux : je vais à l'instant l'instruire de cette proposition, et vous rapporter sa réponse.—Il sortit alors avec un calme apparent, mais son cœur frémissait de colère : elle éclata en présence de sa fille.

—Qui peut exciter ainsi ton indignation, ô mon père ! lui demande-t-elle d'une voix timide.—Et comment verrais-je d'un œil tranquille l'audace des Ansarites qui voudraient me forcer à contracter une alliance avec eux ? Une députation de ce peuple est là sous ma tente : ils me demandent ta main pour l'un des leurs.

—Et d'où te viendrait cette aversion pour les Ansarites ? ils sont renommés partout comme un peuple généreux et brave : et notre saint prophète lui-même n'a-t-il pas plaidé leur cause devant Dieu ? Mais qui d'entre eux aspire à ma main ?—Oïna.—Oïna ! reprit-elle, en feignant de l'étonnement ; Oïna !.. mais ce nom, je crois, a déjà frappé mon oreille.—Et penses-tu que je l'ignore, lui répondit son père irrité ? crois-tu que je ne sois pas instruit de ce qui s'est passé entre vous ; que je ne sache pas votre coupable entrevue ? Non, je le jure, jamais tu ne seras l'épouse d'Oïna.

—Eh bien ! que s'y est-il donc passé de criminel, lui répondit Riyâ, dans cette entrevue d'un instant ? a-t-il dérobé la moindre fleur à ma couronne virginale ? l'a-t-il seulement effleurée de ses lèvres ?.. Ah ! si tu n'en avais fait le serment, ma faible voix oserait te dicter ces avis ; elle te dirait : " Les Ansarites sont un peuple fidèle et rempli de courage ; un peuple dont l'alliance ne peut être qu'honorable : pourquoi repousser leur demande ? pourquoi, par un refus, jeter dans leurs cœurs le germe de la haine, et peut-être les réduire à quelque parti violent ?"

Vaincu par ce raisonnement, ou plutôt cédant à la crainte d'une guerre désastreuse, le père de Riyâ se rétracta de son serment; et, retournant auprès de ses hôtes :—Réjouissez-vous, leur dit-il, ma fille a reçu votre proposition d'un œil favorable. Mais qui d'entre vous pourra me donner le prix de cette perle incomparable?—Moi, lui répondit Motamer; parle et j'en jure par le ciel, je remplirai ta demande.—Qu'on me délivre donc mille *mitskal* pesant, de l'or le plus pur; dix mille *dihrêms* d'un argent sans alliage; cent robes d'Iémen de l'étoffe la plus rare; des colliers, des bracelets ornés de pierres précieuses; le musc et l'ambre à profusion: voilà le prix où je la mets.

Motamer dépêcha aussitôt plusieurs courriers à Médine, avec l'ordre d'en ramener des chameaux chargés de ces objets; et dès qu'ils furent arrivés, les deux jeunes amans furent unis. Dans les nœuds les plus doux ils oublièrent leurs longues souffrances. Oïna, par un baiser, effaçait sur les yeux de Riyâ, les traces de la douleur; et Riyâ, dans un doux sourire, semblait offrir à Oïna un bouton de rose à cueillir.

Cette heureuse vie se prolongea ainsi pendant plusieurs jours, et l'on songea alors à partir pour Médine. Riyâ, dans tout l'éclat d'une nouvelle épouse, fut placée dans un palanquin magnifique; et accompagnée du plus brillant cortège, les Ansarites se mirent en route. Nos deux amans, comme s'ils craignaient qu'un bonheur qui leur avait coûté tant de larmes, ne vînt à leur échapper, ne pouvaient être un seul instant séparés l'un de l'autre; et Motamer contemplait, dans le plus doux ravissement, cette union touchante à laquelle il avait si puissamment contribué.

La petite caravane, sans songer à la perfidie de la fortune, traversait le désert dans la plus profonde sécurité. Déjà les minarets de Médine découvraient à leurs yeux leurs flèches élégantes, lorsqu'une troupe de brigands, armés d'épées et de lances menaçantes, fondit sur eux. Telle une bande de loups que la faim dévore, se précipite au milieu d'un troupeau de paisibles brebis et y porte le carnage.

A l'aspect de leurs vêtemens teints de sang, de ces larges ceintures garnies de poignards acérés, le plus mâle courage aurait été glacé de terreur; mais rien peut-il arrêter Oïna tremblant pour ses amours? Comme un lion furieux, il se précipite au milieu de ces barbares: tantôt avec la lance, tantôt avec l'épée, il jonche la terre de cadavres; et devant son glaive étincelant, d'où semblait partir la foudre, le reste de ces brigands s'enfuit épouvanté.

Mais hélas! l'infortuné ne jouit pas long-temps de sa victoire. Atteint lui-même d'une blessure mortelle, il tombe baigné dans son sang. Mille cris de désespoir annoncent aussitôt à Riyâ son malheur. Dans le plus grand désordre, elle vole près de son bien aimé; elle voit ce corps, naguères si rempli de grâces, couché sans vie dans une poussière ensanglantée; ces yeux, où respirait l'amour le plus pur, éteints par le souffle glacé de la mort!

- Cher Oïna, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, en collant ses lèvres tremblantes sur la bouche décolorée de son ami; ô destin trop cruel, c'était à moi de tomber sous tes coups! Que faire dans ce vaste désert où je ne dois plus te rencontrer? Mais je le sens, cette douloureuse séparation ne peut exister. Si je pouvais te survivre, ma raison indignée ne se rirait-elle pas de la faiblesse de mon amour! Reçois-moi donc, esprit céleste, déjà je me sens entraîner vers toi. A ces mots, un long soupir s'échappa de son sein, et son âme brûlante s'exhala avec lui dans les airs.

Leurs amis, et Motamer surtout, dont il serait impossible de décrire la douleur, pleurèrent long-tems sur ces deux intéressantes victimes: ils versèrent ensuite sur leurs corps inanimés les plus rares essences; et après les avoir enveloppés dans de

riches linceuls, tissus de soie et de lin, ils les déposèrent dans un même tombeau.

Plusieurs années après, Motamer se rendit à leur sépulture, pour y payer le tribut de ses larmes: deux jeunes palmiers y avaient crû ensemble, et leurs rameaux unis semblaient indiquer qu'ils ombrageaient l'asile de l'amour. On avait pour eux, dans tout le pays, la vénération la plus grande; et ils n'étaient généralement connus que sous les noms d'Oïna et de Riyâ.

APPLICATION DE LA MUSIQUE A L'ÉLOQUENCE.

DISSERTATION ADRESSÉE À MADAME F***.

Nemo adeò ferus est, ut non mitescere possit.

HORAT.

Il n'est âme si farouche, qu'on ne puisse attendrir.

La musique et l'éloquence se sont depuis bien des siècles partagé l'admiration des peuples civilisés. Athènes et Rome leur ont tour à tour accordé leurs hommages, et afin que les inspirations de la musique fussent propres à entretenir le feu sacré de l'éloquence, on la considéra toujours comme une branche nécessaire de l'éducation. Ainsi, l'on voyait les citoyens destinés à illustrer leur patrie, témoigner de l'enthousiasme pour la musique, à l'âge où ils ne pouvaient encore se distinguer par leurs discours, et leur mérite dans la guerre.

La faveur toute particulière qu'on accordait à cet art devenu national; et l'espèce de considération dont on environna long-tems ceux qui le cultivaient sont parmi les causes qui firent d'Athènes, la patrie des grands hommes et le berceau de l'éloquence.

Et qui ne sait d'ailleurs que les progrès de l'une et de l'autre ont toujours été simultanés? L'histoire ne permet pas d'en douter; ainsi, Rome n'eut, à proprement parler, des orateurs connaissant toutes les ressources de l'éloquence, qu'à dater de l'époque où la musique et les beaux-arts cessèrent d'y être considérés comme des germes de corruption; la cour de Louis XIV qui honora le génie de Bossuet, ne laissait pas d'admirer Sully: et la France au dix-neuvième siècle, qui lit avec admiration les discours de ses orateurs, ne cesse pas d'applaudir aux inspirations de Méhul et de Nicolo.

Pourquoi l'éloquence a-t-elle tant d'empire sur le cœur de l'homme? pourquoi peut-elle exciter sur la multitude assemblée une foule d'impressions diverses? C'est qu'elle s'attache moins à nous convaincre par des preuves, qu'à nous émouvoir par le secours des sens; et c'est là précisément ce qui rend la tâche de l'orateur si difficile à remplir; puisqu'il se trouve forcé de recourir à la séduction de la voix, du geste et du langage.

Il me semble que, tout en donnant d'excellens préceptes sur la manière de bien discourir, les rhéteurs en général ne se sont pas assez appliqués à décomposer toutes les ressources de l'art oratoire, à envisager l'éloquence dans les rapports qu'elle a nécessairement avec les beaux-arts. Ils nous ont bien, il est vrai, tracé des règles invariables qui pussent servir de guides à l'esprit dans la conduite de nos discours; leurs méthodes sont très-bonnes, leurs divisions bien éta-

blisse, j'en conviens; mais à quel résultat peuvent conduire tous leurs efforts? On a prétendu long-tems et c'est encore une opinion consacrée par un ancien adage, que si la nature seule créait les poètes, il était loisible à l'homme de devenir éloquent: malgré tout le respect dû à l'illustre auteur de ce principe, je crois pouvoir attester qu'il est réprouvé par l'expérience de tous les tems; si donc il contient une erreur, il importe de la combattre; car elle est d'autant plus dangereuse, que l'autorité d'un grand nom a suffi pour la propager en tous lieux. Vous prétendez que la nature seule crée les poètes: cette première partie de votre principe est incontestable? Mais vous dites qu'il est loisible à l'homme de devenir éloquent: enseignez donc alors par quels moyens on peut ravir au ciel ce feu sacré qui féconde l'imagination du poète aussi bien que celle de l'orateur, et sans lequel on peut encore espérer d'être disert, mais jamais de devenir éloquent?

Le pouvoir de l'éloquence est incontestable, et les ressources qu'elle emploie sont infinies. La terreur, la pitié, la crainte et l'espérance sont des sentimens par lesquels elle se rend maîtresse de l'âme, au point de ne pas lui laisser le choix de ses impressions; c'était la raison pour laquelle autrefois, devant l'aréopage d'Athènes, il était spécialement interdit aux orateurs de recourir à la séduction du langage. Tout implacable qu'étaient les magistrats de ce tribunal, ils craignaient pourtant de ne pas trouver en leur âme assez de constance et de fermeté pour résister aux charmes de l'éloquence.

Mais il y a la partie musicale du discours, sans laquelle l'éloquence d'elle-même ne saurait exister. En effet, qui possède mieux que Jean-Jacques le secret merveilleux de flatter à la fois l'esprit et l'oreille? Qui sut mieux que le célèbre Massillon, tantôt conduire avec précipitation le lecteur jusqu'à la fin de la phrase, tantôt placer des momens de repos au milieu de la plus longue période; varier à chaque instant le rythme du langage, et présenter partout l'accord le plus heureux qui puisse exister entre l'expression et l'idée? Voilà la véritable éloquence, celle qui brille à chaque page des étincelles du feu sacré, qui présente les plus riches couleurs de la peinture, les images les plus vives de la poésie, celle, enfin, qui reproduit l'accentuation et les soupirs de la plus belle harmonie.

Convenons, toutefois, que si l'éloquence a le pouvoir d'arracher des larmes, d'exciter tour à tour, dans un cœur, des transports de tendresse et d'indignation, l'harmonie, non moins entraînante dans les émotions qu'elle fait éprouver, aurait peut-être le droit de revendiquer une partie de ses charmes. La fable, qui présente à l'esprit une foule de fictions ingénieuses, nous apprend que le berger Amphion éleva jadis les murs d'une ville fameuse aux accens de sa lyre; qu'Orphée animait les arbres et rendait les lions attentifs à ses accords. Mais quel sens donner à cette fable? Quoi! la musique a produit ces merveilles? elle a communiqué le mouvement à des objets inanimés, et les farouches habitans des bois n'ont pu résister à ses émotions?

Je trouve cette fiction fort heureuse. Je n'y vois rien de trop hyperbolique; chaque mot, au contraire, me présente une juste idée du pouvoir de l'harmonie dans la nature; et, soit que je me rappelle les impressions qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, soit que j'en éprouve encore de nouvelles, en entendant la voix d'une jolie et jeune musicienne, surtout si cette douce voix se trouve mêlée aux accords de la harpe, Orphée cesse alors, pour moi, d'être un héros fabuleux, et je crois écouter les divins accens de sa lyre. Malheur à qui n'a pas le sentiment de l'harmonie! Si la musique ne produit jamais pour lui que de vains sons qui frappent ses oreilles sans affecter son âme, on peut dire que le ciel, avare de ses faveurs, lui a fermé une source intarissable de

jouissances. La poésie, l'éloquence et la peinture, ne diront rien à son cœur; car il existe entre tous les arts des affinités que l'on retrouve dans la nature.

Mais, si l'on doit s'étonner qu'il y ait des hommes condamnés à vivre avec une aussi triste organisation, on sait qu'en général les femmes sont douées d'une si grande délicatesse, d'une pénétration si active, qu'il leur est presqu'impossible de n'être point passionnées pour la musique. S'il s'en rencontrait néanmoins qui éprouvassent de l'aversion pour elle, il faudrait s'en défier; car elles n'ont jamais eu la sensibilité qui fait le plus bel apanage de leur sexe.

C'est sans doute avoir reçu un beau présent de la nature, que d'avoir en partage le sentiment de la musique ou le génie de l'éloquence; car, il faut le répéter encore, il ne dépend pas de nous de suppléer à cette faveur par le travail et l'application la plus rigoureuse. La nature seule, qui crée les poètes, nous donne aussi les inspirations de la musique et de l'éloquence. Il en résulte, pour ceux qui les possèdent, une grande somme de jouissance et de gloire. On connaît encore les noms de ceux qui, les premiers, se sont illustrés dans les arts. Leur réputation n'a point péri dans la mémoire des hommes, et l'histoire les rappelle sans cesse à notre admiration.

Je suis loin pourtant de vouloir assimiler la gloire du musicien à celle de l'orateur. La gloire de l'un brille, il est vrai, d'un éclat plus vif et plus durable, parce que les services qu'il a rendus se rattachent souvent à des époques difficiles, à des circonstances critiques ou à des temps malheureux; parce qu'enfin l'histoire de sa vie se trouvera souvent liée à celle de son pays. La gloire de l'autre, au contraire, ne rappelle jamais que des souvenirs d'une espèce; elle vit de réminiscences et d'impressions agréables; mais ils ne périssent pas, non plus, ces souvenirs, quoique moins imposans; et la postérité, qui proclame depuis tant de siècles les noms de Démosthène et de Cicéron, n'a point oublié ceux de Sapho et d'Alcée!

J'ai cherché à établir les rapports qui existent entre la musique et l'éloquence: je me suis appliqué, surtout, à démontrer que celle-ci ne pouvait exister sans le secours de l'autre; il ne me reste plus, maintenant, qu'à expliquer l'heureuse influence qu'elles exercent toutes deux sur le caractère et les mœurs de ceux qui les cultivent.

La politique a souvent dressé des échafauds, le fanatisme a eu des Sévides; mais ce ne sera point au sein des gens de lettres, ni dans la paisible retraite d'un musicien que se trameront des complots sanguinaires. Les grandes inspirations de la musique ennoblissent l'esprit et supposent une extrême sensibilité; elles sont comme les grandes pensées, elles viennent du cœur.

Si le talent de l'harmonie est presque toujours chez un homme, l'indice d'un naturel doux et généreux; on peut dire qu'il contribue singulièrement à augmenter les grâces d'une femme, surtout si cette femme est jolie, si l'amabilité de son caractère et l'enjouement de son esprit se reproduisent dans les accens de sa voix; alors que d'émotions délicieuses! que de sentimens agréables!

La Bruyère avait raison: "l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle qu'on aime."

L'ENFANCE.

L'ENFANCE est, comme le dit le chantre de l'imagination,

La vie encor naissante, et l'âme encore en fleur.

L'homme est ou se croit le maître de la terre, mais qui pourrait prédire cette grandeur dans sa première enfance et deviner ce trône dans son berceau !

L'homme enfant, jeté par le ciel sur la terre, s'y montre d'abord nu, faible, sans armes, sans intelligence; son premier cri est un gémissement, son premier accent est une plainte, sa première sensation une douleur.

Tout ce qui l'entoure le frappe à la fois, il ne peut rien distinguer, les rayons du soleil blessent ses yeux sans l'éclairer. Mille sons qui heurtent son oreille ne sont pour lui qu'un bruit confus; ses pieds ne peuvent le porter, ses mains ne savent rien saisir, sa peau délicate ne sent l'approche des objets extérieurs que par le choc douleuroux qu'ils lui font éprouver. L'air même, qui l'enveloppe et qu'il respire, le pénètre d'un froid glacial.

Tel paraît cet être si faible aujourd'hui, et demain si orgueilleux.

Sorti naguère d'une existence dont il n'a pas le plus léger souvenir, il est lancé sans défense au milieu des tourbillons d'un monde qui ne lui semble d'abord qu'un brouillard épais, qu'une mer orageuse et glacée, où gronde une horrible tempête; alors pour lui tout est chaos. Mais il porte en son sein une flamme éthérée, un esprit céleste! bientôt cet esprit, perçant les voiles qui l'entourent, les nuages qui l'environnent, va dérouler à ses regards les merveilles d'un monde organisé.

Le besoin est son premier guide, il s'attache au sein maternel; là il a puisé la vie, là il cherche et trouve le premier moyen de la conserver. Mais pendant long-tems son âme paraît encore endormie, c'est matériellement qu'il souffre ou qu'il jouit.

Ses sensations ne sont ni complètes, ni comparées, ni jugées par son intelligence; ses organes sont des instrumens dont il ignore l'usage.

M. de Buffon remarque que ce n'est qu'au bout de quarante jours que l'enfant voit distinctement, rit et pleure. Une caresse de sa mère est son premier plaisir, l'éloignement de cette mère est son premier chagrin. La reconnaissance et l'amour filial sont ses premiers sentimens, et il commence alors véritablement à vivre, *car il aime et veut être aimé.*

Dès que le jeune voyageur a percé les ténèbres, a débrouillé le chaos qui lui cachait ce monde nouveau qu'il vient habiter, tout le charme, tout l'étonne, tout le ravit; une foule innombrable de vives sensations, de doux plaisirs pénètrent dans son âme par les cinq portes que le ciel a placées artistement autour d'elle pour les y conduire.

Tout est découverte pour lui, chaque essai de ses forces lui donne une jouissance : l'univers en mouvement étale à ses yeux surpris le mélange des couleurs les plus riches et les plus variées.

L'action des corps, qui s'agitent et qui se rencontrent, frappe son oreille d'une harmonie composée de mille tons différens.

L'air embaumé par les fleurs porte à son jeune cerveau l'encens de leurs parfums.

Le tissu léger qui tapisse ses lèvres et l'intérieur de sa bouche, lui fait goûter, par les premiers alimens qu'on lui présente, une saveur pareille à celle de ce nectar et de cette ambroisie dont les dieux, dit-on, se nourrissent.

Tout son corps délicat, doué d'un tact fin et léger, sent délicieusement la mollesse des langes qui l'entourent, de la plume qui le porte, qui le ré-

chauffe, et les caresses d'une tendre mère font éprouver à tout son être la plus pure des voluptés.

Enfin, enivré de tant de sensations nouvelles, déjà fatigué de son bonheur, sa vie a besoin de trève, et la nature lui fait trouver une autre félicité dans une cessation apparente d'existence, dans le doux repos du sommeil.

Il se réveille, tour à tour on l'entend crier, on le voit sourire; il a connu le plaisir, il a senti la douleur; il va constamment chercher l'un, fuir l'autre, c'est déjà l'homme presque tout entier, car sans s'en douter il a connu tout le secret de la vie.

Bientôt il étudie les lois de l'équilibre, il se traîne, il se lève, il chancelle, il trébuche, il se redresse, il marche, il saute, il court, il mesure, il connaît les distances; il cherche, il atteint ce qu'il désire. Le toucher corrige l'erreur de sa vue et lui révèle les formes des corps; il distingue leur mollesse, leur dureté, tous ses jeux sont d'actives et de profondes études. Chacun de ses mouvemens est un effort utile, chacun de ses pas est un progrès.

Son geste d'abord, sa voix ensuite indique ses besoins, ses désirs; peu à peu il imite ce qu'il entend, il articule, enfin la *parole* s'échappe de ses lèvres, cette *parole* mère des talens, des arts, des sciences, cette *parole* qui lie tous les hommes entre eux, et qui commande à la nature en donnant des ailes à la pensée.

Les premiers mots qu'il prononce sont ceux de père et de mère....mots charmans, qui expriment, qui inspirent le plus pur amour; ces premiers accens paient le sein maternel de toutes ses douleurs, et font naître dans le cœur d'un père les plus vives et les plus joyeuses espérances. Ah! que l'enfant alors a d'attraits pour tout ce qui reçoit ainsi les prémices de son âme.

Ce qui nous frappe au premier regard dans l'enfance, c'est sa faiblesse; elle nous inspire une tendre pitié, eh bien! cette faiblesse fait toute sa force, elle lui donne sur *ce qui l'entoure* un empire que l'ambition des hommes voudrait vainement obtenir.

La nature a doué cette faiblesse d'un charme séduisant, d'une grâce irrésistible; l'enfant porte sur son front ingénu l'empreinte de la candeur, de la tendresse, de la confiance, de la vérité, de toutes les qualités qui attirent et qui attachent le cœur.

Sans défiance, sans soupçon, sans détour, sa parole est le portrait fidèle de sa pensée, ses accens ont quelque chose de tendre et de céleste; tous ses mouvemens, sans gêne, sans apprêt, ont une grâce que l'art ne saurait imiter.

Son sourire vous déride, ses larmes vous touchent, ses prières vous commandent.

La douce magie de cet âge aimable, de ce printems d'existence, de cette aurore de la vie, a tant de pouvoir sur notre imagination, qu'elle peint sous ses traits tout ce qui lui rappelle la pureté, la grâce et le bonheur.

Si nous voulons nous faire une image de ce messager du printems, de ce vent gracieux qui se parfume en caressant les fleurs, nous nous le représentons sous la forme d'un enfant ailé, et mille zéphirs légers parcourent alors les airs en voltigeant.

Les âmes tendres et pieuses qui cherchent dans le ciel une douce protection, invoquent la médiation des enfans célestes, et le ciel retentit de la voix harmonieuse des anges.

Nous leur créons même une image sur la terre, et l'homme faible ou coupable espère apaiser la Divinité, lorsqu'en entrant dans les temples il entend les doux concerts de ces chœurs d'enfans dont la voix innocente et argentine porte ses prières jusqu'au trône de l'Eternel.

Et quand les mortels, occupés d'autres pensées, veulent peindre ce sentiment doux et impérieux, qui peuple et qui gouverne le monde, qui inspire tant de grandes actions et tant de crimes, qui donne à l'âme tant de force et tant de faiblesse, qui console de tant de chagrins, qui promet tant de bonheur et qui cause tant de

peine; qui font-ils? ils créent un dieu enfant, maître du ciel et de la terre, ils le représentent ailé, aveugle, armé, le sourire sur les lèvres, la malice dans les yeux, nourri par la beauté, bercé par les grâces. Ainsi cet amour si puissant, *qui fut, qui est* ou *qui sera notre maître*, ne se montre à notre imagination que revêtu et paré des charmes de l'enfance.

Et quel cœur assez dur pourrait conserver sa force contre les pleurs ou contre le sourire de l'innocence!

Les plus grands hommes ont reconnu son aimable ascendant. Le roi de la sévère Lacédémone, Agésilas, n'était point honteux qu'on le surprît à cheval sur un bâton, et jouant avec ses enfans.

Le bon Henri se glorifiait d'un pareil jeu, et disait à un ambassadeur qui le voyait porter son jeune fils sur ses épaules: Ceci ne doit pas vous surprendre si vous êtes père. Thémistocle disait, en montrant son enfant: *Voilà le plus puissant des Grecs; Athènes commande à la Grèce, je commande aux Athéniens, ma femme me commande et cet enfant la gouverne.*

Est-il rien de plus heureux que ce premier âge. La tendre enfance, entourée d'appuis, de caresses, de bienveillance, ne connaît ni le soupçon, ni la haine, ni l'ingratitude, ni l'envie; elle ne voit autour d'elle qu'intérêt et qu'amitié, l'entrée de sa vie est semée de fleurs, chacun s'empresse d'en écarter les épines; elle ignore le joug des lois, les caprices de la fortune, la honte de la pauvreté, le prix de l'or, les querelles d'opinions, l'ambition du pouvoir, l'humiliation de la dépendance, l'orgueil des rangs, les horreurs de la mort, l'incertitude de l'avenir: tout brille à ses regards de joie et d'espérance, et lorsque tous les hommes, ont rêvé un âge d'or, ils se souvenaient sans doute des jours si doux et si courts de leur première enfance.

Mais le bonheur humain n'est qu'un éclair, il semble ne briller que pour annoncer l'orage. L'enfant *grandit et ne peut rester* l'enfant de la nature; la société le réclame, il doit devenir homme, et déjà l'homme qui s'annonce en lui, exige qu'on éclaire ses jeunes vertus, qu'on corrige ses vices naissans; ce jeune vageon doit être cultivé, on émonde ses fleurs pour qu'il donne des fruits.

Adieu l'âge d'or! adieu le paradis terrestre! les songes du berceau s'évanouissent; d'autres illusions commencent; l'enfant va connaître des devoirs, des leçons, des lois, des peines, des châtimens, des maîtres, peut-être même des tyrans, ces pédans sont ceux de l'enfance.

L'enfant, dit Plutarque, *est formé par la nature, par la raison et par l'exercice. La nature donne le fond, la raison les préceptes, l'exercice la pratique, de même qu'il faut au blé bonne terre, grain choisi, laboureur entendu.*

L'éducation ne peut que modifier la nature, mais cette modification ressemble souvent à un changement total, et ce n'est pas sans sujet qu'on a nommé l'habitude qui en est le maître une seconde nature.

Il est aussi rare de trouver un instituteur pour conduire les enfans qu'un bon prince pour gouverner les hommes.

On cherche plutôt des savans que des sages, et pourtant, comme l'enfant est imitateur, l'exemple fait plus que la leçon. La cire molle est moins susceptible de toutes les impressions produites par ce qui la touche, que l'enfance, plus flexible encore, de toutes les formes des objets qui frappent ses regards.

Souvent les talens et l'esprit sont tardifs; mais le caractère est presque toujours précoce, et c'est en cela qu'on appelle avec raison l'enfant le petit homme. Il annonce de bonne heure non ce qu'il saura, mais ce qu'il fera.

Le jeune Cyrus donnait des leçons de tempérance et de gravité à son oncle le roi des Mèdes. Le jeune Achille à la vue d'une épée, sous son déguisement féminin montre aux Grecs le vainqueur d'Hector. Quand Rome tremblait devant

César enfant demandait à son gouverneur un glaive pour tuer le tyran. Duguesclin battait, commandait, dominait ses compagnons d'études. Henri, au sortir du berceau, riait, buvait, se battait, et déjà savait se faire aimer et craindre.

Il est difficile de deviner dans la société des hommes leurs différens caractères, ils portent tant de masques; les enfans, au contraire, sont sans voile et nous montrent à nu leurs petits vices et leurs petites vertus; c'est là, dit l'abbé Delille,

C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchans la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment.
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritait, un souris le désarme,
Et de son cœur facile obtient un prompt retour.
L'autre, ferme en sa haine, ainsi qu'en son amour,
Tient baissé vers la terre un œil triste et farouche,
Prières, doux propos, présens, rien ne le touche;
Il repousse les dons d'une odieuse main,
Et garde obstinément un silence mutin.
Tel, décélant déjà son âme magnanime,
Jadis Caton enfant, fut un boudeur sublime.

Heureux celui qui, loin d'être chargé de défricher un terrain ingrat, ne cultive que le sol doux et fécond de l'âme d'un enfant bien-né: selon Plutarque ce mot *bien né* a deux sens, la vanité entend par là, *né de parens nobles*, et la raison l'explique ainsi, *né de parens honnêtes*. Ce même Plutarque me semble trop sévère lorsqu'il dit autre part: *que les vices et la bassesse d'un père et d'une mère se transmettent à l'enfant. Les races* des hommes ne sont pas distinctes comme celles des animaux, et quoique l'exemple soit, contagieux, il effraie aussi souvent qu'il séduit. Je conviens, avec Racine, que *le crime d'une mère est un pesant fardeau;* mais si l'exemple est toujours une leçon, cette leçon est aussi fréquemment utile que nuisible, tout dépend de la direction qu'on donne au sentiment qu'elle produit. Ce qui arrive même le plus ordinairement, c'est que l'enfant, frappé des défauts de son père, tombe dans le défaut opposé. Le fils d'un avare est prodigue; celui d'un cagot, incrédule, la fille d'une femme trop galante est quelquefois disposée à la pruderie; les héritiers des conquérans portent souvent l'amour de la paix jusqu'à la faiblesse; et c'est moins comme père que comme instituteur, que le vicieux ou le méchant devient dangereux pour l'enfance.

On cite la parole de Diogène, qui dit à un jeune homme débauché: mon ami, *ton père t'a engendré étant ivre*. Ce propos du Cynique n'est que plaisant, il serait trop décourageant s'il était juste. A quoi servirait de s'occuper d'éducation, si les vertus et les vices se transmettaient avec le sang, et se donnaient par héritage.

L'histoire prouve le contraire, on n'y voit point de lignées de héros, ni de gens de bien, ni de méchans. On y trouve au contraire à chaque page des Commodes, succédant aux Marc-Aurèles; des Domitiens, aux Vespasiens; des Charles VIII, aux Louis XI, et si vous en exceptez Alexandre-le-Grand et Théodose, vous voyez peu de rois célèbres dont les pères aient inscrit leurs noms dans les fastes de la gloire.

Les héros sont comme les grands fleuves, leur source est petite, ils grandissent en marchant.

C'est l'éducation, et non la naissance, qui fait tout. L'homme est créé par son père, il est formé par son instituteur; l'un nous fait naître, et l'autre nous façonne.

Aussi, malgré la grande habileté et la grande renommée de son père, le conquérant de l'Asie avouait qu'il devait plus à Aristote qu'à Philippe.

(La fin au Numéro prochain.)

LA VIE DE CHATEAU EN FRANCE.

See what delights in sylvan scenes appear!
POPE, *Pastoral.*
Connaissez les plaisirs de la vie champêtre.

BOILEAU aura beau dire :

Paris est pour un riche un pays de Cocagne,
Sans sortir de la ville il trouve la campagne.

Réduite à sa juste valeur, cette exagération poétique signifie seulement qu'à Paris, avec une grande fortune, on peut renfermer entre deux rues et quatre murailles un certain nombre d'arbres rabougris, de carrés de gazon, de plates-bandes de fleurs, et faire arroser le tout par un maigre filet d'eau acheté à la voie, et circulant dans une ornière de plâtre ; telle est la campagne qu'on peut trouver *sans sortir de la ville*. Quant à celle qui se compose de vastes plaines, de prairies couvertes de troupeaux, de forêts que les ruisseaux arrosent, de montagnes que les torrens sillonnent, où l'on respire un air pur, où l'on ne connaît que les travaux rustiques et les plaisirs champetres ; quant à cette campagne, dis-je, quelque puissant, quelque riche que l'on soit, il faut se résoudre à sortir des barrières, et même de l'atmosphère de la capitale, si l'on veut en goûter les délices. Je ne les ai jamais appréciées plus vivement que dans le petit séjour que je viens de faire à ma ferme (je me rappelle le tems où je disais à ma terre) ; et comme on ne parle jamais mieux des objets qui plaisent que lorsqu'on est encore sous leur influence, je demande la permission à mes lecteurs, avant de me remettre à parcourir Paris, mes tablettes en main, de jeter un coup-d'œil en arrière sur les lieux que je quitte, et de profiter des derniers beaux jours pour parler de la campagne et de tous les plaisirs dont la sagesse et l'opulence peuvent y trouver la source.

En entrant dans le *Bocage* (c'est le nom de cette partie de l'ancienne Normandie où mon bien est situé), je me suis étonné, pour la centième fois de ma vie, qu'un aussi délicieux pays, à soixante lieues de la capitale, ne soit pas couvert de châteaux et de maisons de plaisance. Le voyageur Moore, dans ses *Lettres sur la France*, pourrait bien avoir raison lorsqu'il reproche aux Français de ne pas mettre assez d'importance et de réflexion dans le choix des lieux où ils forment des établissemens. La difficulté des communications, que les riches propriétaires font valoir comme excuse, ne suffit pas pour justifier leur indifférence ; une partie des sommes que plusieurs d'entre eux dépensent si follement ailleurs pour tourmenter un terrain rebelle, pour y feindre des montagnes et des rivières, pour les surcharger de fabriques ridicules, suffirait ici pour ouvrir des routes commodes à travers un pays qui me semble créé pour le plaisir des yeux.

La foudre était tombée sur les bâtimens de ma ferme ; je venais pour réparer le dommage que j'aurais pu, en toute conscience, laisser à la charge du fermier, puisqu'il avait pris sur lui, contre mes ordres positifs, d'ôter le paratonnerre que j'avais fait poser sur le corps-de-logis principal ; il est vrai qu'il me donna pour raison " que ce n'était pas la mode du pays, et que ses voisins se moquaient de lui en voyant cette grande broche de fer au-dessus de son logis ; mais je ne lui tenais aucun compte de pareilles excuses, et j'aurais certainement plaidé, si j'eusse été assez jeune pour commencer un procès en Normandie.

Plus on réfléchit, plus on observe, et plus on se convainc de la fausseté de la plupart de ces jugemens portés sur une nation entière par quelques écrivains, et adoptés sans examen par les autres. Que l est le Français qui ne croit pas faire partie du peuple le plus mobile, le plus inconstant de la terre ? Et cependant, pour peu que l'on observe, que l'on recherche le caractère de notre nation ailleurs que dans la capitale, où il se dénature si facilement, on reconnaîtra que, loin d'être enclins au changement, les Français sont, de tous les peuples de l'Europe, le plus esclave des préjugés et le plus asservi à la routine. C'est parmi les gens de la campagne, et principalement dans les provinces de l'ouest, que la vérité de cette remarque est plus sensible. Les paysans de la Basse-Normandie sont aujourd'hui ce qu'ils étaient du tems de Guillaume-le-Conquérant : leur manière de parler, de se loger, de se vêtir est, à très-peu de chose près, la même ; la civilisation n'a fait parmi eux aucun progrès sensible, et l'on ne s'en aperçoit pas moins à la pureté qu'à la rusticité de leurs mœurs.

Trop voisin du château de P.... pour pouvoir me dispenser d'y faire une visite de politesse, je fus accueilli par l'honorable possesseur de cet antique manoir, comme un ancien ami de son père. Il voulait absolument que je demeurasse au château ; Mme de P.... insista sur cette proposition de la manière la plus obligeante ; elle trouvait des réponses à toutes mes objections ; " Eh bien ! Madame, lui dis-je en riant, il me reste à vous faire un aveu contre lequel ne tiendra point votre bonne volonté : j'ai passé la première partie de ma vie sur mer, où l'on contracte d'assez mauvaises habitudes, j'achève l'autre dans la retraite, où l'on ne se corrige guère ; puisqu'il faut le dire, en toute humilité, je *fume*.—Tant mieux ! me répondit-elle, nous avons ici le pavillon des fumeurs et vous tiendrez compagnie à mon oncle l'amiral, qui fume comme Jean-Bart, et qui se donne bien de la peine pour ne pas jurer autant. " Il y a des prévenances qui ont forcé de loi ; dès le soir même, je vins m'installer au château. C'est une vie délicieuse que celle que l'on y mène ; et, comme le bonheur dont on jouit dans cette famille est moins le résultat de l'opulence que de la réunion des qualités, des talens et des goûts les plus aimables, quelques traits de ce tableau peuvent trouver ici leur place.

Si je fesais un roman, j'aurais du tems et du papier devant moi : je pourrais, au risque d'ennuyer mon lecteur, lui faire, en style à la mode, la description d'un des lieux les plus beaux, les plus variés ; les plus pittoresques qu'il soit possible de rencontrer ; mais le tems et l'espace me pressent ; et je dois me borner à dire que le site où se trouve placé le château de P*** ne laisse rien à désirer à l'imagination la plus féconde et la plus riante. On n'y jouit pas de cette liberté extrême que l'on a depuis quelque tems la prétention d'offrir et de trouver à la campagne, mais de toute la liberté qui se concilie avec les habitudes et les plaisirs des autres. La société se compose de douze personnes, dont cinq appartiennent à la famille de M. de P*** ; et parmi les étrangers se trouvent quelques-uns des artistes les plus distingués de la capitale. Les hommes se lèvent de bonne heure ; ceux-ci pour aller à la chasse, à la pêche ; celui-là pour étudier, le crayon à la main, quelques effets de paysages, et nous autres invalides, pour voir encore une fois naître l'aurore. On se rassemble à dix heures pour déjeûner ; c'est le moment où paraissent ces dames : quelques-unes se lèvent plus tôt ; mais, pour l'ordinaire, elles descendent ensemble. Après le déjeûner, chacun s'occupe et s'amuse, suivant ses goûts, dans un vaste salon dont la salle de billard n'est séparée que par des colonnes. Tandis que les uns s'exercent à ce jeu, que Mme de

P*** brode ou fait de la tapisserie, que les jeunes personnes, autour du piano, écoutent M. C*** qui parcourt la partition de *Didon* ou d'*Armide*, Mlle Pauline de N*** achève le portrait au crayon de son grand-oncle l'amiral, qui se plaint qu'on le tienne trop long-tems *en panne*.

Depuis une heure jusqu'à cinq, on ne doit aucun compte à la société de la manière dont on emploie son tems ; c'est une partie de la journée que les maîtres de la maison consacrent aux soins domestiques et aux intérêts des habitans du lieu, qui se regardent encore comme leurs vassaux.

La cloche du dîner rappelle tout le monde au salon. Mme de P*** ne s'y présente pas avec cette recherche de toilette qui en impose l'obligation aux autres ; mais en cela, comme en toute autre chose, elle donne l'exemple d'une simplicité pleine de goût, de grâce et d'élégance. Il est commun de trouver, même à la campagne, des tables plus splendides que celle de M. de P***, mais il en reste bien peu en France de celles où l'on fait des repas aussi gais, par la raison qu'il devient chaque jour plus rare de pouvoir réunir quatre femmes charmantes, sans la moindre rivalité ; des hommes d'esprit, sans aucune prétention ; des vieillards d'une humeur égale, et des jeunes gens de la gaîté tout à-la-fois la plus folle et la plus décente. Après le dîner, s'arrangent les parties de promenade : les uns s'emparent des bateaux ; les promeneurs solitaires s'égarent sur les montagnes ; les moins dispos ne quittent pas les longues allées du parc ; mais la troupe la plus nombreuse suit ordinairement la dame du château bien sûre que ses pas se dirigent toujours du côté où il y a des secours, des consolations à donner, et des bénédictions à recevoir.

Le moment du retour est celui de l'arrivée du courrier ; les lettres, les journaux que l'on reçoit, les nouvelles que l'on apprend et que l'on se communique, en donnant un nouveau mouvement à la conversation, décident du caractère qu'elle co
vera le reste de la soirée. Le d
jour que j'ai passé à P***, il r
question que de la comète. Le
cepteur des enfans, qui est pr
aussi habile en astronomie qu
Trissotin, commençait à effraye
dames, en leur démontrant,
manière, qu'un jour ou l'autre
terre ne pouvait manquer d'être
en poudre par le choc d'un de c
tres vagabonds, lorsque Mme de
C*** vint nous lire le *post scri*
d'une lettre que venait de recev
femme de chambre. La mèr
cette jeune fille lui écrivait,
pour mot :*

" Ta maîtresse et toi, vous
" bien mal pris votre tems pour
" à la campagne ; on *montre* à
" une comète superbe ; j'ai déj
" la voir trois fois sur le Pon
" Arts ; et comme ça ne vien
" tous les mille ans, à ce qu'i
" sent, je suis bien fâchée q
" aies manqué une si belle occa

La simplicité de cette bonne f
qui s'imaginait que la comète
voyait qu'à Paris, nous fit tant
qu'il fut impossible à l'abbé c
mener la discussion au point de
vité où l'avaient montée ses rais
mens.

C'est ordinairement par un
concert que se termine une jo
dont tous les momens ont été
ment ou agréablement emp
Lorsque la soirée est belle, on f
la musique en pleine campagn
peut-être faut-il avoir entendu l
ravissante de Mme A*** de
C***, la basse harmonieuse d
de La Marre, sous l'azur d'un
ciel, dans le calme de la nuit
bois, pour se faire une idée de
la puissance d'un art qui prêt
nouveau charme aux beautés
nature.

OBSERVATIONS DÉTACHÉE

" Comment, c'est vous, ma c

* Le fait est de toute exactitude.

déjà de retour à Paris !—*Ne m'en parlez pas* (locution à la mode), j'y meurs d'impatience, de chaleur, de poussière et d'ennui ; mais, vous-même ma belle, comment n'êtes-vous pas sur les bords de l'Orne, dans ce *bel respiro*, où nous avons passé l'année dernière un mois si délicieux ? —Que voulez-vous ? De maudites affaires, très-importantes, vrai ! — C'est comme moi, des signatures à donner à un notaire, un enfant malade. — Sans doute, sans compter qu'Alfred ne peut pas souffrir la campagne.—Sans compter que votre mari n'en sort pas.—N'importe, je n'attends plus qu'une dernière représentation *d'Armide*, et je revole aux champs.—Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs ! Alfred suit exprès pour moi un cours de botanique." Cette conversation, que le hasard me mit à portée d'entendre, se passait entre deux jeunes dames aux Champs-Elysées : malheureusement quelqu'un les aborda, et leur entretien fut interrompu ; mais la note était prise, et devait servir de texte à quelques observations que j'ai recueillies sur le goût de nos belles pour la campagne. Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre des plaisirs de cette saison brillante, elles soupirent après le retour du printems, ne rêvent que promenades au clair de la lune, déjeûners dans les laiteries, bals champêtres sous le vieux chêne : le mois de Mai arrive enfin ; *mais* les beaux jours sont encore incertains ; les matinées sont trop fraîches (pour des gens qui ne se lèvent jamais avant midi), et d'ailleurs on ne veut pas perdre les derniers concerts du Conservatoire, qui valent bien, après tout, les premiers chants du rossignol. On voulait partir au premier Juin ; mais les ouvriers n'avaient pas encore posé le nouveau billard que l'on fait monter dans le salon même, pour la commodité de la conversation. Tout est prêt pour le 15 ; les chariots, partis la veille, sont chargés de tables de jeux de trictrac, de jeux d'échecs et de dames, de sixains de cartes, etc. ; le précepteur des enfans a fait la provision de romans ; il a complété la collection des proverbes de Carmontel : rien n'est oublié, comme on voit, pour jouir avec délice des beautés de la nature et des plaisirs de la campagne. Le départ est déjà une fête. En avant les jeunes gens à cheval, ou sur de légers bockeys, précèdent la brillante calèche où sont réunies toutes les jeunes femmes ; les grands parens et les marmots suivent derrière dans la pesante berline. On arrive au château : les premiers momens sont délicieux : on les emploie à la distribution des logemens, travail essentiel, et qui suppose dans une maîtresse de maison une finesse de tact, un sentiment des convenances, une expérience du monde qui ne s'acquièrent qu'à Paris. Dès le lendemain on ne pense plus qu'aux moyens d'oublier la campagne et d'y rappeler les amusemens de la ville. A onze heures la cloche sonne le déjeûner ; mais il est rare que les dames y paraissent : l'une a si mal dormi qu'elle s'est recouchée en sortant du bain ; l'autre boude ; celle-ci a son courrier à faire, cette autre un roman à finir. La plupart du tems il y a une bien meilleure raison que tout cela, mais on ne la donne pas ; et, d'ailleurs, n'est-on pas convenu en arrivant que la plus entière liberté est le privilège de la campagne ? Il est tout simple qu'on en use, et que chacun passe sa matinée comme il l'entend. A cinq heures, le *premier coup* du dîner avertit les hommes qu'il est tems de songer à leur toilette (car quelle que soit *la liberté* dont on jouisse à la campagne, malheur à qui se laisse entraîner par le charme de la promenade au point d'arriver au moment où l'on se met à table ! Il ne peut décemment s'y présenter dans le négligé du matin, et doit perdre à s'habiller un tems dont son appétit réclame un autre emploi). A six heures, tout le monde est

réuni au salon, paré comme dans une soirée d'hiver. On annonce à Madame qu'elle est servie ; on passe dans la salle à manger, où les lambris de marbre, les surtouts de vermeil, ornés de fleurs artificielles, ne vous rappellent encore que le luxe de la ville ; mais, au dessert la beauté des fruits amène naturellement l'éloge de la campagne, sur laquelle on se prépare à dire les plus jolies choses du monde, lorsque le maître de la maison, espèce de sénateur *Pococurante*, déjoue toutes les prétentions en apprenant à ses convives que ces fruits magnifiques ont été achetés à la Halle, et qu'il n'a dans ses jardins que des arbres fruitiers à fleurs double. On se lève de table, et l'on va prendre le café dans une espèce de kiosque, d'où l'on découvre tout Paris dans son étendue, et dont on peut même s'amuser à compter les maisons au moyen des télescopes braqués à toutes les fenêtres. C'est l'heure de la poste ; on se dépêche de redescendre au salon pour recevoir ses lettres et lire les journaux, que l'on s'arrache comme au café *Valois*. Après cette lecture et les discussions qui en sont ordinairement la suite, on se décide enfin à faire un tour de promenade ; mais il est déjà huit heures, le tems est humide, le serein à ses dangers ; les jeunes gens restent au billard, ces dames n'iront pas loin. On rentre à neuf heures ; que faire jusqu'à une heure que l'on se couche ? Les jeux innocens sont bien niais, les cartes bien tristes, la conversation bientôt épuisée : on joue la comédie ; on fait choix d'un proverbe de Carmontel ; on se dispute les rôles ; les démêlés de coulisses s'établissent dans le salon ; et, s'il est permis de le dire, c'est à ces petites tracasseries qu'on doit les momens les moins ennuyeux que l'on passe à la campagne. Mais cette ressource s'use, l'ennui gagne, chacun se crée des affaires pour avoir le prétexte d'aller passer un jour à Paris ; les voyages deviennent plus fréquens, et les premiers jours de Septembre ramènent définitivement à leur hôtel du faubourg Saint Germain des gens qui pouvaient se dispenser d'en sortir.

—La plupart des pièces de Dancourt frondent des mœurs, des usages et des ridicules particuliers à l'époque où il écrivait ; et l'on doit convenir que si la gaîté, la franchise de son dialogue, sont de tous les tems, ses sujets ont perdu la plus grande partie de leur mérite, celui de l'à propos. Dans le très-petit nombre de pièces où il a peint des ridicules plus durables, il en est une (*la Maison de Campagne*) dont le fond et les caractères conviennent de tout point au moment actuel. Que de MM. *Bernard*, dans Paris, qui, sans aucun goût pour la campagne, sans aucun moyen de le satisfaire (supposé que ce goût leur vienne), se croient obligés *d'avoir une maison de campagne pour se délasser de leurs affaires, et pour y recevoir un ou deux amis à la fortune du pot !* Rien de plus risible, à l'examen, que cette manie qui descend aujourd'hui jusqu'à la classe bourgeoise la moins aisée. Le plus petit mercier de la rue Quincampoix, le plus mince employé d'une administration subalterne, veut pouvoir dire : *Ma campagne*. Il est vrai qu'il n'entend par-là, ni une jolie habitation sur les bords de la Seine ou de la Marne, ni une bonne ferme dans la forêt de Saint-Germain ou de Fontainebleau, ni même un pied-à-terre dans les bois de Meudon, dans la vallée de Montmorency ou sur la colline d'Auteuil. Ce que notre petit bourgeois entend par sa campagne, c'est environ quatre toises carrées de marécages dans *l'Allée des Veuves*, ou, le plus souvent, une chambre garnie au second dans la grande rue de Chaillot.

LETTRE SUR CÉPHALONIE.

Céphalonie, Août, 1821.

DANS la matinée du 14 Août, nous arrivâmes près de ce petit rocher situé au milieu des eaux, qui a été appelé, avec raison, *Guardiani* par les marins, et un vent favorable du sud-ouest nous porta dans le port d'Argostoli.

Argostoli est située sur le bord occidental d'un petit golfe, sous le 38e degré, 21′ de longitude, et le 38e degré 12′ de latitude, au pied d'une suite de collines derrière lesquelles s'élève la chaîne du mont Nero. Ces collines, bien cultivées et bien plantées, forment la seule beauté de la ville, qui est loin d'être d'un aspect agréable. Sur l'une de ces collines il y a des moulins et un petit village. Dans le voisinage d'Argostoli se trouvent des marais qui exhalent un air très-malsain.

On voit moins de traces ici qu'à Zante, des nombreux tremblemens de terre qui se sont fait sentir en même tems dans les deux îles.

Le Lazareth et la maison du résident anglais sont ce qu'Argostoli a de mieux en bâtimens.

Sur l'emplacement de plusieurs maisons qui ont été renversées par des tremblemens de terre, on a formé une place qui porte le nom de Saint-Marc.

Comme ces tremblemens de terre ne permettent point d'avoir des caves, les habitans se servent du rez-de-chaussée de leurs maisons pour y conserver le vin, l'huile et d'autres provisions. L'entrée de beaucoup de maisons est, en conséquence, au premier étage. Un escalier extérieur y conduit.

La ville doit aux Anglais plusieurs travaux utiles. Leur meilleur ouvrage est un beau pont en marbre sur les marais voisins. Au milieu du pont s'élève une pyramide avec une inscription.

Un commissaire *anglais* est établi ici comme à Zante. Le capitaine Henke en remplit les fonctions à Zante, et le colonel Frawers à Argostoli. Ce dernier est extrêmement obligeant à l'égard des étrangers.

Comme Argostoli n'a point de bâtimens remarquables, on n'en est que plus frappé de la disposition intérieure des maisons qui appartiennent aux négocians aisés ou à la noblesse du pays. Tout y est sur le même pied qu'en Europe. Le goût oriental y a fait place au luxe de l'occident, ce qu'on n'observe point encore dans l'île voisine de Zante. On trouve, dans les maisons d'Argostoli, des glaces, des tapis, des meubles, des lustres, des collections d'anciens classiques français et italiens, reliés avec élégance, etc., etc.

Cet éclat intérieur des maisons de la petite ville d'Argostoli s'accorde d'ailleurs parfaitement avec l'amabilité de ceux qui les habitent; et ici les femmes ne doivent point être exceptées. J'ai connu plusieurs femmes qui parlaient très-bien le français et en perfection l'italien. Beaucoup y joignent aujourd'hui la connaissance de l'anglais, et presque toutes le grec ancien. J'ai rencontré beaucoup de jeunes négocians qui, dans leurs heures de loisir, s'occupaient d'astronomie ou de numismatique.

C'est en France, en Allemagne et en Italie que se forment presque tous les jeunes gens des bonnes familles. Parmi les peuples des îles Ioniennes, ce sont les Céphaloniens qui réunissent le plus de connaissances.

A cette culture de l'esprit se joint, chez les habitans d'Argostoli, une hospitalité que je n'ai encore trouvée que rarement sous des formes aussi aimables. Je n'avais apporté que trois lettres de Zante, et elles eussent suffi pour me procurer, pendant deux mois, dans deux bonnes maisons, un joli appartement, une excellente table, tous les agrémens et toutes les prévenances imaginables. On fut aux

point de se fâcher lorsqu'on sut que mon intention était de ne rester que deux jours à Argostoli. Chacun me chargea de lettres pour les connaissances et les amis qu'il avait dans l'intérieur de l'île et dans les îles voisines.

Il règne à Argostoli une grande aisance et un commerce très-actif. Les principaux objets de ce commerce sont les raisins de Corinthe, l'huile, le vin, le coton, la soie, la volaille, etc.

Le port d'Argostoli offre un tableau plein d'intérêt; on y voit un grand mouvement, car Argostoli a encore aujourd'hui, comme autrefois, la marine la plus considérable parmi les villes des îles Ioniennes. Dans les derniers tems de la domination de Venise cette ville avait conservé son caractère belliqueux, et elle termina seule, fort honorablement, la lutte sanglante qui existait entre elle et Luxuri.

Plusieurs églises grecques n'ont pas de clocher; de petites cloches sont suspendues entre deux cyprès qui, suivant l'usage de la Grèce, s'élèvent près de l'église. C'est ainsi que, du symbole de la mort, partent les sons qui doivent diriger vers le Ciel les âmes des fidèles. Cette image de la paix du tombeau, que rappellent les cyprès, est bien propre à faire une profonde impression, lorsque la cloche annonce la naissance d'un enfant, souvent destiné à des jours tristes et agités. C'est aussi de ces obélisques d'un vert foncé que se font entendre les sons de l'éternité, lorsqu'on conduit à sa dernière demeure la dépouille mortelle de celui qui a cessé d'être sur cette terre de misère.

Je trouvai à Argostoli beaucoup de Grecs qui s'y étaient réfugiés, non seulement de la Morée septentrionale, mais encore de l'Epire et de la Roménie, de l'Acarnanie, de l'Etolie, de la Locride et de la Béotie. Il y en a, en outre, des milliers dans l'intérieur de l'île, parce que la ville n'a pu tous les loger et les nourrir. J'ai fait ici la connaissance de plusieurs Grecs *très-instruits.* Ce qu'ils m'ont appris a confirmé mon premier jugement sur les Grecs de la Morée, et en général sur l'insurrection des Hellènes. Ils m'ont donné des détails précis sur des choses dont je n'avais pu obtenir une connaissance exacte pendant mon séjour dans la Morée, à Calamata et à Zante, et sur lesquelles, par conséquent, je préférais garder le silence dans mes lettres précédentes parce qu'elles étaient défavorables aux Grecs et à l'esprit qui les anime.

Je n'ai que légèrement fait entrevoir leur désunion, que j'aurais dû appeler division, scission. Elle s'était montrée dès les premiers momens de l'insurrection; mais lorsqu'au mois de Juin dernier, le prince Démétrius Ypsilanti parut dans la Morée, en qualité de délégué de son frère Alexandre, alors occupé sur le Danube et bientôt trahi par les Grecs, elle éclata avec toute la fureur de la haine la plus prononcée.

Démétrius entra dans Calamata entouré d'une espèce de cour composée d'étrangers, mais dénué de tous moyens pécuniaires. Il sollicita le commandement en chef des divers corps Grecs de la Morée.

Le sénat provisoire du Péloponnèse était disposé à accéder à cette demande, parce qu'animé du désir de rendre ce pays heureux, il sentait la nécessité de réunir les divers corps sous un seul commandement; d'ailleurs le frère d'Alexandre Ypsilanti avait des droits à la reconnaissance et à la confiance des Grecs. Un avantage que le sénat voyait encore dans cette mesure, et qui était à ses yeux d'une grande importance, c'était de rabaisser le clergé, qui contrarie tous les travaux qui tendent à fonder la liberté dans la Grèce, ou au moins d'affaiblir l'influence que les prêtres exercent sur le peuple.

L'archevêque de Patras, qui avait montré, dans les commencemens de l'insurrection, autant d'activité que depuis il montra d'inertie, réclama le premier, et demanda le bâton de dictateur et de généralissime de l'armée. Loudogia, primat de Patras et l'archevêque de Calamata élevaient

aussi des prétentions, mais plus modérées. Après eux, Andrea Loudo, le Bey de Maina, celui de Calamata, le brave Kolokotroni, de tous celui qui a rendu le plus de services, Gerakaris, Brosso, Pelimsa Sébastupolo, Maironi et d'autres, en rappelant des services réels ou imaginaires, exigeaient tous le grade de général.

Démétrius Ypsilanti, qui connaît les Grecs, ne se laissa pas étourdir par leurs cris: persuadé que, pour parvenir à son but, le plus sûr moyen était de tenter un coup d'Etat qui inspirât la confiance, il sut engager plusieurs des chefs qui n'appartenaient point au clergé et qui voulaient au moins qu'on agît contre l'ennemi, à l'aider dans son entreprise et à ajourner leurs demandes.

C'est ainsi qu'il marcha avec une armée ramassée au hasard, mais dans laquelle il introduisit quelqu'ordre, contre Tripolitza, la principale forteresse de la Morée, dans l'espoir de s'en rendre maître en peu de tems.

On me dit à Calamata que cette armée était composée de vingt mille hommes. Les Moréates réfugiés dans l'île de Céphalonie, qui l'avaient vue, m'ont assuré qu'elle ne montait pas à quatre mille hommes; tant il est difficile, dans le pays même, de connaître le véritable état des choses.

La garnison de Tripolitza, quoique souffrant du défaut de vivres, fit une vigoureuse résistance, et dans les premiers jours du mois d'Août la forteresse tenait encore. Dans cet intervalle, beaucoup de Grecs qui avaient compté sur la prompte et heureuse issue de l'entreprise, abandonnèrent le camp de Démétrius pour s'en retourner chez eux.

Démétrius fit alors des démarches auprès du gouvernement d'Hydra. La république le reconnut en qualité d'*Archistratège* ou de général en chef; mais cette reconnaissance qui n'entraînait point celle de la terre-ferme, nuisit au prince, sans être d'aucune utilité pour la Morée.

Les intrigues du parti du clergé devenu plus puissant, achevèrent d'affaiblir la petite armée d'Ypsilanti, et le forcèrent d'abandonner le siége de Tripolitza et de se diriger vers Léondari avec le peu de troupes qui lui restait.*

Sur ces entrefaites parut tout-à-coup, dans la Morée, le prince Morocordato, accompagné de quelques officiers français. On se promit des merveilles de son arrivée; cependant je n'ai point appris, tant que j'ai été dans le voisinage de la Grèce, qu'il se fût distingué par quelque fait d'armes.

Les Moréates sont divisés en deux grands partis, dans lesquels d'autres moins prononcés viennent se confondre: la ligue ecclésiastique dont le chef est l'archevêque de Patras, et le parti du prince Démétrius Ypsilanti. Les chefs qui se sont distingués avant l'arrivée de ce dernier, intriguent sourdement pour obtenir un commandement supérieur, et ils paralysent par là les entreprises du prince, qui n'ignore pas leurs intrigues.

Ces deux partis loin de se soutenir et de s'entraider, ne cherchent réciproquement qu'à s'affaiblir, qu'à se perdre; et il ne manquerait plus, pour comble de malheur, que de voir l'un d'eux s'unir aux Turcs contre l'autre. Mais les Grecs ne paraissent pas avoir à redouter un pareil événement.

C'est à la malheureuse scission qui existe parmi les Grecs, que les Turcs doivent de se maintenir dans la plupart des forteresses; car ils les auraient perdues depuis long-tems, si les habitans grecs de ces villes, qui sont à l'égard des Turcs dans la proportion de cinq à un, avaient fait leur devoir; mais ils sont aussi divisés, et ne comptent que sur les secours extérieurs. Les Turcs, déjà très-ignorans en ce qui concerne le service de l'artillerie et celui des places fortes, manquent encore de munitions et de vivres.

* On sait qu'Ypsilanti ne tarda pas à reparaître devant Tripolitza et à s'en rendre maître.

LE NÉCESSAIRE ET LE SUPERFLU.

CONTE.

Un jeune homme traversait pendant la nuit les rues de Bagdad. C'était un pauvre artisan nommé Ademdaï. Après avoir achevé son travail, il rentrait paisiblement chez lui, lorsqu'il tendit tout-à-coup un grand bruit, et vit, au clair de la lune, deux hommes, vêtus comme des marchands arméniens, qui se défendaient contre six voleurs. Ademdaï était brave et compatissant ; il vole au secours des plus faibles, et quoiqu'il ne soit armé que d'un bâton, il déploie tant d'audace et de vigueur, qu'il parvient à mettre les voleurs en déroute. Après ce généreux exploit il rentre dans sa maison, sans chercher à connaître les personnes qu'il vient de sauver, et sans compter sur la récompense d'un service qu'il a rendu sans intérêt.

Le lendemain vers la dixième heure du soir, assis auprès de son feu, il se plaignait tout haut de sa destinée. " Quelle peine il faut se donner, disait-il, pour gagner sa chétive existence ! J'ai travaillé aujourd'hui comme un forçat, et je n'ai reçu que la moitié d'un drachme pour prix de mon travail. Oh Mahomet ! si j'avais seulement le nécessaire, le simple nécessaire, je serais plus heureux qu'un visir.

A peine avait-il proféré ces mots, qu'il entend frapper à sa porte. Il se lève promptement et va ouvrir, croyant que quelqu'un de ses voisins a besoin de lui. Mais quel est son étonnement lorsqu'il voit un homme couvert d'un long vêtement, blanc comme la neige ? Cet inconnu est d'une figure imposante et douce tout-à-la-fois. Il tient dans sa main droite une baguette d'ébène ; un turban d'une prodigieuse hauteur couronne sa tête, et une longue barbe blanche descend sur sa poitrine. Malgré tout son courage Ademdaï ne peut se défendre d'un mouvement de terreur. L'inconnu prend la parole et dit : " *Ne crains rien, Ademdaï, je suis ton bon génie, je viens te visiter pour te faire du bien,* J'ai entendu le discours que tu tenais tout-à-l'heure au coin de ton feu. N'est-ce pas le simple nécessaire que tu désires ?— Ah, bon génie ! s'écrie Ademdaï, un peu revenu de sa surprise et de son effroi, je ne demande que le simple nécessaire ; puis-je désirer moins ?— Non, sans doute, répond le génie, *mais en quoi consiste ce simple nécessaire ?* Que te faut-il pour le posséder ?—*Bien peu de chose. Pourvu que j'aie tous les jours du riz à discrétion, du bois pour le faire cuir, et pour me chauffer, et des vêtemens pour me couvrir, voilà tout ce qu'il me faut pour être heureux.*—Quelle somme te faudrait-il pour posséder tout cela ?—Oh ! bon génie ! Avec une drachme par jour, je crois que j'aurais le nécessaire —Eh bien, voilà huit drachmes, dit le génie. Tous les huit jours je reviendrai à la même heure, et si une drachme par jour ne te suffit pas, je te donnerai tout ce que tu me demanderas jusqu'à ce qu'enfin tu possèdes le *simple nécessaire.* Mais je ne veux point te donner de *superflu.*" A ces mots, le génie disparaît.

Ademdaï, le cœur palpitant de joie, contemple avec ravissement les huit drachmes que le génie vient de lui donner. Huit drachmes d'argent ! il ne s'était jamais vu si riche. " Voilà donc ma vie gagnée, dit-il, et sans me donner de peine. Je n'aurai plus besoin de travailler toute la journée à la sueur de mon front, pour manger le soir un peu de riz." En disant cela, il promène les yeux autour de lui et réfléchit profondément. " Par le tombeau du Prophète ! dit-il, je suis un grand sot, et j'ai oublié de demander à mon bon génie certaines bagatelles qui me seraient fort *nécessaires.* Je n'ai pas un meuble dans ma maison, et il faut qu'une maison soit meublée. Voilà un méchant grabat qui ne vaut

pas une drachme ; il me faudrait un lit. C'est une chose *nécessaire* qu'un bon lit ; car le dormir est aussi *nécessaire* à la vie que le boire et le manger. Je n'ai pas un siége pour m'asseoir ; il me faut quelques siéges, un pour moi et d'autres pour mes amis, quand ils viennent me voir ; car lorsque je serai assis tout à mon aise, il est nécessaire qu'ils ne restent pas debout. Il me faut une table pour manger ; quand on mange il est nécessaire de se mettre à son aise".

Ainsi le pauvre Ademdaï récapitule toutes les choses dont il croit avoir besoin. Il est bien impatient de revoir son génie protecteur, et le soir, tout en mangeant son riz bouilli, il cherche encore dans sa cervelle quels sont les objets nécessaires à son bonheur. " C'est bien dommage, dit-il, de n'avoir qu'une drachme à dépenser par jour ! Du riz tout sec, c'est bien sec, et toujours du riz, c'est bien fade. Je voudrais pouvoir y ajouter quelque chose de tems en tems, ne fût-ce que dans les jours de fête. Le bon génie me dira que cela n'est pas *nécessaire*. Il aura tort ! je le lui prouverai. Il est nécessaire que l'homme varie ses mets. Puisque Dieu a créé tant de choses bonnes à manger, sans doute il ne l'a pas fait sans intention. Pour manger, il est nécessaire d'avoir de l'appétit et en vérité rien ne me l'ôte comme de manger toujours du riz. Les jours de fête sont des jours de joie et de plaisir ; et quel plaisir peut goûter un pauvre homme qui ne mange que du riz ? Il est donc nécessaire que je varie de tems en tems ma nourriture. Or, comme le riz est ce qu'il y a de moins cher, ce que j'ai demandé par jour ne me suffit plus, si je mange autre chose que du riz. Je demanderai donc à mon bon génie une drachme par jour et deux drachmes pour les jours de fête ; ce n'est pas trop."

Le bon génie arrive le huitième jour, comme il l'avait promis. Ademdaï se jette à ses pieds et lui fait l'énumération de tous les besoins dont il avait oublié de parler à leur première entrevue. Le génie l'écoute avec tranquillité, et lui répond avec douceur : " Garde-toi bien, Ademdaï, de me demander au-delà du *nécessaire* : Si tu t'avises de me demander le *superflu*, je t'abandonne pour jamais." Alors Ademdaï prenant la parole, prouve jusqu'à l'évidence que, dans tout ce qu'il demande, il n'y a rien de superflu. Le bon génie est convaincu ; il lui donne quatre dinars d'or pour l'acquisition du mobilier ; il lui accorde la drachme des jours de fête, et s'éloigne, après avoir promis de revenir encore dans huit jours.

Dès le lever du jour Ademdaï va faire toutes ses emplètes, et faire transporter ses meubles dans sa maison. Il s'imagine qu'elle va devenir un palais. Cependant il fait une réflexion qui le chagrine. Les meubles sont tout neufs, et la maison est bien vieille. Il l'examine dans tous les sens, et trouve qu'elle a besoin de beaucoup de réparations, qu'elle menace même déjà de tomber en ruine. Il fait venir un maçon qui lui dit : Garde-toi bien, mon ami, de faire réparer cette bicoque ; il t'en coûterait moins cher si tu voulais en faire construire une neuve."

Le pauvre Ademdaï se désole ; mettre des meubles tout neufs dans une maison si vieille ! Cette idée n'est pas supportable ; et si la maison tombe, elle écrasera les meubles avec le propriétaire. Il n'est donc pas *superflu* de rebâtir une maison quand elle est trop vieille, car le premier des besoins est d'être à couvert, sans craindre à chaque minute d'être écrasé par une poutre ou un soliveau.

Lorsque le bon génie arrive pour la troisième fois, le pauvre Ademdaï lui fait part de ses nouvelles observations ; le génie les trouve si justes qu'il lui donne sur-le-champ cinquante dinars d'or pour faire rebâtir sa petite maison.

" Quel bonheur ! dit Ademdaï, quel bonheur d'avoir à ses ordres un bon génie qui prenne le soin de pourvoir à tous vos besoins ! Grâce à lui, je ne manquerai de rien désormais. Je ne lui demanderai que les choses

qui me seront absolument nécessaires, et jamais je n'essuierai de refus, car je me soucie fort peu du superflu. Le *nécessaire* est tout, le *superflu* n'est rien."

La maison est construite. Ademdaï s'y voit installé avec tous ses meubles qu'il ne peut se lasser d'admirer. Il s'assied sur tous les siéges tour-à-tour. Son lit est si bon qu'il a bien de la peine à le quitter. Joignez à cela que, moyennant la drachme de surplus, il peut se régaler amplement tous les huit jours. Certes il a bien le *nécessaire*. Le *nécessaire*? Eh! le possède-t-on jamais quand on est seul! Existe-t-il quelque bien dont on jouisse véritablement, s'il n'est partagé? Quand il voit autour de lui tant de gens qui peuvent compter dans leur sérail vingt, trente et jusqu'à quarante jolies femmes, est-ce du *superflu* pour lui d'en posséder une seule? "Voilà, se dit-il, tout ce qui me manque. Une femme figurerait si bien ici! Ma maison me paraîtrait cent fois plus jolie. Il faut que je demande à mon bon génie, si une femme est du *surperflu*.

Tout préoccupé de cette pensée, il va se promener sur la place de Bagdad, et voit un marchand d'esclaves qui attire un grand nombre de curieux. Une des jeunes beautés que le marchand mettait en vente, se fesait remarquer par l'élégance de sa taille et par les grâces les plus séduisantes. Le bon Ademdaï ne peut se lasser de la regarder, et, pour la première fois, son cœur commence à connaître l'amour. Quelle est son inquiétude lorsqu'il voit un jeune homme richement vêtu s'approcher du marchand d'esclaves et vouloir acheter précisément celle qu'il brûle de posséder! La jeune fille forcée de lever son voile, découvre aux regards d'Ademdaï tant de charmes réunis qu'il a de la peine à contenir son admiration. Il reste immobile comme une statue, tout entier au plaisir de voir et à la crainte de perdre ce qu'il aime. "Cette jeune fille est Géorgienne, dit le marchand; elle n'a que dix-huit ans, elle joue du luth et chante avec goût; elle danse avec une grâce inexprimable et réunit tous les talens de son sexe. J'en demande deux mille dinars d'or." Le rival d'Ademdaï offre quinze cents dinars; Ademdaï tremble; le marchand s'obstine, Ademdaï se rassure. Le jeune homme offre dix-huit cents dinars; le marchand semble hésiter; Ademdaï sent une sueur froide circuler sur son corps, mais le marchand ne veut rien rabattre de ses prétentions, et le jeune homme, moins amoureux qu'Ademdaï, renonce à la possession de la belle esclave.

Le pauvre Ademdaï éprouve plus d'une fois dans la journée ces terribles angoisses qui ne font que redoubler son amour. Heureusement, le marchand quitte la place de Bagdad sans avoir vendu la jeune Géorgienne.

Le bon génie devait revenir ce soir même visiter son protégé. Ademdaï l'attend avec l'impatience de l'amour, et quand le génie frappe à la porte de sa maison, lui ouvrir, tomber à ses pieds, n'est pour le pauvre jeune homme que l'affaire d'un moment. "Qu'y a-t-il de nouveau, Ademdaï? lui dit le génie avec douceur. Quel chagrin obscurcit ton visage? Pourquoi ces larmes coulent-elles de tes yeux? Ne t'ai-je pas accordé le *nécessaire*?" Ademdaï prend la parole et dit en tremblant: "Oh bon génie! Vous croyez m'avoir donné le *nécessaire*; dites-moi donc si une femme est du *superflu*? Suis-je condamné à vivre tout seul, sans une compagne qui égaie ma solitude? Si une femme est du *superflu*, je sens bien que le *superflu* est une chose très-*nécessaire*." Le génie ne peut s'empêcher de sourire, et dit: "Tu as raison, Ademdaï; il te faut une femme. Une femme est nécessaire au bonheur d'un honnête homme. Demande en mariage la fille de quelqu'ouvrier de ta connaissance. Je ne m'opposerai point à ce mariage. Ta maison est neuve, la voilà bien meublée; tu es un bon parti pour une jeune fille née dans la même classe que toi.—Hélas! dit en soupirant le

pauvre Ademdaï, ce n'est pourtant pas ce que je veux. Je suis amoureux comme un fou. Or quand un homme est amoureux, n'est-il pas nécessaire pour lui de posséder celle qu'il aime ? —Très-nécessaire ; dit le génie.— Ah ! puisqu'il est ainsi, vous allez me rendre le plus heureux des hommes, car vous m'avez promis le *nécessaire*. J'aime à la fureur une jeune esclave d'une beauté !.... Je n'ai rien vu de si beau. Mais on veut la vendre beaucoup trop cher....pour ma fortune. —Combien ?—Deux mille dinars d'or. —C'est un peu cher, dit le génie ; mais puisque tu es amoureux, cette dépense est nécessaire. Si tu étais malade, ne serait-il pas nécessaire d'acheter les remèdes à quelque prix que ce fût ? Tiens, voilà les deux mille dinars."

A ces mots, le génie s'éloigne, et laisse Ademdaï se livrer à tous les transports d'une joie inexprimable.

Voilà donc l'amoureux Ademdaï possesseur du plus précieux des trésors, de la femme qu'il aime. Certainement il ne se plaindra plus de ne pas avoir le nécessaire. Cependant à peine la belle Asséli met-elle le pied dans la maison d'Ademdaï, qu'elle recule avec effroi. " Ah grand Dieu ! dit-elle ; où me conduisez-vous ? Voilà donc la maison que je vais habiter ! Quoi, malheureux ! c'est pour toi que tu viens d'acheter une femme destinée au sérail d'un homme riche et puissant ! Je serais l'esclave d'un misérable qui n'a qu'un cachot pour me recevoir ! Comment donc as-tu fait pour me payer deux mille dinars d'or ? Tu les auras volés.—Hélas ! dit Ademdaï soupirant, je n'avais que ces deux mille dinars, et, pour vous posséder, j'ai donné toute ma fortune. Mais tranquillisez-vous, nous ne serons pas riches, nous n'aurons pas de superflu, mais nous aurons au moins le simple nécessaire."

Il se trompait, car il n'avait pas trop d'une drachme à dépenser pour lui seul, et maintenant il faut que cette drachme fasse vivre deux personnes. Il fait cette réflexion un peu trop tard. Il faut attendre le retour du bon génie, et huit jours sont bien longs, quand on est pauvre et malheureux. Il va faire ses provisions, et prépare lui-même le modique repas qu'il est obligé de partager.

Cependant Asséli refuse de prendre de la nourriture, et ne cesse de pleurer. Une femme si jeune, si belle, faite par ses talens et ses grâces pour embellir le sérail d'un sultan ou pour le moins celui d'un visir, se trouver l'esclave d'un vil artisan ! Cette idée la révolte, et quand le pauvre Ademdaï lui présente, en tremblant, le riz qu'il vient d'accommoder, elle le repousse avec le plus extrême dégoût. Si le jeune homme ose parler de son amour, la belle Asséli le repousse avec mépris. " Comment, lui dit-elle, oses-tu paraître devant moi, sous ces habits ignobles et dégoûtans ? Tu prétends avoir un bon génie qui te donne toujours le *nécessaire* ; croit-il donc qu'il est *superflu* de t'habiller un peu décemment ? Et moi, malheureuse que je suis ! bientôt il me faudra endosser les haillons de la pauvreté, pour me conformer à ma triste situation. Sans toi j'aurais été parée des plus fines étoffes de l'Inde. Auteur de tous mes maux tu veux que je t'aime ! Ah ! tout ce que je puis, c'est de ne pas t'abhorrer."

Ces discours désolent Ademdaï ; il se trouve cent fois plus malheureux qu'il ne l'était dans le tems de sa plus grande misère. Mais le génie arrive après huit jours d'absence. Ademdaï vole vers lui, et lui dit avec amertume : " Vous m'aviez promis le nécessaire, et je suis le plus infortuné des hommes.—Comment ? lui répond le génie étonné ; ne t'ai-je pas donné tout ce que tu m'as demandé ? Hélas ! oui ; c'est moi qui suis un imbécile. Je croyais que le nécessaire consistait dans bien peu de choses, et je me suis trompé. — Voyons, explique-toi.— Vous m'avez permis de prendre une femme, comme une chose nécessaire. Je n'avais qu'une drachme à dépenser par jour, et maintenant la dépense est doublée. Puisqu'il était nécessaire

que je prisse une femme n'est-il pas nécessaire qu'elle vive ?—Très-nécessaire.—Eh bien, la mienne ne veut ni boire, ni manger, ni dormir ; le chagrin la dévore ainsi que moi. Les mets que je lui présente et dont je me contentais, sont trop grossiers pour un palais aussi délicat que le sien. Ce qui était le *nécessaire* pour moi, n'est plus le *nécessaire* pour elle. Mais puisque je l'ai achetée, et que je l'aime plus que ma vie, n'est-il pas *nécessaire* que je lui procure le *nécessaire*?—Rien de plus juste, répond le génie ; combien te faut-il donc par jour, pour lui procurer tout ce dont elle a besoin ?—Je n'ai pas encore bien calculé tout cela ; mais je crois qu'avec deux *tomans* par jour, nous pourrions vivre tous les deux fort à notre aise, mais sans *superflu*. —Bon ! s'il ne faut que cela, dit le génie, voilà seize *tomans* pour les huit jours. Quand ce terme se sera écoulé, je reviendrai te voir, et je m'informerai s'il te manque encore quelque chose pour posséder enfin ce *nécessaire* que je veux te donner.

Le génie va s'éloigner, mais Ademdaï le rappelle. " Ah ! dit-il, j'ai bien des choses encore à vous demander. J'aime Asséli avec fureur, il est donc nécessaire que j'en sois aimé.— Oui, assurément, répond le génie.— Elle ne peut me souffrir avec les vêtemens que je porte. Elle dit que sans moi elle eût été la femme d'un jeune seigneur riche, élégant. S'il est *nécessaire* que je lui plaise, vous voyez qu'il faut que je change de costume, et que des habillemens riches et élégans ne seront pas du *superflu*.—Tu as bien raison.—Elle dit encore que sans moi elle eût été parée d'étoffes très-belles et très-fines ; elle aime beaucoup la parure. Si je veux en être aimé, il est *nécessaire* que je lui procure ce qu'elle aime.—Sans doute. —Elle a des talens, elle chante, elle joue du luth. Faut-il donc qu'elle perde tous les fruits de la plus brillante éducation ? et lorsqu'on a des talens, n'est-il pas *nécessaire* de les cultiver ? Je voudrais donc lui procurer un bon et beau luth ; cela ferait grand plaisir.—Tout ce qu me demandes me semble très-né saire, dit le génie ; mais combien ces objets peuvent-ils coûter ?—N pièces d'or environ, répond Adem —Tiens, les voilà. Adieu, tâche procurer le *nécessaire*."

Le génie disparaît à ces mots, bon Ademdaï rentre dans sa mai avec des yeux étincelans d'une qu'il cherche à dissimuler. Il donner à la belle Asséli tout le pl de la surprise. Il ne lui parle poin l'entrevue qu'il vient d'avoir av génie ; mais il sort de grand m pour faire ses emplètes. Il comm d'abord par se vêtir des étoffes plus précieuses et les plus élégan puis il rentre dans sa maison, esc d'un grand nombre de marcha étonnés de voir qu'un homm riche en apparence soit si mal l Asséli ne sait trop d'abord ce signifie tont cet attirail. Elle a peine à reconnaître Ademdaï sou brillant costume qu'il s'est choisi. jeune homme s'approche d'elle : vous avais-je pas dit qu'un bon g m'accordait tout ce qui m'était né saire ? Rassurez-vous donc, Asséli ; vous ne manquerez de pourvu que vous ne demandiez p superflu. Choisissez parmi toute belles étoffes que l'on vous présen

Asséli trouve charmant et le cours et l'orateur. On étale de elle des étoffes magnifiques. choisit ce qui lui convient le mi et comme elle est très-prévoya elle en prend pour le *nécessaire* sent et pour le *nécessaire* à v Elle choisit ensuite un luth qu trouve excellent. Ademdaï qui tend chanter, l'écoute avec ivr Elle improvise ces paroles que le vre amant avait grand besoin d tendre.

Ne te plains point de ton sort rigour
Tu touches au bonheur suprême.
Un amant noble et généreux
Sait se faire aimer comme il aime.
Qui nous fait aussi bien la cour,
Doit se livrer à l'espérance.

Oui, toujours la reconnaissance
Dans nos cœurs fait naître l'amour.

Quand le jeune homme entend ces paroles, il est transporté de joie. Il paie le luth et les étoffes, et congédie les marchands. Il est aimé ; que lui manque-t-il ? N'a-t-il pas le *nécessaire* ?

(La fin au Numéro prochain.)

SUR LES TEMS HÉROIQUES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

(Voyez le Numéro 6, p. 321.)

L'ÉTABLISSEMENT de Cadmus et des colonies phéniciennes est donc l'époque où commencent, à proprement parler, les antiquités historiques de la Grèce. C'est depuis ce tems-là qu'elle nous est connue avec un peu plus de détail : non seulement parce que l'usage de l'écriture, qui s'établit alors, conservait le souvenir des faits principaux, mais encore parce que les Hellènes, devenant de jour en jour plus nombreux et plus puissans, se répandaient de toutes parts dans la Grèce, y bâtissaient des villes, y fondaient un grand nombre de petits royaumes, dont les souverains augmentaient bientôt le nombre de leurs sujets, en civilisant les Pélasges voisins de leur territoire. Par ce nom de *Pélasges*, nous entendons ceux des *Autochtones*, ou naturels du pays qui se trouvaient encore errans ou barbares, comme l'étaient tous les Grecs avant l'arrivée d'Inachus. Des hommes qui avaient la même langue, la même religion, la même origine, n'avaient pas de peine à les soumettre ; et la plupart de ces sauvages devaient même échanger volontairement une liberté qu'ils se voyaient sans cesse menacés de perdre contre une dominion douce, qui leur procurait des avantages nouveaux pour eux. C'est ainsi que les peuplades helléniques, instruites et civilisées par des étrangers, s'incorporèrent avec eux, éteignirent leur nom en s'appropriant leur police et leurs lois, et civilisèrent, à leur tour, le reste des Grecs.

Les chefs de ces Hellènes étaient tous issus de Deucalion, ou du moins de familles qui tenaient à la sienne par des alliances. La tradition conservait avec soin l'histoire de l'origine de ces différentes branches d'une même maison, celle de leurs établissemens, de leurs alliances, de leurs démêlés, de leurs guerres et des aventures des hommes célèbres qu'elles avaient produits.

Presque tous les héros grecs qui se trouvèrent au siége de Troie descendaient d'HELLEN : en comparant leurs généalogies, telles qu'on peut les former sur divers passages d'Hésiode et d'Homère, et sur les fragmens des plus anciens historiens, on trouve qu'elles se rapportent parfaitement. Les héros dont les aventures sont communes, et que la tradition suppose contemporains, sont éloignés d'HELLEN d'un nombre égal de générations ; et, si le nombre diffère, c'est dans le cas où la différence d'âge entre ces héros est considérable, comme entre ACHILLE et NESTOR ; ou lorsque les uns descendent de l'aîné et les autres du cadet de plusieurs frères, supposés beaucoup plus jeunes par la tradition.

Lorsque, dans la comparaison de deux branches différentes, il s'en trouve une où la succession se continue par plusieurs femmes de suite, cette branche alors compte plus de gé-

nérations que la branche collatérale; ce qui doit être, non seulement par une raison tirée de la nature, mais encore à cause de l'usage des anciens Grecs, sur lequel est fondé le précepte que donne Hésiode, de marier les filles à quinze ans et les hommes trente.

Il est moins indifférent qu'on ne le pense de recevoir les généalogies des héros grecs sans s'assurer de quelles sources elles sont tirées: autant on doit en croire les témoignages d'Hésiode et d'Homère, autant il faut se défier à cet égard des poètes postérieurs, surtout des poètes tragiques. Ces derniers, en possession de créer, pour ainsi dire, la matière de leurs poëmes, se contentaient de prendre des noms connus: et préférant, avec raison, l'intérêt théatral à l'exactitude historique, ils ménageaient peu les anciennes traditions, et les défiguraient sans scrupule par des anachronismes inexcusables dans des historiens, mais permis à des poètes et souvent essentiels à leurs plans. Leur objet n'était ni de tromper, ni d'instruire le spectateur, mais de l'intéresser, de l'attacher, d'ébranler fortement toutes les puissances de son âme; et, s'ils le trompaient en dénaturant un fait pour l'embellir, l'illusion n'était que passagère, elle était facile à dissiper. Ils savaient ce qui dans leurs récits appartenait au fond du sujet même, en quoi ils s'étaient permis de l'altérer; et, si tant de changemens produisaient la terreur et la pitié, leur but était rempli. Ils connaissaient la valeur de leurs propres témoignages; et loin de prétendre balancer jamais celui des monumens, ils laissaient à ceux-ci le droit de les contredire, de réformer leurs écarts et de ramener le lecteur au vrai. Shakespear n'aspirait certainement pas au titre d'historien d'Angleterre ou d'Ecosse, quoiqu'il ait puisé les principaux sujets dans l'histoire des deux nations, en les ajustant aux lois du théâtre qu'il s'étaient faites: lois irrégulières, mais dont l'irrégularité même porte l'empreinte du génie: ses compatriotes et les étrangers l'admirent, mais ils ne le consultent pas pour le détail des faits historiques: à plus forte raison ne l'opposent-ils pas aux monumens contemporains et aux écrivains exacts. Rendons à Eschyle, à Sophocle, la même justice que nous rendons aux tragiques modernes. Plus ils se piquaient d'INVENTION, (et c'est une gloire à laquelle tout poète aspire), moins ils s'attendaient au rôle que leur font jouer ces avides et laborieux compilateurs qui, ne réfléchissant ni sur la nature des ouvrages qu'ils mettent à contribution, ni sur la différence des tems où les auteurs ont vécu, recueillent de toutes parts sans choix et sans critique, accordent au poète la même croyance qu'à l'historien, et voudraient même corriger le second par le premier. Ce n'est pas que l'histoire ne tire souvent un grand jour des ouvrages des poètes: ils peignent quelquefois avec vérité les mœurs des nations et des siècles qu'ils décrivent: mais un peintre fidèle des mœurs n'est pas comptable des faits.

Le savant Fréret, dans ses recherches sur Bellérophon, a fait voir à quel point les récits des poètes tragiques sont contraires aux traditions suivies par Hésiode, par Homère et par les anciens historiens. Il a montré que ces traditions forment un corps dont toutes les parties sont tellement liées, et harmonisent si parfaitement entr'elles, qu'on ne peut les regarder comme le fruit de l'imagination, sans embrasser un système pareil à celui du père Hardouin: sans dire que les poëmes d'Hésiode et d'Homère, et les anciens écrits historiques de la Grèce étaient l'ouvrage d'un seul et même homme. Encore faudrait-il le supposer assez habile, assez attentif, doué d'une mémoire assez sûre pour ne perdre jamais de vue le système chronologique qu'il se serait formé, pour ne s'en écarter jamais dans les généalogies des différentes familles et de leurs branches particulières.

Si l'ancienne histoire des tems héroïques n'était qu'une fiction, si elle avait été imaginée dans les tems d'ignorance et de barbarie qui précédèrent le renouvellement des lettres dans la Grèce; si elle était semblable à nos vieux romans de chevalerie anglais, français, espagnols, pourquoi ne porterait-elle pas, comme eux, le même caractère de fausseté dans toutes ses parties? Pourquoi formerait-elle, au contraire, un corps d'histoire suivie et raisonnable? Pourquoi ces poètes ou romanciers grecs auraient-ils commencé leurs fables à l'arrivée des colonies étrangères? Pourquoi ces fictions ne renfermeraient-elles aucun détail des tems antérieurs à l'établissement de l'écriture par Cadmus? Pourquoi les débris de l'ancienne tradition, rendus à leur simplicité primitive, n'offrent-ils à nos yeux rien que de conforme à ce qui s'est passé partout ailleurs dans les mêmes circonstances? Pourquoi la peinture de ces mœurs antiques est-elle si vraie, si analogue aux premières idées que développe en nous la réflexion sur nous-mêmes? Pourquoi nous représente-t-elle si bien la nature dans ses premiers essais, la société dans son enfance, l'homme ébauché se formant avec peine, luttant avec effort contre le besoin, suppléant à l'expérience par le génie et le courage? Pourquoi cet alliage si frappant de vices grossiers et de qualités sublimes qu'on remarque toujours dans les nations qui ne sont point civilisées, ce contraste qui nous montre l'héroïsme à côté de la férocité, l'hospitalité jointe au brigandage, des asiles ouverts aux crimes, et des temples consacrés aux vertus? Pourquoi la Grèce sauvage est-elle enfin le tableau du nouveau monde? Pourquoi la Grèce barbare est-elle celui de l'Europe dans la même situation? Pourquoi, dans ces siècles de barbarie, conserve-t-elle les traits de l'âge précédent et de l'état dont elle sort, en même tems qu'on voit déjà dans ses mœurs, dans ses usages, dans ses lois, l'esquisse et le germe de l'état qui va suivre; mélange qui *caractérise si parfaitement* la marche de l'esprit humain et la progression lente de tout ce qui s'accroît par degrés? A ces questions, qui semblent suffisantes, ajoutons néanmoins celle-ci plus décisive encore.

Pourquoi l'histoire des villes qui n'ont point essuyé de grandes révolutions, celle d'Athènes, par exemple, est-elle plus détaillée, plus suivie, sujette à moins de difficultés que celle des états qui, comme Thèbes, ont eu de grands revers et de violentes secousses? La plupart des anciens habitans de cette ville fameuse par ses malheurs, ayant péri dans la guerre des Epigones les restes se réfugièrent en Thessalie, d'où ils ne revinrent dans leur terre natale qu'au bout d'un siècle. Ils avaient alors perdu le souvenir de presque toutes leurs anciennes traditions et des détails de leur ancienne histoire. Et comment auraient-ils pu le conserver au milieu de tant de révolutions? L'ordre successif avait été souvent interrompu dans Thèbes: la couronne y passa plus d'une fois à des branches collatérales, ou entre des mains étrangères. L'histoire de Thèbes est donc vraie, puisqu'elle est imparfaite; nous voyons qu'elle doit avoir des vides et c'est ce qui les cause. Elle n'en aurait point si elle était l'ouvrage de l'imagination; il n'en aurait pas coûté plus d'efforts aux inventeurs pour la rendre complète, que pour la créer informe.

Au reste, lorsque nous avons parlé de l'introduction de l'écriture phénicienne dans la Grèce, nous n'avons pas prétendu que l'usage en fut d'abord devenu commun dans ce pays: mais, pour conserver la mémoire des événemens, il suffisait que cet art fut connu d'un petit nombre d'hommes. Il n'en fallait qu'un seul dans une nation pour composer une chronique ou un poëme historique, et pour les écrire ou pour graver une inscription sur le marbre et sur l'airain. Ces moyens étaient suffisans pour transmettre à la postérité les faits essentiels. Combien de parties même considérables de notre histoire, pour lesquelles nous n'avons pas d'autres secours?

(*La fin au Numéro prochain.*)

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

DES LETTRES DE BONNE ANNÉE.

L'USAGE de donner des étrennes, lorsque l'année se renouvelle, et de s'adresser réciproquement des vœux de santé, de bonheur, de longue vie, remonte à la plus haute antiquité.

Ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher l'origine : il existe de nombreuses dissertations sur ce sujet ; et quand on les a lues, on n'est pas plus avancé qu'auparavant pour écrire des lettres de bonne année à ceux envers lesquels c'est un devoir à remplir.

Mais plus un sujet pareil est usé, plus il est difficile de le traiter ; on a épuisé tout ce qui peut se dire en ce genre.

Les vers ont là-dessus une ressource que la prose n'a pas : un rimeur invoque les Parques, et il les conjure de filer des jours d'or et de soie au protecteur que l'on complimente ; il prie les dieux de suspendre, pour son bienfaiteur, le cours des saisons et la marche des heures, dont celui-ci est sensé faire un si bon usage ; il ouvre pour lui le livre des Destins, et il lui promet des années sans nombre, ou du moins il lui prédit celles de Nestor ; en un mot, il met à contribution tout ce vieux jargon de la mythologie que l'on r'habille comme on peut, et à qui la mesure et la rime servent de passeport.

Ce secours est refusé à la prose : le seul parti qui lui reste est de s'énoncer avec cette simplicité qui est, ou qui paraît être le langage du cœur, et surtout avec cette brièveté qui prévient l'ennui.

Dans une lettre de bonne année, l'enfant exprime aux auteurs de son être son tendre attachement pour eux, son désir d'obtenir la continuation de leurs bontés, ses vœux ardens, et sans cesse renouvelés, pour leur conservation.

Le protégé fait parler sa reconnaissance et ses souhaits empressés pour la prolongation des années d'un mortel, à la vie duquel est attachée sa propre existence.

Si la lettre est de nature à prendre une teinte sérieuse, alors on porte sa pensée sur la rapidité du torrent qui nous entraîne vers cet océan des âges où tout s'abîme sans retour ; on emprunte à la morale, à la philosophie, à la religion surtout, ces idées, soit fortes, soit consolantes, qui roidissent notre âme contre les coups de ce vieillard, dont la faux n'épargne personne, ou qui nous disposent à les souffrir sans murmurer.

Au contraire, si la lettre permet le badinage, on y regarde le renouvellement de l'année comme la passation d'un nouveau bail avec la vie, et l'on s'exhorte à semer de fleurs la route du tems ; à laisser au peuple et aux enfans les complimens et les dragées ; et à ne compter pour le vrai jour de l'an que celui où l'on est heureux.

Enfin, dans une lettre de pure étiquette, on se contente de souhaiter à la personne qui en est l'objet, des jours aussi nombreux que ses grandes ou ses bonnes qualités, que ses bienfaits ou ses vertus ; on ajoute même que ces longs jours lui sont dûs pour le bien de sa famille, de ses amis, de ceux qui l'entourent, et surtout pour l'intérêt des infortunés, dont sa sensibilité et ses largesses sont le soutien, etc., etc.

Mais, quelque style que l'on emploie, à quelques lieux communs qu'on ait recours, il ne faut jamais oublier que les fadeurs du jour de l'an sont ce qu'il y a de plus fastidieux au monde ; que les complimens de cette solennité ne sauraient se renfermer

dans des bornes trop étroites ; qu'enfin là où une phrase suffit, c'est sottise d'en mettre deux.

Voltaire était extrêmement concis sur ce point. A l'impératrice de Russie : " Le public fait des vœux pour " votre prospérité, vous aime et vous " admire. Puisse l'année 1770 être " encore plus glorieuse que 1769."

A Frédéric : " Alcide de l'Allemagne, soyez-en le Nestor ; vivez " trois âges d'homme."

A M. d'Argental : " Je vous souhaite la bonne année, mon cher " ange ; les années heureuses sont " faites pour vous, etc., etc."

Lettre de Mme. de SEVIGNE *au comte de* BUSSI.

BONJOUR, bon an, mon cher comte : que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées ; que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas, et que vous méritez ; enfin, que vos jours désormais soient filés d'or et de soie, etc.

Lettre de la même au même.

JE commence par vous souhaiter une heureuse année, mon cher cousin : c'est comme si je vous souhaitais la continuation de votre philosophie chrétienne ; car, c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté, où par nécessité il faut se soumettre : avec cet appui, dont on ne saurait se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc, mon cousin, la continuation de cette grâce : c'en est une, ne vous y trompez pas ; ce n'est point dans nous que nous trouvons ces ressources.

Lettre de FLECHIER *à M. le vice-légat d'Avignon.*

C'EST la raison et l'inclination, Monseigneur, plutôt que la coutume et la bienséance, qui m'engagent à souhaiter à votre Excellence de saintes et heureuses fêtes.*

* Chez les Italiens, et surtout parmi les personnes qui tiennent à la cour de Rome, l'année commence à Noël, et l'on souhaite les bonnes fêtes.

Je joins mes vœux, pour votre conservation à ceux des peuples que vous gouvernez avec tant de douceur et de prudence et je m'intéresse avec eux au bonheur que vous leur procurez.

Lettre de M. CARACCIOLI *à M.***.*

LES années, en se renouvelant, ne font que mettre un sceau à mon amitié. Je n'ai rien à vous souhaiter, parce que vous avez tout ; je n'ai point de compliments à vous adresser, parce que vous êtes au-dessus des éloges.

Lettre de M. le duc du MAINE *à Mme. de* MAINTENON.

IL aurait été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte pour vous faire, sur la nouvelle année, un compliment d'une sincérité peu commune. Voyez tout ce que je vous dois depuis le moment où je suis né* jusqu'au moment où je respire ; rappelez-vous la connaissance que vous avez du cœur que vous avez formé, et puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrais vous dire, qui est fort au-dessous de tout ce que je sens.

Lettre de ROUSSEAU *à M.* CROUZAS.

JE suis assez malheureux, Monsieur, pour ne pouvoir vous marquer toute ma sensibilité autrement que par des vœux stériles ; mais les cœurs faits comme le vôtre sont plus aisés à contenter que le vulgaire, et l'amitié, dont ils font le plus de cas, n'est pas toujours la plus utile. C'est sur ce principe que j'ose me flatter, Monsieur, que les vœux sincères que je fais pour vous au commencement de l'année où nous entrons, seront aussi bien reçus que si leur accomplissement dépendait de ma volonté. Rien ne m'est plus cher que l'amitié dont vous m'honorez, et celle que je sens pour vous m'en fait de jour en jour sentir le prix.

Lettre du chevalier de SAINT-VERAN *à Mme. la marquise de ***.*

DES compliments, des étrennes, des vœux, c'est, Madame, toute la monnaie du jour : mais comment, avec cela, puis-je m'acquitter à votre égard ? Des compliments, vous en méritez sans doute plus que personne : il n'y a qu'un petit malheur, c'est

* Elle avait eu soin de son éducation.

que votre modestie vous les fait toujours refuser ; je pourrais ajouter aussi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes, ce n'est pas sans doute à moi d'en offrir à celle que la fortune a comblée de ses dons : il ne me reste que des vœux, et ceux que je fais pour vous, Madame, sont les plus sincères et les plus étendus ; ils n'ont de terme que votre mérite et mon respect ; l'un et l'autre sont infinis.

*Lettre de Mlle. d'*HAUT ..... *à sa mère.*

Saint-Cyr.

JE viens, ma chère maman, de faire, avec mes compagnes, la visite du jour de l'an à la respectable fondatrice de cette maison. L'étiquette et la reconnaissance nous ont conduites auprès d'elle. Un sentiment plus doux, plus tendre, plus fort et bien plus durable, car il ne finira qu'avec ma vie, me ramène à vous, chère et bonne maman : je vous souhaite la santé, je vous souhaite des jours heureux, je vous souhaite tout ce que vous pouvez désirer, je vous souhaite, enfin, autant d'années qu'il se débite en ce jour de dragées et de mensonges.

C'est à la simple et franche vérité que je rends hommage quand je vous assure que je vous aime, que je vous adore, qu'il n'est pour moi point de bonheur sans le vôtre, que je ne supporte votre absence, et les ennuis de la retraite, qu'afin de me rendre plus digne de vous, et de vous faire trouver un jour votre meilleure amie dans la plus respectueuse, la plus reconnaissante et la plus tendre des filles.

JOSÉPHINE D'H....

*Lettre de M. d'*ALEMBERT *au roi de Prusse.*

SIRE,

Pénétré, comme je le suis, des sentimens aussi tendres que respectueux que V. M. me connaît depuis long-tems pour sa personne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à-peu-près comme Démosthène commence sa harangue *pour la couronne*. *Je prie d'abord tous les dieux et toutes les déesses de conserver*, dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince si précieux aux lettres, à la philosophie, et à moi chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux, s'il est vrai que *le cœur des rois* soit *entre leurs mains*, de vouloir bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnaissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

FRAGMENS.

NOUS voilà donc à l'année qui vient ? comme disait M. de Monbazon. Ma très-chère, je vous la souhaite heureuse ; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

Mme. de Sévigné à sa fille.

JE vous souhaite une heureuse année, ma chère fille ; et dans ce souhait je comprends tant de choses, que je n'aurais jamais fait si je voulais vous en faire le détail.

La même à la même.

PUISQUE vous aimez à faire du bien, et que vous savez le faire si à propos ; je souhaite de tout mon cœur, Madame, que vous ayez le plaisir et le mérite d'en faire longtems. On ne peut vous désirer plus de prospérités et de bénédictions que je vous en désire, et le souhait que je forme pour moi dans cette nouvelle année, c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés ; et que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement et pour toute ma vie, etc.

M. de Fénélon à Mme. de Lambert.

BONJOUR, bon an, ma chère nièce. Je vous souhaite de tout mon cœur une augmentation de piété, de raison et de santé. Est-il de plus grands biens ?

Mme. de Maintenon.

MA fille, vous souhaitez que le tems marche ; vous ne savez ce que vous faites ; vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir vous ne serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous ; je m'en suis repentie ; et quoiqu'il ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, mille petits agrémens qu'il m'a ôté, font apercevoir qu'il ne laisse que trop de marques de son passage.

Mme. de Sévigné.

JE vous souhaite de bonnes et belles années, c'est-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monseigneur ; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce tems-là.

Voltaire à M. de Richelieu.

Je vous souhaite, Monseigneur, la continuation durable de tous ce que la nature vous a prodigué. Je vous souhaite des jours aussi longs qu'ils sont brillans; et je ne me souhaite, à moi chétif, que la consolation de vous revoir encore.

Le même au même.

RÉPONSES

A DES LETTRES DE BONNE ANNÉE.

Réponse de M. FLECHIER *à M. le vicomte de* ***.

Ce sont de bons commencemens, Monsieur, et de bons présages d'année que de nouveaux témoignages d'une amitié comme la vôtre. Si je n'ai pas le plaisir de pouvoir raisonner avec vous, comme je fesais il y a quelques mois, je vous rends du moins souhaits pour souhaits, vœux pour vœux, et je demande au ciel pour vous meilleure santé, meilleure fortune, ou la vertu nécessaire pour vous passer de l'une et de l'autre.

Réponse du même à Mme, la présidente de MARBŒUF.

Il n'y a personne, Madame, de qui je reçoive les souhaits avec plus de plaisir, et pour qui j'en fasse plus volontiers que pour vous, soit dans le commencement, soit dans le cours des années. Il me semble que le ciel vous doit écouter, et que ceux dont vous désirez le bonheur ne peuvent manquer d'être heureux. Je sens bien aussi que personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce que vous pouvez souhaiter.

*Réponse du même à M***.*

Il y a long-tems, Monsieur, que je jouis de la sincérité et de la constance de votre amitié. Sur cela les années finissent comme elles ont commencé, et commencent comme elles ont fini. Je suis pourtant bien aise qu'il y ait un jour où nos vœux se réunissent, et où votre cœur s'ouvre tout entier. J'en connais tous les sentimens, et j'aime à les entendre renouveler. Je vous souhaite, à mon tour, une santé parfaite, un doux repos, et des prospérités plutôt utiles qu'agréables, telles que je crois que vous les souhaitez vous-même.

Réponse de ROUSSEAU *à M.* BOUTET.

Je vous aurais prévenu, Monsieur, et vous auriez reçu, il y a long-tems, mes complimens à l'occasion de la nouvelle année, si la distinction des tems fesait quelque chose à mon amitié, et si j'étais de ces gens qui ont besoin de lire l'almanach pour savoir quand et comment ils doivent aimer leurs amis. Je ne connais point de jour dans l'année où je ne fasse des vœux pour votre satisfaction; le reste est pur cérémonial que je laisse aux Italiens et aux Allemands, me contentant de la réalité, et convaincu par mille expériences que tout ce qu'on donne aux complimens est autant de rabattu sur la vérité.

Réponse de Mme. de SIMIANE.

Je ne pourrais en quatre pages d'écriture répondre aux lignes que je reçois de vous, Monsieur: je n'ai rien vu de si joli, de si galant. Comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase.

Je n'ai pas la force de commencer par vous: ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

Réponse de Mme. de SEVIGNE *à sa fille.*

Si j'avais un cœur de cristal où vous puissiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée, en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connaîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la providence ne dérange point l'ordre de la nature qui m'a fait venir en ce monde beaucoup avant vous pour être votre mère. La raison et la règle veulent que je parte la première; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi! Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée. De-là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé.

BAGATELLES.

PENDANT la guerre de Catalogne, il s'éleva une grande dispute entre deux officiers espagnols; l'un fesait la guerre à l'autre de ce qu'il ne paraissait point aller aux coups avec ardeur, et lui disait qu'il était honteux de témoigner de la peur dans les occasions comme il fesait; que cela le perdrait de réputation. Et morbleu, dit l'autre, je n'aurais pas peur si l'on m'envoyait contre des gens qui ne fussent pas plus braves que toi.

Le père Brydaine voyageait toujours à pied, sans argent, et s'en rapportait à la providence du soin de son asile et de sa nourriture. Cette insouciance sur lui-même lui occasionna un jour une aventure assez originale. Se trouvant un jour dans un village des montagnes du Forez, pour exercer la suite de sa mission commencée dans le diocèse de Lyon, il alla, selon son usage demander un gîte, au curé du lieu, qui ne put lui offrir que la moitié de son lit. Tous deux se déshabillèrent, entreposèrent leurs vêtemens sur la même chaise, se couchèrent et s'endormirent très-paisiblement. Mais le père Brydaine, réveillé plus matin que son compagnon, en se hâtant de s'habiller avant le jour pour précéder l'heure à laquelle les habitans des campagnes vont au travail, prit les premiers vêtemens qu'il trouva sous sa main, et s'aperçut d'autant moins qu'il y eut quelque méprise, qu'il était de la même taille que le curé, et que les habillemens de l'un et de l'autre étaient de la même étoffe. Il sort et la première personne qu'il rencontre est un pauvre mendiant qui, arrivé pendant la nuit, n'a eu pour quelques heures d'autre asile que l'avant-toit d'une masure, et qui lui demande l'aumône avec les plus vives instances. Le missionnaire lui répond avec sensibilité qu'il n'a rien à lui donner; le malheureux insiste: le père Brydaine veut lui prouver qu'il est incapable de le tromper, et se prépare à lui montrer ses poches vides, lorsqu'en mettant la main dans son gousset, il en retire avec le plus grand étonnement dix louis en or, qu'il se hâte de donner à ce pauvre, en l'embrassant de tout son cœur, et criant au miracle. A sa voix la foule accourt autour de lui: il raconte avec enthousiasme le prodige qui vient de s'opérer, et fait sur l'aumône le sermon le plus pathétique. Au milieu de ce discours arrive tout haletant, le bon curé qui, en s'habillant n'avait pas manqué d'apercevoir l'erreur et venait réclamer la somme qu'il avait laissée dans sa culotte. Ce n'est pas sans douleur, qu'aux premiers mots qu'il entendit, il comprit le bon usage qui avait été fait de ses économies, auxquelles certainement il avait donné une autre destination; mais il n'était plus temps de remédier à la perte. La bienfesance avait rendu des forces au malheureux mendiant qui, craignant pour son petit trésor, au milieu de la foule qui s'attroupait, s'était empressé de continuer son voyage, sans qu'on put savoir de quel côté il avait tourné ses pas.

Au siége de Roses, les espagnols ne s'accommodaient point des bombes; quand la place fut prise, un gascon se moqua d'eux, en leur disant: Quoi! cette petite machine vous fait peur; cadédis, vous êtes de pauvres gens, les femmes de Flandre les ramassent par douzaine dans leurs tabliers.

A la première représentation de *Sémiramis*, le théâtre se trouva tellement obstrué par la foule, qu'à peine les acteurs avaient-ils une fort petite place sur l'avant-scène. Au moment de l'ouverture du tombeau de Ninus, placé sur le côté du théâtre, la sentinelle se mit à crier très-haut:

" Messieurs, place à l'ombre, s'il vous plaît, place à l'ombre." Cette naïveté excita des éclats de rire dans toute la salle, et peu s'en fallut qu'elle n'occasionnât la chute de la pièce.

Le Joueur d'Echecs ou l'amour-propre puni.

L'automate du baron Kempelen rendra peut-être croyable l'anecdote que nous allons raconter, mais dont cependant nous ne garantissons pas l'authenticité.

Le héros de notre histoire vivait autrefois à Bordeaux, et s'y rendit tellement fameux par son habileté à jouer aux Echecs, qu'on ne le désignait plus que sous le nom de *chevalier de l'échiquier*, il ne connaissait pas de rival dans toute la Gascogne, et les plus illustres dans ce jeu tenaient à grand honneur de lui avoir disputé un succès, ou d'avoir obtenu un de ses éloges. Toutes ses décisions passaient pour des oracles, et il ne remuait pas un pion sans arracher des cris d'admiration à toute la galerie.

Un jour, certain cavalier espagnol qui passait par Bordeaux, entendit parler de la grande réputation de notre Gascon. Il fut curieux d'en juger par lui-même. Après avoir assisté à une de ses parties, " Je m'aperçois, dit-il au chevalier " de l'Echiquier, que la renommée " n'a point exagéré votre gloire, et " je vous crois de force à jouer " avec don Gabriel de Roquas.— " Quel est ce don Gabriel de Ro- " quas, dont je n'ai jamais entendu " parler ? demanda notre chevalier.— " Comment, répondit l'Espagnol, l'i- " gnorez-vous? c'est le plus savant " joueur de toute l'Espagne; il ha- " bite Cordoue, et chaque jour voit " arriver chez lui ce que nos pro- " vinces ont de plus renommé dans " ce jeu. Mais tous ses adversaires " retournent chez eux sans avoir " pu le vaincre, et confessent unani- " mement qu'il n'est point de joueur " au monde égal à don Gabriel de " Roquas.—Vous m'inspirez le désir " de le connaître, et quoiqu'en " disent tous vos cavaliers, je crois " que je soutiendrais auprès de lui " l'honneur de la Garonne."

Depuis cette conversation, le chevalier de l'Echiquier ne connut plus de repos ni de bonheur; l'idée qu'il avait un rival, et peut-être un maître, empoisonnait tous ses triomphes; et les lauriers du Miltiade Cordouen ne laissaient point dormir ce nouveau Thémistocle. Enfin, il résolut de sortir de cette incertitude. Un beau jour il se met en route, et se rend à Cordoue. Arrivé dans cette ville, il demande la demeure de don Gabriel de Roquas; on la lui indique; il trouve ce grand homme occupé gravement à jouer une partie d'Echecs avec son singe. " Seigneur, lui dit le gentilhomme " français, je viens, attiré par votre " renommée, voir si je peux mériter " l'honneur de faire votre partie. " Je jouis de quelque estime à " Bordeaux, et j'ose même dire qu'il " n'y a point de joueur dans cette " ville qui puisse me le disputer.— " Allons, seigneur lui répondit le " noble cavalier en souriant, as- " seyez-vous là, je vais tâcher de " mériter la faveur que vous voulez " bien me faire."

Nos deux illustres champions se placèrent aussitôt devant l'Echiquier, et commencèrent leur partie; mais à peine avaient-ils joué cinq ou six coups, que don Gabriel se leva brusquement, en disant au français : " Seigneur, il est inutile de " continuer; vous ne pouvez pas " jouer avec moi; vous êtes tout au " plus de force à jouer avec mon " singe. — Comment ! répondit le " gentilhomme gascon, prétendez- " vous m'insulter?—Nullement, ré- " pondit l'espagnol, mon singe pos- " sède à fond le jeu des échecs; " et certes, vous ne devez point vous " trouver humilié de ce que je vous " place tous deux sur la même ligne; " je vous avouerai même que je pa- " rierais pour lui.—Puisque vous le " voulez absolument, répondit le " Français, je consens à votre pro- " position, ne fût-ce que pour la " rareté du fait: je veux voir si cet " animal pourra me disputer la vic- " toire,"

Le singe s'assit donc à la place de don Gabriel, et continuant la partie que ce seigneur avait commencée, il fit son adversaire échec et mat en moins de dix coups; dans le premier mouvement de son dépit, le Gascon sauta sur le singe, et d'un

coup de poing le jeta au milieu de la chambre : l'espagnol lui adressa de vifs reproches sur sa brutalité. Notre homme convint de ses torts et demanda sa revanche. " Je ne sais, " répondit don Gabriel, si mon singe " voudra maintenant faire une autre " partie avec vous. Vous l'avez si " mal traité, que j'aurai de la peine " à l'y faire consentir." L'espagnol parvint cependant à le ramener devant l'Echiquier à force de prières et en lui donnant l'assurance qu'il n'aurait plus rien à craindre. Le singe recommença à jouer, mais d'un air de défiance et en tremblant. Enfin, après avoir joué quelques coups peu décisifs, il avance un pion et s'échappant aussitôt, grimpe sur une armoire. Le gascon ne pouvait concevoir la cause de cette brusque fuite. " Ne voyez-vous pas, " lui dit alors don Gabriel, qu'il ne " vous reste plus que deux coups à " jouer, et qu'après cela mon singe " vous fait échec et mat? ne trou- " vez pas étonnant qu'il ait redouté " les suites de sa victoire."

Notre gentilhomme, trouvant inutile de prolonger davantage son séjour à Cordoue, reprit tristement la route de la Garonne ; et, lorsqu'à son arrivée on lui demanda s'il avait réussi à gagner don Gabriel de Roquas : hélas ! répondit-il, je n'ai pu même gagner son singe.

Joseph II, Empereur d'Autriche, passant au petit village d'Embronay en Bugey, voulut prendre deux œufs frais, qu'on lui apporta dans sa voiture. Après les avoir avalés, il demanda le prix. " Deux louis, ré- " pondit l'aubergiste. — Comment, " deux louis ! les œufs sont donc " bien rares ici? Non, monsieur le " comte, mais bien les empereurs."

Le Roi de Pologne, Stanislas Leckzinski, à une piété très austère pour lui-même, mêlait souvent la plus douce gaieté. Il racontait plaisamment que, se fesant lire un soir la vie d'un saint par son vieux valet de chambre, celui-ci déjà un peu endormi, ou ne prenant pas garde à une faute d'impression prononça : Dieu lui apparut en singe. — En songe, dit le roi.—En singe, ou en songe répliqua naïvement le lecteur Dieu n'est-il pas le maître ?

Impromptu à Madame M. qui avait demandé à l'auteur pourquoi il portait deux montres.

L'une avance, l'autre retarde :
Quand près de vous je dois venir,
A la première je regarde ;
A l'autre quand je dois sortir.

Un philosophe étant venu au bout de quatre ans remercier M. Malonin, célèbre médecin, comme guéri par un remède qu'il lui avait indiqué, et qu'il avait eu la patience de pratiquer aussi long-tems, il l'admira, et s'écria : " Embrassez- " moi ; vous êtes digne d'être ma- " lade."

Madame Necker racontait de M. Abanzit, vieillard genevois, que Rousseau a rendu célèbre en France, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui prouve le sang-froid de ce philosophe. On disait qu'il ne s'était jamais mis en colère ; et sa servante, qui depuis trente années était à son service, attestait le fait. On lui promit de l'argent si elle pouvait réussir à le fâcher. Elle y consentit ; et sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit. M. Abanzit s'en aperçut, et lui en fit l'observation le lendemain ; elle répondit qu'elle l'avait oublié. Il ne dit rien de plus, et le lit ne fut point encore fait. Même observation le lendemain, à laquelle elle ne répondit que par une mauvaise excuse : enfin, à la troisième fois, il lui dit : " Vous n'avez pas encore " fait mon lit : apparemment que " c'est un parti pris, et que cela " vous paraît trop fatigant ; au sur- " plus, il n'y a pas grand mal, et " je commence à m'y accoutumer." Elle se jeta à ses pieds, et avoua tout.

POÉSIE.

LA ROSE ROUGE ET LA ROSE BLANCHE,

FABLE ET CHANSON.

Air: *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Je vis un jour entre deux roses
Un assez amusant combat;
Elles plaidaient fort bien leurs causes,
Mais sans terminer leur débat;
L'une des deux était vermeille,
Et l'autre plus blanche qu'un lis:
Toutes deux d'une ardeur pareille
De la beauté voulaient le prix.

La Rose rouge avec audace
Disait, mon éclat ravissant
Dès qu'on le voit, sans doute, efface
De ma sœur le teint languissant;
La Rose blanche, avec adresse,
Disait, je plais mieux que ma sœur,
Elle éblouit, moi j'intéresse,
Comme image de la candeur.

Pour juge enfin dans cette affaire
On prit l'Amour, grand connaisseur.
Il dit, voici ce qu'il faut faire:
Embrassez-vous avec douceur;
Vous êtes si bien assorties,
(Poursuit-il alors tendrement),
Ah! restez ainsi réunies,
Ce mélange sera charmant.

Vous aurez toutes deux ensemble
Plus d'éclat et de fraîcheur;
Je veux qu'un même objet rassemble
Votre incarnat, votre blancheur!
Le teint d'une femme jolie
Doit vous réunir toutes deux.
Il dit, et le teint de Sylvie
Offrit ces deux fleurs à mes yeux

SI LA FORTUNE ME DONNAIT.

ROMANCE.

Air: *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Si la Fortune me donnait
Tous les biens qu'un mortel désire,
Trésors, grandeurs à mon souhait,
Gloire, pouvoir, et même empire,
Et qu'il fallut le même jour
Renoncer à ma douce amie,
Je dirai: Laisse-moi l'Amour,
C'est-là le seul bien de la vie.

Que me fait la voûte des cieux
Et le soleil qui la colore,
Si leur aspect n'offre à mes yeux
Les traits de celle que j'adore,
Vallons, bosquets, riant séjour,
Tout est désert sans mon amie;
Et me priver de mon amour,
Ce serait m'arracher la vie.

En vain, par de froids argumens
La sagesse, d'un ton sévère,
Me dit qu'avec des cheveux blancs
On ne doit plus prétendre à plaire,
Si l'on ne plait qu'en son printemps,
On peut aimer toute la vie.
Aimer, c'est vivre, je le sens,
Et j'aimerai toujours Julie.

CHANSON.

EN ENVOYANT UN SCHALL BLEU.

Air *de Joconde.*

On consacra toujours le blanc,
Dit-on, à l'innocence,
Le gris de lin au sentiment,
Le vert à l'espérance;
De tes attraits, de ta douceur,
De ta vertu modeste,
Le bleu doit être la couleur;
C'est la couleur céleste.

STANCES

SUR LA MORT D'UN NOUVEAU-NÉ.

Pauvre enfant! de ta couche à l'urne où tu reposes
Je t'ai vu passer sans efforts.
Hier tu t'éveillas; et sur un lit de roses,
Aimable enfant, tu te rendors.

Tes yeux, qu'eût par degrés dessillés la lumière.
Sont fermés pour ne plus s'ouvrir:
Frêle bouton qu'un souffle a penché vers la terre,
Tu ne dois pas t'épanouir.

Sur ton berceau paré de myrte et d'hyacintes
Ta mère n'a compté qu'un jour.
Tu ne dois plus jouir de ses douces étreintes
Ni de ses baisers pleins d'amour.

Ah! du moins, pauvre enfant, les chagrins du jeune âge
N'ont point altéré ton front pur;
Ton cœur des passions n'a pas senti l'orage,
Ni les dégoûts de l'âge mûr.

Que d'épreuves encore attendaient ta vieillesse!
Hélas l'homme est fils du malheur;
Et le premier soupir que poussa ta faiblesse
Fut un tribut à la douleur.

Né pour aimer, bientôt les dédains, la misère
Peut-être eussent flétri ton cœur:
La mort t'eût séparé d'une épouse, d'un père,
D'un fils moissonné dans sa fleur!

Oh! plus heureux cent fois celui qui de la vie
N'a qu'à peine effleuré le seuil,
Qui du berceau témoin de sa douce agonie
N'a fait qu'un pas jusqu'au cercueil!

Ses os dorment en paix; son âme, ombre légère,
Sur les fleurs erre mollement;
Et le remords jamais ne s'assied sur la pierre
De son modeste monument.

LE VOILE.

Deux beautés dans un bal attiraient les regards,
On s'écriait de toutes parts:
" Quelles grâces enchanteresses!
" Ce sont des nymphes, des déesses!
" A qui donner la palme? Et voilà tous les cœurs
Suspendus entre les deux sœurs.
Mais, pour se dérober aux propos séducteurs,
L'une baisse son voile et n'en est que plus belle.
La gaze à tous ses traits donne un éclat plus doux.
Les cœurs se fixent autour d'elle.
Il est un voile parmi nous
Par qui la beauté même est encore embellie.
Ce voile c'est la modestie.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTERAIRES.

Musée Européen.

On a récemment ouvert, à Paris rue du Temple, No. 108 ancien hôtel *de l'Hôpital*, près le boulevard, sous la dénomination de *Musée Européen*, un établissement qui doit intéresser tous les artistes et amateurs de l'Europe. Son but est d'offrir aux premiers, un centre de communications et d'études, et des moyens, honorables et faciles de placer fructueusement leurs productions. Déjà l'on trouve, dans les beaux salons de ce musée, une collection riche et nombreuse de tableaux des grands maîtres qui ont illustré les écoles italienne, française, flamande, espagnole; des statues antiques et modernes, de Rome, Naples, Herculanum; des vases en marbre précieux; d'autres vases étrusques; des albâtres, des médailles gravées, des camées, des mosaïques; de superbes gravures de France; d'Angleterre et d'Italie; enfin des objets rares et d'un grand prix, tenant aux Beaux-Arts.

Parmi les tableaux, on remarque des compositions capitales du Parmesan, du Dominiquin, de Carravache, du Tintoret, de Michel-Ange, du Guide, de Louis, Annibal et Augustin Carrache, de Salvator-Rosa, de Pierre de Cortonne, du Guerchin, du Titien de l'Albane, de Jules Romain et du Corrége; du Poussin, Charles Dujardin; Laufranc, Claude Lorrain et Vernet; de Paul Rubens, Jacques Jordant, Van de Velde, Pierre Wouvermans, David et Abraham Teniers, de Divien Morales, Murillo, Mussiano, Ribera, etc.

La plupart des statues sont de Lemoine, Petitot, Canova, Ceracchi et Bartholini, de Florence.

Les administrateurs ont acquis les cuivres des gravures les plus renommées, notamment celui de la belle *cène* de Raphaël-Morgen. Cet ratiste en a retouché les tailles, et l'on pourra donner la gravure à un prix bien inférieur à celui auquel on l'a vendue jusqu'à présent.

On voit aussi exposées dans le *Musée Européen* les tapisseries qui appartenaient autrefois à la célèbre abbaye de Saint-Pierre de Gand. Elles furent exécutées au commencement du sixième siècle à Audenaerde, sur les dessins de Raphaël d'Urbin et de ses principaux élèves.

L'amateur qui a créé cet établissement, déjà possesseur de plusieurs galeries étrangères qu'il a réunies, s'est associé de riches propriétaires de Paris, afin de présenter toutes les garanties que pourraient désirer les artistes et les personnes qui déposeraient des objets précieux.

L'entrée des salons d'exposition du *Musée Européen* est entièrement *gratuite*. Ces salons sont ouverts tous les jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

Nécrologie.

Les lettres ont à déplorer la perte d'un de leurs ornemens les plus distingués, dans la personne du docteur John Aikin qui mourut à Stoke Newington près de Londres le 7 Décembre 1822 à l'âge de 72 ans. Ses écrits sont caractérisés par la pureté du goût, la grâce du style et la sévérité toujours juste et polie de la critique. Fils d'un ministre presbytérien, qui enseignait la théologie dans l'école de Warrington, il étudia la médecine, commença, en 1780, à l'exercer, ainsi que la chirurgie, et se fit connaître en même tems par des ouvrages purement littéraires, où un style élégant et concis se joignait à des recherches plus curieuses qu'importantes. Sa

sœur LÆTITIA AIKIN, connue sous le nom de Mrs. BARBAULD, a travaillé à plusieurs de ses ouvrages : on sait que le nom de cette femme équivaut aux mots réunis de *raison*, de *goût*, d'*élégance* et de *philosophie*. Parmi les ouvrages nombreux du docteur Aikin, on remarque surtout son *Essai sur la composition des chansons, avec un Recueil des meilleures chansons anglaises* (1774, in 12mo.) où l'on trouve une foule de curiosités littéraires, de détails sur la chanson philosophique et rêveuse ou romantique et des exemples singuliers de cette étrange composition; *Essais*, (plusieurs fois réimprimé) *sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie* (1777), ouvrage remarquable, dans lequel on reconnaît à chaque page ce genre de poésie descriptive, qui caractérise la muse septentrionale; *Esquisse du caractère et des services publics de J. Howard* (1792,) hommage, rendu par un talent exercé à l'un des plus beaux caractères dont l'Angleterre puisse s'honorer (traduit en allemand, Leipsick, 1792, in 8vo. et en français par M. Boulard, 1796); *Lettres d'un père à son fils, sur divers sujets de morale* (1793 et 1800). *Soirées au logis* (de moitié avec Mrs. Barbauld, 1793 et 1796;) *Les arts nécessaires à la vie, décrits dans une série de lettres; Essais littéraires et mélanges* (1811); *Annales du règne de Georges III* (1815). Quand Napoléon menaçait ou feignait de menacer l'Angleterre d'une invasion, le docteur Aikin traduisit en anglais l'*Histoire de l'invasion de la Suisse* par Zschokke, déjà traduit en français par Briatte, afin de montrer à ses compatriotes ce que la résolution de quelques hommes devoués à leur patrie, peut contre l'ambition appuyée d'un pouvoir immense. Le Dr. Aikin a fait l'essai de plusieurs entreprises plus ou moins heureuses : en 1775, il conçut le plan d'une *Histoire complète de la médecine en Angleterre*, fit un appel aux amis de la science, pour en obtenir les livres et les renseignemens nécessaires, et n'ayant pas eu le succès qu'il désirait, se contenta de publier un fragment très-curieux de son *Histoire médicale* où l'on trouve des détails intéressans et nouveaux, sur plus de cinquante médecins, qui vécurent de 1230 à 1677. Le Docteur Hutchinson a fondu ce travail dans sa *Biographia medica*, (1799). Le Docteur Aikin fut aussi l'éditeur d'un grand nombre de poètes anglais. En 1799, il entreprit, avec Le Docteur Enfield, une *Biographie générale* : son collaborateur mourut avant la publication du premier volume. Cet ouvrage, continué par différens auteurs, s'élève à 10 vols in 4to. (1799 à 1815). *L'Annual Register*, publié tous les ans par Le Dr. Aikin, est un tableau exact de la littérature anglaise pendant l'année qui s'est écoulée. Il dirigea depuis 1806, un journal mensuel, consacré spécialement aux beaux-arts et à la littérature, sous le titre d'*Athenæum*. Les connaissances, le goût, l'impartialité, qui distinguent ses ouvrages les feront toujours rechercher. Les ouvrages suivans sont aussi de sa plume : l'Histoire de Manchester et de ses environs, 4to. Vies de Selden et d'Usher 8vo. Tableau de l'Angleterre 8vo. Vie d'Huet 2 vols. 8vo. Le docteur Aikin était, il y a quelques années, rédacteur du *Monthly Magazine*.

Le docteur semble avoir transmis ses talens à ses enfans ; il ne pouvait leur laisser un plus bel héritage. Ses fils sont avantageusement connus dans le monde scientifique et littéraire, et sa fille Mlle. Lucy Aikin réunit dans ses ouvrages cette grâce, ce charme du style, apanage de son sexe, à l'érudition qu'on ne s'attend à trouver que chez les savans qui ont passé leurs jours dans les bibliothèques.

De l'Imprimerie de G. Schulze,
13, Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 9.] *FÉVRIER,* 1823. [TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Page

Jean Wolfgang Gœthe..... 51

MÉLANGES.

Sur L'art du Paysage..... 53
Observations sur les Inventeurs de l'Automate jouant aux Échecs, et du Métronome..... 57
Le Nécessaire et le Superflu..... 59
Une Soirée du Grand Monde à Paris..... 65
Notice sur un Monument Gaulois, 68
Sur la Prison de New-York..... 72
L'Enfance..... 74
Des Tartars Nogais de la Nouvelle Russie..... 78
Des Memnomistes Colons et voisins des Nogais et des Kozaks de la Mer-Noire..... 79
Lettre sur Ithaque..... 81
Sur les Tems héroïques de l'Histoire Grecque..... 84
Apothéose..... 87
SYNONYMES..... 88
BAGATELLES..... 90

POÉSIE.

Indépendance de l'homme de Lettres et de l'Artiste..... 93
Le convalescent..... 94

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Rome, Beaux-Arts—Sculpture.. 95
Parme, Traduction de l'Iliade.... *ib.*
St.-Pétersbourg, Poésies de Byron et de Walter Scott..... *ib.*
Paris, Nécrologie—Andrieux.. *ib.*

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 JUIN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 9.] ***FÉVRIER,*** 1823. [TOME II.

BIOGRAPHIE.

GOETHE (JEAN WOLFGANG)

UN des auteurs dont s'honore le plus l'Allemagne, et devenu anjourd'hui le patriarche de la littérature germanique, est né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 Août 1749. Fils d'un jurisconsulte estimé, il reçut l'éducation la plus favorable au développement des talens dont la nature l'avait richement doué. Après avoir étudié le droit à Leipsick, et reçu le bonnet de docteur à Strasbourg, il s'établit, en 1771, à Wetzlar, siége de la chambre impériale. Il y publia l'ouvrage si connu, *Die leiden des jungen Werthers* (les *souffrances* du jeune Werther, et non les *passions*, comme on l'a d'abord improprement traduit), dont une aventure tragique passée sous ses yeux lui avait fourni le sujet. L'attention générale se fixa dès lors sur le jeune auteur, qui avait lu si profondément jusque dans les replis les plus cachés du cœur humain, et qui, par un récit simple, mais toujours attachant, amenait les résultats les plus philosophiques, et fesait naître de grandes pensées en intéressant l'esprit et l'âme du lecteur. Recherché par tout ce que l'Allemagne comptait d'hommes distingués, Goëthe trouva bientôt dans le jeune prince Charles-Auguste de Weimar, un ami, plus encore qu'un protecteur. Il voyagea avec ce prince en Allemagne et en Suisse, et fut, à son retour en 1782, nommé conseiller privé et président de la chambre ducale de Weimar. En 1786, il obtint la permission qu'il avait ardemment désirée de visiter l'Italie; et après l'avoir parcourue, et fait quelques séjour en Sicile, il s'établit à Rome, où il se livra à l'étude des antiquités, et ne revint à Weimar qu'après trois ans d'absence. Cette ville dont le souverain s'est honoré par la protection qu'il a constamment accordée aux lettres et aux arts, était déjà surnommée l'*Athènes de l'Allemagne*. Une rare réunion d'hommes célèbres y brillait alors, et parmi eux se distinguaient au premier rang Wieland, Herder, Schiller et Goethe. Ce dernier, qui seul vit encore, paraît avoir hérité en grande partie de l'affection du public pour ses illustres devanciers. La république des lettres compte bien peu de citoyens qui aient joui sans trouble d'une haute renommée, et obtenu de leur vivant la part entière de la gloire due à leurs utiles travaux. Mais Goethe peut être cité parmi le petit nombre d'écrivains heureux, dont la personne et les talens ont toujours été dignement appréciés par leurs contemporains. Chargé d'ans et d'honneurs, ses premiers comme ses derniers pas dans la longue carrière qu'il a si honorablement fournie, ont été marqués

par d'éclatans succès, et les sentimens d'estime et de vénération qu'il a inspirés à ses concitoyens, sans en excepter même ses nombreux rivaux, tiennent d'une espèce de culte. Sa statue élevée à leurs frais va orner Francfort, sa ville natale, et plusieurs autres cités de la confédération germanique se disposent à suivre cet exemple. Napoléon, lors de son séjour à Erfurt, désira voir Goëthe; et après un entretien long et animé, l'empereur détacha de sa boutonnière la croix de la légion-d'honneur, et la plaça sur le sein de cet homme honorable. " Goëthe pourrait à lui seul, dit madame de Staël, représenter la littérature allemande tout entière: non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs sous quelques rapports; mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais et les Français ne peuvent réclamer aucune part. On trouve en lui une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, une sensibilité parfois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur existence monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événemens véritables. L'influence de cet auteur est extraordinaire, et l'admiration pour Goëthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns aux autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal." Le génie de Goëthe ayant embrassé toutes les parties de la littérature, les sciences physiques, l'histoire naturelle, les beaux-arts, et cet auteur ayant publié des ouvrages en tout genre, tels que chansons, ballades, poëmes épiques, tragédies, opéras, comédies, proverbes, romans, etc., la liste seule de ses nombreux écrits excéderait les bornes dans lesquelles nous devons nous restr
Nous n'en citerons que les
paux. Attaché à Schiller p
liens d'une longue et constant
tié, digne émule de cet homm
bre, il a d'une main non mo
conde enrichi la scène de leu
mune patrie. Sa première
*Goetz de Berlichingen, ou le Ch
à la main de fer*, drame hist
eut d'abord un succès prodi
L'auteur y trace d'une manière
naïve que piquante, le tableau
des mœurs chevaleresques d
vieux tems. Il donna ensuite
pièce des plus originales, et
lante de beautés; *Iphigénie e
ride, le Tasse, la Fille naturell
vio*, drame dont Beaumarchais
héros; *Stella, le comte d'Egmo
Il a aussi traduit les deux tra
de Voltaire, *Mahomet* et *Ta
Son poëme épique *Hermann
rothée* a été traduit en françai
Bitaubé, et plus heureuseme
puis par le baron Humboldt,
aîné de l'illustre voyageur
nom. M. Boulard en a aussi
une traduction interlinéaire a
sous du texte. Le roman de W
traduit dans toutes les langu
l'Europe, l'a été en françai
Aubry, Dejaure, Sevelinges
Bédoydère. Un autre roman, *W
Meisters Lehrjahre* (les année
prentissage de Guillaume Mei
a été plutôt imité que tradu
M. Sevelinges, sous le titre d'
Les Affinités électives, un des de
romans de Gœthe, a été tradui
moins de succès par le même.
a publié à Tubingue, 1813, la
mière partie des *Mémoires de*
qui comprend la relation d
voyages en Italie, et qui fait
ment désirer une continuation.
Œuvres complettes de Goëthe o
publiées par livraisons à Tub
de 1806 à 1810. Il est membre
raire des principales académi
l'Europe, et correspondant de
titut. Depuis ces dernières a
il a renoncé à la direction du t
de Weimar, et aux grandes ré
qui eurent long-tems lieu d
maison, où se rendaient les voy
de toutes les parties de l'Euro
rieux de voir cet homme célèbr

MÉLANGES.

SUR L'ART DU PAYSAGE.

Invente, et tu vivras, dit un proverbe cher au génie ; mais ce proverbe n'est-il point menteur ? Combien de découvertes importantes dont les auteurs sont inconnus ! C'est dans le berceau du genre humain qu'ont été faites les tentatives les plus heureuses du génie : alors, point de journaux, point de biographies universelles, peut-être même point de coteries qui, comme on sait, augmentent l'éclat du génie et montrent chez nous dans une année des myriades de grands hommes. L'inventeur du pressoir n'eut pas même, de son tems, une mention honorable dans un athénée ; et le célèbre ingénieur La Hire, qui, plein d'un sentiment d'admiration, tirait son chapeau devant un moulin à vent, n'aurait pu savoir à quel homme il devait rapporter son hommage ?

C'est surtout dans l'histoire des beaux-arts qu'il est mal-aisé de reconnaître le nom des véritables inventeurs. Les beaux-arts, chez tous les peuples civilisés, furent portés à un haut degré de perfection, avant que les sciences et les arts industriels eussent fait de grands progrès. La poésie, la musique et la peinture, ayant pour but l'imitation des êtres naturels, et qui frappent sans cesse nos sens, ont pu enfanter leurs chefs-d'œuvre dès l'origine des grandes nations, tandis que les sciences et les arts industriels, enfans de l'expérience, attendent sans cesse de nouvelles découvertes.

Si l'histoire poétique de la Grèce nous montre Dibutade inventant l'art du dessin, sous l'inspiration de l'amour, c'est une tradition que nous aimons à conserver comme tant d'autres fictions ingénieuses de l'antiquité. Tout porte à croire que cet art fut inventé en plusieurs lieux et par divers individus.

S'il est si difficile de connaître l'inventeur de la peinture, on sent qu'il ne l'est pas moins de déterminer l'époque où l'on a commencé à cultiver chacune des branches de cet art. Le genre de peinture, connu sous le nom de *paysage*, a-t-il été créé par les Grecs, auxquels nous nous plaisons à rapporter toutes les inventions dans les beaux-arts ? Sait-on le nom de l'inventeur ? Les anciens ont-ils cultivé le paysage, et l'ont-ils porté au même point de perfection que les artistes du dix-septième siècle ?

On croit généralement que ce genre de peinture fut négligé chez les Grecs, et qu'aucun monument n'atteste le talent de ces peuples pour l'art de reproduire la nature champêtre dans toute sa naïveté, et dont les plus beaux modèles se trouvaient dans leur pays. D'après Pline, le paysage ne fut cultivé à Rome qu'à partir du règne d'Auguste. Mais peut-être qu'il serait possible de trouver, dans l'étude de l'antiquité, sinon des preuves, du moins des probabilités de la culture du paysage par les artistes grecs.

Le peuple qui plaçait Apollon et le chœur des muses sur des rochers couverts de forêts et sillonnés de rivières et de fontaines, était essentiellement admirateur des beautés de la nature champêtre. L'imagination qui plaça une nymphe sous l'écorce d'un chêne, éprouvait sans doute toutes les inspirations qui naissent à l'aspect d'un riant paysage.

Homère, principalement dans ses comparaisons, se plaît à nous offrir

des descriptions de la nature champêtre, bien propres à présenter des scènes ravissantes aux paysagistes. Si ce poëte ne peut pas être rangé parmi les poëtes *descriptifs* (bien que Platon lui fasse ce reproche,)* on ne peut s'empêcher de reconnaître son goût pour les descriptions champêtres, dans ces nombreuses comparaisons, qui mettent tant de variété et tant d'admirables contrastes dans ses poèmes. Mais, lorsque le chantre d'Achille nous montre le bouclier destiné à ce héros, et fabriqué par Vulcain, il présente une série de petits tableaux qui presque tous sont des paysages en bas-relief. Un paysagiste traiterait sans doute avec succès les scènes suivantes avec tous leurs détails:

" D'un autre côté, on voit un " troupeau de bœufs : ils sortent de " leur étable en mugissant pour aller " au pâturage le long du fleuve, dont " les bords sont ornés d'une infinité " de roseaux, qui, agités par le vent, " font, avec le murmure des eaux, une " agréable harmonie. Quatre bergers " suivent ce troupeau, et sont accom- " pagnés de neuf chiens d'une taille " énorme. Deux épouvantables lions " se jettent à la tête du troupeau, et " emportent un taureau qui remplit " l'air de beuglemens horribles ; les " pasteurs courent à son secours ; ces " lions dévorent tranquillement leur " proie ; et ces pasteurs ont beau ani- " mer et pousser leurs chiens, ils " n'osent se jeter sur ces bêtes, et se " contentent d'aboyer en reculant.

" Plus loin, dans une agréable val- " lée, on voit un pâturage rempli " d'un nombreux troupeau de mou- " tons, des bergers, des parcs, des " cabanes†."

Homère, en décrivant ainsi le bouclier d'Achille, rappelait, sans doute, aux Grecs les ornemens ordinaires des boucliers de leurs chefs. Or, si la ciselure, dans les tems homériques, retraçait ainsi les sites champêtres, à plus forte raison est-on porté à croire que la peinture ne négligea point d'en faire l'objet de ses travaux, à l'époque de la gloire des trois illustres écoles de la Grèce.

Si nous examinons le poème d'Hésiode, intitulé *le Bouclier d'Hercule*, combien ne trouverons-nous point de descriptions de bas-reliefs qui rentrent dans le domaine du paysage !

Les noms que les Latins donnaient à ce genre de peinture, *topia* et *topiaria* étaient grecs, et formés de τοπος, qui signifie un lieu, un site, un pays.

Remarquons que les écoles de peinture de la Grèce, comptaient plusieurs artistes célèbres qui avaient donné des traités de perspective : cette science, dira-t-on, trouvait peut-être alors sa principale application dans les décorations de théâtre ; mais ces décorations, si elles représentent une campagne, ne sont-elles point des paysages ? Et comment supposer qu'aucun peintre n'ait eu l'idée de faire sur un cadre ce qu'il voyait sur un fond de théâtre ?

Lorsqu'on observe les bas-reliefs de la sculpture antique, on y trouve de nombreuses compositions qui nous offrent des arbres, des fabriques variées, des lointains ; et ceux qui savent combien la sculpture a de peine à traiter de semblables sujets, seront portés à croire qu'elle ne travaillait alors qu'à l'imitation des productions des peintres.

On sait qu'il ne nous reste de la peinture des anciens que quelques fragmens trouvés sur des murailles, et l'on sait aussi que les grands artistes refusaient de travailler sur des murs‡. Nous n'avons donc aucune preuve matérielle du talent des peintres de l'antiquité. Cependant les travaux de la peinture chez les Grecs excitaient la même admiration que les productions de l'art statuaire ; et cela nous suffit pour penser que la peinture en Grèce fut portée au plus haut degré de perfection, dans tous les genres que cet art peut embrasser.

* *République.* † *Iliade*, liv XVIII

‡ Pline, liv. XXVII.

Parmi les monumens anciens, on doit faire remarquer ici *la mosaïque du temple de la Fortune à Préneste*, qu'on voit aujourd'hui dans le palais Barberini. Cette pièce offre un paysage fort varié, représentant diverses scènes de l'inondation du Nil. On croit que ce morceau précieux avait été apporté de Grèce à Rome par Sylla, et qu'il vient originairement de l'Égypte, où il fut exécuté par des artistes Grecs.

Cette mosaïque suffirait seule pour prouver la culture du paysage dans les écoles antiques. La peinture historique nous offre à peine un monument plus important. Il est vrai que ce paysage est loin de nous montrer les résultats d'une étude approfondie de l'art; si l'on peut y louer le goût des fabriques, l'agencement des figures, on y voit les lois de la perspective violées à chaque instant, par le changement continuel du point d'horizon. Ce monument prouve l'existence de l'art du paysage dans ces époques reculées, mais ne prouve pas plus sa perfection que les peintures d'Herculanum ne montrent celle de la peinture héroïque.

En étudiant les récits que les historiens nous font sur les peintres de la Grèce, on reconnaît que la peinture cultiva tous les genres de son domaine; et si l'enthousiasme des historiens néglige de nous faire connaître les peintres qui se distinguèrent dans le paysage, c'est qu'on le regardait à Athènes comme un genre secondaire.

Lors de la renaissance des arts, l'étude de l'homme fut le premier soin de la peinture: le paysage, qui demande la réunion de plusieurs qualités de l'art, ne montra avec éclat ses productions qu'après celles de la peinture historique.

C'est à partir de cette époque jusqu'au dix-huitième siècle, que M. Deperthes, dans un ouvrage qu'il vient de faire paraître nous montre les brillans progrès de l'art qui reproduit la nature champêtre dans toute sa naïveté. La Hollande et l'Italie se disputent l'honneur d'avoir fait renaître le paysage dans les siècles modernes. M. Deperthes se déclare en faveur de l'école vénitienne.

Transportons-nous avec lui au milieu du treizième siècle, époque où Cimabué conçut le projet de tirer la peinture du néant, et jeta les fondemens de l'école florentine.

" L'antiquité n'avait point laissé de
" modèles qui eussent échappé à la
" destruction; et, dans l'impossibi-
" lité de découvrir la moindre pro-
" duction de cet art divin qui avait
" immortalisé les Zeuxis, les Par-
" rhasius, les Timante, les Apelles,
" les Protogène, il ne restait aucun
" espoir de se diriger sur les pas de
" ces peintres renommés: on ne pou-
" vait pas même, à défaut de leurs
" chefs-d'œuvre, avoir recours aux
" ouvrages des artistes romains qui
" s'étaient efforcés de marcher sur les
" traces de leurs illustres dévanciers;
" tout avait disparu: il ne s'agissait
" donc pas simplement de restaurer
" la peinture, il fallait la recréer.

" Une entreprise de cette impor-
" tance présentait de grandes diffi-
" cultés: pour les aplanir, il n'était
" qu'un seul moyen dont les résultats
" fussent infaillibles; Cimabué, qui
" sut l'entrevoir, ne balança pas à y
" recourir; il s'attacha à l'imitation
" de la nature. Ses tentatives, que
" le succès devait en partie couron-
" ner, furent puissamment secondées
" par Giotto, qui, de simple berger
" devenu son disciple et bientôt son
" émule, mérita de partager sa gloire,
" sinon comme premier inventeur, du
" moins en se formant une manière
" plus vraie et plus agréable que celle
" que son maître lui avait enseignée,
" ou que la vue de ses ouvrages avait
" dû lui faire primitivement adopter.

" Pendant les deux premiers siècles
" qui suivirent l'époque du renouvel-
" lement des arts, on vit une foule
" d'hommes avides de nobles jouis-
" sances et de renommée se succéder
" sans interruption, et rivaliser de
" zèle et d'efforts pour se frayer
" divers sentiers dans l'immensité de
" la carrière que le génie avait ou-

" verte à leur émulation. Mais, parmi " tous les artistes qui consacrèrent " leurs talens à la peinture, et dont " les plus célèbres depuis la mort de " Giotto, qui eut lieu en 1336, jus- " qu'à la naissance de Léonard de " Vinci, dans un intervalle de cent " seize années, furent Lippi, Masaccio " et Domenico Ghirlandajo, on n'en " remarque point qui se soient occu- " pés spécialement du paysage, ou " du moins leurs ouvrages, s'ils en " ont produit en ce genre, ne de- " vaient être que des essais bien in- " formes, et ne sont point parvenus " jusqu'à nous."

M. Deperthes pense qu'il faut rapporter au Giorgion la gloire d'avoir traité le paysage dans une manière neuve, et de lui avoir donné une direction plus élevée. Le paysage n'a donc commencé d'être cultivé d'une manière speciale que vers le commencement du seizième siècle. Bientôt se montre le Titien, élève et rival du Giorgion, et produisant, parmi tant de chefs-d'œuvre divers, des paysages admirables. Sur ses traces, paraissent le Bassan et le Tintoret : ce dernier, fidèle dépositaire des principes du Titien, voit s'élever dans son école Francheschi et Martin de Vos, né en Flandre, et qui fit jouir sa patrie du fruit de ses études.

Schiavone, formé par la contemplation des travaux de ces artistes, apporte dans le paysage tout le charme du plus brillant coloris. Mutien se distingue dans la même carrière, après avoir étudié les secrets de l'art dans la ville enrichie des travaux du Titien.

Tels sont les premiers artistes qui donnèrent au paysage un rang distingué parmi les productions de la peinture ; tous se sont formés dans l'école vénitienne, qui doit être considérée comme la créatrice de ce genre de tableaux, qui exerça depuis, avec tant de succès, le talent de plusieurs peintres célèbres dans diverses contrées de l'Europe.

" C'est donc sans aucune apparence de " raison, dit M. Deperthes, que Mathieu " Bril, peintre flamand, passe " communément pour avoir le pr " traité le paysage isolément, " à-dire pour en avoir formé un " distinct et séparé des autres g " de peintures. On cherche en " sur quels fondemens cette opi " pu s'accréditer, lorsque, sans " peler ici les divers artistes que " avons déjà cités, le Titien " dont la naissance est antérieu " soixante-treize années à cel " Bril, avait incontestablement " au jour ses dessins de paysage " tems avant que ce dernier " commencé à cultiver le même g " Tout ce qu'il serait permis d " marquer en faveur de Mathieu " c'est qu'aucun peintre, avan " n'ayant sans doute envisagé le " sage comme devant former un " à part, ne s'en était occupé " manière exclusive, puisqu'il " fait que tous ceux qui l'av " précédé dans cette carrière s' " cèrent en même-tems dan " genres de l'histoire et du por " et que même, sans en excep " Titien, ce ne fut point à tit " paysagistes qu'ils acquirent " plus grande célébrité."

L'auteur examine ensuite les lans progrès de l'art dans les é florentine, bolonaise, romaine, h daise, flamande, allemande et gnole, et le montre dans le dix tième siècle, élevé à son plus point de perfection par le gén Poussin, de Claude Lorrain, de d'Italie, de Du Jardin et de tant tres artistes dont les travaux l'objet de notre admiration.

Le passage suivant, extrai l'examen des travaux de Vander-l donnera une idée du style de M. perthes, et des ornemens qu'il a s pandre dans son ouvrage: " (" quefois il (Vander-Néer) s'e: " avec une étonnante perfection " présenter l'astre nocturne pou " vant silencieusement sa marche " l'espace des airs, planant avec " jesté sur les bois, les prairies " coteaux et les vallons, qu'il é

" d'un demi-jour bleuâtre, et repro-
" duisant son image dans le cristal
" d'une eau limpide qui répète, dans
" toute leur pureté, ses teintes ar-
" gentines ; plus souvent encore, il
" excelle à exprimer l'instant où
" l'épaisseur des ténèbres commence
" à se dissiper à l'apparition de la
" lune, qui se lève derrière une col-
" line boisée, ou à l'extrémité d'un
" canal bordé par des hameaux. En
" se dégageant du sein des vapeurs
" de la terre, elle se montre sous
" la forme d'un disque rougeâtre et
" sulfureux, tantôt éclipsé par des
" nuages, tantôt resplendissant d'une
" lumière qui, se reflétant dans tous
" les sens, et se combinant de mille
" manières, colore ces nuages de
" teintes brillantes et subdivisées à
" l'infini. Tout l'effet magique se
" concentre à l'occident, et éclaircit
" l'azur de la voûte du ciel qui paraît
" avoisiner l'horizon, tandis qu'à
" l'opposite la terre, enveloppée des
" ombres de la nuit, contraste par
" ses masses rembrunies, avec une
" clarté à laquelle elle ne peut encore
" participer. Cependant de la por-
" tion supérieure du disque lumineux
" s'échappent de faibles rayons qui,
" se frayant un passage entre les
" tiges des arbres et les cabanes rus-
" tiques, et, glissant obliquement sur
" la surface d'une eau courante, se
" brisent à chaque lame soulevée
" par les vents, et se divisent en une
" multitude de particules scintil-
" lantes."

C'est ainsi que l'auteur de l'*Histoire du Paysage* réveille en nous toutes les images qui nous ont frappés à l'aspect des travaux des illustres paysagistes. L'analyse des paysages du Poussin, de Claude Lorrain, de Berchem, de Salvator Rosa, fait naître devant nos yeux ces sites majestueux ou terribles, créés par l'imagination, et ceux dans lesquels la nature charme par sa naïveté.

Une profonde érudition, fruit de longues recherches et de longues méditations, doit faire classer l'*Histoire de l'art du Paysage* auprès des œuvres de Winckelmann ; cet ouvrage fait suite à la *Théorie du paysage* du même auteur, et complète le traité de cette branche si féconde des beaux-arts.

J. P. Brès.

OBSERVATIONS

SUR LES INVENTEURS DE L'AUTOMATE JOUANT AUX ÉCHECS, ET DU MÉTRONOME.

S'il est avantageux de répandre, le plus qu'il est possible, les inventions nouvelles dont l'utilité est générale, ou qui font honneur au génie de celui qui en est l'auteur, il est d'un intérêt, moins direct à la vérité, mais cependant également reconnu, de restituer aux véritables inventeurs les découvertes qui leur appartiennent, et d'exposer aux yeux du public ceux qui se glorifient du travail d'un autre. De ce nombre est le sieur Maelzel, désigné dans plusieurs journaux de Paris, comme un mécanicien célèbre. L'automate joueur d'échecs, qu'il fit voir dans cette ville, attira l'attention et l'admiration générale : cependant on observa qu'il se donnait pour le restaurateur de cette invention, tandis qu'elle ne différait en rien de ce qu'elle avait été, lorsqu'elle fut montrée comme l'ouvrage du célèbre *van Kempelen*. Il n'était point assez hardi pour s'en dire l'auteur ; mais tous ceux qui, quarante ans auparavant, avaient vu le joueur d'échecs, le reconnurent pour être identiquement le même, sans aucune amélioration. Un amateur de cette ville découvrit le secret de l'automate, toujours curieux

par la précision de ses mouvemens, et intéressant comme mécanique, après qu'on connaît la force motrice. Il reconnut qu'une personne, cachée sous la table de l'échiquier, dirigeait les mouvemens, et il construisit une machine très-simple représentant cette table, avec le tiroir dans lequel Maelzel enferme les pièces du jeu. Sur les mêmes dimensions, il prouva, par le fait, que le véritable joueur pouvait se cacher dans le fond, derrière ce tiroir, pendant que l'intérieur de la table est exposé aux yeux du public, et sortir de son réduit aussitôt que les portes en sont fermées. Il démontra à un millier de personnes ses expériences, en fesant paraître et disparaître à volonté une personne dans un fond de tiroir pratiqué de la même manière. Enfin, il fit observer que Maelzel, choisissant toujours pour remonter sa machine, le moment où les portes qui peuvent faire voir l'intérieur de cette table sont fermées, a pour objet d'étourdir ou de faire prendre le change aux spectateurs, dans le cas où la personne renfermée dans le fond du tiroir ferait quelque bruit en sortant. Le sieur Maelzel montrait, avec son joueur d'échecs, un automate-funambule ou acrobate. Cet instrument se trouva dérangé, lors de son arrivée à Amsterdam, et plusieurs jours furent employés à sa restauration ; mais ce ne fut point Maelzel qui s'en occupa : le sieur Knebel, mécanicien et horloger de cette ville, fit tout ce qui était nécessaire pour remettre en mouvement l'acrobate. De toutes ces prétendues inventions, aucune n'a fait plus d'honneur à Maelzel que celle de son *métronome*, qui fera époque dans l'étude de la musique, et qui m de rester. La *Revue*, et les a journaux français, ont fait me de cet instrument, dont la décou est attribuée à Maelzel, qui l' précédemment annoncée dans la *zette musicale de Leipsick.** A cette annonce était-elle connu Hollande, que le sieur N. C. Wen d'Amsterdam, adressa à la class beaux-arts de l'Institut desPays une réclamation, par laquelle il tendait avoir été le premier a de l'application du pendule à l vision des mesures musicales ; i avoir communiqué à Maelzel, q trouvait à Amsterdam en 1815, idée et une machine qu'il avait truite, mais qui, n'étant que le mier développement de cette avait été depuis simplifiée et am rée, et qu'il avait présentée à l' tut ; il en avait été fait mention une séance publique de la c Des commissaires nommés p classe vérifièrent le fait, que M lui-même se vit forcé de recon comme vrai, en présence de ces missaires, quoiqu'il eût refus signer une déclaration écrite q véritable auteur lui avait déjà pr tée en 1815. Le *métronom* Wenckel ne diffère de celui de zel, que par la division de l'éc qui peut être de l'invention dernier, et que Wenckel n'a j réclamée.

* Un instrument, destiné au même avait été exécuté, long-tems aupar à Paris, par M. Breguet, aujou membre de l'Institut. Son auteur l mait *chronomètre*, nom consacré n nant aux *garde tems*.

LE NÉCESSAIRE ET LE SUPERFLU.

(Suite du dernier Numéro).

Les trois premières journées sont délicieuses pour les deux amans. Le quatrième jour, vers la sixième heure du soir, Ademdaï sort pour prendre l'air, et, après s'être promené quelque tems, il reprend le chemin de sa maison. Il n'en était plus qu'à quelque distance, lorsqu'il aperçoit un homme qui rôde dans la rue. Cet homme est jeune et bien vêtu, et lorsqu'il s'aperçoit que quelqu'un semble l'observer, il se sauve dans l'obscurité. " Ah ! ah ! dit en lui-même Ademdaï ; cet homme aurait-il le projet de s'introduire chez moi, pour séduire ma jeune esclave ? Elle est si belle ! S'il l'a vue, sans doute, il en sera devenu amoureux. J'ai même cru le reconnaître. Oui, c'est ce jeune homme qui, l'autre jour, en offrait dix-huit cents dinars. C'est lui-même, j'en suis sûr. Mais je saurai bien m'opposer à ses projets. Je ne quitterai plus ma maison."

Il rentre chez lui ; ses traits sont altérés, il respire avec peine, Asséli le questionne, et paraît vivement inquiet. Il garde le silence, et, de tems en tems, jette sur elle des regards sombres et farouches, comme s'il cherchait dans les siens, le secret d'un crime qu'il est prêt à punir avant même de l'avoir découvert. Enfin, ne pouvant plus contenir la furieuse jalousie qui le dévore, il lui demande si elle a vu quelqu'un. Asséli jure qu'elle n'a vu personne ; il la regarde avec le sourire amer et injurieux du doute. Il a perdu le repos et le bonheur. O cruelle jalousie ! Que tu es une maladie terrible ! Les moyens mêmes que l'on employe pour te calmer, ne font que t'irriter encore. Dès que tu trouves accès dans le cœur d'un pauvre homme, tu le déchires comme un serpent ; ton feu sombre et profondément renfermé dévore toute sa félicité. Tu lui montres des fantômes qui l'épouvantent ; il croit à tout ce qu'il soupçonne ; il soupçonne souvent l'impossible, il frémit en voyant son ombre.

Telle est la situation du pauvre Ademdaï ; il n'ose quitter la maison qui renferme un trésor d'autant plus précieux pour lui, qu'il craint à chaque instant de le perdre ; et, quand le bon génie arrive, c'est pour le trouver encore malheureux. " Quoi ! lui dit le génie ; tu n'as pas encore le *nécessaire* ?—Hélas ! il s'en faut bien !—Que te manque-t-il donc ?—N'est-il pas nécessaire, répond Ademdaï, qu'un homme sorte de tems en tems de chez lui, soit pour vaquer à ses affaires, soit pour prendre un peu d'exercice ?—Oui, sans doute.—N'est-il pas nécessaire qu'un homme qui possède une belle esclave et qui l'aime, soit sûr qu'elle ne lui sera point enlevée ?—Oui, cette assurance est nécessaire à son bonheur.—Eh bien, mon génie bienfaiteur, si je reste toujours chez moi, je finirai par tomber malade ; et si je sors de chez moi, qui me répondra de mon esclave ? Il me faudrait acheter des eunuques, et je suis trop pauvre pour cela.—Des eunuques ! dit le génie étonné.—Oui, des eunuques. N'est-ce pas une chose nécessaire à la sûreté des maris ? Et faut-il mourir de jalousie, faute de pouvoir acheter quelques misérables eunuques ?—Non, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de se laisser mourir pour si peu de chose. Combien te faut-il d'eunuques ? —Leur nombre, répond Ademdaï, doit dépendre du degré de la jalousie de celui qui les achète. Si je n'étais pas très-jaloux, il me faudrait peu d'eunuques ; mais je suis jaloux comme un tigre, et je vous avouerai qu'avec six eunuques je ne serai pas encore bien tranquille. Si donc le repos d'esprit n'est pas du *superflu* six eunuques me sont absolument *né-*

cessaires." Le génie ne peut répondre à cet argument, et le jeune homme continue : " Vous m'approuvez : je le devine à votre silence. Ma maison est bien petite, à peine peut-elle nous contenir Asséli et moi ; si j'ai six eunuques, il est *nécessaire* de les loger ; il faut les nourrir, les vêtir, etc. Tout cela me coûtera bien au-delà des deux *tomans* que vous me donnez à dépenser par jour. Si donc ma maison est trop petite, il n'est pas *superflu* d'en acheter une plus grande. Or, l'autre jour, en passant dans le plus beau quartier de Bagdad, j'ai vu une jolie maison à vendre, avec tous les meubles qu'elle contient. Elle me conviendrait fort, mais elle est un peu chère.—N'importe, dit le génie, c'est une chose nécessaire, et je t'ai promis de te donner toujours le *nécessaire*.—Vous voyez, répond Ademdaï, que je n'ai pas encore demandé le *superflu*.—Non, je rends justice à ta discrétion Combien vaut cette maison ?—Quinze mille tomans," Alors le génie lui donne un billet de quinze mille tomans à prendre sur le trésorier du calife, puis il y ajoute cinq cents tomans, pour acheter les six eunuques. " O bon génie ! s'écrie le jeune homme ; que ne vous dois-je pas pour tant de bienfaits ? Il ne me manque plus qu'une seule chose indispensable. Ma maison étant plus vaste, il faut nécessairement qu'elle soit bien entretenue, que les meubles et les appartemens soient toujours propres. La propreté est *nécessaire*. Je n'aurai donc point de *superflu*, si j'achète deux esclaves pour l'entretien de ma maison.—Oui, répond le génie, deux esclaves ne seront pas de trop.—D'autant plus que mes eunuques employés à surveiller l'objet de mon amour, ne manqueront pas d'occupation. Nous serons donc en tout dix personnes à nourrir. Avec les deux tomans que vous me donnez par jour, je n'aurai plus le *nécessaire ;* et pour tenir une maison comme la mienne, vingt tomans par jour ne seront pas du *superflu*. — Soit, dit le génie, voilà cent soixante tomans pour huit jours, et deux cents tomans acheter les deux esclaves qui te *nécessaires*."

A ces mots le génie disparaît. lendemain, de grand matin, Ade se lève et va trouver le proprié de la jolie maison. Le contrat vente est dressé, et la maison lui. Il fait ensuite l'acquisition deux esclaves et des six eunu et, suivi de ce petit cortège, chercher la belle Asséli pour l'in ler dans un lieu plus digne d'elle.

La maison est charmante et con dément distribuée. On y trou fort belles cuisines, des écuries v des appartemens bien complets. joli pavillon, séparé du corps de l avait été bâti pour un *harem*. meubles étaient d'une propret cherchée et dans toute leur fraîc Ademdaï est entouré de voisins j comme lui, riches, aimables et disposés à jouir de la vie.

Dès le second jour de son ar ils vinrent le voir, et lui témoign d'une manière franche et vive, le sir qu'ils éprouvaient à possé tel voisin. Tous l'invitèrent festins où rien ne fut épargné.

Les femmes de ces bons v voulurent aussi faire connais avec la belle Asséli ; elles obtinr leurs maris la permission de la v de la régaler chacune à leur tou

Lorsque les huit jours sont éc le génie revient voir son protég est surpris de le trouver plong une profonde mélancolie. " vient cette tristesse, Ademdaï ? tu pas content de ta nouvelle sition ?—J'en suis très-conten pond le jeune homme. J'ai de sins qui sont les meilleures ge monde. Ils ont célébré mon a par des fêtes charmantes.—Eh tu dois être heureux.—Heureux bon génie ! quand on reçoit, pas nécessaire de rendre à ce qui l'on a reçu ?—Certaineme délicatesse l'exige.—N'est-il p cessaire de rendre à-peu-près leur de ce qu'on a reçu ?—C

faut en pareil cas ne rien épargner. ——Ne faut-il pas que les personnes qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à leurs fêtes, se trouvent à-peu-près aussi bien chez moi que chez elles ?—Cela est absolument nécessaire. S'il en était autrement, on te prendrait pour un avare, et on se moquerait de toi.—Eh bien, répond Ademdaï, mes bons voisins m'ont fait faire une chère délicieuse. Pendant le repas, ils m'ont fait entendre une musique enchanteresse, tandis que des parfums exquis brûlaient dans des cassolettes de vermeil. Les illuminations étaient de la plus grande magnificence, et, avant de quitter la table, une troupe de jeunes danseuses est venue déployer devant nous toutes les grâces. Comment ferai-je donc pour rendre à mes voisins ce qu'ils m'ont donné ? Ai-je un service en vermeil ? Suis-je assez riche pour brûler des parfums ? ai-je des musiciens et des danseuses à mes ordres ? ai-je assez d'esclaves pour servir tant d'amis ? ai-je un cuisinier habile, pour composer des mets si recherchés ? Hélas ! vous voyez que je suis bien loin d'avoir le *nécessaire*.—Tu as raison, répond le génie, nous n'avions point pensé à tout cela. Je veux réparer un oubli que tu dois aussi te reprocher. Dès demain, Ademdaï, je t'enverrai un service superbe, des esclaves pour te servir, des parfums, des danseuses, des musiciens et surtout un excellent cuisinier. Oui, répond Ademdaï, vous m'enverrez tout cela; mais m'enverrez-vous en même temps tout ce qu'il me faut pour nourrir et payer tant de monde ? je n'ai que vingt *tomans* à dépenser par jour, et désormais il m'en faudra cinquante au moins.—Eh bien, dit le génie, je t'en donnerai cinquante."

Le lendemain Ademdaï voit arriver une troupe nombreuse d'esclaves, de danseuses, de musiciens, le cuisinier et tout son attirail. Il régale ses amis de la manière la plus splendide, comme il en avait été régalé, et passe huit jours entiers en fêtes et en plaisirs.

Le génie vient le revoir pour jouir de son bonheur; mais il le trouve moins heureux qu'il ne l'avait imaginé. " Ah ! mon bon génie, lui dit Ademdaï; je compte encore sur votre générosité, car il s'en faut que j'aie le simple nécessaire.—Comment ? dit le génie, je te croyais le plus heureux des hommes. Je ne le suis pas cependant. Voyez mes voisins et mes amis, ils ont un nombre considérable de femmes, toutes jeunes et jolies, tandis que moi je n'en ai qu'une.—Quoi donc ? en faut-il davantage ?—Ah ! le prophète* eût-il permis d'en prendre plusieurs, s'il ne l'eût jugé nécessaire ? Je vois que tous les gens qui ont le nécessaire se donnent plus d'une femme.—Combien t'en faut-il donc ? dit le génie.—Mes voisins et mes amis en ont jusqu'à trente, quarante et même cinquante ; mais avec une vingtaine de femmes seulement, je crois que j'aurais le *nécessaire*. — Vingt femmes cependant me paraissent du *superflu*, dit le génie. Une seule suffit au bonheur, vingt ne peuvent satisfaire que la vanité, et je vois avec chagrin que tu as de la vanité.—Qui est-ce qui n'en a pas ? répond Ademdaï. Si vous ne regardez pas la vanité comme *nécessaire*, combien de gens ont le *superflu!* Oui, j'ai de la vanité, j'en conviens; il est donc *nécessaire* que je la satisfasse, si je veux être heureux.—Il te faut donc absolument vingt femmes ?—Oui ; et de plus une grande augmentation dans mon revenu, pour leur nourriture et leur parure. Elles doivent être élégamment parées, pour me mettre à l'abri des plaisanteries de mes riches voisins.—Allons, soit ; demain un marchand d'esclaves t'amènera vingt belles Géorgiennes, qui ne te coûteront rien, et je triple la somme que je te donnais pour la dépense de ta maison.—Ah ! que je vous remercie ! dit le jeune homme. Vous m'accordez tout ce que je vous

* Nos lecteurs voudront bien se rappeler qu'il s'agit ici des mœurs orientales.

demande. Aussi je suis loin d'abuser de vos bontés pour moi, et jusqu'à ce jour, je n'ai rien demandé de *superflu*. Mais permettez-moi une réflexion. Si vous m'accordez vingt femmes comme chose nécessaire, vous m'accorderez deux eunuques pour chacune. Il y a des gens qui en ont un plus grand nombre, et quand un homme a vingt femmes, il est *nécessaire* qu'elles soient bien gardées.—Tu as bien raison, dit le bon génie; demain tu recevras les vingt femmes et les quarante eunuques; mais comme ta maison se trouvera considérablement augmentée, je te donnerai deux cents tomans par jour. Bon soir."

Le lendemain le génie tint fidèlement sa parole. Cependant les voisins d'Ademdaï venaient tour-à-tour lui faire leurs adieux, ce qui le chagrinait beaucoup. Il allait être privé d'une société charmante, à laquelle il s'était accoutumé. Ils ne le quittaient pas pour long-tems, il est vrai; mais tous possédaient de jolies maisons de campagne aux environs de Bagdad. Ils allaient pendant la belle saison s'établir dans ces agréables retraites, et emmenaient avec eux leurs femmes et leurs esclaves.

Les femmes d'Ademdaï se trouvent donc privées de toute société. Elles sortent bien rarement du harem, et mènent un genre de vie si triste, qu'elles tombent dans une espèce de maladie de langueur. Ademdaï meurt d'ennui comme elles; il ne sait plus comment employer sa journée, et se désole de n'être pas assez riche pour acheter aussi une propriété à quelques lieues de Bagdad. Il en parle au bon génie en ces termes: " Je suis vraiment honteux, mon bon génie, d'avoir encore quelque chose de nouveau à vous demander. Mais c'est votre faute. Vous m'avez promis le *nécessaire*, et je vous demande s'il n'est pas *nécessaire* que mes femmes se portent bien. Cependant elles languissent, elles se meurent. Tous les médecins que j'ai consultés, s'accordent à dire qu'il leur faut respirer *l'air pur de la* campagne. Vous m'avez comblé de biens, mais mier, le plus nécessaire de tc trésors, c'est la santé, et là dépérit tous les jours. N'est nécessaire qu'un homme ait cupation qui l'intéresse et l'a L'air de la campagne me gué une propriété près de Bagdad perait agréablement mon es me ferait prendre de l'exercic vous savez que l'exercice est *saire* à l'homme, je ne vous de donc point de *superflu*.—A t'approuve, dit le génie. Les que tu viens de me donner so cellentes. Oui, une maison d pagne t'est *nécessaire*.—Mes reprend Ademdaï, m'ont mand connaissaient une propriété cha qui me conviendrait fort; ell qu'à trois petites lieues de B sur la route de Bassora. E vaste, ce qui est *nécessaire* pou les femmes, les eunuques et tres esclaves que vous m'avez Elle est environnée d'un grand de bonnes métairies dont les sont *nécessaires* à l'entretien, parations, à l'embellissement d cipal manoir. Mais elle co peu cher, on en demande cen tomans.—Eh bien, dit le gén main cette belle terre t'appart —Oh grand Mahomet! Que heureux! s'écrie Ademdaï. dant il me reste encore une b à vous demander. Si je devie priétaire de cette belle maison, faudra un plus grand nombr claves, de jardiniers, des terr des laboureurs, etc.. Il me des bestiaux pour l'exploita mes terres, une trentaine de c au moins, pour mener à la ca et ramener mes femmes, n nuques, mes meubles et tous jets dont je puis avoir besoin. ce que je demande là est d'une *sité* absolue.—Oui, dit le gé dès demain tu aurais les trente c les bestiaux et les esclaves qui nécessaires."

Dès le lendemain Ademdaï v taller dans la belle terre do

possesseur. Son harem et tous ses esclaves l'ont suivi. Il a le plaisir de retrouver dans son voisinage ses bons amis de Bagdad, qui lui donnent d'excellens conseils pour les embellissemens de sa maison et pour l'amélioration de ses terres.

Au bout de huit jours, il fait un petit voyage à Bagdad, pour avoir une entrevue avec son bon génie qui lui avait donné rendez-vous. " Eh bien, lui dit le génie, possèdes-tu enfin le *nécessaire* ?—Presque, répond Ademdaï ; mais pas encore tout-à-fait. La terre que je viens d'acheter est une terre excellente, mais elle est susceptible de valoir le double. Les ignorans qui l'ont possédée avant moi, semaient du riz où le froment rendrait vingt-cinq pour un. Il y a de vastes étangs qui feraient les plus belles prairies du monde, de terres incultes qui seraient susceptibles d'un grand produit si elles étaient défrichées. Or, vous m'avouerez que lorsqu'on est assez heureux pour posséder une terre comme celle là, il est *nécessaire*, indispensable même de chercher à l'améliorer. Il faudrait être un sot pour ne pas augmenter son bien quand on le peut. Mon jardin, continue Ademdaï, est vaste, mais il a besoin de grands changemens. Le terrain en est stérile et je le rendrais excellent, si je pouvais y faire passer une petite rivière qui coule à un demi quart de lieue de ma maison. Quand on a un jardin, vous avouerez qu'il est *nécessaire* de le rendre fertile.—Eh bien, dit le génie, qui t'empêche d'exécuter tous ces projets ?—Je n'ai pas tout l'argent qui me serait nécessaire, et ces diverses opérations me coûteraient vingt mille tomans."

Le génie lui donne encore un billet de vingt mille tomans à prendre sur le trésorier du calife. Ademdaï, après l'avoir remercié, retourne à sa maison de campagne. En arrivant, il apprend une nouvelle qui le mit fort en colère. Un de ses voisins, pauvre propriétaire d'une petite bicoque, veut lui intenter un procès. Les troupeaux d'Ademdaï ont été surpris dévastant les pâturages de ce pauvre voisin, et ce dernier a déjà porté sa plainte au tribunal du cadi. Le juge, après avoir entendu les deux parties, condamne le pauvre homme, qui, dans cette affaire, avait un grand tort, celui d'être pauvre.

Le malheureux voisin mourut quelques jours après ce jugement porté contre lui, et comme il n'avait point d'héritiers, sa petite fortune appartenait de droit au calife. Quand Ademdaï apprend cette bonne nouvelle, il vole à Bagdad où il était bien sûr de trouver son bon génie. " N'est-il pas vrai, mon génie bienfaiteur, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'il est *nécessaire*, pour être heureux, de n'avoir point de procès ?—Très-nécessaire.—Eh bien, je viens de plaider contre un de mes voisins qui, grâce au ciel, est mort sans héritiers, laissant au calife Haroun-Al-Raschid une petite chaumière et quelques mauvais pâturages. Le calife, sans doute, fera vendre ce petit domaine, et si je ne l'achète, je serai peut-être encore tourmenté par quelque voisin difficile. Or, vous dites qu'il est *nécessaire* de ne point avoir de procès ; il ne sera donc pas *superflu* que je possède un objet qui peut les faire naître.—Ta demande me paraît juste, Ademdaï ; j'admire ta logique, et je ne puis rien opposer à de si bonnes raisons. Demain matin tu te présenteras à l'audience du calife. Je suis son intime ami, il ne m'a jamais rien refusé. Quand il te verra, il sera prévenu, et fera sans doute ce que je lui conseillerai de faire pour toi."

Ademdaï se retire chez lui, et charmé des dernières paroles du génie, il s'endort paisiblement, avec la certitude de voir bientôt la chaumière du pauvre voisin annexée à ses vastes propriétés.

Le lendemain il se lève en grande hâte, et vole à l'audience du calife. Le grand Haroun-Al-Raschid était assis sur son trône tout resplendissant d'or et de pierreries. Tous ses courtisans et les docteurs de sa cour

étaient rassemblés autour de lui. Ademdaï tremble en approchant du trône où s'assiéd la personne sacrée du *Commandeur des croyans*. Mais quelle est sa surprise, quel est son effroi lorsque, dans le calife, il reconnaît le bon génie qui lui avait promis le *nécessaire*, et qui depuis longtems ne cesse de le combler de biens! Il reste immobile et n'ose proférer une parole. Le grand Haroun-Al-Raschid lui dit en riant: " Je vois ton étonnement, Ademdaï. Reconnais en moi l'un des deux marchands arméniens à qui tu as sauvé la vie. Je m'étais bien promis de te récompenser d'une manière digne de moi et d'un aussi grand service. Mais en même tems je voulais cacher ma reconnaissance, et jouir en secret du bonheur que je désirais te procurer. J'ai pris un costume extraordinaire pour frapper ton imagination, et pour te persuader que j'étais un de ces êtres doués d'une puissance presque divine, et que nous nommons *génies*. La première fois que j'ai dirigé mes pas vers ton humble demeure, j'ai joui d'avance de la surprise que j'aillais te causer. Je t'ai vu seul au coin de ton feu, j'ai prêté une oreille attentive à tes discours, et j'ai vu que tes vœux ne s'étendaient pas au-delà du simple *nécessaire*. J'ai voulu connaître, par expérience, ce qu'on entendait par ce mot, quelles limites existaient entre le *nécessaire* et le *superflu*. Je rétracte une promesse indiscrète. Je suis le plus puissant des rois, et je ne pourrais te donner le *nécessaire*, quand bien même je t'abandon mon trône et mes trésors. Et savans docteurs, ajoute le calif sonnez maintenant-sur le *néce* et le *superflu*. Voilà un h que j'ai tiré de la plus profond sère. Je lui ai donné successiv plus de deux cent mille toman fortune est énorme pour un pa lier; il possède une des plus maisons de Bagdad, une terre si à trois lieues de cette ville; il a femmes charmantes dans son h un nombre considérable d'eun cent esclaves pour le servir, cinc chevaux dans ses écuries. En le blant de richesses, je ne lui ai c dant pas encore donné le *néce* Je vois bien que le *superflu* qu'un être chimérique; personn possède. Le *nécessaire* de l'h est un gouffre où l'univers tout s'engloutirait sans le remplir."

" Va donc, Ademdaï; je te les biens que je t'ai donnés; il le prix du service que tu m'as Mais je renonce à te donner le *saire*, et puisqu'il faut que l'h désire quelque chose, tu n'aur mais cette humble chaumièr fait l'objet de ton ambition."

Ainsi parla le calife. Le Ademdaï reprend tristement le c de sa belle maison de campagne, vent couché sur l'édredon, e de parfums délicieux qui brûle tour de lui, il jette un regar trait sur les meubles somptue décorent son appartement, et di un profond soupir: *Oh! Mah que n'ai-je le nécessaire!*

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE

À PARIS.

Combien d'oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix !
VOLT., *Epît.* en vers.

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques qui ont leurs lois, leurs mœurs, leurs usages et leur jargon.
LA BRUYÈRE, *Caract.*

Ce qui était vrai du tems de La Bruyère l'est encore aujourd'hui avec quelques modifications néanmoins. A l'époque où cet immortel écrivain publia ses *Caractères*, chacune des petites républiques dont il parle avait son domaine bien distinct, séparé par d'invariables limites; et telle était entre elles la difficulté des communications, qu'elles ne se connaissaient guère que par ouï-dire. Vers la fin du dernier siècle, les secousses politiques ont renversé toutes ces barrières; et l'ordre nouveau qui les a remplacées a ménagé, dans l'intervalle qui les sépare, une pente douce qui établit, de l'une à l'autre, une circulation facile. Dans ma jeunesse, les femmes de finance passaient quelquefois, de rang en rang, jusqu'au premier, mais c'était sur un pont d'or. A l'abri du nom qu'elles avaient acheté, elles paraissaient à la cour; le lendemain, on les retrouvait dans leur famille, entourées de gros messieurs de la Ferme: elles étaient déplacées la veille, et se croyaient déplacées le lendemain.

La vanité, qui joue un si grand rôle dans la société et dans les sociétés, se fait sentir jusque dans la dénomination qu'elles ont prise. Dans chaque ville, la réunion de quelques hommes et de quelques femmes des classes privilégiées s'appelle *le monde*: à Paris, le monde se partage en *beau monde* et en *grand monde*. Le bon ton est la règle de l'un ; l'étiquette est la reine de l'autre: à quelques nuances près, les usages sont les mêmes.

Les sociétés et les spectacles occupent ici la plus grande moitié de la vie d'un homme du monde: le premier de ces délassemens se compose, pour lui, de *jours priés* et de *jours d'habitude*. Dans ceux-ci, la liberté et la confiance font ordinairement les frais d'un repas où d'anciens amis se réunissent périodiquement à la même table. Ces dîners n'ont rien de commun avec ces repas à jours fixes, où le maître d'une maison, dont on ne connaît souvent que la maîtresse, reçoit, comme à une table d'hôte, des gens qui, ne sachant où passer la soirée, viennent la commencer, chez lui, à l'heure où l'on dîne.

Les *dîners et soirées par invitation* sont, aujourd'hui, ce que je les ai vus de tout tems, une espèce de loterie où les chances favorables ne sont pas les plus communes, et dont se plaignent, le plus ordinairement, ceux qui n'y mettent rien, et ceux qui jadis y ont fait fortune. Et moi aussi, j'ai vu et je regrette ces *charmans soupers* d'autrefois, d'autant plus délicieux, je dois en convenir, que j'avais alors l'esprit jeune, l'imagination vive et l'estomac

excellent. " Quelle société que celle de Mme d'Epinay ! me dit le bonhomme Merville : on ne reverra jamais rien de pareil ! Vous souvenez-vous d'une certaine fête qu'elle nous donna en 57 ?—Je me souviens que vous aviez alors vingt-cinq ou vingt-six ans, et que votre liaison avec la belle Emilie de R*** date de cette journée. —Eh ! mon Dieu, poursuit le vieux président d'Abancourt, vous me rappelez ces soirées ravissantes de Mme de Forcalquier, où Carmontelle composa ses premiers proverbes.—Que vous jouiez avec un talent remarquable et une figure charmante, qui vous valurent tant de succès !—Messieurs, interrompt un troisième, parlons des soupers de Mme de la Popelinière. Où trouverez-vous, je ne dis pas à présent, mais même dans vos souvenirs, une réunion pareille de gens de cour, de gens de lettres et d'artistes ? —Et celles de Pelletier, que vous ne comptez pas ?—Et celles de Mme de la Reynière, où j'ai vu *Touzet* pour la première fois ? Touzet, ce mystificateur par excellence, dont vous partagiez les succès dans un genre de plaisanterie dont il ne faut peut-être pas regretter la perte."

Ce petit colloque avait lieu, samedi dernier, au faubourg Saint-Germain, chez Mme la comtesse Elisa de Fontbonne, où quelques convives, à peu près de mon âge, étaient arrivés, comme moi, une bonne heure avant le dîner. La comtesse était encore à sa toilette, et le comte n'était pas revenu de Saint-Cloud : nous causions debout, auprès de la cheminée ; et je m'étais constitué le défenseur du tems moderne, que le président d'Abancourt allait condamner par défaut, lorsque la maîtresse de la maison, dans tout l'éclat de la parure et de la beauté, se présenta pour plaider sa cause. Mme de Fontbonne prit sa place au coin de la cheminée, dans un fauteuil réservé pour elle seule. Je remarque en passant que cet usage d'une place et d'un siége particuliers pour la maîtresse de la maison est déjà fort ancien ; le bon ton, la politesse même, lui font une loi d l'offrir à aucune autre femme, que soient son rang et sa qualité très-grand âge et le titre de mar autorisaient seuls, autrefois, u ception à cette règle générale.

Peu à peu les jeunes gens femmes arrivèrent ; celles-ci pl moins tard, suivant l'impor qu'elles voulaient se donner, ou qu'elles voulaient produire. La mière occupation de ces dames, avoir embrassé ou salué la com suivant le degré ou la nature de liaison avec elle, me parut être, c jadis, de s'examiner mutuellemen de critiquer, chacune avec sa vo la parure de toutes les autres. J déjà remarqué une grande baron Sarnet, dont la robe couleur hor et la coiffure à la chinoise co taient, de la manière la plus choq avec son âge, sa taille et l'ex sion très-prononcée de ses trai jolie Mme de L***, se trouvait à places de la grande baronne : s'avança sur son fauteuil, et l compliment, du ton le plus affect sur l'élégance et le bon goût parure. Je passai derrière la de Mme de L***, et lui dis à l'o avec une véritable colère :

Quoi ! vous avez le front de t cela beau ?

" Bonhomme, me répondit-e riant, retournez dans votre cellu lisez votre La Bruyère ; et vou prendrez le cas que l'on doit fai l'éloge qu'une femme fait de la t d'une rivale." Ce mot de rival mandait une explication que je vai pour un autre moment.

La conversation qui précèd grand dîner se borne, pour l naire, à des lieux communs de tesse, à des phrases banales s tems, la saison et les spectacles était près de sept heures lorsq comte revint de Saint-Cloud ; il cusa avec beaucoup de grâce a des dames. Un quart d'heure a on annonça que *madame la com était servie*. Tout le monde se

le président, qui renonce toujours le dernier aux vieilles coutumes, offrit sa main à sa cousine, Mme de L***, pour passer du salon à la salle à manger : " Volontiers, lui dit-elle tout bas en l'acceptant, mais sans tirer à conséquence, entendez-vous bien, mon cher président ? car ces galanteries-là ne sont plus d'usage qu'à la Place-Royale.—Tant pis pour le faubourg Saint-Germain, répondit le président !" Après que la maîtresse de la maison eut disposé des places d'honneur auprès d'elle et de son mari en désignant les personnes par leur nom, le reste des convives se plaça comme il convint à chacun : le président se mit auprès de moi. J'avais surpris les regards d'une timide et discrète intelligence entre certain auditeur et une très-jolie petite prude, que j'observais pour mon instruction particulière : au moment où l'on se mettait à table, elle leva ses grands yeux bleus sur le jeune homme qui se tenait discrètement à l'écart, et les tourna doucement sur la chaise vide qui se trouvait près d'elle, et que, sans moi, le président aurait eu la maladresse d'envahir : l'auditeur entendit à merveille, et se hâta de venir prendre une place que personne, sans doute, n'eût occupée avec autant de plaisir et de profit. " Si, par hasard, vous êtes encore de ce monde dans une quarantaine d'années, dis-je à mon président, consultez cette petite dame, qui sera probablement dévote, et cet auditeur, qui sera peut-être un grand magistrat ; vous verrez s'ils ne vous parlent pas des dîners de Mme de Fontbonne, comme vous me parliez, tout-à-l'heure, des soupers de Mme de Forcalquier."

Il ne peut y avoir de conversation générale dans un dîner d'apparat ; c'est presque toujours un ridicule à s'y donner que d'y élever la voix, et de prétendre fixer l'attention de quarante convives, dont la plupart se connaissent à peine : il faut s'en tenir à causer avec les personnes à côté de qui le hasard ou votre adresse vous a placé. Après avoir écouté, pendant les deux premiers services, le frondeur d'Abancourt que j'avais à ma droite, et qui ne voulait pas même convenir de nos progrès dans les arts industriels en examinant les belles formes de l'argenterie, des candélabres, l'élégance des surtouts, la beauté des cristaux, en un mot la riche variété de tant d'objets dont se compose aujourd'hui le luxe de la table, j'adressai, pour la première fois, la parole à mon voisin de gauche, au moment où l'on servit le dessert ; et je ne tardai pas à regretter de m'être avisé si tard d'un aussi plaisant entretien. Jamais la confiance de la sottise ne s'était montrée à mes yeux sous des dehors plus comiques, sous des traits plus en rapport avec l'âme matérielle dont ils portaient l'empreinte. Le *Sénéchal* de la comédie des *Originaux* n'est qu'une pâle copie de ce burlesque personnage ; un trait de sa conversation suffira pour le faire connaître : il me parla du chagrin que lui avait causé le mariage d'un de ses neveux : " Vous saurez, ajouta-t-il, que la fille que cet imbécile s'est avisé d'épouser n'a rien, ce qui s'appelle rien, ni au physique, ni au moral ; au physique elle est laide, et au moral elle n'a pas le sou."

On prit le café à table : en rentrant dans les salons, où les cassolettes allumées exhalaient tous les parfums de l'Orient, nous y trouvâmes plusieurs personnes qui se rendaient à l'invitation du soir. Bientôt la foule devint telle, qu'il fallut songer à rompre le cercle des femmes, en les distribuant autour des tables de jeu. Quand les parties furent arrangées, la comtesse passa dans la galerie où M. de Fontbonne se promenait en parlant d'affaires avec quelques grands personnages ; elle lui dit un mot à l'oreille, et sortit, accompagnée de deux ou trois dames, sans que personne, excepté moi peut-être, s'aperçût de son absence. Elle reparut au bout d'une heure : " Comment avez-vous trouvé la Grassini ? lui dis-je, de manière à n'être entendu que d'elle seule.— Qui vous a dit que je revenais de

Bouffons, maudit Argus?—La mode, Madame, qui n'aurait pas manqué de jeter les hauts cris, si vous ne vous étiez pas montrée aujourd'hui dans votre loge.—Eh bien! vous avez deviné juste; je viens d'entendre deux scènes des *Horaces*; la musique en est *charmante*; voilà ma critique: la Grassini est admirable; c'est la seule cantatrice italienne (du moins de toutes celles que j'ai entendues), qui ait autre chose qu'un gosier. Je suis sortie après le bel air, *Frenar vorrei le lacrime*, qu'elle a chanté avec une ravissante perfection."

A la suite du jeu, qui finit avant onze heures, M. Carbonnelle se mit au piano: on fit de la musique, et j'ai vu le moment où l'on allait convenir que certains morceaux de *Didon*, d'*Armide* et des *Danaïdes*, pouvaient soutenir la comparaison avec les *Pirro*, les *Destruzione di Gerusalemme*, et autres chefs-d'œuvre de même espèce et de même pays.

Vers minuit on joua des *Proverbes*: en un instant un petit théâtre fut préparé à l'une des extrémités de la galerie. On commença par l'*Enragé*, vieux proverbe de Carbonnelle, et l'on finit par le *Songe d'un Honnête Homme*: cette petite pièce, qui fait partie d'un Recueil publié l'année dernière par Mme Victorine M***, sous le titre de *Soirées de Société*, a le mérite de ce genre de production, la vérité, le naturel et la grâce.

On servit ensuite à souper; tandis que peu de personnes se mirent à table, on offrit aux autres des glaces et du punch; et vers deux heures, lorsque je sortis (aussi satisfait qu'on puisse l'être à mon âge d'une soirée bruyante), il restait encore quelques joueurs, et même quelques joueurs intrépides, qui voyaient avec peine fuir le dernier rob d'un whist, comme ils font l'affaire, le plaisir et l'espoir de leur vie entière.

NOTICE SUR UN MONUMENT GAULOIS,

À Essé, département d'Ille-et-Vilaine.

Le tems a de vieux secrets, que nous sommes condamnés à soupçonner sans cesse, et à ne deviner jamais complétement. Les monumens primitifs, par exemple, ouvrent un vaste champ aux recherches, aux conjectures et à l'esprit de système; mais, sans prétendre expliquer leur similitude frappante chez tous les peuples, je me bornerai à offrir rapidement quelques traditions, les faits qui s'y rapportent, et je me préparerai ainsi à la description d'un des morceaux les plus curieux que la France possède en ce genre.

Les monumens primitifs ont tous été consacrés à des croyances ou à des actes religieux. Ils portent ce caractère de simplicité, que les sociétés *naissantes* et les cultes, à leur origine, impriment à tout ce qui leur appartient. Quelques pierres, naturellement élevées au-dessus du sol, placées sans art en des lieux solitaires, dans la profondeur des forêts, sur le sommet des collines ou des montagnes, furent les premiers autels; bientôt, sanctifiés par le respect des peuples, ces autels devinrent pour eux l'emblême de la divinité. On retrouve ces monumens agrestes dans tous les pays du monde: les Arabes et les différens peuples de l'Orient représentaient les dieux par des pierres brutes. C'était un sacrilége, chez les Perses, que de leur donner les formes humaines.

Les Grecs eux-mêmes, qui perfectionnaient si bien l'art de tout embellir, représentèrent originairement les

vinités sous la forme de simples pierres : près de Phérée, on voyait encore, du tems de Pausanias, trente pierres consacrées aux trente dieux, objets du premier culte de la Grèce; l'Amour lui-même et les Grâces n'eurent pas d'abord d'autre simulacre.

Ainsi, la patrie des beaux-arts, la Grèce nous offre, à l'époque même de sa splendeur, un grand nombre de ces monumens primitifs : nous les trouvons également en vénération chez presque tous les autres peuples. Les Romains, du tems de Numa, avaient sur la manière de représenter la divinité, les mêmes idées que les Perses : c'était aussi chez eux une impiété, que de prêter aux dieux une forme mortelle. De simples bornes en étaient l'image, et le nom de Jupiter Terminal est une preuve de cet usage antique. L'Egypte était jadis couverte de ces pierres sacrées, dont le type originel est encore reconnaissable dans les obélisques ; ces orgueilleux et trop discrets dépositaires des mystères de la mythologie égyptienne ne sont, pour ainsi dire, que les descendans ennoblis des monumens primitifs. Enfin, on voit de ces pierres symboliques jusqu'au fond de l'Asie. Kempfer assure qu'elles sont encore même, au Japon, un objet de vénération pour la multitude.

Si, de ces différens peuples, nous passons aux Hébreux, dont le système religieux est plus intimement lié avec le nôtre, nous retrouvons encore chez eux le type des monumens primitifs, et la tradition qui les institua dans l'origine. Les livres saints parlent souvent de ces pierres sacrées. Tantôt Dieu dit à Moïse : " Pose des bornes autour de la montagne, et sanctifie-la." Tantôt, il lui ordonne de bâtir un autel de pierres brutes : " Si tu me fais un autel de pierres, tu ne les tailleras point; si tu lèves le fer sur lui, tu le pollueras ; tu éleveras un autel à l'Eternel, ton Dieu, de pierres entières." Ailleurs, nous voyons que les Juifs devaient avoir en horreur ; " ces dieux sourds, ouvrages de l'homme, qui ont des yeux et ne voient point, qui ont une bouche et ne parlent point, et qu'aucun souffle n'anime. Maudit soit l'homme qui fera des images de taille ou de fonte ; ce qui est abominable à l'Eternel." Aussi, Pompée ne trouva-t-il aucune image de la divinité dans le temple de Jérusalem.

Je ne multiplierai point davantage les exemples ; j'en ai dit assez pour indiquer l'espèce d'universalité et de similitude qu'ont eue les monumens religieux primitifs, chez tous les peuples de l'antiquité. Je laisse à d'autres le soin de rechercher les causes de cette sorte d'homogénéité, et d'en suivre les traces jusques dans les vieux monumens celtiques que nous possédons en France. La plupart de ces derniers ont été déjà décrits ; je me bornerai à parler d'un seul peu connu, et qui mérite de fixer l'attention.

Ce monument est situé entre le village d'Essé et celui de Marcillé, à sept lieues sud-est de Rennes, en Bretagne. Les auteurs qui en ont fait mention, se sont trompés sur son origine et sa destination, principalement Ogée, qui le regarde comme le tombeau d'un général romain. Le plus léger coup-d'œil suffit pour se convaincre qu'on ne peut attribuer cet ouvrage à un peuple avancé dans les arts. La forme agreste, l'aspect sauvage, et les lourdes proportions de cet édifice, doivent le faire ranger dans la série des monumens primitifs, si communs en Bretagne et en Angleterre.

C'est au milieu d'un champ labouré, et sur une petite éminence, que s'élève le monument d'Essé. Il est composé de quarante pierres ; son plan est un parallélogramme rectangle, divisé en deux parties. La première a treize pieds dix pouces de long, sur huit pieds quatre pouces de large : elle est décorée d'une façade, formée par trois pierres taillées, dont deux servent de montant, et l'autre de linteau. De cette pièce, on entre dans la seconde par une ouverture en forme de porte : cette seconde pièce a quarante-trois pieds deux pouces de long, sur onze pieds quatre pouces à une extrémité, et dix pieds huit pouces à l'autre. Elle est divisée dans sa lon-

gueur, sur un seul de ses côtés, par trois grandes pierres plates, qui servent de cloison et forment quatre cellules. L'enceinte de l'édifice est construite de pierres brutes énormes, plantées verticalement, et recouvertes par des quartiers de rochers posés de l'un à l'autre côté, sans ciment, sans attaches, mais que leur poids énorme rend d'une solidité inébranlable. L'une de ces pierres a dix-neuf pieds quatre pouces de longueur, six pieds deux pouces d'épaisseur, et huit pieds quatre pouces de large. Les autres ont à peu près les mêmes dimensions; ce qui donne à cette fabrique un aspect colossal et presque surnaturel. Aussi, les habitans des campagnes voisines l'appellent-ils la *Roche aux fées:* ce sont elles, disent-ils, qui ont élevé cet édifice, et de la carrière, éloignée d'une lieue, elles apportèrent les pierres sur leurs têtes ou dans leurs tabliers, en filant leurs quenouilles. Les paysans bretons répètent à peu près la même fable, sur tous les monumens primitifs qui les environnent. Ils leur donnent généralement le nom de *Ty-ar-Gorrigued (Maison des fées)*, et ils prétendent que leurs ancêtres ont vu jadis des troupes de petits nains noirs danser autour de ces roches merveilleuses. Les habitans d'Essé et de Marcillé disent qu'on voyait autrefois, dans l'intérieur du monument, une pierre ronde creusée en forme de bénitier: elle a dû être enlevée et transportée au château de la Rigaudière, où elle a servi long-tems d'abreuvoir. Ils ajoutent, qu'à côté de cette pierre se trouvait une auge qui a disparu, ainsi que les trois fauteuils ou siéges de pierre qui se trouvaient dans les cellules.

Je crois inutile d'entrer dans de nouveaux détails pour donner une connaissance exacte du monument d'Essé. Mais je voudrais pouvoir peindre l'impression vive et profonde que l'on éprouve, en jetant les yeux sur cet édifice extraordinaire. A l'aspect de ces rochers sacrés, si souvent peut-être arrosés du sang des *hommes, on est* saisi d'une sorte d'effroi. La pensée se reporte cérémonies lugubres du culte de aïeux, à ces fêtes sanglantes où, la profondeur des forêts, à la clarté de la lune, des druides, de blanc, sacrifiaient des victimes maines au dieu des batailles, au rible *Esus*, tandis qu'au-delà l'enceinte, un peuple armé, le dans la poussière, attendait en sil l'accomplissement de ces redout mystères.

En parlant du monument d' comme d'un temple, j'avance un qui me paraît une vérité démon J'ai déjà fait observer qu'il est sur la plus haute éminence du Or, l'on sait que les pierres c crées aux dieux, les premiers a les premiers temples, furent géné ment érigés sur des hauteurs. les siècles d'ignorance, l'homme, sidérant les sommets des mont comme des points intermédi entre la terre et le ciel, crut s'élevant, s'approcher de la divi et par une conséquence naturell simples éminences furent, dans pays peu montueux, les lieux de dilection pour l'érection des m mens religieux. Aussi, les saints, qui recommandent de les yeux vers les montagnes, q on prie, parlent-ils, en cent end du mont d'adoration, de la mon de Sion et des hauts lieux des Ge où les Juifs couraient adore dieux étrangers, dont on leur d dait sans cesse le culte, et auxqu venaient toujours.

Mais, si la structure et la pos du monument d'Essé ne parai pas une preuve suffisante pour le regarder comme un temple, j' querai les recherches du laborieu teur de l'*Histoire de Bretagn* dit que, dans le sixième siècl territoire du Teil, dont Essé fait p était couvert d'une immense f célèbre par un lieu consacré aux du pays. Ce sanctuaire, placé les limites respectives de quatre ples celtiques, les Rhédones, Nannètes, les Audes et les Arv devait être vénéré par eux

manière particulière. Aussi, ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que Saint Armel parvint à faire abandonner le temple du Teil. Ce reste de superstition s'était même conservé jusqu'à nos jours, dans des traditions dignes de notre respect; car on voit encore, dans un champ près de ce monument, les ruines d'une chapelle, probablement établie après l'abolition du paganisme, pour sanctifier un lieu qui fut long-tems en vénération dans le pays. Elle était, avant la révolution, pour les bons habitans de ces campagnes, l'objet d'une dévotion particulière. Quelques étymologies viennent encore à l'appui de ce que j'avance. Le nom de Marcillé, village voisin d'Essé, est purement celtique: *marz-ilis* (temple merveilleux), *marz* merveille, *ilis* temple; quant au nom d'Essé, lieu où nous avons dit qu'est située la Roche aux fées, nous le croyons dérivé des mots *eus-souez*, que les habitans du pays prononceraient encore es-sai (Essé), comme ils disent *rhê* pour une roue, *shaite* pour souhaite: or, *eus-souez* signifie mot à mot *merveille terrible*, ou plutôt *merveille de Mars*; car *Esus*, nom que les Latins donnaient au *Mars Gaulois*, est le mot celtique *eus*, latinisé par l'adjonction de la finale *us*, et ce mot *eus* signifie encore, chez les Bretons, *terreur*, *horreur*. Ainsi, tout nous porte à croire que le monument d'Essé fut un temple consacré au dieu Mars.

Il est à remarquer que les noms des lieux voisins d'Essé, dérivés également du celto-breton, présentent aussi une analogie frappante avec les idées relatives au culte. Nous avons dit que Marcillé voulait dire temple merveilleux; Essé, merveille de Mars: nous observerons maintenant qu'un autre village, également situé près d'Essé, se nomme Janzé; et ce mot me paraît formé de deux mots celtiques, *yan-seiz* (yan, prophète; seiz, sept.), village des sept prophètes. On ne doit pas s'étonner que ces composés *eus-souez*, *marz-ilis*, *yan-seiz*, se soient éloignés de leur prononciation primitive: on doit, au contraire, être surpris qu'ils n'aient pas dégénéré davantage, quand on réfléchit que, depuis très-long-tems, le mélange des Normands, dans cette partie de la Cornouaille, a fait entièrement disparaître la langue celtique et son accent.

A toutes les observations que je viens de faire sur le temple d'Essé, et qui sont applicables aux autres monumens de ce genre, très-commune en Bretagne, j'ajouterai une réflexion propre à jeter un grand jour sur sa haute antiquité. Dès le tems où César pénétra dans les Gaules, il en trouva les habitans déjà avancés dans la civilisation: ils avaient quelque teinture des arts: leurs villes étaient fortifiées et décorées; leur marine l'emportait sur celle des autres peuples des bords de l'Océan: le commerce les avait rendus opulens et voluptueux. Ils connaissaient les distinctions sociales; la noblesse étalait chez eux le luxe d'une suite nombreuse, et possédait des maisons de plaisance disposées avec art; ils avaient des colléges où la jeunesse destinée au sacerdoce recevait une éducation qui durait quelquefois vingt ans; en un mot, ils étaient dès lors parvenus à ce point de civilisation, où les nations savent imprimer à leurs ouvrages un caractère qu'on chercherait en vain dans le monument que je viens de décrire. La simplicité, la rudesse, la nudité de ce temple ne s'accordent pas mieux avec le culte des Gaulois, à l'époque dont nous parlons. Il s'était fort éloigné de sa primitive simplicité, et se rattachait à un corps de doctrine plus compliqué. Déjà, par une dérogation à l'ancien système religieux des nations celtes, une mythologie symbolique donnait des formes corporelles à la divinité, et tout porte à croire que, pour les Gaulois eux-mêmes, l'origine de ce monument, perdu dans la nuit des tems, remontait jusqu'au berceau des peuples divers établis dans les Gaules.

MAZOIS.

SUR LA PRISON DE NEW-YORK.

PARMI les établissemens de New-York, la maison de correction m'a paru mériter spécialement de fixer l'attention des voyageurs, et j'ai pensé qu'il serait non moins intéressant qu'utile d'offrir à notre Europe une description exacte d'un établissement où la philantropie pourrait puiser l'idée d'importantes améliorations.

Cette maison est située sur les bords de la rivière d'Hudson, dans un emplacement salubre; elle se trouve maintenant comprise dans l'enceinte de la ville, à cause de l'agrandissement considérable de cette cité. Ses bâtimens forment un carré, dont une cour spacieuse occupe l'intérieur; on a ménagé, entre eux et l'épaisse muraille dont ils sont clos, un vaste jardin et une autre cour, où sont placés divers ateliers.

M. Roome, premier gardien de cet établissement, me reçut avec cette bienveillance polie qu'on ne rencontre pas toujours dans les prisons. Sa physionomie, quoique grave et imposante, me parut être celle d'un homme plein d'humanité. Il me parla du régime intérieur de la maison et des devoirs de sa place, dont il avait, me dit-il, appris l'importance dans Howard. Je vis, en effet, les écrits de ce philantrope célèbre dans sa petite bibliothèque, et je compris avec quels soins compatissans devaient être traités des prisonniers confiés à un élève d'Howard.

Le nombre en était, à l'époque où je visitai cette maison, de 650, sur lequel on comptait 40 femmes seulement.

Le sous-gardien avec lequel je parcourus les bâtimens, était sans armes ainsi que tous les autres individus commis à la garde des captifs que je rencontrai dans les ateliers. Il leur parlait d'un ton grave et sévère, mais sans se permettre la moindre parole *injurieuse* ou des gestes menaçans.

Quoique les prisonniers soie tamment occupés à divers t leur extérieur me parut très et je ne vis nulle trace de d'abjection et de misère dan sont trop souvent plongés les reux qui remplissent les lieu: tention en Europe. La plus décence règne dans ces s travail; on n'y profère ni ju ni expressions grossières, et demande pas l'aumône. L'ar surplus, y serait fort inutile est défendu aux geoliers de aux prisonniers des liqueurs e alimens dont les premiers fon honteux commerce ailleurs, rant de la sorte à perpétuer bitudes immorales des détenu

Je n'ai vu nulle part de plus propre et plus belle; o buait le dîner quand j'entrai fectoire. Chaque prisonnier portion de soupe de purée a tranche de lard. Le pain, mo ment et moitié seigle, était bien préparé.—Les prisonni trois repas par jour, et l'air qu'on remarque sur leurs vis teste que leur nourriture est suffisante. Un agent, nommé par la magistrature de New-Y chargé de tout le matériel.

Les dortoirs sont propre et bien aérés. Il y a huit dans chaque chambrée. A les statuts défendent expre d'enfermer ensemble les indiv rêtés pour de légers délits qui ont commis des crimes, pables qui subissent un prem timent avec ceux qui avaient enfermés, les jeunes avec le ceux qui sont sains avec ceux quelque infirmité.

Les occupations les plus co parmi les prisonniers sont c cordonnier et de tisserand. J'a té cent vingt métiers dans un

galerie. On file aussi du coton et de la laine ; on fabrique des instrumens d'agriculture ; quelques prisonniers sont occupés aux travaux de forge et de menuiserie.

Les femmes blanchissent, raccommodent le linge, et font les habits. Les prisonniers en ont deux par an ; l'un d'été et l'autre d'hiver. Tout ce qui leur est nécessaire est fabriqué dans la maison.

Tout prisonnier qui tenterait de mettre le feu à la maison ou aux ateliers, qui exciterait des révoltes parmi les detenus, ou commettrait quelque acte de violence sur la personne des employés, pourrait être puni de mort. La désobéissance et la paresse sont châtiées par le fouet et la réclusion, au pain et à l'eau. Toute autre peine corporelle, excepté celle du fouet, est prohibée, et celle-ci ne peut jamais être administrée qu'en présence de deux inspecteurs, ni excéder le nombre de trente-neuf coups. Les statuts défendent de faire subir ce châtiment aux femmes.

Le gardien en chef ne peut infliger que de légères corrections ; il doit faire un rapport aux inspecteurs sur les délits qui entraînent des peines plus graves, et ceux-ci n'ordonnent la punition qu'après avoir entendu le coupable.

Ces inspecteurs sont au nombre de sept. Ils peuvent, de concert avec le maire et la cour suprême de New-York, faire tous les réglemens jugés nécessaires à l'établissement. Chacun d'eux est plus spécialement chargé de le visiter à son tour, et d'en constater l'état avec détails. Ce sont des fonctions de bienfesance, c'est-à-dire gratuites.

Les traitemens annuels assignés aux diverses personnes employées, sont ainsi qu'il suit :

	Dollars.	Francs.
L'agent	2,000 ou	10,000
Le secrétaire	750 ou	3,750
Le gardien en chef, 2,000 dollars ; puis, pour l'entretien du bureau des inspecteurs, diverses fournitures et pension du médecin résidant, 475 dollars, ci	2,475 ou	12,500
Chacun des seize geôliers	450 ou	2,250
Le capitaine de la garde (par mois)...	48 ou	240
Le sergent *Idem*	25 ou	125
Chaque soldat *Idem*	19 ou	95

Je n'ai point visité la maison de force de Philadelphie ; mais on m'a assuré qu'elle présentait, ainsi que tous les autres établissemens de ce genre aux États-Unis, les mêmes caractères de philantropie.

Ainsi donc, en Amérique, celui que la misère ou l'ignorance a porté au crime, est enfermé dans un lieu séparé, où il est soumis à une surveillance sévère, mais humaine ; où il a sans cesse sous les yeux l'exemple d'une vie laborieuse et active. S'il n'est pas encore un scélérat consommé, le traitement qu'il y éprouve est éminemment propre à le faire rentrer en lui-même, à le ramener à de meilleurs sentimens, à le rendre enfin à la société, disposé à la vertu, et pourvu de nouveaux moyens de subsistance.

C'est avec regret qu'on observe combien, sous ce rapport, l'Europe est encore loin de l'Amérique. Nos prisons sont, en général, d'affreux repaires, où des individus punis pour divers délits, sont entassés sans ordre et sans précautions, et d'où la plupart sortent scélérats endurcis. Combien est différent dans les États de l'Union, le sort des criminels. Cette différence est telle, qu'elle a donné lieu à un abus qu'il faut signaler. Ces maisons n'inspirent peut-être plus assez de crainte et de dégoût à la multitude ; il n'y a plus autant de honte attachée à y être renfermé, et il n'est pas rare de voir des individus pauvres commettre un léger délit, afin de pouvoir y passer la saison rigoureuse, dans une situation beaucoup moins pénible que celle qui les attendait chez eux. C'est

un inconvénient qu'il faudrait éviter si l'on tentait de réformer radicalement le régime de nos prisons ; mais rien, sans doute, ne peut mieux faire sentir tout ce qu'il y a d'admirable dans ces établissemens américains, et combien il serait utile qu'ils fussent médités par tous les hommes distinguent sur notre continen leurs lumières et leur zèle phila pique.

Le Baron de Klinckowstr
lieut.-col. de S. M. le R
Suède et de Norvége.

L'ENFANCE.

(Suite du dernier Numéro.)

Les hommes qui, de tout tems ont disputé sur tout, sans s'accorder sur rien, ne se sont pas encore mieux entendus sur la meilleure méthode d'éducation que sur le meilleur système de gouvernement : sur les matières les plus importantes, le monde, quoique bien vieux, en est encore aux essais.

Les pauvres enfans ont, comme les malades, à craindre une foule de charlatans qui font sur eux l'expérience de leurs systèmes. Et en cela comme en toute autre chose, le grand défaut qui paraît inhérent à la nature humaine, est d'aimer ce qui est tranchant, de donner dans les extrêmes, de se plaire dans l'excès, et de fuir cette modération et ce juste milieu, où se trouvent cependant la vérité, la justice et la sagesse.

Entrez dans ce logis, vous y voyez l'enfance contrainte, triste, opprimée par un sévère précepteur ; l'orgueil et l'humeur rident son front, son regard menace, sa voix gronde, sa main est armée de férule et de verges ; loin de penser comme Sénèque *qu'on ne doit pas violenter la nature, et qu'il faut proportionner le travail, non aux forces, mais à la faiblesse de l'enfant*, il hérisse son jeune cerveau de mots barbares, charge sa mémoire de *sons* qu'il ne comprend pas, son esprit de paroles, au lieu d'idées, de maximes, au lieu de sentimens ; punit la fatigue comme paresse, prescrit le silence dans le repos, la gêne dans l'amusement ; châtie comme crime le moindre murmure, et, marchant à rebours de son but, vrai tyran de l'innocence, grave dans cette jeune en traits ineffaçables, l'effroi d çons, la haine du travail, et un chant invincible pour la dissipati

Dans cette autre maison, une fe commande ; son amour, comme pr tous les amours, est aveugle ; so fant est son idole, soumise à tou petits caprices, elle craint pou le péril d'une lutte, les dangers course, la fatigue du travail, l'e de l'étude ; les variations mêm l'air l'épouvantent, elle gâte son meur par sa complaisance ; é son corps par ses précautions : d'apprendre à penser, il décid juge ; avant de savoir obéir, il mande ; ce jeune maître insensé gr et gourmande les domestiques ; gouverneur, salarié et tremblant, le contrarier, la crainte d'un j délateur lui impose silence. Il servilement les défauts qu'il de corriger, et partage en soupira molle oisiveté de l'enfant gâté il subit la fantasque tyrannie.

Ailleurs, vous croyez entrer un monastère, il n'y manque à fance que la discipline et la cilice à cet âge tendre où le ciel n'e rien de l'homme que la reconnaissa au lieu de faire connaître à l'en un Dieu de paix et d'amour, on fraie d'une Divinité vengeresse le fatigue par des prières, on le trarie par des jeûnes, on l'ennuie des sermons ; enfin, on lui fait crai ce qu'on devrait lui faire aimer.

Dans cet autre endroit, au traire, on ne le forme qu'à la gr

on ne l'occupe que de parures, il ne lit que pour s'amuser, son travail est d'apprendre à plaire, son étude est dans le salon, son école au théâtre, le bal est le champ de ses exercices ; jamais on ne prit tant de soin pour former Périclès à l'éloquence, Platon à la sagesse, que pour mouler ce jeune Sybarite à la mollesse et à la fatuité.

Ici, le système de l'éducation publique domine exclusivement, et comme Lycurgue viola les lois de la nature, en ôtant les enfans à leurs parens pour les donner à l'État, quelques hommes, inflexibles dans leurs opinions, voudraient priver un père du droit le plus doux quand il peut l'exercer, celui de former à la vertu l'être auquel il a donné la naissance, et de répandre la lumière dans l'esprit de l'enfant qui lui doit le jour.

D'autres, gouvernés par des préjugés gothiques et par un orgueil incurable, craignent que le rejeton de leur noble race ne se ternisse en se frottant aux plébéiens ; l'éducation privée leur paraît la seule propre à maintenir dans leur élève la dignité de sa race et la pureté de ses opinions ; les écoles publiques se présentent à leur imagination avec tous les périls des doctrines libérales ; il peut y entendre les mots dangereux de patrie, de liberté, d'égalité ; les leçons et l'exemple pourraient l'y corrompre, en lui apprenant que les principes éclairent, que les préjugés égarent, que les peuples ont des droits, les princes des devoirs ; que le mérite vaut mieux que la naissance, et que la noblesse, ne fesant que mettre l'homme en lumière, est une décoration qui rend la vertu plus éclatante et le vice plus scandaleux.

En effet, tout ne serait-il pas perdu si, par malheur, dans ces écoles qui ressemblent à de petites républiques, le noble élève entendait répéter autour de lui ce mot de Montaigne, qui cependant était gentilhomme, et je crois même du bon vieux tems : *Un jeune enfant qui ne souhaite pas la gloire, qui ne préfère pas la science aux puérils amusemens, et qui n'attache pas plus de prix à un combat qu'à un bal, fût-il fils de duc, faites-le pâtissier dans quelque bonne ville, car il faut colloquer les enfans, non selon les facultés de leurs pères, mais selon celles de leur âme.*

Au reste, quelque méthode qu'on adopte, il faut toujours en venir à ce point, c'est qu'on doit apprendre à l'enfant voyageur l'histoire, les lois, les règles, les mœurs, les usages du monde qu'il habite, afin qu'il puisse éprouver le plus de bonheur et le moins de peine possible sur la terre qui le porte, et dans l'autre séjour qui l'attend.

L'éducation qui forme son caractère, l'instruction qui éclaire son esprit, varient suivant les diverses positions dans lesquelles le hasard de la naissance et la fortune l'ont placé. Mais, dans toutes, il est un but commun qu'on ne doit jamais perdre de vue, c'est de le rendre juste et bon.

Chaque condition de la vie humaine exige différens degrés de lumière, mais la morale est également nécessaire à tous. Les fils du roi, du laboureur, du guerrier, du marchand, des grands et des petits, des riches, et des pauvres, doivent également savoir que, malgré tous les paradoxes de l'erreur, le vice conduit au malheur, la vertu à la félicité ; car une loi éternelle, qui maintient l'ordre de l'univers, veut que les mondes n'existent, ne marchent et ne se conservent qu'en s'attirant, et les hommes en s'aimant.

Nous tendons constamment tous à chercher le bien-être, à fuir le mal-être ; mais dans les plaisirs que l'injustice et le vice nous donnent aux dépens d'autrui, il n'est point de vrai bonheur. On tombe dans le désordre, qui est la douleur et la mort morale, dès qu'on fait aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fissent.

Tout vice porte sa peine, toute vertu sa récompense ; l'un produit haine et mépris, l'autre, estime et amour.

Quand la vertu, la bonté, la sagesse ne seraient pas de grands devoirs,

elles seraient encore de bons calculs, car le mal est inséparable de l'erreur comme le bien de la vérité.

L'égoïste est un triste fou, qui se trompe ; il s'isole, se prive d'appui, et s'égare, sans compagnon, sans guide, dans le labyrinthe de la vie.

L'éternel précepteur des hommes, *le tems*, ne prouve que trop ces vérités ; il ne moissonne que trop vite les faux plaisirs d'un moment, payés par un long malheur ; mais il ne faut pas attendre ses lentes leçons, c'est à la raison à faire d'avance son ouvrage.

Ce qui fait que, chez nous, trop souvent, les moralistes ne jettent que de la semence perdue, c'est qu'ils donnent leurs vérités comme de dures règles, comme de froids préceptes, comme d'impérieux devoirs, au lieu de les présenter au jeune voyageur qui s'avance sur la terre comme les seuls moyens d'y trouver bon gîte et bon visage d'hôte : comme la seule monnaie avec laquelle on puisse acheter le vrai plaisir et le vrai bonheur.

Dans cette étude du cœur humain, comme dans celle des sciences et des lettres, n'oubliez pas la délicatesse de l'enfant, qui ne peut suivre vos grandes enjambées qu'à pas courts et précipités comme Ascagne suivait Enée en sortant de Troie.

Développez, et n'usez pas sa force ; ne mettez pas cette plante en serre chaude, elle ne vous donnerait que des fruits imparfaits et sans saveur. Croyez *Confucius ;* il vous dit *de laisser à la jeune fleur le tems de s'épanouir, et de ne la pas flétrir pour toujours, en l'échauffant imprudemment dans votre sein.*

Il étudie vos leçons, vous, étudiez son caractère ; vous y découvrirez les germes de tous les sentimens honnêtes, profitez-en ; *Sénèque* vous avertit avec raison, *que les bons avis développent ces germes heureux, comme un souffle léger étend les feux d'une étincelle.*

Vous trouverez un auxiliaire dont l'aide ne vous manquera jamais ; c'est ce sentiment, source de grands biens et de grands maux, c'est l'am propre, le plus puissant, le plus le plus dangereux des ressorts mo il marche dans l'enfant plus vit ses années et croît plus rapide que son corps.

Mais nul amour n'a plus b d'être contenu et dirigé ; il p suivant le conducteur, ou comm rayon qui éclaire, ou comme la f qui consume.

Lâchez-lui la bride lor s'exerce sur les qualités du cœur l'esprit ; mais retenez-le avec dence lorsqu'il se tourne sur les tages corporels. Préservez l'e de ce fol orgueil qu'inspire la be cette beauté que *Platon* appell *privilège de nature*, et *Socrate* sagement, *une courte tyrannie.*

Si vous le voyez prêt à tirer de vanité de ses jeunes talens, sc à lui en montrer les inconvéni côté de l'utilité, faites-lui remar avec le philosophe chinois, que l lent de la parole *fait perdr perroquet sa liberté ; qu'on c l'huître pour en tirer des pe et qu'on chasse l'éléphant pou arracher son ivoire.*

En l'empêchant de s'emporter l'aiguillon de l'amour-propre, n laissez pas s'endormir sous les rid de la paresse ; apprenez-lui que, son voyage, il ne peut rien acq sans peine, même la vertu.

Le travail est sa destinée, et, co le dit Phocylide, *le laborieux sa vie, le paresseux la vole.*

Vous avez à combattre des a saires adroits et puissans. L'en semblable déjà à un jeune roi, touré de courtisans trompeurs, se environné de vices séduisans et teurs, qui lui tendent tous diff piéges, qui lui offrent tous de gereux appas.

Il faut que la vertu leur op aussi quelques promesses et que *profit.* Sénèque observe très-j ment *qu'il n'y a point de vice n'offre un salaire ; l'avarice briller l'argent ; la paresse a en montrant le repos ; la déba*

promet le plaisir ; l'ambition le pouvoir ; ne veuillez donc pas que la justice et la vérité prétendent être servies gratuitement, et pour faire aimer chaque vertu, prouvez qu'elle paie aussi une solde et donne une récompense.

Vous direz vrai, et votre élève suivra la prudence, pour trouver la sûreté ; la justice, pour obtenir l'estime ; le courage, pour mériter la louange ; la tempérance, pour prolonger le plaisir, pour conserver la santé ; la bonté, pour attirer l'amour.

L'homme, destiné à créer, commence par imiter ; craignez que cette imitation ne devienne trop habitude, celui qui *traduit* toujours n'est jamais *traduit*.

Montaigne a raison, *qui suit toujours un autre, ne cherche rien, et ne trouve rien. Ce n'est pas tout qu'il apprenne vos préceptes, il faut qu'il sache se les approprier ; les abeilles pillotent de ça, de là, les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur. Ce n'est plus thym ni marjolaine.*

Il faut faire aimer le précepte et le précepteur, on ne retient à soi que ce qu'on a reçu avec plaisir. On n'écoute docilement que celui qui amuse et n'effraie pas ; sur un jeune cœur élastique quoique faible, la guerre rebondit et manque son coup. La douceur seule y pénètre.

Comme Montaigne, *je n'aimerais à grossir ce cœur que d'ingénuité et de franchise, et je n'ai guère vu d'autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches, ou plus malicieusement opiniâtres ; on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfiéler celles qui lui sont nuisibles.*

Ce qui est difficile à l'homme, et cependant bien nécessaire, c'est de se rabaisser à la taille de son élève ; peu savent imiter le prophète, qui se raccourcissait à la mesure de l'enfant pour lui rendre la chaleur et la vie.

On a fait de nos jours une découverte qui sera presque aussi grande en ses effets que celle de l'imprimerie ; c'est la découverte de l'*enseignement mutuel*, les enfans se servent de maîtres les uns aux autres.

Ces naissantes intelligences connaissent chacune naturellement leur portée. Elles expliquent la leçon comme elles l'ont conçue ; elles font facilement comprendre ce qu'elles ont compris : elles connaissent mieux que les grandes personnes les petites issues par lesquelles la pensée peut entrer dans leur cerveau.

L'enfance a son langage propre, que l'âge mûr oublie ; tout est clair et rapide dans cet échange de lumières. L'émulation y est sans cesse entretenue, excitée, sans pouvoir se changer en envie, car là, rien n'est arbitraire, on est jugé par ses pairs. La supériorité ou l'infériorité sont évidentes ; la prééminence est décidée et assignée par les petits rivaux qui se la disputent ; les petites dignités de ce jeune état sont de courte durée, chacun y parvient tour-à-tour, et l'espérance y entretient le courage.

Le travail y présente l'intérêt d'une lutte, l'activité d'une course, le charme d'un spectacle, et l'étude y devient un jeu.

Il n'est pas étonnant de voir le fanatisme et le despotisme tonner contre ces établissemens, que tout sage gouvernement protège. La lumière s'y répand trop vite, et certaines gens ont tant d'intérêt à prolonger la nuit ! l'orgueil et l'ignorance ne conservent leur empire que dans les ténèbres, les hommes ne se laissent plus traîner à leur suite dès qu'ils voient assez clair pour connaître leurs droits, leurs devoirs, leurs vrais intérêts, et pour distinguer les chaînes avec lesquelles on les conduisait si facilement à la faveur de l'obscurité.

Grâce à la marche du siècle et aux progrès de la raison, l'enfant qui commence son voyage ne gémit plus emmailloté dans les liens qui s'opposaient à sa force et à sa croissance, on n'entoure plus son berceau de fables absurdes, de fantômes trompeurs, de spectres effrayans ; les instrumens de torture, le fouet, la férule, les ver-

ges, le martinet, n'énervent plus son âme en flagellant son corps. Il n'enfonce plus ses pas timides dans la poussière des bancs de l'école, on ne l'égare plus dans le dédale érudit d'Aristote, dans les fausses voies des catégories, dans le labyrinthe des subtilités scolastiques et sorboniques. Le chemin de l'étude s'offre à lui aplani, éclairé. La douce et lumineuse morale de Fénélon dirige le gouvernement des enfans, comme le génie de Montesquieu celui des hommes.

En arrivant aux limites qui séparent l'enfance de la jeunesse, l'adolescent n'a point perdu ses premières journées, son travail n'a point excédé ses forces, ses plaisirs n'ont point amolli son âme; les préjugés n'ont point rétréci son esprit; son instruction n'est point comme ci-devant, une ignorance acquise.

Il a appris des choses et non des mots: on a gravé des principes dans sa pensée, des faits dans sa mémoire, des sentimens dans son cœur.

Il sait que son bonheur ne peut exister que dans l'accomplissement de ses devoirs. Il sait que la divinité doit trouver en lui une créature reconnaissante, les hommes un frère, le gouvernement un sujet soumis, mais libre; la patrie un défenseur courageux, un citoyen utile.

Il va continuer sa marche dans route étroite que lui trace la j entre les excès: il n'ignore pa chaque vertu est un milieu entre vices; la piété entre la superstit l'incrédulité; la prudence com courage, entre la peur et la tém la liberté entre la servitude et cence; la justice, entre la rigu la faiblesse.

Le bonheur est au bout de c min; les abîmes du malheur e dent les deux côtés; les pas comme des syrènes, l'y attiren cesse. Elles parlent *bien haut*, raison, qui lui conseille com *Ulysse* de se boucher les oreille ne les pas entendre, parle toujo *peu bas*, et souvent un *peu tar*

Puisse le jeune voyageur, qu suivrons dans cette seconde que de sa vie, être doué de la qui seule protège toutes les aut la *force;* l'esprit ne fait que trer la route, c'est le caractère suit; les passions sont des tyra pour résister à ceux-là, comm autres, le vouloir n'est rien s fermeté.

Plutarque dit *que les p d'Asie n'étaient depuis si tems soumis au despotisme, parce qu'ils ne savaient pas prononcer cette seule syllabe,*

DES TATARS NOGAIS DE LA NOUVELLE RUS

PAR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

L'ESPACE renfermé entre la mer d'Azow et les rivières de Berda et de Moloschna est occupé par les Tatars Nogais. C'est une peuplade venue du Couban; ce sont des hommes arrachés aux dissensions perpétuelles, à la guerre habituelle que les Tcherkesses et les Kalmouks leur fesaient pour enlever leurs femmes et leurs bestiaux; ce sont des êtres nés dans l'ignorance des bonnes mœur bonnes lois, dans la stupidité. c natisme, qu'on rend à la soci eux-mêmes et au bonheur.

Le gouvernement de la No Russie leur a fourni les moye cultiver des terres de toute Accoutumés à la vie nomad grand nombre tient encore anciens goûts; mais, d'un autre

l'intérêt qui domine plusieurs d'entre eux, a conseillé à tous plus d'activité et d'industrie ; l'exemple de leurs voisins agit puissamment, et leur raisonnement est assez développé aujourd'hui pour leur permettre d'établir des différences entre les charmantes habitations des Memnonistes, dont ils ne sont séparés que par les Moloschna, et leurs tentes enfumées.

Ceux des Tatars qui se sont livrés aux travaux de l'agriculture, et c'est maintenant le plus grand nombre recueillent avec abondance le blé d'été, le millet, et toutes sortes de légumes, leur fortune croît avec une rapidité qui doit les surprendre eux-mêmes.

Que ce soit un motif de politique ou non, j'avoue que je ne trouve rien de plus sage que de placer l'homme insouciant ou paresseux à côté de l'homme actif, sobre et industrieux. Le premier commencera par jalouser le second, et finira par l'imiter. Ce principe s'adapte parfaitement à l'établissement des colonies ; l'amour-propre fait souvent naître l'amour du travail. On rougit d'une comparaison entre voisins quand elle est toute à son propre désavantage, et surtout le beau sexe, chez qui la passion de la jalousie n'est pas entièrement éteinte, trouvera insupportable la parure plus riche et plus recherchée de sa voisine.

Les mœurs de ces Nogais sont les mêmes que celles des Tatars des environs d'Anapa, d'où ils viennent, C'est le reste de ces fameux Mongols, conquérans d'une portion du monde, et réduits aujourd'hui à quelques tributs errantes, juste punition des folles conquêtes qui ensanglantent la terre pour le malheur de tous, et qui ne laissent à ceux qui les entreprennent que la malédiction des générations présentes et futures.

Le Tatar Nogais est extrêmement laid ; sa figure est un composé de tout ce que les Mongols et les Kalmouks ont de plus désagréable. Ils ne renferment point leurs femmes : le costume de celles-ci a le plus grand rapport avec celui des Tscherkesses ; leur bonnet est de la même manière, leur voile a la même coupe. Il se présente ici une réflexion assez particulière, c'est que les Circassiennes sont les plus belles et les plus jolies femmes que nous connaissions, les Nogaises les plus laides ; le voisinage n'a entre elles que le costume de commun.

Il est d'usage parmi les Nogais que l'époux achète sa femme, ou, pour s'énoncer plus décemment, qu'on la lui troque contre quelques jumens. Le père qui a fait ce troc, ne donne néanmoins le bonnet de femme à sa fille qu'après ses premières couches : c'est agir avec bien de la prudence.

Indépendamment de l'abondance de leurs grains, les Nogais sont encore riches en chevaux, bœufs et brebis. Cette colonie compte seize mille mâles, ce qui constitue une population de plus de trente mille individus.

Des Memnonistes, colons voisins des Nogais et des Kosaks de la Mer-Noire.

Ainsi que je l'ai dit, la rivière de Moloschna sépare les Memnonistes des Nogais.

Jamais, en aucun lieu du monde, des nations, de mœurs, de langues, de religions aussi différentes, ne se sont trouvées réunies dans un aussi petit espace. Les Nogais habitent la rive gauche de la rivière, des familles, venues de tous les points de la grande Russie, occupent la droite ; plus haut sont les Quakers, vis-à-vis d'eux vous trouvez deux cents familles d'Allemands réformés, luthériens et catholiques ; enfin, encore plus haut, Tokmak, habité par de petits Russes de la religion grecque ; près de Tokmak, où l'on compte plus de douze cents maisons et les villages des Dychoborybes, on vient d'établir trois cent douze familles.

On a de la peine à concevoir la ra-

pidité avec laquelle ces colons prospèrent ; on ne peut se persuader que dix-huit mois ont suffi pour élever des maisons commodes, où règne l'aisance et la plus grande propreté. On ne sait d'où sont venus ces nombreux troupeaux : qui a ensemencé ces champs ? demandera-t-on. L'industrie laborieuse et sagement encouragée vous répondra.

On se déplace pour parcourir de vieilles ruines, pour visiter d'anciens tombeaux qui renferment les cendres très-incertaines de celui à qui l'on veut rendre hommage. On se détourne pour voir une chute d'eau, pour assister à une froide représentation d'un mauvais drame ; on se fatigue dans l'intention d'être le spectateur d'une course, d'un jeu ; souvent même on court à la recherche de plaisirs dont l'imagination fait les frais, et dont la réalité dégoûte : tandis que peu de gens songent à jouir de ce qui transporte l'homme sensible et réfléchi, à contempler le spectacle d'un peuple heureux par son industrie, son activité et ses mœurs.

Nous vivons plus long-tems que nous ne raisonnons : les choses passées sont obscurcies par le tems ; nous n'en recevons que des impressions probables, quand l'histoire les rapporte : fausses, quand elles ne nous ont été transmises que par les rêves de l'imagination. Nous vivons dans les chimères de l'avenir ; nous les aimons parce que nous les avons créées ; ce sont les filles de notre oisiveté : ainsi nous perdons le tems présent entre l'obscurité du passé et l'incertitude de l'avenir. Mais l'homme actif et prévoyant, qui place son bonheur dans l'assiduité de ses occupations, dans la sagesse d'une administration économique, dans la pureté de ses mœurs et la règle de ses passions..... il faut l'avouer, voilà l'homme du moment, c'est celui qui jouit en effet de la vie ; et si vous me demandez où est cet homme ? visitez les colonies dont je viens de parler, vous répondrai-je, et vous conviendrez qu'on vit, qu'on jouit là, qu'on se tracasse, qu'on se tourmente, qu'on s'éblouit ailleurs.

La population des deux rives Moloschna passe plus de cent âmes.

Le pays des Kosaks de la Noire s'étend depuis l'embouchu la rivière de Laba, dans le Co où se trouve la frontière du gouv ment du Caucase, jusqu'aux bo de ce dernier fleuve dans la Noire. Vers le nord il est limit la rivière d'Jéia, qui vient se dans la Mer d'Azow, et qui sép pays du gouvernement de Ca noslaw et des Kosaks du Don ; l'ouest, il est borné par la Noire, le Bosphore, et la Mer zow.

Le Couban qui fait ici la fro de l'empire sépare les Kosaks au des pays habités par diverses plades de la Circassie. Cette tière étant exposée à de fréq incursions des habitans de l rive, on est obligé d'avoir con ment une forte garde tout le lo la rive droite du fleuve, pou mer le passage aux Circassiens. Kosaks y ont de distance en dis plusieurs redoutes et batterie dernièrement ont été reconst par le comte de Rochechouart.

En descendant le Couban, l'embouchure de la Laba, on t à une distance de soixante verst viron, la ville de Catherinodar est le chef lieu des Kosaks. ville est située sur le bord du ses environs, vers le nord, so pays fertile ; c'est cette parti est la plus habitée, et c'est là trouve, à une distance de cent de la ville, le couvent des K situé dans un île au milieu d'un

A cent verstes environ plu que Catherinodar, le Couban se en plusieurs bras : celui de la nommé Tchreny-Protok, ou Noir, va se jeter dans la Mer d près d'Atchouief, endroit fame ses pêcheries abondantes : les autres bras, qui sont la Davidof Couban et le Kara-Couban, v

réunir de nouveau à quelque distance de la redoute de Staroredoutsk, et se jettent ensuite dans le lac de Kisiltach qui se joint à la Mer Noire par un petit détroit nommé le Bougaz.

Tout le pays qui est environné par le Tcherny-Protok, le Couban, la Mer d'Azow, et les lacs qui forment l'île de Tamen, est très-bas, marécageux, coupé par des ruisseaux, des lacs fangeux, et couverts d'énormes roseaux; les chemins y sont très-difficiles et presque impraticables au moment où les eaux sont hautes; c'est aussi la partie la plus difficile pour être gardée contre les Circassiens, qui se cachent dans les roseaux et épient le moment favorable pour attaquer le voyageur, et enlever les hommes et le bétail qu'ils trouvent à leur portée; aussi jamais on n'y va sans escorte militaire.

Après ces marais, le pays devient plus élevé, et en suivant le grand chemin, on trouve le bourg de Temruk, situé entre le lac de ce nom et celui d'Aftamise, tout près de l'embouchure du premier dans la Mer d'Azow. Ces deux lacs, ainsi que celui de Kisiltach, s'unissent par le moyen de petites rivières fangeuses, et forment ainsi l'île de Taman, qui, de l'autre côté, est bornée par la Mer Noire, le Bosphore et la mer d'Azow.

L'île de Taman est très-peu peuplée, on n'y trouve que quelques villages habités par des Kosaks, ainsi que le petit bourg de Taman et la forteresse de Phanagorie, situés à une verste l'un de l'autre, sur le bord du golfe de Taman. Ce golfe se détache du Bosphore et s'avance très-loin dans l'île. Le sol de l'île est assez élevé, mais dépourvu de bois et de sources: on n'y voit que quelques restes de jardins abandonnés; non loin des ruines de l'ancienne ville de Taman, on y rencontre encore quelques sources de napthe, et plusieurs des collines ont de ces espèces de volcans qui jettent de la boue, et que Pallas a décrit dans son voyage. Parmi ces collines, il faut remarquer celle qui est vis-à-vis de Phanagorie, sur la rive opposée du Golfe de Taman, et dont l'irruption de 1794 est décrite par Pallas.

L'île de Taman conserve encore assez de restes d'antiquité, on y trouve des débris de statues, de colonnes, et quelques marbres avec des inscriptions grecques: on y recueille aussi quelques médailles de l'ancienne Phanagorie et des rois du Bosphore.

La principale richesse du pays des Kosaks consiste en nombreux troupeaux, en pêcheries et en sel, qu'on exploite des lacs, et qu'on échange avec beaucoup de profit. Les Kosaks s'occupent aussi d'agriculture, et commencent à avoir quelques jardins. On ne trouve des bois que le long du Couban.

Les peuples qui habitent de l'autre côté du Couban sont vis-à-vis de Catherinodar, les Bzedokhs et les Abazekhs, vers le milieu du pays, les Chapsiks, et vers les bouches du Couban, les Netkhadgis ou Natoukaïzis.

LETTRE SUR ITHAQUE.

Ithaque, Août.

J'écris ces lignes dans l'île du grand Ulysse, de ce héros pareil aux dieux; je suis environné des objets qui, après de longues souffrances, rendirent la joie à son cœur. Salut ombres d'Ulysse, de Pénélope, de Télémaque, d'Eumée! Salut, à toi aussi, chien fidèle!

Après trois jours d'attente à Céphalonie, le vent s'apaisa et nous permit de quitter la baie de Viscardo.

Après avoir doublé le cap de Thiaki au nord, celui de Saint-Jean, puis l'ancienne île de Prote, aujourd'hui Nochiri, nous entrâmes encore avant midi dans le port de Thiaki ou Vati.

J'éprouvai une sensation singulière, mais douce, en posant le pied sur cette terre, que, dès mon enfance, je voyais éclairée des rayons sacrés de ces poésies dont les images alors fesaient impression sur moi, qui plus tard charmèrent l'adolescent, et qui, maintenant, chassaient toute inquiétude de mon cœur.

Le patron du vaisseau ne m'accorda que fort peu de tems pour parcourir et observer Ithaque, car le même soir il voulait remettre à la voile et quitter l'île.

Heureusement pour moi, tout ce qu'il y a d'intéressant et d'antique à voir à Ithaque se trouve réuni dans un espace peu étendu.

Un vieil Albanais, qui vivait depuis long-tems dans l'île et servait ordinairement de guide aux voyageurs dans leurs excursions, fut mon Cicerone. Il m'assura que pour voir tout ce qu'Ithaque renferme de remarquable, je n'avais besoin que de suivre les flancs des montagnes et la route qui y conduit. Nous nous mîmes aussitôt en route. Mon Albanais me fit voir d'abord, au sud-est, et tout près de Thiaki ou Vati, le fameux rocher Corax, puis à une très-petite distance de là, une place entièrement nue où l'on prétend qu'était située l'habitation du fidèle Eumée.

Après une petite heure de marche on arrive sur le flanc de la montagne, contre laquelle est adossé Thiaki.

Tout près de Vati, et toujours sur le penchant de la montagne, se trouvent ces murailles remarquables, telles que je n'en ai jamais vu, qui sont, dit-on, des restes du palais d'Ulysse. La construction en est cyclopéenne, et leur caractère colossal prouve leur haute antiquité ; elles sont bâties dans la proportion remarquable de douze pieds de haut sur six d'épaisseur ; leur étendue est fort considérable, et elles fesaient partie d'un bâtiment très-vaste. Quant à moi ne voulant pas perdre une illusion délicieuse, si toutefois c'en était une, je crus fermement que je me trouvais au milieu des débris du palais d'Ulysse et de *Pénélope*. A une demi lieue de là nous arrivâmes à l'emplacement anciens tombeaux grecs; on ne voit pas, et assurément on ne se d terait point que tant d'objets préci y ont été trouvés.

Des voyageurs anglais entreprir il y a dix ans, des fouilles en cet droit ; elles produisirent quantité pièces de monnaie et d'autres ob en or, en argent et en bronze. colonel Daborat se composa une lection de pièces de monnaie d'Itha qui jusq'alors étaient inconnues, ne sais si depuis il a fait tourner découvertes au profit des arts en sant part au public des notions hi riques qu'il a dû obtenir.

On prétend que ce fut dans tombes qu'on trouva la couronne c nommée couronne d'Ulysse. récemment encore de nouvelles f les firent découvir beaucoup d'ol de prix.

On voit encore dans le voisinag Vati les débris d'un édifice rom on l'appelle généralement l'*d'Homère*. Je n'ai pu distingue c'était autrefois un temple ou un ment particulier.

Les antiquités que je viens de crire sont toutes celles que j'ai vu Ithaque, et l'Albanais m'assura air de sincérité qu'il n'y en re effectivement point d'autres. L'hist d'Ithaque est fort simple. Les ciens écrivains l'appellent Ithaqu Dulichium, à moins toutefois, com je l'ai remarqué plus haut, qu'il donnent ce dernier nom à Céph nie.

Ithaque fesait partie des d'Ulysse, dont elle était la réside Son peu d'étendue et sa positio rendirent toujours dépendante du tin ou de la volonté de sa voisine phalonie, dont elle partagea le sous les Grecs, les Romains, les em reurs grecs du tems des croisa plus tard sous les Turcs, puis sou république de Venise.

On sait que l'empereur Ad ayant interrogé un oracle sur la table patrie d'Homère, l'oracle ré dit que c'était Ithaque.

Tout le monde aussi connaï

détails suivans : Homère eut d'abord une école à Smyrne ; de là il accompagna dans ses voyages un habitant riche et distingué de l'île de Leucade, nommé Mentès, qui aimait et cultivait les sciences ; ils allèrent en Espagne, puis à Ithaque, où Mentès laissa Homère, après l'avoir recommandé à un des principaux habitans du pays, nommé Mentor. Celui-ci lui communiqua beaucoup de détails sur Ulysse, Pénélope, Télémaque et Eumée, renseignemens dont il se servit dans son Odyssée. Lorsque Mentès fut revenu ensuite à Ithaque, Homère partit avec lui pour Colophon, et c'est là qu'il devint aveugle. Tout ce qui concerne le chantre ionien n'est-il pas intéressant, même ce que nous en apprennent les traditions les plus reculées et souvent obscures.

L'île d'Ithaque, située sous les 28° 32′ et 30° 48′ de longitude, et 38° 30′ de latitude, peut avoir trente milles de circuit, quatorze de longueur sur six de large.

Le nombre de ses habitans, dont jamais on n'a fait le recensement, est d'environ six mille ; d'autres disent seulement trois à quatre.

L'île presque toute entière n'est composée que d'une seule montagne nue et sauvage, et bordée de tous côtés, excepté là où se trouvent des ports, d'écueils et de rochers escarpés.

Sur toute la côte de l'ouest, le long du canal de Viscardo, on ne voit ni traces de culture ni vestiges d'habitation. Deux moulins à vent seulement sont placés au haut de la montagne située au nord, et que Strabon appelle Nejus.

Il paraît impossible de cultiver davantage ce rocher.

Cependant, non-seulement la petite quantité de grain qu'on y récolte suffit à la consommation de ses habitans, mais même on en exporte quelque peu à Céphalonie et à Zante, où on le préfère à celui de Morée.

Ithaque produit environ quatre millions de livres de raisin de corinthe par an ; ce raisin, un peu d'huile et du bon vin, voilà en quoi consiste son commerce, qui fournit à l'achat du bétail ; car l'île n'en possède point, et le tire de la Morée.

La chasse y est insignifiante, mais la pêche assez abondante ; on y voit peu de fruits et de légumes, mais en revanche beaucoup de volatiles ; et les grands coqs d'Inde qu'on y élève aujourd'hui, eussent été, quelques mille ans plus tôt, de friands morceaux pour les amans de Pénélope,

Les tremblemens de terre inquiètent par fois les habitans d'Ithaque ; mais ils y sont plus rares et moins violens qu'à Céphalonie.

A peine si le nombre de ses villages se monte à cinq ; comme du tems d'Homère, cette île possède des ports excellens et à l'abri de tous les vents. Lorsqu'on se trouve dans celui de Thiaki, des montagnes vous environnent de tous côtés, et l'on n'aperçoit plus son entrée. Il y a encore sur les côtes de l'île beaucoup d'endroits dont on pourrait faire de fort bons ports.

Les habitans aiment le commerce et la navigation, peut-être plus encore que les Céphaloniens ; mais ils ont moins d'intelligence et d'activité ; du reste, ils ne diffèrent point des autres Ioniens par le caractère, les mœurs, les usages et le commerce.

Le capitaine Knox est le résident anglais à Thiaki.

M.

SUR LES TEMS HÉROIQUES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

L'INTRODUCTION des lettres phéniciennes dans la Grèce par la colonie de Cadmus est un fait sur lequel les anciens Grecs n'ont jamais varié*. Il est très-certain que les caractères grecs était originairement les mêmes que ceux des Phéniciens; ils ont donc été portés de la Phénicie dans la Grèce†. La colonie de Cadmus est la seule peuplade phénicienne, du moins la dernière qui se soit établie dans cette contrée: c'est donc AU TEMS DE CADMUS que l'on doit placer l'époque de l'introduction de l'art d'écrire. Cet art a subsisté dans la Grèce jusqu'aux derniers tems de la période héroïque, et il y a subsisté sans interruption: car ce n'est que par une pratique continue que la connaissance une fois acquise put s'en perpétuer. Il s'est donc trouvé dans tous les siècles écoulés depuis Cadmus jusqu'aux tems historiques, des hommes qui ont écrit, et dont les ouvrages ont transmis avec plus ou moins de détail les principaux événemens.*

Lorsqu'Homère parle dans son Iliade des lettres dont Proétus chargea Bellérophon pour le roi de Lycie, il s'exprime d'une manière si simple, qu'il est aisé de voir que Sarpédon, qui raconte cette circonstance à Diomède, suppose l'usage de l'écriture, même celui des lettres missives extrêmement commun et d'une notoriété générale. Aussi, quoique ce passage soit le seul où le poète ait fait mention de l'écriture, on ne peut rien inférer de là, sinon que les héros grecs de l'armée d'Agamemnon, n'étaient pas de grands écrivains. Mais pendant combien de siècles l'art d'écrire n'a-t-il pas été renfermé dans les monastères de l'Europe chrétienne, et presque ignoré des plus grands seigneurs.

Il est vrai que les Grecs n'ont commencé qu'assez tard à composer des ouvrages purement historiques, et que les plus anciennes de leurs chroniques étaient même écrites en vers. On fut long-tems à se persuader que des écrits en langage ordinaire méritassent de passer à la postérité. Ce fut la philosophie qui réconcilia les

---

* Aux mille et une preuves incontestables que c'est aux Phéniciens que la Grèce dût l'écriture alphabétique, nous pouvons en ajouter une fournie par les Grecs eux-mêmes, et qui seule suffirait pour décider la question s'il en était besoin. Les Grecs appelaient les caractères alphabétiques dont ils se servaient Φοινικια γεαμματα, (i. e. *Lettres Phéniciennes*), parce que ces caractères avaient été introduits parmi eux par le Phénicien (ou Cananéen) CADMUS.

† Pline ne nous dit pas seulement que Cadmus donna seize lettres aux Grecs, mais il ajoute *que les anciennes lettres Ioniques étaient semblables aux caractères Phéniciens et à très-peu de chose près les mêmes que celles dont se servaient les Latins....!* Enfin tout se réunit pour nous convaincre que les lettres enseignées aux Grecs par Cadmus sont les mêmes qu'EVANDRE APPORTA EN ITALIE lorsqu'il y conduisit sa colonie Arcadienne avant la guerre de Troie. (*a*)

Au reste, de même que les Hébreux et les Egyptiens, les Phéniciens écrivaient DE DROITE À GAUCHE. Les grecs écrirent aussi quelque tems de droite à gauche, mais ils ne tardèrent pas à modifier cette méthode. D'abord ils tracèrent leurs signes en forme de sillons, en allant de droite à gauche et revenant de gauche à droite. (*b*) Ils donnaient à cette manière d'écrire le nom de BOUSTROPHEDON. Ils y renoncèrent définitivement environ quatre cent cinquante sept ans avant l'ère chrétienne, et se fixèrent dès-lors à la méthode actuelle.

(*a*) *Vid. No* 5 *du Musée des Var. Lit. p.* 224, *notes de la séconde colonne.*

(*b*) Aulu-Gelle nous apprend que les lois de Solon étaient écrites (ou gravées) de cette manière, sur des tablettes de bois conservées à Athènes. Ces tablettes, nommées AXONES, étaient carrées, et tournant sur un pivot, offraient aux passans *un moyen simple* et facile de lire ce qui *était inscrit sur chacune* des quatre faces.

* Encore une fois, il est démontré que les lettres étaient fort anciennes en Grèce. Cicéron était tellement persuadé de cette vérité qu'il ne voulait pas qu'on doutât de l'existence de plusieurs poètes qui avaient écrit avant Homère. Eusèbe nomme Linus, Philammon, Thamyris, Amphion, Orphée, Musée, Bacis, Epiménide et plusieurs autres dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

écrivains avec la prose. Mais ce même préjugé, si *toutefois ce n'est qu'un préjugé*, n'a-t-il pas été CELUI DE TOUTES LES NATIONS? Tant que durèrent les siècles de notre barbarie, on l'a vu régner en Occident, sur-tout par rapport aux ouvrages en langue vulgaire.

Rien n'est si simple et si facile en apparence que de parler ou d'écrire en prose. Il n'est donc pas étrange qu'en comparant le peu d'efforts que ce langage semble coûter, avec les lois gênantes de la poésie, on ait peine à concevoir que les hommes, DANS TOUS LES PAYS, ne se soient avisés que fort tard d'écrire en prose, et que l'époque de cet usage soit, en quelque sorte, pour chaque peuple, celle de la révolution qui l'a tiré de l'enfance et de la barbarie. Au premier coup-d'œil, on méconnaît dans cette marche de l'esprit humain, CELLE DE LA NATURE. On l'y retrouvera cependant à l'aide de quelques réflexions; et ces réflexions bien approfondies conduiront même à penser que les hommes ont été NÉCESSAIREMENT poètes avant que d'être prosateurs. Il ne faut pour cela que distinguer la versification et la poésie proprement dite, convenir de l'irrégularité de l'une et de la monotonie de l'autre dans les premiers tems, et sur-tout observer que l'homme, encore sauvage et barbare, n'a qu'un petit nombre d'idées, qu'il en a peu de réfléchies; qu'incapable de rien généraliser, et concentré dans la sphère étroite des objets sensibles et matériels qui frappent ses organes, il pense moins qu'il ne sent; que son âme ouverte aux impressions étrangères, peut s'en affecter vivement, mais sans pouvoir s'expliquer à elle-même les modifications qu'elle éprouve, les juger et les énoncer avec précision. D'où il arrive que la langue de l'homme en cet état, doit consister en peu de mots; que ces mots ont peu de variations grammaticales; et que toutes les fois que le besoin, la passion, ou quelque affection puissante, comme la douleur, la joie, la surprise le feront parler, il rendra toutes ses pensées par des MÉTAPHORES tirées des objets qui lui sont familiers; ses idées ne paraîtront que sous la forme d'IMAGES; il peindra tout ce qu'il voudra dire.....* Et comme dans toute région que les arts n'ont point défrichée, la nature irrégulière et brute, mais grande et majestueuse, a conservé toute son énergie, et qu'elle présente partout le riche spectacle de ses productions diverses dans toute leur vigueur, l'empreinte qu'un sauvage en reçoit est forte et vigoureuse: son âme s'en pénètre toute entière, et ses monosyllables expressifs doivent être autant de traits qui les peignent, et parleront plutôt aux yeux qu'à l'esprit. Or, les images sont l'essence du langage poétique: tout poète est nécessairement peintre; et les idées les plus métaphysiques sont, pour ainsi dire, forcées de s'assujétir au corps dont il les revêt. Le plus grand poète et le sauvage le plus grossier sont, à cet égard, dans le même cas, avec la différence que, ce qui est dans l'un le fruit du génie et l'effet volontaire du talent, est dans l'autre un effet de la nécessité. Le poète, sans employer la métaphore et l'image, saurait rendre ses idées par le mot propre, et dirait simplement ce qu'il veut dire, s'il oubliait qu'il écrit en vers. Le sauvage n'a qu'une façon de s'exprimer: il doit aux sensations tous les termes d'une langue à peine ébauchée; il est donc forcé de peindre ce qu'il pense: il ne dira pas, en se réconciliant avec son ennemi, *vivons en paix, que l'union subsiste entre nous*: ces mots de PAIX D'UNION lui sont inconnus; ce sont pour lui des termes abstraits et métaphysiques: il dira, *soyons assis sur la même natte, à l'ombre du même arbre; désaltérons-nous au même ruisseau.* Qu'on soumette ces expressions aux lois de la mesure, ou de la rime, ce sera de la poésie. Voilà comment s'expriment aujourd'hui les sauvages de l'Amérique; et c'est ainsi, n'en doutons pas, que s'exprimaient les plus anciens habitans de la

* Qui poterit capere, capiat.

Grèce. Ne soyons donc pas surpris que leurs premiers monumens historiques aient été des espèces d'odes, qui, semblables aux poésies runiques des nations septentrionales, se chantaient et se retenaient facilement; que, dénués du secours de l'écriture, ils aient recouru au RHYTME pour aider leur mémoire, ainsi qu'aux représentations grossières des objets, pour s'en rappeler le souvenir et le transmettre à leurs enfans; que ces espèces d'hiéroglyphes, dont les traits bizarres exprimaient souvent des phrases entières, soient devenus des symboles, clairs d'abord et bientôt inintelligibles; que ces symboles conservés avec soin, transmis de père en fils, aient fini par devenir des objets de culte, et l'une des sources les plus fécondes de l'idolâtrie, dans une contrée où les arts furent introduits et cultivés par des races depuis longtems idolâtres.

S'il est vrai que le passé est comme un tableau dans lequel le présent et quelquefois même l'avenir se montrent à des yeux clairvoyans, et si dans ce sens on peut dire que l'étude des faits est le seul genre de divination qu'autorisent la raison et l'expérience; il n'est pas moins vrai que l'histoire moderne rend à l'histoire ancienne autant qu'elle en reçoit, et qu'elle peut répandre un grand jour sur les antiquités les plus reculées, en nous fesant retrouver dans la manière dont les choses se passent à nos regards, celle dont elles ont dû se passer autrefois loin de nous dans des conjonctures pareilles. C'est donc dans les forêts de l'Amérique qu'il faut aller voir la Grèce encore sauvage: on reconnaîtra dans les mœurs, les idées, les lois et l'industrie de ces peuples du nouveau monde, qu'on croit guerriers et qui ne sont que chasseurs, les mœurs, les idées, les lois et le génie des plus anciens Grecs. Comme eux, ces Grecs se croyaient ENFANS DE LA TERRE, comme eux ils avaient la notion vague d'une DIVINITÉ: de part et d'autre on voit des Antropophages, des devins, des jongleurs; ce sont, des *deux côtés, mêmes* ruses de guerre, mêmes ressources contre des besoins pareils: si ce n'est que les Grecs ayant d'assez bonne heure cessé d'être sauvages, par leur mélange avec des nations civilisées, n'ont pas eu le tems d'acquérir, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'espèce d'érudition propre à cet état d'ignorance; qu'au contraire, les Américains dont nous parlons ayant été de tout tems sauvages et l'étant encore, ont fait dans ce genre de vie tous les progrès dont il est susceptible. D'âge en âge, ils se sont formés, ils se sont instruits à leur manière; on trouve parmi eux des SAUVAGES CONSOMMÉS; c'est-à-dire des gens plus habiles que ne l'étaient les Grecs dans l'art de se passer des arts proprement dits; des gens qui possèdent tous les moyens possibles d'y suppléer, et savent employer ces moyens avec l'intelligence et la facilité que donne l'habitude. Un savant du dernier siècle a saisi et fait valoir cette idée de la ressemblance des anciens Grecs avec les nations de l'Amérique septentrionale; mais il la pousse au-delà du vrai: elle est devenue entre ses mains, la base d'une hypothèse ingénieuse, mais trop hardie, que nous devons accueillir néanmoins, sans l'adopter, en faveur de l'ouvrage auquel elle a donné lieu, et des détails intéressans dont est rempli cet ouvrage singulier. L'idée, quand au fond, n'en est pas moins juste: il ne s'agit que de n'en point abuser; et pourvu que la comparaison ne tombe que sur des objets qui s'y prêtent; pourvu sur-tout qu'on n'en tire pas des conséquences étrangères, on sera frappé de la justesse du parallèle sur une infinité de points. Nous en pourrions citer un grand nombre si nous ne craignions point de trop nous écarter de notre sujet. L'essentiel est de les indiquer, et d'en conclure que les hommes, placés dans les mêmes circonstances seront toujours et partout les mêmes, d'où naît une seconde conséquence; c'est que les détails des mœurs de nos sauvages modernes nous donnent à-peu-près ceux des mœurs grecques dans les siècles inconnus.

(*La fin au Numéro prochain.*)

APOTHÉOSE.

APOTHÉOSE, déification. Ce mot vient de ἀπὸ, et de Θεὸς, Deus. Dans les premiers tems chez les Païens, les hommes bienfaiteurs de leurs semblables, les législateurs, les fondateurs des villes, les inventeurs des arts, les guerriers célèbres, récompensés pendant leur vie par l'estime et l'admiration publique, l'étaient après leur mort par les honneurs accordés à leur mémoire. On donnait à leurs tombeaux des places distinguées, on les décorait avec un soin religieux, on les couvrait de fleurs et d'offrandes, on s'assemblait autour de ces monuments respectables pour rendre un hommage annuel à ceux dont les cendres y reposaient. Cette coutume, en dégénérant, produisit l'apothéose; et, comme la flatterie avait souvent transformé les hommes en héros, la superstition transforma les héros, en dieux. L'apothéose était donc une cérémonie religieuse, par laquelle les anciens mettaient les grands hommes au rang des dieux. Les Grecs, non contens de leur faire de magnifiques funérailles, de leur élever de superbes tombeaux, leur rendaient encore les honneurs divins; ils leur dressaient des autels, et leur immolaient des victimes. Souvent même ils leur bâtissaient des temples, établissaient des jeux solennels, des sacrifices annuels, et célébraient des fêtes en leur honneur.

Les apothéoses ou déifications passèrent des Grecs aux Romains. Le premier qu'on mit au rang des dieux, à Rome, après sa mort, fut Romulus. La chose se fit sans beaucoup de cérémonie. On se contenta pour cela du serment d'un sénateur nommé Julius Proculus, qui assura l'avoir vu monter au ciel. Il n'en fallut pas davantage; on déclara Romulus ou Quirinus dieu tutélaire de Rome; on lui bâtit un temple; on lui dressa des autels, et on célébra des fêtes en son honneur. Depuis Romulus jusqu'à Auguste, les Romains ne firent point d'apothéose. Ce fut ce dernier qui s'avisa de la rétablir en faveur de Jules César son père adoptif, avec toutes les cérémonies observées depuis, et décrites fort au long par Hérodien. Dans la suite les Romains, par une flatterie outrée, mirent tous leurs empereurs au rang des dieux. Voici la cérémonie de l'apothéose des empereurs romains, décrite par Hérodien, livre IV. On commençait par faire autoriser la consécration par un décret du sénat, qui mettait l'empereur au rang des dieux, ordonnait qu'on lui bâtirait des temples, qu'on lui ferait des sacrifices, et qu'on lui rendrait les honneurs divins.

Aussitôt que l'empereur était mort, toute la ville prenait le deuil; car cette cérémonie était un mélange de tristesse, de joie et de culte divin: ensuite on ensevelissait le corps du défunt à la manière ordinaire, avec une grande pompe. Après cela, on fesait une image de cire tout-à-fait ressemblante à celui qui venait de mourir, mais avec un air pâle, comme s'il était encore malade: on la plaçait à l'entrée du palais sur un grand lit d'ivoire fort élevé, que l'on couvrait d'une étoffe d'or. Le sénat, en robe de deuil, restait rangé au côté gauche du lit de parade pendant une grande partie du jour, et au côté droit étaient les dames et les filles de qualité avec de grandes robes blanches, toutes simples, sans colliers et sans bracelets. On gardait le même ordre sept jours de suite, pendant lesquels les médecins s'approchaient de tems en tems pour considérer le prétendu malade, et trouvaient toujours qu'il baissait de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin ils prononçaient qu'il était mort. Alors les chevaliers romains les plus distingués, avec les plus jeunes sénateurs, chargeaient sur leurs épaules le lit de parade et le portaient le long de la rue, qu'on nommait Sacrée, jusqu'à l'ancien marché où se trouvait une estrade

de bois peint; sur cette estrade était construit un péristyle enrichi d'ivoire et d'or, sous lequel on posait le brancard et la statue de cire. Les magistrats et les sénateurs s'asseyaient dans la place, tandis que deux chœurs de musique chantaient sur des airs lugubres l'éloge du défunt. Ensuite le nouvel empereur fesait l'éloge de son prédécesseur. Après quoi l'on emportait au champ de Mars le brancard avec la figure. Là on trouvait un bûcher de charpente tout dressé. C'était un quarré en forme de pavillon, de quatre à cinq étages, qui allaient toujours en diminuant comme une pyramide. Le dedans était rempli de matières combustibles et le dehors revêtu de drap d'or, de compartimens d'ivoire et de riches peintures. Chaque étage était en forme de portique, soutenu de colonnes, et sur le faîte de l'édifice, était ordinairement placé le char doré, dont avait coutume de se servir l'empereur défunt. Ceux qui portaient le brancard où reposait la figure de cire, le remettaient entre les mains des pontifes, qui le plaçaient au second étage du bûcher. Autour de ce lit, on entassait toutes sortes de parfums, d'essences, de fruits, d'herbes odoriférantes. Cependant des cavaliers, préparés pour cette fête, couraient dans un bel ordre autour du bûcher, fesant des voltes en cadence qui imitaient les danses pyrrhiques. On fesait aussi courir des chars, sur lesquels étaient les images des Romains qui s'étaient distingués dans les armes ou dans le gouvernement de l'empire. Les conducteurs de ces chars avaient des robes de pourpre.

Les courses achevées, le nouvel empereur, une torche à la main, mettait le feu au bûcher; les premiers magistrats fesaient la même chose. La flamme prenait en même tems de tous côtés et gagnait promptement l'édifice; alors on voyait sortir du faîte du bûcher, un aigle qui, s'élèvant fort haut au milieu d'un tourbillon de feu et de fumée allait, à ce que croyait le peuple, porter au ciel l'âme du défunt, et, depuis ce jour, on lui rendait le même culte qu'aux autres dieux. Selon cette description d'Hérodien, il paraît qu'on ne portait sur le bûcher que la figure de cire de l'empereur et qu'on brûlait le corps séparément et sans cérémonie. Cependant Dion Cassius assure que le corps était sur le même lit, mais caché sous une couverture de pourpre brodée en or, et que l'on ne voyait que la figure en cire, posée sur le devant du lit.

SYNONYMES.

GENS ET PERSONNES.

Le mot *gens* a une valeur très-indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, et d'avoir un rapport marqué à l'égard du sexe. Celui de *personnes* en a une plus particularisée, qui le rend plus susceptible de calcul et de rapport au sexe, quand on veut le désigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la cour, les *personnes* de l'un et de l'autre sexe y sont plus polies qu'ailleurs.

Le plaisir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, et ne souffre pas qu'on soit plus de huit *personnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connaître la qualité des *gens* et le nombre des *personnes* qui la composent.

Dans tous les gouvernemens, il se trouve des *gens* mal-intentionnés; et il y a toujours dans les assemblées quelques *personnes* mécontentes.

Les rois ne sont pas des *personnes* sacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

Gent, gens, signifie proprement

lignée : c'est donc un mot col-
par sa nature ; aussi, chez les
s, signifie-t-il peuple, nation.
oit des *gens* est le droit des na-
. On disait autrefois la *gent* :
erbe dit la *gent* qui porte le tur-
Segrais a dit encore *gent fa-*
ie, comme le cardinal du Perron
invincible, l'un et l'autre traduit
l'Enéide. Nous disons encore
squement, *la gent moutonnière*,
nt trotte-menu, avec La Fon-
. Enfin, le mot *gens* est sans
employé suivant sa valeur éty-
gique pour désigner une espèce
culière, une classe, un ordre de
mnes, de citoyens, d'acteurs.
i nous disons *gens d'église*, *gens*
ionde, *gens de finance*, *gens de*
e, *gens d'affaires*, *gens de mé-*
gens de qualité, *gens de mer*,
de journée, *gens de robe* et
d'armes d'où *gendarmes;* et de
ie, *gens de bien*, *gens d'honneur*,
de sac et de corde, *gens de rien*,
sans aveu. Nous dirons au sin-
er, *homme d'affaire*. *homme de*
, *homme de rien*, *homme d'hon-*
, etc. La propriété de ce mot
donc incontestablement d'expri-
le genre, l'espèce, la force, l'état
personnes, ou de désigner collec-
nent les *personnes* d'un tel état
ar leur état, leur condition, leur
ession, leurs qualités communes.
uant à la valeur du mot *personne*,
nme le moins instruit sait ou sent
indique ce qui est propre, parti-
r à l'objet, ce qu'il a de person-
ou d'exclusif, ce qui le caracté-
et le distingue. Une telle *per-*
e, est un tel individu : votre per-
e est vous, c'est votre *personnel*,
êtes telle *personne*. Nous ne
ns pas, pour désigner une sorte
spèce de *gens*, ce sont des *per-*
es de métier, des *personnes d'af-*
es, des *personnes du roi* ou *de*
, des *personnes du peuple*, etc ;
les *personnes de cœur*, des *per-*
es d'honneur, des *personnes de*
t.

e mot *gens* a donc la propriété
inctive de désigner la foule ou la
ntité indéfinie, et l'espèce ou les
quantités spécifiques des *personnes* collectivement considérées sous ce rapport commun; et le mot de *personnes*, des individus différens et leurs qualités propres, ou sous des rapports particuliers à chacun, ou sous un rapport commun de circonstances, abstraction faite de toute autre.

En disant les *gens du monde*, vous spécifiez la sorte de *gens*. Si vous dites des *gens*, sans addition, vous désignez une sorte de *gens*, ou des *gens* d'une sorte particulière, mais sans la spécifier. Vous dites que vous avez vu *plusieurs personnes*, et par-là vous n'indiquez entre elles aucun rapport ; vous direz que vous les avez *vues se promener*, et par-là vous ne marquez entre elles d'autre rapport que celui d'une action semblable.

Vous direz qu'il y avait à telle fête *toute sorte de gens*, ou des *gens de toute espèce*, pour marquer la foule et le mélange des états. Vous direz que vous ne connaissez pas les *personnes* qui passent, sans attacher à ce mot d'autre idée que celle d'individus ou de particuliers qui vous sont inconnus.

On demande quel était, sous les rois de la première et de la seconde race, en France, l'*état des personnes*? L'*état des gens* aurait supposé une condition commune, et ce mot n'aurait été ni clair ni noble.

Lorsqu'il s'agira d'une assemblée composée de *gens* du même ordre, pour exécuter, ensemble une chose de leur état, vous direz qu'il n'y avait que des *gens* ou des sujets choisis. Lorsque vous ne voudrez désigner ni objet, ni dessein, ni rapport commun, vous parlerez de *personnes* choisies.

Il y a gens et gens, c'est-à-dire, différentes sortes ou espèces de *gens :* il y a aussi *personnes et personnes*, c'est-à-dire, des *personnes* d'un mérite ou d'un caractère particulier ou différent.

On dira pour toute la jeunesse, sans distinction, les *jeunes gens :* pour distinguer le sexe, on dira les *jeunes personnes*.

Les *honnêtes gens* forment une espèce de ligue, de corps. Les per-

SYNONYMES.

isolées, épar- quelquefois vos gens: considérés à part, sans liaison sociale, sans dépendances, sans rapport d'état, ce sont des *personnes*.

des *gens*, du *personnes*, que de es incroyables. Le défini comme celui oquerie déterminée it sur les *personnes*. le caractère commun emarqué dans divers s direz ces *gens*-là: ue des caractères par- ls ou tels, vous direz *sonnes*-là.

, vos domestiques, votre société, vous les appelez

Appliqué à des personnages subalternes ou assujettis, vague par lui-même, fait pour exprimer la multitude et la foule, particulièrement affecté à désigner l'*espèce* ou la *sorte*, (termes si souvent employés injurieusement), le mot de *gens* est souvent une dénomination familière, leste, cavalière, méprisante; et, par les raisons contraires, le mot de *personnes* est plutôt une qualification honnête, décente, respectueuse, noble.

BAGATELLES.

ntin, connu de Pogge, avait un cheval. Il en trouva un ui voulut vendre vingt-cinq Je vous en donnerai quinze nt, dit-il au maquignon, et je votre débiteur du reste. Le gnon y consentit. Quelques après il alla demander ses dix ts. Il faut, dit l'acheteur, vous enir à nos conventions. Je vous it que je vous devrais le reste, et ie vous le devrais plus, si je vous payais

d'histoires originales, dont il semblait qu'il eût un recueil intarissable. Il se plaisait surtout à raconter les méfaits de ses compatriotes.

Il disait que, fesant faire l'exercice à feu à sa compagnie, et ayant donné à chaque homme une douzaine de cartouches à tirer, un de ses soldats avait un fusil en si mauvais état, que ce ne fut qu'à la septième charge que le feu prit. La violence du coup fut telle, que l'homme tomba d'un côté et l'arme de l'autre. Des soldats relèvent leur camarade, et le sergent va pour ramasser le fusil. "Ah! mon sergent, cria le bon Suisse, n'y touchez pas, il a encore six coups à tirer."

Une dame pressait vivement de questions M. de T. P. célèbre tout à la fois et par les places éminentes qu'il occupait, et par les grâces de son esprit, pour savoir laquelle il préférait d'elle ou de madame***. M. de T. évitant de répondre d'une manière décisive, et cherchant à se tirer d'embarras par les complimens ordinaires, pour le pousser à bout, cette dame lui dit: "Je suppose que moi et madame soyions en danger de nous noyer, laquelle sauveriez-vous?—*Je crois que vous nagez mieux qu'elle*, répondit M. de T. P."

Le chevalier de Courten, officier-général et lieutenant-colonel des Gardes-Suisses, était recherché dans les sociétés de Paris et de il amusait par une quantité

Le jour de la Fête-Dieu, les tapisseries des Gobelins étant tendues à Versailles, le long d'une rue, pour le passage de la procession, depuis dix heures jusqu'à midi, M. de Courten, pour empêcher que des indiscrets les touchassent, dit à un Suisse de sa compagnie: "Promène-toi depuis ici jusqu'à l'église. Voilà une baguette que tu tiendras à la main: tu ne feras semblant de rien, et tu la remueras toujours." Mais il ne crut pas nécessaire de lui dire que, lorsqu'on aurait enlevé les tapisseries, il pouvait se retirer. Passant par hasard dans cette même rue, après neuf heures du soir, la retraite ayant été battue depuis long-tems, il aperçut son Suisse qui continuait de se pro-

mener, remuant toujours sa baguette. " Eh! qu'est-ce que tu fais là, un tel? lui demanda-t-il.—Mon colonel, je fais semblant de rien." Faire semblant de rien en se promenant, et remuant sa baguette, avait paru au soldat l'essentiel de sa consigne.

Il racontait, qu'ayant amené à Versailles un domestique de son pays, tout fraîchement arrivé de ses montagnes, et qui avait la plus grande envie de voir le roi, il lui permit de prendre un habit bourgeois, et le plaça lui-même dans la galerie au moment du passage pour la messe. Au retour, il lui demanda s'il avait bien vu le roi. " Ah! parfaitement, monsieur.—Et à quoi l'as-tu reconnu ?—Oh! cela n'est pas difficile: à sa calotte rouge." Le bon Suisse n'avait pas imaginé qu'un monarque pût être habillé comme les seigneurs de sa cour; et ayant vu le cardinal de Rohan distingué par sa calotte rouge et sa belle figure, il n'avait pas douté que ce ne fût le roi, et avait tenu constamment les yeux attachés sur lui.

M. de Courten ne s'épargnait pas lui-même dans ses narrations. Il se plaisait à montrer un passe-port portant son signalement, qui avait été dicté, à la frontière, par un officier Suisse, et écrit bien littéralement par un secrétaire qui ne savait pas mieux le français que son maître. Voici les termes de ce signalement, dont l'orthographe était proportionnée au style : " Grand, pas tant grand, gros, pas tant gros, laid de fisage, oulcéré de petit férole, mal fait de quilotte, pardon, monsié."

Le chevalier de Courten était accueilli très-familièrement chez madame la comtesse de Brionne. Cette princesse s'était crue obligée d'engager à dîner un personnage fort singulier. C'était un gentilhomme Breton, de Saint-Malo, si taciturne, qu'il ne fesait jamais de questions, et répondait à peine par des monosyllables à celles qu'on lui adressait. La princesse défia le chevalier de le faire parler, et il accepta le défi. Il se mit à table à côté de cet original, affecta de lui faire les honneurs. " Quel potage mangerez-vous?—Riz. —Quel vin préférez-vous?—Blanc." Dix questions de ce genre obtinrent des réponses à-peu-près pareilles. Il commençait à se décourager, quand il imagina qu'il réussirait mieux en lui parlant de sa patrie. " Monsieur, vous êtes de Saint-Malo ?—Oui.—Est-il vrai que cette ville est gardée par des chiens ?—Oui.—Oh ! cela est bien singulier!—Pas plus singulier que de voir le roi de France gardé par des Suisses.—Princesse, dit M. de Courten, en s'adressant à madame de Brionne, je vous avais bien promis que je le ferais parler."

Un confesseur demandant par curiosité en confession à une de ses pénitentes, comment elle s'appelait : Elle lui répondit, avec autant d'esprit que de modestie, en ces termes : " Mon père ; mon nom n'est pas un péché."

La reine Elisabeth, après avoir remarqué toutes les galanteries que Villa Mediana fesait dans les tournois, lui dit un jour, qu'elle voulait absolument connaître sa maîtresse. Villa Mediana s'en défendit quelque tems; mais enfin, cédant à sa curiosité, il lui promit de lui en envoyer le portrait. Le lendemain il lui fit donner un paquet ; la reine n'y trouvant qu'un petit miroir, et s'y voyant elle-même, comprit aussitôt l'amour de l'Espagnol.

M de la Roche, gentilhomme ordinaire du roi (LouisXVI), et jouet habituel de la cour, à cause de sa grande loquacité, de sa naïveté et de la familiarité originale qu'il affectait même auprès du souverain, essuya une aventure piquante, et qui ne fit qu'apprêter davantage à rire à ses dépens. Allant de Paris à Versailles pour son service, il se trouve dans une voiture publique à deux places, à côté d'un homme bien mis, qui en chemin lui propose du tabac. " Je n'en prends jamais, répondit-il; j'ai cependant une assez belle boîte, comme vous le voyez ; c'est un présent du feu roi." En disant cela, il montre une superbe tabatière, où était le portrait de Louis XV entouré de diamans. Le compagnon de voyage prend la boîte, l'admire, et la rend au propriétaire, qui la remet dans sa poche. Arrivé au château, il descend de voiture (son compagnon l'avait quitté à l'entrée de l'avenue). Il croit sentir que sa poche est légère; il y fouille, et n'y

trouve qu'un mauvais morceau de papier, sur lequel était écrit ces mots au crayon : " Quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière."

Au milieu d'un dîner où se trouvaient plusieurs personnes de distinction, on vint à parler d'un homme qui mangeait extraordinairement, et on citait des exemples étonnans de sa voracité. " Il n'y a rien de surprenant dans tout cela, dit un officier du régiment aux gardes, qui se trouvait présent, et j'ai dans ma compagnie un soldat qui, sans se gêner, mange un *veau tout entier.*" Chacun se récria, et l'officier proposa un pari considérable, qui fut accepté par tous ceux qui se trouvaient présens. Au jour indiqué, les parieurs se rendent chez un traiteur ; et l'officier, afin de tenir en haleine l'appétit de son mangeur, avait fait apprêter à différentes sauces les différentes parties du veau. Le soldat se met à table ; les plats se succèdent et sont engloutis avec une rapidité incroyable. Chacun admire, et ceux qui avaient parié contre l'officier commencent à trembler ; le soldat avait déjà dévoré à peu près les trois quarts du veau, lorsque se tournant vers son capitaine : " Ah ça, mon capitaine, il me semble qu'il serait tems de faire servir le *veau*, autrement, je ne réponds pas de vous faire gagner votre pari." Il avait cru que, tout ce qu'on lui avait servi jusqu'alors n'était que pour réveiller son appétit, et pour peloter en attendant partie. On se doute bien que les parieurs ne firent point de difficulté de s'avouer vaincus, et de payer un pari qui avait été si bien gagné.

Sarrazin répétait le rôle de Brutus en présence de Voltaire ; sa mollesse dans l'invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur et de majesté qu'il mettait dans tout le premier acte, impatienta l'auteur au point qu'il lui dit, avec une ironie sanglante : " Monsieur, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome, et qu'il ne faut point parler au dieu Mars comme si vous disiez : *Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie.*"

Le baron de Poëlnitz avait changé deux fois de religion : de luthérien il s'était fait catholique, et de catholique protestant. Il n'avait eu en vue, dans ces changemens de religion, que ses intérêts particuliers. Un jour qu'il parlait à Frédéric II de sa pauvreté et de ses besoins, et qu'il mettait dans ses discours tout le feu dont il était capable : " Je voudrais bien vous être utile, lui dit le roi, mais comment faire ? Vous savez que je ne puis suffire à tout qu'à force d'économie, tant ce pays est pauvre. Si vous étiez resté catholique, je pourrais vous gratifier de quelque bon canonicat ; j'en ai de tems en tems à ma nomination, et vous concevez que j'aimerais mieux vous en donner un qu'à bien d'autres. Mais, maintenant vous êtes réformé, c'est-à-dire, attaché à la religion qui est la plus pauvre de toutes ; elle ne m'offre aucun moyen de vous secourir ; c'est bien dommage, et j'en ai un véritable regret." Le baron fut trompé à l'air de bonhomie avec lequel Frédéric avait dit tout cela ; il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de renoncer à la plus grande perfection, et de revenir à ce qui était le plus utile. Dès le soir même, il alla abjurer, et comme le roi lui avait annoncé qu'il y avait un riche canonicat catholique de vacant, il crut qu'il qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et vint, le lendemain, déclarer que, suivant le conseil de Sa Majesté, il était redevenu catholique, et qu'il espérait que le roi effectuerait, envers un ancien serviteur de la famille royale, les espérances qu'il l'avait autorisé à concevoir. " J'en suis vraiment désolé, répondit le roi ; mais j'ai donné, ce matin même, le canonicat en question. Ce contretems est cruel ! Mais pouvais-je deviner que vous étiez si prêt à changer encore une fois de religion ? Que puis-je faire, maintenant ?.... Ah ! je me rappelle qu'il me reste encore à nommer à une place de rabin. Faites-vous Juif, et je vous la promets."

Henri IV. fut complimenté par des députés du parlement de Paris sur une victoire qu'il avait remportée. Le maréchal de Biron qui y avait eu beaucoup de part se trouva à leur audience : *Messieurs*, leur dit le roi en leur montrant ce maréchal, *voilà un homme que je présente également à mes amis et à mes ennemis.*

POÉSIE.

INDÉPENDANCE DE L'HOMME DE LETTRES ET DE L'ARTISTE.

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage,
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile,
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talens, de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille; et dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiége et me désole,
On pleure: mais bientôt la tristesse s'envole;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire.
Elle rit et s'égaie aux danses du satyre.
Où l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis rians consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses.
Beaux-arts, dieux bienfesans, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.

Sur le front des époux de l'aveugle fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles;
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.

LE CONVALESCENT,

STANCES.

J'ai vu les beaux jours de ma vie
Se changer en nuits de douleur,
Et sur ma tête appesantie,
La mort étendre sa pâleur.
Comme une comète effrayante,
J'ai vu sa faux étinceler,
Et sur la tombe dévorante,
Mon corps fragile chanceler.

A peine à ma vingtième année,
Je touchais à mon dernier jour;
Je me disais: L'heure est sonnée
Où je disparais sans retour:
Déjà s'affaisse ma paupière,
Un voile épais vient l'obscurcir;
Mes tristes yeux à la lumière
Se ferment pour ne plus s'ouvrir.

Quel est le ténébreux asile
Où va me conduire la Mort?
Que m'importe? il sera tranquille,
Je n'y porte point le remord.
O mes amis! de quelques larmes
Viendrez-vous baigner mes cyprès?
Mon exil même aura des charmes,
Si je revis dans vos regrets.

C'en est fait, redoublant de rage,
Mes maux frappent leur dernier coup;
D'Epidaure l'amer breuvage
Ne peut rien contre leur courroux.
Mes yeux ne doivent plus prétendre
A tes dons, précieux sommeil!
Celui qu'il m'est permis d'attendre,
Hélas! n'aura plus de réveil!

Que dis-je? ta volonté sainte
Peut me retirer du tombeau,
Dieu juste, et de ma vie éteinte
Rallumer encor le flambeau.
En vain de son ombre éternelle
La Mort s'apprête à me couvrir,
Si, dans ta bonté paternelle,
Ton bras daigne me secourir!

Quel rayon perce le nuage
Qu'autour de moi grossit la Mort?
Mon vaisseau, brisé par l'orage,
Pourrait-il regagner le port?
Est-ce l'Aurore qui se lève?
Est-ce un fantôme que je voi?
J'achève mon pénible rêve,
Et le jour luit encor pour moi.

A mes yeux de couleurs nouvelles
L'Espérance a peint l'avenir;
Et de mes souffrances cruelles
Je n'ai plus que le souvenir.
O doux printems; je te salue!
Qu'avec plaisir je te revois!
A ton aspect mon âme émue
Croit naître une seconde fois.

Dans une heureuse rêverie
Tout plonge mes sens enchantés.
Le ruisseau qui, dans la prairie,
Promène ses flots argentés,
L'aurore, le jour, qui naguère
Sans leurs charmes frappaient mes yeux,
Tout me fait trouver sur la terre
Les délices qu'on goûte aux cieux.

O Santé! déesse chérie,
Compagne et sœur de la Gaîté,
Avec la coupe de la vie
Tu m'offres la félicité!
La Parque, en renouant ma trame,
A pris le soin de l'embellir:
Pour la douleur j'avois une âme,
Et j'en ai deux pour le plaisir!

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

ROME.

Beaux-Arts—Sculpture.

On assure que Sir George Beaumont, qui voyage dans ce moment en Italie, a acheté pour la Grande-Bretagne, le beau groupe de Michel Ange, représentant *le Christ, la Vierge et Saint-Jean.* Ce groupe est une des plus belles productions du ciseau de ce grand maître.

Les journaux anglais retentissent des louanges de M. Gibson, jeune sculpteur, qui donne beaucoup d'espérance, et qui étudie depuis deux ans à Rome. Son premier essai est une *Psyché*, portée par les Zéphyrs, qu'on dit fort belle. Sir George Beaumont l'a fait exécuter en marbre. Le sentiment, la beauté des formes, et la finesse des contours, qu'on dit réunis dans cette statue, en feraient un chef-d'œuvre. Sur la recommandation de Canova, qui estimait beaucoup le talent de ce jeune artiste, le duc de Devonshire lui a commandé l'*Amour désarmant Mars.* M. Gibson vient de terminer le modèle, en plâtre, d'une figure de *Pâris présentant la pomme à Vénus.* Il avait aussi composé le modèle d'une *Nymphe se parant*, qu'il exécute en marbre, pour M. Watson Taylor.

PARME.

Traduction de l'Iliade.

On est surpris qu'après tant de traductions de l'*Iliade* faites avant celles de M. Monti, on ne cesse pas d'en publier encore après celle-ci. M. Michele Leoni, avantageusement connu par le grand nombre de ses traductions du latin et de l'anglais, va publier aussi sa nouvelle traduction de l'*Iliade.* Il promet de donner, à partir du 1er Octobre, un chant par mois, avec des dessins du célèbre Flaxman, retracés par M. Gozzini, et gravés par le jeune Lasinio, tous deux Florentins.

ST.-PETERSBOURG.

Poésies de Byron et de Walter Scott.

On publie, depuis quelques années, de très-bonnes traductions russes, en prose, des poésies de ces deux écrivains. Le *Courrier de l'Europe*, de 1821, a donné des extraits des poëmes de *lord Byron*, qui ont été publiés au commencement de cette année, par M. *Katchenovsky.* Ce petit volume, in12, contient: 1° le *Siége de Corinthe;* 2° *Mazeppa;* 3° *Giaour;* et 4° la *Fiancée d'Abydos.*—Le poète *Joukovsky* a enrichi la littérature russe d'une belle traduction, en vers, du *Prisonnier de Chillon.* Quant aux poésies de *Walter Scott*, elles commencent à avoir des traducteurs seulement depuis cette année: on en a inséré quelques-unes dans les 22e et 24e livraisons du *Bien-intentionné*, de 1822, journal littéraire; et le *Courrier de l'Europe* (livraisons 9, 10, 11, 12, 13, et 14) de cette année a donné une traduction, bien faite, du *Chant du dernier Barde.*

PARIS.

Nécrologie—Andrieux.

Le 6 Décembre 1822, à quatre heures, au milieu des consolations de la religion, des soins et de la douleur de sa famille, cet habile artiste, cet excellent homme a expiré, à l'âge de soixante-un ans.

M. Bertrand Andrieux, graveur en médailles, chevalier de l'Ordre royal de Saint-Michel, membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne,

en Autriche, était né à Bordeaux le 4 Novembre 1761. Il sentit de bonne heure son génie le porter vers l'art de la gravure, et ses premiers pas dans cette carrière annoncèrent un succès éclatant.

A cette époque, la gravure en médaille avait perdu l'éclat qu'elle avait jeté sous les Varin et sous les Dupré; un style faux et recherché, un dessin roide et incorrect avaient pris la place de la naïveté et de la facilité de dessin qu'on admire dans leurs ouvrages; d'estimables artistes luttaient sans doute avec succès contre le mauvais goût, mais il en fallait un qui, nourri des beautés sévères et des grâces de l'antique, eût assez le sentiment de la perfection pour s'écarter tout d'un coup de la route battue, et replacer, d'une main ferme, au rang qu'il doit occuper, un art dont les monumens bravent le tems et les révolutions des empires.

Venu fort jeune à Paris, son coup d'essai annonça le restaurateur de la gravure en médailles; et pendant quarante ans on vit sortir de son burin, aussi fécond que brillant, une foule de productions que depuis long-tems les connaisseurs placent parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique de tous les pays et de tous les tems.

Toujours choisi par le gouvernement pour exécuter les médailles des événemens les plus mémorables, son talent est associé à tous les genres de gloire qui ont consolé la religion et les arts de nos longs malheurs; et quand la restauration vint faire briller sur la France des jours meilleurs, une ardeur nouvelle sembla s'emparer d'Andrieux. Empressé d'enrichir l'histoire numismatique des descendans de Saint-Louis, de faire éclater toute sa joie, il publia, dans l'espace de trois ou quatre années, une foule de médailles, parmi lesquelles on distingue la *gr Minerve assise, distribuant des ronnes;* la médaille de la *St équestre de Henri IV*, celle *Vaccine* et celle de *l'Etude*, cel *Rétablissement du Culte* et celle *France en deuil au 20 Mars.*

Il avait terminé depuis peu de la grande médaille que M. le c Chabrol de Volvic, préfet de la S l'avait chargé d'exécuter pour la de Paris, à l'occasion de la naiss du duc de Bordeaux; cette méd du plus grand module, avait été sentée au Roi le 29 Septembre der il l'avait composée, exécutée et a vée au milieu des souffrances qui puis deux ans surtout, causaient famille et à ses amis les plus alarmes.

Un triste pressentiment, puisé le dépérissement toujours croissa sa santé, semblait l'avertir qu'il vaillait à son dernier ouvrage, o moins pensait-il que cet ouvrage, consacrait à une ville du sein d quelle sa réputation avait pris ésor, qui avait admiré toutes ses b productions, terminerait assez n ment sa carrière d'artiste pour lui fût permis de la quitter, et de ser à d'autres le soin de la parc sur ses pas. Jouissant d'une ré tion méritée et incontestable, de time de tous les grands artistes, hô des bontés du Roi, qui lui avait, puis deux ans conféré le cordo chevalier de Saint-Michel; aimé, pecté de ses amis, chéri d'une fa dont il était la joie; doué du c tère le plus aimable, que lui fallu pour couler des jours tranq et heureux, s'il eût pu recouvr santé! Mais, hélas! les décrets i nétrables de la Providence ne l'av pas réglé ainsi.

Imprimé par G. Schulze,
Poland Street.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 10.] *MARS*, 1823. [TOME II

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Page

Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de, Genlis 99

MÉLANGES.

Lettre sur l'État et les Progrès de la Littérature Chinoise en Europe 102

La Jeune Femme Exigeante. (Nouvelle.) 107

La Fresque 112

Les Dîners du Baron d'Holbach.. 114

Extrait d'une Lettre de Marseille. 123

Zunilda. (Nouvelle Suédoise)... 124

BAGATELLES 134

POÉSIE.

Page

La Chaumière 138

Énigme ..... *ib.*

Sans Toi, et avec Toi ..... *ib.*

La pauvre Lise ..... *ib.*

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Egypte.—Progrès dans la Civilisation; situation commerciale et industrielle 140

Nécrologie.—Madame de Villette, née de Varicourt 142

Leipsick.—Librairie 143

Canton de Genève.—Topographie. —Relief de la Suisse ..... *ib.*

Hospice du Saint-Bernard 144

Librairie ..... *ib.*

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET Cnie.; BOSSANGE ET Cnie.; ET BOOSEY ET FILS.

PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

.] *MARS*, 1823. [TOME II.

BIOGRAPHIE.

(STÉPHANIE-FÉLICITÉ DE SAINT-AUBIN, COMTESSE DE),

'46, près d'Autun en Bourrut très-jeune sur la scène nonde. Plus favorablement : la nature que par la forgrâces, sa beauté et un tarable pour la musique, la tôt accueillir dans les meiliétés de Paris. Après de uccès en plus d'un genre, entourée d'une foule d'admais ce ne fut cependant l hasard qu'elle dut l'avanormer une union qui lui ang distingué dans le monde rocha de la famille du duc

Une lettre très-spirituelle par Mlle Ducrest à une de , tomba entre les mains du Genlis ; et la simple lecture it, dont il n'avait jamais vu fit naître en lui le sentiment if intérêt, qui se changea une véritable passion, et il rtune et sa main à la jeune qui écrivait si bien. Mme devint par ce mariage nièce de Montesson, alors unie elle-même au duc d'Orléans père, par un mariage qu'on appelait secret, parce qu'il n'était point avoué à la cour, mais qui d'ailleurs était connu de tout le monde. Le duc de Chartres vit chez elle Mme de Genlis ; et bientôt entraîné par le charme irrésistible de sa personne et de son esprit, ce prince résolut de l'attacher à sa maison, et de lui confier l'éducation de ses trois fils et de sa fille, avec le titre inusité pour une dame, de *gouverneur*. Il fallut le consentement de Louis XVI, qui répondit assez brusquement à la demande du prince, " gou- " verneur ou gouvernante, peu im- " porte; vous êtes le maître de faire " ce qu'il vous plaira: d'ailleurs le " comte d'Artois a des enfans !" Mme de Genlis fut dès-lors installée en sa nouvelle qualité au Palais-Royal ; et pour justifier le choix qu'on avait fait d'elle comme institutrice des enfans du premier prince du sang, elle publia successivement plusieurs ouvrages d'éducation: *Adèle et Théodore ; les Veillées du château ; les Annales de la vertu*, et surtout le *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, ou Théâtre d'éducation*, furent très-favorablement ac-

cueillis du public. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de deux ouvrages de théologie qui parurent à l'époque de la première communion de l'aîné de ses élèves. A l'étonnement de voir sortir d'un boudoir du Palais-Royal des livres de piété, succédèrent bientôt d'amères critiques. On alla jusqu'à contester à Mme de Genlis ses droits d'auteur, et l'on assurait que *les Lettres sur la religion de l'abbé Gauchet* avaient fourni le fond, et un certain abbé Lamourette la forme de ces écrits. Les théologiens plus sévères prétendirent que tout ce que Mme de Genlis avait ajouté, et particulièrement ses notes, n'étaient point orthodoxes, et les hommes du monde jugèrent que l'auteur ne semblait point appelé par son talent à traiter des sujets de controverse religieuse. Quelques philosophes s'égayèrent même assez méchamment sur certains passages. Mme de Genlis pardonna bientôt aux théologiens et aux hommes du monde; mais elle voua depuis aux philosophes une haine implacable, et c'est le sentiment dans lequel elle a le plus constamment persisté. Les orages de la révolution éclatèrent peu de tems après, et donnèrent aux opinions et à l'existence de Mme de Genlis une tout autre importance. Sa conduite politique, soumise à de sévères investigations, a été vivement censurée. Nous respectons trop et son âge et son sexe, pour répéter les jugemens rigoureux des biographes qui ont jusqu'ici parlé d'elle. Nous ne nous autoriserons pas davantage de l'exemple qu'elle a donné elle-même, en traitant trop souvent ses contemporains, et surtout d'illustres contemporaines, avec une excessive rigueur, qu'on a hautement taxée d'injustice. La dévotion exaltée à laquelle elle s'est élevée en ses dernières années, quand le zèle ardent qui l'accompagne ne se trouve pas heureusement tempéré par une des premières vertus chrétiennes, la charité, porte sans doute à une sévérité extrême pour autrui, et peut faire oublier le précepte divin : " Ne " *condamnez* point, afin de n'être " point condamné." Nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs, pour la suite de la vie publique de Mme de Genlis, à l'ouvrage qu'elle a publié elle-même, sous le titre de *Précis de ma conduite*, et qui contient des détails très-curieux. Forcée de quitter la France pour se mettre à l'abri des orages politiques, dont la famille du duc d'Orléans fut bientôt atteinte, après avoir séjourné quelque tems en Angleterre, où elle fut conduite par Pétion, elle se rendit en Belgique, où elle maria bientôt sa fille d'adoption, la belle Pamela, à lord Fitz-Gerald, depuis célèbre par son infortune. Elle se rendit ensuite en Suisse, et se retira dans le couvent de Sainte-Claire à Bremgarten, avec Mlle d'Orléans, qui s'en sépara bientôt pour aller joindre sa tante, la princesse de Conti, à Fribourg. Mme de Genlis quitta depuis la Suisse, où elle avait éprouvé quelques désagrémens; voyagea en Allemagne, et demeura long-tems dans les environs d'Hambourg, où elle maria sa nièce, Mlle de Sercey, avec un des plus estimables négocians de cette ville, M. Mathiessen. Le gouvernement consulaire fut plus favorable à Mme de Genlis que le directoire : elle obtint non-seulement sa radiation de la liste des émigrés et sa rentrée en France, mais Napoléon devint pour elle prodigue de faveurs, lui accorda une pension considérable et un logement à l'Arsenal, avec le droit de prendre dans la bibliothèque de ce nom, tous les livres qu'elle jugerait nécessaires à son usage. Elle entretint long-tems une correspondance particulière et très-suivie avec l'empereur. Après la restauration des Bourbons, M. le duc d'Orléans a aussi assigné une pension à Mme de Genlis, et elle a toujours vécu, depuis sa rentrée en France, entourée d'égards et des plus tendres soins de sa respectable famille. Quelques discussions imprudemment entamées avec des hommes de lettres distingués, et dans lesquelles, malgré ses grands talens pour la polémique, la victoire s'est rarement déclarée en sa faveur

ont pu seules troubler le calme dont sa vieillesse était appelée à jouir. Outre les nombreux ouvrages sortis de l'inépuisable plume de Mme de Genlis, et imprimés sous son nom, elle s'était associée à la rédaction de plusieurs recueils périodiques, tels que l'ancien *Mercure de France*; la *Bibliothèque des romans*, le *Journal des dimanches ou de la jeunesse*, etc. Elle avait même entrepris à elle seule la rédaction d'un journal qui devait servir de modèle à tous les autres, et qui portait le titre de *Journal imaginaire*. Après avoir travaillé à la *Biographie universelle*, elle se brouilla avec ses collaborateurs; mais, pour ne pas faire perdre au public le fruit de ses veilles, elle fit imprimer les articles qu'elle avait composés, et les publia séparément, sous le titre *De l'influence des femmes dans la littérature*. Non-seulement ses contemporaines sont peu ménagées dans cet ouvrage, mais par épisode elle y attaque le style et jusqu'aux principes de l'illustre archevêque de Cambray. On conçoit qu'il doive y avoir en effet une grande divergence d'opinion, comme il y a opposition prononcée de caractères, entre Fénélon et l'auteur des *Chevaliers du Cygne*. Outre les ouvrages cités ci-dessus, Mme de Genlis a encore publié : *Discours sur la suppression des couvens de religieuses, et sur l'éducation publique des femmes*, 1790, 1 vol. in 8vo; *Discours sur l'éducation de monseigneur le dauphin, et sur l'adoption*, 1790, in 8vo; *Leçons d'une Gouvernante à ses élèves, ou Fragmens d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans de M. d'Orléans*, 1791, 2 vols. in 12mo; *Discours sur l'éducation publique du Peuple*, 1791, 1 vol. in 8vo; *Nouveau théâtre sentimental*, 1791, 1 vol. in 8vo; *Discours sur le luxe et l'hospitalité*, 1791. 1 vol. in 8vo; *Les Chevaliers du Cygne, ou la cour de Charlemagne*, Hambourg 1795, 3 vols. in 8vo, réimprimés avec changemens en 1805; *Epître à l'asile que j'aurai*, suivie de *deux fables*, du *Chant d'une jeune sauvage*, de *l'Epître à Henriette Sercey ma nièce*, et des *Réflexions d'un ami des talens et des arts*, 1798, 1 vol. in 8vo; *Précis de la conduite de Mme de Genlis depuis la révolution*, 1796, in 8vo. et in 12mo; *Les petits émigrés*, 1798. 2 vols. in 8vo; *Manuel du voyageur*, 1798, 2vols. in 8vo; *Herbier moral ou Recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives*, 1799, 1 vol in 12mo; *Les Mères rivales, ou la Calomnie*, 1800, 3 vols. in 8vo; *Le petit La Bruyère, ou les actes et mœurs des enfans de ce siècle*, 1800, 1 vol. in 8vo; *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, 1800, 1 vol. in 12mo. et 1801, 1 vol. in 8vo; *Les vœux téméraires*, 1799, 3 vols. in 12mo. réimprimés en 1802, 2 vols. in 8vo; *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, 1801, in 8vo; *Nouvelles heures à l'usage des enfans*, 1801, 1 vol. in 12mo; *Mademoiselle de Clermont*, nouvelle historique, 1802, 1 vol. in 18mo; *Nouveaux contes moraux et nouvelles historiques*, 1802, 3 vols. in 12mo, et 3 autres vols. qui ont paru depuis. *Les souvenirs de Félicie L****, 1804, 1 vol. in 12mo; *Suite des souvenirs de Félicie*, 1807, 1 vol. in 12mo; *La duchesse de La Vallière*, 1 vol. in 8vo; *Les monumens religieux*, 1804, in 8vo; *Le comte de Corke*, suivi de *Six nouvelles*, 1805, 2 vols. in 12mo; *Alphonsine*, 1806, 2 vols. in 8vo; *Mme de Maintenon*, 1806, 1 vol. in 8vo; *Le siége de la Rochelle*, 1808, 2 vols. in 8vo; *Saint-Clair, ou la victime des sciences et des arts*, 1808, 1 vol. in 8vo; *Alphonse, ou le fils naturel*, 1809, 3 vols. in 8vo; *Arabesques mythologiques*, 1810, 1 vol. in 12mo; *La maison rustique*, 1810, 3 vols. in 8vo; *La botanique historique et littéraire*, 1 vol. in 8vo; *Observations critiques pour servir à l'histoire de la littérature au XIXme siècle*, 1811. 1 vol. in 8vo; *Examen critique de l'ouvrage intitulé Biographie universelle*, 1811, in 8vo; *Suite de l'examen, etc.*, 1812, in 8vo; *La feuille des gens du monde*,

ou *le Journal imaginaire*, 1811, 1 vol. in 8vo; *Les bergères de Madian, ou la jeunesse de Moïse*, poëme en prose en six chants, 1811, 1 vol. in 12mo: *Mademoiselle de La Fayette, ou le siècle de Louis XIII*, 1813, 1 vol. in 8vo; *Les ermites des Marais-Pontins*, 1814, 1 vol. in 8vo; *Histoire de Henri-le-Grand*, 1815, 2 vols. in 8vo; *Jeanne de France*, 1816, 2 vols. in 12mo; *Le journal de la jeunesse*, 1816, 1 vol. in 12mo; *Les Battuécas*, 1816, 2 vols. in 12mo; *Abrégé des mémoires du marquis de Dangeau*, 1817, 4 vols. in 8vo; *Tableaux de M. le comte de Forbin*, 1817, 1 vol. in 12mo; *Zuma, ou la découverte du quinquina*, suivie de plusieurs autres contes, 1817, 1 vol. in 12mo; *Les Parvenus*, 3vols. in 8o.

MÉLANGES.

LETTRE

SUR L'ÉTAT ET LES PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE CHINOISE EN EUROPE.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, combien l'étude de la langue chinoise a été mal dirigée pendant deux siècles. Les missionnaires, qui y avaient fait de très-grands progrès, n'avaient pas donné leur secret aux savans d'Europe. Quelques-uns des premiers avaient laissé accréditer l'idée que la vie d'un homme était trop courte pour apprendre à lire les caractères, et néanmoins plusieurs d'entre eux démentirent, par leur exemple, cette opinion si absurde en elle-même. Quant à ceux qui, sans aller en Chine, avaient voulu marcher sur leurs traces, ils avaient pour la plupart suivi une si mauvaise route, que c'eût été merveille si, dans toute leur vie, elle les eût conduits au but. L'analyse la plus simple, la méthode la plus naturelle leur étaient inconnues. On avait fait des caractères chinois comme des hiéroglyphes mystérieux, qu'on ne pouvait entendre que par une sorte de divination. Aussi la découverte la plus insignifiante en ce genre était-elle payée par l'admiration générale. Si l'on eût parlé d'expliquer Confucius ou de traduire un roman chinois, les lettres de Cuper ou de Lacroze, d'Holstenius ou de Peiresc eussent annoncé ce prodige au monde savant. Une centaine de caractères, dont la forme et le sens étaient défigurés comme à l'envi par les graveurs et les dissertateurs, faisaient une réputation brillante en ce genre. C'est ainsi que Spizelius, Menzelius, Tenzelius, André Muller, Masson, ont passé dans leur tems pour savoir le chinois; leurs essais si vantés alors sont maintenant tombés dans un oubli mérité. Hyde, Bayer, Etienne Fourmont, mieux servis par leurs correspondans de la Chine, avaient acquis des connaissances un peu plus étendues: mais leurs ouvrages, dont l'imperfection est maintenant bien reconnue, ne pouvaient servir à répandre du jour sur une matière où de si faibles progrès leur avaient coûté tant de peines. Fourmont même fit tort à ses travaux à force d'en exagérer l'importance et les difficultés. On le laissa jouir tout seul d'une conquête qui avait épuisé ses forces et dont on ne le voyait tirer aucun fruit. Ses deux élèves furent ses meilleurs ouvrages: dirigés par lui vers l'étude du chinois, Deguignes et Deshauterayes acquirent une connaissance assez approfondie du *kou-wen*, et surent en tirer parti pour des recherches historiques d'une grande utilité. On

ne voit pas qu'ils se soient occupés du *kouan-hoa*, ni par conséquent de la littérature proprement dite. On ne voit pas surtout qu'ils aient rien fait pour se donner des successeurs ou des collaborateurs. Il semblait que le mérite de savoir le chinois fût plus grand quand on le possédait seul. On s'en montrait jaloux, comme d'un trésor qui eût perdu à être partagé. Aussi quand, des deux seuls Français (sans compter les missionnaires), qui eussent été en état de lire les ouvrages chinois, Deguignes mourut le dernier en 1800, il ne se trouva personne pour recueillir son héritage littéraire. L'étude du chinois redevint ce qu'elle avait été avant lui, une étude mystérieuse, vague et insignifiante. On s'occupa de minuties; on annonça des dictionnaires sans avoir lu un seul livre; on vanta les beautés de la langue sans la savoir; on disputa sans fin sur la forme et l'orthographe des caractères; on en inséra dans de petites dissertations, pour éblouir les lecteurs et en imposer sur la nullité du fonds par la magie de ces brillans accessoires. De Murr et Hager, hommes d'ailleurs d'un grand mérite, me paraissent avoir trop cédé à cette disposition puérile. Il semblait alors à quelques personnes que l'emploi des caractères exotiques devait donner un certain relief à leurs ouvrages, comme si la connaissance d'une langue difficile était un titre de gloire, lors même qu'on n'en fait aucun usage. M. Montucci ne tarda pas à appeler les amateurs de la langue chinoise à des travaux plus judicieux, et M. Klaproth, donnant des exemples au lieu de préceptes, montra, par d'heureux essais, comment on pouvait faire tourner la connaissance de cet idiome au profit de l'histoire et de la géographie. Je commençais alors à recueillir les fruits de six années d'études, que le défaut de secours et d'autres circonstances, que je ne veux pas rappeler, m'avaient rendues fort pénibles. J'avais, comme dit Confucius, *fait en cent ce qu'un autre eût pu faire en dix*. A cette époque, quatre ou cinq personnes pouvaient se flatter en Europe d'avoir acquis, à force de peine et de patience, l'intelligence des livres chinois. Mais le moment approchait où elle devait être ouverte à tous ceux qui voudraient se la procurer, par un peu de zèle et d'application. Deux circonstances hâtèrent ce moment: la publication du dictionnaire du P. Basile de Glemona, que M. Deguignes le fils prit la peine de faire imprimer; et la création d'une chaire de langue et de littérature chinoises au collége royal de France.

J'aurais maintenant à vous rendre compte des efforts qui ont été faits, depuis huit ans, et pour étendre et propager en France la connaissance du chinois; mais la part que j'y ai prise est le motif même qui m'empêche de m'y arrêter. On n'aurait pu prévoir, il y a quelques années, le succès dont ils ont été couronnés, et dont le Journal Asiatique a déjà offert les preuves incontestables. Il en coûtera moins maintenant de traduire un livre entier, qu'il n'en eût coûté aux Muller et aux Menzelius pour donner l'analyse de quatre ou cinq caractères. C'est que l'étude de la langue a été dirigée d'après une méthode philosophique, et qu'on a cessé de s'attacher aux accessoires, en négligeant le principal. Qu'il me soit permis de remarquer qu'un cours public était le meilleur, et peut-être le seul moyen d'atteindre ce résultat. Il est impossible qu'une douzaine d'hommes studieux s'assemblent régulièrement pour s'occuper d'un objet quelconque, sans que leurs idées ne s'étendent et ne se rectifient. C'est l'effet de toute réunion peu nombreuse, que la vérité s'y découvre, et que l'erreur et les préjugés s'y dissipent comme d'eux-mêmes. J'ai eu, d'ailleurs, ce bonheur particulier dans mes leçons, qu'attirés par l'importance des questions de métaphysique et de haute littérature qui se rattachent à l'étude de la langue chinoise, des hommes d'un esprit supérieur sont constamment venus m'apporter leurs lumières et m'imposer l'heureuse nécessité d'être toujours clair, précis et métho-

dique. S'ils ont appris de moi un peu de chinois, je leur ai, moi, une bien plus grande obligation, puisqu'ils m'ont instruit à enseigner ce que je savais, et obligé d'apprendre ce que je ne savais pas. De tels avis m'ont été fort utiles quand j'ai rédigé, sous la forme d'une grammaire, les élémens qui offrent le précis de mes dictées, et qui seront désormais le texte de mes leçons. Ce petit volume, dont le plan a reçu quelque approbation, doit contribuer à répandre au dehors l'intelligence du chinois, s'il m'est permis de juger de l'avenir par le passé, et du public par mes auditeurs.

Une circonstance heureuse a concouru avec celles dont je viens de parler. A l'exemple de l'honorable traducteur du Code pénal des Mandchous, les Anglais, maîtres du commerce de Canton, ont commencé à s'occuper de littérature chinoise. Un missionnaire protestant a entrepris, et partiellement achevé de grands ouvrages. Le dictionnaire de M. Morrison, supérieur sous plusieurs rapports à celui du P. Basile, est surtout préférable à celui-ci pour l'intelligence de la langue vulgaire. L'un et l'autre réunis peuvent être d'un grand secours aux étudians. Par malheur, les livres imprimés aux Indes seront toujours peu répandus sur le continent, et leur utilité, restreinte à un petit nombre de personnes. Il eût toutefois été fort injuste de passer ceux-là sous silence. Les Anglais ont plus fait que nous dans ces derniers tems ; car leurs travaux sur la langue chinoise sont maintenant au niveau des nôtres, et nous avons beaucoup à travailler pour soutenir la réputation de supériorité que nos missionnaires nous avaient acquise, et que Sir W. Jones lui-même avait reconnue.

La position des savans anglais, les moyens pécuniaires dont ils disposent, et qui sont tels qu'on croirait faire un singulier acte de munificence en accordant pour un ouvrage d'érudition la centième partie de ce que leur coûte, à Macao, l'impression d'un seul dictionnaire ;* tout cela donne quelque désavantage aux littérateurs d'Europe, qui sont souvent plus embarrassés de publier un livre que de le faire. Mais si nous pouvons être devancés par ces heureux émules dans la publication des textes, et de tout ce qui exige de grands frais d'impression, nous avons pour dédommagement la critique historique, où nous conserverons longtems l'avance que nous ont procurée les travaux des Gaubil, des Mailla, des Visdelou, des Deguignes, des Klaproth. En marchant sur leurs pas, que de choses ne pouvons-nous pas faire à Paris à la Bibliothèque du Roi, qu'on ne pourrait tenter, dont on ne s'aviserait même pas à Canton, ou au collége anglo-chinois de Malaka ! Les savans des deux nations peuvent se partager la tâche, et s'acquitter chacun de leur côté de la portion qui leur sera échue, au grand avantage des lettres et de la vérité. Moins bien placés pour découvrir et pour recueillir des matériaux, nous sommes plus en état de comparer et de discuter. Nous sommes surtout plus disposés à dédaigner une futile rivalité, à rendre justice aux efforts de nos concurrens, et par conséquent à en profiter. Nous nous servirons du Dictionnaire de M. Morrison pour traduire, et peut-être dans dix ans fera-t-on encore à Macao des tables chronologiques de l'empire chinois, sans avoir lu l'histoire des Huns.

Toutefois, il est juste de le dire, un honorable changement s'est opéré dans l'esprit de ceux qui cultivent la littérature chinoise. Ils sentent le besoin d'avoir des collaborateurs et ils les appellent de toutes leurs forces. Les premiers qui avaient abordé cette étude voulaient garder tout pour eux, parce qu'ils possédaient peu de choses. — Ceux d'à-présent veulent communiquer ce qu'ils ont acquis, parce qu'ils sont riches, et qu'ils sentent qu'ils le deviendront davantage en partageant. — Que de travaux, en effet, dont un seul —

* *Le Dictionnaire* de M. Morrison doit coûter dix mille livres sterling. La compagnie des Indes fait les frais de cet ouvrage, et abandonne l'édition en présent à l'auteur.

homme ne saurait se charger, et qu'une réunion de personnes laborieuses peut seule entreprendre sans témérité ! Tirer des livres chinois les matériaux d'un dictionnaire historique et géographique, comme la Bibliothèque orientale de d'Herbelot ; compléter l'histoire de la Tartarie, du Tibet, de l'Inde au-delà du Gange, du Japon ; étendre et rectifier nos connaissances géographiques sur l'intérieur de toutes ces contrées ; traduire les livres sacrés de Bouddha, dont les originaux indiens sont vraisemblablement perdus, ceux des adorateurs du *Logos* (Taosse), que nos missionnaires ont, pour la plupart, traités avec un dédain si injuste et si mal-entendu ; extraire des ouvrages encyclopédiques ou spéciaux les notions relatives à l'histoire naturelle, aux arts utiles, aux procédés mécaniques ; faire connaître par des traductions complètes ou des analyses étendues les pièces de théâtre, les meilleurs romans, les recueils de poésie ; voilà une partie de ce qu'il faudrait faire, et, j'ose le dire, de ce que nous ferons, si nos efforts, pour aplanir la route et ouvrir l'accès aux étudians, ne demeurent pas absolument infructueux.

Je tirerais cette assurance du changement même qui s'est opéré dans les idées, et de la multitude des notions fausses qui ont disparu depuis quelques années. Rappelez-vous, Monsieur, ce qu'on pensait encore des Chinois en 1812 ; les disputes dont ils étaient l'objet ; l'ignorance et les préjugés que les écrits mêmes des missionnaires n'avaient pu complétement effacer. L'étude de la langue et de l'écriture chinoises, exigeait, disait-on, la vie d'un homme : or, je ne parlerai ici ni de sir George Staunton, ni de M. Klaproth, dont les travaux sont hors de rang, et ont d'ailleurs devancé l'époque dont je parle, mais MM. Morrison, Milne, Marshman, M. Thoms, imprimeur de la compagnie à Macao, et plusieurs autres, les ont apprises en quelques années ; et, M. F. Fresnel n'a pas mis deux années pour être en état de lire et d'interpréter des ouvrages aussi difficiles que le sont les romans. On vantait beaucoup le mécanisme de l'écriture, et bien des gens l'admiraient sur parole : trois grammaires, autant de dictionnaires, un excellent supplément au vocabulaire du P. Basile, ont réduit l'idée qu'on s'en formait à sa juste valeur ; et des règles pratiques, restreintes à ce qu'elles ont d'utile et d'applicable, ont remplacé les suppositions vagues et les notions erronées. On a déchiffré la plus antique inscription de la Chine, recherché dans les écritures modernes ce qui restait de vestiges des plus anciennes, et tracé par les faits l'histoire de l'invention des caractères Chinois, et de leur diverses transformations, depuis la représentation directe des objets matériels, aux époques les plus reculées de l'histoire, jusqu'aux moyens postérieurement imaginés par les Japonais et les Coréens, pour exprimer des syllabes et constituer un alphabet. Sur la parole d'un missionnaire peu instruit, on répétait sans cesse que les Chinois étaient le plus ignorant des peuples en géographie, et qu'avant les jésuites, ils ne connaissaient pas même les pays situés au nord de la Grande Muraille et des Déserts de Sable. On les a vengés de ce reproche, toujours par des faits, en montrant que leurs frontières avaient été portées jusque sur la mer Caspienne ; que des provinces de Perse avaient été réunies à l'empire, qu'ils avaient connu jusqu'aux *Lupones* de la carte de Peutinger* : et qu'en un mot c'était chez eux qu'il fallait chercher des renseignemens précis sur l'histoire et la géographie physique et politique de la Boukharie et du Mawar-ennahar. On a tiré d'un de leurs livres la description la plus complète qu'on possède encore du Camboge ; on s'est servi de leurs cartes et de leurs relations pour éclaircir un grand nombre de points

* Peuplade du nord du Caucase, inconnue à tous les autres peuples, si ce n'est aux Arméniens.

obscure de la géographie de l'Asie dans le moyen âge; et le plus beau travail qu'on ait encore exécuté en ce genre, aura pour base les descriptions et les itinéraires des Chinois. On a déjà vu deux exemples remarquables du parti qu'on en pouvait tirer. Deux archipels, inconnus à nos navigateurs, ont passé des cartes chinoises sur les nôtres, et cette double découverte est un résultat plus avantageux à la géographie, et obtenu à moins de frais que ceux de certains voyages de long cours. On disait que ces peuples avaient toujours négligé l'étude des langues étrangères: mais le nom qu'ils donnent à la langue samskrite, ayant été reconnu, on a trouvé qu'ils avaient des dictionnaires samskrits; que leurs savans avaient fait des traductions d'ouvrages indiens et tibétains; on a appris aussi, non sans quelque étonnement, qu'ils possédaient des dictionnaires polyglottes, et qu'il y avait depuis six siècles à Péking, un collége pour l'enseignement des *langues occidentales*, ainsi qu'une institution pour les *jeunes de langues* et les interprètes. On a fait plus: on s'est aidé des documens renfermés dans leurs livres historiques, pour tracer, avec le secours des langues, l'origine et la descendance des tribus de races diverses dans la haute Asie. On supposait que les Chinois avaient toujours été sans communication avec les nations de l'Occident; mais on n'a pas seulement retrouvé dans leurs livres les détails les plus exacts sur ce commerce de la soie, dont le terme oriental était inconnu et livré aux disputes des savans; on a découvert, dans la liste des patriarches, successeurs de Bouddha, un monument du plus haut intérêt, pour la chronologie orientale et l'histoire ancienne de l'Hindoustan. On a montré les principes pythagoriciens et platoniciens enseignés par leurs philosophes avant l'époque de Platon et de Pythagore, le nom ineffable de JEHOVAH, le dogme du *Logos* et celui de la triade platonique, j'ai presque dit le secret des mystères, dans un ouvrage chinois du cinquième siècle avant notre

Les idées qu'on s'était formée mœurs, des habitudes et des in tions du peuple chinois, n'ont pa moins complétement réformées p traduction des ouvrages de lé tion, de philosophie ou de littér qui ont paru depuis dix ans, e France, soit en Angleterre. Gén ment, et en toute matière, c'étai des passages extraits des livres ch et traduits par les missionn qu'on avait raisonné. Le sens en toujours incertain, et l'interprét sujette à la controverse. Maint ce sont les originaux que l'on cou et que l'on cite, avec autant de fa que de sécurité. Ces ouvrages devenus l'une des sources qu'il plus permis à la critique de négl

Les progrès qu'a faits la littér chinoise depuis dix ans sont menses, et, par leur nature, i peuvent manquer d'en amener d'a plus considérables encore. Cette a pris un des premiers rangs p les branches de la littérature étaient et il est désormais impossible q le perde. On étudiera le chinois, co le samskrit ou l'arabe, si l'on acquérir des idées nouvelles, de tions justes, des connaissances tives sur l'homme et sur la nature le présent et sur le passé, dan espace qui embrasse la moitié l'Asie, et qui comprend le tiers race humaine; on l'étudiera compléter l'histoire des émigra des peuples, des révolutions de l'a monde et du moyen âge, de la m et des aberrations de l'esprit hu et pour tracer sur un plan plus le tableau des croyances et des trines, et le catalogue des dr bien plus riche et presque aus téressant que celui des vérités. motifs qui ont appelé à cette Gaubil, Prémare, Deguignes, malgré les difficultés dont on la e entourée, sollicitèrent tant de Leibnitz et Fréret; ces motifs su tent tout entiers, ou, pour m dire, ils se sont accrus et multi pour le progrès même des con

sances : les obstacles seuls ont disparu. Et ce ne sont pas les faibles et incertains produits d'une mine à peine entr'ouverte, ou les restes d'une mine épuisée, qui s'offrent aux amateurs de la langue chinoise, c'est une littérature toute entière, toute neuve, une matière riche et comme inépuisable aux découvertes les plus intéressantes. Ne vous étonnez donc pas si le zèle du prosélytisme nous anime, et si, empressés de voir exécuter ce que nous avons projeté, nous aspirons au moment où la langue chinoise sera aussi généralement connue que le sont dès à présent l'arabe ou le persan. Ceux qui lui accorderont la préférence, auront un avantage entre mille autres : celui de pouvoir plus aisément atteindre et dépasser leur guide.

Je suis, etc.,

J.-P. ABEL-RÉMUSAT.

LA JEUNE FEMME EXIGEANTE.

NOUVELLE.

La jeune Amélie d'Osville, enfant gâté de la nature et de la fortune, l'avait été aussi de ses parens dans son enfance, et de la société, depuis le jour où elle avait paru pour la première fois dans le monde. L'encens qu'on nous donne de trop bonne heure, rend notre tête un peu légère, la vanité s'en empare, et n'y laisse plus de place pour la réflexion.

Cependant seize ans, une jolie figure, des grâces embellissent de légers défauts. La vanité dans une jeune personne que nous aimons, n'est qu'une justice qu'elle se rend à elle-même; nous oublions que la modestie nous plairait davantage. Clairval, amoureux d'Amélie, avait cherché à lui plaire, et s'était servi, pour parvenir à son but, du moyen le plus facile et le plus sûr, de la flatterie. Il avait l'esprit vif, l'imagination variée, et ce talent frivole, mais agréable de tourner avec aisance ces petits vers de société dont tout le mérite est dans l'à-propos, qui, comme des étincelles, brillent et meurent en naissant, mais produisent quelquefois une impression durable sur le cœur de la femme qui sut les inspirer. Clairval et Amélie étaient mariés depuis deux ans, et un enfant avait cimenté cette union qu'aucun nuage apparent n'avait encore troublée. Cependant, il faut l'avouer, Clairval avait insensiblement changé de ton et de langage. Il aimait toujours sa femme avec la même tendresse, mais il ne faisait plus de vers pour elle. Occupé du soin de la rendre heureuse, il ne songeait plus à la flatter. Son langage avec elle était celui de la franchise et de la confiance, non celui de la galanterie. Il pensait que le bonheur s'exprime autrement que les désirs : que la galanterie peut être fort agréable dans le monde, mais qu'elle doit être fort insipide auprès de la femme avec qui l'on doit passer sa vie. Avant d'être marié, il avait voulu paraître le plus aimable des amans; une fois marié, il ne pensa plus qu'à être le meilleur des maris.

Mais ce n'est pas à dix-huit ans qu'une femme nous aime pour nos bonnes qualités seulement. A cet âge la réflexion n'a pas encore passé dans le cœur. Madame de Clairval fut vivement blessée du changement de son mari : dans toute la fraîcheur de sa beauté, environnée d'adorateurs, elle crut devoir se dédommager des hommages qu'on lui refusait dans sa maison, par ceux qu'on lui prodi-

guait dans le monde. On devina bientôt que la vanité était sa passion favorite, et l'encens ne lui fut pas épargné. Clairval s'aperçut qu'elle jouissait de son triomphe avec peu de modération, et que ce désir effréné de plaire pourrait nuire à son bonheur et à sa réputation. " Vous étiez hier fort gaie chez madame de Belmont, lui dit-il un jour; et je remarque avec chagrin, mon amie, que vous paraissez beaucoup plus heureuse dans le monde que dans votre ménage... Votre remarque est juste, répond madame de Clairval avec un peu d'aigreur; dans le monde on s'empresse de me rendre ce qui m'est dû, et dans mon ménage on me compte pour rien.—Vous l'entendez mal, ma chère amie, répondit Clairval. Dans le monde on vous flatte comme une jolie femme, et cela est bien: chez vous on vous traite comme une femme estimable, comme une bonne mère, comme une tendre amie, et cela vaut encore mieux. Dans le monde l'amour-propre met en jeu tous les ressorts d'un esprit frivole et léger pour vous tourner la tête; dans votre ménage c'est le cœur seul qui vous parle avec toute la franchise du sentiment. Dans le monde on cherche à vous séduire; dans votre ménage ...."

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'une société nombreuse. Madame de Clairval est bientôt entourée d'un cercle de jeunes gens à la mode; son éloge est sur toutes les lèvres, dans tous les regards. Une conversation vive, quoique sans suite, offre à chacun l'occasion de déployer son esprit et son amabilité. Madame de Clairval ne dit pas un mot qui ne soit relevé, répété par tout le cercle: qu'elle a d'esprit! que de grâce! que de finesse! C'est le cri universel; éloges d'autant plus flatteurs qu'ils sont mérités.

Parmi cette foule de jeunes admirateurs des charmes de madame de Clairval, on remarquait surtout Floréville; sa taille était belle, sa figure agréable, sa parure élégante et recherchée. Il est vrai que tant d'agrémens extérieurs étaient gâtés par beaucoup d'affectation dans les manières, et qu'à l'esprit, qu'on ne pouvait lui refuser, il ne joignait pas la moindre dose de sens commun; mais peut-être, s'il avait réuni ces deux qualités, aurait-il eu moins de succès dans le monde, où l'affectation est souvent prise pour le bon goût, et le ridicule pour le bon ton où les plus solides qualités ne valent pas toujours un défaut à la mode.

Floréville avait entrepris la conquête de madame de Clairval, et croyait même avoir déjà fait quelques progrès dans son cœur. Il ne s'était pas trompé; quoique madame de Clairval eût une connaissance parfaite et l'amour de ses devoirs, il était tems de venir au secours de sa raison. Un jour Clairval entre dans la chambre de sa femme; elle était absente, mais elle avait laissé, par mégarde, sur son secrétaire, le commencement d'une lettre qu'elle écrivait à une amie de son enfance. Clairval jeta les yeux sur ce papier, et lut ce qui suit:

" Il s'en faut bien, ma chère amie, que je sois aussi heureuse que tu l'imagines. Il est vrai que mon mari est toujours le meilleur des hommes; je crois à sa tendresse, mais il n'est plus pour moi ce qu'il était avant de m'avoir épousée. Qu'est devenu ce tems où il était soumis à toutes mes volontés, à mes moindres caprices? Il ne me parlait que pour me dire des choses galantes et flatteuses. Il se néglige de jour en jour. Ses procédés sont toujours les mêmes, mais non ses manières et son langage. Il me traite d'égal à égal. Croirais-tu qu'il ose me donner des conseils, à moi, qu'il regardait autrefois comme un oracle? Il oublie tous les jours les moyens qu'il a employés pour me plaire, et sans lesquels certainement je ne l'aurais jamais aimé. Heureusement une foule de jeunes gens s'empressent autour de moi, et je trouve en eux ces soins, ces attentions fines et recherchées que mon mari n'a plu

pour moi. Il en est un surtout..... Ah ! si tu le voyais, tu l'aimerais, je gage. Il se nomme Floréville. Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer un homme plus aimable; il joint à l'esprit le plus brillant, la galanterie la plus délicate. C'est l'homme à la mode, et je crois que cette fois-ci la mode a raison. Je puis te dire en confidence que j'ai fait sa conquête, et que...."

Madame de Clairval s'était arrêtée à cet endroit de sa lettre. Son mari ne laissa pas d'être ému à cette lecture; mais, en réfléchissant, il crut trouver dans ce qui l'affligeait quelques lueurs d'espérance et de consolation. Ma femme m'aime encore, se dit-il à lui-même; elle rend justice aux qualités de mon cœur: c'est moins de ma conduite avec elle que de mes manières qu'elle est mécontente; eh bien ! il faut en changer. Elle regrette l'encens que je lui prodiguais autrefois; je vais recommencer à en brûler à sa gloire: sans doute je vaincrai mes rivaux une seconde fois en me servant de leurs propres armes, ou plutôt, car au fond Amélie est raisonnable et sensible, elle apprendra ce que valent réellement les fadeurs de la galanterie, en la voyant succéder à l'expression franche et naturelle de la plus solide affection.

Il arrive dans un de ces cercles nombreux où sa femme manquait rarement de se rendre. Il s'avance sur-le-champ vers elle, et se place au milieu des adorateurs dont elle est environnée. Floréville fesait tous les frais d'une conversation animée, et jamais son esprit n'avait paru plus vif et plus brillant: il adressait à madame de Clairval des complimens tournés avec tant de grâce que ses rivaux désespéraient d'atteindre jamais ce degré d'amabilité. Clairval préparait à l'assemblée une scène assez neuve: il se place entre sa femme et le redoutable Floréville, et le voilà qui renchérit encore sur les éloges prodigués par ce dernier. Tous deux semblent se disputer à qui montrera le plus d'esprit et d'imagination; c'est un feu roulant de madrigaux, à la fin duquel Clairval se trouve avoir remporté une victoire complette.

Bientôt on joue à ces petits jeux qui n'ont souvent d'*innocent* que le nom; Clairval, toujours à côté de sa femme, ne laisse pas échapper une occasion de lui adresser quelque compliment ingénieux et flatteur. Madame de Clairval est fort embarrassée du rôle que joue son mari; elle rougit lorsqu'elle voit le sourire moqueur des autres femmes de la société, lorsqu'elle entend murmurer autour d'elle: " N'est-il pas bien ridicule qu'un mari adresse publiquement de tels éloges à sa femme ? N'ont-ils pas le tems, lorsqu'ils sont tête-à-tête, de se débiter toutes ces fadeurs ? L'amour conjugal peut être bon chez soi, mais il faut avouer qu'il est bien insipide chez les autres."

Bientôt on tire les gages, et Floréville reçoit l'ordre de faire le portrait de la femme qu'il aime; le portrait est trouvé délicieux, et chacun regarde madame de Clairval; hommage ironique de l'envie qui tourne cependant au profit de la beauté. Clairval se voit bientôt obligé de remplir la même tâche. Il fait à son tour le portrait de la femme qu'il aime; les plus brillantes couleurs sont prodiguées; la corbeille de Flore, tous les trésors du printems sont épuisés. Le portrait est d'une fraîcheur !...c'est madame de Clairval, il est impossible de s'y méprendre.

Pour le coup on n'y peut plus tenir. C'est pitoyable, disent toutes les femmes à voix basse; ce pauvre Clairval est devenu fou.—La conduite de Clairval est vraiment édifiante, disent les jeunes gens; peu de maris feraient un aussi beau portrait de leur femme.

Le moment de quitter l'assemblée est arrivé; Clairval se lève, il apporte avec le plus vif empressement le *schall* de sa femme, et ne veut pas souffrir qu'un autre lui donne la main pour la conduire à sa voiture. Lorsqu'il est seul avec elle, il conserve le même ton et les mêmes manières. Madame

de Clairval garde un profond silence; mais, arrivée chez elle, elle ne peut se contenir plus long-tems.—Je ne conçois rien à votre conduite, dit-elle à son mari; sûrement vous aviez ce soir perdu la raison.—Ah! madame, répond Clairval, qui pourrait la conserver auprès de vous?—Tous ces complimens que vous m'avez faits... ..—Ils sont bien fades en comparaison de ceux que vous méritez.—Cet encens....—Etait bien faible pour une divinité.—Ce portrait....—Il n'était pas flatté.—Il était du dernier ridicule.—La difficulté de peindre tant de charmes doit me servir d'excuse.—Vous m'avez exposée à la risée de toutes les femmes.—Elles étaient jalouses de vos agrémens.—Tous les hommes se moquaient de vous.—Ils étaient jaloux de mon bonheur.—Vous m'avez fait rougir plus de mille fois.—Ne vous en plaignez pas; rien ne donne autant de charmes à la beauté que l'aimable rougeur de la modestie.

A ces mots il la quitte, et se retire dans son appartement. Elle est indignée; elle rougit encore du rôle qu'on lui a fait jouer, et des plaisanteries piquantes dont elle vient d'être l'objet.

Le lendemain matin, Clairval entre chez elle, mais il ne marche qu'avec la plus timide précaution. M'est-il permis, dit-il, d'entrer dans le sanctuaire des Grâces? Madame de Clairval lève les épaules. Quelle fraîcheur! continue Clairval, sans avoir l'air de remarquer le mécontentement de sa femme; vous réunissez sur vos joues toutes les roses du matin. Madame de Clairval ne daigne pas répondre. On lui apporte son enfant qu'elle embrasse avec tendresse.—Ah! dit Clairval, quel riant tableau: c'est l'Amour dans les bras de sa mère.—Quel ton ridicule! dit enfin madame de Clairval; est-ce ainsi qu'un mari doit parler à sa femme, qu'un père doit s'exprimer en parlant de son enfant? Cessez, je vous en conjure, ce ton d'une fade galanterie, ou vous me mettrez en colère.—En colère? *dit Clairval en souriant*, cela n'est pas possible; des yeux si beau: —Je n'y tiens plus, interrompt lie avec beaucoup d'humeur, si continuez sur ce ton, monsieu sens que vous me ferez mourir nui. Je vous prie en grâce d laisser seule; je préfère la soli la société d'un homme qui n'a q fadeurs à me débiter.

Clairval soutenait, depuis long un procès considérable d'où d dait une grande partie de sa fo Ce procès l'avait beaucoup oc l'affaire allait être définitiveme gée. Cependant il semble avoi du de vue tous ses intérêts; i plus occupé que des moyens de à sa femme. Son avocat vient lui pour lui demander une instr nouvelle, et le trouve attentif à poser une chanson pour la Amélie. Madame de Clairval l sécute pour aller voir ses ju Moi, madame? moi! lui dit-il, loigner un instant de vous po vils intérêts!—Vous perdrez procès.—J'aime mieux le qu'un seul de vos regards.—Vou ruinerez.—Vous me resterez; rai toujours assez riche. A ces Amélie impatientée veut se r Clairval la retient, la fait asseoi gré elle, et lui montre la ch qu'il compose, et dont elle est l' C'est en vain qu'elle refuse de tendre.—Je veux vous la cl toute entière, lui dit-il; elle n core que dix couplets.—Mada Clairval se désole; mais il ins ne la laisse sortir qu'après l'avo assister au sacrifice de tout déesses de la mythologie, de les beautés célèbres de l'histoir molées à sa supériorité.

A peine madame de Clairval elle rentrée dans son apparteme yeux encore pleins de larmes pit et de colère, qu'un dome vint annoncer M. de Floréville; visite ne pouvait arriver plus à pos pour distraire et consoler l vre madame de Clairval. Le homme entre et salue Amélie toute la grâce imaginable; il s pare à lui dire des choses charm

et l'entretient du dernier bal où elle n'a point paru.—Etait-il brillant ? demande-t-elle avec nonchalance.—Brillant ? Ah, madame ! pouvait-il l'être ? vous n'y étiez pas. Floréville passe en revue toutes les personnes qui assistaient au bal ; il assaisonne chaque portrait d'une épigramme plus ou moins piquante, et les jeunes femmes qui, par leurs agrémens ou leur parure, pouvaient rivaliser avec madame de Clairval, ne sont pas ménagées. Elle écoute avec un peu de distraction ; sa pensée revient comme malgré elle sur la scène qu'elle vient d'avoir avec son mari. Floréville s'aperçoit de sa préoccupation, et lui en demande la cause. Eh quoi, madame, vous soupirez ! vous serait-il arrivé quelque malheur ? auriez-vous du chagrin, vous que tout votre sexe regarde d'un œil d'envie ?—Je suis occupée d'un procès.—D'un procès ? Ah, madame ! ce n'est sûrement pas contre les Grâces que vous plaidez ; jamais vous n'avez été si bien ensemble.—Allons, dit en elle-même madame de Clairval, voilà encore le langage de mon mari. Cependant il faut répondre au madrigal de Floréville.—C'est un procès considérable, et je crains malheureusement de le perdre.—Vous, perdre un procès, madame ? impossible ! vos juges sont des hommes, et l'amour plaidera pour vous. Madame de Clairval commence à donner quelques marques d'impatience : elle va sonner et demander au galant Floréville la permission de le quitter, lorsque Clairval entre tout-à-coup dans l'appartement avec une figure rayonnante de joie. Je viens d'ajouter deux couplets à ma chanson, dit-il à sa femme ; puis apercevant Floréville : ah, Monsieur ! je suis charmé de vous voir ici ; vous faites des vers très-agréables, je veux que vous jugiez ceux que je viens de composer. Alors, sans attendre de réponse, il chante une demi-douzaine de couplets. Il s'arrête à la fin de chacun pour attendre les complimens de Floréville, et Floréville est forcé de se récrier. Madame de Clairval est au supplice ; et pour mettre le comble à ce qu'elle souffre, une lutte nouvelle s'engage entre Floréville et son mari. Le premier croit devoir se montrer plus aimable que le second, qui n'a garde de lui céder la victoire. Les madrigaux pleuvent sur la pauvre Amélie, au point qu'elle est près de se trouver mal.

Floréville voyant enfin que son répertoire est près de s'épuiser, prend le parti de la retraite.—Il faut avouer, dit Clairval, que ce jeune homme est bien aimable.—Dites, bien insipide. Comment ! tout ce qu'il dit...—Est d'une fadeur insupportable.—Il tourne un compliment avec une grâce....—Dont je suis excédée.—Vous n'aimez donc pas les complimens ?—Je les déteste.—Les hommages ?—Ils m'assomment.—Cependant son esprit....—Il me fait pitié.—Il est vrai qu'en fait d'esprit vous avez le droit d'être difficile.—Allons, encore ! ah, mon Dieu ! quand finirez-vous ? quand prendrez-vous un autre langage ?—Lorsque vous m'aurez prescrit vous-même celui que je dois tenir avec vous.—Trêve de cette froide galanterie, je vous en conjure, dit madame de Clairval en versant quelques larmes ; parlez-moi le langage de la confiance, de l'estime et de la tendresse. Ah ! Clairval ! je ne vous reconnais plus ; autrefois vous me parliez comme un tendre ami.... avez-vous donc cessé de l'être ? Je le suis toujours, s'écrie Clairval en se jetant dans les bras de sa femme. Pardonne-moi, ma chère amie, la petite leçon que je t'ai donnée. Un peu trop de vanité te fesait rechercher et mettre au-dessus de tout, ces hommages frivoles dont tu connais aujourd'hui tout le prix. J'ai voulu te prouver que ce qui peut séduire un instant l'amour-propre dans le monde, serait à la longue bien insipide et bien ridicule dans le commerce habituel de la vie.—Quoi ! dit Amélie en souriant, c'est une leçon que tu voulais me donner ? Tu jouais un rôle passager ? Tu ne seras plus galant avec moi ? Que je suis heureuse ! La leçon est excellente, et je promets d'en profiter.

LA FRESQUE.

Paris, Feb. 1833.

Un jeune artiste qui, pendant qu'il était pensionnaire du roi à Rome, a su se livrer à la fois et à des travaux qui ont contribué à sa réputation, et à des études approfondies sur son art, M. Vinchon, vient de publier sur les peintures à fresque une notice fort intéressante, que nous nous fesons un plaisir de consigner ici.

" La fresque, dont l'exécution rapide, dit M. Vinchon, seconde si bien l'inspiration de l'artiste, est aussi de toutes les peintures la plus durable. Empreinte sur quelques monumens d'Egypte et sur ceux d'Herculanum et de Pompéia, elle étonne encore par sa conservation. Si dans sa marche hardie elle se prête aux compositions gigantesques, elle convient aussi aux sujets qui ne demandent que de la grâce, par sa touche facile et son fini précieux. C'est elle dont la fécondité donne tant de supériorité à l'école italienne, et qui, perpétuant la gloire du siècle de Léon X, fait encore la richesse des peuples d'Italie, par le tribut que lui apportent chaque année les étrangers admirateurs des arts. Adhérente aux monumens, rien ne peut l'en détacher ni en priver le pays qui la possède; elle n'est pas de ces trésors que les armes ravissent, et qui suivent les caprices du sort et l'inconstance de la victoire.

Un gouvernement réparateur et protecteur des arts devait chercher à faire renaître en France la peinture à fresque: la nudité de nos églises et de nos palais attestait l'oubli dans lequel elle était tombée. Mais c'était surtout à Rome, dépositaire des modèles en ce genre, qu'on pouvait en étudier les procédés. Le directeur de l'Académie de France à Rome fut donc chargé d'inviter les pensionnaires du roi à s'occuper de retrouver l'usage de cette peinture. Seul je pus me livrer à ces recherches. Je n'eus que très-peu de renseignemens des *peintres d'Italie*, car depuis long-tems on n'y peint plus à fresque pre ment dite, mais à *fresque sèche tempera*. Appiani lui-même, qui reconnu pour le seul *frescante* ces derniers tems, a, dans beau de parties de ses tableaux, emplo *fresque sèche*, qui est d'une moindre durée. Quoi qu'il en guidé par plusieurs anciens traité peinture, et plus encore par des servations scrupuleuses faites su fresques des grands maîtres, quelques parties de mur dégra m'ont permis d'observer les div couches d'enduits et de couleur parvins, après deux années d'e à commencer un tableau à fre C'est à M. le duc de Blacas, pr teur éclairé des arts, et alors an sadeur de France à Rome, que j l'exécution de mon premier ou en ce genre.

" Cette peinture exige une g habitude: l'obligation de pe d'une couleur pour en obtenir autre qui ne paraît qu'un ou deu après; de joindre en ligne hor tale et chaque jour, une nouvelle tion d'enduit qui doit être peir terminée en quatre heures, sans rance de retouche pour le lender la difficulté de réunir et de mett harmonie les diverses parties d'u bleau ainsi morcelé, présentent des obstacles à surmonter*. Ra lui-même avait peu réussi, sous l

* La difficulté de cette peinture, effets imprévus que produisent bea de couleurs, m'ont déterminé à p note de toutes les observations que rience m'a mis à portée de faire. formerai un traité pratique de la fr que je publierai bientôt, afin que les peintres, qui voudront entrer dans nouvelle carrière, puissent éviter les é où je suis tombé, et arriver par un c sûr au but où leur talent a le droit d' dre. Quelques couleurs me manque core; mais j'espère que, guidé par d'h chimistes, je parviendrai à les obten

port de la couleur, dans ses premières fresques de la Dispute du Saint-Sacrement, et de l'École d'Athènes ; mais peu à peu il vainquit toute difficulté d'exécution, et fit la prison de Saint Pierre, le miracle de la Piscine et l'Héliodore chassé du temple, dont la couleur est supérieure à celle de ses tableaux à l'huile. Le Corrège, le Dominicain et le Guerchin surtout, ne peuvent être justement appréciés que lorsqu'on a vu leurs fresques. Ils ne faisaient de tableaux à l'huile que pour les envoyer dans des pays éloignés, ou lorsque le lieu où ils devaient être placés ne comportait pas une construction propre à la fresque. Vasari rapporte que Michel-Ange trouvait la peinture à l'huile si impuissante pour son génie, qu'après avoir peint un tableau de cette espèce, il ne voulut point en faire un second.

" Il y a plus de six ans que je commençai à m'occuper de la fresque en Italie. A mon retour en France, leurs Excellences les ministres de l'intérieur et de la maison du Roi, dont je m'étais efforcé de remplir les intentions, me recommandèrent à M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine. Je trouvai dans cet administrateur la bienveillance que tous les artistes ont reconnue en lui ; il me laissa le choix de l'église, et me témoigna le vif désir qu'il avait de voir la fresque renaître en France. Les ouvrages de ce genre, qu'il avait vus en Italie, lui en avaient fait sentir l'utilité pour la décoration de nos monumens publics. Juste appréciateur de chaque art, il sentit qu'il fallait un champ plus vaste à cette peinture féconde, et me confia, ainsi qu'à M. Abel de Pujol, une chapelle entière à décorer. Fatigué de mon ouvrage, je ne suis pas en état de le juger ; mais celui de M. Abel, déjà si remarquable sous tant de rapports, offre encore un ensemble et une unité de conception que ne pourraient avoir de semblables travaux, si les diverses parties en étaient conçues et exécutées séparément par plusieurs peintres, lors même qu'ils seraient égaux en talens. C'est déjà un grand pas de fait vers le bien de l'art. Si l'on pouvait voir encore plus en grand, et ordonner des travaux plus considérables, chaque peintre, après s'être entendu avec un architecte, sur la décoration générale, s'associerait quinze ou vingt artistes de talens et de genres différens. Tandis que les uns feraient les dessins, peindraient les chairs et les draperies des tableaux, les autres exécuteraient la peinture *architecturale* et les ornemens. Tous ces peintres agiraient en même tems, dirigés par un seul ; et un ouvrage national, et pour les siècles, s'achèverait avec la promptitude d'une décoration théâtrale. C'est à ce mode d'administrer les travaux, que l'Italie a dû cet ensemble de chefs-d'œuvre qui font sa gloire. Au moins un peintre peut laisser des traces de sa vie. David, à soixante-dix ans, n'a encore fait qu'une vingtaine de tableaux, et Raphaël, mourant à trente-sept ans, laissait plus de deux cents chefs-d'œuvre à l'Italie.

" Incertain sur la manière dont sera jugé l'ouvrage que je soumets au public, c'est peut-être fort mal m'acquitter envers M. de George, que d'annoncer publiquement que, depuis le commencement de ces fresques jusqu'à leur entier achèvement, il m'a constamment aidé dans leur pénible exécution. Si je suis assez heureux pour mériter quelques suffrages, au moins il en partagera le fruit. Dans le cas contraire, ses tableaux, remarqués dans plusieurs expositions publiques, rappelleront son talent, et le sépareront avec justice de ma mauvaise fortune."

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INTITULÉ :

LES DINERS DU BARON D'HOLBACH,

DANS LESQUELS SE TROUVENT RASSEMBLÉS, SOUS LEURS NOMS UNE DES GENS DE LA COUR ET DES LITTÉRATEURS LES PLUS REMARQU. DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ;

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

DINER CHEZ MADAME NECKER.

MADAME NECKER, MADAME D'ANGEVILLERS, L'ABBÉ MORELLET, M. G. M. SUARD, LE COMTE D'ALBARET*, L'ABBÉ ARNAULT.

(La scène est avant le diner.)

MADAME NECKER.—Je dois vous prévenir que nous dînerons aujourd'hui plus tard que de coutume : une affaire imprévue a forcé M. Necker de sortir, il ne rentrera qu'à deux heures et demie au plus tôt.

MADAME D'ANGEVILLERS. — M. Necker vous doit, Madame, un moyen certain de se faire attendre chez lui sans impatience.

MADAME NECKER.—C'est sans doute, Madame, de vous inviter à vous y trouver pendant son absence.

MADAME D'ANGEVILLERS. — Votre modestie seule pouvait interpréter ainsi ma pensée.

LE COMTE D'ALBARET *à madame Necker*.—Oserais-je vous demander, Madame, si vous avez enfin pris un parti entre les *Gluckistes* et les *Picinistes* ?

MADAME NECKER *en souriant*.—C'est une résolution qui exige un grand courage, car il en faut beaucoup pour s'exposer à la haine de tout un parti passionné ; mais il est vrai que, si, au fond de l'âme, je préférais l'auteur d'*Armide* à son rival, j'aurais une belle occasion de l'avouer dans ce moment, puisque je ne vois ici que des *Gluckistes*.

L'ABBÉ ARNAULT.—Nous n'oserions certainement pas hasarder u question en présence de M. montel.

MADAME NECKER.—Je l'at dîner.

M. SUARD.—Hâtez-vous do dame, de vous expliquer ; nc garderons le secret.

MADAME NECKER.—Je ne manderais pas. La pruden engager à taire son opinion toujours de la lâcheté à la dé Ce que je puis dire, c'est qu ces querelles si vives et mêm lentes sur les arts ne me plais surtout parmi les gens de qu'elles divisent en deux part mis l'un de l'autre, et pour des convenons-en, très-frivoles qu'elles n'ont aucun rapport morale....

L'ABBÉ MORELLET.—Et qu leurs elles sont étrangères à rature.

LE COMTE.—Je prendrai la d'ajouter, qu'il faudrait être e musicien, pour oser disserter blic sur le mérite de deux compositeurs.

L'ABBÉ ARNAULT.—Il ne fau goût et de l'âme pour juger cependant, j'avoue qu'il fa quelques connaissances en n Nous n'avons pas, M. Suard approfondi cet art, comme M

* Italien et homme de beaucoup d'esprit qui allait souvent chez madame Necker.

et, dont la musique a toujours
assion dominante*; mais nous
cultivée autant que nos occu-
ont pu nous le permettre, tan-
M. de Marmontel ne connaît
note de musique et ne serait
état de déchiffrer un pont-

MTE.—Ce qu'il y a de certain,
ie tous les vrais amateurs sont
es, et même les Italiens com-
, quoique Gluck soit allemand,
produit naturellement une ri-
nationale. M. le prince de
le bailli de Chabrillant, le vi-
le Jarnac, le marquis de Cler-
Amboise (qui chante si bien),
a de Back, le marquis d'Adhé-
e comte de Guines‡, et toutes
es qui ont en musique des ta-
périeurs sont *Gluckistes*. Avez-
tendu parler, Mesdames, de la
laisante qui, avant-hier, eut
Palais-Royal, à propos de
entre le marquis de Clermont
hevalier de Chastelux, ardent
te ?

ME NECKER.—Non : et comme
sûre qu'elle n'est pas à l'avan-
chevalier que je vois souvent
'aime beaucoup, je vous prie
as la conter.

MTE.—C'est dommage ! elle
mante §.

M.—On reconnaît à ce procédé
catesse de principes de ma-
ecker ; car un petit tort musi-
npêcherait certainement pas
alier de Chastelux de passer,
ment de tous ceux qui le con-
, pour un homme aussi ins-

truit et aussi spirituel qu'il est estimable à tous égards.

MADAME NECKER.—Oui mais, lorsqu'on se permet de sourire au plus léger trait de moquerie sur un de ses amis, on en vient bientôt à tolérer des médisances plus fâcheuses. Enfin, je voudrais qu'on se bornât à jouir des grands talens sans les comparer et les rendre rivaux, c'est-à-dire, sans les peser avec partialité dans une balance infidèle ; car le goût, toujours variable dans les arts, et l'enthousiasme ne sont jamais des juges équitables.

L'ABBÉ ARNAULT.—Que dites-vous, Madame, de la plaisanterie du *Journal de Paris** sur l'*Orlandino* et le *Roland ?*†

MADAME NECKER.—Elle a fort-bien réussi, et l'intention en est en effet très-jolie.... Mais j'entends du bruit ; on vient, je vous en conjure, parlons d'autres choses....

M. SUARD.—Soyez tranquille, Madame, nous savons trop ce qui vous est dû, pour entamer chez vous une querelle.

MADAME D'ANGEVILLERS.—C'est un égard qu'on aurait pour quelque femme que ce pût être, et à plus forte raison pour celle qui nous rassemble ici. (*On annonce M. de Marmontel*).

MARMONTEL.—J'arrive un peu tard..

MADAME NECKER.—C'est ce qu'on trouvera toujours ; mais *de fait*, aujourd'hui vous venez de bonne heure pour le dîner ; M. Necker n'est pas encore rentré.

MARMONTEL, *regardant l'abbé Arnault.*—" Que pensez-vous, Madame, de la sotte et mauvaise plaisanterie‡ qu'on a eu la lâcheté de répandre contre Piccini ; contre un homme à qui on cherche à nuire, lorsqu'il fait tout pour nous plaire ; contre un étranger, père de famille, qui a besoin de son travail pour nourrir ses enfans ; il n'y a que des *marauds* qui puissent... §."

MADAME NECKER.—Voilà une singulière manière de défendre un artiste ; il me semble qu'ils ont tous le *mérite*

ui était vrai : il avait une fois par
chez lui une musique ravissante ;
ne tous les vrais connaisseurs, il
ckiste.
antait et jouait de la harpe.
uis duc de Guines, qui jouait su-
nent de la flûte
oici. Le chevalier soutenait, en
nt au marquis de Clermont, que
on des opéras de Gluck était *bar-*
comme M. de Clermont gardait le
et que le chevalier le pressait de
, M. de Clermont lui dit enfin :
her chevalier, je vais, si on me le
vous chanter un air très-connu,
l vous m'aurez dit si la mesure en
x ou à trois tems, nous entrerons
ssion musicale." Le chevalier re-
reposition.

* Que fesaient alors M. Suard et l'abbé Arnault.

† On y disait que Piccini allait donner l'*Orlandino*, et que Gluck se disposait à faire le *Roland*.

‡ De l'*Orlandino* et du *Roland*.

§ *Mémoires de l'abbé Morellet*, sec. éd. t. 1er, p. 255.

de faire tous leurs efforts pour plaire au public, et cette intention banale n'a jamais été dans ce cas un droit à la bienveillance; et, d'ailleurs, les artistes en général vivent de leurs travaux, et *pères de famille*, ou non, ils se livrent également à la critique, dès qu'ils publient leurs productions.

M. SUARD.—On n'a rien à reprocher à un journaliste, quelle que soit son opinion, lorsqu'il s'interdit les personnalités offensantes.

MARMONTEL.—" Et moi je soutiendrai toujours qu'il n'y a que des *marauds*, et de véritables *marauds* qui puissent s'exprimer de la sorte, en parlant d'un ouvrage de Piccini."

L'ABBÉ ARNAULT.—Je crois que le nom de *maraud* conviendrait mieux à un homme qui aurait assez peu d'usage du monde pour se livrer à l'emportement le plus grossier, en présence des personnes les plus respectables.

MARMONTEL.—J'aurais pu employer un mot beaucoup plus fort encore que celui de *marauds*....*

MADAME NECKER.—De grâce, changeons d'entretien.

MADAME D'ANGEVILLERS *à Madame Necker*.—Avez-vous lu, Madame, le beau discours de M. de Noé, évêque de Lescar, pour la bénédiction des drapeaux du régiment du Roi.

MADAME NECKER.—Oui, et je l'ai même là sur ma cheminée.

GRIMM.—On parle beaucoup de ce discours; est-il beau en effet?

MADAME NECKER.—Il m'a paru admirable.

MARMONTEL.—Ce jugement prononcé par vous, Madame, est déjà un grand succès.

L'ABBÉ ARNAULT.—Et doit inspirer la curiosité de le lire.

MARMONTEL.—Cependant, *admirable* est bien fort!

MADAME NECKER.—Je rends compte de l'impression que j'ai reçue.

GRIMM.—Croyez-vous réellement, Madame, que l'évêque de Lescar soit un grand orateur?

MADAME NECKER.—Il en a la réputation, et ce discours la confirme.

GRIMM.—Cette réputation est peu contestée.

MADAME NECKER, *souriant*.—par M. de Voltaire; mais vous viendrez que celui qui appelle le Berthier une *crûche* et une *tête à ruque*, n'est pas une autorité dar genre; car certainement le mérit père Berthier est universellen reconnu. Voulez-vous parcour discours de M. de Noé?

MADAME D'ANGEVILLERS.—Oui, tout haut.

L'ABBÉ ARNAULT.—Volontiers. *prend le discours.*)

MADAME NECKER.—J'ai marqué passages qui m'ont paru les plus quens.

L'ABBÉ ARNAULT.—Ils sont certa ment les meilleurs; nous nous nerons à ceux-là.

M. SUARD.—Nous écoutons.

L'ABBÉ ARNAULT, *lisant*—" Edifi votre piété*, autant que pénétré vénération pour vos vertus guerri nous allons immoler une victime au Dieu des armées, prononcer paroles de bénédiction sur vos é dards et sur vous, et demander au pour nous tous, ou une paix glorie ou de justes triomphes....Soldat Dieu, soldats du Prince, guerrie chrétiens tout ensemble, vous n' pas une seule et unique obligati remplir; vous ne devez donc pas borner à une seule et unique ve mais réunir celles des deux mil sous les enseignes desquelles êtes enrôlés. Ces vertus, ces dev loin de se croiser et de se nuire prêtent un mutuel secours, et, leur plus grande sûreté, doivent jours marcher ensemble. La val cette vertu si nécessaire à un g rier, cette qualité brillante dont avez tant de droit d'être jaloux, que vous en avez donné tant preuves, je viens vous montrer la Religion la fortifie et la per tionne; qu'elle lui donne une solide, un intérêt puissant des rè sûres; en un mot, qu'elle l'anime ses motifs, qu'elle l'épure par esprit et par ses maximes....S Religion n'influait en rien sur les tus guerrières, ou si, comme prétendu quelques faux sages, ell pouvait qu'affaiblir la valeur, rab ser les sentimens, rétrécir l'âme

* Toute cette scène se trouve littéralement dans les *Mémoires de l'abbé Morellet*, et celui qui la conte, était l'ami et l'oncle de M. Marmontel. On a cité le tome et la page.

* L'orateur parle aux troupes.

ier, effrayé de leur opposition,
e tenterais pas de rapprocher
milices inconciliables ; j'aurais
omme profane ce mélange d'ar-
de prêtres et de soldats intro-
dans le lieu saint, et loin d'avoir
dé comme un honneur de con-
r à cette cérémonie, je n'aurais
que la honte, ou de n'oser par-
de religion, en parlant à des
iens, ou de n'oser louer la va-
en parlant à des braves. Mais,
s au Ciel. Je n'ai pas à séparer
professions qu'un lien sacré a
es, ni à vous proposer une vertu,
la religion ne serait pas le prin-
et le terme. Oui, le Dieu de
emples est le Dieu de nos ar-
; il règne sur les camps comme
s cloîtres, et préside à tous les
qui partagent la société des
nes, les animant par un même
ipe, les soutenant par un même
r, leur assurant la même récom-
e. Eh! quoi, une religion qui,
es mêmes moyens, a formé des
nes de tous les états et fait voir
rtus de tous les genres, des
rques humains, des sujets fi-
, de saints législateurs, de pieux
fes, de glorieux défenseurs de la
ie saurait former de généreux
seurs de la patrie ! Que dis-je ! religion qui a élevé au-dessus faiblesse de leur sexe, au-dessus la faiblesse de leur âge, des nes, des vieillards, des enfans, oint de leur faire affronter les lices les plus cruels ; cette reli- dégradant le guerrier de la no- e de son origine ou de sa pro- on, pourrait lui faire redouter périls honorables, et une mort euse qu'il s'est fait une loi de ne craindre, et une habitude de r.....

Pour juger à quel point la reli- anime la vertu guerrière, voyons grand intérêt, quel mobile puis- quel digne prix elle lui offre. Ce c'est Dieu lui-même ; Dieu qui, e absolu de la vie des hommes, me au guerrier d'exposer ses ; Dieu qui, lui ayant juré son i, le soutient dans les périls, et le ramener vainqueur du combat veut qu'il s'engage ; Dieu qui et témoin de ses actions, tient s mains la récompense de son ge et le châtiment de sa lâ- ....

" Tout homme, en naissant, contracte l'obligation d'aimer sa patrie ; et, en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfans les mêmes sacrifices : les uns versent leur sang dans les combats ; les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs ; d'autres, levant les mains au Ciel, prient pour notre prospérité ou pleurent sur nos crimes ; tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois maintiennent, parmi les citoyens, les droits de l'équité et de la justice. Mais si tout-à-coup, fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'État d'une subversion entière ; au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prêtres, cénobites, solitaires, viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage, et, s'ils ne savaient combattre, du moins ils sauraient mourir.

" Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras, appelle un citoyen à son secours, ou que ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable, dévouée à la sûreté publique ; et, par un engagement solennel, il resserre ses premiers nœuds et retourne à sa destination originaire.....

" En effet, quelle hardiesse pour entreprendre, quelle force pour exécuter ne doit pas inspirer le commandement d'un tel maître (de Dieu), et la présence d'un tel guide ! combien l'intervention du souverain législateur doit ajouter à la sanction des lois de la nature, et fortifier l'engagement pris avec la patrie ! combien l'ordre du dieu des armées doit élever, agrandir l'âme, ennoblir les fonctions du soldat, et donner d'autorité au chef qui le commande ! Dès ce moment, tout change de face aux yeux du chrétien : un dépôt qui

n'était que respectable devient sacré, une profession qui n'était que noble devient sainte; les signes des combats contractent sous la main du prêtre une vertu divine comme les instrumens destinés au culte des autels, et, de profane qu'eût été le guerrier, il devient un personnage religieux. Pour lui, l'abandon du dépôt qui lui est confié serait un sacrilége; la crainte en présence de l'ennemi, un renoncement à sa foi; la fuite, une apostasie qu'il redoutera plus que les périls les plus certains et que la mort la plus cruelle.... Oui, dira quelqu'un, la crainte d'un Dieu qui poursuit le lâche dès cette vie et qui doit le punir si rigoureusement dans l'autre; retiendra bien dans la mêlée, sous le feu, au milieu des coups, le guerrier qui d'ailleurs n'aurait rien à se reprocher; mais si, pécheur jusqu'alors intrépide, la crainte réveille sa foi au moment du combat; si, au milieu du péril, le remords l'accuse; si sa conscience le condamne, pourra-t-il soutenir la vue du danger? Ira-t-il affronter le trépas au risque de tomber en des mains qui ne font grâce à aucun coupable, et ne fuira-t-il pas plutôt devant l'ennemi, pour avoir le tems de pleurer ou d'expier ses crimes?

" Religion sainte, venez au secours de cette âme qui s'agite et qui s'abuse. Vous seule avez excité, vous seule pouvez calmer ses craintes; vous avez ouvert l'abîme sous les pas du pécheur, refermez-le devant les yeux du pénitent. Dites-lui que, de tous ses crimes, le plus grand, le plus irrémissible serait la fuite et le désespoir; que fuir, ne serait pas un moyen d'apaiser, mais un nouveau grief capable d'irriter la justice suprême: que Dieu préfère l'obéissance au sacrifice; et qu'affronter la mort pour lui plaire, c'est la marque la plus sûre d'un cœur contrit, et l'offrande la plus puissante sur le cœur d'un Dieu irrité. Me voici donc grand Dieu, dira-t-il, je sais que, par ma fuite et par ma honte, je pourrais peut-être échapper au péril qui m'environne, mais il faudrait toujours retomber entre vos mains; quand je le pourrais, je ne voudrais pas m'y soustraire. Frappez, grand Dieu! couvert de mon sang répandu pour la patrie et pour mes frères, j'oserai paraître devant vous. Oui, Messieurs, il peut se présenter avec confiance parole de Dieu nous est garant son espérance ne sera pas confond et que la grande miséricorde Seigneur lui est réservée. Comm est un baptême de sang, dans leq au défaut des eaux salutaires d régénération, l'enfant d'Adam est l de la souillure du premier père et la sienne propre, et d'enfant de co qu'il était, devient l'enfant de D l'objet de ses complaisances et l'h tier de son royaume, il est aussi pénitence de sang, qui, au défaut eaux amères de la réconciliation face en un instant la tache, expi peine du péché, et rend au pécl lavé et régénéré dans son sang première intégrité de son baptê tel est le prix inestimable que la ligion offre au guerrier; de man qu'une grâce qui coûtera de lon larmes au pénitent, de rudes au rités au solitaire, le guerrier pe ravir par un heureux effort dan instant; et que le royaume de D qui, de tout tems, a souffert viole peut encore être appelé la conq du soldat, le prix de sa valeu fruit de son sang et de sa victoi

" Oui, vous êtes les martyr devoir, les martyrs de la ch chrétienne et nationale, les di rivaux des martyrs de la foi, géné martyrs de la patrie; et j'oserais adresser, au fort de la mêlée, le roles que Saint-Cyprien adre aux défenseurs de la foi, au m de leurs tourmens: C'est ici un g et glorieux combat, où le pri vainqueur n'est pas moindre qu gloire immortelle. Dieu vous généreux combattans, ses anges contemplent; quelle gloire! q félicité! un Dieu pour témoi combat! Jésus-Christ pour jug la victoire, attendant le vainque bout de la carrière pour le co ner!....

" La valeur, cette force de l qui s'exerce contre les obstac les périls, qui les appelle pou combattre, et ne cherche q gloire d'en triompher, ressemb glaive, qui, tantôt instrument e tôt vengeur du crime, frappe in remment sur l'innocent et le c blé, selon le bras qui en diri coups. Guidée par la raison et l tice, elle fait les héros; égaré l'ambition, elle fait les conqué

les ravisseurs injustes; poussée par la vengeance, par l'avarice et par l'orgueil, elle rend le général cruel, le soldat féroce, à charge aux alliés, difficile avec ses concitoyens, plus difficile encore avec ses égaux; engourdie par la mollesse, elle tombe dans la langueur qui dégrade le guerrier, et perd les plus florissantes armées; énivrée par la présomption qui ne compte que les bras, elle dégénère en un instinct aveugle qui succombe bientôt sous les efforts mesurés d'une valeur fortifiée et dirigée par l'instruction.

" Mais sitôt que la religion s'empare d'un cœur, elle détruit ou empêche de naître, par son esprit, les vices d'où proviennent les désordres et les abus; elle oppose un esprit de modération à la soif des conquêtes, un esprit de douceur à la violence, la sévérité des mœurs à la mollesse, le désir et le devoir de s'instruire, à l'ignorance présomptueuse qui rejette toute instruction; et par la réunion de règles aussi sages que saintes, elle conserve à la valeur son activité et son éclat, et la rend une vertu digne de l'admiration de la terre et du ciel...."

LE COMTE.—Cela est beau, et très-beau!

MADAME D'ANGEVILLERS. — Voilà certainement un noble langage.

MADAME NECKER.—Et quel poids la religion donne à de telles leçons! Il y a souvent de l'*entraînement* dans la philosophie; mais il y a de la puissance dans la religion.

MADAME D'ANGEVILLERS.—La puissance religieuse est à la fois calme et véhémente; une autorité sans bornes doit donner une sévérité majestueuse, et l'exaltation produit toujours l'énergie.

MARMONTEL.—Si tous les prêtres parlaient comme l'évêque de Lescar, ils ne s'attireraient pas tant de critiques si bien fondées.

M. SUARD.—C'est comme si l'on disait, que, si tous les auteurs écrivaient avec justesse et avec éloquence, les journalistes ne seraient pas forcés de censurer leurs productions.

MARMONTEL, *avec aigreur*.—Ainsi M. Suard trouve que je viens d'exprimer une vérité triviale.

L'ABBÉ ARNAULT.—Madame Necker veut-elle que je continue la lecture?

MADAME NECKER.—Oui, certainement.

L'ABBÉ ARNAULT, *lisant*—Comme la religion arrête l'ambition du monarque, et le détourne d'une guerre injuste, la religion réprime la violence du général et du soldat dans une guerre, même légitime. Vous n'exigez pas, Messieurs, que je vous retrace les maux sans nombre, les uns forcés, les autres inutiles, qu'entraîne une guerre après soi: les ravages, les incendies, les meurtres de sang-froid, et toutes ces horreurs qui demandent vengeance au Ciel quand la justice est refusée par les hommes: vous aimez mieux, sans doute, le spectacle plus touchant d'un guerrier tempérant par sa douceur la rigueur d'un ordre nécessaire, suspendant la fureur du combat, pour accueillir un ennemi qui rend les armes, le relevant quand il est abattu, étanchant son sang et fermant ses blessures; épargnant les édifices publics, les monumens des arts, l'humble toit du laboureur et ses travaux; tous ces objets qui, n'étant pas coupables de la guerre, ne doivent pas en être les victimes, et tel est le spectacle que donne le chrétien vainqueur de l'ennemi par son courage, et de lui-même par la charité. Il sait qu'enfans du même Dieu, tous les hommes sont frères; que leurs droits peuvent être suspendus, et ne sont jamais détruits.

" Rien n'est plus connu que la force et l'adresse qu'étalaient dans les jeux ces athlètes, si honorés chez les Grecs, achetés à si grand prix, entretenus à si grands frais chez les Romains: on sait quelle vigueur dans les combats, quelle constance dans les travaux, montraient les soldats des tems heureux de Rome, de Sparte et d'Athènes, et par quelles dures leçons ils s'élevaient à ce degré de force d'âme et de corps auquel nous n'osons plus prétendre. Voyez, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, qu'il voulait prémunir contre les dangers de la mollesse, voyez comment ces athlètes, pour la gloire frivole de briller à vos yeux et de vous plaire, travaillent sans relâche à se rendre plus forts et plus agiles; ils endurent la faim, ils supportent la soif, ils combattent contre les délices, et se défendent, comme d'un poison mortel, de tout ce qui pour-

it altérer leur force et leur souesse.

" Ces athlètes, ces soldats, ne nt plus; nous ne pouvons donc pas us les proposer pour modèles; ais, au défaut de l'art et du régime ui les avaient formés, au défaut des xercices du Champ de Mars, des is du Cirque et du Gymnase, il nous ste un code sacré, qui les supplée t les remplace; il nous reste les aximes de l'Evangile, les préceptes e Jésus-Christ, ce recueil de lois ges et saintes qui, prescrivant la mpérance et la frugalité, l'empire, ur les sens, l'amour du travail, la ite des plaisirs, préservent un guerer de la mollesse, qui trop souvent teint en lui l'amour de la vraie loire, et qui, plus souvent encore, ui ôte les moyens de l'acquérir. Suiez ces lois, guerriers magnanimes, t vous n'aurez plus à regretter les aîtres et les leçons qui avaient rmé ces invincibles soldats et ces meux athlètes: suivez ces lois, oyez chrétiens, et bientôt votre oupe, aussi distinguée par la force ue par le courage, supérieure à la tigue et aux périls, ne redoutera, i la chaleur des plus longs jours, ni s frimats des plus longues nuits, ni influence des climats les plus conraires, ni la faim, ni la soif ni les ravaux, que, sans la force, le plus âle courage ne saurait soutenir; et our mettre en fuite un ennemi à oitié vaincu par sa mollesse, vous 'aurez qu'à vous montrer; comme, our triompher d'un ennemi aussi obuste que courageux, vous n'aurez u'à vous rendre de plus en plus hailes dans la science des combats. uivez donc une religion sainte, guerjers vaillans et chrétiens, une relion si favorable à la valeur, et si conraire aux vices qui la dégradent; éfendez-vous des maximes perverses ui gagnent tous les états et qui menacent le vôtre; attachez-vous de lus en plus à la foi de vos pères, et 'en rougissez pas en présence des âches qui l'abandonnent et des ennenis qui l'attaquent; opposez un viage d'airain à l'audace des uns; arêtez, par votre fidélité, la défection les autres; et que vos œuvres, réondant à votre croyance, et votre ourage égalant votre piété, les lus grands détracteurs de la loi que ous avez prise pour règle, soient forcés de vous rendre ce témoignage, et de dire: Ces hommes que vous voyez si recueillis dans les temples, si austères dans leurs mœurs, si fermes dans leur foi, sont encore plus fidèles dans leurs promesses, plus patiens dans les fatigues, plus intrépides dans les combats.

" Voilà les guerriers que la patrie avoue pour ses défenseurs, que la religion reconnaît pour ses enfans et pour ses élèves; et c'est alors que la religion et la patrie, unissant leurs voix et leurs prières, demandent au Ciel de revêtir d'une force victorieuse ces héros chrétiens, et de les ramener vainqueurs de tous les périls*"

L'ABBÉ ARNAULT, *ayant fini la lecture.*—J'ai lu toutes les pages marquées; je n'ai passé que les citations latines.

MADAME D'ANGEVILLERS.—C'est un égard dont je remercie M. l'abbé; car il ne peut être que pour moi, puisque madame Necker sait le latin, comme elle sait le grec, l'anglais et le français.

MADAME NECKER.—Un mérite acquis seulement par la mémoire est bien inférieur aux dons heureux de l'esprit et à la grâce, qui vous rendent si sûre de plaire et de charmer, dans tous les tems et dans tous les lieux.

GRIMM.—Ces dames ont-elles entendu lire les *Confessions* de Rousseau?

MADAME NECKER.—Oui, et cette lecture m'a fait mal; il est pénible de voir un homme de génie avouer sans nécessité de telles bassesses.

MADAME D'ANGEVILLERS.—Surtout lorsqu'il finit par se proclamer lui-même *le meilleur des hommes.*

L'ABBÉ ARNAULT.—Si cette proclamation est sincère, il faut pardonner à l'auteur sa profonde misanthropie.

LE COMTE.—En effet, celui qui a eu de mauvaises mœurs, qui a changé de religion par des vues d'intérêt, qui a été ingrat pour tous ses bienfaiteurs, qui a volé, et mis tous ses enfans à l'hôpital, ne doit pas avoir bonne opinion de l'espèce humaine, s'il croit être le *meilleur des hommes.*

M. SUARD.—Il me semble que l'ouvrage le plus scandaleux qu'il ait fait, est son *Héloïse.*

L'ABBÉ MORELLET.—" Ce livre est,

* Discours tiré d'un volume in 8vo; intitulé *Œuvres de Marc-Antoine de Noé,* évêque de Lescar, édit. de 1818.

ire, un mauvais ouvrage. *Hé-*
st souvent une faible copie de
e: Claire est calquée sur miss

Le roman, comme composi-
dramatique, ne marche pas.
comparaison peut-on faire
composition pareille avec *Cla-*
cette grande machine dans la-
tant de ressorts sont employés
uire un seul et grand effet, où
caractères sont dessinés avec
e force et de vérité! Quelle
nce encore dans le but moral
ux ouvrages! Quel intérêt ins-
'héroïne anglaise, et combien
id celui que nous prenons à Ju-
Elle est séduite comme *Cla-*
; mais elle ne se relève pas
elle; au contraire, elle s'a-
davantage encore en épousant
r, sans l'aimer, tandis qu'elle
e un autre†."

AME D'ANGEVILLERS.—J'ai lu,
ne pièce satirique et burlesque
de Voltaire: on parle beau-
en ce moment de cet ouvrage
au.

RIMM.—*La mort de Socrate?*

AME D'ANGEVILLERS.—J'avoue
tte pièce me paraît bien mau-

M.—Vous avez bien raison,
me, et, malgré mon admiration
'auteur, je suis forcé d'en con-
" on trouve à tous momens
ce drame, des expressions fa-
es et basses: tout le rôle de
pe est dans ce mauvais goût.
lit à son mari: 'Cela n'a point
lice....il est têtu comme une
...' Xantippe gronde Sophro-
et Aglaë, et Socrate leur dit:
enfans ne la cabrez pas.....

Anytus qui veut perdre Socrate dit, en à-parté: 'Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagiste sur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or et consulter son foie tout à mon aise*!...."

MADAME NECKER.—Quelles images exécrables!

GRIMM.—"Tout est froid dans cette pièce; le tort de M. de Voltaire est d'avoir choisi un sujet qui n'est point de sa compétence."

L'ABBÉ ARNAULT.—M. de Voltaire n'a jamais su dans ses comédies faire parler convenablement les personnages qu'il met en scène; son dialogue est presque toujours faux, par exemple: dans *l'Ecossaise*, que l'on joue maintenant, *lady Alton* et *Frélon* gâtent tout.

GRIMM.—"En effet, *Frélon*, n'est qu'un fripon subalterne, qui ne fait et ne dit rien qui vaille, et *lady Alton* une extravagante moulée sur madame de Croupillac. Voici comment M. de Voltaire fait parler *Frélon* lisant la gazette; 'que de nouvelles affligeantes!....Des grâces répandues sur plus de vingt personnes!....Aucune sur moi! cent guinées de gratification à un bas officier! le beau mérite!....Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers!....Une à un pilote!....des places à des gens de lettres!....et à moi rien!....Encore! ....encore!....et à moi rien!....Cependant je rends service à l'État, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier!....et à moi rien!....Je voudrais me venger de tous ceux à qui l'on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il là de quoi vivre; ce n'est pas à médire c'est à nuire qu'on fait fortune.'

"De bonne foi, jamais personne s'est-il parlé à soi-même aussi bêtement†? Y a-t-il là une seule de ces finesses, avec lesquelles la méchanceté et l'envie savent si bien défigurer le mé-

froid intérêt, quel langage!
int du tout; *Clarisse* est entraînée,
; mais elle conserve toutes ses

émoires de l'abbé Morellet, tom 1er.
15.) Il fallait ajouter que les prin-
personnages du roman sont odieux
risables. L'héroïne est une fille sans
; le héros est un vil séducteur qui
e à tous les devoirs de l'hospitalité;
e Volmar, représenté comme un sage
, est un athée, et de plus un homme
blicatesse, qui épouse une fille dés-
e, dont il connaît les égaremens.
agement de M. de Voltaire sur la
lle Héloïse, est d'un *laconisme re-*
ible: "*Ce roman*, dit-il, *est sot*,
is et *dégoûtant*."

* *Correspondance littéraire de Grimm*, t. II, p. 438

† C'est un admirateur passionné de M. de Voltaire qui dit, sans tournure, que cet écrivain parle *bêtement*.

rite des choses et des personnes* ? Mais le génie de M. de Voltaire est trop beau, et l'humanité lui doit trop, pour ne point lui pardonner ces petits écarts†."

LE COMTE.—*L'humanité lui doit trop !* je ne sens pas bien l'étendue de cette dette; et sans parler ici en *dévot*, je dirai que le plus grand mal qu'on puisse faire à la société, est de corrompre les mœurs, et d'ébranler tous les principes et tous les appuis de la morale.

GRIMM.—Il est trop licencieux, j'en conviens; mais on trouve dans ses ouvrages des traits de morale admirables.

MADAME NECKER.—Quelle influence peuvent-ils avoir quand ils sont démentis de la manière la plus audacieuse et la plus cynique dans la plus grande partie de ses œuvres.

M. SUARD *à madame Necker*.—Quelle est votre opinion, Madame, sur la rétraction du livre de l'*Esprit*, par son auteur ?

MADAME NECKER. — Je voudrais qu'elle fût sincère, car le livre est affreux.

GRIMM.—" Il a été supprimé par arrêt du conseil d'Etat du Roi, comme scandaleux, licencieux, dangereux."

LE COMTE,—Ce qu'il est en effet.

GRIMM.—" On a obligé l'auteur qui possède à la Cour une charge de maître d'hôtel de la Reine, de se rétracter publiquement : il l'a fait dans une lettre adressée à un jésuite, et cette rétractation n'ayant pas paru suffisante, on lui en a fait signer une seconde si humiliante, qu'on ne serait point étonné de voir un homme se sauver plutôt chez les Hottentots, que de souscrire à de pareils aveux‡."

MADAME NECKER.—L'humiliation serait surtout dans la mauvaise foi : pourquoi supposer à l'auteur le tort inexcusable de faire seulement par lâcheté la rétractation d'un livre pernicieux.

GRIMM.—" Quoi qu'il en soit, voilà bien du bruit; je ne sais si la gloire littéraire sera assez considé pour dédommager l'auteur de les désagrémens qu'il a essuy me semble que ceux qui juge plus favorablement cet ouvrage refusent la qualité la plus préci qui est le génie*."

LE COMTE.—On s'est enfin miné à sévir contre les ma livres; on vient de brûler, par de la Cour du parlement, le *Di naire philosophique*.

MADAME NECKER.—Je n'ai d'avis là-dessus; on m'a dit q ouvrage contient des articles si sièrement révoltans, que je n' voulu le lire.

M. SUARD.—Voilà une cond tion qui serait peut-être plus se à l'auteur que celle du parlemen

MADAME D'ANGEVILLERS.—Ce sieurs ont-ils lu les *Essais histo sur la ville de Paris*, par S Foix ?

GRIMM.—Oui; " et cette ra me paraît instructive et amusa

MARMONTEL—L'auteur est t fait dépourvu de philosophie.

MADAME NECKER.—On peut pardonner, en se rappelant ce principes des ouvrages de M Voltaire, Rousseau, Diderot, H tius, Raynal.

MARMONTEL.—Votre politess dame, vous engage à restreindr nomenclature d'auteurs *dangere*

GRIMM.—La religion, qui re fois madame Necker un peu i rante, malgré son excellent la religion, dis-je, est sans très-respectable; " mais elle lai peuples dans l'état où elle les tr La philosophie, au contrair peut jamais prendre racine par hommes, sans les éclairer et sa rendre meilleurs; car on ne cr aux décrets de la philosophie aux dogmes de la foi; on prêche point; sa lumière, ou dis entièrement, ou bien pénèt

---

* *Correspondance littéraire de Grimm*, tom. III, p. 36 et 87.

† Même ouvrage, tom. II, pag. 434 et suiv.

‡ *Correspondance littéraire de Grimm*, t. II, p. 349.

* Même volume, pag. 349.

† Il est plaisant d'appeler *raps* ouvrage que l'on trouve *instructif sant*.

‡ Non ; car, annoncée par de dign vrais missionnaires, elle ôte aux barbares toute leur férocité, et leur toutes les vertus et les lois moral elle offre le seul code parfait qui ait existé sur la terre.

esprits capables de la recevoir; et, dès ce moment, il ne dépend plus d'eux de ne la point apercevoir, comme il ne dépend pas de moi de dire qu'il fait nuit lorsqu'il fait jour*."

MADAME NECKER.—Il est impossible que les maximes admirables de l'Evangile ne soient pas les plus utiles de toutes les instructions, pour des nations plongées dans la barbarie. « D'ailleurs, la philosophie n'arrive que dans les siècles de lumières, et n'a point de prise sur un peuple barbare: ce n'est donc point par la philosophie, qui n'existait pas encore, que les peuples sont sortis de la barbarie; ainsi, la civilisation n'est due qu'à la religion.†"

MADAME D'ANGEVILLERS. — Quelle est l'opinion de ces messieurs sur le dernier discours que M. d'Alembert a prononcé à la séance publique de l'Académie française? Il me semble qu'il n'a aucun succès.

GRIMM.—" Je trouve qu'en général le public a raison de dire que le discours de M. d'Alembert n'est pas bien écrit; mais, ce qui me choque bien davantage, c'est qu'il n'est pas fait et qu'il n'a pas de plan*; d'ailleurs, il soutient, dans ce discours, que la religion doit à la philosophie l'affermissement de ses principes†.

LE COMTE.—Cela est d'un ridicule comique.

GRIMM.—" C'est tomber dans l'excès. Ne donnons point à notre drogue une vertu qu'elle n'a point.... *On rit*‡.

MADAME NECKER.—J'entends une voiture; il est tard; c'est sans doute M. Necker: allons au-devant de lui, dans la salle à manger.

---

* *Correspondance littéraire de Grimm*, t. Ier, p. 274.

† C'est le même auteur qui, dans le même tems, écrivait à Voltaire sur un article qu'il venait de faire dans l'*Encyclopédie*:

" Je crois que cet article pourra être utile à la cause commune, et que la *superstition*, avec toutes les révérences que je fais semblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous, assez loin de Paris pour lui donner des coups de bâton, assurément ce serait de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toutes mes forces; mais je ne suis posté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon *de la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté."

(*Lettres de Voltaire et de d'Alembert*, t. XX, p. 333.)

‡ *Correspondance littéraire de Grimm*, t. Ier, p. 274.

---

* *Correspondance littéraire de Grimm*, t. Ier. p. 277,

† Ces idées se trouvent dans une note de l'éditeur de la *Correspondance littéraire de Grimm*, tom. Ier. pag. 277. On les a mises dans la bouche de madame Necker, parce que tel a toujours été le noble langage de cette personne, si respectable par sa conduite et ses vertus.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MARSEILLE.

" Nous avons dans ce moment parmi nous un homme très-intéressant; c'est un Piémontais nommé M. Bonfigli Rossignol, qui paraît destiné à jeter beaucoup de lumières sur la géographie d'une partie de l'Afrique, jusqu'à présent très-mal connue. Il a accompagné le fils du pacha d'Egypte, dont il était le chirurgien, en Nubie, au Sennaar, etc. Pendant cette longue et périlleuse excursion, il a vu une partie du cours du Nil qui n'avait encore été explorée par aucun voyageur européen, et il a reconnu que ce fleuve formait, par ses sinuosités, un triangle immense.

" Le col ou l'isthme de cette espèce d'île est extrêmement étroit; il en résulte que le point d'arrivée du fleuve descendant du sud, et son point de départ pour la Nubie, sont très-rapprochés, quoique le cours intermédiaire ait un prodigieux développement. Il paraît que les voyageurs qui suivaient la route ordinaire des caravannes ont constamment franchi cet isthme, sans se douter de la grande courbe que décrit le Nil,

et qu'ils croyaient très-peu s'écarter de son cours.

" Cette erreur a été pour eux la source de beaucoup d'autres. Appliquant à cette route des mesures laissées par les anciens, sans tenir compte des déviations du fleuve, qu'ils ne soupçonnaient pas, ils ont porté beaucoup trop vers le sud l'emplacement supposé des lieux désignés par les géographes de l'antiquité.

" La relation du voyage de M. Bonfigli va bientôt paraître en français. Déjà une belle carte, qui y sera jointe, a été dressée : on y voit Méroé, et beaucoup d'autres lieux également célèbres, remis à leu ritable place.

" Animé d'un courage héro M. Bonfigli laisse ici femme e fans, et il se dispose à partir Tripoli de Barbarie. De là, en versant la portion intermédiair l'Afrique, il se propose d'alle joindre le *Barh-el-Abiad* ou *Blanc*, et de remonter, si cel possible, jusqu'à sa source. devons désirer qu'il réussisse une tentative aussi hardie, par a pour la science, et par intérêt l'homme qui se dévoue si noble à ses progrès."

ZUNILDA.

NOUVELLE SUÉDOISE.

Brillant, aimable, fait pour plaire, mais sans principes et sans morale : tel était Florvel, jeune Français, dont le cœur gâté par les succès prenait ses passions pour guide, et les plaisirs pour le bonheur. Un beau nom, une existence agréable, une grande fortune ; il avait tout, il abusa de tout ; ses triomphes mêmes devinrent la source de ses erreurs.

Bientôt il résolut de s'éloigner de Paris : et, dirigeant ses pas vers le Nord, il se mit en route pour la Suède.

Florvel arriva à Stockholm. Son nom et ses recommandations l'appelèrent dans les sociétés les plus brillantes ; sa réputation l'avait devancé ; il n'en devint que plus fat, plus hardi. Quand ces deux torts ne vous perdent pas, ils réussissent. Florvel l'éprouva. Les Suédoises sont aimables ; elles l'apprécièrent. Comme partout, elles sont vaines ; il les loua. Plusieurs ne sont pas exemptes de faiblesse ; il en profita. Il n'avait pas passé dix-huit mois à Stockholm, qu'il s'ennuyait comme à Paris. Heureusement son goût pour s'instruire remplissait bien des mens. Il apprit assez facilem langue ; il courait le matin chez gell, chez Canova, dans les cal des minéralogistes. A le voir, à tendre causer avec tous les ho intéressans, on n'eût jamais cr c'était le même Français qui, le ne s'occupait que de bagatelles, mait dans un salon les vieilles fe par sa politesse, les jeunes par e lanterie, et tout le monde par quante originalité.

Un jour il s'entretenait ave professeur très-instruit. " Les m " du pays, ses usages, ses lois " tout, disait-il, les provinces " tent ma curiosité.

" J'ai remarqué que partou " capitales sont presque des p " part : c'est rarement dans " grandes villes que l'on conn " nation que l'on observe. P " vie même que l'on y mène, l " ractères s'y masquent comm " visages. On est forcé com " ment d'y faire tant pour le " tres, qu'on n'est presque j " soi."

" Permettez-moi de vous citer " vous-même pour l'exemple de ce " que vous avancez, répondit le Suédois. Je sais, par quelques rapports de société, quels sont vos " succès depuis que vous êtes à " Stockholm. Les hommes vous accueillent ; les femmes vous recherchent ; vous passez pour " l'homme le plus à la mode, et " pourtant, à vous entendre parler " de choses sérieuses, il est impossible de croire que les futilités soient " d'un aussi grand intérêt dans votre vie. Vous êtes tout autre que " vous ne paraissez dans ces cercles " brillans.

" Je m'en flatte, du moins, reprit Florvel : je ne suis homme du " monde que par position. Pensez-vous que celui qui fait très-peu de " cas des femmes, qui ne croit guère " à l'amitié, et point à l'amour, soit " très-heureux dans ce tourbillon ? " Telle est ma manière de voir. Je " vous plains, répondit le Suédois. " Si je ne me trompe, vous n'êtes " pas blasé ; au contraire, il y a " une partie de vos facultés morales qui n'est pas exercée. A votre place, en voyageant, j'aurais " cherché des choses neuves sous " tous les rapports ; j'aurais surtout évité les capitales. Vous observez, d'une manière très-juste, " que toutes nous montrent la corruption des mœurs. Etait-ce à " Stockholm que vous deviez vous " arrêter ? Voulez-vous voir un tableau plus attachant de mœurs " nouvelles, la pureté, l'hospitalité " des premiers âges ? Partez, enfoncez-vous dans les provinces du " nord de notre Suède, sur les frontières de la Laponie. La Nortlande, la Dalécarlie, surtout, vous " offriront des jouissances qui vous " sont inconnues. D'autres hommes, " d'autres femmes, d'autres cités ; " tout sera piquant pour vous. La " simple nature doit vous paraître si " neuve !—Eh ! mon Dieu, s'écria " Florvel, je la devine sans la connaître, cette *simple nature*, dont " les philosophes nous ennuient. Je " veux pourtant bien faire l'épreuve " que vous me proposez : j'irai dans " la Nortlande ; j'y trouverai les " mêmes passions, les mêmes vices, " avec moins de grâces, voilà tout. " Eh bien ! repartit le Suédois, *votre* " *système* n'en sera que plus démontré à votre esprit, et vous en conviendrez ; parvenir à se prouver la " vérité d'*un système*, ce n'est pas " tout-à-fait avoir perdu son tems."

La conversation finit là. Florvel quitta le Suédois ; et, comme rien ne le retenait à Stockholm, deux jours après il partit pour la Nortlande.

Après les premières journées, Florvel ennuyé des mauvais chemins, et voulant mieux voir le pays, laissa sa voiture dans la première ville, acheta deux chevaux de selle, et, suivi d'un seul valet de confiance, il continua sa route. Il s'arrêtait souvent pour examiner. Ces montagnes, ces forêts immenses, ces lacs, ces rivières rapides et nombreuses, ces mines profondes, attiraient ses regards. Malgré la saison rigoureuse, il observait tout avec soin ; il touchait à l'époque où les glaces de l'hiver font place tout à coup aux premières chaleurs de l'été. Par une bizarrerie de ce climat, on ne connaît, dans cette partie de la Suède, que deux saisons. On éprouve, pendant neuf mois, des froids excessifs, et, le reste de l'année, des ardeurs presque égales à celles du Midi. Le sol, assez ingrat, manque de plusieurs choses nécessaires à la vie ; mais il abonde en pâturages, en mines de divers métaux, et surtout de cuivre. La chasse et la pêche étant une des plus grandes richesses du pays, le Suédois est robuste, laborieux, et la vie qu'il mène l'endurcit à la fatigue, et l'éloigne de toute idée de mollesse et d'oisiveté.

Florvel, averti par les habitans du changement habituel et subit qui allait se faire dans la Suède, prévenu d'ailleurs que la fonte des neiges, la rapidité des torrens pourraient arrêter ses pas, et même l'exposer à quelques dangers, préféra de suspendre sa

route; et, s'établissant parmi des pâtres sur les montagnes de la Dalécarlie, il attendit, avec impatience et curiosité, le beau spectacle qui devait étonner ses yeux; mais il ne perdit pas son tems dans une vaine attente. Par des questions qui, bien proposées, préparaient des réponses instructives, il connut bientôt les mœurs, les usages de ces heureuses et tranquilles contrées. Comme on le lui avait prédit, il retrouva le charme des premiers âges du monde. Point de méfiance, une paisible sécurité. Pour murailles, des faibles haies; pour verroux, une simple courroie, que la main d'un enfant peut dénouer. Respect pour la propriété, secours pour l'indigence, pitié pour l'infortune: voilà ce que Florvel vit sans le croire, admira sans le dire. Ces bons habitans, ont surtout, une vénération pour l'hospitalité qui les porte à vouloir l'exercer même en leur absence. S'éloignent-ils de leur habitation, ils songent qu'un voyageur peut passer, qu'il peut être accablé de fatigue et de besoins, sans avoir la possibilité de s'adresser à personne. Cette idée poursuit le pâtre dans les vallées, le chasseur au fond des forêts, le pêcheur sur ses étangs. S'il ne laisse personne en sortant de sa maison, il a soin que sa porte reste ouverte; un vase plein d'un lait pur est placé sur une table, et s'offre aux regards de ceux qui peuvent le désirer. C'est peu d'y joindre des gâteaux de fleur de farine; une main attentive a embaumé les bords de ce vase par les jus exprimés des plantes balsamiques les plus odoriférantes. Est-on dans la saison rigoureuse de l'hiver, des charbons allumés couvent sous la cendre, et peuvent, à l'aide de bourrées rassemblées près du foyer, donner promptement une flamme secourable.

Florvel réfléchissait un jour sur l'opposition de la rudesse du climat avec la douceur des mœurs, et de l'âpreté sauvage de ces montagnes avec la bonté de leurs habitans.....Tout à coup un grand bruit se fait entendre; des craquemens sourds et redo retentissent dans les cavités prof des rochers; c'est la glace des l qui se rompt. Les torrens se p rent, les pâtres s'agitent, mais une activité sage qui montre pl prudence que d'effroi. L'un o une digue de pierres à l'effor eaux qui peuvent renverser s bane; l'autre ménage une facile au torrent qu'il prévoit et ne peut arrêter. Plus loin, familles entières changent mon nément d'asile, emportant leur fans dans leurs bras, les vieillar leurs épaules. On emmène les peaux sur la cime des plus l montagnes; mais, je le répète, ces soins n'ont ni confusion, ni rence de terreur. Le moment e nible, mais il est prévu.

Les rigueurs de l'hiver finis les douceurs de l'été vont con cer. Quel spectacle! les rayo soleil renaissant ont frappé ce menses amas de neiges éblouiss dont les reflets éclatans brillent les feux qui viennent les diss Les eaux se rassemblent, les t se forment: tour à tour s'arrêt se grossissant l'un par l'autre, il ment, ils bouillonnent, ils se pitent avec fracas de rochers e chers; leur bruit confus se mêl déchiremens des glaces qui se pent à la fois de toutes parts glaçons énormes, tantôt sont e nés par la rapidité des eaux, tombent, s'arrêtent, et retor brisés par leur propre poids. ques-uns roulent du sommet des tagnes et s'embarrassent dan branches robustes d'un vieux qui, couronné de cette masse r nante, étincelle de mille feux clarté du soleil; bientôt le gl dissous par la puissante chaleur, dans les racines de l'arbre un cheur salutaire. Cependant le redouble, les eaux s'enflent e les cascades subites jaillissent e gissant, tombent dans les lacs rivières, dont les eaux débordé lancent vers la mer avec impét

Mais, ô surprise ! dans ces où les eaux sans limites se rt de nouvelles routes, leur ie laisse que des traces lé- La glace a fui, la première es herbes va paraître. La iectée prend une nouvelle vi- ur produire. Déjà les fleuves, ndaient des montagnes, ne que des ruisseaux ; les ri- ntrent dans leurs lits ; les se retirant, découvrent les A côté de la goutte d'eau e à l'arbrisseau qui reverdit, a va naître. Une fraîcheur e se mêle à la douce cha- s'accroît, et porte une vie à tout ce qui respire, un nou- issement à tout ce qui vé- n nouveau charme à tout ense, et peu de jours ont amener à cette aimable re- de toute la nature.

me qui se rétablit dans les s rentre dans le cœur des ; ils descendent ; les vil- repeuplent, les demeures mo- réparent, les troupeaux re- ent, l'image du bonheur a

l, avec une âme plus simple corrompue, aurait mieux e beau spectacle. Son esprit, ination furent plus émus que ; les sensations douces et nt un bonheur des cœurs eux que l'abus des passions a blasés ne les éprouvent Leurs sens émoussés perdent ier sentiment qui semble ré- à mille jouissances offertes ture.

st froid celui qui ne fait que , auprès de celui qui se pé- qui sent !

dant Florvel fut aussi frappé vait l'être de ce beau change- Saisissant sa plume et ses il essaya de fixer cette scène e par des tableaux qui par- our à tour aux regards et à la Ce double travail seul pro- on séjour parmi ces bons pâ- l'avaient si bien reçu. Un homme plus sensible aurait joint, au plaisir de cette occupation, le bonheur de voir ces aimables habitans passer promptement de l'inquiétude à la tranquillité ; il n'aurait pas observé sans délice la mère, qui croit mieux aimer son enfant après le danger qu'elle a redouté pour lui ; la maîtresse qui voit arriver avec plus de charmes cette saison qu'elle sait devoir l'unir à son amant ; l'ami s'attachant plus à son ami par le service qu'il vient de lui rendre, en préservant son habitation de la fureur des eaux.....Mais non : Florvel a desséché son âme ; il n'est bon que par instinct. Il quitte les pâtres avec une reconnaissance froide, et continue sa route en suivant les bords de la Dala, et dirigeant ses pas vers le bourg d'Hédémona, le plus remarquable de la Dalécarlie.

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'instant où la saison renouvelée avait changé l'aspect de la nature. Les pâturages étaient verts, et les arbres parés de feuilles ; tout germait, et se disposait à produire ; le souvenir même des frimas s'était effacé. Il ne fallait que des yeux pour jouir de ce contraste rapide. Florvel, enchanté, trouvait les journées trop courtes pour admirer.

Dans le bourg d'Hédémona, les mœurs étaient aussi douces que parmi les pâtres qu'il quittait ; il retrouva la même hospitalité, des formes moins rustiques, et, avec une égale simplicité, cette politesse obligeante, premier fruit de l'aisance et de l'éducation.

Il était depuis quelque tems dans ce bourg ; tous les jours il sortait seul à cheval, et se plaisait à s'égarer dans ces beaux sites qui l'attiraient sans cesse. Communément, il laissait son cheval marcher à l'aventure, et ne voulait devoir qu'au hasard, au caprice, les surprises que chaque nouveau lieu lui causait. Un jour que, plus fatigué qu'à l'ordinaire, il cherchait un lieu tranquille pour s'y reposer quelques instans, son cheval prit une route bordée d'arbres

élevés, qui le conduisit bientôt vers une habitation dont un coteau ombragé lui avait dérobé la vue. Cette maison est modeste, mais paraît considérable. La porte est ouverte; il entre. Personne dans la cour ne se présente à ses regards. Enhardi par l'hospitalité du pays, il attache son cheval à un arbre, et pénètre dans la maison. Un gros chien s'approche de lui; mais il n'a point de chaînes, point de fureur. Au lieu d'aboyer, il caresse Florvel comme s'il le connaissait; il le devance en bondissant, et semble le conduire dans une pièce voisine. La première chose qui le frappe en entrant, est ce vase plein de lait, doux symbole de l'hospitalité que le riche et le pauvre destinent aux voyageurs. Il s'assied, il regarde, il admire une réunion de choses utiles, et des recherches simples indiquaient le goût naturel du maître de cet asile. Mais à qui appartient-il? Cette solitude de la maison, ce calme dans l'intérieur n'annoncent point l'habitation d'une famille. Est-ce un vieillard solitaire? est-ce une femme qui demeure dans ce lieu tranquille? Quel silence! quel calme! Florvel se couche sur une natte; il a porté dans ses sens une douce fraîcheur par ce lait onctueux qui l'a désaltéré. Ce n'est point le sommeil qui répare ses forces épuisées par la fatigue et la chaleur; c'est un repos, une sorte de quiétude qu'il n'avait pas encore éprouvés. Le bon chien est à ses pieds; il regarde Florvel avec cette expression caressante, caractère si touchant d'un ami de l'homme; il semble lui dire: " Si tu " veux dormir, je veillerai sur toi; " veux-tu sortir, je t'accompagne." Florvel le caresse avec un plaisir secret. C'est peut-être la première fois qu'il sent bien le prix d'un animal si précieux. Cependant il se lève, il parcourt la maison, il veut deviner chez qui le hasard l'a conduit.... Une chose lui donne une idée, une autre la détruit.

Après avoir parcouru les appartemens, il sort, et descend dans le jardin séparé de la campagne par une simple haie d'épines en fleurs. Ce joli lieu ne se distingue des champs que par une culture plus soignée, des arbres fruitiers mieux choisis et quelques routes battues courant çà et là, sans symétrie, parmi des fleurs et des fruits. Un ruisseau clair descend de la montagne; en traversant le jardin, sa course se ralentit; il semble s'y plaire; il fait mille détours, et s'échappe par un bosquet; puis, précipité par une pente naturelle, il court mêler ses eaux à celles de la Dala. Florvel, enchanté, se plaît à suivre les caprices de cette onde; il arrive au bosquet: là, s'offre un banc de gazon, placé sans art, mais dans un lieu si délicieux, si frais! Une grotte profonde s'ouvre près de ce banc; quelques arbres épars autour de la grotte semblent des colonnes destinées à soutenir cette voûte antique. Florvel lève les yeux, il lit cette inscription gravée sur l'un de ces arbres:

À L'HOSPITALITÉ.

Qui que tu sois, si tu es heureux, jouis ici de ton bonheur; si tu es malheureux, la douceur, la patience et la douce commisération t'attendent.

Ah! s'écrie Florvel, n'en doutons plus, je suis chez une femme!... Il examine la grotte avec intérêt; il revient près du banc; il est attiré partout; il ne peut s'arracher de nulle part. Le bruit aimable du ruisseau, cette fraîcheur, le roucoulement des ramiers, répété par l'écho des montagnes, cette solitude, ce calme profond, et l'idée pleine de charmes qu'un être absent comme un bienfesant génie, préside à cet ensemble attrayant, le doux penser surtout que cet être est une femme; toutes ces réflexions bercent mollement les pensées de Florvel; il sent ses yeux se fermer; il s'assied et s'endort.

Florvel ne s'était point trompé; c'est chez la belle Zunilda que le hasard l'avait conduit.

Zunilda, née dans le bourg d' Hédémona, a perdu ses parens elle

finit le deuil d'un vieux père qu'elle adorait, qui lui a laissé une fortune honnête, et cette habitation commode, sans élégance, mais la plus belle du pays. Son goût pour la campagne, sa tendresse pour le jeune Elerz, la fixent pour toujours dans cette demeure. Elle doit épouser Elerz qui fait le bonheur et le charme de ses jours. Telle est la simplicité des mœurs de ce pays, que Zunilda loge déjà avec son amant; mais près de lui, dans ses bras même, elle est aussi en sûreté que si des parens ou des barrières les séparaient. Leurs cœurs passionnés et purs ne conçoivent pas le bonheur sans vertu, le plaisir sans innocence. Elerz est sensible, gai, doux, mais impétueux. Zunilda, moins vive, est plus mélancolique; l'amour sans mesure souvent absorbe toutes les facultés de l'âme; mais Zunilda adorant Elerz a besoin encore d'aimer, d'être aimée de tout ce qui l'entoure. Son bonheur s'augmente de celui des autres; à l'aspect de l'infortune, elle sent moins sa félicité; aussi elle est chérie par tout ce qui la connaît. La nature fit tout pour elle; figure noble, traits charmans, taille élégante. Dans les fêtes champêtres, tous les regards sont attachés sur elle, tous les succès l'attendent; nulle n'a plus de grâce à la danse, plus de légèreté à la course. Les flèches d'Elerz sont plus rapides; mais la biche craintive ne perce pas les forêts avec plus de vitesse que Zunilda, lorsqu'un trait à la main, elle poursuit et atteint la proie qui veut en vain l'éviter.

L'histoire des amours d'Elerz et de Zunilda est bien simple. Point d'obstacles, point de tourmens; du bonheur sans nuage, un sentiment aussi promptement partagé qu'exprimé; voilà leur sort. A la dernière fête du *Retour de l'été*, dans une course de jeunes filles, le prix était un chevreau blanc (qu'un chasseur, selon l'usage, doit tenir dans ses bras au bout de la carrière;) c'était Elerz que l'on avait choisi. Zunilda, l'avait remarqué, et pensait à lui; depuis longtems il cherchait à lui plaire. La course commence; Zunilda devance ses compagnes; plus prompte que l'éclair, elle touche le but. Elerz enchanté remet le chevreau dans ses bras. " Ah! " Zunilda, lui dit-il, que ton triomphe " n'est-il le mien!..." Va," répond-elle avec candeur, " je devais vain- " cre!.....Qui veux-tu qui coure " plus vite à Elerz que moi, si ce " n'est mon cœur?"

Elerz rougit de bonheur, il presse Zunilda contre son sein.....Si ton père y consent, dit-il, je te donne ma foi, en présence du ciel. Alors, à la manière accoutumée, tous deux posent leurs mains sur leur cœur; le lien devient indissoluble, tous les habitans les félicitent. Zunilda, dès ce moment, est un objet sacré pour tous les jeunes compagnons d'Elerz. Elle a prononcé son choix; tous la regrettent, aucun d'eux n'ose plus même y penser; tels sont les usages, telles sont les mœurs. Le père de Zunilda rajeunit par l'idée du bonheur de sa fille; il applaudit à ce choix qui aurait été le sien. Le jeune amant baise la main du vieillard; il est sûr de son bonheur.....Mais, hélas! qu'il lui semble encore éloigné! Une fièvre lente consume depuis quelque tems le père de Zunilda; il s'affaisse, il languit et meurt dans les bras de ses enfans. Un an de deuil et de larmes leur est commandé par leur cœur et les lois. Ils s'aiment, prient le ciel pour leur bon père; et, réunis sous le même toit, ils attendent que l'année soit révolue.

Ils étaient sortis ensemble quand Florvel est arrivé. Zunilda rentre la première. Le cheval qu'elle aperçoit lui fait connaître qu'un étranger est chez elle....Elle le cherche avec impatience; elle voit avec plaisir que les mets qu'elle avait préparés ont pu lui être utiles. Elle parcourt rapidement sa maison; enfin, elle arrive en courant au bosquet; mais, apercevant Florvel livré à un doux sommeil, elle ralentit ses pas; elle craint même le bruit que ses habits produisent en effleurant les feuilles....Le bon chien a vu sa maîtresse; il veut courir à elle; mais Zunilda fait un signe à

cet animal fidèle qui l'entend; il se recouche doucement, en regardant tour à tour Florvel et sa maîtresse. Zunilda s'aperçoit que les rayons du soleil peuvent frapper la tête découverte de l'étranger; elle rapproche doucement les branches de deux arbres voisins; elle les unit ensemble, et forme une ombre hospitalière qu'elle oppose à la chaleur du jour. Ce n'est pas assez, elle prend une corbeille, la remplit de fleurs embaumées de fruits pleins de saveur; elle place cette douce offrande vers Florvel, de manière que, s'il s'éveille, son premier regard soit frappé par ce nouveau bienfait. Bonne et sensible Zunilda, vous voilà assise près du ruisseau, tournant de tems en tems la tête du côté de Florvel. Vous voulez guetter son premier regard au moment de son réveil; mais, toujours attentive, vous croyez entendre que les eaux s'échappent avec trop de bruit sous le feuillage; le sommeil de l'étranger peut en être interrompu. Vous vous penchez avec effort sur le bord du ruisseau: vos mains bienfesantes dérangent une pierre qui fait obstacle à la rapidité des eaux. Le silence augmente; on n'entend plus qu'un murmure faible et sourd plus fait pour prolonger le sommeil que pour troubler son charme et sa durée. Zunilda jouit du repos qu'elle procure; mais le feuillage frémit et s'écarte; le gazon cède sous des pas agiles; c'est Elerz qui paraît. Comme les âmes de deux amans se devinent en un moment! comme ils se félicitent des soins qu'ils vont donner à l'étranger que le hasard leur amène! Déjà, dans les bras l'un de l'autre, ils regardent Florvel, et s'entendent sans se parler.... Zunilda, par un regard, semble demander à son amant si elle n'a rien oublié, si tous les besoins sont prévus? " Crois-tu, dit-elle à Elerz, que ce voyageur soit malheureux?—Je ne le pense pas, ma chère. Ses traits sont calmes et tranquilles, le malheur laisse des traces. Rappelle-toi les premiers tems de la mort de ton père. Quand tu dormais, on voyait que tes yeux avaient pleuré, qu'ils devaient *pleurer encore*.—Tu as raison; mais nous pouvons nous tromper; il faut que son réveil soit doux; prépare-toi, prends ta flûte champêtre. Quand il ouvrira les yeux, je chanterai, tu m'accompagneras. S'il souffre, nous lui ferons du bien; s'il est heureux, cela ne peut lui déplaire.—Ecoute, Zunilda, c'est, je crois, un Français. J'en ai déjà vu dans notre pays, ils avaient cet habit.—Vois-tu comme il s'appuie sur notre chien? Fidèle allait l'éveiller en venant à moi; mais je l'ai fait rester à sa place".

Comme Elerz finissait de parler, Florvel s'agita. Les deux amans se placèrent près de lui; les yeux de Florvel s'ouvrirent, et ses regards et son oreille furent frappés en même tems des beaux traits de Zunilda, de sa voix touchante et de la douce flûte d'Elerz.

Il est des sensations auxquelles l'âme la plus gâtée par les vices du monde ne résiste point. Florvel crut faire un rêve délicieux, et cette illusion, un instant prolongée, retarda les vives expressions de sa reconnaissance. La beauté de Zunilda, sa fraîcheur, ses traits animés encore par la douce expression de la bienfesance, le jetèrent dans la surprise et l'admiration.

" Qui que vous soyez, lui dit Elerz, jeune étranger, regardez cet asile comme le vôtre. Zunilda vous reçoit chez elle; moi son amant, bientôt son époux, je mêle mes soins, mes vœux aux siens, pour vous rendre ce lieu aussi doux que je le souhaite. Oui, reprit Zunilda, en passant son bras autour du cou d'Elerz, nous bénissons le ciel de vous avoir conduit parmi nous; nos fleurs, nos fruits, nos troupeaux, disposez de tout. Mon père me l'a toujours dit: *Rien en entier n'est à toi, songe à la part de l'étranger.....*" En disant ces mots, Zunilda, avec une grâce dont elle ne se doutait pas, présentait à Florvel la corbeille qu'elle avait préparée.

On ne se défait pas aisément des formes et du ton des villes. Florvel, ému de tant de bonté, de simplicité, voulut y répondre avec de la franchise et du naturel; il fut maladroit, et rien

stait plus que ses manières
, sa politesse recherchée,
andeur naïve de ses hôtes. Ils
nt cependant qu'il les re-
; mais, quoiqu'il parlât bien
ue, tant de phrases pour un
t les étonnaient. Dans ce
les échos de la plaine reten-
sons aigus et lointains. C'é-
pâtres qui rappelaient leurs
leurs chiens. " Voulez-vous,
lda, venir voir rentrer nos
x ? Ils sont nombreux et
c'est là notre richesse."
l accepta. Les deux amans,
p songer à lui, entrelaçant
s, sortirent en chantant. Flor-
rivait ; il examinait, en mar-
r leurs traces, leur contente-
ur naïve gaieté, et riait en
e de ce qu'on appelait cela du

Cependant les troupeaux,
nt en foule des montagnes
allée, s'approchent, on les en-
gir, bêler. Zunilda s'assied
grand arbre pour les attendre ;
lle Florvel auprès d'elle....
oup, elle lève les yeux, elle
un nid à la cime de l'arbre.
s-tu, ce nid ? dit-elle à Elerz ;
l'atteindre plutôt que toi....
Elerz. Une corbeille d'osier
e une plume rose, pour atta-
es flèches...." Il n'avait pas
à Zunilda a quitté le chapeau
re sa tête ; elle s'élance aux
avec légèreté....L'arbre est
ux, d'une grosseur prodi-
Chacun monte de son côté ;
lerz l'emporte, tantôt Zunilda
age ; enfin, elle arrive plutôt
nid. Elerz, voyant qu'elle va
r, s'arrête.... Zunilda saisit
t, placée gracieusement sur
che forte, mais flexible, elle
balancer avec mollesse jus-
branche plus basse sur la-
tait Elerz. Elle lui tend le
is il avance inutilement le
moment où il est prêt à
sa proie, elle s'amuse à la re-
agiter la branche qui, par son
, l'enlève et la ramène en-
ur achever le tableau, la mère
voyant qu'on ravit ses petits,
entre sous les branches, en sort, y
rentre, voltige autour des deux amans,
tandis que le mâle, triste et plaintif,
plane en face de l'arbre et n'ose ap-
procher. Florvel se tenait à quelque
distance. Loin de s'occuper de cette
jolie scène aérienne qu'il aurait dû
dessiner, il se dit à lui-même : " Voilà
bien les femmes ! on les retrouve par-
tout les mêmes, aussi coquettes dans
les montagnes de la Dalécarlie, que
dans nos salons. Ce n'est pas votre
victoire, Zunilda, qui vous occupe en
ce moment ; l'amour-propre est satis-
fait, la vanité commence. Elle songe,
ajoutait-il, que j'admire sa grâce, sa
légèreté ; elle pourrait redescendre
promptement avec le prix de son agi-
lité ; mais il faut rester suspendue
sur cette branche, et, pour comble
d'adresse, avoir l'air de s'occuper de
son amant, de rire avec lui de sa vic-
toire dans les airs, pour obtenir un
nouvel hommage sur la terre. O fem-
mes ! sexe dangereux, mais trop connu
de moi, je retrouve donc ici l'instinct
de votre coquetterie ! Mais, Zunilda,
vous vous abusez. Est-ce à des yeux
tels que les miens que vous pouvez
plaire ? Votre grâce sauvage a quel-
que attrait, j'en conviens ; mais qu'il
y a loin de là à celle de l'art qui
garde tout le charme de la nature en
l'embellissant !"

Comme il finissait, Zunilda s'ap-
procha de lui, et lui offrit avec gaieté
le nid qu'elle venait d'enlever.

" Je le reçois, belle Zunilda", dit-
il, avec une attention plus maligne que
galante. " On serait embarrassé de
décider qui a plus de candeur, ou de
ces tourterelles, ou de celle qui daigne
me les destiner."

Zunilda et Elerz auraient bien ré-
pondu ; mais ils avaient tant de peine
à comprendre les finesses de Florvel,
qu'ils prirent le parti de parler d'autre
chose. Pour Florvel, toujours con-
fiant dans son jugement sur les fem-
mes, il ne douta pas un instant que le
silence de Zunilda ne tînt à la pré-
sence d'Elerz. On revint à la mai-
son. Un repas simple, mais bon ;
un couvert sans recherche, mais
d'une propreté rare, étaient pré-

ıré. On soupa. Elerz et Zunilda ıantèrent, tantôt ensemble, tantôt ıparément. L'heure de se retirer ar- va. On conduisit Florvel dans une ıambre commode, d'où la vue était élicieuse. Elerz quitta Zunilda avec expression d'une tendresse impa- ente et respectueuse ; et la nuit, par ı fraîcheur, vint reposer Florvel de ses ıtigues, et calmer les tendres agita- ons d'Elerz.

—Florvel, le second jour, parla de ın départ ; on le pressa avec tant de anchise de se fixer quelques instans ans la vallée, qu'il ne put y résister. e naturel d'Elerz lui plaisait. Zu- ilda lui paraissait charmante. La ie qu'il menait était simple, mais isive. On se levait avec l'aurore.)ans le joli bosquet, on trouvait des ruits, du lait, des gâteaux, du miel mbaumé par les fleurs des vallées. tien ne manquait à Zunilda et à Elerz; ils vivaient dans l'aisance. eurs parens leur avait laissé à chacun ne fortune honnête qu'ils avaient déjà onfondue ; leur langage, leur éduca- ion, l'abondance qui les entourait, le ombre de leurs serviteurs, tout les éparait des rustiques habitans de ces ontrées ; ils n'en avaient que les nœurs et les vertus.

Après le premier repas, la pêche ıu la chasse appelaient les trois amis, ar Zunilda partageait tous ces exer- ices, et souvent s'y montrait la plus droite et la plus agile. Le soir ve- ıait, Zunilda versait une rosée rafraî- hissante sur des fleurs qu'elle cultı- ait elle-même dans un endroit parti- ulier. Elerz, Florvel la suivaient, l'ai- laient dans tous ces détails champê- res. Le jour baissant davantage, elle es conduisait toujours dans quelque ouveau site plus frais, plus agréable. .à, ils causaient, ils chantaient. Zu- ilda et Elerz faisaient mille questions Florvel sur la France, sur ses voya- es ; toujours à ses récits celui-ci nêlait quelque galanterie qu'elle pre- ait pour une marque d'intérêt.

Plusieurs semaines se passèrent lans les douceurs de cette vie paisible t charmante. Florvel observait, des- *ait, écrivait.* Dans la solitude sur- tout, la candeur et la vertu ont un charme communicatif qui atteint même les âmes dépravées. Le tableau des amours d'Elerz et de Zunilda in- téressa d'abord Florvel : il est des circonstances où l'esprit se met à la place de l'âme ; les premiers effets sont les mêmes ; ils ne diffèrent que par la durée. Bientôt le bonheur de ces deux amans fatigua le jeune Fran- çais ; peut-être en vint-il au point de l'envier. Quoi qu'il en soit, peu d'ins- tans après, l'idée coupable de le troubler arriva et ne fut point re- poussée.

Florvel avait plus que de la fatuité ; son amour-propre était intolérable e t sans bornes. L'habitude de flatter, d'exagérer même la louange, le portai t à faire mille complimens à Zunilda, qui, charmée de voir qu'il se plaisai t dans leur solitude, cherchait tous les moyens de la lui rendre agréable. Voulait-il entendre sa voix, elle chan- tait aussitôt. La course, la danse ser- vaient chaque jour de prétexte, à l'u n pour un éloge, à l'autre pour un suc- cès. Le bon et tendre Elerz éta it ravi ; il s'enorgueillissait de voir qu e sa maîtresse parût si bien à l'habitan t du pays le plus aimable.

Florvel, toujours de sang-froid, o p- posant le talent à la bonne foi, n e douta plus qu'il n'eût fait une gran de impression sur le cœur de Zunild a. N'écoutant que son orgueil, oublia t toute délicatesse, les droits sacrés de l'hospitalité ne purent l'arrêter. De ux êtres bons et sensibles le reçoive t, lui prodiguent mille soins touchan s ; il va, peut-être, porter chez eux le trouble et le désespoir. Qu'impor e ! il ne faut rien se refuser. Il voudr it, s'il était possible, que Zunilda ai t Elerz plus passionnément, pour se prouver à lui-même qu'il sait vain cre tous les obstacles. Voilà donc Zu- nilda sacrifiée dans les projets du re- doutable séducteur. Les éloges sur la parure sont les plus dangereux de tous pour les femmes, parce qu'ils flattent deux fois la vanité. Tou r à tour le succès se change en éloge, et l'éloge en succès. Florvel le sa *vait,* il employa ce moyen. S'il disait *que*

telles fleurs allaient mieux à Zunilda, ce n'était que celles-là qu'elle cueillait dans la prairie, et dont elle formait sa couronne et ses guirlandes. Charmé de ses progrès, il prévoyait presque déjà l'instant où il serait heureux.... " Je l'enivre d'encens, se disait-il un jour: mon bonheur passe mon espérance. Zunilda est moins excusable que les habitans des grandes villes, où la coquetterie est le fruit et le but des regards. Ici, point d'hommages, point de rivalité, de concurrence entre femmes. Deux hommes seuls, dont l'un est séduit; l'autre qui feint de le paraître. Eh bien! voilà notre petite tête partie! Quel sexe! quelle faiblesse!....J'ai dit hier au soir à notre coquette des montagnes (c'est ainsi qu'il l'appelait, que rien n'allait mieux à sa figure que les bluets. Dès l'aurore, elle en dégarnisait la prairie. Je l'ai vu de loin les tresser. Je parie qu'elle va venir à notre réunion, toute parée de ces fleurs." Il parlait encore, il se retourne....., et voit Zunilda accourir à lui avec une couronne, mais elle était de roses. Zunilda portait à son bras un grand panier qui en était rempli. Florvel fut d'abord surpris. Que pensa-t-il en écoutant Zunilda, qui, toute confiante, lui dit ingénuement: " Mon ami, nous nous étions trompés, les roses me vont mieux que les bluets. Elerz me l'a dit; j'ai jeté bien vite tous les barbeaux. N'est-il pas vrai que j'ai bien fait? vous auriez été fâché que, devant vous, il eût dit que cela ne lui plaisait pas, tandis que j'ai tant de confiance en votre goût, et que vous êtes assez bon pour m'avertir de tout ce qui peut m'embellir à vos yeux. Le moment de notre repas s'approche, je désire que toutes ces guirlandes soient finies avant, pour m'en parer. Aidez-moi, vous jouirez du plaisir que j'aurai à porter les couleurs qu'il préfère."

Florvel, déjoué par cette naïveté à laquelle il ne s'attendait pas, ne sut que répondre: il prit, d'un air distrait, quelques fleurs qu'il entrelaça. Bientôt après, sous un prétexte quelconque, il s'éloigna de Zunilda, qu'il laissa seule achever ses guirlandes. En la quittant, il suivit tout pensif le premier sentier qu'il trouva. Ses réflexions lui découvrirent d'abord que son amour-propre était humilié; cette pensée le choqua, mais il l'eût bientôt éloignée. La vanité a tant de réfuges! " Il était naturel, se disait Florvel, que Zunilda, avec ses idées communes, son peu de tact, tînt aveuglément à son petit montagnard. Avant d'être en état de choisir, il faut que le goût soit formé.—Mais, ajoutait-il, une chose assez neuve, c'est que la vanité, qui est innée chez les femmes, n'ait pas plus de prise sur cette âme simple; elle aurait dû s'en emparer davantage, l'attirer vers celui qui lui prodiguait tant de louanges, exprimées d'une manière qui lui est inconnue. Au lieu de l'enivrer d'amour-propre, cet encens ne lui plaisait qu'en lui indiquant ce qui devait plaire à son Elerz. Voilà vraiment un petit phénomène."

Florvel, tout en réfléchissant, marchait toujours. Il se trouva fort loin de la maison, et pensant sans cesse à Zunilda. " J'y suis résolu, s'écria-t-il tout à coup, prenons un moyen différent; j'avais tort. Une femme loin de tous les regards a peu d'orgueil; elle n'a, comme tout son sexe, qu'une vanité d'instinct trop faible pour combattre l'amour. Il faut feindre de l'aimer, voilà le moyen auquel rien ne résiste dans les villes, dans les campagnes, sur les trônes et dans les chaumières.....Retournons près de Zunilda, et affectons une douleur secrète."

On était inquiet de Florvel; l'heure du premier repas était passée depuis long-tems. Il arrive préoccupé, pensif....C'est Elerz qui s'aperçoit le premier de sa feinte mélancolie. Zunilda ne lui parle que de la parure de roses, que son amant a trouvée charmante.

Florvel, sans lui répondre, paraît toujours distrait; il prononce à peine des mots coupés et sans suite, de ces mots qui souvent avaient si bien

réussi près des femmes; mais ils perdent entièrement leur effet avec Zunilda.

Elerz, sensible à la peine de Florvel, en avertit sa maîtresse, qui, ne pouvant jamais être émue que par de bons sentimens, passe subitement de la gaieté à l'inquiétude. Florvel l'observe; il en jouit en secret; mais cependant ce mouvement n'est pas venu d'elle, c'est Elerz qui l'a provoqué. Les deux amans l'interrogent; il ne leur répond que vaguement, et s'éloigne.

" Qu'importe, se dit-il à lui-
" même, que cette première id
" ma peine lui soit venue par E
" La voilà tourmentée; elle ch
" elle réfléchit. Elle devinera
" je l'aime, et dès-lors elle se
" dera bien de le dire à son am
" ...Première manque de con
" en lui; premier tort, premi
" vers un secret entre nous
" ignoré d'Elerz; premier
" d'espérance pour moi. Ou
" elle ne comprendra pas ce q
" veux qu'elle croie; dès-lors j
" rai le moment de l'en instruir

(La suite au Numéro prochain.)

BAGATELLES.

Lorsque Franklin alla trouver le roi de Prusse, et lui demanda des secours pour l'Amérique, Frédéric l'interrogea sur l'emploi qu'il en ferait. Le philosophe ayant dit que son dessein était de reconquérir la liberté, le roi lui fit cette réponse digne de remarque: " Issu de famille royale, je suis devenu roi; je ne veux pas employer mon pouvoir à gâter le métier. Je suis né pour commander et le peuple pour obéir."

M. de Saint Marc se vantait, chez Voltaire, d'avoir une mémoire tellement familiarisée avec la littérature, qu'on ne pourrait pas lui citer deux vers de suite du théâtre moderne, qu'il ne dît de quelle pièce ils étaient. On fit, en effet, plusieurs essais dont il se tira très-bien. madame Denys, nièce de Voltaire, crut l'embarrasser en lui en citant deux qu'elle composa à l'instant. Il réfléchit un moment, et dit: " Ah! je les reconnais; ils sont de la *Chercheuse d'esprit.*" (petit opéra-comique sous ce titre.) La confusion de madame Denys ne laissa pas de doute sur la découverte de l'auteur.

Mad. P..r, si connue à Paris, sous le nom de la belle hollandaise, avait eu le malheur d'exciter la jalousie de plusieurs femmes à grandes p
tions. L'une d'elles, qui croyait à se plaindre des effets de sa c
terie, se trouvant dans une s
où elle fesait une partie de whi
fecta de se placer derrière sa c
et de tenir contre elle des p
piquans, d'un ton assez haut
être entendus, en ayant l'air d
ser avec deux dames, qui, en p
sant entrer dans ses sentimen
plaisaient à animer la convers
A la fin d'un coup, le partn
Mad. P....r, lui ayant demai
elle avait les honneurs, je ne sa
répondit-elle en se retournant
tié, si ces dames m'en ont laiss

Dans un moment de pluie q
raissait devoir augmenter, un
homme fort bien mis, et qui
pas pu se procurer un fiacr
contre la voiture de M. Bourd
lèbre dentiste. Il la fait arr
Oh, M. Bourdet, s'écrie-t-il,
suis heureux de vous trouv
souffre horriblement d'un m
dents. Si vous retournez chez
donnez-moi une place pour m'
duire." Le dentiste, soit par
nité, soit par l'espoir d'être b
compensé, ne balance pas à
rompre ses courses, et donne
d'aller très-vite chez lui près

lais Royal. Le prétendu fluxionnaire ne manqua pas de multiplier ses plaintes pendant le trajet: mais, au moment de l'arrivée, il descend de voiture, annonce qu'il est parfaitement guéri, remercie M. Bourdet de l'avoir amené aussi promptement dans un quartier où il avait des affaires pressées, et le quitte en l'exhortant à continuer ses courses.

Un pauvre chirurgien de campagne, se mêlant un peu d'accouchemens, demeurait dans le village d'Oullins, dont l'archevêque de Lyon était seigneur, et où il avait une charmante maison de campagne. Ce malheureux suppôt d'Esculape avait été appelé quelquefois chez le prélat, quand il y avait des domestiques indisposés. Fier de cette pratique, il avait fait placer sur sa porte une enseigne, où était écrit en gros caractères: *Claude Poncey, chirurgien-accoucheur de Monseigneur l'Archevêque.*

On peut juger de la naïveté et de l'ignorance de cet homme par une ordonnance qu'il avait faite pour l'un de ses malades, auquel il crut nécessaire de faire prendre une potion calmante, dans laquelle devaient entrer quelques gouttes de laudanum, et, comme sa mémoire seule lui fournissait ce mot, il l'écrivit ainsi, *l'eau d'anon.* " Ah! je ne savais pas, dit le pharmacien auquel on porta cette ordonnance, que le bon homme Poncey se fût fait distiller.

Un bon curé lisait en chaire un chapitre de la Genèse. La page finissait par ces mots: et le Seigneur donna à Adam une femme; il tourna deux ou trois feuillets au lieu d'un, et continua: " *elle était goudronnée en dedans et en dehors;* il était question de l'arche.

Monsieur le comte de C*** avait beaucoup d'esprit, mais il avait de fréquentes distractions, qui, quelquefois, lui fesaient commettre des bévues singulières. Le désir de voir ce qu'il y avait de curieux à Rome, l'engagea à y faire un voyage: le pape, informé de son dessein, ne négligea rien pour que sa curiosité fût pleinement satisfaite, en lui montrant ce qu'il y avait à Rome de plus beau et de plus magnifique: il lui demanda ensuite s'il était satisfait. " On ne peut davantage, répondit-il; il ne me manque plus, Saint-Père, que de voir le cérémonial qui s'observe pendant la vacance du saint-siége." Ah! pour ceci, reprit le pape, vous pouvez être sûr que je vous ferai attendre le plus long-tems que je pourrai.

Il fut très à la mode, pendant un tems, de gâter, par de ridicules cajoleries, les chanteurs, les comédiens, et les artistes mercenaires de toute espèce. C'était à qui les aurait chez soi: on les comblait de petites attentions, et ces gens-là, qui en général avaient reçu la plus mauvaise éducation, n'en devenaient que plus impertinens.

Le maréchal duc de Brissac, qui, malgré sa tournure et son esprit chevaleresque, ne les regardait pas comme les anciens Troubadours, se prêta cependant à la fantaisie générale. Il invita à souper Jeliot, le plus célèbre acteur de l'Opéra, en le prévenant qu'il désirait le faire entendre à sa société. Celui-ci ne manqua pas de se rendre à l'heure prescrite. Une nombreuse compagnie était rassemblée: tous les yeux étaient fixés sur l'acteur, et le maréchal, après quelques momens de repos, le pria de chanter. Jeliot s'excusa en assurant que cela lui serait impossible, en disant d'une voix très-claire, qu'il était fort enrhumé. On insista; il refusa opiniâtrément. A la fin, le maréchal impatienté, s'adressant à lui: " Mons Jeliot, quand un homme comme moi fait tant que d'inviter chez lui un homme de votre espèce, sachez que c'est pour jouir de ses talens, et non pas pour en faire sa société. Vous chanterez, ou je vous ferai traiter par mes gens comme vous le méritez." Jeliot, fort étourdi d'un genre d'incartade auquel il n'était point accoutumé, chercha à s'excuser du mieux qu'il put, et chanta, en tremblotant, une petite ariette. " C'est bon, mon ami, dit le maréchal et se tournant vers un valet de chambre: Qu'on donne deux louis à cet homme, et qu'on le renvoie". On assure que cette leçon corrigea le chanteur de ses impertinences.

M. de Racan était tout plein de bons mots, mais il avait la voix fort basse, et ne parlait pas distinctement. Un jour que la compagnie était nombreuse, on vint à parler de quelque sujet, qui lui donna occasion de leur faire un conte fort agréable. Après qu'il l'eut achevé, voyant que la compagnie n'en riait point parce qu'on ne l'avait pas entendu, il s'adressa à Ménage qui était à côté de lui, et lui dit: Je vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu; traduisez-moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire.

Madame Cornuel parlait d'une affaire à M. Colbert, qui ne lui répondait rien. Elle lui dit: Monsieur, faites-moi au moins quelque signe que vous m'entendez.

Le marquis del C....., grand d'Espagne, vice-roi de Naples, et d'un fort grand mérite, entrant dans une église à Madrid, donna de l'eau bénite à une dame qui lui fit voir une main fort maigre et fort laide, avec un beau diamant au doigt; il dit, assez haut pour être entendu de la dame: *Quisiera mas la sortija que la mano;* j'aimerais mieux la bague que la main. La dame le prenant aussitôt par le collier de l'ordre qu'il portait, lui répondit: *E yo el cabestro que el amo;* et moi, j'aimerais mieux le licou que la bête.

M. de Nogent était un homme admirable pour remettre les conversations languissantes. Un jour étant au cercle de la reine mère Anne d'Autriche, et voyant que la conversation était cessée, et qu'il y avait déjà quelque tems que ni la reine ni les dames, parmi lesquelles madame de Guimené était, ne disaient mot: N'est-ce pas, madame, dit-il, interrompant le silence, et s'adressant à la reine, une grande bizarrerie de la nature, que madame de Guimené et moi soyons nés un même jour, et à un quart d'heure l'un de l'autre, et cependant qu'elle soit si blanche, et moi si noir.

Un jeune marquis mal-aisé, a épousé une vieille comtesse riche, se divertissait ailleurs à dépens, et ne la ménageait poi tout, souhaitant même avec i tience qu'elle mourût, parce vertu de la donation qu'elle lui faite de tous ses biens, il aura en état de choisir une jeune fe qui lui aurait plu. La vieille n connaissait que trop la faute q avait faite; mais les mépris d époux n'étaient pas ce qui l'ala le plus. Elle craignait qu'il prît envie de se défaire d'elle; nant un jour à se trouver mal, el tout haut qu'elle était empoiso Empoisonnée, lui dit le marqu présence de gens, cela pour bien être? Qui accusez-vous crime? — Vous, lui répond vieille. — Ah! messieurs, s'éc marquis, rien n'est plus faux: qu'à l'ouvrir tout à l'heure; on la calomnie.

Deux français se cherchan l'autre à Florence dans la pla vieux palais, sans se pouvoir tr à cause de la grande foule qui dait un baladin, on vint à s l'*Angelus:* et tous les Italien tant mis à genoux, les deux fr se virent seuls debout, et ainsi trouvèrent.

Je ne pense pas que, pour la position d'un sonnet en bouts- on ait jamais donné de rime difficiles à remplir que les suiv En voici l'occasion. L'an 168 jeune demoiselle qui sera ici n Iris, pleurait à chaudes larm beau chat qu'on lui avait d Pour l'en consoler, on s'avisa adresser un sonnet dont les n'étaient composées que de no villes et de provinces. L'inv était nouvelle: mais quoique la culté fût, ce semble, capable d quitter la plume aux plus har parut néanmoins, que l'aute sonnet qui suit, l'avait heureus ou surmontée en étudée.

Iris, aimable Iris, honneur de la.....*Bourgogne*,
Vous pleurez votre chat plus que nous.....*Philisbourg* (1);
Et fussiez-vous, je pense, au fond de la.....*Gascogne*,
On entendrait de là vos cris jusqu'à.....*Fribourg*.
Sa peau fut à vos yeux fourrure de.....*Pologne* (2).
On eût chassé pour lui Titi (3) du..... .....*Luxembourg* (4);
Il ferait l'ornement d'un couvent de.....*Cologne* (5);
Mais quoi! l'on vous l'a pris; on a bien pris.....*Strasbourg* (6),
D'aller, pour une perte, Iris, comme la.....*Sienne* (7),
Se percer sottement la gorge d'une.....*Vienne* (8),
Il faudrait que l'on eût la cervelle à l'..... .....*Anvers* (9).
Chez moi le plus beau chat, je vous le dis, ma.....*Bonne* (10).
Vaut moins que ne vaudrait une orange à.....*Narbonne* (11),
Et qu'un verre commun ne se vend à.....*Nevers* (12).

Des dames qui étaient dans une assemblée où la conversation ne leur plaisait pas, et où l'on bâillait beaucoup, se dirent agréablement l'une à l'autre: Il pleut ici de l'ennui à verse.

M. Martinon, avocat, était fort noir; il fit faire son portrait par le peintre Lagoux, d'Angers, et le laissa fort long-tems chez ce peintre sans le retirer. Lagoux lui dit un jour: Monsieur, si vous ne retirez votre portrait, l'hôte de la tête noir me le demande.

Un Evêque de Langres, grand joueur, étant mort, on lui fit cette épitaphe:

Le bon prélat qui gît sous cette pierre,
Aima le jeu plus qu'homme de la terre,
Quand il mourut il n'avait pas un liard,
Et comme perdre était chez lui coutume,
S'il a gagné paradis, on présume
Que ce doit être un grand coup de hasard.

Dans une église de campagne, on apporta un enfant à baptiser; le curé, qui venait de boire un peu plus qu'à l'ordinaire avec quelques-uns de ses amis, ne pouvant trouver l'endroit du baptême dans son rituel, disait tout en feuilletant: Cet enfant-là est bien difficile à baptiser.

---

(1) Place de conséquence que nous perdîmes en 1676.

(2) La Pologne fournit des peaux de martres, d'élans, de castors, et autres fourrures.

(3) Titi est le nom d'un chien de mademoiselle d'Orléans, sur la mort duquel l'abbé Cotin fit un madrigal.

(4) Luxembourg ici est le palais où demeurait Mademoiselle, dit *Luxembourg*, parce qu'il est bâti où était l'ancien hôtel de Luxembourg.

(5) Il y a toujours de beaux et gros chats dans les couvens sur-tout à Cologne.

(6) Strasbourg s'était rendu au roi en Septembre 1681.

(7) Pronom féminin mis à la place de Sienne, ville de Toscane.

(8) Lame d'épée ainsi nommée de Vienne en Dauphiné, où il s'en fait d'excellentes.

(9) Allusion d'Anvers à envers.

(10) Allusion de bonne, adjectif féminin, à Bonne, nom commun à plusieurs villes.

(11) On a deux oranges à Narbonne pour un liard.

(12) La douzaine de verres à boire ne vaut pas trois sous à Nevers.

POÉSIE.

LA CHAUMIÈRE.

Pour trouver ce parfait bonheur,
Dont le séjour est un mystère,
Consultez toujours votre cœur ;
Que ce guide seul vous éclaire :
De vos ambitieux désirs
Fuyez la trompeuse lumière ;
Et pour goûter de vrais plaisirs,
Venez me voir dans ma chaumière.

Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature ;
Vous y verrez des fruits, des fleurs,
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère ;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

Zéphyr y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale ;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette-matinale.
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve, avec la santé,
Dans le jardin de ma chaumière.

La Fortune, par des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes.
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma bergère,
Peu de livres, mais bien choisis,
Voilà les biens de ma chaumière.

ÉNIGME.

Chez un flatteur je suis dorée ;
Je suis morte chez maint savant :
Partout où l'on me voit fourrée,
On me reçoit à coups de dent.

Je suis sans faste et toujours nue,
Mais pourtant j'habite un palais ;
Et lorsque je suis bien pendue,
Je fais plus de bruit que jamais.

SANS TOI, ET AVEC TOI.

À ZELMIRE.

Sans toi, quels lieux auraient des charmes!
Que serait la faveur d'un roi!
Les peines, les soucis, les larmes,
Me plairaient bien plus avec toi.

Sans toi, des trésors de la terre,
Je ne saurais trouver l'emploi :
Souffrir l'exil et la misère
Me paraîtrait doux avec toi.

Sans toi, l'offre d'une couronne
Ne m'inspirerait que l'effroi;
Je ne pourrais aimer un trône,
Qu'en le partageant avec toi.

Sans toi, l'ombrage solitaire
N'aurait aucun attrait pour moi;
Quel palais vaudrait la chaumière
Que j'habiterais avec toi!

LA PAUVRE LISE.

BALLADE.

Du toit qui la vit naître à jamais repoussée,
Parmi les champs déserts, Lise égarant ses pas,
Gémissait au vallon plaintive, délaissée,
Et l'enfant de sa honte expirait dans ses bras.

C'était aux sombres jours où la fleur languissante
S'incline et dépérit sous les brises du Nord;
Alors que des forêts la feuille jaunissante
Reçoit en frissonnant son présage de mort.

L'airain du soir tintait l'angélique prière;
La lune, à l'horizon, de ses molles clartés
Blanchissait, par momens, la sauvage bruyère,
Les froides eaux du lac et ses pins agités,

" Tout dort, soupirait Lise, et l'oiseau, l'oiseau même
Retrouve avec la nuit son arbre hospitalier;
Et j'envie à l'oiseau, pour l'innocent que j'aime,
Son frêle abri de mousse et son bel églantier."

Plus d'asile ici-bas, ô douce créature!
Résigne tes douleurs, vois les cieux et dis-moi
Qui pourrait t'accueillir encore dans la nature....?
Le chaume paternel s'est fermé devant toi.

Un bruit mélancolique a frappé l'étendue!
Paix...! le couvre-feu sonne aux donjons de Beauvoir...
Lise, à l'accent du cor, se soulève éperdue;
C'est son dernier réveil à son dernier espoir!

Elle essuya ses pleurs, et pâle et taciturne,
Se perdit, par degrés, vers les bois ténébreux,
Comme, en ses feux légers, la vision nocturne
Glisse, échappe et s'unit au lointain vaporeux....

Du gardien des créneaux la marche vigilante
Seule des vastes cours fatiguait les échos,
Quand, du sein de la plaine, une voix triste et lente
Par trois fois sous les murs fit entendre ces mots:

" Aux horreurs de l'opprobre un ingrat m'abandonne;
" Auteur de ma faiblesse, ô toi qui m'en punis!
" Je suis mère, ah! s'il faut que mon cœur te pardonne,
" Raoul, écoute-moi! Raoul, sauve ton fils.

" Je ne viens plus ici réclamer pour mon crime,
" Ni ta parjure foi, ni les saints nœuds promis;
" Qu'à l'orgueil de ton rang suffise une victime.
" Raoul, écoute-moi! Raoul, sauve ton fils.

" O Raoul, c'est pour lui, pour lui seul que j'implore!
" Sa jeune mère, hélas! n'a droit qu'à tes mépris;
" Mais lui te doit le jour, qu'il te le doive encore!
" Raoul, écoute-moi! Raoul, sauve ton fils."

Tout se tait dans les airs et sur la lande immense....
Lise, les yeux fixés sur les antiques tours,
Près du seuil féodal vint s'asseoir en silence,
Et la nuit toujours calme acheva son long cours....

Cependant lorsqu'aux cieux parut l'aube nouvelle,
Au front de l'innocent sa bouche se colla:
" Il dort mon pauvre enfant; dormons aussi, dit-elle."
Et sur l'enfant glacé son âme s'exhala.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

ÉGYPTE.

Progrès dans la civilisation ; situation commerciale et industrielle.

" Mohammed Ali Pacha, vice-roi d'Egypte, s'est acquis une réputation méritée, par ses conquêtes sur les Wahabites, par son expédition en Nubie, par les manufactures qu'il a fondées, par les nombreux édifices qu'il a fait construire, par le plan et l'exécution du canal de Skandrije à Fum-el-Macmudije, communiquant au Nil, et surtout par ses relations commerciales avec les principales villes maritimes de l'Europe, par ses richesses, sa puissance militaire et navale, et par la manière généreuse et libérale avec laquelle il a toujours accueilli les Francs. Il est vrai qu'il a échoué dans quelques-uns de ses efforts pour civiliser l'Egypte et pour étendre ses manufactures, parce que les habitans ne sont pas encore accoutumés à exploiter certaines branches d'industrie, et parce que les Francs exigent un salaire si exorbitant, que les produits des arts industriels naturalisés en Egypte, y coûtent deux fois plus cher qu'on ne les achète en Europe. Mais, ces tentatives méritent des éloges, lors même qu'elles ne sont pas couronnées du succès. Le principal obstacle à la prospérité de l'Egypte, sous son gouvernement actuel, est le régime arbitraire qui se manifeste dans toutes ses entreprises. Il est maître absolu du sol et de tout ce qu'il produit ; personne n'a de propriété réelle, aucune richesse qui lui soit propre, excepté quelques-uns de ses officiers, dont la fortune est encore subordonnée à son bon plaisir. Il accapare le commerce des produits de l'Egypte, et même des marchandises de l'Inde, qui viennent par la mer Rouge ; il ne souffre point de compétiteurs, si ce n'est quelques maisons de commerce nommées par lui. Personne, ju présent, n'a pu faire change dispositions aussi contraires usages et à l'esprit de liberté d tions modernes. Le gouverneu lui-même les prix, traite les négo et les capitaines de vaisseaux son caprice, et ne vend qu'à s voris. Aussi, plusieurs navires chands ont-ils quitté Alexa sans y laisser leurs cargaisons. plupart des négocians y passen années sans pouvoir conclure seule affaire.

S'il n'y avait pas tant d'intér conflit, les consuls en auraient lé depuis long-tems à leurs amb deurs respectifs à Constantinopl auraient pu presser le divan de tenir et de faire exécuter les co tions commerciales existantes; ma plaintes isolées ne font aucune im sion. D'ailleurs, le divan n'est pa même assez fort pour s'opposer manière effective aux actes arbit du puissant pacha. Les march qui étaient au comble de la pr rité en 1815 et 1816, ont vu éc leurs entreprises, et sont to dans la détresse. Ils ne pourront j payer au pacha les millions qu'i doivent. On assurait dernièremen vingt-sept d'entre eux avaient fai lite, dans un très-court espace de sept sont sur le point de faire queroute, et cinq autres seront gés d'abandonner le commerce peu. En 1820, le pacha ordo tous ceux qui ne pouvaient lui le tiers des dettes qu'ils avaient tractées envers lui, de sortir d gypte. Il a sous sa domination le pays qui s'étend depuis la Méd ranée jusqu'à Dongola; depuis A les déserts de l'Arabie et la Mer R jusqu'à Agaba, Sivah, le pay Natron, la grande et la petite O les princes du Sennar et de Da même, sont maintenant menacé

tomber en son pouvoir. Les Bédoins de Mareotis, les habitans du pays Natron, et ceux de l'Egypte, sont nés ses soldats. Des mercenaires de toutes les parties de l'empire Turc s'enrôlent en foule dans le corps des mameloucks, et le défaut d'instruction et de discipline de ses troupes est compensé par leur courage, la valeur des chefs, et par le manque d'artillerie et de munitions de l'ennemi. Près de trois millions d'hommes sont, ou ses sujets ou ses tributaires, et tous les mahométans sont responsables de la sécurité des caravanes qui vont en pélerinage à la Mecque.

La forme du gouvernement est bien connue, ainsi que l'influence exercée par quelques Francs, hommes de talent, sur les diverses améliorations qui s'effectuent, et qui font espérer la régénération de l'Egypte. Cependant, les gens les plus instruits doutent de la possibilité d'un progrès réel et durable, tant que le pacha fera peser son pouvoir absolu sur l'agriculture, le commerce et la vie même de ses sujets. L'Egypte manque aussi de population, et sans habitans, le pays autrefois le plus fertile du monde, le Delta menace d'être changé en un désert. L'embouchure du Nil, à Rosette, est si embarrassée de sables, que les petits vaisseaux y échouent fréquemment. Ils ne peuvent la traverser qu'à l'aide d'un vent fort et favorable, qu'ils sont souvent obligés d'attendre des semaines entières. Sans les inondations du Nil, que deviendraient le Paradis de l'Egypte, Rosette, et ses beaux jardins, ses maisons de plaisance, ses bosquets de palmiers et ses riches champs de blé. Il est à craindre que les montagnes de sable, qui s'avancent continuellement de l'occident à l'orient, et qui, dans le désert entre Raschid et Damiette, couvrent et engloutissent de hautes colonnes, des maisons et même des palmiers, ne changent bientôt en une plaine aride et sablonneuse tout le beau pays qui est fécondé par le bras occidental du Nil, et par les canaux qui en découlent, et ne laissent subsister qu'une seule des sept branches du Nil, qui arrosaient jadis le Delta. On pourrait prévenir ce funeste résultat, en dirigeant judicieusement de l'eau sur plusieurs points, d'après les principes de l'hydraulique; mais ce travail est presque impossible, à cause du grand nombre d'ouvriers qu'il exigerait.

Mohammed Ali accueille, il est vrai, des fugitifs de toutes les parties du monde, et leur donne des terres à cultiver: il a beaucoup gagné par les dernières persécutions des catholiques grecs à Damas, et des catholiques arméniens à Alep et à Constantinople; mais le surplus de sujets qu'il acquiert ainsi, lui est enlevé, d'un autre côté, par la peste, la dyssenterie et les maladies du premier âge. De tous ces maux, le plus destructif est, sans contredit, la peste qui, en 1820 et 1821, a fait de grands ravages au Caire, à Alexandrie, et même à bord des vaisseaux européens. Elle est d'autant plus terrible, que la cause et le remède en sont également inconnus. Un fait certain, c'est qu'elle se communique par contact. Je pourrais citer plusieurs exemples des effets déplorables de la doctrine religieuse des Turcs sur la prédestination. A Masr, un arabe voulut sauver un oiseau qui était tombé dans le Nil; il nagea trop loin du bord, et le courant l'entraîna. Si on lui eût jeté de suite une rame, une planche ou une corde, il aurait pu facilement gagner le rivage; mais les mahométans, qui étaient au bord de la rivière, ou sur les vaisseaux, ne voulurent lui porter aucun secours, en m'assurant que, dès sa naissance, cet homme était prédestiné à mourir de cette manière. On croit, à Alexandrie, que la peste y est apportée de la Barbarie par les pélerins, et que de là elle s'étend à Raschid et à Masr. Elle se manifeste ordinairement au mois de Décembre, et se prolonge, mais avec de courtes interruptions, jusqu'au mois de Juillet. Elle ne com-

ce guère à Masr avant le mois de
s : ce retour périodique semble
iquer l'influence d'un vent violent
i souffle à cette époque."

violens, il grondait et tourmentait se
domestiques, et tout ce qui l'entou
rait, mademoiselle de Varicourt n'
vait qu'à se montrer devant lui pe
le calmer, comme par enchantem
« L'enfant, disait-il, me raccomm
avec moi-même. Ai-je offensé c
qu'un ? il faut qu'on me pardo
mes entrailles sont un volcan, et
sang du vif-argent."

Il aimait à faire asseoir ma
selle de Varicourt près de lui,
lire quelques-uns de ses ouvr
particulièrement des passage
tragédies. Il observait l'in
qu'il avait produite sur elle,
tait souvent de ses réflexion
nonçaient déjà un goût pur
ment exercé. Un jour qu
lu quelques scènes de Zaï
rêta au moment où Zaïr
les sentimens qui se con
son cœur, supplie Oros
de leur amour, de lui a
une journée, avant qu
ses secrets :

Demain, tous mes sec
révélés!....

Eh! pourquoi, dit
Varicourt, ne les l
aujourd'hui ?—L'e
pondit Voltaire : v
tique qu'on ait fai
Mademoiselle
que peu d'année
Villette, qui se
en Italie, alla
Ferney. Frap
vertus de mad
il forma aussi
elle, et l'obti
riage fut cél
Ferney, en
après, sur l'
Voltaire c
à Paris, p
fant en n
motif de
ans d'ab
Ferney;
eux qu'
ble. M
néces

NÉCROLOGIE.

Madame de Villette, née de Varicourt.

Nos *tablettes nécrologiques littéraires* ne doivent pas seulement consacrer les noms des Savans, des Littérateurs, des Publicistes, des Ecrivains, des Artistes célèbres, mais aussi de toutes les personnes distinguées qui ont rendu des services à la littérature, aux sciences et aux arts, et dont le souvenir mérite d'être conservé et honoré par ceux qui les cultivent. A ce titre, nous ne saurions oublier la *fille adoptive de Voltaire*, celle qui avait eu la plus grande part à ses affections, dans ses dernières années, et à laquelle il avait donné le nom de *belle et bonne*, comme le prix mérité de ses grâces personnelles et de son naturel aimable et bienveillant. Madame *de Villette* vient de terminer sa carrière, le 14 Novembre dernier, à l'âge de 64 ans, après huit jours d'une maladie inflammatoire. Elle emporte les regrets de tous ceux qui ont pu connaître et apprécier sa bonté, son affabilité, cet enjouement gracieux, cette conversation vivante et animée, qui répandaient tant de charmes dans le cercle de sa société intime et habituelle. Madame de Villette, éminemment bonne, surmontait facilement les obstacles, par son activité et sa persévérance, lorsqu'elle désirait obliger quelque infortuné qui s'adressait à elle. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avait pratiqué ces heureuses dispositions. C'était elle qui, chez Voltaire, avait, comme il le disait, *le département des grâces*. Le charme de sa physionomie, la vivacité de son esprit, et cet heureux naturel de bonté qui la distinguait, exerçaient sur le cœur de Voltaire une influence irrésistible.

Lorsque, dans ses momens d'hu-
[illegible] étaient quelquefois très-

mières années. Tout le monde sait comment il mourut, à l'hôtel de Villette, en 1778. La maison de madame de Villette était devenue, et fut long-tems encore, le point de réunion des meilleurs écrivains et des hommes les plus distingués du siècle, qui aimaient à se rencontrer dans un lieu où tout respirait le grand homme. D'Alembert était l'âme de cette société. C'était à lui que Voltaire, en mourant, avait particulièrement recommandé sa pupille: aussi, ne passait-il pas un jour sans la voir. Madame de Villette avait conservé le cœur de Voltaire, qui, avec quelques lettres et plusieurs objets qui lui avaient appartenu, est resté entre les mains de M. de Villette fils, seul héritier de sa mère.

Madame de Villette a survécu à tous les hommes célèbres en différens genres, qui composaient sa société, dans les premières années de son mariage. Après avoir été victime des orages politiques, dans la révolution; après avoir subi une captivité de quinze mois, et avoir échappé, non sans peine, à l'aveugle fureur des partis, elle s'était retirée volontairement du monde, et n'avait plus fait parler d'elle que par ses bonnes actions, qui se rapportaient au soulagement de l'infortune, et à la consolation des malheureux.

LEIPSICK.

Librairie.—On a publié à la librairie de Weidmann, un catalogue des livres qui ont paru aux foires de Francfort et de Leipsick, de Septembre 1822. Trois cent trois librairies ont concouru à la formation de ce catalogue; celles de Reimer et de Cotta y figurent comme ayant mis en vente le plus d'ouvrages. Il en a paru en tout 1429, auxquels il faut joindre 37 recueils de cartes ou plans de batailles, 13 de musique, 68 romans, 36 pièces de théâtre, ce qui élève le nombre total à 1583. La philologie est, de toutes les sciences, celle qui paraît avoir fait les plus grands pas; elle s'est enrichie de nombreuses dissertations, et d'excellentes éditions. La littérature samscrite n'a pas été négligée, comme on peut le voir à l'article Bhagavadgita. Parmi les étrangers, l'auteur le plus fertile est, sans contredit, sir Walter Scott; parmi les Allemands, M. le doyen Bauer l'emporte en activité sur tous. Les écrits périodiques, les almanachs, les taschenbucher, se sont montrés avec la même profusion qu'à l'ordinaire.

CANTON DE GENÈVE.

Topographie.—Relief de la Suisse.—Les voyageurs, qui parcourent la Suisse et qui passent à Genève, visitent avec intérêt, le beau modèle en relief de la Suisse et pays environnans, exposé, cette année, par M. *Gaudin*, associé honoraire de la *Société pour l'avancement des arts de Genève.* On peut étudier, avec facilité, sur ce modèle, le pays qu'on va parcourir, ou se faire une juste idée de celui qu'on a parcouru, en examinant, avec attention, les hautes chaînes de montagnes, les glaciers avec toutes leurs sinuosités, les vallées et leurs cultures diverses, les rivières qui les arrosent, les lacs qui les ornent; enfin, les routes qui serpentent dans tout le pays. Il s'étend de l'ouest à l'est depuis et y compris les chaînes du Jura, jusqu'au canton des Grisons, dont il ne renferme qu'une partie; du nord au sud, depuis Zurich jusqu'au Mont-Blanc, au Saint-Bernard et au Mont-Rose, inclusivement. Ce plan, qui a vingt-quatre pieds de longueur, sur dix-neuf de largeur*, est dû à un travail assidu de plusieurs années: l'auteur, déjà avantageusement connu par l'exécution de reliefs sur des échelles moindres, a voulu montrer, dans celui-ci, ce que pouvait faire un seul individu, avec de la persévérance. Ce relief est renfermé dans un bâti-

* Le premier relief de cette espèce que l'on connaisse, celui construit par le général *Pfyffer*, et qu'on montre encore à Lucerne, comprend 180 lieues carrées: il n'a que vingt-deux pieds et demi de long, et douze de large.

ment isolé, construit tout exprès, et fort bien éclairé, situé aux Pâquis, à un petit quart de lieue de Genève: il y est disposé de telle manière que les curieux peuvent aisément en faire le tour, et en observer les parties centrales.

HOSPICE DU SAINT-BERNARD.

Le dévouement des religieux du Mont Saint-Bernard est connu et admiré de toute l'Europe; mais on ignore assez généralement tout ce que leur séjour dans l'édifice qu'il habitent a de funeste pour leur santé. Des travaux ayant été faits pour réparer et assainir leur habitation, et une souscription ayant déjà été ouverte en Suisse, pour subvenir à des dépenses que l'hospice ne pouvait entreprendre, nous croyons devoir offrir à nos lecteurs cette occasion de concourir au maintien d'un établissement qui honore la religion et l'humanité.—La maison Vassal et compagnie se charge de faire pa montant de la souscription à Decandolle, Turetini et comp banquiers à Genève, chargés de mettre les fonds au R. P. pri l'hospice.

Librairie—M. Bossange, p formé rue de Richelieu, no. côté de l'arcade Colbert, un t établissement de *librairie fra anglaise, allemande, italie espagnole*, où l'on trouve to ouvrages de science, d'hist de littérature écrits dans ce langues. Il a joint à ses vastes sins une belle galerie, dans laq a classé, par nation, les meille les plus belles éditions des ou les plus renommés. Une salle voi ra particulièrement consacré, à ter du premier Janvier prochai lecture des nombreux journa cueils scientifiques et autres ou périodiques, français et étrange

---

ERRATUM.

Nous nous empressons de rectifier une erreur de l'imprimeur. Au l de 209 à 232 il faut lire 109 et 132.

Imprimé par G Schulze,
Poland Street.

LE MUSÉE

DES

ARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

] *AVRIL*, 1823. [TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Page

enri Alexandre, Baron oldt..... 147

MÉLANGES.

Pestalozzi..... 151
ur Hollandais..... 152
rs de Conseils..... 154
Nouvelle Suédoise).. 155
iorama..... 165
ne Lettre de M. Clias Julien de Paris..... 166
sur la vie privée de ntoinette, etc..... 167
la Suisse..... 174
ns Hér. de la Grèce.. 180
Autographes.—Hum-Denon..... 182
ES..... 183

POÉSIE.

our..... 186
..... *ib.*
'Isnel..... 187
is vu?..... 188
chanteur..... 189

Page

L'Élégance..... 189

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Progrès de la Littérature russe... 190
Eclairage par le Gaz hydrogène carboné..... *ib.*
Enseignement mutuel.—Extrait d'une Lettre de M. Millard, secrétaire de la Société d'enseignement mutuel, à M. Jomard..... *ib.*
Hommage à Cook et à Banks.. *ib.*
Application des Télégraphes aux usages du Commerce..... 191
Histoire naturelle.—Insectes inconnus..... *ib.*
Enseignement Elémentaire.—Extrait d'une Lettre de M. MILLAR, Secrétaire de la Société d'enseignement mutuel à Londres, à M. JOMARD..... *ib.*
Colonie danoise; 1822.—Médecine.—Fièvre jaune..... *ib.*
Instruction publique..... 192

A LONDRES:

EZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

[.] *AVRIL*, 1823. [TOME II.

VUE D'UN APPORT* AU HAVRE.

e, ou le Hâvre-de-Grâce ville dans la Normandie, et dans le Caux au département de la Seine-inférieure, avec un bon port à ıure de la Seine, une citadelle, un arsenal pour la marine, un ɔour la construction des vaisseaux et une carderie. Elle doit ses :emens à Louis XII qui en jeta les fondemens 1509.

* Marché.

BIOGRAPHIE.

)LDT (FREDERIC HENRI :XANDRE, BARON DE),

E par ses voyages scienti- ıns les régions du globe, que avans avaient explorées avant ıé à Berlin, le 14 Septembre Après avoir fait d'excellentes ì Göttingue, Francfort-sur- et à l'école de commerce de . Hambourg, il voyagea avec x habiles naturalistes MM. et Geuns, dans l'Allemagne, ande et l'Angleterre, se li- ès-lors à des recherches ap- ies sur les objets d'histoire e de ces contrées, et plus ièrement sur ceux qui se t en si grand nombre aux ves du Rhin. Son premier intitulé : *Observations basaltes du Rhin* parut, à ick en 1790, in 8vo. Pour ajouter à ses connaissances, déjà très-étendues, M. de Humboldt se rendit ensuite à Freiberg, afin de profiter des leçons du savant Werner, et après avoir fait une étude approfondie de la botanique et de la minéralogie, il publia son *Specimen Floræ Freibergensis subterraneæ*, Berlin, 1793. Nommé assesseur du conseil des mines à Berlin, et peu de tems après, directeur-général des mines des principautés d'Anspach et de Baireuth, en Franconie, il forma en ces pays de grands établissemens d'utilité générale, entre autres, l'école publique de Streben, d'où sont sortis déjà plusieurs sujets distingués. M. de Humboldt s'empara un des premiers de la découverte de Galvani, et non content de répéter ses belles expériences sur l'irritabilité nerveuse et musculaire des animaux, il se soumit lui-même à diverses

épreuves aussi pénibles que douloureuses, et en publia le résultat dans un ouvrage enrichi de notes et d'observations du célèbre naturaliste Blumenbach, Berlin, 1796, 2 vols. in 8vo. dont le premier vol. a été traduit en français par J. F. N. Jadelot, sous le titre d'*Expériences sur le Galvanisme, et en général sur l'irritabilité des fibres musculaires et nerveuses*, Paris, 1799, in 8vo. M. de Humboldt reprit le cours de ses voyages en 1795, parcourut l'Italie et la Suisse, et alla à Paris, avec son frère, en 1797. Il se lia intimement en cette ville avec M. Aimé Bonpland, qui devint depuis le compagnon de ses travaux. Il avait formé le projet de faire partie de l'expédition du capitaine Baudin autour du globe, mais le renouvellement de la guerre l'y fit renoncer. Il se rendit ensuite à Marseille, pour s'embarquer à bord d'une frégate suédoise, qui devait porter un consul de cette nation à Alger. M. de Humboldt désirait joindre la fameuse expédition d'Egypte, espérant pénétrer de ce pays en Arabie, et gagner les établissemens anglais, en traversant le golfe Persique, après avoir visité en philosophe les contrées les moins connues de l'Orient ; mais ayant vainement attendu pendant deux mois le départ de la frégate, il se rendit en Espagne, comptant trouver facilement en ce pays les moyens de passer en Afrique. Arrivé à Madrid, il fut non-seulement accueilli avec une distinction méritée, par tous les savans littérateurs espagnols, mais aussi par le gouvernement, et obtint de la cour la faveur extraordinaire, de voyager librement dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique méridionale. Cette autorisation inespérée changea ses projets. Il écrivit aussitôt à son ami, M. Aimé Bonpland, à Paris, pour l'engager à venir de suite s'associer à la vaste entreprise qu'il venait de concevoir. M. Bonpland ne tarda pas à se rendre à cette invitation, et les deux savans, bien pourvus d'instrumens de physique et d'astronomie, s'embarquèrent à la Corogne, sur un vaisseau espagnol, et arrivèrent heureusement à Cumana, au mois de Juillet 1799. Après avoir parcouru les provinces de la Nouvelle Andalousie, de la Guyane espagnole, et les missions des Caraïbes, les deux voyageurs, de retour à Cumana, s'y embarquèrent pour l'île de Cuba, en 1800, et séjournèrent pendant plusieurs mois à la Havane. M. de Humboldt détermina le premier avec précision la position géographique de cette place, aida, en outre, les planteurs de la colonie à construire des fourneaux sur le modèle le plus avantageux pour la préparation de leurs sucres. Au mois de Septembre 1801, il commença son voyage pour Quito, où il arriva en Janvier de l'année suivante, et reçut l'accueil le plus flatteur. Le jeune marquis de Selva-Alegre s'associa aux travaux des deux voyageurs, et les accompagna dans leur périlleuse entreprise. Après avoir joui de toutes les douceurs de la plus généreuse hospitalité, et s'être reposés quelque tems de leurs fatigues à Quito, ils partirent en Juin 1802, pour aller visiter le volcan de Tungara et le Nevado del Chimborazo. Ils parcoururent d'abord la contrée qui avait été bouleversée en Février 1797, par un des plus terribles tremblemens de terre dont les annales de ces pays aient fait mention, et qui engloutit en un instant plus de 40,000 individus. Ce ne fut qu'après des peines et des fatigues inouïes que les trois voyageurs arrivèrent enfin, le 23 Juin, sur le revers oriental du Chimborazo. Ils s'établirent avec leurs instrumens, sur une roche de porphyre, qui se projetait au loin à une hauteur prodigieuse au-dessus d'autres roches couvertes de glaces éternelles. Dans cette position pénible, où il est si difficile pour des hommes d'exister, et où la densité de l'air étant réduite de plus de moitié, l'on ne respire qu'à peine, c'est là que par le froid le plus perçant, et le sang lui sortant par les yeux, les lèvres et les gencives,

Humboldt fit une partie des
ations précieuses qui enrichis-
s ouvrages, et qui ont fait
si grands progrès à la science.
u à une hauteur qu'aucun mor-
rait pu atteindre avant lui, il
vait 19,500 pieds au-dessus
au de la mer, à 3,485 pieds
us de l'élévation où le savant
damine était parvenu en 1745;
adant le sommet du Chimbo-
it même élevé de 2,140 pieds
us de la tête des observateurs.
mainèrent, par une rigoureuse
n trigonométrique, la hau-
ce pic, un des plus élevés de
. Après avoir terminé ses
ntes observations M. de Hum-
ses compagnons de voyage se
nt au Pérou. Il séjourna pen-
sieurs mois au milieu des bons
s de Lima, dont il vante l'ex-
intelligence et les excellentes
. Il observa, dans le port
o, le passage de Mercure sur le
lu soleil, et se rendit ensuite
Nouvelle-Espagne, où il passa
ée entière, et de là à Mexico,
riva en Avril 1803. C'est dans
ons de cette ville qu'il trouva
de l'arbre fameux du *Cheiros-Platanoides*, qui est de la plus
tiquité, dont la circonférence
euf aunes, et de l'espèce du-
n'existe plus, à ce qu'on croit,
eul individu dans la Nouvelle-
e. Il fit plusieurs excursions
s contrées au commencement
ée 1804, s'embarqua ensuite
Havane, passa de là à Phila-
séjourna pendant quelque
ns les Etats-Unis de l'Amé-
eptentrionale, traversa enfin
ique, et arriva en France après
es honorablement employées
s utiles travaux. M. de Hum-
endant ces longs voyages, au
fatigues excessives et à tra-
minens dangers, a étendu ses
ies aux trois règnes de la na-
mme à toutes les branches de
physique et moral. Il a ré-
e nouvelles lumières sur l'his-
turelle de l'homme et sur celle
s II.

du plus grand nombre des animaux de ces contrées. L'herbier qu'il a rapporté du Nouveau-Monde, et qui se compose de près de 4,000 espèces différentes, est le plus riche qu'on ait recueilli. Sa collection de minéraux offre le même intérêt. Il a rectifié la position géographique des points les plus importans des régions qu'il a parcourues, et en donnant les profils des sections verticales de tous les pays qu'il a visités, il a trouvé un moyen aussi nouveau qu'ingénieux de réunir sous un même point de vue les résultats de toutes ses observations topographiques et minéralogiques. Enfin la masse de renseignemens intéressans et de découvertes nouvelles qu'il a ajoutés à nos connaissances, surpasse tout ce qui a été offert par aucun voyageur avant lui. Il se propose maintenant de visiter, avec le même soin qu'il a mis à examiner et à faire connaître le Nouveau-Monde, les parties les moins connues de l'ancien. La haute Asie et particulièrement les Alpes du Thibet, dont un des pics surpasse, à ce qu'on croit, le Chimboraço de près de 3,000 pieds, serait l'objet de ses premières investigations. M. de Humboldt a publié un grand nombre d'ouvrages. Les derniers l'ont été de concert avec M. Aimé Bonpland. Attachés par les liens de la plus étroite amitié, ces deux naturalistes sont convenus que leurs noms réunis paraîtraient à la tête de toutes leurs publications, et que les préfaces indiqueraient les parties que chacun aurait traitées en particulier. Il a paru à Paris, à Londres et à Hambourg, en 1805 et années suivantes, 1° *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent, pendant les années* 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, 4 vols. in 4to. de nouvelles éditions en ont paru en 1814—1817, in 8vo.; 2° *Vues des Cordilières et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, 1811, 2 vols. grand in-folio avec figures; 3° *Recueil d'observations astronomiques et de mesures exécutées dans le nouveau*

continent, 2 vols. 4to. M. de Humboldt a pris les plus grands soins pour vérifier tous ses calculs; il a présenté au bureau des longitudes de France ses observations astronomiques sur les distances lunaires, et sur les éclipses des satellites de Jupiter, ainsi que près de 500 hauteurs barométriques qui ont été en outre calculées et vérifiées par M. Prony, d'après les formules de M. La Place. 4°. *Essai sur la géographie des plantes, ou tableau physique des régions équinoxiales, fondé sur des observations et des mesures faites depuis le* 10me *degré de latitude australe, jusqu'au* 10me *degré de latitude boréale*, 4to. avec un grand tableau. 5° *Plantes équinoxiales recueillis au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana, etc.* 2 vols. in folio; 6° *Monographie des melastomes*, 2 vols. in folio; 7° *Nova genera et species plantarum*, 3 vols. in folio; 8° *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparées, faites dans un voyage aux tropiques*, 2 vols. in 4to.; 9° *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, 1811, 2 vols. in 4to, avec atlas, in folio, ou 5 vols. in 8vo., avec fig.; *Ansichten der natur*, Tubingen, 1808, in 8vo., traduit en français sous les yeux de l'auteur par M. Eyriès, sous le titre de *Tableaux de la nature*, Paris, 1808, 2 vols. in 12mo.; 11° *De distributione geographicâ plantarum secundum cœli temperiem et altitudinem montium prolegomena*, Paris, in 8vo.; 12° *Sur l'élévation des tagnes de l'Inde*, in 8vo. M. de l boldt a aussi présenté à l'aca des sciences en 1817, sa *Car fleuve de l'Orénoque*, qui of jonction de ce fleuve avec cel *Amazones*, par les eaux int diaires du *Rio-Negro*. Le c d'Anville avait déjà deviné cett fluence, qui se trouve maint reconnue. M. de Humboldt, a de concert avec M. Gay Lussac diverses expériences magnét Ils ont vérifié, par un travail commun, la théorie de M. Bi la position de l'équateur magné et ils ont reconnu que les g chaînes de montagnes et mêm volcans en éruption, n'avaient d'influence sensible sur la force gnétique. Ils ont reconnu d que cette force diminuait progre ment à mesure qu'on s'éloign l'équateur. On s'est empres publier en plusieurs langues des tions des voyages du baron de boldt, mais il a désavoué ces éd auxquelles il n'a point participé ouvrages cités ci-dessus sont les reconnus par lui. Il prépare la publication d'un grand ouvr géologie et de physique gén Le roi de Prusse vient, en d lieu (1822), de se faire accomp au congrès de Vérone par cet il voyageur, et a visité avec lui V Rome et Naples.

MÉLANGES.

ANNONCE DE PESTALOZZI.

Yverdun, Décembre, 1822.

E *Pestalozzi* se dispose à
ir l'éducation et sur l'ins-
ɛmentaires, un ouvrage pé-
pour lequel les amis de
t de la jeunesse devront
vec empressement. Nous
ire du prospectus, publié
érable instituteur, tout ce
our le faire bien connaî-
rettant de ne pouvoir l'in-
ıtier.

:onsacré ma vie entière à
e des meilleurs moyens de
nfance, et d'améliorer l'é-
u peuple. L'heureux ré-
ıa méthode, fruit de longs
travaux, me prouve à moi-
mon expérience et mes
s ont essentiellement con-
:rfectionner l'art de former
es....Des hommes distin-
ur mérite et par leur no-
ère, me sollicitent de pu-
›rincipes de mon système
ı, et de faire connaître le
ı assurer les résultats dans
étendue; ils me pressent
ne pas différer cette publi-
rce que, jusqu'à ce jour,
mplet n'a encore paru sur

En conséquence, je me
niné à rédiger une feuille
, dans laquelle je tâcherai
avec clarté et précision, ce
re l'éducation élémentaire,
les moyens de développer
ent les facultés de l'homme,
e de leur application; les
l'instruction dont le per-
ent est arrivé à un degré

Je ferai voir combien
ı élémentaire est propre à
te sa puissance à l'éduca-
ımille. J'indiquerai dans
ation des enfans, la part
ient à l'activité naturelle
, et que la vie intérieure
modifie si diversement. Je citerai des exemples frappans qui montrent jusqu'à quel point les enfans sont capables, même dans l'âge le plus tendre, d'envisager les objets qui intéressent leur esprit et leur cœur, d'une manière qui soit en harmonie avec la marche naturelle du développement progressif de nos forces.— Je m'attacherai à donner une connaissance exacte des rapports qui existent entre les *principes* et les *moyens* de l'éducation élémentaire, et les *formes* de l'enseignement mutuel: je prouverai que celles-ci doivent être envisagées et employées comme moyen général pour l'éducation morale et intellectuelle de l'homme, et pour le rendre capable d'exercer utilement la profession à laquelle il est destiné. J'appellerai l'attention sur la nécessité de réunir, pour le succès de l'éducation, la force et la douceur, la bonté du cœur, l'ardeur et l'aménité, un sens droit et réfléchi, la liberté et l'obéissance, et par conséquent les vertus de la vie domestique, émanées de la Divinité même.—*Formes de la souscription.* Tous les trois mois, on fera paraître un cahier de six à huit feuilles d'impression. Le prix de la souscription pour quatre cahiers est de 8 francs de France: il sera considérablement augmenté, après la première livraison. La traduction française de mes ouvrages sera aussi publiée par souscription. Un premier volume renfermera le traité élémentaire sur les rapports du *nombre;* prix 4 francs de France. Un autre volume, le traité élémentaire des *formes* et de la *grandeur*, ou les élémens de géométrie avec figures; prix, 5 francs. Chacun de ces volumes sera d'environ 400 pages. On continuera de publier, par souscription, la suite de ces écrits, ainsi que des traités sur différens objets d'ins-

truction élémentaire. Les noms des souscripteurs, soit au recueil périodique, soit aux différens traités, seront imprimés à la tête de l'ouvrage. Le prix de ces ouvrages sera payé au moment de sa livraison. Les personnes qui voudront favoriser notre entreprise sont priées d'affranchir les lettres et paquets, et de les envoyer à cette adresse: *M. Henry* PESTALOZZI, *à Yverdun, en Suisse.* Les souscripteurs de la Grande-Bretagne voudront bien s'adresser au révérend C. MAYO, 23, *New Ormond-Street Queen Square, à Londres,* pour M. H. Pestalozzi à Yverdun, en Suisse. Comme je pense que le patriotisme des Anglais les portera à désirer que les écrits annoncés paraissent dans leur langue, je crois prévenir leurs intentions en fesant préparer une traduction anglaise que je publierai, lorsque la souscription sera suffisamment remplie. Amis de l'humanité! les efforts qui ont absorbé ma vie, comprennent un très-grand nombre d'objets; et les moyens nécessaires pour en maintenir les résultats dans toute leur étendue, au-delà du terme de ma vie, surpassent de beaucoup mes forces. Je dois le dire, surtout au sujet de mon *Institut normal* destiné à former des instituteurs et des institutrices pris dans la classe des pauvres, et capables de répandre l'éducation et l'instruction dans cette classe, et dans toutes celles de la société.—J'ai fait et souffert pour mon établissement tout ce qu'il m'a été possible de faire et de souffrir; j'y ai consacré tout ce que je p lais: la nouvelle édition de me vrages en langue allemande, posée de plus de 12 volumes, publiée par souscription dans le dessein, et le produit converti en inaliénables. Le nombre des sonnes de tous les états qui ont part à cette entreprise, s'est é plus de 2,000, et ce secours m' en état de former un *Institu pauvres* qui subsiste depuis années, mais non dans toute due qui le rendrait aussi uti peut l'être, et qui, en conso son existence et préparant a grès ultérieurs, le mettrait en fournir des instituteurs et des tutrices, selon les besoins de c pays, et les droits des bienfa de cet établissement. Je ne point du succès de ce projet de cription: je suis convaincu grand nombre d'amis de l'édu se feront un plaisir de remet modique somme indispensable l'admission et l'entretien d'un pauvre, mais pourvu d'heu dispositions pour l'enseignement n'ajoute plus qu'un mot: le s de cette annonce fera de l'heu ma mort, l'heure la plus ravissa ma vie. Je suis âgé; il est urgent que j'emploie tous les m d'influence en faveur de mon ét sement, et que je rassemble ce fera durer. C'est un soin qu m'occuper tout entier, pendant le jour luit encore pour moi; m approche." PESTALOZ

IMPROVISATEUR HOLLANDAIS.

Amsterdam Fév. 1823.

Il se trouve ici un phénomène extraordinaire à tous égards; c'est un *improvisateur hollandais.* Il ne faut pas du tout le comparer aux *improvisatori* italiens, M. de Clercq, qui tient un rang distingué dans le commerce de cette ville, s'applique avec zèle aux affaires de son état, et ce *n'est que dans* ses heures de loisir, qu'à l'âge de 27 ans, il a su s'acq une connaissance approfondie de toire, surtout de l'histoire mod des littératures grecque, latine, gnole, italienne, française, ang allemande et de celle de son pay en a donné une preuve éclatante la réponse à la question proposé la seconde classe de l'Institut: *chercher l'influence des littéra*

nole, italienne, française et nde sur celle de la Hollande, ne qui lui a valu le prix d'or, dans nce de 1822. Avec une im- ité aussi ferme que son ins- n est variée, on l'entend citer tour avec enthousiasme des : Calderon et du Tasse, de Vol- de Byron et de Schiller. - A un si solide d'instruction, M. de joint l'inspiration, qui fait le Jusqu'ici peu de vers sont sor- sa plume : mais souvent, dans ele d'amis, lorsqu'un d'eux lui e un sujet à chanter, il se lève, lite qu'une ou deux minutes, et plein du dieu qui l'inspire, un d'idées et d'images, découle ux vers de son esprit exalté. l'hiver de 1820 à 1821, à un où il fut question d'affaires ues, un des convives le pria de *le voyage du roi de Naples à* ch. Il se lève: il trace en vers de feu et de verve un tableau de e Italie, de sa plus belle partie, dis de Naples; des révolutions et agité son état politique, non terribles que les révolutions de urs, qui minent sa capitale; des ins, des Goths, des Grecs du mpire, des Sarrasins, des Nor- ; des princes Hongrois, An- , Arragonnais, Français, qui nvahie tour à tour; des efforts tueux de ce pays, jouet éternel rices d'usurpateurs étrangers, uérir une liberté qui le fuit tou- enfin, des événemens de 1820, dangers malheureusement trop ui menacent de nouveau l'indé- nce de cette terre classique, dé- à la servitude. Une autre fois, ne société plus nombreuse, les qui s'y trouvaient furent invi- lui proposer un sujet. Comme *t de Socrate* et *la Patrie* réunis- le plus de suffrages, le poète mpara pour les confondre dans l et même tableau. Ce que l'on lmirer surtout, c'est la flexibilité talent, qui embrasse les sujets s disparates. C'était dans une soirées, consacrées à ses amis s, que *la Chasse* avait été le sujet improvisé: quelques minutes après, on le pria de célébrer *Schiller*; ce qu'il fit avec enthousiasme, en traçant, de main de maître, le caractère et les talens poétiques qui distinguent le coryphée des tragiques allemands, et même en traduisant sur-le-champ quelques-uns de ses passages les plus brillans en vers hollandais. Le morceau intitulé *Melpomène*, improvisé dans une réunion de membres de l'institut chez M. Wiselius, est un de ceux qu'on remarque le plus. C'est là que M. le professeur Kinker de Liége, un des poètes les plus distingués de la Hollande, put se convaincre de la réalité de ce phénomène, auquel il ne paraît pas avoir ajouté une foi implicite. L'improvisateur prit l'art dramatique dans sa faible enfance, le suivit dans sa jeunesse vigoureuse sous *Eschyles*, *Sophocle* et *Euripide*; peignit en quelques traits brillans, et dont la vérité fut reconnue par les savans hellénistes de l'institut, le caractère distinctif de ces trois poètes; passa ensuite dans l'Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, et retourna en Hollande, pour donner un aperçu rapide, mais admirable, des littératures dramatiques de ces divers pays. Les applaudissemens furent sincères et universels. A un talent si distingué et si peu commun, M. de Clercq joint le caractère le plus aimable, des mœurs simples et douces et surtout des sentimens nobles et religieux.—L'auteur de cet article, qui a eu quelquefois le bonheur d'entendre M. de Clercq, en appelle, pour la vérité de ces details, au témoignage de tous ceux qui ont eu le même avantage, de MM. Wiselius, Kinker, Bilderdyk, Pollens, etc. C'est un triomphe pour la langue hollandaise, si peu connue, dans ce moment, et surtout si peu appréciée à l'étranger, de produire non-seulement des poètes du premier rang, mais aussi un *improvisateur* du mérite de M. de Clercq.*

* Nous donnons cet article, tel qu'il nous a été transmis par un littérateur hollandais très-distingué, qui nous en a garanti l'exactitude.

LES DONNEURS DE CONSEILS.

C'est une étrange sorte de biens que les conseils ; l'avare même en est prodigue ; chacun les donne libéralement ; presque personne n'aime à les recevoir, et encore moins à en profiter, et si parfois on demande un conseil pour la forme, c'est au fond un compliment ou une approbation qu'on veut recevoir.

Pour qu'un conseil plaise, il faut qu'il prenne la couleur de la passion à laquelle il parle ; c'est ce qui fait que, dans les conseils des princes, on trouve si fréquemment la flatterie à la place de la vérité ; l'une caresse et l'autre blesse : aussi regarde-t-on ordinairement l'une comme une amie soigneuse, complaisante, et l'autre comme une ennemie présomptueuse, opiniâtre et envieuse.

D'ailleurs, il est si naturel d'admirer un ordre de choses où l'on se trouve bien, que, de bonne foi, la plupart des flatteurs ne se croient que reconnaissans ; comment ne pas approuver le discernement de celui qui me choisit pour conseiller, la justice de celui qui m'élève, la libéralité de celui qui m'enrichit, la sagesse de celui qui me confie une part de son autorité ? Consultez les loups, ils vous diront que la Providence n'a rien fait de plus admirable que de leur donner des dents aiguës, et de priver les moutons de crocs et de griffes, et ils vous conseilleront de les ôter aux chiens.

Si d'un autre côté, on écoute les intérêts froissés, les hommes délaissés, les ambitieux frustrés dans leurs espérances, l'envie et l'humeur chassent à leur tour la pauvre vérité ; tout est en désordre là où ils ne dominent pas ; on n'apprécie point les talens, puisqu'on blesse leur vanité ; on est injuste, puisqu'on ne récompense pas leur mérite, et la chose publique est perdue sans ressource, parce que leur intérêt privé est mécontent.

Pour bien apprécier un conseil, il faudrait peut-être, avant tout, considérer la position de celui qui le d et, quelqu'éclairé qu'il puisse êt est bon de regarder s'il vient de haut ou de trop bas, et s'il n' ainsi trop de teinte de vanité satis ou d'orgueil dépité.

Les meilleurs conseils viendr sans doute de ceux qui ne demai rien, et auxquels on n'a rien don ôté ; mais ce sont précisément les qu'on pense le moins à consulte qui s'avisent le plus rarement de spiller.

A mon sens, de tous les don de conseils, les plus plaisans, n'étaient pas souvent les plus fâc ce sont ces hommes à théorie expérience, dont l'amour-propr si grand et l'horizon si étroit, qu beaucoup écrit, peu lu, encore r médité et qui n'ont rien vu. C raux de cafés, politiques de phlets, magistrats de salons, finan de coteries, oracles de boudoirs sont mécontens de tout parce ne les charge de rien, qui ne tro rien de difficile parce qu'ils n'on fait, qui pensent que la peau hur peut se travailler et tout souffrir me leur papier ; tous ne sont vides d'esprit ; on en ramasse pa en France : mais ils sont vid sens, féconds en mots, stérile idées ; tous grands sorciers l'événement, grands prédiseur choses passées, merveilleux crit de ce qui n'a pas réussi, décou admirablement bien pourquoi opération a échoué, pourquoi pièce est tombée, mais incapabl réparer les mauvais effets de l'u de corriger les défauts de l'autre.

Ils vous prouveraient très-éloq ment que votre fluxion de po vient de votre imprudence, pour être exposé au froid en sortant lieu trop chaud ; mais il ne donneront aucun moyen pour guérir. Ce sont des gens qui de vous montrer la route que devez suivre, tournent le dos à

but, et vous montrent officieusement les fossés et les écueils que vous auriez dû éviter la veille.

Une nouvelle et importante session s'ouvre; les pamphlets abondent, les conseils pleuvent; parcourons ces écrits; on y verra tout ce qu'on n'aurait pas dû faire en 1814, en 1815, en 1816; mais que doit en faire en 1819? Voilà l'utile et voilà la barrière où s'arrêtent nos conseillers; là ils se taisent ou divaguent. Leurs yeux sont derrière leurs têtes. Ils voient clair dans le passé; un brouillard épais leur couvre le présent et l'avenir.

Eh! MM. les pronostiqueurs, cessez de nous avertir continuellement qu'il a plu ou tonné hier; et, si vous voulez exciter notre curiosité ou notre intérêt, parlez-nous du tems qu'il fait aujourd'hui, des précautions que nous avons à prendre contre l'intempérie de la saison; ou, si vous avez le coup-d'œil plus perçant et plus sûr que tous nos faiseurs d'almanachs, annoncez-nous l'heureuse époque où le beau tems sera tout-à-fait revenu.

Enfin, puisque vous aimez tant les conseils, écoutez celui-ci: avant de raisonner sur les choses, étudiez les hommes, consultez les intérêts pour mieux juger les opinions, conseillez moins orgueilleusement ceux qui ont plus d'expérience que vous; approchez des difficultés avant de proposer de les franchir; cherchez les remèdes au lieu d'énumérer les maux; détournez votre lanterne du passé, sur lequel nous ne pouvons rien; tournez-la vers le présent et l'avenir, si vous croyez qu'elle puisse éclairer; et si vous reconnaissez qu'elle n'est (comme il n'arrive que trop souvent) qu'un feu follet, soufflez dessus, croyez mon conseil, et ne nous conseillez plus.

ZUNILDA.

(*Suite voyez le dernier Numéro, page* 134.)

NOUVELLE SUÉDOISE.

ZUNILDA et Elerz n'étaient pas sans inquiétude sur Florvel, qui venait de les quitter si tristement.

" Que ne donnerais-je pas pour
" savoir ce qui le tourmente, disait
" Elerz? Qui de nous deux le dé-
" couvrira? Toi, répond-elle, tu as
" déjà l'avantage; tu as su voir avant
" moi qu'il souffrait. Peut-être, re-
" prend Elerz, il regrette la France;
" peut-être y a-t-il laissé celle à qui
" il a donné sa foi.....Oh! non;
" s'il aimait, il n'aurait pas quitté sa
" patrie! Tiens, reprend Zunilda,
" le voilà qui écrit. Tant mieux,
" cette occupation qui va le distraire
" sera peut-être un adoucissement
" pour lui."

Ainsi ces aimables hôtes ne s'occupaient que de vœux pour son bonheur; et le coupable Florvel ne répondait à des intentions si pures que par des projets criminels qui devaient amener tant de maux. Ce qu'il écrivait n'était autre chose qu'une chanson faite sur un air de montagne qui plaisait à Zunilda. Florvel y peignait un tourment secret qu'il n'expliquait pas.

Voici la traduction de cette romance qu'il avait faite en langue suédoise, imitant la simplicité des chansons du pays:

Je sens en moi naître un tourment;
Mais cependant, quoiqu'il m'agite,
C'est en secret, si doucement,
Que je tremble qu'il ne me quitte.

Quand je suis seul, il est plus fort;
Et depuis cette inquiétude,
En m'abandonnant à mon sort,
J'aime encor plus la solitude.

Peut-être est-ce là le secret;
Et faut-il, quand on nous destine
A ressentir bonheur parfait,
Souffrir un peu, je le devine.

Il laissa, comme par hasard, cette chanson à la place qu'il quittait, et s'éloigna. Pendant qu'Elerz, inquiet, le suit, Zunilda voit de loin le papier; elle le ramasse et le lit. Cette chanson tendre et mélancolique la charme; elle la relit mille fois. Cependant Elerz veut en vain suivre Florvel. Celui-ci le rassure, lui dit qu'il a besoin de solitude. Elerz n'insiste pas, et se retire.

On juge avec quelle rapidité Florvel courut à la place où il avait laissé sa chanson. Il ne la voit plus; quel bonheur! Zunilda l'a trouvée, sans doute. Peut-être en ce moment elle la lit; elle devine le sens caché de ses paroles. Ces paroles sont sur un air aimé. Zunilda la chante indubitablement. Les sons touchans de sa propre voix, unis à des expressions amoureuses, peuvent porter dans son âme une douce langueur dont il profitera. Quelle heureuse idée! que d'espoir! Mais où est-elle? Le moment est favorable: c'est celui qu'Elerz choisit pour la chasse. Zunilda est seule, elle n'aura pas voulu abandonner son ami à la douleur qu'il feint d'éprouver. Où la trouver? Il parcourt la vallée, cherche dans les bois voisins de la maison; enfin, fatigué de ses recherches, il entre, arrive au bosquet du jardin..... Il n'a pas fait quelques pas, qu'il entend les accens de Zunilda; il se cache, il s'approche doucement. C'est assez pour lui de l'entendre, a-t-il besoin de la voir? Elle chantait le premier couplet de sa chanson. Quelle douce émotion il éprouve! Zunilda mettait une expression si tendre à son chant! " —Eh quoi! se dit-il, serais-je donc " vraiment amoureux?..... Non, " non, rassurons-nous; ma tête " seule est enflammée; hasardons " tout, chantons l'autre couplet.... " Si Zunilda répond par le troisième, " plus de doute, elle m'a deviné. " L'accent de sa voix, en chantant " mes paroles, est tout en ma faveur " ....." Sans se montrer, il chante; sa voix était agréable; à un goût naturel, il joignait beaucoup d'art. Jamais, peut-être, il n'avait tiré de ses talens un parti plus haut.... Il a fini de chanter. Il un silence profond.... Avec agitation il en compte la comme elle lui paraît longue! on lui répondre? Il écoute.... ses facultés sont suspendues; est en repos; l'air est calme, le lage sans mouvement..... Enbouche de Zunilda vient de s'Le premier son de sa voix vient frapper à la fois l'oreille cœur de Florvel. C'est le couplet; c'est le plus expressla mélancolie qui l'a dicté. Lede Zunilda semblent disputecharmes avec la tendre simplidiparoles..... Florvel, au combibonheur, n'est plus maître de lest au moment de se jeter auxde Zunilda.... Mais il est arrêtéces paroles: " Approche-toi, " elle, viens, viens encore plus " de moi; si j'ai mieux chan " couplet, c'est que je te voyais " de moi; ton regard animait " chants. Viens, mon Elerz, " voix calme les peines de notre " je chanterai mieux, pressée c " ton sein..... Puisque cette " son fait du bien à Florvel, et " mêle avec plaisir sa voix à la m " il faut la répéter."

Je ne chercherai pas à peindqui se passa dans l'âme de Florvdépit et la rage de s'être si crument trompé s'emparèrent de lui nilda recommença la chanson. juge s'il l'entendit, s'il fut tentérépondre. Rien ne pouvait l'arrde la place où il souffrait tansemblait y être attaché. Pamouvement involontaire, il voulules deux amans. Il dérangea les bches avec vivacité, pour se donndouloureux spectacle. Mais prà peine le tems de les apercevose leva tout-à-coup, et courrenfermer chez lui. Pour augmson humeur, Florvel trouve dans calier les débris des barbeauxZunilda. L'on remarquait qu'avait affecté de les fouler à ses p

Il semblait que tout se réunit humilier l'amour-propre de Flor

Il veut dessiner; il s'approche de la fenêtre pour saisir quelque site agréable. Le premier objet qui frappe sa vue est le bosquet d'où il sort. Il ferme brusquement le volet; son crayon tombe, se brise; il prend un livre; mais il n'entend pas ce qu'il lit.

Cependant les deux amans se lèvent, s'approchent de l'endroit où ils croyaient voir Florvel; ils le cherchent inutilement.

Enfermé chez lui, il s'agitait, il se promenait à grands pas. " Quel " est donc le rôle que je joue, se di- " sait-il ? Eh quoi ! une jeune per- " sonne sans art, sans usage, une " simple habitante de ces vallées " m'occupe, me résiste ! Je descends, " pour lui plaire, au point de me " mettre en rivalité passagère avec " ce jeune Elerz, un montagnard " sans charmes, sans moyens, et il " est préféré ! je m'humilie moi- " même en daignant faire des efforts " pour l'emporter sur un tel rival !.. " ..C'en est assez; partons. Eloi- " gnons-nous, abandonnons ces con- " trées et ce genre de vie indigne de " moi; laissons ces deux êtres à ce " qu'ils appellent leur *bonheur*. Cette " Zunilda vaut-elle les soins que je " daigne lui rendre ? Peut-elle m'en- " tendre enfin ? a-t-elle rien de ce " qu'il faut pour répondre à mon " goût, à mon esprit, à mon lan- " gage ? Elle n'a pu que me tenter " un moment, dans le désœuvrement " de cette solitude. Si je le voulais " bien, il ne tiendrait qu'à moi.... " Dès-lors ma vengeance serait terri- " ble; mais je sens bien qu'elle n'a " pas fait la plus légère impression " sur mon cœur."

Ainsi Florvel croyait ne sentir que les blessures de son amour-propre. Trop orgueilleux pour s'avancer, vaincu par Elerz, et subjugué par Zunilda, Florvel marchait d'erreurs en erreurs, et ne connaissait pas la véritable situation de son âme. Il sort pour avertir les deux amans que, dès le lendemain, il les quitte, et que des affaires le rappellent. Il rencontre Elerz. " Vous voilà donc, Flor- " vel ! Comme vous nous avez in- " quiétés ! Ma Zunilda vous cherche " de son côté; nous ne sentons point " notre bonheur, quand nous vous " voyons du chagrin, et que nous en " ignorons la cause. Je viens vous " apprendre une chose qui peut-être " vous distraira de votre mélancolie. " C'est dans huit jours l'anniversaire " de la naissance de Zunilda. Nous " la fêterons. Les habitans du bourg " viendront nous aider; ils aiment tant " Zunilda ! c'est à qui le lui témoi- " gnera; vous joindrez vos soins aux " nôtres. N'est-il point vrai qu'E- " lerz est le plus heureux de tous ? " Elle n'a pas, comme les dames des " villes dont nous avons parlé, des " grâces recherchées, de belles pa- " rures; mais moi, voyez-vous, mon " ami, je ne lui désire rien; et vous, " je connais votre cœur, vous con- " naissez le sien, sa bonté. Oui, je " suis sûr que vous l'aimez presqu'au- " tant que je l'aime...."

Ce discours d'Elerz change à l'instant les projets de Florvel. " Je vou- " lais partir, dit-il; mais je vous " dois trop à tous deux, pour m'é- " loigner en ce moment. Je mêle- " rais mes vœux à ceux de tout le " canton pour l'aimable Zunilda.

" Quoi ! nous quitter, reprend " Elerz ! à peine trois mois se sont " écoulés depuis qu'un sort heureux " vous a conduit ici. Après avoir " habité quelque tems ensemble, on " s'attache. Pourriez-vous vous éloi- " gner, sans avoir été témoin du " bonheur que j'attends ? Moi, je " le sens, pour le bien goûter, j'ai " besoin de votre présence."

Florvel répondit avec plus d'embarras que de tendresse à ce bon mouvement de l'âme d'Elerz, et le quitta. On ne le vit pas le reste de la journée; même tout le lendemain, il fut absent. Elerz apprit qu'il était allé au bourg d'Hédémona. N'ayant rien trouvé de ce qu'il cherchait dans ce lieu pour les offrandes qu'il préparait, il avait dépêché son valet à Stockholm; pour lui, il ne revint que le

soir à la vallée. Huit jours se passèrent, pendant lesquels il affecta la même mélancolie. Enfin arriva le jour de la fête pour la naissance de Zunilda. Dès l'aube du jour, la vallée retentit des sons des musettes, des hautbois de tous les pâtres qui descendaient de la montagne. Ce fut à ces sons répétés par les échos que Zunilda s'éveilla. En se levant, elle choisit le chapeau de la paille la plus brillante, pour couvrir ses cheveux noirs comme le jais, et tressés en mille nattes, dont quelques-unes s'échappant retombaient sur ses épaules. Une corbeille de fleurs était suspendue à sa fenêtre; elle la prit avec empressement, trouva un bouquet et une couronne de roses blanches, mêlée de quelques bluets et de pensées. Ce ne fut qu'en les touchant que Zunilda s'aperçut que ces fleurs étaient artificielles. A la couronne était attaché un ruban sur lequel elle lut: *Ces fleurs ne se fanent point; ne méprisez pas l'art, il l'emporte quelquefois sur la nature.* Zunilda examinait ces fleurs, et ne concevait pas, en les trouvant si jolies, qu'elles n'eussent point d'odeur. Tout cela était aussi étrange pour elle, que les pensées de Florvel. Par un instinct secret, la couronne, le bouquet de Florvel lui représentaient moins un ornement qu'un objet de curiosité. Elle ne songea pas à s'en parer. Bientôt sa porte s'ouvrit. Elerz vint à la tête d'un groupe de jeunes garçons et de jeunes filles, qui apportaient tous leurs présens. L'un tenait un panier de joncs, l'autre un agneau, l'autre un chevreau blanc, les autres des tourterelles privées. Elerz n'avait pu trouver de fleurs, à cause de la saison avancée. Il apportait une branche d'un arbrisseau des montagnes, couverte d'un petit fruit rose et blanc qui, sans avoir la fraîcheur des fleurs, en remplaçait l'éclat. Il brisa la branche en deux parties inégales: la plus grande devint le bouquet de Zunilda; la plus petite, l'aigrette de son chapeau. Il attacha lui-même cette simple parure qui, s'opposant par ses reflets à la blancheur de son tein sombre couleur de son deuil, f un ensemble charmant.

Zunilda, belle comme le fraîche comme la rosée, emb toutes ses compagnes, serrai franchise et candeur la ma jeunes compagnons d'Elerz, r leurs présens. Tout à coup rappelle sa corbeille, son bouq couronne de fleurs artificielle les montre aux jeunes filles, leu que que ces fleurs ne *se fanent* c'est la seule chose qu'elle ava prise. L'étonnement est géné couronne, le bouquet passent d en mains, c'est à qui les ad les enviera. Plus une chose a c moins Zunilda semble y tenir prend la couronne, elle effeuil noue le bouquet, et partage débris entre toutes ses com Florvel arrive en ce moment. vu de loin Zunilda détacher beille de sa fenêtre: il venai de l'effet de ses soins: il se fla voir sa couronne orner cette tê mante, son bouquet approc sein de Zunilda...Mais quel cle pour lui! Mille mains se gent ses présens. Pour com peines, personne ne s'abuse s teur de ses dons; on le recon le félicite, on le vante; chaqu fille qui possède une fleur, une le remercie, comme si elle lui de la reconnaissance. Il est forcé de ce contraindre et de l'excès de son dépit. Zunilc jours bonne et naturelle, tr simple d'avoir donné ce qui partient, qu'elle croit que Flor comme elle de l'usage qu'elle ses fleurs. Elle est bien loin de à lui en faire la moindre excu ne lui parle que du plaisir que s sent fait à toutes ses compag lui demande si la parure q vient de lui donner lui sied bie tait le mettre à une trop épreuve. Il répond à peine compliment dont lui seul sent maladresse.

Mais les sons de la musique

e avertissent qu'on est rassemblé.
ort de la maison. Zunilda s'ap-
sur le bras d'Elerz. Toutes les
es filles prennent chacune la main
ami, d'un frère, d'un amant.
el est seul et suit en silence.
le dernier, il aperçoit la cor-
e élégante, dans laquelle il avait
la couronne et le bouquet.....
la saisit, la met en pièces, et re-
tristement la troupe pastorale,
être même en état de jouir du
acle qui va frapper ses yeux.
ute la plaine est peuplée par les
ans du bourg et des villages en-
nans. Mille groupes différens
ent aux yeux. Les uns, assis
ieds des arbres, font un repas
el la gaieté préside. Sur leur
des enfans se jouant dans les
ches, cueillent des fruits, et les
t aux convives, qui se disputent
esse pour les saisir les premiers.
loin, de jeunes filles se livrent
aisir de la course. La rapidité
urs pas, la légèreté de leurs ha-
qui voltigent, tout se réunit pour
ner un joli tableau. Ici, des
s gens tirent de l'arc, des
pes nombreux fixent leurs re-
sur le prix. D'autres accou-
avec empressement, dans la
te de ne pas arriver avant le dé-
de la flèche rapide; près du
st le char des moissons, oisif le
de la fête. Tout est livré par
nfiance à la bonne foi publique.
utile voiture portait hier les
rs de la terre; aujourd'hui elle
d'amphithéâtre aux habitans cu-
du spectacle. L'un est sur les
; les autres sur le timon; un
agile est en équilibre sur la tra-
la plus élevée; son pied pose
a place glissante que la main du
ureur saisit pour y poser les der-
s gerbes. Il ne s'y soutient
n instant, il saute à terre; un
essaie en vain de le remplacer.
un mouvement rapide et conti-
, et le spectateur, par sa curiosi-
devient un spectacle lui-même.
le bruit cesse. Un calme re-
ux remplace la gaieté. Le mi-
nistre paraît. Il s'approche de Zunilda; il la prend par la main. A ce signal, les hommes et les femmes se séparent. Ils marchent en silence sur deux colonnes vers *le Bois des Naissances*. C'est un lieu destiné, par un antique usage, à réunir tous les arbres consacrés par la naissance de chaque enfant qui vient augmenter les familles. Ce bois est dans le vallon, entre deux montagnes. L'abord en est difficile; les montagnes se resserrant ne laissent qu'un étroit passage; mais bientôt la scène s'ouvre, et laisse voir un bois étendu que divise en deux parties égales un large ruisseau qui descend des rochers. D'un côté s'élève le bois des femmes; sur l'autre rive est celui des hommes; tantôt rapide, tantôt arrêté dans son cours, ce ruisseau semble être le fleuve de la vie.

Les bons Dalécarliens sont trop simples pour avoir pensé à cette image. Le hasard seul leur a fait choisir ce lieu. Un père qui reçoit du ciel un enfant désiré, plante un mélèse sur la rive droite du ruisseau, si c'est un garçon; un cèdre sur la rive gauche, si c'est une fille. Quand le sort frappe l'enfant dont cet arbre a marqué la naissance, la famille se rassemble, vient arracher et briser l'arbre. Elle en enferme les débris dans la tombe de l'enfant. Les racines seules sont séchées au feu, qu'on allume avec les branches du même arbre; ensuite elles sont conservées comme un tendre souvenir dans l'intérieur de leur maison. Tous les ans, à l'anniversaire de leur naissance, les parens se réunissent encore. Zunilda n'en a plus. Elle n'a pour famille qu'Elerz et tous les habitans de la vallée, dont l'estime et la tendresse lui ont fait presque des parens. On approche des montagnes; les deux colonnes d'hommes et de femmes se rejoignent dans le passage étroit qui conduit au Bois des Naissances. On arrive sur deux points différens, où les colonnes se séparent encore et franchissent le ruisseau. Bientôt un cèdre jeune, mais déjà

majestueux, s'offre aux regards. On l'entoure. C'est l'arbre de Zunilda. Il est en pleine sève, ses rameaux se déploient avec élégance. Elerz a hérité du droit de le cultiver, depuis qu'elle a perdu son père, et qu'elle a promis sa main à son amant. Une haie que lui-même a plantée préserve l'arbre de toute attaque, de tout accident imprévu. Il ne se passe pas de jour qu'Elerz ne vienne l'admirer, le soigner. Mais, en ce moment, avec quelle tendre vénération il s'en approche ! Tous les habitans restent à une distance indiquée. Zunilda seule, noble, décente, appuyée religieusement sur le cèdre, pose une main sur le bras du saint ministre qui chante un cantique répété par tous les assistans. Elerz apporte au prêtre un vase rempli de l'eau la plus pure ; il y mêle quelques gouttes de lait, effeuille dans cette onde une fleur des champs, en attachant un regard tendre sur Zunilda. Alors le ministre fait le tour du cèdre, arrose également ses racines ; puis, élevant sa voix et ses bras vers le ciel, il prononce cette prière :

" O ciel ! prolonge les jours de " Zunilda ! protège une vie qu'elle " consacre au fidèle ami qu'elle a " choisi pour son époux ! Que cet " arbre aimé, toujours plein de la " sève qui le vivifie, soit le symbole " des jours fortunés de Zunilda !

" Nous t'offrons tous nos vœux " pour le bonheur d'Elerz et de Zu- " nilda. Nous les recommandons " tous deux à ta bonté. Punis qui- " conque pourrait nuire à leur féli- " cité, jeter le moindre trouble sur " leur vie. Puisse-t-il en être seul " la victime, et voir retomber sur " lui les maux qu'il aurait voulu " leur causer !"

Florvel s'était approché de l'arbre, et paraissait plongé dans la rêverie. Les dernières paroles du ministre l'en tirèrent tout à coup. Il ne put les entendre sans frémir, et se mêla dans la foule, pour cacher le trouble qui l'agitait.

La cérémonie se termine. On sort du bois. A peine est-on rentré dans la vallée, que la joie recommence. Les jeux, les danses se renouvellent ; tout s'anime, tout se livre à la franche allégresse. Zunilda s'est assise sur un banc de gazon. Elerz est à ses pieds.

" Quel jour pour moi ! ma Zu- " nilda, lui dit-il, en serrant ses " mains dans les siennes ! Vingt fois " les arbres ont refleuri, depuis l'ins- " tant où le ciel fit présent de Zu- " nilda à la terre et à moi. Je le " bénis.—Je n'aime ce jour que " pour toi, mon Elerz, reprit Zu- " nilda. Tant que ces arbres, dont " tu parles, refleuriront, tu me ver- " ras toujours la même, tu es tou- " jours présent à ma pensée. Ton " être se confond si bien avec le mien, " que je ne peux plus les distinguer.

" Ma Zunilda, quand le ministre " arrosait tout à l'heure les racines " de cet arbre, as-tu vu mes yeux ? " Mes larmes coulaient ; mais elles " étaient douces.—Ah ! sans le res- " pect pour la prière, j'aurais couru " les essuyer, et te presser dans mes " bras !"—Et tout en parlant de larmes d'Elerz, tous deux en répandaient encore.

En ce moment, où était Florvel ? Le souvenir des paroles du ministre le troublait ; mais pourtant il n'abandonnait pas son dessein. Les projets de l'amour-propre sont les plus difficiles à détruire, surtout dans une âme endurcie, guidée seulement par les passions froides qui dominent sans enflammer.

Une troupe de jeunes filles venait de séparer Zunilda d'Elerz, et de l'entraîner à la danse. Le tambourin, les musettes, par des airs gais d'une mesure rapide, enlevaient tous les danseurs et les danseuses qui, par leur légèreté, ne semblaient toucher la terre, que pour reprendre un nouvel essor. Tout-à-coup, une explosion violente se fait entendre. Tambourin, musette, danseur, tout s'arrête à la fois ; les oreilles sont attentives ; les corps se penchent du côté d'où vient le bruit. Mais il a cessé.....

et la danse recommencent
s de vivacité. Un second
t, plus fort que le premier,
d encore les plaisirs. Alors
it d'un air mystérieux à Zu-
s deux coups sont partis de
bois, il faut nous en appro-
Oui, reprend Elerz, allons.
e la musique nous accom-
Aussitôt les instrumens se
it, ouvrent la marche, et la
oyeuse les suit, en chantant
s du pays. On arrive à l'en-
bois. Zunilda trouve sous
e un repas aussi magnifique
u pouvait le permettre. Tous
s voisins étaient ornés de
s et chargés de devises ga-
t de vers à la louange de

l fait asseoir Zunilda à table,
compagnes les plus chéries.
e auprès d'elle. Elle lisait
) de devises sans les com-
mais il les lui expliquait,
r'il le pouvait, devant Elerz.
qu'elle a de la peine à saisir
de ses pensées, il hasarde de
s la table une des mains de

Elle, pleine d'innocence,
prend rien, lève ses beaux
oit qu'il l'avertit de regarder
ses. Il ose encore serrer sa
ec un regard plus expressif.
st pas mieux entendu. Zunil-
it toujours avec candeur sa
s la sienne.
l, désespérant de se rendre
le, n'ose plus faire la même

les habitans étonnés s'avan-
ur à tour, entouraient la ta-
lais bientôt ennuyés de ce
ctacle, ils emmènent les ins-
et reprennent leur danse à
lu bois.
a, dans l'élan d'une gaieté si
, si simple pour son âge, se
nd la main d'Elerz, et court
se, suivie de toutes ses com-

approchait; le galant Fran-
rait pas voulu que la fête se
avec le jour. Des fossés
avaient été creusés en différens en-
droits derrière des groupes d'arbres.
On les avaient remplis de matières
destinées à produire des feux, dont la
flamme cachée devait porter une
douce réverbération sur les arbres.

Florvel hésitait, par humeur et dé-
pit, s'il offrirait ce dernier bouquet à
Zunilda. Cependant, tous les préparatifs étant faits, il se décide; il donne
le signal. A l'instant tout le bois et
une partie de la plaine qui l'environne
sont éclairées subitement. Le soleil
ayant disparu, la danse finissait. Flor-
vel avait voulu joindre un plaisir à un
autre; mais il est toujours malheureux.
N'ayant mis dans sa confidence que
quelques travailleurs, tous les habi-
tans et les danseurs, à l'aspect de
cette flamme soudaine, ne doutent pas
que le feu ne soit au bois, et dans les
habitations semées sur la plaine.
Elerz et Zunilda sont saisis du même
effroi; ils se précipitent de tous côtés.
Un son d'alarme est répété dans les
villages. On accourt; le trouble est
général. En vain Florvel et ses
agens courent partout pour rassurer
les habitans; en vain s'écrient-ils que
c'est une fête, et non un incendie;
les uns ne les entendent pas, les au-
tres les croient en démence. La tente,
les guirlandes, les devises, tout est
culbuté. Enfin, au bout de quelques
heures, le feu est étouffé. Chacun
encore effrayé regagne sa demeure.
Florvel enfin parvient à se faire en-
tendre d'Elerz et de Zunilda, à per-
suader que ce qu'il avait préparé
devait être charmant.

Rien ne réussissait à Florvel. Cet
état d'incertitude secrète l'agitait
sans cesse. Peut-être en était-il au
point de ne pas oser descendre dans
son cœur. Absorbé dans ses doutes
et ses rêveries, il entre le matin chez
Zunilda, et la trouve toute en larmes.
Le bon Elerz, à ses pieds, cherchait
à la consoler.

La guerre venait de se déclarer
entre la Suède et la Russie. On fe-
sait des levées d'hommes. Deux jours
après, Elerz allait être obligé de ti-
rer au sort dans le bourg voisin.

" Calme-toi, ma Zunilda, disait-
" il ; peut-être le sort ne tombera
" pas sur moi ; mais s'il faut partir,
" j'irai défendre ma patrie ; je veux
" me distinguer, pour me rendre
" plus digne de ma Zunilda. Sans
" doute en te quittant, mon cœur
" souffrira ; mais, dans cette infor-
" tune, c'est un adoucissement de
" songer que je laisse près de toi
" un ami sûr et fidèle. Si jamais
" Florvel eut quelque attachement
" pour nous, voilà l'instant de nous
" le prouver, en me jurant qu'il
" ne te quittera pas, jusqu'à mon re-
" tour."

On connaît à présent Elerz et Florvel ; on juge de ce qui se passait alors dans l'âme de chacun d'eux. Rien n'attendrissait ce dernier, ni la confiance touchante d'Elerz, ni les larmes amères de sa maîtresse. Une secrète joie s'empara de son âme, en voyant qu'il allait peut-être se voir délivré d'un rival dangereux. Le but coupable du corrupteur l'emportait encore sur les désirs de l'homme amoureux.

Elerz partit, il s'arracha des bras de Zunilda ; il embrassa Florvel avec une cordialité bien opposée aux sentimens secrets de son rival. Celui-ci, se sentant pressé dans les bras de l'ami qu'il voulait trahir, éprouva un mouvement involontaire ; mais qui tenait plus à l'embarras qu'au remords.

Quatre jours devaient décider du sort d'Elerz. Si Florvel eût été sûr de son départ pour l'armée, vraisemblament il n'eût pas fait l'essai des derniers moyens pour corrompre Zunilda ; mais aimant mieux ne rien livrer au hasard, il résolut de tout tenter pendant les momens d'absence, peut-être les seuls qui lui restaient.

Dans un lieu solitaire, au fond d'un bois où tout respirait le calme et la paix, il fait construire à la hâte une cabane ; il en orne l'intérieur à grands frais, avec toutes les choses élégantes que son imagination invente, et que le lieu peut lui fournir.

Le peu de fleurs qui restent encore sont enlevées au loin dans les pagnes. On les distribue d cabane, en bouquets, en guir en festons.

Florvel ne quittait point Z Confiante, elle recevait sans pei les soins qu'il lui prodiguait distraire sa douleur. Le p simple de la part qu'il y prenai torisait à mettre auprès d'elle chaleur et d'expression dans s cours. Les âmes pures sont qui se livrent aisément à la c tion qu'on leur offre.

Florvel, propose à Zunilda tir. La soirée était belle, l calme et serein. Zunilda suit I en s'appuyant sur son bras.

Après quelques détours, ils a à la cabane. Zunilda reconn galanterie de Florvel, et l'en re elle examine, avec plus de c sance que de plaisir, tous les de cette retraite. Il la fait s se place auprès d'elle ; il pre guitare, et chante des paroles gues à sa situation.

ROMANCE.

Ce qui vous pare, ô riante prairie,
Ce qui vous prête à mes yeux des
C'est que j'ai vu l'élégante Zélie,
Toucher vos fleurs de ses pieds dé

Ruisseau charmant, ta course n'es
Que pour avoir, à l'ombre des ros
Pressé son corps, répété sa figure
Dans le cristal de tes limpides eaux

L'ardent été qui brûle notre plaine
Semble à ses yeux dérober sa chale
L'air embaumé doit à sa douce ha
Sa pureté, son parfum, sa fraîche

Zunilda, toujours triste, entei qu'elle n'écoute. Dès que Fl voyait trop distraite, le nom était prononcé. A l'instant ses beaux yeux se tournaie Florvel, son oreille s'ouvrait ment ; alors l'adroit corrupteu geait insensiblement d'objet d chants, dans ses discours. I heur, l'ivresse de l'amour étai lébrés. On ne rappelait plus d'Elerz, on cherchait à l'éloi la pensée. Mais quand on ce

'Elerz, le froid, la distraction
nt. Enfin, c'était un feu
brûlant que l'on couvrait et
ait tour-à-tour.
el ne se découragea pas ; la
dont il est témoin l'enhardit
lre les mains de Zunilda, à
les pleurs de ses yeux, à la
même dans ses bras, avec une
e qu'elle ne prenait que pour
sion de son amitié. Loin de
ayer, elle écoutait les paroles
olation qu'il prononçait avec
agitée. Quelquefois même,
tête de Zunilda se penchait
aule de Florvel. Il brûlait,
sumait ; il était dans une
n à la fois douce et déses-

eul but était d'égarer la tête
ilda ; tantôt il se félicitait de la
; il croyait voir la volupté
r insensiblement dans ses sens,
ire la douce langueur qui l'ac-
; d'autres fois, il n'apercevait
ue les symptômes de l'inno-
t des regrets. Son art était
; toutes les caresses pures
hasardées ; un degré de plus
le trahir, et ne réussissant
lui laissait que la honte d'un
odieux.
Elerz ! Elerz ! s'écrie tout-à-
Zunilda, que ne peux-tu voir
soins de ton ami pour moi !
n ta tendresse en jouirait ! Si
leur pouvait diminuer, je la
s moins près de lui."
chevant ces mots, elle jette sur
un regard tendre et touchant
ière jusqu'au fond de son âme;
sse une de ses mains avec une
n vive, qui marquait à la fois
eur et sa sensibilité.
dorable Zunilda ! répond Flor-
je quelque mérite à aimer ce
nature a produit de plus par-
le plus estimable ! Dans les
l'on adorait de simples mor-
n vous eût élevé des autels !"
me un son discordant vient
fois interrompre une douce
ie, cette louange forcée, cet
iasme factice de Florvel, joint
au mouvement de son visage, au feu qui sortait de ses regards, arracha tout-à-coup Zunilda de son doux abandon. Elle regarde Florvel avec étonnement ; elle cherche à quoi tenait cette chaleur subite, imprévue ; mais, incapable de rien imaginer de contraire à l'innocence, et n'ayant pas l'habitude de s'expliquer tous les discours de Florvel, elle ne s'efforce pas long-tems à le comprendre, et sa pensée retourne à son cher Elerz. Pour augmenter le délire de Florvel en ce moment, Zunilda, embarrassée d'une gaze légère qu'elle portait, la jette avec distraction, et découvre aux yeux de Florvel une taille enchanteresse et mille trésors qu'il n'avait pu que deviner, et dont son œil avide peut saisir plus aisément les contours. Il ne se contient plus, il s'approche d'elle. Elle était placée vis-à-vis d'une fenêtre d'où l'on apercevait le bourg, où Elerz était allé. Sentant les bras de Florvel qui la serrent doucement, elle y répond avec innocence, elle lui montre la route du bourg, et reste fixée à la même place, les regards toujours attachés sur le même objet. Ses yeux se remplissent de quelques larmes, ses jambes fléchissent, et, dans sa douce rêverie, elle s'abandonne sur Florvel qui l'entraîne doucement .....

Le jour était fini. La lune brillait d'un doux éclat ; ses rayons frappaient sur le beau visage de Zunilda, sur ce cou d'albâtre que Florvel dévorait des yeux. Comment peindre l'opposition de tous ces sentimens divers ? La confiance, le calme de Zunilda, le désordre de Florvel, le tumulte de ses sens ? ses mains tremblaient, son cœur battait.....Son âme était bouleversée, sa tête perdue. Au dernier degré du délire, il allait s'abandonner à tous ses transports. Tout-à-coup Zunilda détache de son sein une tresse des cheveux d'Elerz qui ne la quittait jamais. Elle la porte avec vivacité sur ses lèvres brûlantes ; elle la couvre de baisers et de larmes. " O mon Elerz ! s'écria-t-elle, peut-être en ce moment le sort fatal t'en-

lève à moi ; peut-être les cruels qui t'arrachent à Zunilda vont exposer tes jours. Peut-être, hélas ! ta vie qui n'était qu'à moi va se perdre dans l'éternité ! C'est sur ce gage, toujours placé contre mon sein, c'est dans les bras de ton ami sensible et vertueux, que je jure de ne pas te survivre un instant ! Nous étions heureux, il y a quatre jours, dans le Bois des Naissances ; si je te perds, c'est dans la vallée des Tombeaux qu'on nous réunira. Astre qui nous éclaire, guide mes pas !....Je vais renouveler ce serment sur la cendre de mes pères."

A ces mots, Zunilda se lève. Ses yeux ne versent plus de larmes....; mais une douleur profonde les fixe, et jette sur tous ses traits une sombre gravité.

Florvel, anéanti par le mouvement subit de Zunilda, reste immobile. Il ne fait nul effort pour la retenir, et passe tout-à-coup de l'espoir, de l'ivresse et de l'étonnement, à la rage. Cependant il suit les pas de Zunilda : elle s'est échappée avec vitesse ; mais à la clarté de la lune, il la découvre, l'atteint et arrive en même tems qu'elle à la vallée des Tombeaux.

Elle s'élance dans l'enceinte. Mais une vénération religieuse arrête subitement les pas de Florvel....Il hésite, il balance. Il porte dans l'enceinte un pied tremblant qu'il retire soudain. Ce silence de la nuit, l'aspect imposant des sépulcres pressés dans ce lieu solitaire, ce triste retour sur lui-même que tout homme éprouve au milieu des morts, tout opère à la fois un prompt changement dans l'âme de Florvel. Ce n'est plus un séducteur corrompu qui poursuit l'innocence ; c'est un homme revenu de son égarement, dont l'âme parle plus que les sens, qui réfléchit, qui sort d'un songe enivrant. Il a senti les profondes impressions de ce lieu ; il est plus digne d'y pénétrer. Un moment auparavant, il n'osait y porter ses pas ; maintenant il y marche sans crainte ; il avance, il erre p ces tombeaux. Chaque pas fait dans cet asile du silence pure, le porte vers des idées de m et de religion. Florvel n'est naturellement vicieux ; le mond séduit, son amour-propre l'a pré té dans mille erreurs ; il ne faut q occasion pour développer ses ve Chaque objet qui le frappe augn sa rêverie, chaque réflexion qu'i lui donne un remords. Il cherch core Zunilda, mais c'est avec le d'un cœur épuré. Tout à cou détour d'une longue avenue de cy il aperçoit une tombe simple e rée de jeunes peupliers : il av Dieux ! quelle impression profo ressent ! Zunilda, prosternée s sépulcre, l'arrose de ses larmes.

" O mon père ! s'écrie-t-ell " viens prier le ciel près de toi ! " de toi, mes vœux seront mieu " tendus ! Dieu puissant, rend " mon Elerz !...." Ces de mots furent prononcés avec un si si tendre, si solennel, que Florve même en fut attendri. Des l s'échappèrent de ses yeux. O puissance de la candeur et de la sur une âme sensible !..... Il c entendre en lui-même une voi crète qui répétait : *Dieu puis rendez-lui son Elerz.* Cette op tion terrible de la passion et de la produisit dans tout son être un d dre au-dessus de ma faible expre Son cœur se déchire ; sa tête flamme, ses pensées se boulever sa raison s'égare. Il sort de ceinte des Tombeaux avec la ra d'un éclair, et, semblable à l'hôt forêts qui s'échappe à travers plaines, en emportant dans ses f le trait cruel qui le déchire, ét croit arracher par sa vitesse. le malheureux Florvel fuyait ve cime des monts, croyant toujour tendre au fond de son cœur ces qu'il prononçait malgré lui : *O D rendez-lui son Elerz.*

(La suite au Numéro prochain.)

PEINTURE.

LE DIORAMA.

rtistes de beaucoup de talent, DUTON et DAGUERRE, ont s efforts pour agrandir la l'application de la peinture à

Le *diorama* assure aux deux que j'ai nommés une place istoire des arts. Toutefois, il ir la justice de l'avouer, sans ıma, il n'y a pas lieu de croire orama eût existé. C'est dire, es termes, et je le pense ainsi, dernière invention prend sa ans la première. L'auteur ama transporte le spectateur u d'une belle campagne ou lle célèbre, le place sur un levé d'où ses regards n'ont bornes que l'horizon. Les lu diorama mettent sous ses spect intérieur d'un grand ıt, ou la vue d'une vallée dé- mais, après qu'il s'est assis considéré ce qui est devant lui reste plus rien à voir. Au ı, le spectateur change de it les différens aspects du est: c'est, ainsi que le nom une vue générale. Le dio- nt le nom est emprunté à languë, est un lieu où l'on ement de *deux vues*, où le r a sous les yeux deux ta- e les auteurs ont eu le bon es- arier. Au reste, l'artifice près le même dans ces deux ıens, sauf quelques diffé- e je vais indiquer. Le pa- ant une toile circulaire, dont eur doit occuper le centre, il ssairement qu'il passe au- e cette toile pour venir au ıi est destiné ; autrement, il aire une ouverture dans la nettre momentanément des es vivans à côté des perso- ésentés : mais les figures ne paraissent de grandeur que par l'effet du plan où la perspective les place. Les effets de cette perspective et toute la magie du tableau disparaîtraient donc, s'il était incessamment ouvert pour donner passage aux curieux. Il faut même observer que la lumière qui frappe le tableau paraît d'autant plus vive au spectateur, que, pendant le trajet qu'il a parcouru pour venir de l'entrée de l'établissement au sommet de l'édifice sur lequel il est censé placé, il s'est trouvé dans une obscurité presque complète. C'est encore pour augmenter cette illusion, qu'un grand parajour est mis au-dessus de la tête du spectateur, afin qu'il y ait une différence très-sensible entre la demi-obscurité dans laquelle il est plongé, et l'intensité de la lumière qui frappe le tableau ; enfin, comme ce tableau, pour pouvoir produire l'effet désiré, doit être nécessairement mis à une certaine distance, une toile sombre s'étend des pieds du spectateur jusqu'à la partie inférieure du tableau, et lui dérobe ainsi la vue de l'espace qui n'est pas compris dans ce tableau.

Les auteurs du diorama n'ont point eu à vaincre toutes ces difficultés. Le spectateur monte par un escalier qui, toutefois, n'est éclairé que par une lampe, et entre dans une salle ronde décorée avec beaucoup de goût, où il y a des loges et un parterre. Cette salle reçoit le jour d'en haut, modifié par une *vela* charmante. Devant le spectateur est une fenêtre qui donne sur l'intérieur d'une église ; c'est *la chapelle de la Trinité, la plus grande de l'église de Cantorbéry* métropole de l'Angleterre ; bientôt la salle dans laquelle il est placé tourne sur elle-même, et il se trouve devant une autre fenêtre qui donne sur *la vallée de Sarnen, au canton d'Underwald*, l'un des sites les plus délicieux de la Suisse. L'espace compris entre la salle où est le spectateur, et chacun

de ces deux tableaux, est occupé par une construction dont l'ouverture est calculée sur la dimension des tableaux, et que l'on pourrait appeler un porte-vue. Il est évident que, puisque la toile est placée à une distance que j'évalue être de trente à quarante pieds, il faut bien imaginer un moyen pour empêcher que l'œil du spectateur ne puisse sortir du tableau, car alors l'illusion disparaîtrait; il aurait une peinture sous les yeux, mais il ne se croirait plus dans un monument, ou à une fenêtre donnant sur la campagne. Ces deux tableaux, qui ont *quatre-vingts pieds de large sur quarante-cinq pieds de haut*, sont non-seulement éclairés du haut, comme les panoramas, mais encore de côté, à ce qu'il m'a paru. L'exécution en est parfaite. A la vue de la chapelle de la Trinité, on éprouve un étonnement qu'il serait difficile d'exprimer: c'est la nature, c'est-à-dire, le monument lui-même, qu'on a sous les yeux. Enfin, les effets de la lumière qui se joue au milieu de ces grand arceaux, sont rendus avec tant de vérité, la perspective est si exacte, que chaque fois que j'y ai été, j'ai fini par oublier que j'étais devant un tableau. L'auteur, M. Bouton, si connu dans l'école par ses intérieurs, a supposé que des ouvriers sont occupés à raccommoder les marches placées à l'entrée d chapelle; mais l'heure de la s sion du travail est arrivée, e d'entre eux, couchés et endorn ces même marches, servent to fois à donner une idée exact dimension du monument et à pléter l'illusion.

La vue de Sarnen offre un grande variété d'effets. Le p aspect indique un beau jour; mière du soleil argente les flots placé au milieu de cette vallée, briller la neige qui couvre le s de l'une des montagnes form fond du tableau: bientôt, des obscurcissent le ciel, le jour e sombre, le lac perd son éclat, l tagne couverte de neige cesse de Mais ces nuages s'entr'ouvren soleil distribue successivement lumière sur chacun des objets dans cet admirable paysage. A et près du spectateur, un r venant du lac, forme, en suiv pente assez sensible, une sorte tite cascade dont les mouven l'effet son reproduits par u canique. Le djorama a attiré e encore la foule, et puisque les promettent de changer leurs t tous les trois mois, ils peuvent ter sur l'empressement du pu

---

EXTRAIT D'UNE

LETTRE DE M. CLIAS À M. A. JULIEN DE PARI

Londres, Jan. 15, 1823.

« Vous apprendrez, sans doute avec plaisir, que la gymnastique fait ici des progrès rapides. Il y a un mois que j'ai débuté par les modèles vivans de l'Académie de peinture: afin d'habituer ces hommes à prendre de belles attitudes et à les conserver longtems, ainsi que pour donner à leurs muscles un plus grand développement, je leur enseigne tous les exercices athlétiques des anciens. Je leur apprends aussi à former des gr Dernièrement, à la fin d'un sur les actions mécaniques d me, que prononça le professeu tomie à l'Académie royale, grande salle d'exposition, j'i de faire voir tout ce que le p venait de dire, en suivant une progressive des mouvemens simples aux plus composés, les spectateurs eussent la fa les suivre. C'était en prés

00 artistes et médecins : tous ercices furent extrêmement surtout ceux du disque, où le ésente en effet les plus belles . L'enthousiasme de l'assemnt tel, que le président (sir WRENCE) eut quelque peine r les applaudissemens. Penje me reposais, le professeur ie profita de ce que je venais rer, pour faire remarquer à teurs que les anciens pouoir eu plus de connaissances ues qu'on ne le suppose; eule inspection des muscles rps vivans, dans les exercices stique, pouvait suppléer à la qu'ils ne pratiquaient point. dit-il, de s'enfermer dans un âtre pour y étudier la nature déformée, le médecin et l'artaient les *palestres* : les beaux de tous les âges étaient alors si communs, qu'ils n'avaient que l'embarras du choix.. Le professeur me prit par la main, au milieu de nouveaux applaudissemens, et me conduisit vers le président, qui me remercia de la manière la plus obligeante, au nom de l'assemblée. Depuis cette soirée, le succès de la gymnastique est décidé en Angleterre. S. A. R. le duc d'York, chez lequel j'ai été présenté, après un accueil très-flatteur, m'a prié d'introduire ma méthode dans l'institut militaire de Chelsea. Les officiers supérieurs de ce bel établissement, où 800 garçons et 400 filles, enfans de militaires, reçoivent l'éducation dans deux aîles de bâtimens séparés, ont eu l'ordre de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, et depuis huit jours, je suis occupé à former cent moniteurs. Ma lettre prochaine contiendra de nouveaux détails.... "

MÉMOIRES

UR LA VIE PRIVÉE DE MARIE-ANTOINETTE, ETC.

PAR MADAME CAMPAN, 2 VOLS. 8VO. 24*s*.

Colburn et Co. Bossange et Co.

bonnés liront, sans doute, lus vif intérêt les Mémoires ie-Antoinette par Madame .

Mémoires sont, peut-être, la e réfutation des calomnies a cherché à flétrir le nom de ne infortunée.

pourtant à regretter qu'un mépris des formes, et la léaturelle à son âge, quand elle la cour de France, aient ses ennemis le pouvoir de ses actions les plus innode peindre l'imprudence sous eurs du vice; et de décrier oubli de l'étiquette comme un à la morale.

L'ouvrage de Mme. Campan ne sera pas sans importance comme document historique; il met dans leur vrai jour des circonstances peu connues, ou déguisées par la calomnie ; il répand un nouvel intérêt sur les malheurs de Louis XVI et de sa famille; sur le sort de celui dont la seule faute semble avoir été de n'avoir pas su joindre à toutes les vertus privées, l'énergie nécessaire au souverain d'une grande nation. Comme un échantillon du style et de la manière de voir de Mme. Campan nous donnons quelques extraits de ses lettres.

Extrait de différentes lettres de madame Campan, première femme de chambre de la reine, du 5 Octobre au 31 Décembre 1789.

J'ignore si j'aurai la force de vous tracer les scènes affligeantes qui viennent de se passer presque sous mes yeux. Mes sens égarés ne sont point encore calmés, mes rêves sont affreux, mon sommeil pénible. Ma sœur était auprès de la reine pendant la nuit du 5: je tiens d'elle une partie des circonstances que je vais vous dire. Lorsque M. de La Fayette eut quitté le roi en disant qu'il allait faire loger ses troupes comme il le pourrait, tout le monde au château crut pouvoir goûter les douceurs du repos. La reine elle-même se coucha, et lorsque ma sœur eut rempli auprès d'elle ses fonctions, elle se retira dans la chambre qui précède la sienne; là, se laissant aller aux accens de sa douleur, elle dit à ses compagnes, en fondant en larmes: "Se couche-t-on quand " il y a dans une ville trente mille " hommes de troupes, dix mille bri- " gands et quarante-deux pièces de " canon?—Non, assurément, répon- " dirent-elles, il ne faut pas nous " rendre coupables d'un pareil tort." Elles restèrent donc tout habillées, et s'assoupirent appuyées sur leurs lits. Il était alors quatre heures. A six heures précises, la foule des brigands, ayant forcé les postes, se dirigea vers l'appartement de Sa Majesté. Ma sœur entendit la première ces mots terribles: *sauvez la reine.* Le garde-du corps qui les prononça reçut treize blessures à la porte même d'où il nous avertit. Si les femmes de la reine s'étaient couchées, Sa Majesté était perdue; elles n'eurent que le tems de se précipiter dans sa chambre, de l'arracher de son lit, de jeter une couverture sur son corps, de l'emporter dans l'appartement du roi, et de fermer, le mieux qu'elles purent, la porte du corridor qui y conduit. Elle tomba évanouie dans les bras de son auguste époux. Vous savez ce qui est arrivé depuis: le roi, cédant aux vœux de la capitale, s'y est rendu avec toute sa famille le 6 au matin. Le voyage a duré sept heures et demie, pendant lesquelles nous avons entendu sans cesse un bruit continuel de trente mille fusils chargés à balles que l'on chargeait et déchargeait en signe de joie du bonheur de mener le roi à Paris. On criait, mais inutilement, *tirez droit.* Malgré cette attention, les balles quelquefois venaient frapper sur les ornemens des voitures; l'odeur de la poudre nous suffoquait, et la foule était si prodigieuse, que le peuple, pressant de toutes parts les carrosses, leur fesait éprouver le mouvement d'un bateau. Si vous voulez vous former une idée de cette marche, représentez-vous une multitude de brigands non vêtus, armés de sabres, de pistolets, de broches, de scies, de vieilles pertuisanes, marchant sans ordre, criant, hurlant, précédée d'un monstre, d'un tigre, que la municipalité de Paris cherche avec le plus grand soin, d'un homme à longue barbe, qui, jusqu'à présent, servait de modèle à l'académie de peinture, et qui, depuis les troubles, s'est livré à son goût pour le meurtre, et a lui seul coupé toutes les têtes des malheureuses victimes de la fureur populaire. Quand on pense que c'est cette même troupe qui, à six heures du matin, avait forcé le poste de l'escalier de marbre, enfoncé les portes des antichambres, et pénétré jusqu'à l'endroit où ce brave garde-du-corps fit une résistance assez longue pour nous donner le tems de sauver la reine; quand on se rappelle que cette terrible armée courait les rues de Versailles toute la nuit, on trouve encore que le ciel nous a protégés; on remarque le pouvoir de la Providence; et ce danger passé fait espérer pour l'avenir. D'ailleurs il est reconnu aujourd'hui que tous les funestes événemens dont je n'ai pu vous présenter qu'une faible esquisse, ont été le hideux résultat du plus noir, du plus épouvantable des complôts; la ville de Paris va

en recherchant les auteurs. Mais je doute qu'elle les découvre tous, et je crois que la postérité seule sera éclairée sur ces horribles secrets.

La sévérité de la loi martiale, la grande activité des chefs de la milice et du corps de ville, l'attachement, la vénération de tous les citoyens de la capitale pour l'auguste famille qui est venue s'enfermer dans ses murs, et qui est bien déterminée à y rester jusqu'au moment où la nouvelle constitution sera achevée: voilà le tableau qui peut seul porter quelque soulagement dans nos cœurs.

Depuis que la reine est à Paris, sa cour est nombreuse; elle dîne trois fois par semaine en public avec le roi; son jeu a lieu ces jours-là. Quoique les pièces soient petites, tout Paris y abonde; elle parle aux commandans des districts, elle trouve des occasions naturelles de dire des choses obligeantes même aux simples fusiliers, parmi lesquels se trouvent les citoyens de la première classe comme les derniers des artisans: douceur, résignation, courage, grâces, popularité, tout est mis en usage, et sans affectation, pour réunir les esprits et concourir au rétablissement de l'ordre. Tout le monde rend la justice qui est due à des soins si touchans, et c'est un dédommagement pour les peines cruelles que l'on a endurées, pour les risques horribles que l'on a courus. En général, rien n'est plus sage ni plus suivi que la conduite du roi et de la reine; aussi augmente-t-elle tous les jours le nombre de leurs partisans. L'on en parle avec enthousiasme dans presque toutes les sociétés. J'ai beaucoup perdu du côté du bonheur, des jouissances de la vie, des espérances; mais je suis extrêmement flattée d'être attachée à une princesse qui, dans des momens d'adversité a developpé un caractère aussi généreux et aussi grand: c'est un ange de douceur, de bonté; c'est une femme forte quant au courage. J'espère que les nuages ammassés autour d'elle par le souffle impur de la calomnie se dissiperont; et quand on a l'âge de la reine et ses vertus, on peut encore se flatter de reprendre, dans l'histoire et aux yeux de la postérité, le rang qu'on ne peut sans injustice lui enlever. Les princes assaillis par les faiblesses et les vices vers leur déclin, ont inutilement montré quelques vertus dans leur première jeunesse; leurs dernières années effacent l'éclat des premières, et ils emportent au tombeau la haine et le mépris de leurs sujets. Que de belles années restent encore à parcourir à notre aimable souveraine! et lorsqu'elle agit par elle-même, elle est toujours sûre du plus grand succès. Elle vient d'en donner la preuve dans les momens les plus critiques; et Paris, imbu de tous les propos les plus séditieux, Paris, lisant sans cesse les libelles les plus dégoûtans, n'a pu lui refuser cette admiration que l'on doit au vrai courage, à la présence d'esprit et aux grâces. Ses plus cruels ennemis se bornent à dire: " Il faut " convenir que c'est une femme " forte." Je ne puis vous exprimer combien je suis occupée de l'opinion qu'on a de cette intéressante princesse dans les cours étrangères; les libelles affreux y ont-ils été envoyés? Croit-on en Russie qu'une madame Lamotte ait jamais été l'amie de la reine? Croit-on à tous les contes odieux de cette trame infernale? J'espère que non: la justice, les réparations qui sont dues à cette princesse ne cessent de m'occuper. J'en perdrais la raison, si j'étais un peu plus jeune, et si ma tête était aussi vive que mon cœur est sensible. Moi, qui la vois depuis quinze ans attachée à son auguste époux, à ses enfans, bonne avec ses serviteurs, malheureusement trop polie, trop simple, trop en égale avec les gens de cour, je ne puis supporter de voir injurier son caractère. Je voudrais avoir cent bouches, je voudrais avoir des ailes, je voudrais inspirer cette confiance pour écouter la vérité qu'on accorde si facilement au mensonge: implorons encore le tems sur cet important objet.

Opinions de la Reine, sur la Noblesse.

La reine m'a dit souvent : " La noblesse nous perdra, mais je pense " que nous ne pouvons nous sauver " sans elle. Nous n'agissons quelquefois dans un sens qui blesse la " noblesse quoiqu'avec de bonnes intentions pour elle. Cependant " lorsque je suis boudée par les gens " qui nous environnent, j'en suis " affligée : alors nous fesons quelques démarches ou quelques confidences pour rassurer tous ces " pauvres gens qui ont réellement " bien à souffrir. Ils en font bruit ; " les révolutionnaires en sont instruits, s'en alarment ; l'Assemblée " devient plus pressante, plus virulente, et les dangers s'accroissent."

Il y avait long-tems que la puissance de Louis XIV n'existait plus dans le palais de Versailles, et toutes les formes extérieures de cette puissance absolue existaient encore en 1789.

Ce roi, dans les dernières années de son règne, avait payé son ambition guerrière par des revers dont la nation avait beaucoup souffert. Devenu vieux, ses remords et la dévotion de sa dernière maîtresse le rendirent faible et bigot.

Les prêtres régnèrent et obtinrent de lui des édits foudroyans contre ses sujets des églises réformées. Une foule de Français industrieux, manufacturiers, abandonnèrent leur patrie, et portèrent leurs utiles travaux chez les peuples voisins. L'édit qui produisit un effet si funeste à la France s'appelle la révocation de l'édit de Nantes.

L'édit de Nantes était dû à Henri IV ; il assurait à toutes les diverses églises le libre exercice de leur culte.

Louis XIV mourut. Il laissa pour héritier de sa couronne son arrière-petit-fils âgé de cinq ans.

Cet enfant eut pour régent son oncle le duc d'Orléans, prince spirituel, léger et libertin. Il hasarda des systèmes financiers qui ruinèrent la France, et se livra à des débauches publiques et à un mépris pour tous les sentimens et les devoirs religieux, qui firent promptement succéder la licence à l'hypocrisie. Le règne de Louis XV fut faible. Pendant les premières années de ce règne, sa jeunesse, sa beauté, quelques succès dans les armes, le firent chérir par les Français ; bientôt le libertinage le plus effréné lui fit perdre cette première bienveillance du peuple, et lui ravit même l'estime de sa cour.

A la mort de Louis XV, Louis XVI monta sur le trône avec toutes les vertus d'un homme, mais peu de celles qui conviennent à un grand roi, et qui lui deviennent indispensables dans des tems où les peuples sont agités par l'esprit des factions.*

---

* Si Louis XVI n'eut pas les qualités d'un grand roi, du moins, sous un ministre habile et ferme, qui aurait su fixer ses irrésolutions, déjouer les intrigues de la cour, ou vaincre ses résistances, il aurait eu les vertus et le règne d'un bon roi. Jamais on ne porta plus loin l'amour du bien public, et même en 1791, quand sa puissance déchue, son autorité méprisée, présentaient à son esprit de douloureux sujets de réflexions, il souffrait surtout des maux qu'éprouvait le royaume et de ceux qu'il prévoyait.

" Nous fûmes témoin dans le conseil, dit Bertrand de Moleville, pendant l'assemblée législative, d'une scène...beaucoup trop intéressante pour être passée sous silence. M. Cahier de Gerville y lut un projet de proclamation relativement aux assassinats et au pillage qui se commettaient dans plusieurs départemens contre les nobles et sur leurs biens, toujours sous le prétexte banal d'aristocratie. Il y avait dans cette proclamation la phrase suivante : *Ces désordres troublent bien amèrement le bonheur dont nous jouissons.* " Changez cette phrase," dit le roi à M. Cahier de Gerville qui, après l'avoir relue sans y apercevoir de faute, répondit qu'il ne voyait point ce qu'il y avait à changer. " —Ne me faites pas parler de mon bonheur, Monsieur ; je ne puis mentir de cette force-là : comment voulez-vous que je sois heureux, M. de Gerville, quand personne ne l'est en France? Non, Monsieur, les Français ne sont pas heureux, je ne le vois que trop ; ..ils le seront un jour,

ıe était aimable, sensible, bonne. Les calomnies qui cette princesse sont le fruit ıt de mécontentement qui lors. Mais elle aimait le ; en trouvait trop à faire ad- ıeauté. Les amusemens, les ırmirent cette cour jusqu'au le l'affreux réveil que leur nt des opinions introduites e depuis cinquante ans, et avaient pris une force impo-

ministres, qui avaient jugé de l'effervescence des idées, successivement travailler à e des abus, remonter en un ıp vieille machine de la puis- ıolue par des lois modernes, ices et régénératrices. Ils ne pouvaient le faire qu'en attaquant les droits de la noblesse et du clergé : ces corporations les croyaient imprescriptibles et le croient encore, même depuis que le torrent de la plus terrible révolution a fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de leurs droits et de leurs richesses.

Ces trois ministres, Turgot,* Malesherbes et Necker, furent renversés par la puissance de ces antiques corporations.†

L'impolitique désir d'amoindrir la puissance anglaise avait fait embrasser par Louis XVI, la cause des Américains insurgés contre leur mère-patrie. Nos jeunes gens volèrent aux combats qui se livraient dans le Nouveau-Monde pour la liberté et contre les droits des couronnes. La liberté l'emporta ; ils rentrèrent triomphans en France, et y rapportèrent le germe de l'indépendance. On recevait souvent dans le palais de Versailles des lettres de plusieurs militaires, cachetées d'un sceau qui portait les treize étoiles des Etats-Unis, environnant le bonnet de la liberté ; et le chevalier de Parny, un des poètes les plus estimés du tems, frère d'un écuyer de la reine, et lui-même homme de la cour, fit imprimer une épître aux Bostoniens, dans laquelle étaient placés les vers suivans :

---

je le désire ardemment ;..alors aussi et je pourrai parler de mon

aroles, que le roi prononça avec on extrême et les yeux gros de ent sur nous la plus vive impres- ırent suivies d'un silence géné- ıdrissement, qui dura deux ou tes. Sa Majesté, craignant sans ce mouvement de sensibilité vait pas été maîtresse de répri- t suspecter son attachement à la ın, saisit très-adroitment, quel- ens après, l'occasion de mani- noins sa fidélité scrupuleuse au u'elle avait fait de la maintenir, at le parti qui y était le plus con- ns une affaire au rapport de M. Gerville qui avait proposé un aire, et qui fut confondu de roi plus constitutionnel que lui. e fait dans le compte que j'ai Assemblée après ma retraite du ; je me dispenserai par cette rai- épéter ici les détails.

probité religieuse du roi à l'é- ıerment funeste qui lui avait été t son tendre intérêt pour le bon- ıe nation dont il avait tant à se excitaient à la fois notre étonne- otre admiration."

our du peuple, ce désir de le ren- ux, Louis XVI, l'avait puisé dans Les ouvrages de Nicole et le Té- étaient ses lectures habituelles. ıit extrait des maximes de gou- t dont il ne voulait point s'écar-

(Note des édit.)

---

* " Quand M. de Maurepas proposa Turgot pour ministre à Louis XVI, ce prince lui dit avec une candeur digne de respect : *On prétend que M. Turgot ne va pas à la messe—Eh ! Sire*, répliqua Maurepas, *l'abbé Terray y va tous les jours*. Ce mot suffit pour dissiper toutes les préventions du monarque." *(Biographie universelle*, tom. XXVII.)—*(Note des édit.)*

† " M. Necker voulait être appuyé des faveurs et de la confiance du peuple ; et semblable en cela à M. Turgot, il ne put être agréable, ni au clergé, ni à la noblesse, si étrangers aux affections personnelles du ministre génevois. Le clergé murmura du choix d'un ministre protestant. *Je vous l'abandonne, si vous voulez payer la dette de l'Etat*, répondit M. de Maurepas à un archevêque scandalisé de sa nomination." (*Histoire de Marie-Antoinette*, par Montjoie.)—

(Note de mad. Campan.)

Et vous,
Peuple heureux sans rois et sans reines,
Vous dansez donc au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain !

Bientôt après, des embarras de finances, l'opiniâtre résistance des parlemens et l'impéritie du ministre de Loménie de Brienne amenèrent la convocation des états-généraux. Malgré les excès qui souillèrent cette époque, malgré le renversement de toutes les anciennes institutions, le bien pouvait encore se faire, si l'Assemblée constituante eût cédé aux avis, aux lumières du parti qui réclamait non-seulement une garantie pour les libertés nationales, mais les avantages d'une noblesse héréditaire, par la formation d'une chambre haute, composée d'une noblesse qui ne serait plus exposée à voir les talens rendus inutiles au bien du pays par la volonté d'un souverain ou la haine d'un favori. Des noms respectables se voyaient à la tête de ce parti : le marquis de Lally-Tollendal, le vicomte de Noailles, le marquis de La Fayette, Malouet, Mounier, etc. Le duc d'Orléans y figura quelques instans, mais seulement comme homme mécontent et factieux, prêt à passer successivement dans tous les partis les plus exagérés. Parler alors à la cour de la constitution anglaise, faire du roi de France un roi d'Angleterre, paraissait aussi criminel que si l'on eût osé proposer de détrôner le roi, de briser la couronne ornée des lys. Le parti des deux chambres, rejeté par la cour, donna le tems à un parti plus républicain de se former de s'appuyer de la force populaire. M. de La Fayette, imbu des principes américains qu'il avait servis si glorieusement, se trouva porté à être le chef de ce parti. Dès le 6 Octobre 1789, six mois après l'ouverture des états-généraux, la presque totalité des partisans de la constitution anglaise émigra et fut soustraite aux horreurs qui menaçaient la France.

Un homme, malheureusement digne de la célébrité des orateurs grecs et romains, Mirabeau emb la cause d'une constitution plus blicaine. Naturellement la co fut encore plus opposée qu'aux miers vœux des amis de la con tion anglaise.

Les révolutionnaires enflamm le peuple, l'appelèrent à leur se l'armèrent ; les châteaux furent i diés ou pillés, tous les nobles ol de quitter la France. Le palais de sailles fut assiégé par la popula Paris ; le roi fut traîné dans ville d'une manière cruelle et d dante ; sa voiture précédée pa horde qui portait en triomph têtes de deux de ses gardes. Le putés, au milieu des orages, tr laient à achever l'acte constit nel ; le roi, comme pouvoir exé y était trop dépouillé de puis Il jugea l'impossibilité de faire cher une semblable constitutio s'enfuit avec sa famille. Sa combinée et son projet trahi d rent le tems à l'Assemblée de le arrêter, comme il touchait aux tières de son royaume ; il fut né avec l'infortunée Marie-Antoi la vertueuse Elisabeth, Madame dauphin. Ils supportèrent en toutes les insultes d'une mul effrénée.*

---

* Le 21 Juin 1791, jour du dép roi pour Varennes, Sa Majesté, qui qu'elle fut obligée de se rendre à l' de-Ville de Paris, au mois de Juillet avait donné à Monsieur un écrit main, par lequel elle le nommait naut-général du royaume, et lui e fiait le gouvernement dans le cas o serait hors d'état de l'exercer (écri Monsieur avait rendu en 1790), dit de Fersen qu'elle le chargerait de porter un pareil ; mais la précipi l'ayant empêchée de le faire avant s part, lorsque Sa Majesté fut à Bo au moment de prendre son relai chargea expressément M. de Fersen ler, dans le cas qu'elle fût arrêtée, a à Monsieur ses intentions, et lui an que, dès qu'elle le pourrait, elle lui rait par écrit les pleins pouvoirs qu' donnait verbalement.

" M. de Fersen s'acquitta de sa

A cette époque, les jacobins, secte furieuse et sanguinaire, à la tête de laquelle étaient Robespierre et Marat, voulurent faire prononcer la déchéance du roi et fonder une république. Le parti constitutionnel, quoique très-affaibli, eut encore assez de force pour s'y opposer. La constitution fut achevée; le roi, qui, depuis son voyage manqué, était en arrestation, fut rendu à la liberté, et vint faire sur cette nouvelle charte le serment de la maintenir et de la défendre. On donna des fêtes brillantes qui précédèrent de bien peu, des jours de deuil et de désespoir. Deux décrets que le roi rejeta, celui qui menaçait les prêtres * et celui relatif à la formation d'un camp sous Paris, servirent de prétexte aux plus violentes attaques dirigées contre lui. Malheureusement le roi crut que, sans dévier de sa marche, il serait retiré de ses liens et dégagé de sermens forcés. Il se trompait: le peuple entier s'avança; les troupes étrangères furent repoussées; le palais des Tuileries assiégé; le roi et sa famille enfermés au Temple d'où ils ne sortirent que pour monter sur l'échafaud, à l'exception de Madame et du jeune prince qui mourut victime des mauvais traitemens qu'on lui avait fait éprouver.

---

mission lorsqu'il joignit les princes à Bruxelles immédiatement après l'arrestation du roi, et leur fit part des ordres de S. M., qu'il avait eu soin d'écrire immédiatement après les avoir reçus.

" Monsieur écrivit aussitôt (le 2 Juillet) au baron de Breteuil qu'il venait d'être informé directement que l'intention du roi était qu'il fît en son nom, de concert avec le comte d'Artois, tout ce qui pouvait servir au rétablissement de sa liberté et au bien de l'Etat, en traitant à ce sujet avec les puissances; qu'en conséquence lui, baron de Breteuil, devait regarder comme révoqués les pouvoirs qu'il avait reçus antérieurement, et n'employer désormais son zèle que conformément à ce qui lui serait prescrit de leur part." Quelques jours après, Monsieur reçut les pouvoirs du roi datés du 7 Juillet, 1791. (*Mém. de Bertrand de Moleville*, tom. I.)—
(*Note des édit.*)

* " La cour était dans la plus grande perplexité. Quant à Louis XVI, ce prince, faible et sans volonté, montrait, pour la première fois, le plus grand courage. Le clergé était de toutes parts emprisonné, exilé, massacré: lui seul soutenait sa cause avec magnanimité. Henri IV avait abjuré sa religion pour la couronne, et Louis l'abdiquait pour conserver sa religion. Le faible Charles Ier, refusant aux presbytériens de signer l'abolition de l'épiscopat, marchait droit à l'échafaud. Louis, en l'imitant, savait que le même sort lui était réservé; et chaque jour, comme pour apprendre à mourir, il lisait un chapitre de Hume et de Rapin de Thoiras. Etudiant la conduite de Charles Ier: abandonné peu à peu des princes de son sang et de ses tantes qui erraient en Europe à l'aventure; n'ayant pour conseil qu'une femme furieuse qui avait contribué à le conduire à cette situation; environné de ses deux enfans qui avaient une figure angélique, il fut grand et intéressant dans l'adversité." (*Mém. historiques du règne de Louis XVI*, par Soulavie, tom. VI.)—(*Note des édit.*)

LETTRES SUR LA SUISSE.

LETTRE CINQUIÈME.

Thun, ce 16 Août.

Je suis enfin sur le seuil des Alpes ; j'approche, le cœur plein d'une émotion inexprimable, l'œil constamment fixé sur ces masses prodigieuses, dont pendant mon séjour à *Berne* je n'étais occupé qu'à reconnaître les formes, à calculer les proportions et les distances : je n'ai plus qu'un pas à faire pour pénétrer dans le sanctuaire de la nature, pour contempler à leur base ces monts sourcilleux qui semblent porter tout le poids de la voûte céleste. J'ai devant moi deux de ces colosses placés en avant des Hautes-Alpes, comme les gardiens de ce temple auguste ; à ma droite s'étend la longue chaîne du *Stockhorn*, composée d'une multitude d'arêtes d'un aspect bizarre, du milieu desquelles s'élance la cime principale, pareille à une colonne demi-rompue, dont la base et le chapiteau, renversés dès l'origine du globe, couvrent de leurs débris le creux des vallées intermédiaires. Un peu plus vers le sud-est, le superbe *Niésen*, dont la forme pyramidale se détache au-dessus de ce vaste amphithéâtre, dresse à une plus grande hauteur encore sa cime souvent cachée dans les nuages. Au-delà, le terrein s'élève par d'innombrables degrés de l'architecture la plus hardie, jusqu'à ces monts sublimes tout couverts d'une neige vieille comme le tems, brillante comme aux premiers jours du monde ; et dans le large intervalle qui s'étend à l'orient du *Niésen*, l'œil découvre une portion considérable des glaciers qui descendent des flancs de la *Blummis-Alp*, et dont l'inaltérable blancheur ressort plus éclatante encore du milieu d'un cadre de verdoyantes forêts et de charmans pâturages.

Tous les objets répandus sur la route de *Berne* à *Thun*, semblent faits d'ailleurs pour disposer l'âme à l'enthousiasme que ne peut manquer d'inspirer la vue des Hautes-Alpes ; car rien n'est propre comme l'aspect du bonheur de l'homme, à faire apprécier les beautés de la nature : et j'ai déjà éprouvé, en Suisse, combien cet accord est nécessaire pour goûter, dans toute sa pureté, le plaisir de la contemplation. Il n'existe peut-être pas au monde un pays qui, par la réunion d'un sol fertile, d'une excellente culture et d'une administration éclairée, puisse au même degré satisfaire à la fois l'œil et le cœur. Une foule d'habitations champêtres, disséminées le long de cette route, brillent d'une propreté si recherchée dans leur structure simple et uniforme ; il y règne même au-dehors une si parfaite image de l'ordre et un si grand air d'abondance, et les plus simples détails de l'économie rurale y paraissent traités avec une attention si délicate, que le seul extérieur de ces maisons atteste l'opulence de ceux qui les habitent ; et l'on n'est pas surpris d'apprendre qu'ici une chaumière de paysans renferme souvent un millionnaire. Aucune de ces maisons ne se distingue par de vains ornemens, ou par une architecture particulière ; elles sont toutes bâties sur le même modèle, ainsi que des mêmes matériaux, c'est-à-dire que le bois entre presque seul dans leur construction ; et le citadin qui siége dans les conseils de la république, et le paysan qui en féconde le sol, habitent une demeure semblable : image touchante et sensible de l'égalité républicaine, qui se trouve ici dans la prospérité commune, et bien différente de celle que nos réformateurs prétendaient établir par la destruction des châteaux et des chaumières.

Si la vue de ces habitations donne une haute idée de l'industrie et de la richesse du peuple de *Berne*, il est juste aussi d'en faire hommage aux institutions qui le régissent. Des

si bien cultivées, une
général, et l'air de con-
t de dignité qui se peint
s les visages, sont des
'un bon gouvernement,
eraient de tout autre exa-
on ne risquerait pas de se
prononçant, à la vue seule
pagne de *Berne*, que ce
nt est encore l'un des
e l'Europe, tandis qu'ail-
ommettrait probablement
méprise en ne consultant
des lois, pour énoncer une
eille. C'est en suivant la
erne à *Thun* qu'on peut
mieux que par tous les
ns du monde, combien
ratie puissante est favora-
is intérêts du peuple, et
ssurer son bonheur, en le
l'abri de ses propres pas-
l'autorité de la raison
et je défie les plus aveugles
es institutions populaires,
r le canton de *Berne* sans
, comme moi, d'une vé-
ose ici sur des faits incon-
ur des argumens sensibles,
te tous les caractères de

le de ce canton mérite
son extérieur même, une
particulière. Il n'a pas,
peuple des pays que j'ai
cet air curieux, empressé,
s ordinaire de la légèreté
l n'a pas non plus l'accueil
prévenant; et l'indiffé-
témoigne à l'étranger,
trop à de la fierté, pour
été quelquefois confondue
Aussi des voyageurs ont-
le peuple Bernois d'avoir
quelque chose de l'orgueil
ue de ses maîtres. Pour
i jugé différemment. Il me
simple qu'un paysan, qui
s les droits du citoyen et
d'après lui-même la vraie
l'homme, n'ait pas, à l'é-
trangers, de ces empresse-
les, quelquefois si trom-
lus souvent importuns, qui
cachent ailleurs une basse flatterie ou une honteuse avidité. Ici tout homme sent, à l'aspect d'un autre homme, qu'il n'a rien à lui envier, et il passe son chemin sans curiosité, comme sans dédain. Il n'en est pas pour cela moins humain, ni moins honnête; il n'est que froid et réservé; et quand il aurait un peu d'orgueil, il serait peut-être bien permis à ce peuple d'être fier du bonheur qu'il doit à son gouvernement, puisqu'il doit son gouvernement à sa sagesse.

La route de *Berne* à *Thun*, qui est de six lieues, offre plusieurs villages ou gros bourgs, dont les principaux sont *Mury*, *Munsigen* et *Wichtrach*. Ce dernier endroit a acquis, à une époque récente, une bien triste célébrité; et il me fut impossible, en le traversant, de ne pas être affecté des douloureux souvenirs qu'il rappelle, puisque ce crime des Bernois fut un des torts de la France. Ce fut là qu'après le funeste combat livré aux portes de *Berne* contre l'armée française, le général d'Erlach, digne héritier d'un nom illustré dès le berceau de cette république, périt victime de la fureur de ses propres concitoyens, rendus injustes par le malheur et agités de ce démon des guerres civiles, que les Français traînaient partout avec eux. La voix de la vérité ne tarda pas à se faire entendre, et le repentir parla aussitôt qu'elle, à des cœurs qui n'avaient été qu'un moment égarés. Mais la patrie, en deuil de son dernier défenseur, ne put donner que des larmes à sa mémoire; et les restes de d'Erlach ont continué de reposer à cette place, sous une pierre qui n'a d'autre ornement que son nom.

Il était six heures du soir quand j'arrivai à *Thun*, et la scène magnifique, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, éclairée des rayons du soleil couchant, brillait à mes yeux d'un éclat extraordinaire, quoique des nuages accumulés dans une autre partie de l'horizon, parussent annoncer un orage prochain. Je ne pus cependant à la vue du *Niésen*,

dont la forme se décidait si nettement, et dont je me croyais alors si près, contenir l'impatience que j'avais de monter sur le premier degré des Alpes ; et à peine débarqué, je me remis en route, ne calculant guère plus sur le tems que sur la distance. Mais c'est ici que je fus encore la dupe d'une de ces illusions que je t'ai déjà décrites ; et quoique cette seconde épreuve ait été assez forte, pour que je doive m'en souvenir, je n'oserais assurer qu'elle sera la dernière ; tant mes yeux, habitués à la petitesse de nos collines, apprécient difficilement l'énorme taille de ces montagnes gigantesques, qu'abaisse à peine un éloignement considérable ! Je marchais toujours d'un pas rapide, et à mesure que j'avançais, il me semblait que la montagne reculait toujours devant moi. Son front se perdait de plus en plus dans les nuées, et sur sa base qui sortait peu à peu du fond de la vallée, je voyais s'élever des habitations et des villages, dont les clochers pointus me révélaient de loin l'emplacement, et paraissaient comme autant de bornes propres à indiquer les distances. Enfin, après avoir marché durant une heure, et m'être bien assuré qu'il en fallait encore le double pour gagner seulement le pied de la montagne, j'ai pris le parti de revenir sur mes pas, en tournant quelquefois la tête en arrière vers cette superbe montagne, et regrettant encore de n'en pouvoir escalader la cime. J'ai appris à mon retour qu'une excursion sur le *Niésen* est un voyage d'une journée entière.

On s'y rend ordinairement en bateau en traversant une partie du lac. Puis on commence à gravir une pente escarpée, jusqu'à un chalet, placé aux deux tiers de la montagne : là il faut passer la nuit, et le lendemain à une heure du matin, on se remet en route pour atteindre la cime avant le lever du soleil. Le spectacle qui se découvre alors aux regards est, dit-on, d'une magnificence extraordinaire. Cette montagne qui forme un des signaux les plus fréquentés, parce qu'il est de toutes parts acce aux observateurs, est à plus d mille pieds au-dessus du niveau mer, et ainsi elle atteint presq limite des neiges perpétuelles.

La ville de *Thun* est ancienn tite, assez agréable. Mais ri tout cela n'y attirerait les étra si elle n'était située dans un p extrêmement pittoresque, su bords du beau lac auquel elle son nom, et à l'endroit même où se dégageant de ce lac dans leq eaux ont achevé de s'épurer, une nouvelle course plus calme paisible comme enorgueilli d trême limpidité de son onde et beauté des campagnes qu'il fe Au midi et au couchant de l s'étendent les chaînes dont le *horn* et le *Niésen* sont les po plus élevés ; et derrière ces tagnes, à travers une ouvertu forme la vallée profonde qui les on aperçoit les gradins blanc Hautes-Alpes, dont l'éclat éblo forme, avec le verd sombre des et la tendre verdure des prai contraste le plus singulier et pittoresque. Le devant de bleau charmant est rempli pa dont les ondes, parfaitement transparentes, comme toutes c descendent des Alpes, et rarem tées par le vent de bise, forma moment où je me plaisais à e dérer le mobile tableau, une es miroir dans lequel les haut tagnes qui le ceignent vena mirer et se peindre depuis la b qu'au sommet.

J'ai fait ce matin, sur le lac, une promenade infiniment ble. Le plus beau tems me sait, et j'ai dirigé mes pas, en un petit sentier tracé tout l'*Aar*, jusqu'à l'endroit où c vière sort du lac de *Thun*. vent exista jadis en cet endroi et il a été converti depuis en teau qu'on appelle *Schadau* bonheur dépendait des lieu sort nous jeta sur la terre, le eût sans doute fixé son séjo

lieu : mais les moines, qui s'y livraient aux austérités et peut-être aussi aux regrets de leur état, étaient probablement bien peu sensibles aux beautés simples et champêtres qui captivaient mes regards. Plus tard, les jouissances de cette douce contemplation ne furent guère moins étrangères aux sauvages châtelains de ce domaine gothique, pour qui l'appareil des armes était le spectacle le plus agréable ; et voilà, comme partout, les vices ou les misères de l'humanité gâtent et défigurent les plus charmans ouvrages de la nature !

Arrêté par le lac, il me fallait traverser la rivière pour parvenir à la rive opposée ; une femme se présente, et quoiqu'elle ne comprenne pas mon langage, elle se doute de mon dessein et prévient mon désir. Me voilà donc dans le bateau que conduisait cette femme seule, armée d'une rame légère, et tenant dans ses bras un enfant à la mamelle. Je m'arrête sur ces détails, parce qu'ils me rappellent une scène agréable, et parce qu'ils pourront te prouver à quel point est paisible, en cet endroit, le cours d'une rivière que la pente rapide de son lit et les nombreuses roches qui le hérissent, rendent, au-dessus de *Brientz*, si impétueuse et si terrible. Mais ici, il semble qu'arrêté par la fraîcheur et l'agrément de ses rives, le dieu du fleuve s'éloigne, à regret, de ces verdoyans bocages ; il s'y complaît, il s'y promène lentement ; il y revient encore après un détour. Puis, tout à coup, il part et se précipite, comme pour s'étourdir lui-même par la hauteur de ses bonds et par le bruit de sa course.

L'éminence où j'allais, à mon tour, promener la rêverie où ces pensers m'avaient jeté, est un charmant bocage que la nature et l'art se sont accordés à embellir. On y monte par une pente douce et légère qui serpente, sous des hêtres, le long de la colline ; et du point le plus élevé, on peut considérer à loisir le magnifique tableau du lac et des Alpes qui le couronnent. Un toit de chaume, sous lequel de simples bancs sont disposés avec goût, y offre un abri au voyageur surpris par l'orage, un cabinet d'étude à l'amant de la nature. A quelque distance de là, sous un chêne dont le vaste ombrage invite à s'y reposer, (et je t'avoue qu'enchanté dans cette forêt, comme les génies du Tasse, je me reposais à chaque pas) je lus une inscription consacrée à la mémoire d'un ancien troubadour. Henri de Strættligen, d'une noble race qui, dit-on, a produit des rois, fit entendre, à cette place même, les sons de sa lyre ; et dépouillant la rudesse des mœurs féodales, chanta ses exploits et ses amours dans des romances qu'a conservées jusqu'à nous la mémoire fidèle du peuple qu'elles avaient charmé. Tout près de là, la tombe du chevalier est presque cachée sous l'épais gazon qui l'environne ; il y est représenté debout, dans une attitude religieuse, et sa lyre, instrument de sa gloire, et le lion, symbole de son courage, reposent à ses pieds. L'art qui a produit ce monument, et qui en a décoré la place, sont sans doute d'une simplicité bien grossière ; et nos grands artistes ne trouveraient guère là de quoi fixer leur vue dédaigneuse. Pour moi j'éprouvais, je l'avoue, à me pénétrer des souvenirs que ce monument rappelle, un charme que je ne puis rendre. Je contemplais ces lieux où le troubadour a chanté, avec les mêmes yeux qu'il y portait lui-même, et je me disais : depuis six siècles qu'il a disparu, une pierre et son nom, voilà tout ce qui reste ici de sa présence qui jadis inspirait partout à la ronde la sécurité et le plaisir. Cependant, rien n'est changé dans cette champêtre nature qu'il célébra dans ses vers, sous ces rustiques dômes de verdure, dont le jour mystérieux fut si favorable aux inspirations de sa muse. Ah ! sans doute son ombre se plaît encore dans ces lieux qu'il aima, et l'attendrissement religieux que j'y éprouve, est un effet de sa présence, et en même tems le plus digne hommage de la mienne. Je m'éloignai lentement, en silence, craignant de me

distraire par d'autres idées, de la douce et touchante émotion dont mon âme était remplie. Je regagnai ma demeure; mais du plus loin qu'il me fut possible de l'apercevoir, je regardais encore la place où je venais de m'arrêter; et tant que je vivrai je me souviendrai délicieusement du petit bois de *Bachi*. C'est la maison de campagne d'un des chefs actuels de la république de *Berne*, M. l'avoyer de Müllinen; et l'agréable disposition de ce bocage est tout à la fois l'ouvrage et la preuve de son goût éclairé.

Thun, chef lieu d'un bailliage, ou, comme on parle à présent, d'une *préfecture* du canton de *Berne*, est une des places les plus centrales de la Suisse: elle doit, sans doute, à cet avantage et au zèle du gouvernement bernois, l'établissement que vient de former dans ses murs la diète helvétique; elle possède un parc d'artillerie, une école de polygone, des professeurs, des élèves, qui, les uns et les autres, doivent y apprendre la théorie d'un art si nécessaire à l'humanité. J'avoue que je n'ai point eu la curiosité d'aller voir cette école, ni d'en connaître les exercices; le spectacle que la nature déployait à mes regards, m'intéressait bien davantage que tout ce triste savoir que les hommes emploient à se détruire; et s'il faut te le dire, une école d'artillerie me déplaît plus encore en Suisse que partout ailleurs. Elle prouve que cet esprit militaire des autres nations de l'Europe commence aussi à infecter le peuple pour la défense duquel la nature seule avait tout fait, en lui donnant des montagnes inaccessibles et un caractère aussi indomptable qu'elles; et en réfléchissant sur cette idée, j'ai eu une occasion nouvelle de déplorer l'erreur funeste de nos gouvernemens actuels, de flatter toujours dans les peuples, les penchans qui les corrompent et les fausses lumières qui les égarent. Comment les hommes sages qui président en ce moment aux destinées de la Suisse, n'ont-ils pas senti que les plus doctes leçons d'artillerie ne feront jamais que les montagnards de ce pays puissent tenir, à armes égales, une lutte aucune des nations militaires qui vironnent; et que quelques ca placés à l'entrée des gorges ou s cime des éminences qui en défe l'accès n'empêcheront pas plus armée de conquérans d'y pén que ces boulevards naturels g d'hommes jusqu'alors libres e dépendans, n'ont pu s'oppose passage des Autrichiens, des Ru des Français, qui l'ont traversé vagé dans tous les sens? La S avec deux ou trois officiers de par canton, fera-t-elle ce que tou population, pleine du souvenir d ancienne gloire, n'a pu faire po défense de ses foyers? Et les nerveux, habitués à manier l'a Guillaume Tell, seront-ils bien utiles à leur pays, quand ils a été exercés à toutes les manœ du polygone? N'est-ce pas plut spectacle risible, de voir ces Suisses d'*Unterwald* et d'*Ury*, placés sur des rocs inabordable vent forcer le chamois jusque ses dernières retraites et disput proie à l'aigle des Alpes, de les dis-je, échanger leur vieux pour à la Guillaume Tell contre l'él uniforme de nos officiers; p dans cette ridicule métamorpho peu d'idées qui leur restait de antique héroïsme; et, d'une maladroite, s'essayer gaucheme des exercises pour lesquels ne point faits la nature?

Mais, dira-t-on, n'y-t-il donc faire pour la défense de la Suiss tandis que les autres nations de rope travaillent à établir leur éta litaire sur un pied si formidabl Suisse seule doit-elle négliger le sources qu'elle peut tirer de sa lation guerrière? Cette obj n'est que spécieuse car, s'il étai fois bien prouvé, comme je le que tous ces préparatifs de défen raient insuffisans en cas d'inv autant eût-il valu laisser les dans le même état qu'auparava berger des Alpes dans son cha

le paysan de *Gruyères* à ses fromages. Mais si l'on me pressait de dire en quoi je ferais consister la défense de la Suisse, je répondrais à ces grands politiques, en leur demandant pardon de ce qu'un étranger ose leur donner des leçons de leur propre histoire, je répondrais que c'est en raffermissant les liens de leur ancienne union, et en rassemblant tous les débris de leurs anciennes mœurs, que les enfans de l'Helvétie se rendront formidables à toute l'Europe, comme ils l'ont été pendant quatre siècles, comme ils le seraient encore, s'ils étaient restés les mêmes. Tant qu'au premier signal d'une invasion ennemie, le citoyen, placé à l'entrée de son pays, put compter fermement sur le secours de tous ses confédérés, il combattit avec courage, et souvent il triompha seul: faites donc que tous les Suisses se croient sûrs de l'appui les uns des autres; et cette seule confiance qui opéra tant de prodiges à *Naefels*, peut encore produire les mêmes effets. Rendez ensuite au généreux montagnard l'arme avec laquelle fut fondée l'indépendance de ses pères; qu'il reprenne la salutaire habitude de lancer au loin la flèche qui ne manqua jamais son but, de soulever sans effort des quartiers de roche: une arbalète, voilà le digne armement d'un soldat suisse; ses montagnes doivent être son seul arsenal, et des pierres toute son artillerie. Devant quels remparts le fier duc de *Bourgogne*, dont l'armée était la mieux exercée et la plus aguérie de l'Europe, recula-t-il épouvanté? Avec quelles armes les vainqueurs de *Morgate*, de *Laupen*, de *Sempach*, de *Naefels*, simples pasteurs qui arrivaient sur le champ de bataille en souquenille, repoussèrent-ils les plus braves légions de l'Allemagne et de la France? Ah! j'ai honte de dire à ces magistrats qui se croient si éclairés, qu'en donnant à leurs compatriotes des habitudes nouvelles, ils ne font que leur susciter de nouveaux dangers; et que, pour le rendre encore supérieur à ses ennemis, il ne faudrait qu'entretenir dans l'âme de ce peuple généreux, la flamme du patriotisme, l'amour de la gloire, la passion de la liberté, et non l'imitation servile des usages des autres peuples. Le paysan de l'Helvétie, sous son antique harnois, avec son habit mi-parti de rouge et de blanc, de jaune et de noir, ses armes nationales et sa tactique inaccoutumée, déconcerterait plus aisément le plus habile général, qu'en lui opposant une artillerie même nombreuse et bien dirigée; et c'est avec l'arme de Guillaume Tell et le cœur de Winkelried, que la Suisse qui fut libre par eux, peut être encore fatale à ses ennemis.

Je te demande pardon, ma chère amie, de cette longue boutade. Mais c'est qu'en vérité j'ai pris de l'humeur à *Berne*, contre ses imprudens politiques qui travaillent, de gaîté de cœur, à changer tout l'état moral de leur pays, comme s'ils pouvaient de même en transposer les montagnes, en abaisser les barrières, en décupler la population! Insensés qui ne voient pas qu'en donnant aux honnêtes habitans de leurs campagnes les habitudes de la vie militaire, ils ne leur en feront jamais prendre que les vices et les travers; et que du séjour des villes, ces soldats citadins ne rapporteront plus au sein de leurs rustiques demeures, que des cœurs et des bras également énervés, que l'habitude et le goût de l'oisiveté, fléau le plus dangereux des mœurs et des institutions républicaines!

SUR LES TEMS HÉROIQUES DE LA GRÈCE.

(*Suite Voyez No.* 9, *p.* 86.)

L'AGE héroïque, qui vient à la suite des siècles inconnus, nous offre un autre spectacle et des comparaisons à faire avec d'autres objets, du moins jusqu'au tems où les arts et les mœurs eurent acquis un certain degré de politesse chez les Grecs civilisés par les lois et la société. Un rapport sensible, dans une foule de détails curieux, se fait apercevoir entre cet âge héroïque et les siècles de barbarie qui ont précédé la renaissance des lettres en Grèce. Combien d'usages pareils, de superstitions semblables et produites par les mêmes causes? Nos preux chevaliers sembleraient avoir pris pour modèles les anciens héros grecs, s'ils pouvaient être soupçonnés d'avoir eu quelque connaissance d'Homère et des autres poètes. La France déchirée, dans les tems de l'anarchie féodale, par une multitude de petits souverains et de petites guerres intestines, qu'éternisaient tant d'intérêts opposés, l'Europe entière alors peuplée de tyrans et d'esclaves, en proie aux corsaires, ne présentaient que trop bien l'état de la Grèce divisée, pour ainsi dire, en autant de nations qu'elle avait de bourguades, hérissée de forêts, couverte de brigands, infestée par les pirates, livrée à toute la fermentation que devait produire le mélange du reste des sauvages avec les étrangers qui les voulaient humaniser et soumettre, avec ceux des naturels qui s'étaient déjà civilisés, et ce flux et reflux continuel d'habitans nouveaux, qui changeaient incessamment la face de chaque canton. Toutes les aventures des tems héroïques, considérées sous ce point de vue, qui les lie ensemble et rend à toutes la vraisemblance historique, forment dès-lors un corps de faits assez simples, entre lesquels l'ordre chronologique peut facilement s'établir par le moyen des générations dont la suite est connue et par d'autres calculs. Il est vrai que les poètes et les mythologues ont altéré, c à l'envi, ce fonds de traditions nales, qui ne nous est plus guère que par les ouvrages mêmes où le voyons si défiguré. La myth grecque, assemblage bizarre de tions mal assorties, se trouve p réunir à la fois et confondre trois d'objets originairement distingué romans cosmogoniques et reli des fictions où l'établissement progrès des arts et de l'industr allégoriquement représenté; en plupart des faits considérables vés dans le cours de l'âge hér La décomposition de ce tout inf auquel on donne impropreme nom de FABLE, puisqu'il n'est *leux qu'en partie*, serait un ou utile, auquel l'esprit d'analyse rait pas moins de part que l'érud

Les vérités historiques, é dans ce cahos, y conservent un tain caractère de vraisemblance simplicité qui doit les faire rec tre aisément. Par un effet de alliage avec tant de mensonges, ont cessé de paraître ce qu'elles et, depuis long-tems adjugées poésie et aux arts, elles semble plus appartenir à l'histoire. sans prétendre dépouiller les a et les poètes d'un riche domaine venu pour eux une espèce d'hér ne pourrait-on pas essayer de r à l'histoire des faits qu'elle a dr réclamer? La suite de ces faits, semblés dans un récit simple, chronologie mettrait cet ordre q paud la clarté, et qu'enrichiraie détails précieux des mœurs anti cette suite de faits formerait un troduction agréable à l'histoire connue des siècles postérieurs en serait L'AVANT-PROPOS et l'é cirait plus d'une fois. Le me leux nous étonne, il amuse n gards, mais il n'est pas fait po attacher, encore moins pour to notre âme: et de là vient l'i

rence avec laquelle nous lisons les aventures de ceux qui se sont distingués dans les tems héroïques. Nous les regardons comme des héros ; et les héros, comme les géans, forment, dans nos idées, une espèce à part qui n'excite point notre intérêt : nous leur en accordons d'autant moins qu'ils nous paraissent plus grands et d'un ordre plus élevé. Rapprochons-les de nous : fesons-les rentrer dans la sphère humaine, dont ils ne se doutaient pas qu'ils dussent jamais sortir ; et nous sentirons renaître, à leur égard, les mêmes sentimens que nous font éprouver nos semblables, lorsque nous lisons leur histoire, selon la diversité des situations dans lesquelles ils s'offrent à nous et des rôles que nous leur voyons jouer. Dans ces hommes simples et grossiers nous verrions de grands vices et de grandes vertus, de l'esprit et souvent du génie, du courage, des talens, des caractères forts et décidés. Ils nous offriraient le spectacle de la propagation des arts, à laquelle ont contribué quelques-uns d'entre eux, de la naissance des villes dont quelques autres furent les fondateurs, de l'établissement des sociétés, de l'origine et du progrès de la politique chez les Grecs. Presque tous seraient connus par quelque trait distinctif ; l'un comme législateur, l'autre comme guerrier, celui-ci comme pilote, celui-là comme auteur d'une découverte, ou d'une pratique ingénieuse. Les échasses poétiques, en les élevant au-dessus des proportions naturelles changent les hommes qui méritaient peut-être l'estime de la postérité, en personnages de roman, dont les plus fameux refroidiraient une tragédie, et ne sont propres qu'à figurer dans nos OPERAS.

Horace a dit, *qu'avant Agamemnon bien des hommes valeureux et dignes de revivre dans notre souvenir, avaient déjà vu le jour ; mais que la nuit éternelle de l'oubli couvre à jamais leurs cendres, et qu'aucun d'eux ne fait couler nos larmes, parce qu'aucun n'a eu l'avantage d'être célébré par un grand poète* : Horace avait raison. Mais on peut dire avec autant de vérité, que les héros chantés par les poètes, sont plus célèbres qu'intéressans ; on peut même ajouter que les Muses ont fait tort à leur gloire, en les reléguant dans la classe des demi-dieux, et qu'ils auraient gagné davantage, s'ils avaient eu des historiens, même des annalistes, au lieu d'avoir des poètes et des autels. Il est vrai que les poètes et les musiciens furent long-tems les seuls chroniqueurs des siècles héroïques : tels ont été LINUS, ORPHÉE, BAKIS, MUSÉE, OLEN de Lycie, THAMYRIS, AMPHION et bien d'autres, sous le nom desquels tant d'hymnes supposés parurent dans les siècles suivans. Ils étaient pour les Grecs, ce que les BARDES étaient pour les Celtes et les Germains, les SCALDES pour les habitans barbares de l'ancienne Scandinavie, etc. A mesure que les Grecs se civilisaient, le nombre de leurs idées croissait avec leurs connaissances, et leur langue s'enrichissait dans la même proportion. Alors les poètes ne se bornèrent plus à de simples odes ; ils composèrent des espèces de romances plus longues, par conséquent plus susceptibles de détail. De tels poëmes, qui, vraisemblablement ont été les avant-coureurs de la poésie épique, pouvaient rapporter plus de circonstances des événemens, faire des allusions plus fréquentes aux usages du tems et du pays. Ces chantres guerriers allaient réciter leurs ouvrages dans les villes et les palais des princes, qui les accueillaient avec distinction, souvent même avec respect, comme des hommes inspirés. Nous voyons, dans Homère, le chantre Demodocus, assis à la table du roi des Phéaciens ; et ce chantre Demodocus et ses pareils semblent les originaux et ancêtres des TROUBADOURS. On sait combien de traits historiques sont conservés dans ce qui reste de ces anciens poètes du midi de la France ; combien la peinture qu'ils font des mœurs est naïve et vraie. Si les poëmes des romanciers

grecs dont nous parlons avaient le même mérite, et tout nous autorise à le penser, ils devaient répandre un grand jour sur les antiquités grecques, et les écrivains nationaux en ont pu tirer dans la suite d'utiles secours ; ne doutons pas qu'ils n'en aient su profiter.

Au reste, quoique la prose fut pour lors à peine connue des Grecs, il ne faut pas croire que chez eux tout s'écrivît en vers, jusqu'aux actes de fondations, aux traités d'alliance entre les cités et aux contrats entre les particuliers. On peut assurer le contraire, d'après quelques inscriptions très-anciennes, qui n'étaient point écrites en vers ; témoin celle de ce partage de terres entre les premiers Héraclides, que les citoyens de Messène opposaient aux prétentions des Lacédémoniens, comme le titre d'une propriété qu'ils revendiquaient, et qui leur fut adjugée SUR CE TITRE SEUL par le sénat romain.* Mais quand il serait vrai que les anciens Grecs n'eussent jamais rien écrit en prose, devrait-on en conclure qu'ils manquaient de secours, pour connaître les événemens généraux de leur h et même pour en déterminer l nologie ? Les versificateurs fournissaient les matériaux d histoire pouvaient être, il est v garans suspects de la vérité c des circonstances : mais pour des faits et pour leur suite géné pouvait s'en rapporter à leurs lorsqu'on les trouvait d'accor eux ; et l'on avait un moyen suppléer ou de les corriger, sultant les monumens d'un genre, comme les inscriptio suites chronologiques soit des soit des magistratures civiles gieuses, soit enfin des gén dans les familles particulières. ce qu'ont fait avec succès le vains exacts des siècles post et pour l'histoire de ces âges et pour celle des tems appel particulièrement historiques p ron. Les preuves détaillées assertion pourraient former bleau aussi agréable qu'in mais les dimensions de ce tab raient telles, que les limites du Musée des Variétés Lit ne permettent pas de l'y adm

* Vid. Tacit Annales, Lib. 4, 43.

FRAGMENS AUTOGRAPHES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

NOTRE imagination attache un intérêt singulier à tout ce qui a une fois appartenu aux personnages célèbres dont les noms ont été consacrés par l'histoire. Quand la tombe s'est fermée pour jamais sur leur froide dépouille, nous aimons à chercher dans leurs traits, tels que la toile ou le marbre nous les a transmis, les indices de ce caractère qui les a placés au-dessus de la foule pour en faire à jamais des objets d'étonnement ou d'admiration. Si dans les productions du peintre ou du statuaire nous ne pouvons retrouver le modèle idéal qui nous semble convenir au caractère que l'histoire nous mis ; plutôt que de nous en à notre manque de pénétrati tre amour-propre soupçonne l de l'artiste ; ou, si nous som mentis par la renommée ; a faiblesse de l'art même qui s'ef vain de copier le chef-d'œuv ture.

« .....Ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a g
image."

Mais si le pinceau nou manquer d'énergie ; si nou çonnons à bon droit la fidélit seau ; les caractères tracés

J'y aurai tout
pour le plus grand plaisir de
vous recevoir

Prenez l'honneur de
vous saluer avec la
considération la plus dis-
tinguée

Humboldt.

Je suis retenu chez moi pour deux
heures encore pardon d'avoir
avoir fait attendre Quoi prendre
du Caffé avec vous mille pardons
et mille amitiés

Denon

in homme illustre semblent
nos spéculations un terrain
et un champ plus intéressant

pousser aussi loin que l'ont
ques théoristes la manie de
un homme par son écriture,
ons presque tous à rappro-
physique, pour ainsi dire,
u moral, le style des hommes
que les événemens poli-
les occupations semblables,
la similarité ou le contraste
leurs traits caractéristiques

présentent simultanément à notre imagination.

Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant dans chaque numéro du Musée le fac-simile de l'écriture de deux personnages célèbres, d'après des fragmens authentiques qu'un curieux de nos amis a bien voulu nous communiquer.

Les deux premiers fac-simile que nous présenterons sont ceux de deux hommes célèbres dans les annales des sciences de la littérature et des arts : HUMBOLDT et DENON.

BAGATELLES.

Vaudreuil réussit beaucoup
monde par son esprit et ses

Il avait auprès des femmes
âge plein d'agrément et de
s'il faut en croire un mot
ncesse d'Hénin rapporté par
de Genlis dans les Souve-
Félicie :

vu aujourd'hui Le Kain don-
débutant une leçon de décla-
e jeune homme, au milieu de
, saisit le bras de la princesse.
, choqué de ce mouvement,
t : *Monsieur, si vous voulez passionné, ayez l'air de crain-
ucher la robe de celle que vous*

de sentiment, et combien de
élicates dans ce mot ! On les
toutes dans le jeu parfait de
ır inimitable. Aussi madame
a-t-elle dit *qu'elle ne connaît
e hommes qui sachent parler
nes : Le Kain et M. de Vau-*

---

mte de Tessé, père du dernier
e ce nom, qui n'a point laissé
, était premier écuyer de la
arie Leckzinska. Elle esti-
vertus, mais s'amusait quel-
de la simplicité de son es-
n jour qu'il avait été ques-
s hauts faits militaires qui
ent la noblesse française, la

reine dit au comte : " Et vous M. de Tessé, toute votre maison s'est, aussi, bien distinguée dans la carrière des armes. — Ah ! Madame, nous avons tous été tués au service de nos maîtres ! — Que je suis heureuse, reprit la reine, que vous soyez resté pour me le dire." Ce bon M. de Tessé avait marié son fils à l'aimable, à la spirituelle fille du duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles : il aimait éperdument sa belle-fille, et n'en parlait jamais qu'avec attendrissement. La reine, qui cherchait à l'obliger, l'entretenait souvent de la jeune comtesse, et lui demanda un jour quelle qualité il remarquait essentiellement en elle. " Sa bonté, Madame, sa bonté, répondit-il les yeux pleins de larmes : elle est douce....douce comme une bonne berline.—Voilà bien, dit la reine, une comparaison de premier écuyer."

L'abbé de Souvelles, à peine sorti du séminaire, allait voir de tems en tems une de ses proches parentes, prieure du monastère de***, qui crut lui faire une grande faveur en le chargeant de prêcher dans son église le jour de la fête du patron. L'abbé accepta, ou par complaisance, ou par distraction, et ne songea plus à cet engagement.

Cependant le matin du jour où on

l'attendait, il vit paraître chez lui une sœur converse, émissaire de la prieure, qui lui rappela qu'on comptait sur lui à trois heures après midi. L'abbé se trouva d'autant plus embarrassé, que non-seulement il n'avait rien préparé, mais qu'occupé en ce moment d'objets bien étrangers à ceux de ce genre, il n'avait pas même le tems de consulter dans la légende la vie du saint dont il avait promis de faire le panégyrique: mais il se tira d'affaire par un tour d'adresse assez original. Se rappelant que l'église était placée dans un carrefour au débouché de deux rues, il fit prix avec cinq ou six cochers de fiacre pour promener leurs voitures avec le plus de fracas possible, autour de cette église, pendant environ trois-quarts d'heure que devait durer son sermon.

Ayant bien pris ses mesures pour que ses ordres fussent fidèlement exécutés, il monta en chaire fort tranquillement à l'heure prescrite. Un extérieur agréable, l'air d'une assurance modeste sans affectation, séduisirent aisément son auditoire, composé, en grande partie, de dévotes déjà prévenues sur les talens du neveu de Mad. la prieure. Il prononça d'abord fort distictement le premier texte qui se présenta à sa mémoire; mais à peine parut-il commencer son exorde en baissant peu à peu la voix, que le claquement des fouets, le roulement des carrosses sur le pavé, ne permirent plus de rien entendre de ce qu'il paraissait dire. Cependant, comme il prononçait de tems en tems avec des éclats de voix et des gestes affectés, *ce grand saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête ce saint dont l'église honore solennellement la mémoire*, et qu'il balbutiait dans l'intervalle quelques mots insignifians, les bonnes religieuses et les dévotes, qui arrangeaient selon leurs idées ou selon la prévention que leur inspirait le jeune prédicateur, les phrases qu'elles ne pouvaient entendre, soutinrent qu'il avait prêché à merveille et avec beaucoup d'onction. Quelques-unes seulement trouvèrent qu'il avait l'organe un peu voilé, et qu'il ne relevait pas assez ses finales; mais toutes s'accordèrent sur sa prodigeuse mémoire, ayant remarqué qu'il n'avait point de souffleur. Ce qu'il y eut de sing c'est que ce sermon fut l'origine fortune. Toutes les personnes avaient assisté sollicitèrent en veur, et la sévérité de M. l'évêq Mirepoix, qui avait alors la des bénéfices, ne put tenir cont rapports avantageux qu'on lui zèle et des talens du jeune ab Souvelles, auquel il accorda peu une très-bonne abbaye.

Le comte Oginski, grand sei polonais étant à Paris avait perbe chien barbet dont il se accompagner, et qu'il avait acco à l'attendre dans l'anti-chambre il allait dans les sociétés. Il s senta au vauxhall d'hiver ave fidèle compagnon; mais on le p à la porte que cet animal ne p le suivre dans la salle: et obligé de le laisser au corps-de-g Cependant à peine était-il entré s'aperçut qu'on lui avait vo montre. Il fit du bruit, se pl hautement. Un exempt de qui se trouva là lui promit de n négliger pour la retrouver; m comte Oginski assura qu'il l' bientôt si l'on voulait permettre barbet d'entrer. Tout le mon curieux de cette expérience, obtint que le chien viendrait d salle. Son maître en fait le tou lui, s'arrête au milieu du cerc fesait le public, et lui dit: *St* cherche. Le chien rôde, flair bientôt s'attache à un homm bien mis, que le comte, en se connaître par son nom, annonc sûrement le voleur, se soumet toutes les suites qui pourraient lieu s'il se trompait sur cette af tion. D'après cette assurance positive, l'homme soupçonné f rêté: les assistans demandèren fût fouillé publiquement; montre réclamée se trouva e sur lui avec plusieurs autres d filou s'était déjà emparé.

Louis XIV, était fort bon ses serviteurs intimes; mais au qu'il prenait son attitude de s rain, les gens les plus accoutu le voir dans ses habitudes p étaient aussi intimidés que si,

ière fois de leur vie, ils pa-
nt en sa présence. Des mem-
la maison civile de Sa Ma-
ppelés alors *commensalité*,
t du titre d'*écuyers* et des
s attachés aux officiers de la
du roi, eurent à réclamer
s prérogatives dont le corps
de Saint-Germain, où ils ré-
, léur contestait l'exercice.
en assez grand nombre dans
lle, ils obtinrent l'agrément
istre de la maison pour en-
ne députation au roi, et choi-
armi eux deux valets de
de Sa Majesté, nommés
t *Soulaigre*. Le lever du roi
appelle la députation des ha-
e la ville de Saint-Germain;
nt avec confiance, le roi les
et prend son attitude impo-
Bazire l'un de ces valets de
, devait parler; mais Louis-
le regarde. Il ne voit plus
prince qu'il sert habituelle-
ns son intérieur; il s'inti-
parole lui manque: il se
pendant et débute comme de
ar le mot *Sire*. Mais il s'in-
le nouveau, et, ne trouvant
s sa mémoire la moindre des
u'il avait à dire, il répète en-
x ou trois fois le même mot,
nine en disant: " Sire, voilà
e." Soulaigre, mécontent de
et se flattant de se mieux ac-
le son discours, prend la pa-
re est répété de même plu-
ois; son trouble égale celui
amarade, et il finit par dire:
voilà Bazire." Le roi sourit
répondit: " Messieurs, je
le motif qui vous amène en
on près de moi, j'y ferai rai-
e suis très-satisfait de la ma-
ont vous avez rempli votre
de députés."

---

eunes gens de Saint-Germain,
aient de terminer leurs an-
collége, ne connaissant per-
e placé à la cour, et ayant en-
re que les étrangers y étaient
très-bien traités s'avisèrent
stumer parfaitement en Ar-
, et de se présenter de cette
, pour voir le grand cérémo-
la réception de plusieurs che-
de l'ordre du Saint-Esprit.
Leur ruse obtint tout le succès dont ils s'étaient flattés. Lorsque la procession défila dans la longue galerie de glaces, les suisses des appartemens les mirent sur le premier rang, et recommandèrent à tout le monde d'avoir beaucoup d'égards pour ces étrangers; mais ils firent l'imprudence de pénétrer dans l'œil-de-bœuf. Là se trouvaient messieurs Cardonne et Ruffin, interprètes des langues orientales, et le premier commis des consulats, chargé de veiller à tout ce qui concernait les Orientaux qui étaient en France. Aussitôt les trois écoliers sont environnés et questionnés par ces messieurs, d'abord en grec moderne. Sans se déconcerter, ils font signe qu'ils n'entendent pas. On leur parle turc, arabe; enfin un des interprètes, impatienté, leur dit: Messieurs, vous devriez entendre une des langues qui vous ont été parlées; de quel pays êtes-vous donc?—De Saint-Germain-en-Laye, Monsieur, reprit le plus confiant. Voilà la première fois que vous nous le demandez en français." Ils avouèrent alors le motif de leur travestissement: le plus âgé d'entre eux n'avait pas dix-huit ans. On en rendit compte à Louis XV; il en rit beaucoup. Il ordonna quelques heures à la geôle, et que leur liberté leur fût rendue après leur avoir fait une bonne semence.

Louis XIV ayant su que les officiers de sa chambre témoignaient, par des dédains offensans, combien ils étaient blessés de manger à la table du contrôleur de la bouche avec Molière, valet de chambre du roi, parce qu'il avait joué la comédie, cet homme célèbre s'abstenait de se présenter à cette table. Louis XIV, voulant faire cesser des outrages qui ne devaient pas s'adresser à un des plus grands génies de son siècle, dit un matin à Molière à l'heure de son petit lever: " On dit que vous faites maigre chère ici, Molière, et que les officiers de ma chambre ne vous trouvent pas fait pour manger avec eux. Vous avez peut-être faim, moi-même je m'éveille avec un très-bon appetit; mettez-vous à cette table, et qu'on me serve mon *en cas de nuit*." Alors le roi, coupant sa volaille et ayant or-

donné à Molière de s'asseoir lui sert une aile, en prend en même tems une pour lui, et ordonne que l'on introduise les entrées familières qui se composaient des personnes les plus marquantes et les plus favorisées de la cour. Vous me voyez, leur dit le roi, occupé de faire manger Molière que mes valets de chambre ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux." De ce moment, Molière n'eut plus besoin de se présenter à cette table de service, toute la cour s'empressa de lui faire des invitations.

POÉSIE.

ROSE D'AMOUR.

ROMANCE.

Sous cet ombrage est une rose
La plus suave du vallon,
Fleur du matin à peine éclose
Aussi fraîche que le bouton:
Ce n'est pas la rose perfide
Qui veut enivrer pour trahir,
C'est une fleur douce et timide
Que son parfum fait découvrir.
Ah! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

Lorsque le Zéphyr la décèle,
Vers elle on se sent attirer;
Un doux sentiment nous appelle,
L'âme voudrait la respirer.
Quand on la voit le cœur palpite,
On désire s'en approcher;
Si l'on approche, il bat plus vite,
Et la bouche veut la toucher.
Ah! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

Trésor charmant de la nature,
Ton éclat n'est pas emprunté;
Grâce et candeur sont ta parure;
Ton art, c'est la simplicité:
Tu charmes sans être coquette,
Tu nous séduis sans le savoir;
Et semblable à la violette,
L'on t'aime avant que de te voir.
Ah! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour!

A LA LYRE.

Toi qui, secondant mon délire,
Long-tems, sur ces bords, ô ma lyre!
Échauffas mes heureux transports,
Viens aujourd'hui, sur ce rivage,
Faire, à l'écho du roc sauvage,
Redire de tendres accords!

C'est toi dont la douce harmonie
Aux nobles enfans du génie
Fait rêver l'immortalité:
Avec toi bravant les alarmes,
C'est sur tes accens pleins de charmes
Qu'ils fondent leur postérité.

Fuyant le vain éclat du monde,
Dans leur solitude profonde,
Du Pinde ils cherchent le sentier
Et pour prix des soins qu'ils te donnent,
Bientôt tes faveurs le couronnent
D'un impérissable laurier.

Tu parles, et la renommée,
De tes divins concerts charmée,
Obéit à tes fiers accens:
Inaccessible à leur naufrage,
Des siècles tu braves la rage,
Et toi seule as vaincu le tems.

De gloire source inépuisable,
Pour toi le vieillard indomptable
Suspend ses arrêts éternels :
Les lauriers des rois se flétrissent,
Les empires s'anéantissent,
Tes accords seuls sont immortels.

Tu réveilles l'âme engourdie,
Et ta céleste mélodie
Peut calmer jusqu'au désespoir :
Quand ta voix tendrement soupire,
Les dieux même du sombre empire
Reconnaissent ton doux pouvoir.

Vainement le triple Cerbère
Veille devant l'affreux repaire
Où va s'engloutir l'univers ;
Tu charmes sa rage étouffée,
Et, grace à toi, l'heureux Orphée
Fléchit le courroux des enfers.

Avec toi, sur les monts de Thrace,
Il domptait la farouche audace
Du tigre ami des antres sourds :
Plus harmonieuse et plus tendre,
Tu soupirais, et, pour t'entendre,
Les fleuves suspendaient leur cours.

Mais c'est peu qu'aux mains du poète,
Dans le silence et la retraite,
Tu rendes des sons enchanteurs ;
Le monde, où régnait la licence,
Te vit seconder l'éloquence
De ses premiers législateurs.

Oui, c'est toi, lyre enchanteresse,
Qui seule adoucis la rudesse
Des humains dans les bois épars ;
Toi qui, par un charme qui touche,
Inspiras à leur cœur farouche
Le sublime instinct des beaux-arts !

L'AMANT D'ISNEL.

ROMANCE.

POURSUIS, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux !

Viens, mon Isnel, viens, ô toi que j'adore !
Égarons-nous dans ces détours charmans !
Seule avec moi, viens parcourir encore
Ces lieux témoins de nos premiers sermens !
L'astre aux feux empruntés doucement étincelle
A travers le feuillage où chante Philomèle.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux !

Demain, ouvrant la porte orientale,
Et du soleil annonçant le retour,
Près du ruisseau l'aurore matinale
Nous surprendra chantant l'hymne d'amour.
Philomèle, prêtant une oreille attentive,
Semble écouter les sons de ma lyre plaintive....

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux !

A mes côtés, de mes bras enlacée,
Te souvient-il de ces momens heureux,
Où, chère Isnel, sans en être offensée,
De mon amour tu reçus les aveux ?

Oui, oui, tu t'en souviens !....Dans notre douce ivresse,
Nous chantions tour-à-tour, consumés de tendresse.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

O souvenir pour moi rempli de charmes!
Dans ces momens tu partageais mes feux;
Et, prête enfin à me rendre les armes,
Des pleurs d'amour coulèrent de tes yeux:
Ainsi les jeunes fleurs, qu'un doux rayon colore,
Des larmes du matin s'embellissent encore.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

Si de Phébé les lumières éteintes
N'argentaient plus le cristal du ruisseau,
Pour nous guider dans ces vastes enceintes,
L'amour, Isnel, n'a-t-il pas son flambeau?
Mais l'horizon est pur, le ciel est sans nuages,
Et la brise du soir agite les feuillages.

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

Viens!....le bonheur veut encor nous sourire!
Dans le vallon suis mes pas sans effroi!
Ton cœur s'émeut, c'est pour moi qu'il soupire;
Le mien jamais ne chérira que toi.
Le rossignol se tait; tout dort, jusqu'au zéphire;
Et, répétant mes chants, l'écho seul fait redire:

Poursuis, reine des nuits, souveraine des cieux,
Poursuis aux champs de l'air ton cours silencieux!

L'AVEZ-VOUS VU?

CHANSON.

Je cherche, à Paris, pour ma fille,
Un jeune et fidèle mari;
Je veux en lui que l'esprit brille,
Et que son argent brille aussi.
Vif en amour, joyeux à table,
A la mode, et plein de vertu,
Toujours gai, toujours raisonnable:
Un tel mari, l'avez-vous vu?

Mon fils n'est pas plus difficile.
Pour sa femme il veut seulement
Une beauté riche et docile,
Qui le chérisse uniquement;
Qu'à ses talens tout rende hommage,
Sans que son cœur en soit ému:
Qu'elle n'aime que son ménage:
Un tel phénix, l'avez-vous vu?

Mon fils veut un valet fidèle,
Qui veille à tous ses intérêts,
Qui soit prêt sitôt qu'on l'appelle,
Et n'aille point aux cabarets;
Que sa probité soit bien sûre,
Que jamais il n'ait rien perdu,
Qu'il ne mente point ni ne jure:
Un tel valet, l'avez-vous vu?

Ma fille veut quelques amies
Dont le nom seul lui fasse honneur,
Point jalouses, point étourdies,
Et toujours d'une égale humeur;
Que de leur cercle aimable et sage
Où tout méchant soit mal venu,
On bannisse le commérage:
Un tel cercle, l'avez-vous vu?

Mon fils craint la mélancolie ;
cherche des amis joyeux,
ans les plaisirs passant leur vie,
constamment unis entre eux,

Érigeant gaîment dans la ville
Un temple à Bacchus, à Momus :
Pour ces amis, au Vaudeville
Chacun prétend qu'il les a vus.

L'OBJET ENCHANTEUR.

ROMANCE.

L'OBJET enchanteur, dont je n'ose
acer le portrait qu'en tremblant,
st une jeune et fraîche rose
u milieu du lis le plus blanc.
: l'aime et ne puis m'en défendre;
omment nommer ce sentiment ?
Amitié n'est pas pas aussi tendre,
: l'Amour n'est pas si constant.

Elle est aimable, belle, bonne,
ugne le cœur, charme les sens ;
ur la raison, c'est un Automne,
ur la grâce, c'est un Printems.
l'aime et ne puis m'en défendre ;
mment nommer ce sentiment ?
Amitié n'est pas aussi tendre,
l'Amour n'est pas si constant.

Elle paraît toujours nouvelle.
Et le plus infidèle amant
Pourrait goûter, en n'aimant qu'elle,
Tous les plaisirs du changement.
Je l'aime et ne puis m'en défendre ;
Comment nommer ce sentiment ?
L'Amitié n'est pas aussi tendre
Et l'Amour n'est pas si constant.

Je sais que je ne puis attendre
Le plus léger rayon d'espoir ;
Mais mon plaisir est de l'entendre,
Et mon bonheur est de la voir.
Je l'aime et ne puis m'en défendre ;
Comment nommer ce sentiment ?
L'Amitié n'est pas aussi tendre,
Et l'Amour n'est pas si constant.

L'ÉLÉGANCE.

L est une divinité
ue je préfère à la beauté,
lle des Grâces et du Goût ;
C'est l'*Elégance*,
Dont la présence
Embellit tout.

ans les écrits, dans les discours,
ans les formes, dans les atours,
ans un palais, dans un réduit,
C'est la décence,
C'est l'*Elégance*
Qui me séduit.

lle ajoute à la volupté,
lle adoucit la majesté,
lle orne la simplicité,
Et l'opulence
Sans *Elégance*
Est pauvreté.

Pallas, et Vénus, et Junon,
Trois belles d'un très-grand renom,
S'offrent aux regards de Pâris,
Son cœur balance ;
Mais l'*Elégance*
Obtient le prix.

Racine et *Voltaire*, à Paris,
Furent ses premiers favoris ;
Et grâce à leurs chants immortels,
Ce fut en France
Que l'*Elégance*
Eut des autels.

Chaulieu, *Bernis*, *Favart*, *Boufflers*,
La font briller dans tous leurs vers,
Et *Delille*, en festons charmans
Offre en cadence
A l'*Elégance*
La fleur des champs.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

PÉTERSBOURG.

Progrès de la Littérature russe.—Le Conservateur, journal de cette ville, contient l'article suivant: "Depuis long-tems la Russie fixe l'attention des étrangers, depuis long-tems ils la signalent aux yeux de l'Europe sous les rapports politiques et militaires; mais le mouvement qui s'opère aujourd'hui dans les esprits, cette tendance qui porte une nation à se donner une existence intellectuelle originale, ont paru échapper, jusqu'à présent, au commun des observateurs. Il n'a fallu rien moins que des événemens extraordinaires pour laisser à juger aux écrivains philosophes des autres pays, si celui qui leur semblait ne produire que du fer et des soldats, peut offrir aussi son tribut et ses titres à la république des lettres. Déjà, quelques littérateurs français ont essayé de naturaliser, dans leur langue, des fragmens de littérature et de poésie russe. Si, d'après l'idée attachée à toute traduction, ils n'ont pu conserver aux arbres transplantés toute leur sève et leur fraîcheur, ils ont du moins, en agrandissant le domaine de la littérature, bien mérité du pays dont ils exportent les richesses littéraires, et de celui auquel ils les communiquent—Les Anglais, frappés des mêmes idées, ont accueilli favorablement une entreprise du même genre. Il a paru, l'année dernière, en vers anglais de divers mesures, une *Anthologie russe, ou morceaux choisis des poètes* russes; traduits par M. Bowring, avec des remarques et des notices biographiques. Sans porter un jugement sur ces essais, nous croyons, qu'en raison de la liberté de la langue anglaise, de son système de versification, et de la réputation plus ou moins méritée dont jouissent les traductions anglaises des poètes classiques, tant anciens que modernes, cet ouvrage donnera un juste aperçu de l'état actuel de la poésie russe.

RUSSIE.

Eclairage par le Gaz hydrogène carboné.—Une maison anglaise vient d'obtenir le privilége de l'éclairage par le gaz, pour tout l'empire, pendant dix ans.

Enseignement mutuel.—Extrait d'une Lettre de M. Millard, secrétaire de Société d'enseignement mutuel, à M. J[illegible] mard.—" M. Heard, a obtenu de l'empereur l'autorisation d'établir, à Saint-Pétersbourg, une *Ecole mod[illegible]* qui s'élève sous les plus favorables auspices. L'excellent caractère de ce jeune instituteur, et les premiers succès qu'il a obtenus, ne permettent pas de douter que la nouvelle méthode ne s'établisse dans cette ville, et n'y procure de grands avantages. Vous n'ignorez pas que nos leçons d'écriture ont été publiées, il y a deux ans, à Saint-Pétersbourg.

BOTANY-BAY.

Hommage à Cook et à Banks.—Le 20 Mars, 1822, le président et les membres de la *Société philosophique d'Australasie* ont fait attacher, au rocher près duquel débarquèrent le capitaine Cook et sir Joseph Banks, au cap sud de Botany-Bay, l'inscription suivante: " L'an du Seigneur 1770, sous les auspices de la science britannique, ces rivages furent découverts par Jacques Cook et sir Joseph Banks, l'un le Christophe Colomb, et l'autre le Mécène de leur tems. Ce lieu les vit autrefois pleins d'ardeur dans la poursuite des connaissances, aujourd'hui cette inscription est consacrée à leur mémoire. La première année de la Société philosophique d'Australasie, présidence de sir Thomas Brisbane, membre de la société de Londres et de celle d'Edimbourg, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, 1812."

S-ORIENTALES.—CALCUTTA.

cation des Télégraphes aux lu Commerce.—Le gouverne-glais a établi une ligne télé-ue entre Calcutta et Chunard, se bâtie sur le Gange, à 150 u sud de Bénarès. La dis-st de 336 milles anglais (139 lieues de poste de 2,000 toi-e service se fait, à raison de tes pour 100 milles, ou 41 des lont nous venons de parler. opéens et les naturels qui se au commerce ont fait des of-s-avantageuses pour profiter oyen expéditif de communica-

---

AUTRICHE.

*ire naturelle.—Insectes incon-*u mois d'Août de cette année, 1 château de Schœnbrunn, il pendant une violente averse, mense quantité d'insectes in-en Autriche. Leur grosseur est s hannetons, avec lesquels ils lque ressemblance de forme; nt couverts d'une espèce d'é-et ne se conservaient vivans ns l'eau, comme si c'eût été ment naturel. On a conjec-'ils avaient été apportés de s pays éloignés, par une d'eau.

QUE MÉRIDIONALE.—CHILI.—SANTIAGO.

gnement Elémentaire.—Extrait ettre de M. MILLAR, *Secrétaire ociété d'enseignement mutuel à ', à* M. Jomard.—" J'ai le plai-ous adresser ci-joint une let-ressante de notre respectable Thomson, qui sans cesse en-d et réussit à opérer le bien. sures qu'il a adoptées, pour ire le nouveau système d'en-ient élémentaire dans l'Amé-éridionale, sont bien conçues té couronnées de succès. Les s s'étendent, et, secondées préceptes donnés par les acrés, apportent avec elles les s qui en sont la conséquence ire. Partout où on lit les Ecritures, on adopte un meil-leur système de morale religieuse; les devoirs de la sociétés ont mieux remplis....Je ne puis croire que la tranquillité d'un gouvernement puisse jamais être troublée par ceux qui lisent la Bible, et y cherchent la règle de leur conduite; et je ne balance pas à penser que les plus fidèles amis de la paix et du bon ordre sont ceux qui adoptent l'Ecriture sainte pour base de leurs actions.

" Tous nos efforts sont constamment dirigés vers l'amélioration de l'espèce humaine; et nos moyens consistent à y propager l'instruction. J'ai la satisfaction de vous annoncer que nous commençons à triompher des préjugés des habitans de l'Inde, contre l'enseignement des femmes: j'apprends qu'à Calcutta, miss Bocke réunit dan son école jusqu'à 135 personnes du sexe féminin. Je ne fais pas de doute que cette contrée ne retire de grands avantages de l'éducation, et que le nouveau système d'enseignement n'y produise les effets qu'il a causés partout où on l'a introduit*"

SAINT-THOMAS.

Colonie danoise; 1822.—*Médecine.—Fièvre jaune.*—Un événement, à la

---

* La lettre de M. Thomson, citée par M. Millar, est datée de Santiago au Chili: on y remarque qu'à Mendoza et Saint-Louis, on a formé des sociétés pour l'établissement d'écoles d'enseignement mutuel: ces sociétés, formées des personnes les plus recommandables de la ville, ont obtenu du gouvernement une presse d'imprimerie pour mettre le système en action. Les tableaux de lecture, établis d'après ceux d'Angleterre, sont formés d'extraits de l'Ecriture-Sainte. Une école de filles existe même à Mendoza; et le gouverneur, pour montrer l'intérêt qu'il prend à cet établissement, y envoie sa propre fille. Les efforts du respectable docteur Gillies ont beaucoup attribué au succès de cette école. Une société semblable existe à Santiago; le premier ministre en est président, et y donne tous ses soins. Trois écoles sont ouvertes en cette ville, et on va incessamment y établir une école d'adultes et une de filles. A Valparaiso on doit ouvrir bientôt une école, ainsi qu'à Coquimbo: on a reçu 5000 ardoises pour mettre ces établissemens en activité.

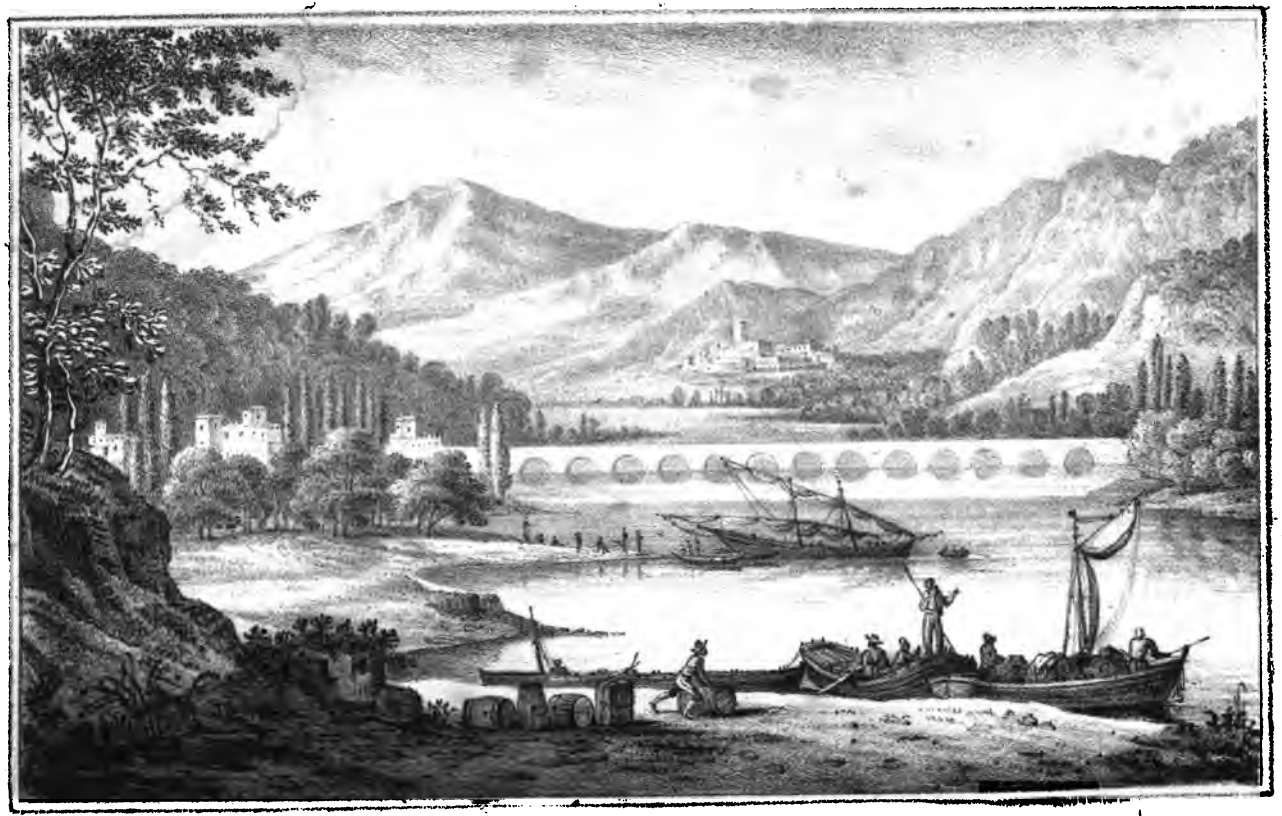
fois remarquable dans les annales de la morale et de la médecine, a produit ici une vive sensation, et mérite d'être consacré. Un jeune Anglais, arrivé depuis peu dans notre île avec une jeune et belle Anglaise qu'il avait épousée secrètement, a été atteint de la fièvre jaune. Au moment où la maladie avait le caractère le plus grave et offrait tous les symptômes d'une mort prochaine et inévitable, l'épouse désespérée, ne voulant par survivre à celui qui est l'unique objet de ses affections et son seul appui sur une terre étrangère et éloignée, se dépouille de tous ses vêtemens, et se place dans le lit du moribond, à côté de lui, le pressant dans ses bras, unissant son beau corps, où brillent encore la vigueur et la plénitude de vie et de santé de la jeunesse, au corps affaibli et dévoré par une fièvre brûlante, dont la mort va bientôt faire sa proie. Elle a passé dix heures auprès du malade expirant, et n'a pu, qu'avec peine, être arrachée d'entre ses bras, après qu'il a rendu le dernier soupir. Les médecins qui regardent la fièvre jaune comme essentiellement contagieuse, n'apprendront pas sans étonnement que la jeune et belle Anglaise, après ces dix heures d'un contact immédiat avec celui qu'elle adorait et qu'elle voulait suivre au tombeau, n'a eu aucun symptôme de l'affreuse maladie qu'elle avait bravée ou plutôt provoquée pour ne point survivre à son époux, et qu'elle a eu seulement une maladie morale, suite de sa vive et profonde affliction. Il serait possible néanmoins que l'état d'exaltation extraordinaire, dans lequel était la jeune Anglaise, eût suffi pour empêcher l'effet de la contagion. En citant un fait physiologique qui peut être intéressant pour les hommes de l'art, nous sommes loin de vouloir en tirer des conséquences trop rigoureuses.

HAÏTI.

Instruction publique.—Le Télég du 18 Août 1822, contient une e lente lettre de la commission truction publique du Port-au-P aux pères et mères de famille, lit avec plaisir que l'instructio tionale fait d'heureux progrès la majorité des citoyens n'ép aucun soin pour procurer aux e les bienfaits d'une éducation li et complète ; on stimule en tems le zèle de quelques chefs mille insoucians à cet égard, censure méritée les rappelle au ment de leurs devoirs.—La co sion se plaint amèrement de c certains hommes sans aveu c pandu furtivement dans l'île d res et des gravures obscènes annonce que la police prend mesures sévères pour empêch sormais l'introduction de ces corrupteurs —La commission cupe sans relâche des mesu plus efficaces, pour répandre la république, les connaissanc peuvent éclairer les esprits et les cœurs à la vertu. On voi menter journellement le nomb écoles où l'enseignement se f près la méthode ingénieuse e de Lancaster.

Le président d'Haïti a don nouvelle existence à l'ancien versité de Saint-Domingue. L qu'il a fait de professeurs h pour occuper les chaires de latine, de philosophie, de dro et de droit canon, donne lieu d que les nouveaux citoyens d contrée, si long-tems livrée à l'a sement de l'esclavage, pourro des avantages inappréciables bonne éducation, religieuse rale, et d'une solide instructio

Imprimé par G. S
Poland Stree



LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 12.] *MAI*, 1823. [TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page

Haüy..... 193

MÉLANGES.

Second et dernier Extrait des Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, etc..... 196

Traité des Sectes Religieuses chez les Chinois et les Tonquinois..... 200

Zunilda. (Nouvelle Suédoise.).. 213

Notice sur la République d'Andorre..... 221

Des Songes..... 224

Fragmens Autographes.— Voltaire et Rousseau..... 232

BAGATELLES.....232

POÉSIE.

page

Le Découragement..... 235

L'Illusion..... *ib.*

Les Châteaux en Espagne..... *ib.*

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Carcassonne—Société d'Enseignement mutuel..... 236

Société de la Morale Chrétienne. —Souscription en faveur des Grecs, Paris, 10 Mars, 1813... 237

Instruction Publique.—École de Médecine à Paris..... 238

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER; DULAU ET C^nie.; BOSSANGE ET C^nie.; ET BOOSEY ET FILS.

PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 12.] *MAI,* 1823. [TOME II.

VUE DU PONT DE TAGGIA.

TAGGIA village sur la côte, entre Antibes et Gênes, un peu au-delà de S. Remo. Son site pittoresque, sur tout le point de vue saisi par l'artiste, ne peut manquer de fixer l'attention du voyageur qui prend cette route pour se rendre à Gênes.

BIOGRAPHIE.

HAÜY (RENÉ-JUST, ABBÉ)

Né le 28 Février 1743, à Saint-Just, département de l'Oise, fit ses études au collége de Navarre. En 1764, il fut nommé professeur dans l'ancienne université, fonction qu'il exerça pendant 21 ans, d'abord en quatrième au collége de Navarre, puis en seconde au collége du cardinal Le Moine. Il cultivait simultanément les sciences et les langues anciennes. Une circonstance assez singulière, et peu connue, le porta au premier rang des naturalistes. Du nombre des personnes avec lesquelles son goût pour l'histoire naturelle l'avait lié, était un financier, M. France de Croisset, homme obligeant, qui possédait un assez beau cabinet de conchyliologie et de minéralogie, et se fesait un plaisir de l'ouvrir à tous les savans. L'abbé Haüy, examinant une belle cristallisation qui fesait partie de cette collection, laissa tomber cette pièce, qui se brisa. Le propriétaire, qui avait eu quelque peine à le consoler des suites de cette maladresse, remarquant que l'abbé Haüy ramassait soigneusement les débris du morceau tombé, le pria de ne pas prendre ce soin, et donnait ordre à un domestique de les enlever. " Puisque vous n'y attachez aucune valeur, lui dit Haüy, qui considérait ces débris avec une extrême attention, permettez-moi de les emporter. La conformité de ces diverses couches, avec le prisme qui leur sert de noyau, me révèle un secret que je veux approfondir. " Le système de cristal-

lographie, que l'abbé Haüy a depuis si savamment établi, lui était déjà démontré : il en avait été instruit par le même professeur qui enseigna à Newton les mystères de la gravitation, par le hasard. Que d'obligations les sciences n'ont-elles pas au hasard! Il démontre sans cesse, mais il n'instruit que le génie. Consacrant toutes les facultés de son esprit au développement de la vérité qu'il venait d'entrevoir, l'abbé Haüy étudie la minéralogie, la géométrie, la physique. Il semble, dit M. Cuvier, vouloir devenir un homme nouveau. Mais aussi quelle magnifique récompense accordée à ses efforts ! Il dévoile la secrète architecture de ces productions mystérieuses, où la matière inanimée paraissait offrir les premiers mouvemens de la vie; où il semblait qu'elle prît des formes si constantes, si précises, par des principes analogues à celles de son organisation. Il sépare, il mesure, par la pensée, les matériaux invisibles dont se forment ces étonnans édifices. Il les soumet à des lois invariables ; il prévoit, par le calcul, le résultat de tous leurs assemblages, et parmi des milliers de calculs aucun ne se trouve en défaut! Depuis ce cube de sel que chaque jour nous voyons naître sous nos yeux, jusqu'à ces saphirs et ces rubis que des cavernes obscures cachaient en vain à notre luxe et à notre avarice, tout obéit aux mêmes règles ; et parmi les innombrables métamorphoses que subissent tant de substances, il n'en est aucune qui ne soit consignée d'avance dans les formules de M. Haüy. " Comme il n'y aura plus un autre Newton, parce qu'il n'y a pas un autre système du monde, poursuit M. Cuvier, on peut aussi, dans une sphère plus restreinte, dire qu'il n'y aura pas un autre Haüy, parce qu'il n'y a pas une deuxième structure des cristaux. " Depuis le fait dont nous venons de parler, Haüy se livra exclusivement à l'étude des sciences; elles lui ouvrirent, dès 1783, les portes de l'académie. Tout entier à ses utiles et paisibles occupations, il en fut distrait à peine par les orage de la révolution. Comme Archimède il résolvait des problèmes sous l glaive. Mis en réquisition par gouvernement en 1792, pour un trav d'utilité publique, il s'y livrait to entier, quand on vint l'arrêter com prêtre : c'était quelques jours ava les massacres du 2 Septembre. C duit à Saint-Firmin, il aurait pro blement partagé le sort des malh reux ecclésiastiques avec lesquels fut renfermé, si un marchand de v commissaire de la section sur laqu il se trouvait, n'eût pensé qu'il éta plus utile à l'état de rendre la liber à un savant, que de tenir un prêtre de plus en prison. Sur les observations de cet homme judicieux, l'ordre de relâcher Haüy fut expédié. On le lui porta le 14 Août, veille de l'Assomption, à 10 heures du soir. Loin de s'empresser d'en profiter, Haüy demanda, comme une faveur, à passer encore la nuit sous les verrous, e ne voulut sortir le lendemain qu'après avoir entendu la messe. Cette persécution est la seule qu'il ait éprouvée. Le gouvernement révolutionnaires'occupa bien encore une fois de lui mais ce fut pour le nommer, le 1 thermidor an 2, conservateur des collections minéralogiques de l'école des Mines. Le 19 brumaire an 3, il fu nommé professeur à l'école Normale et le 28 germinal de la même année membre de la commission des poid et mesures, auprès de laquelle remplit les fonctions de secrétaire, dont il rédigea les instructions relatives au nouveau système. Le directoire-exécutif le nomma parmi les 4 membres qui devaient former le noya de l'institut. Le gouvernement qu remplaça le directoire ne témoigna pas moins d'estime à l'abbé Haüy Sous le consulat, il fut nommé, le 27 frimaire an 10, professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle ; et sous l'empire, professeur de la Faculté des sciences de l'académi de Paris, Napoléon le distingua entre les savans qu'il a le plus pr tégés. En 1803, il l'avait chargé

de minéralogie, s'il avait pu se décider à s'en dessaisir, au moment où elle lui était nécessaire pour la confection du grand ouvrage auquel il travaillait; il en refusa 600,000 francs. Haüy était de la constitution la plus délicate; il semblait ne pas devoir fournir une longue carrière. Quand il fut nommé professeur de quatrième au collège de Navarre, il entendit Mazéas dire: " Voilà un homme qui ne passera pas l'année. " Il mourut pourtant presque octogénaire; mais, au fait, sa vie fut une longue maladie, dont il s'est distrait par le travail. Au mérite de savoir, l'abbé Haüy joignait celui d'enseigner. Ses systèmes sont exposés avec une élégance et une clarté admirables. Doué d'une douceur et d'une complaisance sans égales, il était chéri de ses confrères autant que de ses élèves. Sa mort fut un sujet de deuil pour tous ceux qui le connaissaient. Les éloges que M. Cuvier donne au génie et au caractère de ce savant, dans l'éloquent discours dont nous avons inséré ici un fragment, sont l'expression de l'opinion générale. Les ouvrages publiés par l'abbé Haüy sont: 1° *Essai sur la théorie et la structure des cristaux*, 1 vol., 1784; 2° *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme*, 1 vol. 3° *Traité de minéralogie*, 4 vol. avec atlas, 1801; 4° *Traité élémentaire de physique*, 2 vol., 1803; 5° nouvelle édition du même ouvrage, 2 vol., 1806; 6° *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie*, 1 vol., 1809; 7° *Traité des caractères physiques des pierres précieuses*, 1 vol., 1817; 8° 3e édition de son *Traité de physique*, 2 vol., 1821; 9° *Traité de cristallographie*, 2 vol., avec atlas, 1822; 10° 2me édition du *Traité de minéralogie*, 4 vol., avec atlas, 1822. Il a de plus, fait insérer un grand nombre de mémoires sur la minéralogie, l'électricité dans le *Journal des Mines* et dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*; enfin publié un mémoire sur la

…le de conserver les plantes en …r, et concouru à la rédaction …ers ouvrages, tels que la partie poissons dans l'*Encyclopédie …odique*, et la *Relation des …ages de Vaillant*. M. de Lafosse, …e et adjoint d'Haüy, est chargé … lui de revoir, de classer et de compléter des travaux importans que la mort ne lui a pas permis d'achever. Haüy était chevalier de la légion d'honneur, chevalier de l'ordre équestre de Bavière, et membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. Il est mort à Paris, le 3 Juin 1822.

MÉLANGES.

SECOND ET DERNIER EXTRAIT DES MÉMOIRES

SUR LA VIE PRIVÉE DE MARIE-ANTOINETTE, ETC.

PAR MADAME CAMPAN, 2 VOLS. 8VO. 24*s*.

Voyez tome 2. p. 215.

PENDANT le mois de Juillet, la correspondance de M. Bertrand de Molleville avec le roi et la reine fut des plus actives. M. de Marsilly, ancien lieutenant des cent-suisses de la garde, en était porteur.* Il se présenta chez moi, la première fois, avec un billet de la reine, adressé à M. Bertrand lui-même. La reine disait dans ce billet: " Adressez-vous à madame Campan avec toute confiance; la conduite de son frère en Russie n'a en rien influé sur ses sentimens; elle nous est entièrement dévouée; et si la suite amenait des choses à nous faire passer verbalement, vous pouvez compter entièrement sur son dévouement et sa discrétion."

Les attroupemens, qui se fesaient presque toutes les nuits dans les fauxbourgs, avaient alarmé les amis de la reine; ils la supplièrent de ne plus coucher dans son appartement du rez-de-chaussée des Tuileries. Elle monta au premier étage dans une pièce qui était entre l'appartement du roi et celui de M. le dauphin. Eveillée dès la pointe du jour, elle exigeait que l'on ne fermât ni volets ni persiennes, afin que ses longues nuits sans sommeil fussent moins pénibles. Vers le milieu d'une de ces nuits, où la lune éclairait sa chambre, elle la contempla et me dit, que dans un mois elle ne verrait pas cette lune, sans être dégagée de ses chaînes et sans voir le roi libre. Alors elle me confia que tout marchait à la fois pour les délivrer, mais que les opinions de leurs conseillers intimes étaient partagées à un point alarmant que les uns garantissaient le succès

* Bertrand de Molleville raconte en ces termes les mesures adoptées pour ses communications avec la reine et Louis XVI.

" Je reçus, dans la soirée seulement, la réponse du roi, écrite de sa main à la marge de ma lettre. Telle était la forme ordinaire de ma correspondance avec lui; je lui renvoyais toujours, avec la lettre du lendemain, celle à laquelle il avait répondu la veille, de manière que mes lettres et ses réponses, dont je me contentais de prendre note, ne restaient jamais vingt-quatre heures entre mes mains. J'avais proposé cet arrangement à Sa Majesté pour lui ôter toute inquiétude; mes lettres étaient remises ordinairement au roi ou à la reine par M. de Marsilly, capitaine de la garde du roi, dont Leurs Majestés connaissaient le dévouement et la fidélité. J'en chargeais aussi quelquefois M. Bernard de Marigny, qui n'avait quitté le commandement de Brest que pour se rapprocher des dangers qui menaçaient le roi, et partager, avec tous les fidèles serviteurs de Sa Majesté, l'honneur de lui faire un rempart de sa personne. (*Mémoires particuliers pour servir*, etc. tome II. page 19)—(*Note des édit.*)

omplet, tandis que les autres saient entrevoir des dangers intables. Elle ajouta qu'elle l'itinéraire de la marche des s et du roi de Prusse; que tel s seraient à Verdun, tel autre un autre endroit; que le siége, le allait se faire; mais que M. *, dont le roi ainsi qu'elle estit la sagesse et les lumières, les it beaucoup sur le succès de ce et leur fesait craindre, quand le commandant leur serait déque l'autorité civile qui, par la ution, donnait une grande force aires des villes, ne l'emportât commandant militaire. Elle ussi très-inquiète de ce qui se ait à Paris pendant cet interet me parla du peu d'énergie du ais toujours dans des termes ignaient sa vénération pour ses et son attachement pour lui. roi, disait-elle, n'est pas pol- l a un très-grand courage passif, l est écrasé par une mauvaise une méfiance de lui-même, qui le son éducation autant que de ractère. Il a peur du commant, et craint plus que toute autre de parler aux hommes réunis. écu enfant et toujours inquiet s yeux de Louis XV, jusqu'à n ans; cette contrainte a influé timidité.* Dans la circonstance où nous sommes, quelques paroles bien articulées, adressées aux Parisiens qui lui sont dévoués, centupleraient les forces de notre parti; il ne les dira pas. Que pouvons-nous attendre de ces adresses au peuple, qu'on lui a conseillé de faire afficher? Rien que de nouveaux outrages. Pour moi, je pourrais bien agir et monter à cheval, s'il le

morceau qu'on va lire fait con- à quelles causes on doit attribuer ne timidité de Louis XVI, et dans circonstances il parvenait à le . Il ajoute des détails intéressans es à ceux qu'on a déjà recueillis sur ctère, les qualités et l'esprit de ce

des traits les plus remarquables du re du roi et de son genre d'esprit, sa timidité naturelle et la difficulté ait ordinairement à s'énoncer, ne evaient jamais lorsqu'il s'agissait de ion, du soulagement du peuple ou heur des Français; il s'exprimait ec une facilité et une énergie qui ent principalement les nouveaux es, qui arrivaient presque toujours eil avec l'opinion généralement réque le roi avait l'esprit très-borné. prétends pas dire que Louis XVI génie; mais je suis convaincu que, s'il eût reçu une éducation différente, en cultivant et exerçant son esprit, on lui eût appris à s'en faire honneur; il en aurait montré autant que les princes qui ont eu la réputation d'en avoir le plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous lui avons vu faire tous les jours avec la plus grande facilité, une chose qu'on a toujours regardée comme un tour de force pour les gens qui ont le plus d'esprit, et qu'il est impossible de faire sans en avoir, c'est de lire une lettre, une gazette ou un mémoire, et d'écouter en même tems le rapport d'une affaire, et d'entendre parfaitement l'un et l'autre. L'habitude constante du roi était d'entrer au conseil avec le Journal du Soir et les lettres ou mémoires qu'on lui avait remis dans la journée: il employait à les lire la première demi-heure de chaque séance; remettait les mémoires qui méritaient quelque attention aux ministres qu'ils concernaient; allumait les autres, ainsi que le journal, à la bougie qui était près de lui, et les jetait enflammés sur le parquet. Pendant tout ce tems-là, les ministres fesaient le rapport des affaires de leur département, et le roi les entendait si bien que, dans une affaire délicate, rapportée pendant sa lecture par M. Cahier de Gerville, et renvoyée à la huitaine pour y prononcer, Sa Majesté nous étonna, lors du second rapport sur cette même affaire, par l'exactitude avec laquelle elle releva l'omission d'un fait très-important pour la décision, et dont M. Cahier de Gerville ne se souvenait plus. Il est vrai qu'aucun de nous ne pouvait lutter de mémoire avec le roi; je n'en ai jamais connu d'aussi sûre. Son jugement ne l'était pas moins, non-seulement dans les affaires, mais sur la rédaction des proclamations, lettres ou discours adressés à l'Assemblée. Je puis attester, en effet, que toutes les pièces importantes en ce genre, qui ont paru pendant mon ministère, ont été soumises à l'examen particulier du roi, après avoir été discutés et souvent rédigées au comité des ministres et qu'il en est bien peu auxquelles Sa Majesté n'ait fait des corrections parfaitement justes." (*Mémoires de Bertrand de Molléville*, Tome I.—(*Note des édit.*)

fallait. Mais, si j'agissais, ce serait donner des armes aux ennemis du roi; le cri contre l'Autrichienne, contre la domination d'une femme, serait général en France; et d'ailleurs j'anéantirais le roi en me montrant... Une reine qui n'est pas régente, doit, dans ces circonstances, rester dans l'inaction et se préparer à mourir."

Le jardin des Tuileries était plein de forcenés qui insultaient à tout ce qui paraissait tenir à la cour. On criait sous les fenêtres de la reine: *La Vie de Marie-Antoinette;* des estampes infâmes y étaient jointes; les colporteurs les montraient aux passans.* On entendait de divers côtés ce brouhaha de la joie d'un peuple en délire, presque aussi effrayant que l'éclat de ses fureurs. La reine et ses enfans ne pouvaient plus respirer l'air extérieur; il fut décidé que le jardin des Tuileries serait fermé. Aussitôt que cette mesure fut prise, l'Assemblée décréta que toute la longueur de la terrasse des Feuillans lui appartenait, et l'on fixa les limites entre ce qu'on appelait, la *terre nationale* et la *terre de Coblentz*, par un ruban aux trois couleurs, tendu d'un bout à l'autre de la terrasse. Des affiches qu'on y avait attachées ordonnaient à tout bon citoyen de ne pas descendre dans le jardin, sous peine d'être traité comme l'avaient été Foulon et Berthier.† La clôture des Tuileries ne donna pas à la reine et à ses enfans la possibilité de s'y promener: des huées épouvantables partaient de la terrasse, et la forcèrent deux fois de rentrer chez elle.

Dans les premiers jours d'Août, beaucoup de gens zélés proposèrent de l'argent au roi; il refusa des sommes considérables, ne voulant pas porter atteinte à la fortune des particuliers. M. de La Ferté, intendant des Menus, m'avait apporté mille louis, en me priant de les mettre aux pieds de la reine. Il pensait qu'elle ne pouvait avoir trop d'argent dans un moment si périlleux, et que tout bon Français devait s'empresser de lui remettre ce qu'il avait d'argent comptant. Elle avait refusé cette somme et de bien plus considérables qui lui avaient été proposées.* Cependant elle me dit, quelques jours après, qu'elle accepterait les 24,000 francs de M. de La Ferté, parce qu'ils serviraient à compléter une somme que le roi devait donner. Elle m'ordonna donc d'aller prendre ces 24,000 francs de les réunir aux 100,000 francs qu'elle m'avait confiés, et de changer le tout en assignats pour en augmenter la valeur. Ses ordres furent exécutés, et les assignats remis au roi. La reine me confia que madame Elizabeth avait trouvé un homme de bonne volonté qui s'était chargé de gagner Pétion pour une somme considérable, et que ce député, par un signe convenu, avertirait le roi de la réussite du projet. Sa Majesté eut bientôt l'occasion de voir Pétion, et

* Celui des éditeurs qui écrit ces notes, a vu ou lu ces gravures obscènes, ces brochures haineuses. Il a exprimé, dans la notice l'impression de tristesse et de dégoût qu'il en avait conservée. Ce qu'il doit ajouter ici et qui cause une douloureuse surprise, c'est que, parmi ces écrits, et surtout parmi les vers, il s'en trouve qui annoncent un talent très-remarquable; quelques passages rappellent la facture des épigrammes de Rousseau et la verve libertine de Piron. Quel honteux et coupable abus des dons de l'esprit!—*(Note des édit.)*

† Un jeune homme, sans faire attention à cette consigne écrite, descendit dans le jardin; des cris furieux, des menaces de la lanterne, le flot du peuple qui déjà se réunissait sur la terrasse, tout l'avertit de son imprudence et du danger qu'il courait. A l'instant il ôte ses souliers, tire son mouchoir et essuie le sable qui était à ses semelles. On crie bravo! vive le bon citoyen! Il est porté en triomphe.—*(Note de madame Campan.)*

* M. Auguié, mon beau-frère, receveur-général des finances, lui avait fait offrir, par sa femme, un porte-feuille contenant cent mille écus d'effets. La reine dit, à ce sujet, à ma sœur les choses les plus attendrissantes sur le bonheur qu'elle avait eu de contribuer à la fortune de sujets aussi fidèles qu'elle et son mari, mais refusa son offre.—*(Note de madame Campan.)*

: lui ayant demandé, en ma
e, s'il en avait été content, le
ondit: " Ni plus content, ni
écontent qu'à l'ordinaire; il ne
s fait le signe convenu, et je
ue j'ai été trompé." La reine
bien alors m'expliquer entière-
l'énigme. " Pétion, me dit-
evait, en parlant au roi, tenir,
ns pendant la durée de deux
es, le doigt posé sous son œil
—Il n'a pas même porté la main
nenton, reprit le roi; au reste,
it que de l'argent volé. L'es-
s'en vantera pas, et la chose
ignorée. Parlons d'autres
." Il se tourna vers moi et me
Votre père était intime ami de
it, qui commande en ce moment
le nationale; faites-le moi con-
; que dois-je attendre de lui?"
répondis que c'était un de ses
les plus fidèles, mais qu'avec
oup de loyauté et fort peu d'es-
était dans l'engouement de la
tution. " J'entends, dit le roi,
n homme qui défendrait mon
et ma personne, parce que cela
primé dans la constitution, et
a juré de la maintenir; mais
e battrait contre le parti qui
'autorité souveraine: c'était bon
ir d'une manière positive."
lendemain, la princesse de Lam-
me fit demander de très-grand
: je la trouvai assise sur un
é en face d'une fenêtre qui donne
e Pont-Royal. Elle occupait
l'appartement du pavillon de
, de plain-pied à celui de la reine.
ne dit de m'asseoir auprès d'elle;
Altesse tenait sur ses genoux une
ire. " Vous avez eu bien des
nis, me dit-elle, on a voulu vous
e auprès de la reine; on est bien
l'avoir réussi. Savez-vous que
nême, vous connaissant moins
culièrement que la reine, on
ait mise en défiance de vous, et
commencement de l'arrivée de
ar aux Tuileries, je vous ai donné
spion de société,* et vous en fis
donner un autre de la police à votre
porte? On m'assurait que vous re-
ceviez cinq ou six des plus virulens
députés du tiers; mais c'était cette
femme de garde-robe qui logeait au-
dessus de vous. Enfin, dit la prin-
cesse, les gens vertueux n'ont rien à
redouter des méchans, quand ils sont
attachés à un prince aussi juste que
l'est le roi. Quant à la reine, elle vous
connaît et vous aime depuis qu'elle
est en France. Vous allez juger de
l'opinion du roi sur vous: hier au
soir, dans le cercle de famille, il a
été décidé que, dans un moment où
les Tuileries peuvent être attaquées,
il fallait avoir les détails les plus vrais
sur les opinions et la conduite de tous
les individus qui composent le service
de la reine. Le roi prend de son côté,
pour ce qui l'entoure, la même pré-
caution. Il a dit qu'il avait chez lui
une personne d'une grande intégrité
qu'il chargerait de ce soin, et que,
pour la maison de la reine, il fallait
s'en rapporter à vous; qu'il avait
jugé votre caractère depuis long-
tems, et qu'il estimait votre véra-
cité."

La princesse avait sur son écritoire
les noms de tous les individus qui
composaient la chambre de la reine.
Elle me demanda des notes sur chacun
de ces noms. Dans un semblable mo-
ment, l'honneur et le devoir viennent
effacer jusqu'au souvenir des haines
dont on a été l'objet. J'eus le bon-
heur de n'avoir que les notes les plus
favorables à donner. Il y en eut une
qui concernait mon ennemie déclarée
dans la chambre de la reine, celle
qui aurait le plus désiré que je fusse
responsable des opinions politiques de
mon frère. La princesse, comme chef
de la chambre, ne pouvait ignorer
ces détails; mais comme cette femme
qui adorait le roi et la reine, n'aurait
pas balancé à sacrifier sa vie pour
conserver leurs jours, et que peut-être
son attachement joint à une grande

'était M. de P....., qui me l'a-
ensuite, en me disant que, s'il avait accepté cette vilaine commission, c'est qu'il était sûr que ma société n'était composée que de royalistes, et que d'ailleurs il ne doutait pas de la sincérité de mes sentimens.—(*Note de madame Campan.*)

médiocrité d'esprit et à une éducation bornée, contribuait à sa jalousie contre moi, j'en fis le plus grand éloge.

La princesse écrivait sous ma dictée et me regardait de tems en tems avec étonnement. Quand j'eus fini, je lui dis que je suppliais Son Altesse d'écrire à mi-marge, que cette dame était mon ennemie déclarée. Elle m'embrassa en me disant: " Ah! l'écrire; on ne doit pas écrire une injustice qu'il faut oublier." Nous en vînmes à un homme d'esprit qui était très-attaché à la reine; et je le lui peignis comme né uniquement pour la dispute, et se montrant, par esprit de contradiction, aristocrate avec les démocrates, démocrate avec les aristocrates, mais homme de bien et attaché à son souverain. La princesse dit qu'elle connaissait beaucoup de gens de ce caractère et qu'elle était charmée que je n'eusse que du bien à dire de cet homme, parce que c'était elle qui l'avait placé auprès de la reine.

La totalité de la chambre de Sa Majesté, parfaitement composée, donna, dans toutes les crises affreuses de la révolution, les preuves de la plus grande discrétion et du plus entier dévouement. Il n'en fut pas de même des antichambres. A l'exception de trois ou quatre, tous les serviteurs de cette classe étaient jacobins forcenés, et je vis, dans cette occasion, combien il est essentiel de composer le service intérieur des princes de gens tout-à-fait séparés de la classe du peuple.

La situation de la famille royale était si affreuse pendant les derniers mois qui précédèrent la journée du 10 Août, que la reine était arrivée au point de désirer la fin de cette crise, quelle qu'en pût être l'issue. Elle disait souvent, qu'une longue captivité, dans une tour au bord de la mer, lui paraîtrait moins insupportable que ces rixes dans lesquelles la faiblesse de son parti annonçait chaque jour une catastrophe inévitable.*

Non-seulement Leurs Majestés ne pouvaient plus respirer l'air extérieur, mais elles étaient outragées jusqu'au pieds même des autels. Le dimanche qui précéda le dernier jour de la monarchie, pendant que la famille royale traversait la galerie pour se rendre à la chapelle, la moitié des soldats de la garde nationale crièrent: *Vive le roi!* l'autre: *Non, pas, de roi! à bas le véto!* et ce jour-là, aux vêpres, les musiciens s'étaient donné le mot pour tripler le son de leur voix d'une manière effrayante, lorsqu'ils récitèrent dans le *Magnificat*, ces mots: *Deposuit potentes de sede.* Outrés d'une semblable infamie, les royalistes crièrent à leur tour par trois fois: *et reginam*, après le *Domine salvum fac regem*, et la rumeur fut extrême tout le tems de l'office divin.

Enfin cette terrible nuit du 10 Août arriva. La veille, Pétion était venu prévenir l'Assemblée qu'une grande insurrection se préparait pour le lendemain: que le tocsin sonnerait à minuit, et qu'il craignait de n'avoir pas les moyens de résister à l'événement qui se préparait. Sur cet avertissement, l'Assemblée passa à l'ordre du jour. Cependant Pétion donna l'ordre de repousser la force par la force. Mandat était pourvu de cet ordre, e

* Quelques jours avant le 10 Août, les rixes étaient devenues de plus vives entre les royalistes et les jacobins, entre les jacobins et les constitutionnels; parmi ces derniers, les hommes qui défendaient avec le plus d'esprit, de courage et de constance les principes qu'ils professaient, étaient aussi les plus exposés aux périls.—Mon joie cite l'anecdote suivante:

" On agitait avec frénésie dans l'Assemblée nationale la question de la déchéance. Ceux des députés qui votaient contre cette scandaleuse discussion étaient injuriés, maltraités, environnés d'assassins. A chaque pas qu'ils fesaient, ils avaient un combat à livrer; ils en étaient réduits à n'oser coucher dans leurs maisons. De ce nombre, entre autres, furent Regnault de Beaucaron, Froudière, Girardin et Vanblanc.

" Girardin se plaignant d'avoir été frappé dans un des couloirs de l'Assemblée, une voix lui lui cria: *Dites où avez-vous été frappé?* Où, répondit Girardin, *belle question! Par derrière. Est-ce que les assassins frappent autrement?*" (*Histoire de Marie Antoinette*, p. 361.)—(*Note des édit.*)

a fidélité pour la personne du
uyée par ce qu'il regardait
la loi de l'Etat, il marchait,
tes ses opérations, avec le plus
lévouement. Le 9 au soir,
is au souper du roi. Pendant
Majesté me donnait divers or-
ous entendîmes un grand bruit
te de l'appartement. Je m'y
our savoir ce qui en était la
et je vis les deux sentinelles
ses. L'un disait, en parlant
qu'il était dans la constitution
le défendrait au péril de sa
utre soutenait qu'il entravait
constitution qui convenait à
ple libre; ils étaient près de
er. Je revins, ayant les traits
érés. Le roi voulut savoir ce
passait à sa porte; je ne pus
er. La reine dit qu'elle n'en
as surprise, que plus de la
de la garde était du parti des
s.

minuit, le tocsin sonna. Les
étaient rangés comme de véri-
murailles, et, dans ce silence
re qui contrastait avec la rumeur
uelle de la garde bourgeoise, le
connaître à M. de J***, officier
at-major, le plan de défense que
éral Vioménil avait préparé. M.
* me dit après cette conférence
ulière: Mettez dans vos poches
joux et votre argent; nos dan-
nt inévitables; les moyens de
e sont nuls; ils ne pourraient
ver que dans la vigueur du
; c'est la seule vertu qui lui
le."

une heure après minuit, la reine
dame Elisabeth dirent qu'elles
it se coucher sur un canapé dans
binet des entresols dont les fenê-
onnaient sur la cour des Tuile-

reine me dit que le roi venait de
fuser de passer son gilet plas-
é; qu'il y avait consenti le 14
t, parce qu'il allait simplement à
érémonie où l'on pouvait crain-
e fer d'un assassin; mais que,
un jour où son parti pou-
se battre contre les révolution-
s, il trouvait de la lâcheté à pré-
server ses jours par un semblable moyen.

Pendant ce temps, madame Elisabeth se dégageait de quelques vêtemens qui la gênaient pour se coucher sur le canapé; elle avait ôté de son fichu une épingle de cornaline, et, avant de la poser sur la table, elle me la montra et me dit de lire une légende qui y était gravée autour d'une tige de lis. J'y lus ces mots; *Oubli des offenses, pardon des injures.* " Je crains bien, ajouta cette vertueuse princesse, que cette maxime ait peu d'influence parmi nos ennemis, mais elle ne doit pas nous en être moins chère."*

La reine m'ordonna de m'asseoir auprès d'elle; les deux princesses ne pouvaient dormir; elles s'entretenaient douloureusement sur leur situation, lorsqu'un coup de fusil fut tiré dans la cour. Elles quittèrent l'une et l'autre le canapé en disant: " Voilà le premier coup de feu, ce ne sera pas malheureusement le dernier; montons chez le roi." La reine me dit de la suivre; plusieurs de ses femmes vinrent avec moi.

A quatre heures, la reine sortit de la chambre du roi et vint nous dire qu'elle n'espérait plus rien; que M. Mandat, qui s'était rendu à l'Hôtel-de-Ville pour avoir de nouveaux ordres, venait d'être assassiné, et que sa tête était promenée dans les rues.

---

* Ce bijou précieux ne fut pas repris par la princesse quand elle quitta l'entresol de la reine. En quelles mains est-il tombé? Il ferait l'ornement du plus riche trésor!

La grande piété de madame Elisabeth donnait à ses actions et à ses discours une noblesse qui peignait celle de son âme. Le jour où l'on immola cette digne descendante de saint Louis, le bourreau, en lui attachant les mains derrière le dos, releva une des pointes du devant de son fichu. Madame Elisabeth, avec un calme et une voix qui semblait ne pas venir de la terre, lui dit ces mots: " Au nom de la pudeur, couvrez-moi le sein." J'ai appris ce trait héroïque de madame de Sérilly, condamnée le même jour que la princesse, mais qui obtint un sursis au moment de l'exécution, madame de Montmorin, sa parente, ayant déclaré que sa cousine était grosse.— (*Note de madame Campan.*)

Le jour était venu; le roi, la reine, madame Elisabeth, Madame et le dauphin descendirent pour parcourir les rangs des sections de la garde nationale: on cria *vive le roi!* dans quelques endroits. J'étais à une fenêtre du côté du jardin; je vis des canonniers quitter leurs postes et s'approcher du roi, lui mettant le poing sous le nez en l'insultant par les plus grossiers propos. MM. de Salvert et de Briges les éloignèrent avec vigueur. Le roi était pâle, comme s'il avait cessé d'exister. La famille royale rentra; la reine me dit que tout était perdu; que le roi n'avait montré aucune énergie, et que cette espèce de revue avait fait plus de mal que de bien.*

J'étais avec mes compagnes dans la salle de billard; nous nous plaçâmes sur des banquettes élevées. Alors je vis M. d'Hervilly, l'épée nue à la main, ordonner à l'huissier d'ouvrir à la noblesse française. Deux cents personnes entrèrent dans cette pièce, la plus rapprochée de celle où était la famille; d'autres se rangèrent de même sur deux haies dans les pièces précédentes. Je vis quelques gens de la cour, beaucoup de figures inconnues, quelques personnes qui figuraient ridiculement parmi ce qu'*on* appelait la noblesse, mais que leur dévouement ennoblissait à cet instant. Tous étaient si mal armés, que, même dans cette position, l'esprit français, qui ne cède à rien, amenait des plaisanteries sur le fait le moins plaisant. M. de St.-Souplet, écuyer du roi, et un page, portaient sur l'épaule, en place de fusil, la paire de pincettes de l'antichambre du roi, qu'ils venaient de casser et de se partager. Un autre page, un pistolet de poche à la main, en appuyait le bout sur le dos de la personne qui le précédait et qui le pria de vouloir bien le poser autrement. Une épée et une paire de pistolets étaient les seules armes de ceux qui avaient eu la prévoyance de s'en munir. Pendant ce tems, les bandes nombreuses des faubourgs, armées de piques et de coutelas, remplissaient le Carrousel et les rues adjacentes aux Tuileries. Les sanguinaires Marseillais étaient à leur tête, les canons braqués contre le château. Dans cette extrémité, le conseil du roi envoya M. Dejoly, ministre de la justice, vers l'Assemblée pour lui demander d'envoyer au roi une députation qui pût servir de sauvegarde au pouvoir exécutif. Sa perte était résolue; on passa à l'ordre du jour. A huit heures, le département se rendit au château; le procureur-syndic, voyant que la garde intérieure était prête à se réunir aux assaillans, entra dans le cabinet du roi, et demanda à lui parler en particulier. Le roi le reçut dans sa chambre; la reine l'accompagna. Là, M. Rœderer leur dit que le roi, toute sa famille et les gens qui les environnaient, allaient infailliblement périr, à moins que Sa Majesté ne prît sur-le-champ le parti de se rendre à l'Assemblée nationale. La reine s'opposa d'abord à ce conseil, mais le procureur-syndic lui dit qu'elle se rendait responsable de la mort du roi, de ses enfans et de tout ce qui

* Montjoie a inséré dans son *Histoire de Marie-Antoinette* le récit d'une personne qu'il dit avoir été témoin oculaire de l'affaire du château. Ce narrateur s'exprime ainsi:

" L'éloignement de M. Mandat fit tomber le commandement à M. de La Chesnaye.

" Je vis alors un grand mouvement se manifester dans l'intérieur du château.

" La garde nationale, les gardes-suisses appelés à leur poste, chacun s'y rendit dans le plus grand ordre. L'intérieur des appartemens, les escaliers, les vestibules, furent garnis; les postes des cours furent divisés, les canons furent portés dans différentes parties de la cour. Tous ces préparatifs annonçaient les résolutions les plus terribles; elles semblaient exprimer la résolution d'opposer une résistance vigoureuse. Je détournai les yeux, et je gémis d'abord sur le mode et ensuite sur l'inefficacité des moyens: sur le mode, puisque je voyais se préparer une scène de sang et de meurtres sans nombre; sur l'inefficacité, car malgré ce projet criminel, extravagant, d'une résistance impossible, j'étais convaincu d'avance qu'il n'y aurait aucune digue assez puissante pour arrêter ce torrent impétueux."—*Hist. de Marie-Antoinette*, par Montjoie.)—(*Note des édit.*)

dans le palais; elle ne fit plus ection. Le roi consentit à se à l'Assemblée. En partant il x ministres et aux personnes qui uraient: *Allons, Messieurs, il plus rien à faire ici.** La ttoyé en un instant; mais bientôt

---

narrateur cité par Montjoie rend e en ces mots des efforts que fit M. er auprès du peuple, auprès de la ationale, et de l'entretien qu'il eut avec le roi dans son cabinet.

. Rœderer, il faut le dire à sa e, épuisa tous les moyens. Enfin, vant triompher de la colère du peu- la calma pendant quelques instans; accorda une demi-heure, et les dépo- de la loi rentrèrent à l'instant dans du château.

se trouvèrent des obstacles d'un genre: la garde nationale fesait la ire contenance; elle paraissait par- ent disposée.

. Rœderer lui représenta tout le ; il l'engagea à rester ferme à son il l'exhorta à ne pas attaquer ses oyens, ses frères, tant qu'ils res- t dans l'inaction; mais il pressentit ent où le château serait attaqué. Il ppela les principes d'une défense te, et leur fit la réquisition prescrite loi du mois de Mai 1791, relative à ce publique. La garde nationale nuette, et les canonniers déchargè- urs canons.

ue pouvait alors le département? Il se aux ministres du roi, et d'un com- accord, tous le conjurèrent de se sau- e sa famille et de se réfugier dans de l'Assemblée nationale. "Ce que là, Sire, dit M. Rœderer, au mi- des représentans du peuple, que e Majesté, que la reine, que la fa- e royale peuvent être en sûreté. Ve- fuyons: encore un quart-d'heure, retraite ne dépendra peut-être plus ous."

e roi hésitait, la reine témoignait le vif mécontentement. Quoi! disait- nous sommes seuls; personne ne agir.....—Oui, Madame, seuls; ion est inutile...., la résistance im- ible." L'un des membres du dé- ent, M. Gerdret, veut élever la voix; te sur l'exécution prompte du parti é. "Taisez-vous, Monsieur, lui dit ne, taisez-vous; vous êtes le seul qui oive point parler ici: quand on a le mal, on ne doit pas avoir l'air de loir le réparer."—

(*Note des édit.*)

reine, en sortant du cabinet du roi, me dit: "Attendez dans mon appartement, je viendrai vous rejoindre, ou je vous enverrai chercher pour aller je ne sais où." Elle n'emmena avec elle que madame la princesse de Lamballe et madame de Tourzel. La princesse de Tarente et madame de La Roche-Aymon se désolaient d'être laissées aux Tuileries. Elles descendirent ainsi que toute la chambre dans l'appartement de la reine.

Nous vîmes défiler la famille royale entre deux haies formées par les grenadiers suisses et ceux des bataillons des Petits-Pères et des Filles-Saint-Thomas. Ils étaient si pressés par la foule que, pendant ce court trajet, la reine fut volée de sa montre et de sa bourse. Un homme d'une stature épouvantable et d'une figure atroce, tel qu'on en voyait à la tête de toutes les insurrections, s'approche du dauphin que la reine tenait par la main, l'enlève et le prend dans ses bras. La reine fit un cri d'effroi et fut près de s'évanouir. Cet homme lui dit: "N'ayez pas peur, je ne veux pas lui faire de mal," et il le lui rendit à l'entrée de la salle.

Je laisse à l'histoire tous les détails de cette journée trop mémorable, me bornant à retracer quelques-unes des scènes affreuses de l'intérieur du palais des Tuileries, après que le roi l'eut quitté.

Les assaillans ignoraient que le roi et sa famille se fussent rendus au sein de l'Assemblée; et ceux qui défendaient le palais du côté des cours l'ignoraient de même: on a présumé que, s'ils en eussent été instruits, le siége n'eût pas eu lieu.

Les Marseillais commencent par chasser de leurs postes plusieurs Suisses qui cèdent sans résistance; quelques-uns des assaillans se mettent à les fusiller; des officers suisses, outrés de voir ainsi tomber leurs soldats, et croyant peut-être que le roi était encore aux Tuileries, ordonnent à un bataillon de faire feu. Le désordre se met parmi les agresseurs, le Carrousel

ils reviennent animés de fureur et de vengeance. Les Suisses n'étaient qu'au nombre de huit cents; ils se replient dans l'intérieur du château; des portes sont enfoncées par le canon, d'autres brisées à coups de hache; le peuple se précipite de toutes parts dans l'intérieur du palais; presque tous les Suisses sont massacrés; des nobles, fuyant par la galerie qui conduit au Louvre, sont poignardés ou tués à coups de pistolet; on jette leurs corps par les fenêtres. MM. Pallas et de Marchais, huissiers de la chambre du roi, sont tués en défendant la porte de la salle du conseil; beaucoup d'autres serviteurs du roi tombent victimes de leur attachement pour leur maître. Je cite ces deux personnes, parce que, le chapeau enfoncé, l'épée à la main, ils criaient en se défendant avec une inutile mais louable valeur: "Nous ne voulons plus vivre, c'est notre poste, nous devons y mourir." M. Diet se conduisit de même à la porte de la chambre à coucher de la reine; il éprouva le même sort. Madame la princesse de Tarente avait heureusement fait ouvrir la porte d'entrée de l'appartement; sans quoi, cette horrible bande, en voyant plusieurs femmes réunies dans le salon de la reine, eût pensé qu'elle y était, et nous eût sur-le-champ massacrées, si sa fureur eût été augmentée par la résistance. Cependant nous allions toutes périr, quand un homme à longue barbe arriva en criant de la part de Pétion: *Faites grâce aux femmes; ne déshonorez pas la nation!* Un incident particulier me mit encore plus en danger que les autres. Dans mon trouble, je crus, un moment avant l'entrée des assaillans chez la reine, que ma sœur n'était pas parmi le groupe des femmes qui y étaient réunies, et je montai dans un entresol où je supposais qu'elle s'était réfugiée, pour l'engager à en descendre, imaginant qu'il importait à notre salut de n'être pas séparées. Je ne la trouvai pas dans cette pièce; je n'y vis que nos deux femmes de chambre et l'un *des* deux heiduques de la reine, homme d'une très-haute taille et d'une physionomie tout-à-fait martiale. Je le vis pâle et assis sur un lit; je lui criai: "Sauvez-vous, les valets de pied et nos gens le sont déjà.—Je ne le puis, me dit cet homme, je suis mort de peur." Comme il me disait ces mots, j'entends une troupe d'hommes monter précipitamment l'escalier ils se jettent sur lui, je le vois assassiner. Je cours vers l'escalier, suivie de nos femmes. Les assassins quittent l'heiduque pour venir à moi. Ces femmes se jettent à leurs pieds et saisissent les sabres. Le peu de largeur de l'escalier gênait les assassins, mais j'avais déjà senti une main terrible s'enfoncer dans mon dos, pour me saisir par mes vêtemens, lorsqu'on cria du bas de l'escalier: Que faites-vous là-haut? L'horrible Marseillais qui allait me massacrer, répondit un *heim* dont le son ne sortira jamais de ma mémoire. L'autre voix répondit ces seuls mots: *On ne tue pas les femmes.*

J'étais à genoux, mon bourreau me lâcha et me dit: *Lève-toi, coquine, la nation te fait grâce.* La grossièreté de ces paroles ne m'empêcha pas d'éprouver soudain un sentiment inexprimable qui tenait presque autant à l'amour de la vie, qu'à l'idée que j'allais revoir mon fils et tout ce qui m'était cher. Un instant auparavant, j'avais moins pensé à la mort que pressenti la douleur que m'allait causer le fer suspendu sur ma tête. On voit rarement la mort de si près sans la subir. Je peux dire qu'alors les organes, lorsqu'on ne s'évanouit pas, sont dans tout leur développement, et que j'entendais les moindres paroles des assassins, comme si j'eusse été de sang-froid.

Cinq ou six hommes s'emparèrent de moi et de mes femmes, et nous ayant fait monter sur des banquettes placées devant les fenêtres, nous ordonnèrent de crier: *Vive la nation!*

Je passai par-dessus plusieurs cadavres; je reconnus celui du vieux vicomte de Broves, auquel la reine, au commencement de la nuit, m'avait en-

rdonner de sa part, ainsi qu'à
e vieillard, de se retirer chez
es braves gens m'avaient priée
à Sa Majesté qu'ils n'avaient
obéi aux ordres du roi dans
les circonstances où il aurait
poser leurs jours pour le sau-
ie cette fois ils n'obéiraient
garderaient seulement le sou-
la bonté de la reine.
de la grille, du côté du pont,
mes qui me conduisaient, me
èrent où je voulais aller. Sur
ion que je leur fis, s'ils étaient
res de me mener où je le dési-
d'eux qui était Marseillais,
anda, en me poussant avec la
le son fusil, si je doutais en-
la puissance du peuple? Je
ndis que *non*, et j'indiquai le
de la maison de mon beau-
Je vis ma sœur, montant les
lu parapet du pont, environ-
ardes nationaux. Je l'appelai,
retourna. "Veux-tu qu'elle
avec toi?" me dirent mes
. Je leur dis que je le dési-
appelèrent les gens qui con-
t ma sœur en prison; elle me
.

me de La Roche-Aymon et sa
idemoiselle Pauline de Tour-
lame de Ginestoux, dame de
esse de Lamballe, les autres
de la reine et le vieux comte
furent menés ensemble dans
ns de l'Abbaye.
course du palais des Tuileries
hez ma sœur, fut des plus
. Nous vîmes tuer plusieurs
qui se sauvaient; les coups de
croisaient de tous côtés. Nous
s sous les murs de la galerie
re; on tirait du parapet dans les
de la galerie, pour atteindre
aliers du poignard; c'était
e le peuple désignait les su-
les qui s'étaient réunis aux
pour défendre le roi.
rigands avaient cassé des fon-
ui étaient dans la première
ibre de la reine; l'eau mêlée
avait teint le bas de nos ro-
ches. Les poissardes criaient
après nous, dans les rues, que nous étions attachées à l'*Autrichienne*. Nos gardiens alors nous montrèrent des égards et nous firent entrer sous une porte cochère pour ôter nos robes; mais nos simples jupons de dessous étant trop courts et nous donnant l'air de personnes déguisées, d'autres poissardes se mirent à crier que nous étions de jeunes suisses habillés en femmes. Nous vîmes alors venir dans la rue un groupe de cannibales portant la tête du pauvre Mandat. Nos gardes nous firent entrer précipitamment dans un petit cabaret demandèrent du vin et nous dirent de boire avec eux. Ils assurèrent la cabaretière que nous étions leurs sœurs et de bonnes patriotes. Les Marseillais nous avaient heureusement quittées pour retourner aux Tuileries. Un des hommes qui étaient restés avec nous, me dit à voix basse: "Je suis ouvrier en gaze dans le faubourg; j'ai été forcé de marcher; je ne suis pas pour tout cela. Je n'ai tué personne et je vous ai sauvées: vous avez couru de grands risques, quand nous avons rencontré les furieuses qui portent la tête de Mandat. Ces horribles femmes, hier à minuit, sur la place de la Bastille, disaient qu'il leur fallait la revanche du 6 Octobre, de Versailles, et elles avaient fait serment de tuer de leurs propres mains la reine et toutes les femmes qui lui sont attachées. C'est le danger de l'action qui vous a sauvées toutes."

En passant sur le Carrousel, j'avais vu ma maison en flammes; mais, le premier moment d'effroi passé, je ne pensais point à mes malheurs personnels. Mes idées se portaient uniquement vers l'affreuse position de la reine.

Nous retrouvâmes, en arrivant chez ma sœur, toute notre famille désolée qui croyait ne jamais nous revoir. Je ne pus rester chez elle; des gens du peuple, assemblés à la porte, criaient que la confidente de la Marie-Antoinette était dans cette maison, qu'il fallait avoir sa tête. Je me déguisai et fus me cacher chez M. Morel, admo-

nistrateur des loteries. Le lendemain, on vint m'y chercher de la part de la reine. Un député, dont les sentimens lui étaient connus, s'était chargé de me trouver.

J'empruntai des hardes ; je me rendis avec ma sœur aux Feuillans ; nous y arrivâmes en même tems que M. Thierry de Ville-d'Avray, premier valet de chambre du roi. On nous mena dans un bureau ; nous y écrivîmes nos noms, nos demeures : on nous donna des cartes pour monter dans les pièces qui appartenaient à l'archiviste Camus, où était le roi avec sa famille.

En entrant dans la première pièce, une personne qui y était me dit : "Ah! vous êtes une brave femme ; mais où est ce Thierry,* cet homme comblé des faveurs de son maître ?—Le voici, dis-je, il me suit, et je vois que même les scènes de mort ne bannissent pas ici le sentiment de la jalousie."

Attachée à la cour dès ma plus tendre jeunesse, j'étais connue de beaucoup de gens que je ne connaissais pas. En traversant un corridor au-dessus du cloître, et qui conduisait aux cellules habitées par l'infortuné Louis XVI et sa famille, plusieurs grenadiers s'adressèrent à moi en m'appelant par mon nom. Un d'eux me dit : "Eh bien ! le voilà perdu le pauvre roi ; le comte d'Artois s'en serait mieux tiré. — Pas mieux, dit l'autre."

La famille royale occupait un petit appartement composé de quatre cellules des anciens feuillans. Dans la première, étaient les hommes qui avaient suivi le roi : M. le prince de Poix, M. le baron d'Aubier, M. de Saint-Pardou, écuyer de madame Elisabeth, M. Goguelat, MM. de Chamilly et Hue. Dans la seconde pièce, nous trouvâmes le roi. On lui rafraîchissait les cheveux ; il en prit deux mèches, en donna une à ma sœur et une à moi. Nous voulûmes lui baiser la main ; il s'y opposa, et nous embrassa sans rien dire. Dans la troisième pièce était la reine, couchée et dans un état de douleur qui ne peut se définir. Nous la trouvâmes seule avec une grosse femme dont l'air était assez honnête. C'était la gardienne de cet appartement ; elle servait la reine qui n'avait encore personne à elle. Sa Majesté nous tendit les bras, en criant : "Venez, malheureuses femmes, venez en voir une encore plus malheureuse que vous, puisque c'est elle qui fait votre malheur à toutes. Nous sommes perdus, ajouta-t-elle ; nous voilà arrivés où l'on nous a menés depuis trois ans par tous les outrages possibles ; nous succomberons dans cette horrible révolution ; bien d'autres périront après nous. Tout le monde a contribué à notre perte ; les novateurs comme des fous, d'autres comme des ambitieux pour servir leur fortune — car le plus forcené des jacobins voulait de l'or et des places, et la foule attend le pillage. Il n'y a pas un patriote dans toute cette infâme horde — le parti des émigrés avait ses brigues et ses projets ; les étrangers voulaient profiter des dissensions de la France : tout le monde a sa part dans nos malheurs."

Le dauphin entra avec Madame et madame la marquise de Tourzel. La reine me dit en les voyant : "Pauvres enfans ! qu'il est cruel de ne pas leur transmettre un si bel héritage et de dire ; Il finit avec nous." Ensuite elle me parla des Tuileries, des gens qui avaient péri ; elle daigna me parler de l'incendie de ma maison. Sans la moindre exagération, je regardai cette perte comme une misère qui ne devait pas l'occuper, et je le lui dis. Elle me parla de la princesse de Tarente qu'elle aimait et estimait infiniment, de madame de La Roche-Aymon, de sa fille, des autres personnes qu'elle avait laissées au palais, et de la duchesse de Luynes qui

* M. Thierry, qui ne cessa jamais de donner à son souverain les preuves du plus respectueux et du plus fidèle attachement, fut une des victimes du 2 Septembre.—(*Note de madame Campan.*)

devait avoir passé la nuit aux Tuileries. Elle me dit à son sujet : " Sa tête a été l'une des premières tournées par son engouement pour cette malheureuse philosophie ; mais son cœur l'avait fait revenir, et j'avais retrouvé en elle une amie.*" Je demandai à la reine ce que fesaient les ambassadeurs des puissances étrangères dans de pareilles circonstances ? Elle me répondit qu'ils n'avaient rien à faire ; que l'Ambassadrice d'Angleterre venait de lui faire donner des preuves d'intérêt particulier en lui envoyant du linge pour son fils.

Je lui dis que, dans le pillage de ma maison, tous mes états de caisse avaient été jetés dans le Carrousel, et que chaque feuille de mes mois de dépense était signée par elle, quelquefois en laissant quatre ou cinq pouces de papier blanc au-dessus de la signature ; que cela m'inquiétait beaucoup dans la crainte qu'on ne voulût faire un mauvais usage de ces signatures. Elle m'ordonna de demander à être admise au comité de sûreté générale et d'y faire cette déclaration. Je m'y rendis sur-le-champ ; j'y trouvai un député dont je n'ai jamais su le nom. Après m'avoir écoutée, il me dit, " qu'il ne recevrait pas ma déposition ; que Marie-Antoinette n'était plus qu'une femme comme toutes les autres Françaises ; que, si l'on abusait, par la suite, de quelques-uns de ces papiers épars, portant sa signature, elle aurait alors le droit de réclamer et d'appuyer sa déclaration des faits que je venais de détailler." La reine regretta de m'avoir donné cet ordre, et craignit d'avoir indiqué, par cette précaution même, un moyen de fabriquer quelques faux écrits dangereux pour elle ; puis elle s'écria : " Mes craintes sont aussi pitoyables que la démarche que je vous ai fait faire. Ils n'ont besoin de rien pour nous perdre ; tout est dit." Elle nous raconta les détails de ce qui s'était passé depuis l'arrivée du roi à l'Assemblée. Ils sont tous connus, et je n'ai pas besoin de les écrire ; je rapporterai seulement qu'avec des termes ménagés, elle nous dit qu'elle souffrait beaucoup de la tenue du roi depuis qu'il était aux Feuillans ; que son habitude de ne pas se contraindre et son fort appétit l'avaient fait manger comme dans son palais ; que ceux qui ne le connaissaient pas comme elle, ne jugeaient pas tout ce qu'il y avait de pieux et de grand dans sa résignation, et que cela produisait un si fâcheux effet, que des députés qui lui étaient dévoués l'en avaient fait prévenir ; mais qu'il n'y avait rien à faire à cela.

Je crois voir encore, je verrai toujours cette petite cellule des Feuillans, collée de papier vert, cette misérable couchette d'où cette souveraine détrônée nous tendit les bras, en disant que nos malheurs, dont elle était la cause, aggravaient les siens propres. Là, pour la dernière fois, j'ai vu couler les pleurs, j'ai entendu les sanglots de celle que sa naissance, les dons de la nature, et surtout la bonté de son cœur avaient destinée à faire l'ornement de tous les trônes et le bonheur de tous les peuples ! Il est impossible, quand on a vécu auprès de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de n'être pas intimement convaincu, tout en rendant au roi la justice due à ses vertus, que, si la reine eût été, dès l'instant de son arrivée en France, l'objet des soins et de la tendresse d'un prince imposant et sévère, elle n'eût fait qu'ajouter à l'éclat de son règne.

Que de choses touchantes j'ai entendu dire à la reine, dans la profonde douleur que lui causait cette injuste prévention d'une partie de la cour et du peuple entier, qu'elle n'aimait pas la France ! Combien cette

* Pendant la terreur, j'étais retirée dans le château de Coubertin, près de celui de Dampierre. La duchesse de Luynes vint plusieurs fois me prier de lui répéter ce que la reine m'avait dit à son sujet, aux Feuillans ; nous pleurions ensemble, et elle s'en allait en me disant : *J'ai souvent besoin de vous faire répéter ces paroles de la reine.*—(*Note de madame Campan.*)

injustice était révoltante pour ceux qui connaissaient son cœur et ses sentimens ! Deux fois je l'ai vue prête à sortir de son appartement des Tuileries, pour se rendre dans les jardins et parler à cette foule immense qui ne cessait de s'y rassembler pour l'outrager : " Oui, s'écriait-elle en marchant à pas précipités dans sa chambre, je leur dirai : Français, on a eu la cruauté de vous persuader que je n'aimais pas la France ! moi ! mère d'un dauphin qui doit régner sur ce beau pays ! moi ! que la Providence a placée sur le trône le plus puissant de l'Europe ! Ne suis-je pas de toutes les filles de Marie-Thérèse celle que le sort a le plus favorisée ? Et ne devais-je pas sentir tous ces avantages ? Que trouverais-je à Vienne ? Des tombeaux ! Que perdrais-je en France ? Tout ce qui peut flatter la gloire et la sensibilité."

Je puis le protester, je n'ai fait que répéter ici ses propres paroles ; mais si, dans cette circonstance, cet élan partit d'abord de son noble cœur, la justesse de son esprit lui fit bientôt sentir les dangers d'une semblable démarche auprès du peuple. " Je ne descendrais du trône, disait-elle, que pour exciter peut-être une sensibilité momentanée que les factieux rendraient bientôt plus funeste qu'utile pour moi."

Oui, non-seulement Marie-Antoinette aimait la France, mais peu de femmes eurent, plus qu'elle, ce sentiment de fierté que doit inspirer la valeur des Français. J'aurais pu en recueillir un grand nombre de preuves ; je puis du moins citer deux traits qui peignent le plus noble enthousiasme national. La reine me racontait qu'à l'époque du couronnement de l'empereur François II, ce prince, en faisant admirer la belle tenue de ses troupes à un officier-général français, alors émigré, lui dit : *Voilà de bien battre vos sans culottes!— ce qu'il faudra voir, Sire,* lui ré dit à l'instant l'officier. La ajouta : " Je ne sais pas le nom brave Français, mais je m'en i merai ; le roi ne doit pas l'igno En lisant les papiers publics, pe jours avant le 10 Août, elle y vit le courage d'un jeune homme était mort en défendant le dra qu'il portait, et en criant : *Viv nation !* " Ah le brave enfant ! la reine ; quel bonheur pour no de pareils hommes eussent touj crié *vive le roi !*"

Dans tout ce que j'ai rapp jusqu'ici de la plus infortunée femmes et des reines, ceux qu vécurent pas près d'elle, ceux q connurent mal, la plupart des ét gers surtout, prévenus par d'infâ libelles, pourront penser que j'ai devoir sacrifier la vérité à la re naissance. Heureusement qu'il e encore des témoins irrécusables je puis attester ; ils diront si ce j'ai vu, si ce que j'ai entendu leur raît faux ou invraisemblable.

(Il faut ici mettre un terme à extraits ; mais, après ces détails ne forment qu'une bien petite p de l'intéressant ouvrage de M Campan nous ne pouvons nous en cher de faire une observation su conduite atroce des Parisiens.

Nous en appelons à tout lec impartial, quels que soient ses p cipes politiques, et nous lui den dons de bonne foi si dans le narré dessus il ne croit pas lire plutôt l' toire d'une peuplade de cannib que celle des habitans d'une capi qu'on vante comme le centre de civilisation européenne.)

TRAITÉ DES SECTES RELIGIEUSES

CHEZ LES CHINOIS ET LES TONQUINOIS.

'RAGE dont nous allons faire itre le plan et dont nous don- ; quelques extraits, est écrit en L'auteur paraît très-versé dans naissance des langues et de la ture chinoises, et des idiomes res usités dans la Cochinchine 'onquin. Ce traité contient une ude de détails et de renseigne- fort intéressans et entièrement Ils font vivement regretter travail aussi important soit inédit. Nous empruntons à une tion française manuscrite, les morceaux que nous insérons Nous pensons qu'ils suffiront aire concevoir une opinion très- geuse de cet ouvrage, dont la tion est entièrement achevée, pourrait dès à présent être livré pression.

voit à la fin de la préface de l'au- drien de Sainte-Thècle, que ce été terminé dans le mois de nbre de l'an 1750, dans l'année e *Canh-ngu*, par les Tonqui- a onzième du roi *Le-canh-hung*.

it du Chapitre II. §. VI. *de sprit tutélaire appelé Thang- ng.*

ettrés et les autres adorent tous t protecteur et gouverneur du u ou du bourg qu'ils habitent, nomment communément *thanh-* , en Chine *ching-hoâng*. C'est s souvent un homme qui, par rvices a été élevé à cette dignité nérité d'être considéré et adoré e l'esprit protecteur et tutélaire u. C'est pourtant aussi quel- s un homme célèbre par son im- un animal ou une chose ina- que quelque événement fait re par les habitans pour l'esprit ire de leur village. Ce qui est nement bien ridicule ou plutôt bien déplorable. C'est ainsi que dans quelques bourgs on adore l'esprit d'un tigre et souvent, plusieurs jours avant celui du sacrifice, on se sasit en secret de quelque pauvre qu'on tue ensuite au jour fixé, pour offrir sa chair à l'esprit, parce que les tigres tuent les hommes, les déchirent et les dévorent. Il y en a d'autres qui adorent l'esprit d'un chien ; et, comme les chiens, se nourrissent d'excrémens humains, on renferme dans un vase ceux que rend le matin un homme qui a jeûné la veille pour cet effet, et on les offre à l'esprit avec d'autres mets. On trouve un grand nombre d'autres esprits de même genre que ne sauraient imaginer ceux qui n'habitent pas dans ces contrées.

Tous les esprits tutélaires qui sont décorés de quelque grade, ainsi qu'on le verra plus bas, ont une chapelle particulière nommée *Mieu* ; mais ceux qui n'ont aucun grade et qui ne portent que le nom de *thang-hoang*, n'ont ordinairement pas de chapelle ; ils ont seulement dans la maison commune un lieu qui leur est consacré et qui le plus souvent est orné de ciselures. Cependant ceux des esprits qui sont gradués, ainsi que ceux qui ne le sont pas, ont quelque part une tablette dorée sur laquelle est écrit en caractères d'argent leur nom avec ces deux mots *Dai-breong*, qui signifient *grand gouverneur*. De chaque côté de la tablette s'avancent deux espèces de bras, et à son sommet se voit un visage grossièrement représenté, dans le milieu duquel est un miroir. Dans d'autres endroits même cette tablette est recouverte de vêtemens.

L'origine de ces esprits tutélaires se tire de ce que, au commencement, du règne de la famille *Ten*, qui monta sur le trône environ l'an 270 de

J.-C., l'empereur fit élever dans son royaume un seul temple en l'honneur de l'esprit céleste gardien du royaume où il plaça une tablette avec cette inscription : *Thanh hoang tang vi ;* c'est-à-dire, *siége de l'esprit qui gouverne la ville.* Cela est rapporté dans le livre chrétien *Van lam quang*, en ces termes : *Dai minh tru cuoc u nhat xien tu bach nien tien van dang ten ki linh cuoc tru toc nhat tu di su thu cuoc thien than di tu thu de vu ban biet thanh hoang than vi.* Mais la chose me paraît douteuse, tant parce qu'elle n'est point dans l'histoire chinoise, que parce que les Chinois n'entendent pas par le mot de *thien than*, un ange ou un esprit doué d'intelligence, mais seulement la vertu intrinsèque du ciel inhérente au ciel même, et celle du soleil, de la lune et des étoiles, qui leur sont pareillement inhérentes, comme on l'a vu dans ce que nous avons dit chap. I, § 2. Ce qu'il y a de certain, c'est que les esprits tutélaires des lieux, tels que les adorent les Chinois et les Annamites, ont été imaginés par les démons pour les opposer aux anges gardiens et aux saints patrons locaux que la sainte église révère

Trois fois au moins dans le courant de l'année les communautés offrent un sacrifice à ces esprits gouverneurs et protecteurs locaux, savoir, dans les premiers jours du premier mois, et celui-là est appelé par quelques-uns *ki-yen, prière de tranquillité ;* on fait cette prière au roi suprême plutôt qu'à l'esprit tutélaire, nous en avons parlé dans l'art. premier, au 10e. mois, et ce sacrifice est vulgairement nommé *Com vua, offrandes des prémices ;* et au 11e. mois ; ce dernier est nommé *Ki-phuc, prière de bonheur.* Il faut joindre à ces trois sacrifices la simple offrande de mets qui se fait ailleurs à la fin du dernier mois, en action de grâce des bienfaits qu'on a reçus dans l'année. De plus, quand une bourgade est ravagée par quelque maladie, ou bien éprouve quelque malheur, la communauté fait à l'esprit tutélaire un sacrifice qu'on appelle *Tuo ach, éloignement du malheur.* On lui sacrifie encore quand on manque de pluie pour l'agriculture ou la moisson, et cela s'appelle *dao-vu, prière pour la pluie.* Il y a encore d'autres sacrifices qui se font dans les bourgades les plus riches, à la volonté des chefs de ces bourgades ou des communes ; plus ceux-ci sont livrés à la bonne chère et aux plaisirs, plus ils font multiplier les sacrifices aux frais communs, plutôt pour plaire à leur estomac que pour témoigner leur zèle à l'esprit tutélaire.

En outre, presque tous les ans, à moins que la disette ne s'y oppose, au 1er., au 3e., au 9e., ou au 11e mois, on exécute une solennité de chants qui se prolonge plusieurs jours, et quelquefois un mois. On la fait dans la maison publique de la commune. Ces jours-là, on offre une fois par jour un sacrifice à l'esprit, le matin ou le soir ; mais il n'y a qu'une seule table de mets. Le sacrifice fini, on commence le chant qui se continue toute la nuit ou tout le jour. Les chanteurs chantent quelques louanges en l'honneur de l'esprit, mais ils y mêlent, à la manière des histrions, des obscénités, des plaisanteries ridicules et des traits de satires fort mordans. Ils flattent par-là les oreilles de leurs auditeurs, et en obtiennent en récompense beaucoup d'argent qu'on leur donne volontairement. Pendant ce tems-là les tambours et les autres instrumens résonnent. Ceux qui sont présens se repaissent des mets qui sont sur la table et qui ne sont point du tout offerts en sacrifice, quoique fournis en commun par les habitans de la bourgade. Cette solennité du chant est défendue pendant les trois ans de deuil pour la mort du roi.

On fait encore dans ce tems différens jeux en l'honneur de l'esprit tutélaire : on s'exerce à la lutte, jeu qui s'appelle *danh-vat ;* on se bat avec des bâtons, ce qui s'appelle *danh-tho ;* deux troupes se mêlent, à la manière du *nebulæ lusoriæ*, que

mment *scacio*, et ce jeu
h-co. On frappe de
ne boule de bois pour
l'un côté ou de l'autre;
le *dank-cau*. Celui qui
oire gagne le prix et les
spectateurs.

de l'Esprit Tutélaire.

à l'esprit tutélaire se
cérémonies suivantes:
autel une tablette sur
crit le nom de cet esprit
d'honneur *dai-vuong*;
rand gouverneur. Cette
esprit a un temple par-
st solennellement tirée et
maison publique de la
ans un pavillon fait ex-
ement travaillé. On met
vase avec des bâtons
e table avec du riz cuit,
t une tête entière de bœuf,
lé buffle, ainsi que plu-
de papier doré et argenté,
carré. On place aussi
rès de l'autel, plusieurs
rtes de mets et disposées
rangs. On dépose au
-vis de l'autel, les chairs
dont les membres sont
u'on a tué auparavant sans
aucune autre cérémonie.
au-devant de tout cela une
re pieds, nommée *huong*-
elle on brûle des parfums,
deux cierges allumés ou
nes. Tout cet appareil
lisposé, les notables de la
vêtus d'habits de fêtes,
la maison ou dans la
maîtres de cérémonie se
chaque côté de la table
Le principal officiant se
ilieu devant cette même
rrière lui un certain nom-
ervans.
monde étant placé dans
il lui appartient, l'un des
cérémonie dit à haute
*nh dai vuong, allons au-
grand gouverneur*; et le
principal officiant, les desservans et les autres se prosternent pour recevoir avec respect, à son arrivée, l'esprit qu'ils croient présent dans sa tablette. Ensuite le principal officiant va se laver les mains dans un vase préparé à cet effet, et après les avoir essuyées, il revient au milieu, près de la table *huong-an*; où il fait, à genoux, une libation de vin, élevant la coupe à la hauteur de ses yeux, et la rendant, après en avoir fait l'offrande, à un officiant, qui la porte sur l'autel et la met sur la table, couverte de mets, qui y est préparée. Alors un des plus qualifiés s'approche de la table *huong-an*, et s'agenouillant à côté du principal officiant, qui se met pareillement à genoux, il lit l'offertoire ou la feuille *van-te*. Après cette lecture, le principal officiant s'incline une fois et se prosterne deux. Dans cette feuille, les notables de la bourgade ou de la commune louent l'esprit sur l'excellence de sa nature, sur sa science, son pouvoir et sa protection; 2°. ils lui offrent des mets et le reste des choses qu'on a apportées, le priant de daigner les accepter; 3°. ils le prient de les protéger, d'écarter d'eux tous les maux, de leur accorder la tranquillité et toutes sortes de biens, de manière qu'ils puissent passer leurs jours dans la joie. Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que, entre autres louanges qu'ils donnent à l'esprit, ils parlent du respect et de l'obéissance qu'il porte au roi, dans ces termes: *Thuong huong kham, phuong, de dinh*. Effectivement, ils croient que tous les esprits sont sujets du roi, puisqu'il les fait monter en grade et les fait adorer dans son royaume, comme nous le dirons bientôt.

Après que l'offertoire a été récité de cette manière, le principal officiant fait une seconde et une troisième fois une libation semblable à la première, et un autre desservant porte les coupes de vin à l'autel et les pose sur la table de mets. Enfin, le maître des cérémonies avertit de rendre grâce à l'esprit et de se retirer, en disant tie-

than, et aussitôt l'officiant et les desservans, avec les autres assistans, se prosternent quatre fois, et témoignent leur reconnaissance à l'esprit qui s'éloigne ; puis tous dînent ensemble des offrandes qui ont été préparées aux frais de la bourgade ou de la ville.

§. VII.—*De la Cérémonie* Tao khoa bat than ; *c'est-à-dire de l'Examen et de l'Elévation des Esprits en Grade.*

Parmi les esprits, patrons des lieux, il y en a plusieurs qui ont reçu un grade par un diplôme royal, et ces grades sont au nombre de trois, le plus élevé, le moyen et le plus bas ; d'après cela on les appelle *Thuong dang*, *Tru dang* ou *Ha dang-than*. Les esprits sont élevés à ces grades, d'après un examen public, qui se fait avec les cérémonies suivantes : dans une enceinte située dans un endroit de la ville désigné pour cet objet, on élève un autel à tous les *than (chin)*, qui doivent être examinés, et sur cet autel on met en écrit les noms de tous ceux qu'on appelle *than*. On amène près de l'enceinte autant de buffles qu'il y a de *than* à examiner, et sur chaque buffle est écrit le nom du *than* auquel il appartient. Un officier du premier rang, envoyé par le roi, ordonne au *than*, en l'appelant par son nom propre, de tuer son buffle, s'il veut être avancé en grade. On introduit le buffle dans l'enceinte, et si le *than* qu'on a nommé le tue, on l'élève en dignité par un diplôme royal, dans lequel on loue son mérite, et on inscrit son nom dans le catalogue où sont rangés tous les esprits gradués. Toute la bourgade dont l'esprit a été nommé protecteur, sort au jour fixé pour venir en grand appareil au-devant de ce diplôme royal, le révère par plusieurs prosternemens, et le transporte dans la maison publique ; on y sacrifie à l'esprit nouvellement promu, on fait un festin après le sacrifice et on se réjouit de différentes manières. Au reste, personne, en ce tems, n'a vu pratiquer cette cérémonie de l'avancement des esprits en grade, et il y a long-tems qu'on ne l'a faite. Tous les esprits qui sont portés dans le catalogue royal, et qui ont reçu quelqu'un des trois degrés que j'ai rapportés ci-dessus, ont un temple particulier appelé *mieu (miao)*, et les magistrats du canton où il est situé y font un sacrifice une fois l'an, ce sont le *Ou-phu*, le *Ou-giao* et le *Ou-huien*, qui font ce sacrifice dans chaque temple de l'esprit gradué situé dans son gouvernement et dans les limites de sa juridiction. Quant aux esprits qui ont été élevés au rang suprême, c'est toujours quelqu'un des magistrats royaux, envoyé par le roi, qui leur sacrifie, et ce magistrat a la prérogative de porter un parasol et de prendre une bannière dans les combats. Il reçoit en outre chaque année, de la main du roi, le buffle jaune de la cérémonie *lap-xuan*, dont nous avons fait plus haut la description. Ceux qui passent devant les temples des esprits du suprême degré, nommés *Thuong-dang than*, sont tenus d'ôter leur bonnet et leurs souliers, et de descendre du filet dans lequel les nobles et les gradués ont coutume de se faire porter. S'ils négligent ces marques de respect, ils encourent une peine. Ce qui vient d'être dit sur la promotion des esprits m'a été écrit presque dans les mêmes termes par le vénérable martyr, le P. François Gil de Federich, que j'avais consulté sur ce sujet pendant sa captivité dans la ville. Enfin, dans cet examen et cet avancement des esprits, brille l'extrême finesse du démon ; car, en inventant cet usage d'examiner les esprits, de les élever en grade, et de mettre leurs noms dans un catalogue, il a voulu singer la sainte église qui, après un examen préalable, accorde le titre de *saints* ou de *bienheureux*, aux hommes célèbres par leur piété et leur vertu, et les place ensuite sur la liste des bienheureux ou des saints.

ZUNILDA.

NOUVELLE SUÉDOISE.

(*Suite, voyez le dernier Numéro, page* 164.)

pendant, après sa prière, Zu- était restée sur le tombeau de ère, muette de douleur, absorbée un saint recueillement. Un confus se fait entendre; l'air lit de cris d'allégresse. Des pastorales se mêlent aux cris de e; les noms de Zunilda, d'Elerz épétés par les échos des vallons; pprochent: bientôt on distingue les voix.

! Zunilda, bonne Zunilda! tu es si chère! Tous les habitans illage sont heureux d'avance du que tu vas goûter. Ils te ramè- on amant en triomphe. Le sort ecté ta félicité; un autre que rt pour les camps. Zunilda se avec précipitation; elle n'ose croire à son bonheur; elle une oreille attentive, un doux ssement l'avertit qu'elle ne se e pas. Elle se précipite à l'en- de l'enceinte. Elle est dans les d'Elerz, dont l'ivresse ne peut se arer qu'à la sienne.

loux moment, les paroles meurent eurs lèvres; les larmes sont dans yeux, et les mouillent sans se dre! On les entoure, on les em- e, chacun veut leur témoigner sa Ils passent tour à tour dans bras ouverts pour les recevoir. près ce premier moment d'ivresse, 'achemine vers leur demeure. autbois, les chalumeaux les ac- agnent. A chaque pas, ils sont és par une nouvelle offrande. apporte un jeune agneau, l'au- u miel des montagnes. Ici, c'est hasseur qui dépose aux pieds de da le fruit de son adresse; plus un enfant lui apporte l'oiseau lant qu'il a pris. Le chemin onché de fleurs; l'air, rempli lamations joyeuses. La vieillesse, nce, la jeunesse, tout se mêle à oux transports qui s'augmentent communiquant.

e manque-t-il à tant d'hommages? La présence de Florvel, qui venait de se rapprocher, mais qui se tenait seul à l'écart. Un pouvoir inconnu l'empêchait de voler dans les bras de ses deux amis. Perdu dans ses réflexions il compare, malgré lui, la douce candeur d'Elerz, de Zunilda, avec le tumulte secret de ses passions.

"Quoi! se disait-il à lui-même, serait-ce là le bonheur? Ai-je été jusqu'à présent dans l'erreur? Est-il vraiment quelques femmes incapables de légèreté, et qui puissent aimer sans partage, qui soient à l'abri de toute séduction? S'il en est une, c'est Zunilda, et un autre la possède! Quel moyen, quel secret a-t-il employé pour enflammer son âme? Ah! sans doute, son art consiste à n'en point avoir! Simple, naturel comme elle, il lui plaît par ce seul point de ressemblance. Abandonnons tous ces moyens d'adresse, qui sont perdus auprès de Zunilda. Qu'Elerz soit mon modèle. Je saisirai sans peine cette nuance de simplicité, il est plus aisé d'oublier l'art que de savoir s'en servir."

Florvel ne tarda pas à exécuter son projet. C'est peu de changer de formes et de langage; il adopte un autre habillement. Ses cheveux blonds, et toujours parfumés, tombent en boucles naturelles sur son front. Cette grâce recherchée, que l'on remarque dans sa personne, est abandonnée pour le maintien rustique des habitans des montagnes.

Il faut en convenir cependant, c'est cette nature que Florvel a le plus de peine à deviner. Sous cet extérieur factice, on reconnaît l'homme du monde déguisé.

Près de Zunilda, ne trahira-t-il pas encore plus ses desseins par ses discours, qu'il ne rappelle son état par l'élégance de ses manières? Un cœur peu sincère imite plus mal la candeur que le corps façonné par l'art ne peut contrefaire la nature.

On avait craint de perdre Florvel, et son départ ne paraissait que différé. Les deux amans n'osaient même lui parler de ce moment cruel. Que l'on juge de leur étonnement, de leur joie, en voyant Florvel prendre les habits du pays, leur laisser l'espoir qu'il se fixerait près d'eux ! Il était trop adroit pour ne pas chercher à donner un prétexte plausible à ce changement subit.

Il suppose que les troubles qui déchirent sa patrie l'en éloignent ; il ajoute qu'il a appris la triste nouvelle de pertes sensibles à son cœur.

La misantropie, dit-il, s'empare de lui ; il veut renoncer pour long-tems à des lieux qu'il ne peut revoir sans douleur.

Les deux amans s'empressent à le consoler de ses peines supposées ; ils seront tout pour lui ; amis, famille, patrie, ils lui tiendront lieu de tout. Ces tendres expressions, ces mouvemens d'une bonté si naïve auraient dû rendre Florvel à la vertu. Mais non ; son amour-propre est trop en jeu, trop compromis. Il lui sacrifie tout autre sentiment.

D'ailleurs, Florvel pouvait peut-être encore se le dissimuler ; mais il existait au fond de son cœur un attrait profond pour Zunilda, qui ne devait pas tarder à lui faire sentir toute sa puissance.

Plusieurs mois se passent. Florvel, qui jusque là n'avait fait, en quelque sorte, qu'assister aux détails journaliers de la vie des deux amans, y participe lui-même. Il préside aux travaux des champs ; l'aurore le trouve dans la plaine. Les agneaux chéris de Zunilda sont soignés et conduits par lui ; il élève des fleurs difficiles à préserver de la rigueur du climat. C'est avec une douceur extrême qu'il songe que ces fleurs vont naître sous ses mains pour Zunilda.

Ah ! déjà dans ton cœur, Florvel, il s'est fait un changement dont tu ne te doutes pas ! Tu crois rendre tous ces soins par simple calcul à celle que tu désires ; tu les rends par attrait à celle que tu aimes, sans te l'avouer.

C'était une chose piquante, que l'étude particulière de Florvel pour imiter Elerz, pour chercher en lui ce qui plaisait tant à Zunilda. Quel triomphe pour la nature !

Plus matinal que de coutume, un jour Elerz attendait avec Florvel le réveil de Zunilda. Pendant les apprêts d'un déjeuner qu'ils fesaient tous trois avec un égal délice, Florvel, peu content de ses observations, voulut en causant avec son rival, pénétrer les mouvemens de son âme, afin d'en tirer d'utiles lumières pour ses projets.

Voilà quelle fut, à peu près, leur conversation. J'observe que les réponses d'Elerz perdent de leur naïveté par la traduction.

FLORVEL.—Elerz, dites-moi, votre amour pour Zunilda a-t-il été prompt à naître ?

ELERZ.—Aussitôt que je la vis, j'aimai.

FLOR.—Et n'avez-vous pas cherché à vous en défendre ?

EL.—Je ne vous entends pas.

FLOR.—Je demande si vous avez essayé de ne pas l'aimer ?

EL.—Est-ce que cela était possible ? D'ailleurs, pourquoi ?

FLOR.—Dans la crainte qu'elle ne répondît pas à votre tendresse

EL.—Je ne songeai point à *cela*. Aimer, ce n'est pas penser si l'on vous aimera.

FLOR.—Si pourtant elle ne vous avait pas payé de retour, vous auriez été malheureux ?

EL.—Oui ; mais je n'y pensais pas ; je vous l'ai dit.

FLOR.—Et quel moyen preniez-vous pour lui plaire ?

EL.—Je l'aimais. Voilà tout.

FLOR.—Et vous le lui dites tout de suite ?

EL.—Comme je le sentais.

FLOR. Vous espériez bien qu'elle répondrait de même ?

EL.—Je pensais à ce que je lui disais, et non pas à ce qu'elle répondrait.

FLOR.—Pourquoi ?.. Car elle pouvait vous répondre:—*Elerz, je ne vous*

je ne veux pas vous épou-
ıs pouviez donc être inquiet
lon cœur était si plein de
sentais, qu'il n'y avait pas
pour la crainte. On ne
penser à deux choses à la

—De ce moment, vous rêviez
ournée aux choses qui pour-
plaire, aux moyens qui pour-
éduire.
Ion : quand je lui portais
et que je restais près d'elle,
pas pour l'attacher, c'était
e ce que voulait mon cœur.
—Dans toutes les attentions
aviez pour elle, qu'est-ce
ırmait, davantage ?
Tout également; ce que je
e que je lui donnais, ce que
is.
—Elle, de son côté, cher-
ɔtement ce qui pouvait vous

Non, pas plus que moi; sans y
le ne pouvait pas faire autre.
out d'elle est toujours bien.
—Et si quelqu'autre que vous
e ?
)h ! nous sommes beaucoup !
en aise qu'on l'aime.
—Vous ne connaissez donc
ousie ?
Cela ne se peut pas, puis-
aime.
étaient là de leur conversa-
ad Zunilda arriva.. Les ré-
aïves, mais désespérantes
vaient jété Florvel dans une
rêverie. Jamais Zunilda
ı tant d'enjouement. Sans
: la tristesse de Florvel, elle
a de lui avec cette grâce
qui ne la quittait jamais.
ıée est superbe, lui dit-elle :
profiter, j'ai fait préparer
au ; nous suivrons le cours
e rivière qui borde la prairie;
ıit à la métairie d'un ami
:hez qui nous passerons la
Nous voulons le prévenir du
ɔtre mariage qui s'approche.
it Elerz, mon bonheur en
grand quand mes amis le
ıt."

Chaque mot était un coup de poignard pour Florvel ; cependant il parvint à se vaincre. Tous trois s'embarquèrent et s'abandonnèrent au courant. Bientôt le rivage disparut à leurs yeux. Ils étaient placés sur le même banc. Zunilda, entre Elerz et Florvel, avait un bras passé autour du corps de son amant qui la pressait contre son sein. Une main de Zunilda était dans celle de Florvel. " Voilà, dit-elle, voilà comme je voudrais passer toute ma vie." Ce mot livra Florvel à deux sentimens contraires. Tous les feux de l'amour le dévoraient !.... Mais cependant l'expression touchante de l'amitié de Zunilda et d'Elerz lui fesait éprouver une douceur dont il ne pouvait se défendre. Cette jouissance secrète et involontaire le plaçait dans la situation que la délicatesse, les droits de l'hospitalité lui commandaient. Chaque instant, chaque circonstance l'y ramenait ; l'entêtement seul de son amour-propre voulait en vain l'en distraire.

Pendant que la barque emportait rapidement nos voyageurs, leurs yeux jouissaient de mille tableaux charmans et variés.... Les différentes réflexions qui les agitaient, amenèrent un silence que Zunilda rompit la première.

" Florvel, dit-elle, vous savez comme votre voix me plaît. Chantez, je vous en supplie."

Comment refuser Zunilda ? Voilà ce que chanta Florvel.

Cette eau fuit et le tems s'envole
D'une égale rapidité.
Jamais, par notre vœu frivole,
Aucun des deux n'est arrêté ;
Leur cours nous entraînant sans cesse,
Servant ou trompant notre effort,
Pousse avec la même vitesse,
L'un au naufrage, et l'autre au port.

Florvel avait de la peine à être simple, même dans le choix de ses chansons. Le sens figuré ne fut pas entendu tout entier d'Elerz et de Zunilda. Ils chantaient le refrain avec Florvel. Celui-ci continua.

Notre course, dans sa vitesse,
Présente et dérobe à nos yeux
Mille objets qui changent sans cesse
Ce spectacle délicieux
Mais en vain le tableau varie;
Quand l'objet qui plaît vient de fuir,
Ainsi qu'une image chérie,
Il charme encor le souvenir

C'est ainsi qu'un amant bien tendre,
Entouré d'aspects ravissans,
Ne peut rien voir, ne rien entendre
Que l'objet seul de son encens.
Pour lui, dans cette ivresse pure,
Qui le domine chaque jour,
Il n'existe, dans la nature,
Que sa maîtresse et son amour.

Florvel aurait voulu que le voyage fût plus long. Il se trouvait presque heureux, et voyait avec peine le terme de leur navigation : mais la métairie de l'ami d'Elerz n'était qu'à deux lieues de l'habitation de Zunilda.

Norten (ainsi s'appelait cet ami) était lui-même dans sa barque, et se livrait au plaisir de la pêche, quand ses amis arrivèrent vis-à-vis de sa demeure. Avec quelle joie il les reconnut ! Quitter ses filets, s'élancer dans le bateau de Zunilda, fut pour lui l'affaire d'un instant. Florvel, resté dans le bateau, et que Norten n'avait pas aperçu, regardait avec intérêt ce tableau.

Elerz le présenta à Norten : " Voilà un Français que je t'amène, lui dit-il; mais ce n'est point un étranger pour toi, car il est notre ami. Nous vivons avec lui depuis assez long-tems, pour t'assurer qu'il est bon, généreux et digne de ton estime...." Norten n'était pas complimenteur. A ce seul mot, il embrassa Florvel, et lui dit : " Venez, jeune Français; que ma maison soit la vôtre. Je vous y recevrai comme Elerz; je ne puis rien vous dire de plus."

Florvel répondit avec politesse, et Norten, en prenant lui-même les avirons des mains du batelier qui ramait trop lentement au gré de son impatience, il conduisit ses amis dans une petite anse où son jardin aboutissait.

Jamais Florvel ne hasardait, près de Zunilda, un mot trop expressif qui pût découvrir son secret. Mais comme il lui donnait la main pour descendre de la nacelle, un hasard pensa le trahir. Le pied de Zunilda glissa. Il la retint dans ses bras ; et, par la position où ils se trouvaient tous deux, lui sur le rivage, elle encore dans la barque, le vent ayant dérangéla gaze qui crouvrait son sein, ce beau sein, presque découvert, posa un instant sur la bouche de Florvel. Une prude aurait rougi ; mais Zunilda est si pure, qu'elle ne donne aucune importance à ce hasard. Pour Florvel, on juge de ce qu'il éprouva.... Toutefois son ravissement ne le porta qu'à s'écrier avec émotion : *Ah ! Zunilda*.... En même tems, et malgré lui, il la pressa vivement dans ses bras. Zunilda ne vit dans le trouble de son ami que la crainte naturelle de sa chute ; et riant elle-même de cet léger accident, elle courut rejoindre Elerz, et acheva de déconcerter Florvel qu'elle laissa dans une stupeur difficile à exprimer.

" Eh ! venez donc ! lui cria Norten ; que faites-vous seul sur ce rivage ? Nous allons nous mettre à table. Qu'est ce qui vous éloigne de nous ? Allons, gaieté, cordialité. Elerz a raison, vous n'êtes point un étranger pour moi, puisque mes amis vous aiment."

Le repas fut bon, simple et gai : Florvel seul était plus que préoccupé. Au moment des fruits, le bon Norten porta la santé de Zunilda, *A votre bonheur, Zunilda*, s'écria-t-il, en se jetant dans les bras d'Elerz. Il mit une telle expression à ce mouvement, qu'il attira les yeux de Florvel. Ceux de Norten étaient mouillés de larmes. L'attendrissement se répandit dans l'âme des convives; mais Florvel restait dans le silence. " Que ce spectacle ne vous étonne point, Monsieur, lui dit le bon Norten. Mes amis, je n'ai rien de caché pour vous en ce moment, et d'ailleurs, pourquoi dissimulerais-je une chose dont je m'honore, dont le souvenir jette à la fois de la tristesse et de la douceur

na vie? Apprenez que j'aimais da, que je l'aimerai toujours. veu ne peut tourmenter Elerz; connaît et m'estime. J'aperçus ur Zunilda. Ce seul instant icha à elle. Je me fixai dans le ju'elle habitait. Elerz eût le ur de lui plaire. Je dus ren- r mon amour en moi-même, l'ami de mon rival. Malheur, ois malheur à celui qui ne res- pas le choix d'une femme hon- Le plus grand crime est de ier à troubler le bonheur des , surtout celui de deux cœurs parfaits. Eh! d'ailleurs, que on espérer, si ce n'est des trou- our les autres, et des remords oi?....."

ce dernier mot, Florvel, ne pou- lus se contenir, sortit de table uement.

'on se rappelle ce Florvel, si it de succès, méprisant les pas- qu'il excitait, avec la certitude jamais en être atteint! Le voilà, e pouvoir non d'une coquette ielle et adroite, mais d'une personne toute naturelle, boule- de mille agitations, de mille iens contraires.

seul mot de la bouche de Nor- rendu honteux de lui-même. gît d'autant plus de ses efforts, ont été vains. Tout l'odieux conduite se présente à lui; mais aible pour suivre un parti néces- et généreux, l'incertitude ajoute à ses tourmens.

tout ce qu'avait éprouvé Flor- en encore ne l'avait plus frappé dernier événement. Ce hasard, similitude de situation, tout était our l'atterrer. Pour la première il s'avoua ses remords; enfin, ême de tous les regards, il rou- Dans ce moment, Zunilda parut e bosquet où Florvel était assis banc de gazon, la tête appuyée es mains, abîmé dans ses ré- ns. Zunilda se place avec une confiance près de lui, l'inter- le presse. Sa candeur, sa icité le jetèrent dans un embar- ras, dans un étonnement qui lui permirent à peine de proférer un mot.... Il prend la main de Zunilda qui la lui abandonne avec innocence. Ses désirs se rallument; mais cette fille charmante laisse tomber sur lui un regard si serein, si calme, qu'elle lui en impose. Il veut s'arracher à ce pouvoir inconnu, rappeler de coupables idées. Une seconde fois les yeux de Zunilda le rendent à lui-même. Depuis quelque tems il avait cherché à l'imiter, à prendre les apparences de sa candeur naturelle; elle l'y force en ce moment. Un changement subit, mais préparé dès long-tems, sans qu'il s'en doutât, se fait en lui. Cette tendre occupation de Zunilda, l'intérêt naïf avec lequel elle est venue le trouver, lui fait plus d'impression que tous les reproches dont on eût pu l'accabler, si d'autres que lui seul eussent connu l'état de son cœur. O triomphe d'une vertu si simple! Florvel a voulu la corrompre! Il s'épure.

Elerz et Norten parurent tout-à-coup.

"Je le vois, dit Elerz en s'approchant, rien ne distrait notre ami de sa mélancolie. Les plaisirs que nous pouvons lui offrir ne sont pas assez vifs pour l'arracher un moment aux peines que les souvenirs de sa patrie lui causent. Il faut n'avoir pas goûté d'autres jouissances, pour s'attacher à celles-ci.—Vous vous trompez, reprit Florvel avec émotion. Je crois être sûr à présent que, plus les plaisirs seront innocens et purs, plus j'en jouirai. On apprend près de vous et de Zunilda à devenir meilleur. Vous êtes faits tous deux pour produire de grands changemens sur les âmes; et le spectacle de votre bonheur....."

En ce moment, Florvel regardait Zunilda. Il n'eut pas la force d'achever.....Heureusement l'excellent Norten poursuivait, en répétant avec chaleur: "Oui, le spectacle de leur bonheur est à la fois un tableau touchant et une leçon."

Norten parlait avec éloquence et sensibilité. Il fit une peinture si vive de la réunion de trois êtres que l'a-

mour et l'amitié rapprochent, que Florvel, (attendri peut-être pour la première fois de sa vie), versa quelques larmes qu'il cacha. Cependant la journée s'avançait; on se sépara, mais avec la promesse formelle de Norten, qu'il viendrait chez Zunilda le jour de sa noce. Les trois amis retournèrent à leur demeure.

Pendant le voyage, Florvel fut plus calme. Il cherchait à s'étourdir lui-même : il essaya d'être gai ; mais bientôt il retomba malgré lui dans une rêverie profonde.

Sa nuit fut loin d'être tranquille. L'excès de l'accablement seul ferma sa paupière un moment. Mais que son réveil fut pénible ! Jusqu'ici sa position avait été supportable par l'agitation même, et par l'espoir coupable qui renaissait de l'inutilité de ses efforts. Mais ce n'est plus ce tourment de la résistance de Zunilda, contre lequel il luttait sans cesse. Il a renoncé à des projets qui, même dans leurs chimères, berçaient et consolaient son cœur. Ses yeux sont ouverts ; une lumière affreuse vient l'éclairer. C'est peu de sentir des remords. Il n'est devenu sensible que pour un objet au monde, pour Zunilda ; il retrouve en lui la même indifférence, le même dédain pour tout ce qui existe, hors pour Zunilda. Près d'elle, il faut abjurer jusqu'à l'espérance ! Quel sera maintenant l'intérêt de sa vie ? Le vide de son âme le tue ; il ne croyait point à l'amour, et ne l'a connu que pour son supplice. Ah ! combien le sage Norten lui paraît digne d'envie ! Le courage donne à Florvel la force du sacrifice, mais non la pureté nécessaire pour en jouir. Qu'on ne s'y trompe point ; ce courage naissait plus, chez Florvel, de l'amour-propre que de la vertu. Il se retrouvait encore dans le parti qu'il prenait d'abandonner de vains projets. Cet amour-propre indomptable soutint encore quelque tems la force de cet insensé.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels il crut qu'il vaincrait son sentiment qu'il ne s'avouait pas encore comme une passion violente. Il pensa qu'il soutiendrait le spectacle toujours renouvelé des amours d'Elerz et de Zunilda. L'horrible contrainte qu'il s'imposait et la violence de ses combats détruisaient chaque jour sa santé ; mais il s'abusait, ou feignait de s'abuser toujours, jusqu'au moment où un événement inattendu lui découvrit son âme toute entière.

Les bois les plus profonds et les plus solitaires étaient ceux qu'il cherchait de préférence ; et là, des larmes dévorantes, des remords, tous les déchiremens d'une âme brisée par une passion sans espoir, usaient et consumaient sa vie. Pourquoi ne quittait-il pas un pays si fatal à son repos ? C'est que là finissait son courage ; et quand des jours entiers s'étaient passés dans d'horribles tourmens, il retrouvait encore quelque charme à rentrer sous le toit de Zunilda, de cette Zunilda qu'il avait vue d'abord avec tant d'indifférence, dont il crut la défaite si facile, et qui, par degrés, était devenue l'arbitre de sa vie. Au moins, dans les courts instans qu'il passait avec Elerz, avec Zunilda, s'il était malheureux, sa douleur conservait encore quelque délicatesse. Il ne s'y mêlait pas de ces mouvemens de rage secrète contre celui qu'on lui préférait. Il regardait plus en lui la source du bonheur de Zunilda que la cause de son propre désespoir. En un mot, il ne voyait plus l'ami ; mais il ne voyait pas encore entièrement le rival. Son malheur approchait du point où il ne pourrait plus le supporter. Telle est la nature des malheurs sans remède ; à chaque instant ils s'aggravent au point de nous anéantir.

Florvel sans repos, sans sommeil, était exténué de langueur et d'abattement. Ses amis, désespérés de son état, gémissaient tous deux d'en ignorer la cause. Le malheur de la connaître aurait empoisonné leur félicité.

Florvel eût été moins à plaindre, s'il eût pu répandre des pleurs ; mais ses yeux, brûlés par une douleur im-

nte, ne trouvaient plus de
. Un jour, seul, comme à son
ire, dans une forêt voisine, il
ocha d'un rocher qui dominait
is et la plaine; et, dans le dé-
son chagrin, il écrivit ces pa-
ur un arbre qui lui servait d'ap-

our mourir que la fleur vient de naître.
x du jour vont perdre leur chaleur.
de moi je vois tout disparaître,
e détruit; je garde ma douleur.

s qui fait ajoute à mes alarmes,
t mes maux, loin de les effacer;
ibles yeux ont tant versé de larmes,
n'ai plus de larmes à verser.

ffrais moins quand je pleurais encore;
iste cœur brûlait de moins de feux.
Amour, ta victime t'implore:
moi mes pleurs, seul bien des malheureux.

rès avoir tracé ces vers, il s'as-
la pointe du rocher. Trop
upé de ses maux, il ne voyait
orage affreux qui se préparait.
ue lui paraissait le bouleverse-
des élémens, auprès du tumulte
n cœur et du trouble de ses

Déjà le tonnerre grondait, la
tombait à flots pressés, et Flor-
avait pas quitté la même atti-

Un éclair brillant et rapide
frapper ses regards. A sa
que découvre-t-il? Sur le bord
torrent voisin, Zunilda trem-
, dans les bras d'Elerz, sur-
par l'orage. Son amant l'a pla-
us un chêne hospitalier; elle se
contre le sein d'Elerz, elle vou-
'y cacher toute entière. L'a-
et la crainte se peignent tour à
ans ses mouvemens.
spectacle affreux pour Florvel!
vait connu que la douleur; à
s'avouait-il sa jalousie. Ce ma-
la développe, et la tourne en
Elerz même lui devient odieux;
ette lumière fugitive a disparu,

les ombres la remplacent. Florvel voudrait les percer pour revoir encore ce tableau fatal qui le désespère, et que son ardente imagination rend plus cruel pour lui. Il se précipite vers le torrent qui le sépare des deux amans; sa raison se perd. Son égarement est tel, que, sans cet obstacle peut-être, il s'élancerait entre eux deux pour essayer de les désunir.

Florvel tombe sur les bords du torrent. L'orage augmente et gronde sur sa tête; mais il ne sent rien, il n'entend rien: il a perdu l'usage de ses sens. La nuit entière se passe. L'aurore vient de renaître, le calme est rétabli dans la nature, mais non dans l'âme de Florvel. Les rayons du soleil frappent ses yeux, le rappellent à la lumière, c'est-à-dire au désespoir. Son premier regard se porte encore vers l'endroit où il a vu les deux amans; mais il ne le reconnaît plus. Il se traîne sur la pointe du rocher, et de là, bientôt il retrouve, et l'arbre, et la place où Zunilda s'était réfugiée dans les bras d'Elerz. Toutes les angoisses de la jalousie le dévorent. Pour comble de peine, les sons d'une musique champêtre se font entendre au loin. Le soleil dans sa hauteur, éclaire toute la plaine. Dans le bourg et l'habitation de Zunilda, les préparatifs d'une fête s'offrent aux yeux de Florvel. O souvenir affreux! il se rappelle que ce jour est celui qu'on a fixé depuis long-temps pour l'hymen d'Elerz et de sa maîtresse. Ce dernier coup décide le sort de l'infortuné Florvel.

" C'en est fait, s'écrie-t-il avec un accent douloureux. Elerz, Zunilda, et vous, lieux sinistres, que je n'ai connus que dans un jour de malheur, je vous fuis. Je ne vous reverrai plus; j'abandonne pour jamais une contrée fatale où le désespoir m'attendait! "

En achevant ces mots, il veut s'éloigner, ses forces s'y refusent; il retombe à la place où sa faiblesse l'arrête malgré lui. Hélas! c'est à cette même place, qu'un an auparavant, heureux, tranquille, il examinait le

spectacle imposant de la fonte des neiges et du retour subit du printems. Le printems va renaître encore, et c'est cette saison qu'Elerz et Zunilda ont choisie pour serrer leurs nœuds.

" Infortuné ! s'écrie Florvel ; la nature va s'embellir, et mon âme se plonger dans un deuil éternel!...Châtiment horrible de mon immoralité passée ! Je l'ai bien méritée ! Je vais fuir ; mais j'emporte avec moi le trait empoisonné qui doit terminer mes jours." Cette dernière pensée enlève Florvel à toute espérance, et rapproche tout à coup ses idées du ciel, seul asile des malheureux ! Involontairement il se prosterne. Tout à l'heure, il murmurait ; il prie. Ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse à l'être consolateur. Il apaise les souffrances qu'il ne finit pas, ou donne une force secrète pour les supporter.

La prière de Florvel fut d'autant plus fervente, qu'elle lui fut subitement inspirée par le dernier degré de la douleur et du découragement. L'effet en fut prompt. Naguère dévoré de jalousie, agité de mouvemens de haine contre Elerz, contre celui qui l'avait comblé de soins et d'amitiés, sentant à la fois et des remords affreux, et des regrets coupables, de n'avoir pas réussi dans ses criminels desseins : tel était Florvel, vil jouet des passions, et livré sans frein au désordre de sa tête et de son cœur. Maintenant des idées morales et religieuses ont élevé son âme. Il s'apaise ; il rougit de lui-même ; mais ses remords ont plus de douceur que d'amertume. Il se voit toujours le plus malheureux des hommes ; mais il trouve de la force contre sa douleur. Il renaît au courage, à cette dignité d'homme, dont un lâche abattement l'avait dégradé. Son cœur, épuré par cette extase sublime, devient capable de tous les sacrifices.

Dieu puissant, dit-il, ô toi dont le malheur me rapproche, ô toi qui m'accables pour m'éprouver, je te méconnus toute ma vie ! Un seul instant me rend à toi, et tu me sauves de moi-même ! A quels secours profanes pourrai-je recourir ? Que sont les chagrins qui me dévorent auprès du néant dont tu me préserves ? Mon âme m'échappait ; tu me la rends. Digne à présent de me gouverner, je puis suivre les mouvemens que tu m'inspires, et dont je me glorifie. C'est trop peu de me résigner à mon sort ; *je te demande le bonheur d'Elerz et de Zunilda.*"

A l'instant où il prononçait ces derniers mots avec une sorte de solennité, l'harmonie champêtre approchait. Les jeunes époux, suivis des habitans de la vallée, s'avancent vers le lieu où l'on doit les unir ; et leurs cantiques montaient au ciel, en se mêlant aux vœux de Florvel, pour le bonheur d'Elerz et de Zunilda.

L'autel était à peu de distance du rocher. Florvel descend dans la vallée, se montre aux époux, qui jettent un cri de joie en le voyant. Inquiets de son absence, ils avaient retardé l'instant de leur hymen, dans le vain espoir de le voir revenir ; enfin, ils marchaient tristement à l'autel, quand il vint mettre le comble à leurs vœux.

Cependant la cérémonie commence. Des sons religieux annoncent l'instant *du serment des époux.* Ils le prononcent, et le ministre les unit.

Florvel sent alors que son courage l'abandonne ; ses genoux fléchissent, ses yeux se couvrent d'un nuage ; il fait d'inutiles efforts pour se soutenir, et va tomber aux pieds de l'autel.

L'effroi est général ; on s'empresse pour le secourir. Elerz et Zunilda ne s'en rapportent qu'à leur tendre intérêt pour prendre soin de lui. Au bout de quelques heures, il rouvre les yeux, et se trouve chez Zunilda, dans les bras de ses amis. Les expressions de sa reconnaissance prennent un caractère de sévérité qui les rassure. Le voyant mieux et plus calme, cette tranquillité leur rappela leur bonheur. Le soir vient les séparer de leur ami ; ils peuvent enfin se livrer, sans trouble, à tout l'excès de leur félicité. Quelle nuit pour Florvel ! Mais quelle différence de son état à

de la veille ! il a résolu de sai- moment pour quitter des lieux ıi furent si chers ; il emploie les s qui s'écoulent aux préparatifs saires, et, près de s'arracher de tranquille demeure, il adresse lettre à Elerz et à Zunilda.

Adieu, mon ami ; adieu, chère et ble Zunilda ! le sort ne m'avait estiné au bonheur de finir mes près de vous ; je suis né pour ages de la vie ; vous n'en méri- ıe les douceurs. Regrettez-moi uefois, mais ne me plaignez pas. ı les chagrins qui me consument, ıêle un bonheur que je vous dois. ertus simples, votre innocence ont pénétré mon âme. Vous ıt, sensible et pure Zunilda, vous z fait abjurer de trop funestes s. Par vous, je vois enfin qu'il xister sur la terre *une femme our le bonheur d'un seul et ıration de tous.* Je vous dois encore plus, mes amis ; vous m'avez rapproché d'un être qui me donne la force nécessaire pour soutenir une séparation éternelle.

" Adieu ! quand vous lirez cette lettre, je serai déjà loin d'un lieu chéri qui ne sortira jamais de mon souvenir."

FLORVEL.

Quand Elerz et Zunilda apprirent, par cet écrit, le départ de leur ami, ils sentirent la peine la plus vive ; mais du moins la délicatesse de Florvel leur ayant caché la cause de son chagrin, leur bonheur ne fut troublé que par le regret de son absence.

Quant à lui, revenu en France, il se retira dans une de ses terres, où, livré à une profonde mélancolie, il ne trouvait quelques douceurs qu'en pratiquant les vertus, dont Elerz et Zunilda lui avaient donné l'exemple.

OTICE SUR LA RÉPUBLIQUE D'ANDORRE.

'lacée au milieu des Pyrénées, entre la France et l'Espagne.

vu récemment, dans presque es journaux, que les armées utionnelles et les insurgés gne ont tour à tour respecté, urs succès et dans leurs revers, llée neutre, située au milieu Pyrénées. L'existence d'une ique indépendante entre la et l'Espagne, restée jusqu'à ce ıt presque inaperçue, est un gulier, quoique très-authenti- Des événemens importans ttiré les regards sur cette con- ious croyons pouvoir placer s yeux de nos lecteurs l'extrait *Statistique du département de ge*, par M. Mercadier, autrefois ur en chef de ce département ; ait contient les renseignemens s complets qui existent sur la *lique d'Andorre.* Nous y avons quelques particularités re- s par un de nos collaborateurs, ait une excursion dans cette partie des Pyrénées françaises qui entoure le pays d'Andorre.

L'ANDORRE, où la langue vulgaire est le catalan, est un pays neutre, situé sur le penchant méridional de la chaîne des Pyrénées qui sert de limite à la France. La plupart des géographes l'ont néanmoins comprise dans le pays de Foix, auquel, en effet, elle n'était pas entièrement étrangère, comme on le verra ci-après.

Cette contrée, dont l'étendue n'est qu'à très-peu près la neuvième partie de celle du département de l'Ariége, forme une petite république, comprenant les six communautés de Canillo, d'Encamp, d'Ordino, de la Massane, d'Andorre-la-Vieille et de Saint-Julien, et un grand nombre de villages ou de hameaux tous dépendans de l'évêché d'Urgel, quant à la juridiction spirituelle. Le village d'Andorre-la-Vieille, d'où la vallée tire

son nom, est le chef-lieu, et vraisemblablement c'est un des plus anciens. C'est là que s'assemble le conseil-général de la vallée, composé de vingt-quatre membres à vie, dont quatre de chaque communauté. Lorsqu'il vient à en manquer un, par mort ou autrement, le conseil lui nomme un successeur parmi les habitans de sa communauté qui ont été fonctionnaires publics. Ce conseil-général a deux syndics, qu'il nomme lui-même, qui convoquent les assemblées et qui gèrent les affaires publiques.

Avant la révolution française, le tribunal criminel était composé de deux juges appelés *Viguiers*, nommés l'un par le roi de France, l'autre par l'évêque d'Urgel, et auxquels étaient joints six habitans de la vallée, nommés par le conseil-général pour juger ensemble en premier et dernier ressort les affaires criminelles. Ce tribunal était appelé *las cortès*. Chaque viguier nommait un *bayle* sur une liste de six habitans qui lui était donnée par le conseil-général. Chaque bayle jugeait les affaires civiles en premier ressort, et l'on pouvait s'adresser indifféremment à l'un ou à l'autre. Ces affaires étaient portées par appel devant un juge à vie, nommé alternativement par le roi de France et par l'évêque d'Urgel, et qui jugeait en second ressort. Ces mêmes affaires pouvaient encore être portées devant un troisième tribunal pour être jugées en dernier ressort. C'était au grand-conseil du roi de France ou à quelque conseil de l'évêque d'Urgel, suivant que c'était ce roi ou cet évêque qui avait nommé le juge qui les avait jugées en second ressort.

Ce pays avait des lois particulières, notamment pour les successions. Les aînés emportaient presque tout, et il ne restait que peu de chose aux cadets.

La police était exercée par deux *consuls* dans chaque communauté, qui étaient nommés par le conseil-général, et changés tous les deux ans.

Le pays d'Andorre est extrêmement montagneux, et la plupart de ses montagnes sont couvertes de forêts de pins. Il est d'ailleurs peu fertile et hérissé de rochers. Il est arrosé par plusieurs rivières qui y prennent leurs sources, parmi lesquelles l'Embalire, qui est la principale, reçoit toutes les autres et entre ensuite en Espagne, où elle va se jeter dans la Sègre. On y trouve une minière de fer, située à Ransol, communauté de Canillo, et quatre forges placées à Encamp, aux Caldes, à Ordino, et dans le territoire de la même communauté au hameau de Serrat. On tire la mine pour ces forges de la minière de Ransol, de celle de la Serrère, placée au pied du pic du même nom dans le département de l'Ariége, au-delà d'une des sources de la rivière d'Aston, commune des Cabannes, et enfin de celle de la montagne de Puymaurin, dans la vallée de Carol, département des Pyrénées-Orientales. Le hameau des Caldes est encore remarquable par des eaux thermales qui y naissent en abondance.

Les habitans de l'Andorre n'ont presque pas de terres labourables, mais beaucoup de bétail et de prairies ou de pâturages. C'est, en général, un peuple pasteur. Il payait quatre cent quatre-vingts francs par an à l'évêque d'Urgel, et le double au pays de Foix. Il avait le droit de tirer, tous les ans, de ce dernier pays dix-huit cents charges de seigle, pesant vingt-un mille six cents myriagrammes et une certaine quantité de bestiaux de toute espèce ; comme aussi d'y porter et d'en extraire, sans payer aucun droit, toutes les marchandises non prohibées, de même que les produits des mines.

Il envoyait, tous les ans, le Dimanche avant la Saint-Jean, trois membres du conseil-général en députation au village de Siguer en France, où ils prêtaient, entre les mains de la municipalité, le serment d'être fidèles au roi de France. Ils promettaient aussi de ne rien entreprendre contre les intérêts de la communauté, de l'avertir en

guerre, et de faire héberger pour
gent dans la vallée d'Andorre les
is du village qui seraient dans le
voyager. Trois de ces habitans
és par le maire, fesaient aux dé-
serment qui renfermait de sem-
s promesses; puis, ils jouaient
ble une partie de quilles, et
qui la perdaient payaient un
, ou quinze litres de vin, qu'on
sur la place publique. On re-
e que les Andorrans n'ont jamais
la partie. On leur donnait un
le soir de leur arrivée, et deux
emain. Les mêmes cérémonies
t lieu dans le village de Miglos;
ce qui paraîtra plus singulier,
bitans des villages espagnols
s, d'Arreu et de Tor envoyaient,
près aux mêmes époques, des
s au village de Vicdessos, où
ient un pareil serment, et où ils
reçus à-peu-près de la même
e, avec cette différence qu'on
ait pas aux quilles, qu'on ne
t qu'un souper que les Espa-
payaient pour treize personnes,
se fesait à l'auberge; que les
s et les officiers municipaux
t ensuite le tour du village en
t, qu'ils revenaient à l'au-
aire une collation quoique après
; que l'on continuait encore les
pendant quelque tems, et
n chacun se retirait. Ces
et d'autres semblables, sur
s nous ne nous arrêterons pas,
ent bien la simplicité des an-
ems.

Andorrans ne payaient point
sitions : ils affermaient les mon-
pour y faire paître leur bétail
roduit des fermes leur suffisait
ayer toutes leurs charges. Leur
, leur police et leurs finances
, pour le maintien du bon
sous la surveillance de l'inten-
e Perpignan.

se gouvernent aujourd'hui,
autrefois : mais, par un effet
évolution, ils sont devenus in-
lans de la France; et dès 1790,
nistration départementale refusa
voir leur contribution de neuf cent soixante francs, qu'elle regarda comme un droit féodal, et ne leur accorda plus la faculté de venir chercher des grains dans le département. La France ne leur donne, ni viguier, ni juge civil; leurs affaires publiques ne sont plus surveillées par aucun de ses magistrats; leurs différends particuliers ne sont plus portés par appel à aucun de ses tribunaux, et ils n'envoient plus de députés à Miglos ni à Siguer.

L'Andorre était autrefois une dépendance de la vicomté de Castelbon, ou du pays d'Urgelet qui fesait partie du diocèse d'Urgel*. L'évêque de ce diocèse et le comte de Foix la possédaient par indivis, et ses usages tirent en partie leur origine de la décision donnée le 8 Septembre 1278 par six arbitres, qui termina les différends qu'avait Roger-Bernard, IXe comte de Foix, avec Pierre, évêque d'Urgel. La sentence arbitrale fut rendue en présence de Pierre, roi d'Aragon, qui en garantit l'exécution. Il en résultait que l'évêque et le comte pourraient retirer, tous les ans, alternativement, une taille de leurs sujets habitans de l'Andorre, laquelle fut illimitée pour le comte, et réduite pour l'évêque à une somme qu'il ne pouvait dépasser et qui fut fixée à quatre mille sols, monnaie du comté de Mergueil; que l'évêque aurait le quart, et le comte les trois quarts des émolumens de la justice qui serait rendue en commun par les viguiers de l'un et de l'autre; que les jugemens de ces viguiers pourraient être portés devant un juge d'appel, qui serait nommé par l'évêque et le comte, et qui jugerait en dernier ressort; et enfin, que les possessions du comte dans la vallée d'Andorre, seraient un fief d'honneur qui ne l'assujettirait qu'à l'hommage envers l'évêque. Le comte et l'évêque depuis cette époque, jouirent de l'Andorre, suivant cette convention, jusqu'à ce que le comté de Foix fut réuni à la couronne de France par

* Voy. l'*Histoire générale du Languedoc*, par Dom Vaissette, T. IV, p. 28, et la *Géographie historique* du même. T. VII, p. 342, édit. in-12.

Henri IV, avec ses droits sur cette vallée.

L'arrondissement de l'Andorre forme une sorte de bassin. Ses limites ne suivent que des pics élevés ou des crêtes de montagnes, excepté en deux endroits peu considérables, l'un au midi vers l'Espagne, au passage de la rivière d'Embalire, qui en est, pour ainsi dire, l'unique porte; l'autre au levant, du côté de la commune de l'Hospitalet, où elles aboutissent dans la source de l'Ariége, pour se confondre avec cette rivière dans une étendue de plus de six mille mètres, et rebrousser ensuite brusquement, en prenant une partie de sa rive gauche, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pic de Porteil pour ne plus quitter les plus hauts sommets des montagnes.

Cette partie de la rive gauche de l'Ariége, qui est appelée la *Soulane* forme une pointe à l'aspect du midi, couverte d'excellens pâturages. Elle est si à portée de la commune de Merens, qu'elle a toujours tenté la cupidité des habitans de cette commune, qui ont tâché de s'en emparer par la force: c'est ce qui a occasionné un procès qu'on a poursuivi pendant long-tems au parlement de Toulouse, et ensuite par-devant des juges d'attribution nommés par le roi et pris dans le conseil souverain de Perpignan, qui jugèrent, vers l'an 1763, en faveur des communes d'Encamp et de Canillo. Néanmoins, les habitans de Merens s'emparent de ce terrain par le fait, ce qui peut donner lieu à de nouvelles discussions.....*

(Rev. Encyclopédique.)

DES SONGES.

En mon gîte, un jour je songeais; car, ainsi que l'a dit le fabuliste:

Et que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe?

L'objet de ma rêverie était précisément les songes; certes la matière en est vaste, car, dans ce monde sublunaire, tout, à peu près, est songe ou mensonge; et certaines gens ont pensé, non sans quelque raison, que notre vie elle-même pourrait bien n'être qu'un songe.

Le plus sage des hommes, Socrate, la regardait comme un mauvais rêve; il est vrai qu'alors il était en prison, et persuadé que notre course sur la terre n'est qu'un voyage périlleux sur une mer orageuse, la mort lui semblait un lieu d'asile et de repos; aussi, peu de tems avant d'avaler la ciguë, il vit en songe une belle femme, qui lui dit: "*Dans trois jours de bon vent tu seras dans le port.*" Trois jours après il mourut.

Les sages anciens et modernes, avec toute leur érudition, ne nous aident guère à sortir de ce doute, et à trouver plus de réalité dans notre existence: Aristote "dit que beaucoup savoir apprend à beaucoup douter."

Pindare appelait l'homme "l'ombre d'un songe."

"Que quitte-t-on, disait Bossuet, en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil sort d'un songe plein d'inquiétude; tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le tems, n'est qu'une ombre de l'être véritable;

---

* Un des derniers viguiers d'Andorre a été M. Pilhes, auteur du *Bienfait anonyme*, comédie en 3 actes et en prose, jouée pour la première fois le 21 août 1784. Il paraît que, depuis 1814, les habitans de l'Andorre, suivant le mouvement imprimé aux pays voisins, pour le rétablissement des anciens usages, ont écrit au ministre de l'intérieur de France, afin de demander la confirmation de leur viguier. Le ministre de l'intérieur, ne sachant d'abord de quoi il s'agissait, consulta son collègue le ministre des affaires étrangères, qui, après avoir fait fouiller ses archives, retrouva tous les titres de suzeraineté de la France. En conséquence, une ordonnance a été rendue, sur le rapport de ce ministre, portant nomination du viguier d'Andorre. Cette ordonnance n'a point été insérée au Bulletin des Lois.

ne commence-t-il d'être qu'il
léjà plus."
ont raison: tout n'est ici bas
sion, et ceux qui s'imaginent
ne rêvent que pendant le som-
pendant ce tems que Plutarque
e le noviciat de la mort, ne
raissent pas se bien connaître
êmes.
ils réfléchissent un peu aux son-
'ils font en veillant; aux songes
nour, de la haine, de la gloire,
gueil, de l'avarice, de l'ambi-
e la peur, de l'envie; ils appren-
ce qu'ils ignorent; ils sauront
dorment et rêvent tout debout.
nous croyant bien éveillés et
d'entendement, nous ressem-
à la femme de Sénèque. Ce
)phe en parle ainsi: " Elle
u la vue subitement. Je vais
aconter une chose incroya-
ais très-vraie; elle ne sait pas
est aveugle: elle demande à
nducteur de la faire déména-
arce qu'on ne voit, dit-elle,
dans sa maison. Nous rions
tte insensée et nous fesons
elle tous les jours."
are qui se prive de tout, cesse-
imer son trésor, s'il n'y voyait
ie source de jouissances fu-
et une sauvegarde contre les
à venir, qu'il redoute sans
car il ne se condamne si long-
u jeûne que par la peur ex-
nte de mourir un jour de

fumée de la gloire enivrerait
oins de gens, si elle ne les
qu'avec des feuilles de lau-
nais ils voient dans l'avenir, la
née appelant autour d'eux,
s trompettes, toutes les jouis-
qui accompagnent la considé-
une foule d'hommes occupés
ervir; la fortune leur ouvrant
es portes de son temple, et de
es plaisirs, et les barrières gê-
des lois s'abaissant au gré de
ntaisies.
our le plus romanesque et qui
es sens avec le plus de dé-
e tarderait pas à disparaître, si
quelqu'accident fâcheux venait à défi-
gurer le visage attaché à l'âme qu'il
idolâtre.

Et l'amitié, ce présent des dieux,
qui, selon Bernard, " serait la vo-
lupté si l'homme avait son innocence,"
comme elle se prodigue à ceux dont
nous avons besoin, comme elle se re-
tire vite loin de ceux qui ne peuvent
plus rien pour notre bien-être! Com-
bien de gens voient le cercle de leurs
amis s'élargir ou se rétrécir comme
celui de leur table.

C'est faute de bien ressasser ces
vérités, qu'il nous arrive dans la vie
tant de mécomptes, et que nous fe-
sons tant de songes, dont le réveil est
prompt et triste.

Nos projets de fortune, de gran-
deur, de pouvoir, de gloire et de féli-
cité, sont les châteaux de cartes de
notre enfance virile.

Comme les enfans, nous nous ex-
tasions sur leur beauté, nous nous
battons avec nos compagnons pour les
étendre, pour les aggrandir, ou pour
les défendre, et comme les enfans,
encore, nous pleurons et nous crions
lorsque l'aile du tems les renverse.

On ne sent jamais mieux la futilité
de ces choses qui nous occupent si
sérieusement, l'inanité de ces impor-
tantes affaires, de ces magnifiques rê-
veries, la petitesse de ces grands in-
térêts, et enfin la rapidité de ces
songes de la vie, qu'en lisant les let-
tres de Cicéron à Atticus, ou celles de
madame de Sévigné.

Ces tableaux fidèles nous transpor-
tent véritablement dans les lieux
qu'ont habités, dans les tems où
ont vécu ces écrivains célèbres.
Grâce à la magie de leur plume, nous
nous trouvons au milieu de Rome
et des partis de César et de Pompée;
à Paris, dans la cour brillante de
Louis XIV; nous vivons avec les Ro-
mains, avec les Français, de ces beaux
siècles; nous assistons à leurs jeux, à
leurs festins, à leurs voyages, à leurs
querelles, à leurs combats; nous par-
tageons leurs opinions, leurs senti-
mens; nous éprouvons leurs craintes,
leurs espérances, leurs plaisirs, leurs

peines ; tout ce mouvement qui les agitait nous entraîne avec eux ; nous les voyons marcher, courir, rire, causer, écrire ; toutes ces nombreuse sociétés sont à nos yeux actives, parlantes, vivantes, animées : nous fermons le livre ; soudain, tout a disparu ; tout s'est évanoui ; tout est mort ; tout n'est que poussière.

Il n'existe plus aucun de ces êtres dont nous admirions l'esprit, la gloire, les talens, les vertus, ni de ceux dont les vices ou les ridicules nous avaient si fortement frappés ; cette grande agitation, produite par tant de passions, de caractères, et d'intérêts différens, a cessé tout-à-coup ; le silence et l'immobilité lui succèdent, et tous ces cœurs si enflammés d'ambition, de haines, d'orgueil, d'amitié, ne battent plus.

La décoration a changé ; le théâtre nous montre une autre scène, d'autres acteurs, d'autres illusions qui ne dureront pas davantage.

N'écartez pas cette idée comme triste et décourageante, méditez-la plutôt comme utile ; ah ! si nous pouvions songer plus souvent à la brièveté de la vie, à la vanité de tout ce qui excite nos passions, à la rapidité des changemens de cette lanterne magique du monde, où nous ne fesons que paraître et passer, on ne nous verrait pas nous diviser, nous combattre, nous tourmenter et nous déchirer pour des hochets de si peu de prix, pour des ombres de si peu de durée.

La folie qui produit chez nous toutes les autres, est celle de l'orgueil ; elle exagère tout, hausse notre petitesse, enfle et dore nos chimères, alonge le tems, grossit nos intérêts, et soufflant sans cesse sur notre cœur comme un ouvrier dans sa forge, change sa chaleur modérée en flamme si forte, qu'il n'y a point de fer qu'on ne puisse, par son moyen, fondre et transfigurer.

La vraie sagesse, la vraie modération ne résiste à cet orgueil qu'en ramenant tous les objets à leur valeur réelle, à leur vraie proportion. Toutes les passions dangereuses s'éteignent dès que la lumière de la vérité nous montre les objets tels qu'ils sont : ces passions ne sont que des rêves : dites-vous bien que vous rêvez, et si vous pouvez parvenir à le croire, vous rirez de votre songe au lieu de vous en tourmenter.

J'aime mieux les rêves des nuits que ceux des veilles ; d'abord ils sont plus courts, secondement ils ne font qu'un mal illusoire ; mais surtout, ce qui les distingue à mes yeux, c'est qu'ils donnent de moins violentes agitations que les autres ; car enfin, la nuit on rêve seul, et le jour on grossit ses visions en se réunissant plusieurs pour rêver : je conviens que souvent il arrive de faire seul un songe alarmant, douloureux, effrayant, mais ces songes n'ont rien de comparable au cochemar épouvantable des rêves de l'esprit de parti.

On prétend que *Pindare*, dans son enfance, s'étant couché sur des fleurs, s'endormit, et qu'il vit ou rêva que des abeilles étaient venues déposer leur miel sur ses lèvres.

Hésiode vit en songe neuf femmes charmantes ; c'était les muses, qui lui inspirèrent leur doux accens.

Je suis convaincu que si les hommes possédés de l'esprit de parti nous racontaient aussi de bonne foi leurs rêves, ils nous diraient qu'ils ont vu en songe des *serpens* déposer leur venin sur leurs lèvres, et les trois *Furies* agiter autour d'eux leurs torches sanglantes.

Si l'esprit veillait entièrement lorsque le corps sommeille, et si, dans cet état, on trouvait de l'ordre, de la suite, de la clarté dans les images qui se présentent à notre entendement, on ne serait point surpris de la grande foi que les anciens avaient dans les songes, ni du respect que leur portent encore beaucoup d'hommes crédules ; on pourrait y supposer quelque chose de divin, et il serait assez naturel de penser que l'intelligence, ainsi dégagée des liens matériels, est dans un état de pureté qui la rend capable d'avoir quelque communication avec la Divinité ou avec les esprits intermédiaires, s'il en existe.

ais personne n'ignore qu'il n'en as ainsi : quand notre être corporort, notre âme semble au moins itié assoupie ; les images que la oire lui retrace sont confuses, res ; les jugemens qu'elle en porte sans liaisons ; les idées qui en tent paraissent le plus souvent exgantes ; et si après le réveil nous ions continuer à voir, à penser, à nner, à parler et à agir de cette , nous serions évidemment conus de folie.

résultat de cette vérité devrait de regarder aussi comme des fous ommes bien éveillés qui respecreligieusement cet état d'absence ison, et qui croient trouver dans lire des songes les oracles de la é.

reste, la folie de la raison hue est si grande que de sa part ne doit nous étonner, et lorsqu'on des rois, des législateurs, de ds capitaines et des peuples tout rs consulter sur leurs destinées le d'un bœuf, les entrailles d'un r, et se décider pour les choix les importans, pour les entreprises plus hasardeuses, par le vol à e ou à gauche des vautours et des eaux, par l'appétit ou par le dédes poulets sacrés ; on revient à er si nous sommes plus fous en ant qu'en veillant.

il n'était question ici que des er- d'un vulgaire ignorant, il ne rait pas s'en étonner ; c'est dans nèbres que l'imagination voit des mes : moins on sait, plus on croit, s on comprend, plus on admire. ais si, pour sortir de votre incere, vous voulez consulter sur ce les plus doctes cervelles de l'anté ; c'est là, pour surprendre et ébranler votre jugement, que trouverez l'erreur en principes, perstition en système, et la plus ile crédulité habillée en savante ine.

comment alors ne pas excuser la esse de nos cerveaux et notre hant à croire aux pressentimens ne aux songes, lorsque tant d'hommes célèbres et tant d'esprits forts y ont cru ?

Sous tant d'autres rapports ils nous commandent l'admiration, qu'on est tenté de s'accuser d'audace en se disant plus raisonnable qu'eux.

Les péripatéticiens prétendent que les âmes des hommes renferment une espèce d'oracle, par lequel ils ont le pressentiment des choses futures, soit quand l'esprit vient à être agité d'une fureur divine, soit lorsqu'étant dégagé du corps, et plongé dans un doux et profond sommeil, il peut se mouvoir librement.

Ils disent aussi que le monde est rempli d'esprits, et qu'il existe un continuel commerce entre eux et nous.

Platon pense que l'esprit divin nous revèle en songe l'avenir.

Epicure et Xénophanes nient cett divination.

Pythagore, persuadé de la vérité des songes, ne pensait pas qu'on pût obtenir des dieux, par des sacrifices, la connaissance des choses futures.

Aristote, qui niait l'immortalité de l'âme, lui accordait cependant quelque participation à la Divinité ; il regardait les songes comme des inspirations.

Selon Démocrite pendant la nuit les objets extérieurs viennent d'eux-mêmes nous présenter leurs images.

Straton disait que les songes nous font connaître la vérité, parce que, la nuit, notre entendement est plus actif, plus pur, plus clair que dans le jour.

Héraclite se bornait à croire que le sommeil nous donne une autre existence, et fait pour ainsi dire à chacun de nous un monde particulier.

Si nous en croyons Zénon, pour bien connaître notre âme il faut étudier avec soin nos songes, parce qu'alors l'âme, dégagée des sens, est plus elle-même et se montre plus à nu.

Socrate, en avouant qu'un corps excédé de plaisir ou trop chargé de nourriture et de vin, donne à l'âme des songes extravagans, soutenait qu'un homme sobre et vertueux étant endormi, et la partie inférieure de l'âme se trouvant ainsi réprimée, la partie intellectuelle de cette âme de-

vient plus libre, plus vigoureuse, et voit la vérité dans ses songes.

Le dictateur Sylla respectait fort peu la vérité dans la bouche des hommes ; mais il la regardait comme sacrée lorsque Morphée la lui présentait ; aussi disait-il, ainsi que Plutarque le raconte, " qu'il n'est rien qu'on doive plus fermement croire que ce qui nous est signifié par songes."

Comme cependant on pouvait se convaincre tous les jours qu'il y a bien plus de songes menteurs que de vrais, cette épreuve fréquente de la fausseté des oracles nocturnes aurait dû jeter nos sages dans quelque incertitude et dans quelque embarras ; mais voici comme ils s'en tiraient.

Plutarque raconte " qu'Orphée, trop préoccupé de sa passion pour Eurydice, entendit et vit un peu trop confusément tout ce qui se passait aux enfers. Il se fit ainsi dans sa mémoire une sorte de chaos de tant d'objets divers, et un grand mélange de vérités et d'erreurs ; aussi il résulta de la relation de son voyage que la terre reçut de lui autant de croyances fausses que de vraies : il apprit aux hommes que dans les enfers il existait deux portes par où sortaient en foule, pour se répandre dans le monde, des songes divins et des songes imposteurs ; mais l'amour, qui avait peut-être ses raisons pour nous laisser dans le doute, ne lui donna pas le tems d'apprendre l'art de distinguer les songes véridiques des songes mensongers. C'est ce qui fait que ces songes nous trompent encore si souvent, et ce n'est peut-être pas la plus fâcheuse des tromperies dont nous soyons redevables à ce dieu malin.

Rarement les rêves ont apporté grand profit aux rêveurs ; mais en tout tems ils ont rempli les temples d'offrandes et ont fait la fortune des devins, des augures, des pontifes et autres expliqueurs de songes.

Quand l'oracle de l'un de ces songes ne réalisait pas ses promesses, le devin consulté en retirait seul le profit, et il le partageait si par hasard la prédiction du rêve se trouvait accomplie. Chrysippe raconte qu'un de ses amis, " ayant une nuit rêvé qu'il voyait un œuf pendu à ses rideaux, conta ce songe à un devin, qui lui dit qu'il y avait sûrement un trésor caché dans la terre, au-dessous de l'endroit où son lit était placé. Le rêveur fit fouiller avec soin, et découvrit en effet une assez grosse somme d'argent et d'or ; il ne donna d'abord au devin, pour son salaire, que quelques pièces d'argent ; mais celui-ci lui ayant rappelé que dans un œuf il ne se trouvait pas seulement du blanc mais aussi du jaune, l'heureux dormeur, sensible au reproche, compléta sa récompense en lui donnant une partie de l'or qu'il avait trouvé."

Les juifs et les chrétiens ont condamné la divination par les songes, comme magie, et comme sortilège. On trouve dans la Vulgate une défense expresse de chercher dans les rêves la connaissance de l'avenir.

En tout, la croyance aux songes paraît avoir été plus commune chez les païens, quoique l'âme, dans l'opinion de la plupart d'entre eux, *fût* matérielle ; il semblerait plus naturel que les chrétiens ajoutassent foi aux rêves, car, fermement persuadés que l'âme est un esprit, ils devraient trouver probable sa communication avec les esprits célestes, et cette croyance pourrait être encore fortifiée par les témoignages nombreux de tant de saints qui ont raconté leurs songes, leurs pressentimens et leurs visions.

Il y a une sorte de songes auxquels il me paraît difficile de ne pas croire, et dont je serais fâché de douter ; ce sont les songes qui effraient les méchans ; n'est-il pas à la fois juste et naturel que la vibration des passions violentes qui les agitent pendant la veille se prolonge pendant le sommeil, que le remords poursuive l'âme du coupable dont le corps se repose, et que celui dont la fureur, durant le jour, tourmente les autres hommes, en revanche, la nuit, soit lui-même tourmenté ?

Un ancien disait " que le méchant

ux, quand il veille, est soute-
sa passion; mais lorsque le
du sommeil arrive, il est
un vaisseau à qui le vent vient
llir, et qui est entraîné sur les
le plus léger courant. Cly-
re rêva souvent qu'elle voyait
re son époux, avec une tête
on, prêt à la dévorer.

rran Apollodorus songea, en
, qu'il se voyait écorché par
hes et puis bouillir dedans une
; il lui était advis que son
dedans de la marmite, mur-
n disant : je te suis cause de
s maux; en même tems il
utes ses filles ardentes de feu,
aient autour de lui.

pparque, le tyran d'Athènes,
avant sa mort, songea que
ui jetait du sang au visage de
ne phiole."

ime endormi doit conserver
tudes de l'homme veillant;
rêves funestes sont le lot des
ces troublées, les doux songes
aire sont le partage et la ré-
e des âmes paisibles et des
ertueux. Le fils de Paul-
Scipion, ne pouvait avoir, la
me le jour, que de nobles et
es idées; aussi le souvenir de
ses songes est venu glorieuse-
qu'à nous.

, au milieu de la nuit, voir
devant lui son illustre aïeul
l'Africain; de telles âmes ne
t s'entretenir que de vertus,
té, de gloire et de patrie:
bre immortelle lui prédit qu'il
t Numance, qu'il renverserait
, qu'il serait porté en triom-
Capitole, que nouveau dicta-
affermirait la république, et
ensuite par les mains impies
roches; à ces derniers mots,
guerrier ayant jeté un cri
son aïeul lui dit: "Ecou-
et pour vous encourager da-
à servir votre pays, sachez,
qu'il est dans le ciel un lieu
ceux qui ont défendu, con-
grandi leur patrie. Ils y
d'un bonheur éternel. Car
de tout ce qui se fait sur la terre, il n'est rien de plus agréable au Dieu suprême qui régit cet univers, que ces assemblées d'hommes unis par de communes lois, que ces sociétés qu'on appelle républiques.

" C'est dans ce lieu, d'où ils sont descendus, que reviennent ceux qui dirigent et qui conservent les empires."

Le jeune Scipion ayant osé alors interroger l'ombre auguste, et lui demander si lui-même et son père, Paul Emile, après être sortis de ce monde, conservaient encore une sorte de vie: " Oui," répondit l'Africain, " ceux-là vivent, qui se sont échappés de leurs corps comme d'une prison; au contraire, ce que vous appelez la vie n'est qu'une véritable mort.

" Ouvrez les yeux vous-même et regardez.

" Alors, il vit paraître son père Paul-Emile, qui l'assura que Dieu avait donné aux hommes une âme, portion de ces feux éternels qu'on appelle les astres. Vous devez donc, ajouta-t-il, soigner cette âme, afin qu'elle remplisse glorieusement le poste que Dieu lui assigne.

" Suivez l'exemple de Scipion et le mien, cultivez la justice, conservez pour vos parens une tendre piété, et une plus grande encore pour votre patrie; une telle vie est le chemin qui conduit au ciel, et qui vous mène dans l'assemblée des êtres heureux qui ont déjà vécu; dégagés de leur corps, ils habitent ce lieu que vous voyez, ce cercle d'une blancheur éclatante environné de flammes brillantes, et nommé par les Grecs la voie lactée.

" Le jeune Scipion découvrit alors une étendue immense semée d'étoiles, et remplie d'objets d'une beauté merveilleuse; et la terre lui parut occuper si peu de place dans cette immensité, qu'il se sentit honteux de la petitesse de notre empire qui n'est qu'un point dans l'univers.

" Son aïeul, profitant de l'admiration que lui causait ce magnifique spectacle, lui fit comparer la brièveté de

l'existence humaine à la durée infinie des jours dans la demeure céleste; cette demeure est, dit-il, le centre de tous les biens pour les âmes vertueuses ; élevez donc vos regards, et prenez votre essor vers cette patrie éternelle.

" Ne bornez pas votre espoir aux vains éloges des hommes et aux passagères récompenses qu'on reçoit sur la terre : votre corps seul est mortel, en vous il existe une divinité ; apprenez donc que vous êtes un dieu, qui se meut, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne votre corps, comme Dieu lui-même gouverne le monde.

" Plus votre âme sera vertueuse et active, plus promptement et plus facilement elle arrivera dans ce séjour, sa demeure naturelle.

" Mais celles qui se soumettent aux sens, et qui, violant les lois divines et humaines, se sont rendues esclaves des passions, roulent encore longtems autour de la terre, quand elles se sont échappées de leurs corps, et ne reviennent dans ce séjour qu'après plusieurs siècles de fatigues et de tourmens."

Ayant prononcé ces dernières paroles, l'ombre disparut, et Scipion s'éveilla.

Certes, un tel songe était un digne produit ou de la vertu de ce héros, ou du génie de Cicéron.

Les poëtes ont dit que dans les enfers les ombres répétaient et rêvaient leur vie; Thésée combattait des monstres chimériques ; les poëtes touchaient des lyres imaginaires; les guerriers de Salamine et de Marathon agitaient des apparences de lances, de casques et de boucliers ; les orateurs de Rome et d'Athènes montaient sur des tribunes nuageuses : l'ombre de Didon fuyait en courroux l'ombre d'Enée.

Le conducteur des chars, dit Claudien, " est au cirque, il vole plein d'espoir, mais il craint de briser le char qu'il croit conduire contre la borne qu'il croit voir."

La nuit, nous sommes aussi dans une espèce d'Elysée, et souvent nos passions nous retracent les images qui nous ont agité la veille ; plus on est passionné, plus on est sujet aux songes ; aussi les plus grands rêveurs du monde ont été les hommes de parti et les conquérans.

Gracchus, méditant le renversement du sénat, vit en songe son frère qui lui prédit une mort prochaine.

Alexandre, devant Tyr, rêva qu'Hercule, du haut des murailles de cette ville, lui tendait la main ; la nuit suivante, il rêva encore qu'il atteignait un satyre agile, fesant de vains efforts pour lui échapper.

Son orgueil enfantait ces rêves, et dans le même tems la peur dictait celui de plusieurs Tyriens, qui virent en songe la statue d'Apollon prête à quitter leurs murs.

Le même Alexandre ; étant encore en Macédoine, avait rêvé qu'un vieillard vénérable lui apparaissait, et lui promettait l'empire du monde ; dans la suite, arrivé aux portes de Jérusalem, il prétendit, par politique, ou par crédulité, reconnaître ce vieillard divin, en voyant le grand prêtre des Juifs qui venait au-devant de lui.

Ptolomée et plusieurs guerriers macédoniens, se trouvant blessés par des flèches empoisonnées, Alexandre vit en rêve un dragon qui tenait une plante dans sa gueule ; ce dragon désigna le lieu où le roi devait faire chercher cette plante ; on la trouva, et les blessés furent promptement guéris.

Annibal craignait d'être arrêté long-tems devant Syracuse : une nuit il rêve qu'il soupe dans un des palais de cette ville, et le lendemain elle est prise.

Agésilas, prêt à s'embarquer pour l'Asie, était couché dans la petite ville d'Aulide, en Béotie ; l'ombre d'Agamemnon lui apparaît, et lui recommande de faire à son exemple un sacrifice aux dieux ; moins barbare que le roi des rois, il sacrifie non sa fille, mais une biche : les Béotiens, regardant ce sacrifice comme un acte attentatoire à leur indépendance, arra-

la victime de l'autel, et le roi
rte, prenant cette interruption
sacrifice pour un funeste pré-
erdit de ce moment l'espoir
ssir dans ses projets de con-
en effet, après quelques vic-
ontre les Perses, il se vit ar-
ns sa marche par la corruption
at de Sparte; les éphores,
par l'or des satrapes, lui or-
ent de revenir à Lacédémone.
byse, troublé par un songe,
a la mort de son frère, qu'il
ru voir assis sur son trône.
onne n'ignore les deux songes
tus auquel un spectre apparut
ois pour lui prédire sa défaite
nort.
a hésitait à marcher sur Rome,
t encouragé par Bellone, qui
it son sommeil lui apparut, lui
foudre dans les mains et lui
a tous les citoyens qu'il devait
ire. Ainsi les tyrans rêvent la
sang qu'ils versent le jour.
s ces siècles de superstition, si
es hommes un peu hardis s'a-
t de montrer quelques doutes
prodiges, les prêtres, qui vi-
alors de mensonges, étaient
en fraudes pieuses, pour ra-
ces esprits incertains à la
ce des visions, des oracles, et
ves.
nétrius, espérant mettre leur
e en défaut, et voulant savoir
istait en effet des dieux, envoya
franchi Mopsus dans un temple,
ne lettre cachetée; il avait or-
ne pas l'ouvrir et d'attendre,
tenant dans ses mains, la ré-
d'Apollon.
psus obéit, revint, et dit que
t endormi dans le temple un
e lui était apparu en songe, et
t proféré que ce seul mot, *noir*.
les courtisans se moquaient de
re extravagant, Démétrius, au
ire, loin d'en rire, parut saisi
nement, décacheta la lettre, et
qui l'entouraient y lurent ces
" Dois-je sacrifier à Apollon
ureau blanc ou noir?" De ce
moment, dit-on, on ne vit plus d'esprits forts à sa cour.

Des songes ne se bornent pas toujours à troubler l'imagination du dormeur qu'ils agitent; on les a souvent comptés au nombre des causes qui ont produit de grandes révolutions, renversé des trônes, et bouleversé des empires.

Constantin voit en songe J.-C., et reçoit de lui l'ordre de prendre pour étendard la croix qui lui est apparue la veille dans les nuées.

Le *labarum* remplace l'aigle antique, toute l'armée arbore ce signe céleste; elle vole au combat, sûre de la victoire; *Maxence* périt; Rome succombe; les dieux de l'Olympe sont chassés du Panthéon, et l'empire devient chrétien.

Quelques années après, *Julien*, sur les bords de la Seine, rêve que *Jupiter*, *Minerve*, *Apollon* l'appellent à la vengeance, et lui promettent le trône; il ceint le diadême, prend le sceptre, s'arme, traverse la Germanie et la Thrace, se fait couronner à Byzance, règne dans Rome et rétablit pour quelque tems les dieux de l'Olympe sur leurs autels.

Plus tard, le roi des Vandales régnait paisiblement sur l'Afrique; il rendait à l'ancienne rivale de Rome, à la superbe Carthage, sa puissance et son éclat: le faible *Justinien* n'osait venger cette injure; les sénateurs, les généraux amollis par le luxe et par la servitude, tremblaient à l'idée d'une nouvelle guerre *punique*. Bélisaire, seul, et quelques braves rappelaient dans le conseil l'antique gloire, et fesaient entendre un langage romain.

Un évêque arrive, prend la parole, et raconte que la nuit un ange lui est apparu, et lui a ordonné d'exciter l'empereur à chasser de l'Afrique l'*arianisme* et les *Vandales*, il promet au nom de Dieu une victoire certaine.

Ce songe entraîne tous les esprits; la confiance succède à l'incertitude; l'audace à la crainte; les ordres sont donnés; *Bélisaire* part; le nouveau

Scipion prend Carthage; *Gélimer* se voit détrôné, et l'Afrique est conquise.

En tout tems, l'imagination vive des femmes et des poëtes les a fait regarder comme inspirés: les poëtes s'appelaient en latin *vates*, prophètes.

On se souvient du pouvoir sans bornes qu'exercèrent sur les Gaulois, sur les Germains, sur tous les peuples du Nord, les *Druidesses* et les *Bardes*; leurs paroles étaient des décrets et leurs rêves des oracles.

Les songes, inspirés par les Muses à Hésiode, à Orphée, à Homère, peuplèrent le ciel de dieux, et la terre de héros.

Les Grecs croyaient les poëtes agités d'un pressentiment divin.

On avait volé une coupe d'or dans le temple d'*Hercule*; ce dieu apparaît en songe à *Sophocle* et lui désigne l'auteur de ce larcin: *Sophocle* dénonce à l'Aréopage le voleur poursuit l'accusé; on l'arrête, son aveu il confirme les p d'*Hercule* et le songe du poët

Suivant l'opinion de ces te culés, l'amour maternel lui- tout aveugle qu'il est, n'emp pas les femmes de voir la vérit leurs songes, et de prédire les les fureurs et les crimes de leu fans.

Hécube songea qu'il sort *flambeau* de son sein, et l'am *Pâris* causa depuis l'embrasem Troie.

Olympias rêva qu'elle mett monde un dragon, Alexandre et dévora l'Asie.

La mère du cruel tyran *Ph* vit en songe la statue des dieux, tre autres celle de *Mercure* dans ses mains une coupe qui des flots de sang.

(*La fin au Numéro prochain.*)

FRAGMENS AUTOGRAPHES.

VOLTAIRE ET ROUSSEAU.

Voyez la Planche.

BAGATELLES.

L'ARCHICHANCELIER,* rempli de sa grandeur, ne pouvait souffrir que les dames parussent devant lui en robe courte, costume qui lui paraissait essentiellement contraire à l'étiquette: on le savait, et nulle ne manquait de se montrer chez lui avec une queue longue d'une aune. Un soir pourtant, madame de la Rochefoucauld, dame d'honneur de l'impératrice, arrive à son assemblée avec une robe prohibée. Le prince, piqué de cet oubli, rôde quelque tems autour d'elle, l'aborde enfin, lui parle d'amitié, et lui reproche sa négligence. La dame s'incline, puis lui répond avec vivacité, et d'un ton assez élevé pour être entendue: "Je prie V. A. de m'ex- "cuser. Je sors du cercle de S. M. "l'impératrice, et je n'ai pas eu le "tems de m'habiller". L'altesse fit la grimace, et la servilité de ses tisans ne put retenir le sourire q fleura leurs lèvres.

On avait oublié de mettre glands au dais du trône impéri qui fit dire que l'empereur était sur un trône sanglant (sans gla

---

Lorsque l'impératrice Marie-L se maria à Saint-Cloud, on r que c'était la première archiduc qui avait fait un mariage civ vil).

M. de Boisrobert mangeait quefois chez M. le Cardinal de qui tenait table ouverte. Un jour, y avoir une place commode, il s en bas; et à mesure qu'il voya river quelqu'un pour dîner, il di *et seize*; voulant faire connaître qu'il y avait déjà quinze personne que celui qui arrivait était le seiz

---

* Cambacérès, Archichancelier sous Napoléon.

trouvées. mes chagrins se joignent aux vôtres.
je vous embrasse bien tendrement, mon très
cher marquis.

V.

épreuves, parce qu'elles contiennent quelques petites
corrections qui ne sont pas dans la copie, et que
je ne me rappellerais peut-être pas.

Maupassant

e cette manière qu'il éloigna
x qui se présentèrent. M. le
venant pour se mettre à
ut fort étonné de voir si
ôtes. Alors M. de B. lui
de quelle manière il s'y était
r les chasser, afin d'avoir
la chose passa en plaisan-

---

asion de ce que l'on dit, que
n écrire soit en prose soit en
faut consulter son oreille ; il
disait M. Guiet ; mais il faut
a qu'elle soit bonne.

---

lant homme, étant un jour
ette de sa maîtresse, prit un
e poche qui était sur la table,
rit ce quatrain avec un crayon
ffe du dedans de l'étui :

n ce miroir toujours
urrez voir l'objet que j'aime :
rais bien toujours de même
'objet de vos amours.

---

oung, le célèbre auteur des
vait, avant ses malheurs, une
e bien éloigné de la sombre
lie qu'il annonce dans cet
. Il était ecclésiastique et
musicien.
ur qu'il était en bateau avec
s dames qu'il conduisait au
l, il se mit à jouer de la
strument sur lequel il ex-
Mais suivi bientôt et côtoyé
utre bateau rempli de jeunes
es, il s'interrompit, et remit
dans sa poche. " Pourquoi
z-vous de jouer? demanda au
ur un de ces étourdis.—Par
me raison, répondit Young,
'avais commencé à jouer.—
e est cette raison?—C'est que
ne plaît—Eh bien! réplique
itaire, reprenez sur-le-champ
flûte, sans quoi il me plaira
us jeter dans la Tamise." Le
, qui vit que la querelle com-
à répandre l'effroi parmi
es avec qui il était, céda à la
ance, et joua d'assez bonne
endant tout le trajet. Arrivé
xhall, il ne perdit pas de vue
esseur, et l'ayant trouvé dans
e se promenant seul dans une
l'aborda, et lui dit d'un ton
t tranquille : " Monsieur, la
" crainte de troubler votre compa-
" gnie et la mienne m'a fait céder à
" votre impertinence ; mais pour vous
" prouver que le courage peut loger
" sous un uniforme noir comme sous
" un rouge, je vous prie de vous trou-
" ver demain à Hyde-Park, à dix
" heures. Nous n'avons pas besoin
" de second : la querelle est entre
" nous, et il est inutile d'y compro-
" mettre des étrangers. Là, si vous
" le voulez bien, nous nous battrons
" à l'épée". Le jeune officier accepte le défi. Arrivés tous les deux au rendez-vous à l'heure indiquée, l'officier tire son épée et se met en garde ; mais Young lui présente aussitôt un pistolet sur la gorge. " Etes-
" vous venu ici pour m'assassiner ?
" s'écrie le militaire.—Non, répond
" tranquillement le docteur ; mais
" ayez la bonté de remettre sur-le-
" champ votre épée dans le fourreau,
" et de danser un menuet sans quoi
" vous êtes mort". L'officier fit quelques façons, mais le flegme et le ton ferme de son adversaire lui imposèrent tellement, qu'il obéit. Le menuet dansé, " Monsieur, dit Young,
" vous me forçâtes hier de jouer de
" la flûte malgré moi ; je vous ai fait
" danser aujourd'hui malgré vous ;
" nous voilà quittes. Si cependant
" vous n'êtes pas content, je suis
" prêt à vous donner telle satisfac-
" faction qu'il vous plaira." Pour toute réponse, l'officier lui saute au cou, et le prie de l'honorer de son amitié. Dès ce moment commença entr'eux une liaison qui ne cessa qu'à la mort du docteur Young.

Un des hommes les plus zélés dans le saint ministère, l'abbé M***, vicaire d'une paroisse considérable à Lyon, montant en chaire pour son prône, qu'il fesait toujours d'abondance et selon les circonstances, s'aperçut que son auditoire n'était composé en très-grande partie que de femmes du petit peuple. Il crut devoir leur parler alors d'un des abus les plus dangereux dans leur condition, celui de la loterie.

" On ne s'occupe que de cela pen-
" dant le jour, leur disait-il, on en
" rêve la nuit ; on se réveille en se
" rappelant ses songes, on court chez
" sa voisine : Ma commère, j'ai rêvé
" cette nuit les numéros 13 et 64, il

" faut les prendre. On quitte l'ouvrage, " on va en toute hâte au bureau, et " on y prodigue les petits bénéfices " qu'on a faits dans la semaine. On " jette, dans ce gouffre infernal du ha- " sard, l'argent qui devait être destiné " à entretenir le ménage, à élever, à " nourrir de malheureux petits en- " fans qui, par la folie de leur mère, " vont se trouver sans pain, etc." Et il étendit son discours avec autant d'onction que de véhémence sur un jeu aussi pernicieux, qui conduit à la ruine des familles, de là au vol, et à tous les crimes les plus horribles.

Comme il sortait de chaire fort échauffé, pour aller prendre quelque repos, une bonne femme l'arrête par sa soutane. " Monsieur l'abbé, lui " dit-elle, je suis bien fâchée de vous " retenir un moment; mais permet- " tez-moi de vous demander: N'est- " ce pas le numéro 13 et le numéro " 64 que vous avez nommés tout à " l'heure ?" On pense bien que le prédicateur, furieux du beau fruit que l'on avait tiré de son sermon, ne répondit pas à la demande, et qu'il éconduisit un peu durement la questionneuse.

Marcel avait été un mediocre danseur à l'Opéra, et devint le plus habile maître à danser de Paris, lorsqu'accablé d'infirmités il ne put plus exercer son art par lui-même; mais il en connaissait tellement la théorie, qu'il le démontrait avec une facilité et une clarté qu'il était impossible de ne pas comprendre en très-peu de leçons. Il enseignait particulièrement les danses graves, les révérences d'étiquettes pour les présentations à la cour; et sans remuer du grand fauteuil où il était retenu par des douleurs de goutte, il fesait exécuter en sa présence, à ses écoliers, ce qu'il venait de leur expliquer dans le plus grand détail, les reprenant même avec dureté au plus léger manquement.

Il sollicitait une pension du gouvernement, et la charmante mademoiselle d'Esc..., qui, par le grand crédit de sa famille, parvint à l'obtenir, accourut chez lui avec autant de vivacité que de joie, pour lui en présenter le titre et le remit entre ses mains, sans autre prétention que celle de lui causer également de la surprise et du plaisir. Marcel prend le brevet, et le jetant par terre loin de lui: " Est ce ainsi, mademoiselle, " lui dit-il, que je vous ai enseigné à " présenter quelque chose? Ramas- " sez ce papier, et rapportez-le moi " comme vous le devez." Mademoiselle d'Esc...., humiliée de ce ton auquel elle devait moins s'attendre que jamais en cette circonstance ramassa le papier, les larmes aux yeux, et le lui rendit avec toutes les grâces dont elle était susceptible. " C'est bien, mademoiselle, lui dit-il, " maître à danser, c'est bien, je le " reçois, quoique votre coude n'ait " pas été assez arrondi, et vous re- " mercie."

Marcel disait que pour son art les Français avaient trop de feu, les Espagnols trop de glace, les Allemands trop de matière, les Italiens trop d'éther, et que la danse grave convenait particulièrement aux Anglais. Il avait la prétention de reconnaître, à la simple inspection de la démarche, de quelle nation était l'homme qui se présentait devant lui. Un jeune seigneur étranger, qui voulait recevoir ses leçons, et qui était instruit de sa prédilection pour l'Angleterre, se fit annoncer chez lui en qualité d'Anglais. En le voyant saluer, Marcel s'écria d'un ton brusque: " Vous, Anglais! vous, né dans l'at- " mosphère de l'indépendance! Je " ne m'y trompe pas; vous n'êtes " que l'esclave titré de quelque petit " prince du Nord." Et il avait raison: c'était le fils du grand chambellan du prince de H....

Anecdote de Voltaire.

Son perruquier avait mérité ses bonnes grâces par ses adulations, et il avait la complaisance de lui montrer quelques-unes de ses productions avant qu'elles fussent imprimées. De là cet homme se crut littérateur, et eut la manie de faire des vers qui étaient admirés dans ses sociétés. Mais il voulait avoir l'approbation du grand poëte, et un jour il lui apporta une longue pièce de vers de sa façon, le priant de vouloir bien y jeter les yeux. Voltaire eut la bonté d'en lire la première page, mais lui rendant aussitôt son cahier et ôtant son bonnet: " Mon ami, lui " dit-il, prenez-moi mesure de per- " ruque." De ce moment il ne lui témoigna plus aucune familiarité.

POÉSIE.

LE DÉCOURAGEMENT

JT me fatigue, tout me blesse ;
goût a flétri mon cœur,
orages du malheur
étri ma triste jeunesse.

front pâle et chargé de deuil,
tte à d'amères souffrances,
u toutes mes espérances
iser contre un faible écueil.

si, de mes peines mortelles
conspire à m'entretenir,
n âme, vers l'avenir,
plus étendre ses ailes.

! dites-moi, sous quel ombrage,
rd de quel fleuve ignoré
it le baume désiré,
oit ranimer mon courage?

n cœur affranchi pour jamais
s longues inquiétudes
A ces tranquilles solitudes
Demanderait la douce paix.

De la muse que j'ai choisie
Suivant le lumineux essor,
Je pourrais m'abreuver encor
Aux sources de la poésie.

Je pourrais....Chimérique espoir!
Rien ne peut assoupir mes peines ;
Et la voix même des syrènes
Sur mon deuil perdrait son pouvoir.

Mon âme n'est plus consolée
Par le beau soleil des printems;
Ainsi que les eaux des torrens
Ma jeunesse s'est écoulée.

Mes regards n'ont fait qu'entrevoir
Du bonheur la confuse image;
Et, fatigué de mon voyage,
J'aspire au long repos du soir.

L'ILLUSION.

cherche, on craint la vérité:
elle est notre faiblesse!
is vantons beaucoup sa clarté,
fais son éclat nous blesse.
is avons trop besoin d'erreur
our aimer sa lumière ;
st en consumant notre cœur
ue son flambeau l'éclaire.

lusion de ses faveurs
nivre la Jeunesse,
ouvre encor de quelques fleurs
e front de la Vieillesse:
Elle rajeunit les désirs,
Elle embellit les belles,
Et nous offre tous les plaisirs,
En nous cachant leurs ailes.
L'Illusion peuple les cieux;
C'est sa douce magie
Qui fit placer au rang des dieux
Melpomène et Thalie :
Elle a fondé pour les neuf Sœurs
Le temple de Mémoire;
Elle nuance les couleurs
Du prisme de la gloire.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

CHACUN fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment Seigneur de son village.
Le viellard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit....Son neveu sourit de son côté,

En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
Telle femme se croit Sultane favorite;
Un commis est Ministre; un jeune abbé, Prélat;
.....
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
Hé bien, chacun du moins fut heureux en rêvant!
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;
A nos chagrins réels c'est une utile trève;
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir: en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
.....
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie:
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain: oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit: " Prenez, car c'est là le meilleur."
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

CARCASSONNE.

Société d'enseignement mutuel.— Tandis que les efforts des ennemis des lumières menacent les institutions destinées à seconder les progrès de la civilisation, il est consolant de voir, sur quelques points, le zèle des bons citoyens redoubler en proportion des obstacles. Le département de l'Aude est un de ceux qui se distinguent dans cette lutte glorieuse; l'enseignement mutuel y prospère, quoique privé des encouragemens de l'autorité. Une école gratuite, qui contient plus de 300 enfans, est établie depuis deux ans à Carcassonne, par les souscriptio d'une Société. Des adultes y r çoivent aussi, gratuitement, le bie fait de l'instruction. Le conseil d'a ministration de la Société a publ les comptes de la première ann de sa gestion (1822, in 8vo. 16 p On y voit que, dans une ville de à 16,000 habitans, il s'est trou plus de 300 souscripteurs qui o fourni la somme de 3,642 fr. 60 Les citoyens les plus recommand bles de la ville (parmi lesquels u membre de la chambre des députés et trois membres de la chambre d pairs) figurent sur cette liste, à cô d'un assez grand nombre d'artisa

oureurs ; circonstance remar-
et qui prouve que la néces-
e l'instruction primaire com-
être vivement sentie, dans
s qui jadis en soupçonnaient
l'utilité. On trouve aussi,
e liste de souscripteurs, les
plusieurs habitans de Paris,
ans doute quelques rapports
département de l'Aude, et
t pas voulu rester étrangers
s'y fait de favorable à l'ins-

Nous n'avons vu, parmi
cripteurs, le nom d'aucun
naire public révocable. On
par un *Rapport sur les tra-*
la Société (in 8vo. 16 p.),
obstacles de toute sorte ont
sés dès le principe, à l'ou-
le l'école. Ce n'est qu'après
de délai, et des dégoûts sans
que trois cents citoyens ont
nir l'autorisation de donner
gent, pour qu'on enseignât
ment à lire et à écrire à une
on encore fort arriérée, sous
tion sévère du gouvernement,
les formes tracées par lui.
, l'opinion publique se mani-
que jour davantage en faveur
eignement mutuel. Une pou-
le gratuite vient de s'ouvrir
réal, chef-lieu du canton du
ment de l'Aude. Le conseil
al a voté la plus grande partie
la.

---

té de la Morale chrétienne.
cription en faveur des Grecs,
, 10 Mars 1823.—Les mal-
des Grecs ont depuis long-
cité l'attention et l'intérêt de
amis de la religion, de l'hu-
de la liberté. La cause de
étiens qui, long-tems oppri-
nt enfin entrepris de briser
rs, est celle de la foi contre le
ne, de la conscience contre la
ition, de la civilisation contre
arie.—Mais, aujourd'hui et de-
s derniers événemens qui ont
l'affranchissement de la Mo-
s plus infortunés des Grecs ne
s ceux qui combattent : leur avenir est confié à la Providence et à leur courage. D'autres appellent toute la sollicitude des âmes généreuses et secourables : il en est qui, se trouvant sur des points conservés ou reconquis par les Turcs, ne se sont soustraits que par la fuite à la vengeance de leurs oppresseurs ; il en est qui ont échappé avec beaucoup de peine aux massacres de l'Asie-Mineure et de l'île de Scio. Ceux-là sont sans appui, sans ressources, sans espoir. Les uns se sont retirés dans les villes du littoral de l'Adriatique ; les autres, dans les ports de la côte occidentale de l'Italie. Beaucoup se sont réfugiés à Marseille. Ces derniers, et généralement tous ceux qui ont été accueillis sur les côtes de France, ont des droits à la générosité des Français ; quelques-uns n'ont plus d'asile dans leur patrie ; mais, grâce aux derniers succès de leurs concitoyens, tous pourraient y rentrer avec quelque sûreté, et sans doute s'y employer utilement, si l'absolu dénûment auquel ils sont réduits ne leur ôtait tout moyen d'entreprendre le voyage, et de se munir des objets nécessaires au trajet et au premier établissement. LA SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE a conçu le désir d'offrir des secours à ces fugitifs, et d'assurer, autant qu'il est en elle, leur retour dans leur patrie. En conséquence, elle a fait un appel à la bienfesance des membres qui la composent ; et c'est avec la même confiance qu'elle s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux Grecs, à tous ceux que touchent le christianisme, la justice et le malheur. Pour donner aux personnes qui voudront bien prendre part à la souscription qu'elle propose, la garantie que les secours seront distribués avec discernement et fidélité, elle a formé un comité de plusieurs membres de la Société, et de plusieurs Grecs recommandables qui se trouvent à Paris. M. ANDRÉ, banquier, veut bien se charger de recueillir les fonds provenant des diverses souscriptions, de les faire passer soit à Marseille, soit sur les différens points où les mêmes

malheurs appelleront les mêmes secours, et d'en procurer, au moyen de ses correspondans, la prompte et sûre distribution. Les membres du comité sont: MM. le duc de La Rochefoucauld, président de la Société de la Morale chrétienne; le duc de Broglie; le comte de Lasteyrie; le comte *Alexandre* de Laborde; le baron Delessert; *Charles* de Remusat; *Alphonse* Mahul Coray; *Michel* Schinas; *Athanasius* Vogoridi; *Michel* Coutzofski; *Démétrius* Photilas, *Trésorier*; M. André, banquier rue Cadet, no. 9. Les souscriptions seront reçues soit chez lui, soit au bureau de la Société de la Morale chrétienne, par M. Cassin, agent de la société, rue Taranne, no. 12.

Instruction publique--Ecole de Médecine à Paris.--Une nouvelle *école de médecine* vient de remplacer celle qui mérita si long-tems l'estime de toute l'Europe. On ne peut pas dire que l'ordonnance du 3 Février retablisse ce qui avait été supprimé par une ordonnance précédente; c'est une institution nouvelle, quoique l'on y retrouve quelques élémens de celle qui n'est plus. Ainsi, la fin de 1822 et les deux premiers mois de 1823 séparent deux situations bien distinctes de l'enseignement médical à Paris; l'ancienne école finit au milieu de sa gloire: la nouvelle va commencer à fonder la sienne. On y retrouve, il est vrai, quelques professeurs d'un mérite distingué, et d'une réputation bien établie; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Parmi les agrégés destinés à remplacer momentanément les professeurs et à leur succéder un jour, un tiers est nommé par l'autorité, et le reste est admis au concours: positions paraissent imitées d sur l'avancement militaire. L nance qui établit la nouvelle est presque uniquement relat police intérieure des écoles, et qu'un petit nombre d'articles s seignement; elle se ressent p du moment où elle a été rend peut espérer que, dans des te paisibles, elle recevra des m tions favorables au but esse toute école, l'enseignement.

Voici la liste des nouveaux seurs: — Anatomie, *M. Be* Physiologie, *Dumeril;* Chin dicale, *Orfila;* Physique m *Pelletan, fils;* Histoire nature dicale, *Clarion;* Pharma *Guilbert;* Hygiène, *Bertin;* logie chirurgicale, *Marjolin,* Pathologie médicale, *Fouquie zeau;* Opérations et appare *cherand;* Thérapeutique et médicale, *Alibert;* Médecine *Royer-Collard;* Accouchemen ladies des femmes, etc., *Desorn* Clinique médicale, *Recamier, nec, Landré-Beauvais, Cayo* nique chirurgicale, *Boyer, L tren, Bougon;* Clinique d'acc mens, *Deneux.*

Une liste de onze professeurs raires et sans fonctions conti noms illustres de plusieurs h que possédait l'ancienne éco sont MM. *Dejussieu, Vau Dubois, Pelletan* père, *D Pinel, Desgenettes, Chaussie lement, Leroux, Moreau,* Sarthe. Le sens de cette dén tion, *professeurs honoraires,* pas très-clair; on ne sait si c'e nouvelle école ou aux professeu minés que l'on a voulu faire hon

---

Imprimé par G Schul
Poland Street.

LE

LE MUSÉE
DES
ARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

[.] *JUIN*, 1823. [TOME II.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

page
tiste Joseph Delambre. 241
s Personnages les plus
nés qui ont assisté au
nement de Napoléon.. 243

MÉLANGES.

n Ami sur le Château
rède..... 245
eurs et de l'Art de Con-
..... 248
er Mouvement..... 250
Céphalonie..... 256
nnastique, considérée
ses Rapports avec les
-Arts..... 260
Abrégée du Tien-Bing. 261
MES.— Soi, Lui, Soi-
ne, Lui-même..... 264
s Autographes. — Ca-
II, et Marie de Mé-
..... 267
LLES..... ib.

POÉSIE.

page
In Morte di J. P. Kemble, di
Gloriosa Memoria, Sonetto.. 270
Traduction..... ib.
Les Aventures et Malheurs d'A-
pollon, Complainte..... 271
Sur la Mort de M. l'abbé Sicard. ib.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Russie.—Crimée.—Féodésie.—
Exemple de Longévité..... 272
Océanique.—Polynésie.—Isle de
Pitcairn..... ib.
Harlem.—Fête Séculaire de la
Découverte de l'Imprimerie... ib.
Paris.—Gymnastique..... 273
Natation.—Machine... ib.
Société Asiatique..... 274
Chimie appliquée aux
Arts..... ib.
Oldembourg—Berlin—Lisbonne
—Fribourg..... 275
Florence.—Académie des Geor-
gofili..... 276

A LONDRES:
HEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;
E AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET Cnie.; BOSSANGE ET Cnie.; ET BOOSEY ET FILS.
, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

.] ***JUIN***, 1823. [TOME II.

BIOGRAPHIE.

RE, (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH, CHEVALIER),

plus laborieux, des plus sa- plus célèbres astronomes, 19 Septembre 1749, à A- l fit ses études avec la plus tinction. Il eut pour pro- bbé Delille, qu'il retrouva l'institut et au collége de De là vint cette intimité qui u'à la mort du Virgile fran- rtant du collége du Plessis, été envoyé pour terminer il les recommença seul et fort loin. Il se rendit la lomère si familière, qu'il ré comme un de nos meil- istes. Il apprit la plupart vivantes, et lut tous les vre qu'elles nous offrent ; eul, avec autant de plaisir ès, à l'étude des mathéma- avait déjà acquis une con- arfaite des littératures mo- de tout ce qui nous reste , quand, à l'âge de 36 ans, il commença à s'occuper d'astronomie. C'est après avoir commenté les ouvrages de Lalande qu'il se présenta au cours du collége de France, où il devint tout à la fois l'élève et l'ami de Lalande, qui disait avec orgueil que M. Delambre était son meilleur ouvrage. Aussitôt qu'Herschel eut fait connaître sa découverte d'Uranus, les astronomes s'empressèrent d'observer cette nouvelle planète ; M. Delambre la suivit avec une grande assiduité. Quoiqu'elle n'eût parcouru qu'un petit arc de son orbite au bout de 8 ans, puisqu'elle en emploie plus de 80 a faire sa révolution entière, il parvint cependant à construire des tables qui ont été couronnées en 1790, et qui ont servi jusqu'à présent à tous les calculateurs d'éphémérides. Ces tables, celles de Jupiter et de Saturne, plusieurs mémoires présentés à l'académie des sciences, et un immense travail sur les satellites de Jupiter, lui ouvrirent les portes de cette société illustre, où il fut reçu, en Février 1792, à l'unanimité des suffrages. Il y

avait déjà quelques mois que M. Delambre était de l'académie des sciences, quand ses tables des satellites de Jupiter furent couronnées. Dans cette même année 1792, il fut chargé avec Méchain de la mesure de la méridienne de France, qui n'a été terminée qu'en 1799. Les opérations géodésiques et astronomiques de la partie boréale, à partir de Dunkerque, ont été exécutées par M. Delambre et continuées par Méchain jusqu'à Barcelonne. M. Delambre a depuis mesuré, par des procédés nouveaux et avec une grande précision, deux bases de 6000 toises, près de Melun et de Perpignan. Les élémens et les résultats de cette grande opération se trouvent dans la *Base du système métrique*, ouvrage entièrement rédigé par M. Delambre, et qui a été couronné en 1810 sur le rapport de la classe des sciences, à l'occasion des prix décennaux. Il a fallu la courageuse et infatigable persévérance de M. Delambre pour commencer et achever la plus vaste entreprise de ce genre, au milieu de la tourmente révolutionnaire qui présentait des obstacles toujours renaissans. Il raconte, dans le discours préliminaire de la Base du système métrique, les dangers qu'il a courus, et les contrariétés de tout genre qui ont retardé jusqu'en 1799 la fin de cette opération. On verra qu'il fut destitué en 1793 par le comité de salut pubic, qui voulait que les missions ne fussent données qu'*à des hommes dignes de confiance par leurs vertus républicaines et leur haine pour les rois ;* et qu'il fut rappelé en 1795 par l'autorité même qui l'avait fait destituer. C'est pendant cette interruption que M. Delambre reprit la revue du ciel étoilé, à laquelle il s'était déjà livré pendant plusieurs années dans son observatoire de la rue de Paradis. M. Delambre fut nommé membre du bureau des longitudes, à la création en 1795, et quelques mois après à la classe des sciences de l'institut. Nommé inspecteur-général des études en 1802, il organisa le lycée de Moulins; et il venait de former celui de Lyon quand il apprit, en 1803, que la classe des sciences l'avait choisi pour secrétaire perpétuel. Il abandonna alors les fonctions d'inspecteur-général, et il rentra dans l'instruction publique, quand il apprit par le *Moniteur*, en 1808, qu'il était nommé trésorier de l'université. Cette place ayant été supprimée en 1814, il devint membre du conseil royal de l'instruction publique, qui fut remplacé en 1815 par la commission d'instruction publique. M. Delambre avait publié des tables du soleil en 1792 ; mais leur importance le détermina à continuer les observations de cet astre, et il donna en 1806 de nouvelles tables qui servent de fondement à tous les calculs astronomiques. Il reprit aussi son premier travail sur les satellites de Jupiter, y ajouta les observations faites depuis, et construisit de nouvelles tables qui ont paru en 1817. Toutes les tables de M. Delambre, depuis leur première publication, ont servi aux calculs des éphémérides de tous les pays de l'Europe. Dans ses divers travaux, M. Delambre avait eu à traiter un grand nombre de questions : il avait fait connaître des formules qui ne laissaient rien à désirer, et qui ont été généralment adoptées. Appelé au collége de France, en 1807, pour remplacer Lalande, son ancien maître, il fut ramené à l'examen général de toutes les questions d'astronomie théorique et pratique, et naturellement conduit à publier son grand et important traité d'astronomie. Après avoir consacré les premières années de sa carrière astronomique au travail pénible des observations et à la construction des tables du soleil, de Saturne, d'Uranus, de Jupiter et de ses satellites, M. Delambre a entrepris l'histoire de la la science qu'il avait enrichie par tant de travaux. Dans ces différentes parties qui ont paru et qui sont traitées avec autant d'habileté que d'impartialité, on retrouve le grand astronome et le sincère ami de la vérité. Comme secrétaire perpétuel, M. Delambre a déjà fait beaucoup d'éloges remar-

s par un esprit de justice et de ation, et par un style d'une élé- simplicité : on y trouve l'histoire illante de l'homme, et une con- nce exacte de ses travaux. M. De- e a été membre de la légion- neur à la création, et nommé r en 1821. Il a reçu deux di- s de chevalier ; le second était pagné d'une dotation de 2000 , qui a été réduite au quart. 817, il a été nommé chevalier int-Michel. Les ouvrages de lambre sont : 1° *Tables de Ju- et de Saturne*, 1 vol. in 4o, 1789. ables devaient faire partie d'un e de savans étrangers qui n'a té terminé : ces Tables seules aru ; 2° *Tables du Soleil, de Ju- de Saturne, d'Uranus et des ites de Jupiter*, 1792, insérées 'astronomie de Lalande ; 3° *Ta- rigonométriques, suivant le sys- décimal*, par Borda, terminées I. Delambre, 1 vol. in-4°, 1804 ; *éthodes analytiques pour la dé- nation d'un arc du méridien*, 1 n 4°, 1799 ; 5° *Base du système métriques ou mesure de l'arc du méridien de Dunkerque à Barce- lonne*, 3 vol. in-4°, 1806-1814, for- mant suite aux mémoires de l'institut ; 6° *Nouvelles Tables du soleil*, in-4o, 1806 ; 7o *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques, depuis l'an* 1789, lu au conseil-d'état le 6 février 1808, in-4° 1810 ; 8° *Abré- gé d'astronomie*, 1 vol, in-8° 1813 ; 9° *Traité d'astronomie théorique et pratique*, 3 vol. in-4o, 1814 ; 10° *Nou- velles Tables des satellites de Jupiter*, 1 vol. in-4° 1817 ; 11o *Histoire de l'Astronomie ancienne*, 2 vol. in-4o, 1817 ; 12° *Histoire de l'Astronomie du moyen âge*, 1 vol. in-4°, 1819 ; 13° *Histoire de l'Astronomie moderne*, 2 vol. in-4°, 1821 ; 14° *Histoire de l'Astronomie du* 18 *siècle*, 2 vol. in- 4° : le manuscrit est terminé, l'im- pression va commencer ; 15° l'*His- toire de l'Académie des sciences*, pour 20 ans ; voyez les *Mémoires de l'in- stitut ;* 16° beaucoup de *mémoires* insérés dans *la Connaissance des tems*, depuis 1788 jusqu'en 1823.

NOMS DES PERSONNAGES

*plus distingués qui ont assisté au Couronnement de Napoléon dans l'Eglise de Notre-Dame. Voyez la Planche.**

lapoléon,
oséphine,
e Pape,
'ambacérès,
e duc de Plaisance,
Berthier,
'alleyrand,
Eugène Beauharnais,
Caulaincourt,
Bernadotte,
e cardinal Pacca,
12 Le cardinal Fesch,
13 Le cardinal Caprara,
14 Le cardinal Braschi
15 Un patriarche de l'église grecque,
16 Le porte-croix,
17 Un prélat romain,
18 Deux prélats romains,
19 Le clergé romain,
20 Le clergé français,
21 Le comte d'Harville,
22 Estève, grand trésorier,
23 Murat,
24 Le maréchal Serrurier,
25 Le maréchal Moncey,

* Ce tableau qui a été depuis quelque en exposition, se voit maintenant dans ymarket près de l'Opéra.

26 Le maréchal Bessières
27 Le comte Ségur,
28 D'Astroz, grand vicaire du diocèse de Paris,
29 Mme. de Lavalette,
30 La Comtesse de la Rochefoucault,
31 Le cardinal du Belloy, archevêque de Paris,
32 Lejeas, alors grand vicaire de Paris, ensuite évêque de Liège,
33 Marie Annonciade Caroline, sœur de Napoléon,
34 Marie Pauline, sœur de Napoléon,
35 Marie Anne Elise, sœur de Napoléon,
36 Hortense Eugénie Beauharnais, fille de Joséphine
37 Marie Julie Clary, femme de Joseph Bonaparte,
38 Junot,
39 Louis Bonaparte,
40 Joseph Bonaparte,
41 Le maréchal le Febvre,
42 Le maréchal Pérignon,
43 Le comte de Véry,
44 Le comte de Songis,
45 Le comte d'Arjuzon,
46 Le comte Nansouty
47 Le comte de Forbin,
48 Le comte de Beauvset,
49 Le comte Deternaud
50 Duroc,
51 Le comte de Jancourt,
52 Le comte de Brigode
53 Le baron de Beaumont
54 Le comte de Bondy
55 Le comte de Laville,
56 Le duc de Cossé Brissac,
57 Madame Mère,
58 Le comte Beaumont,
59 La comtesse de Fontanges,
60 Mme. la maréchale Soult,
61 Le duc de Gravina, ambassadeur d'Espagne,
62 Le comte Marescalchi,
63 Le comte Cobenzel, ambassadeur autrichien
64 L'ambassadeur Turc,
65 M. Armstrong, ambassadeur des Etats-Unis,
66 Le marquis Luchesini, ambassadeur de Prusse,
67 Mme. David,
68 M. David,
69 M. Rouget, élève de M. David,
70 Le sénateur Vien, maître de M. David
71 Le poëte Lebrun,
72 Grétry,
73 M. Monges, membre de l'Institut,
74 Elèves de M. David,
75 Galerie pour le public,
76 Galerie pour les personnages de la cour,
77 Autre galerie pour le public,
78 Descente de croix taillée en marbre,
79 Le comte d'Aubusson de la Feuillade,
80 Le trône du Pape.

MÉLANGES.

LETTRE A UN AMI,

SUR LE CHATEAU DE LA BRÈDE.*

Là Montesquieu vécut avec lui-même, après en être sorti si long-tems.... Là, il retrouvait avec joie sa philosophie, ses livres et son repos.

Eloge de Montesquieu, par D'ALEMBERT, 5e vol. de l'*Encyclopédie*.

e l'ignorez pas, mon cher , il est peu de personnes à t, douées de quelque instruc- ne soient allées voir le châ- la Brède, berceau du grand ieu. Beaucoup d'étrangers, d'Anglais surtout, vien- que année apporter le tribut pectueuse curiosité. Quel- es auxquelles j'avais lu, cet le *Temple de Gnide*, ré- le faire aussi ce pélerinage; récompenser sans doute leur eux lecteur, elles voulurent mettre, avec quelques amis, pide char-à-bancs qui de- transporter.

acceptâmes avec d'autant pressement, que le château de nous étant inconnu, il blait impossible de le visiter re compagnie. Les femmes en effet partout, mais sur- ampagne et dans le paysage: aucoup mieux tout ce que vec elles, et lorsque aux agré- figure elles joignent encore, lles dont je veux parler, la l'esprit et l'élégance des on ne saurait trop se féli- s avoir pour compagnes de J'ajouterai même que leur leviert très-utile, si le pru- voyageur est de recueillir sions.

ne vous pensiez de cette opinion, qui ne m'est pas sans doute particulière, je dois vous dire, mon ami, que le plus beau jour éclaira notre joyeuse expédition. Le village de la Brède, où nous arrivâmes vers quatre heures et demie de l'après-midi ne nous présenta guère de remarquable que son église: nous la visitâmes, frappés de son architecture qui remonte au moins au treizième siècle; puis ayant laissé notre voiture tout auprès, nous nous engageâmes, le plus gaîment du monde, dans un chemin bordé de bois et de prairies, dont l'aspect nous parut tout à fait pittoresque.

En cheminant le long de cette route ombragée, je me disais tout bas qu'il faudrait être bien abandonné du ciel et de la Muse, pour ne pas trouver là quelques vers agréables, lorsque tout à coup, au milieu d'un vallon que nous n'attendions pas, s'offrit comme par enchantement ce château de la Brède, dont l'horizon est de toutes parts couronné de grands arbres. Monument d'un siècle un peu sauvage, puisque sa fondation remonte au règne de Charles VI, il se détache sur la sombre verdure des pins, comme un grand rocher sur une mer noire et tranquille. L'édifice est flanqué, dans la partie de l'ouest, d'une espèce de haute tour ou beffroi, qui paraît avoir fait partie d'un autre château beaucoup plus ancien, lequel appartenait sans doute aux premiers tems de la féodalité.

Mais indépendamment du grand souvenir dont est rempli celui-ci, le

* ...u qui vit naître l'auteur de ... *Lois*, et où il passa les plus ...mens de sa vie.

caractère de son architecture, moitié guerrière, moitié romantique, le site entièrement voilé de feuillages, au centre duquel il se trouve placé, tout dans ces lieux nous parut propre à éveiller l'imagination. Isolés au milieu de ces bois, éloignés de tout autre objet de comparaison, nous étions tentés de nous croire encore à cette époque où *les preux cherchant aventures, et portant de belles dames en croupe, venaient le soir à travers les forêts demander l'hospitalité au seigneur du manoir gothique.*

De larges fossés d'eau vive, qu'on n'aperçoit point d'abord par un effet de la disposition du terrain, baignent les murs de ce château et l'entourent comme une ceinture de cristal. La masse entière de l'édifice semble s'élever du fond des eaux, et, grâce à leur extrême limpidité, sa forme irrégulière s'y reproduit en entier avec la plus étonnante exactitude de détails. Ce petit lac si pur, ces grands fossés revêtus de pierres de taille, ajoutent encore au caractère imposant de cette demeure: nous regrettâmes seulement de n'y pas voir de beaux cygnes nageant en silence le long de ces vieilles murailles,

Et livrant aux zéphyrs leur plumage d'argent.

En avançant vers l'entrée du premier pont, il nous fut impossible de ne pas nous livrer à certains rapprochemens qui, dans ces lieux, viennent, je crois, se présenter d'eux-mêmes. Autrefois, disions-nous, de ce même château sortaient, la lance au poing et tout bardés de fer, d'intrépides chevaliers. Ils partaient pour aller combattre des *géans discourtois*, ou pour redresser de grandes injustices. Mais dans ces derniers tems, où l'épée du guerrier cédait aux armes de l'esprit, et où la force du corps était devenue peu de chose devant l'empire du génie et de la persuasion, Montesquieu lui-même ne quittait la Brède qu'armé de quelque nouvel ouvrage qui devait ajouter aux lumières de son siècle. Jaloux, comme les anciens seigneurs de cette demeure, *de mettre fin à de nobles entreprises*, lui aussi s'en allait en guerre contre les institutions et les coutûmes absurdes, autres géans plus redoutables que les premiers.

Voilà comme à notre insu, tandis que nous raisonnions de la différence de tems et de mœurs, nos idées semblaient, pour ainsi dire, se teindre encore de la couleur des lieux. Quoi qu'il en soit, après avoir fait le tour des fossés, et considéré ce monument sous ses divers aspects, après nous être représenté les créneaux de la grande tour tels qu'ils devaient être à l'époque des guerres féodales, hérissés de longues lances, de banderolles flottantes, et chargés d'hommes d'armes, nous traversâmes lentement les trois ponts-levis et pénétrâmes dans l'intérieur. Ce fut alors, mon ami, qu'il nous devint aisé de voir que le bon tems n'était plus. Aucun nain, armé d'un cor d'ivoire, n'annonça notre arrivée; aucune dame ne vint nous offrir, dans des coupes d'argent, les fruits d'honneur et l'hippocras. Arrêtés sur la terrasse solitaire qui se présente à la suite du dernier pont, nous remarquâmes la principale façade de l'édifice, qu'on a eu le bon esprit de faire reconstruire dans un style entièrement conforme à l'ancien, et nous franchîmes ce même seuil où, jadis, je le soupçonne, la bonne dame de *Lalande*, l'une des premières maîtresses du lieu, avait coutume de monter sur sa blanche haquenée, soutenue de quelque *varlet* qui portait l'épervier. C'était aussi de là sans doute, qu'avec les mains et les yeux de la Providence, cette châtelaine des tems passés distribuait des vivres et des aumônes *aux pauvres souffreteux qui n'avaient que manger ne que vêtir*. Car, il faut le dire la pitié pour le malheur entra toujours comme apanage dans les biens de cette noble maison; et certes, des leçons généreuses dont se composait la plus belle partie de cet héritage ce ne fut pas celle que le grand Montesquieu observa le moins fidèlement.

La vieille domestique par qui nous

accueillis, nous conduisit
rd dans l'appartement qu'il ha-
Là, je l'avoue, il devient im-
ıle de ne pas tout oublier pour
ul. Son fauteuil, son lit, sa
la trace de son pied contre le
ɔranle de la cheminée, tout le
ɔrésent à la pensée, et j'ai pres-
it au regard. On songe involon-
ıent que sur l'une des banquettes
ette profonde croisée, plongé
une studieuse méditation, et
ıttaché sur ces belles prairies,
ɔrs sans doute il n'apercevait pas,
esquieu écrivit plus d'une page
ente, ou rencontra quelques-unes
s hautes pensées qui assurent à
rit des lois l'admiration des
s. A cette idée, une sorte de
ct religieux s'empare de l'âme,
ı se croit dans un sanctuaire que
raint de profaner.
ıis en détournant notre curiosité,
res objets atténuèrent par degré
première impression. Tel fut
ırd un escalier souterrain, dont
ite porte se trouve pratiquée dans
ıiserie de cette même chambre,
i descend vers une petite cellule
e sous les eaux du fossé. Nous
ımes tous y pénétrer, bien que
ès en soit assez difficile. Après
voir examiné, à la lueur d'une
rne, la voûte humide et faite en
, nous remontâmes incertains de
ge où de la destination que pou-
avoir un semblable réduit.
ı salle des repas vint ensuite fixer
attention. Luxe d'une époque
ıs reculée, son ameublement, ses
s de marbre, ses murs revêtus
e boiserie sombre, devinrent tour
à tour l'objet de nos remarques. Puis nous fûmes conduits, par un escalier tournant, dans une immense salle, au premier, qui peut avoir cinquante pieds de long sur trente-deux de large, et dont la voûte, en lambris demicirculaires, fait regretter, par sa nudité, les armures et les panonceaux qui, sans doute, la décoraient jadis. Au défaut des casques, des brassards et des boucliers dont elle fut ornée, nous y trouvâmes du moins l'intéressante galerie de la famille Secondat: *Stat tamen aula parentum.* Là, s'offre cependant tout le cortége des aïeux.

Placée dans le fond, une grande cheminée antique s'élargit en forme d'entonnoir. C'était là que les jours de fête, en hiver, tandis que l'ouragan agitait les chênes et les pins de la forêt, souvent les pages, les écuyers, les *damoisels* des châteaux du voisinage, assis autour d'un vaste brasier, se racontaient des aventures de guerre ou d'amour. De grands festins, des cercles nombreux, qu'on nommait *cour plénière*, y réunissaient aussi toute la noblesse des environs; et dans ces tems de simplesse, où, comme le disent nos vieilles chroniques, *ne point aimer n'était qu'un long mourir* chaque chevalier choisissait une dame pour boire à la même coupe et manger dans le même plat.

Ainsi des lois, des mœurs, des combats du
vieil âge,
Ma pensée en ces lieux me retraçait l'image:
Je les voyais encore, et rêvais tour à tour
De joutes, de tournois, de féerie et d'amour.*

* Delille, poëme de *l'Imagination*.

(*La suite au Numéro prochain*).

DES CONTEURS ET DE L'ART DE CONTER.

Nous sommes de grands enfans, et de tout tems nous avons aimé les contes ; à la ville, dans les campagnes, dans les châteaux, dans les camps, sous les cabanes, les uns content, les autres écoutent : personne ne s'est lassé, ne se lassera de son rôle.

Les rois n'ont-ils pas eu leurs bouffons pour se désennuyer par leurs burlesques récits ? Si nous passons de la cour au village, dans les veillées, les paysannes n'ont-elles pas leurs conteuses, qui, rabâchant toujours trois ou quatre vieilles histoires, ennuient la jeunesse, endorment la caducité, mais occupent le grand nombre.

Voyez l'Arabe, chargé de rapines ; après ses courses vagabondes, il s'assied sous un palmier, pour écouter avec délices, en fumant, les histoires merveilleuses qu'on lui raconte, et qui plaisent à son imagination.

Retournons-nous à la ville ? Entrons dans ce corps-de-garde : un des soldats est le conteur, est le *loustic*. Il tient le dé, entremêle ses histoires du récit de ses campagnes ; ses camarades l'écoutent avec une grosse gaieté qu'il produit, et qui est sa récompense.

Et dans cette taverne, ne voyez-vous pas cet homme à moitié couché sur la table, le verre à la main, l'œil brillant, le teint enflammé ? Que fait-il ? il s'enivre ; mais il conte : les autres l'écoutent ; et plus il entasse de mensonges, plus leur joie bruyante redouble.

Chaque café n'a-t-il pas *son beau diseur*, qui décide sur les nouvelles du jour ? Il fait la paix, il fait la guerre ; il fait des lois, des plans, des promotions, etc. Ses auditeurs se lassent et l'abandonnent quelquefois ; mais il en revient d'autres ; il peut être ridicule, ennuyeux ! mais il est entouré.

Et dans les foyers des théâtres ! c'est là qu'on trouve de grands conteurs ! Remarquez *Damon*, il sait d'avance le répertoire de la semaine, la pièce nouvelle qui tombera, celle qui réussira ; il connaît l'amant de chaque actrice, l'intrigue de chaque acteur ; il fulmine contre les abus du théâtre : de son tems, cela n'allait point ainsi. Il date de la *Comédie-Française, rue des Fossés-Saint-Germain*, et presque de l'*hôtel de Bourgogne*. De-là, mille histoires sur les acteurs de ce tems : on se moque de lui ; mais tout le monde le laisse dire, et même l'écoute un peu ; il remplit l'intervalle des deux pièces : n'est-ce pas beaucoup, et pour les autres, et pour lui ?

Mais un tableau plus intéressant nous appelle : quelle est cette société peu nombreuse, mais choisie ; point bruyante, mais animée ? C'est celle d'*Ismène*. *Ismène* a déjà trente ans, mais beaucoup de moyens de plaire. Elle a calculé que les jouissances qui naissent de l'esprit et de l'amabilité durent plus que celles de la beauté et de la coquetterie. La foule des adorateurs s'est éloignée d'elle ! beaucoup d'*amis* lui sont restés. Il y a des gens qui prétendent que les uns valent bien les autres. *Ismène* est de cet avis.

Tous les soirs on se rassemble chez elle. On y cause (ce qui est bien rare aujourd'hui). Il est vrai que ce sont toujours à peu près les mêmes personnes qui se retrouvent. Les *histoires*, les *contes* de tous genres arrivent à leur tour dans la conversation, pour la varier et la rendre encore plus piquante. Mais ce ne sont point ici de ces anecdotes triviales, de ces *contes* bien lourds, dont un *conteur*, plus lourd encore, vient nous assommer. Tout se puise dans le centre du goût. Chez Ismène, c'est un art que de bien *conter*. Parmi tant de gens de sa société, pleins d'esprit et d'instruction, une ou deux personnes (au plus) peuvent être citées dans ce genre.

e d'adresse, en effet, ne faut-il celui qui a la prétention d'être *teur aimable* en bonne compa-

bord, on sent de quelle impor- est le choix de l'histoire qu'il te; mais l'art de la placer, de ner sans qu'on s'en doute, tient intelligence secrète, à un senti- fin qu'on rencontre rarement. tant de peine à captiver l'atten- gitive! N'oublions pas ce mot ntenelle: *Je meurs content, on ite plus!*

société se compose de différens tères; l'un a la manie, par l'ha- e de fronder, de conjurer d'a- contre son propre plaisir, et he à vous embarrasser dès le er mot. L'autre, grand amateur uvelles, en demande ou en dé-

Celui-ci croit parler bas à sa e, et c'est avec une chaleur.... excusable; elle est jolie, il est é: peut-on exiger qu'il se taise? société d'*Ismène* est charmante; comment ne se composerait-elle le tous ces élémens! Ils se ne- ent partout; les nuances seules guent les cercles plus habituelle- aimables, et ces momens de dé- sont malheureusement trop fré- s.

n reviens à mon *conteur*. Il faut triomphe de tous ces obstacles. l commandé l'attention? c'est à e ne pas la laisser échapper, en nt sans cesse ses tableaux, en nt ses récits de quelques douces es dont chacun puisse faire l'ap- tion: s'il peut y joindre l'art de efaire avec vérité, son succès est in.

talent de *contrefaction* est on plus nécessaires à celui qui veut r d'une manière brillante. Vos teurs éprouvent une secrète jouis- à retrouver les ridicules, et la é de *certaines manières* connues u leur retrace.

homme est imitateur par nature. médiocrité étant le lot du plus d nombre, il y a peu d'*originaux*. sommes presque tous condam- nés à être *copistes*; de-là ce goût général, cet attrait pour l'*imitation*.

Une des ressources les plus sûres pour un conteur, mais qui n'appartient pas à tout le monde, c'est de garder le sang-froid en disant des choses fines et gaies.

Par un effet singulier, mais constant, si le *rire* gagne celui qui *conte*, c'est souvent l'instant où cesse la gaieté de ceux qui l'écoutent. Le *conteur* lui-même, en ce moment, change de rôle; il se mêle presque à ceux qu'il veut amuser; il ne dirige plus rien, ne peut rien entretenir; il a quitté sa place, son personnage est fini.

J'ai connu un homme qui possédait au plus haut degré ce talent de *contrefaction* dont je parlais tout-à-l'heure: je l'ai vu souvent mettant en *scène*, dans ses récits, *différens personnages* connus, passer de l'un à l'autre avec une rapidité surprenante; je l'ai vu les imiter, prendre leurs tons, leurs gestes, leur voix, en un mot, les peindre avec une telle vérité, que chacun croyait les entendre parler. Par une adresse d'un autre genre, il savait, sans plan, sans projet, sans penser à la plus légère aventure, faire tout-à-coup une histoire de rien; attacher, intéresser, amuser tour à tour; et tout cela, je le répète, avec si peu de fond, que lorsque l'histoire était finie, lorsqu'elle avait charmé tout le monde, on en cherchait le sujet ou la suite; on ne pouvait rien trouver qu'un souvenir aimable de détails délicieux que l'esprit se retraçait, sans pouvoir les fixer. Voilà le chef-d'œuvre du *conteur*.

Il est un autre genre d'histoires, ce sont celles qui finissent par un *trait*. Celles-ci paraissent d'abord d'un succès plus certain, mais elles présentent un écueil. Craignez qu'une fois arrivé à ce *mot* sur lequel vous comptez, vous le prononciez sans effet. C'est toujours la faute du *conteur*, quand l'assemblé reste froide. Il a voulu sans doute faire trop d'effet dans le commencement; il n'a pas nuancé, gradué son récit avec assez

d'art, jusqu'au dernier moment. Puisqu'on attend tout son succès d'un seul *trait*, il faut que tout le prépare, et que l'auditeur y soit amené, sans qu'il s'en doute.

Je ne parlerai pas de la maladresse de laisser deviner ce *trait* d'avance; on est perdu! ..... Dans ce cas, l'histoire doit disparaître, et le *conteur* aussi. Enfin, un homme qui conte une histoire au milieu d'un cercle, est presque un *acteur* sur la scène, avec cette différence que l'*acteur* récite ce qui lui est dicté, tandis que le *conteur* est obligé d'improviser, qu'on le voit de plus près, qu'il faut que son naturel soit bien plus vrai. Le prestige entoure l'*acteur*; le *conteur* est entouré de ses modèles. C'est une *copie* qui doit être assez fidèle pour soutenir la comparaison continuelle avec l'*original*.

Tout en parlant de *contes*, je m'aperçois qu'ils m'ont mené plus loin que je ne voulais. Je me tais bien vite, pour que mes lecteurs ne disent pas qu'en traitant de l'art d'ennuyer, j'ai donné le précepte et l'exemple.

S.

LE PREMIER MOUVEMENT.

NOUVELLE.

Dans un ville de province peu considérable, vivait un jeune homme nommé Clainville. Sa figure était agréable; non qu'elle fût belle, mais sa physionomie pleine d'expression annonçait une âme franche, élevée et sensible; aussi n'était-elle pas trompeuse, et quand on citait quelque trait de désintéressement et de générosité, chacun disait aussitôt; Oh! ce trait-là est de Clainville; nous le reconnaissons. Si quelqu'un racontait un événement assez extraordinaire pour trouver des incrédules, il n'avait qu'à ajouter: Je le tiens de Clainville; dès cet instant il n'y avait plus de doute, le fait était avéré. Cet aimable jeune homme jouissait de l'estime et de l'amitié de tout le monde, et pourtant il n'était pas riche. Mille écus de rente, voilà tout ce qu'il possédait. Comment, diront les égoïstes, comment se donne-t-on les airs d'être généreux avec mille écus de rente!.... Mais laissons de côté l'égoïsme, il ne doit point figurer dans ce tableau.

Clainville voyait très-souvent une vieille dame qui vivait dans la retraite, et qui demeurait dans son voisinage. Madame de Mazières avait quatre-vingts ans passés; elle supportait, avec une vertueuse résignation, les malheurs de son âge et ceux de sa situation. Elle avait perdu, par la révolution, une existence brillante, et surtout un trésor bien plus précieux que la plus immense fortune. Au moment où la révolution commençait, cette excellente femme avait marié sa fille unique au comte de Verlac. Le comte avait emmené sa femme, laissant à madame de Mazières une fille âgée de trois ans, seul fruit d'un mariage formé sous de meilleurs auspices. M. et madame de Verlac étaient morts loin de leur patrie, et madame de Mazières, chargée du précieux dépôt qui lui retraçait l'image d'une fille tendrement aimée, avait longtems prodigué ses soins à la jeune Sophie, sur laquelle s'étaient concentrées toutes ses espérances, toutes ses affections. Mais son grand âge ne lui permettant pas de veiller elle-même à l'éducation de cet enfant, elle s'en était séparée avec douleur. Je dois la faire élever pour elle et pour moi, disait-elle; et la petite Sophie, confiée au zèle d'une amie intelligente, avait été envoyée dans une grande ville. La situation de madame de Mazières n'était ni

ai brillante; si elle avait eu
ouvenirs agréables, ils étaient
s par des souvenirs doulou-

Qu'allait donc faire Clain-
dans cette maison? me deman-
-vous peut-être; qu'allait-il
hercher? Le plaisir de conso-
me femme malheureuse, et de
ontrer qu'elle n'était pas aban-
ée du monde entier; de lui prou-
enfin, qu'il existe encore des
bonnes et sensibles qui coup-
pour quelque chose la vieillesse,
lheur et la vertu.

pendant le torrent des dissipa-
, qui sont presque des devoirs
âge, l'empêcha pendant près
it jours de rendre à madame de
ères ses soins accoutumés. Hon-
de sa négligence, il s'empresse de
arer, et court chez sa respectable
. Il trouve madame de Mazières
rée dans de sérieuses réflexions:
pect de Clainville, elle sort de
verie, lui sourit avec bonté, et
proche sa longue absence. Ce-
ant, lui dit-elle avec beaucoup de
, il faut bien pardonner aux
s gens de nous oublier; nous de-
prendre sans compter les mo-
qu'ils nous donnent. Ah! ma-
, répond Clainville, je ne vous
oint oubliée....—Je le crois,
rompt madame de Mazières;
besoin de le croire, car je suis
eureuse.

ces mots, quelques larmes s'é-
pent de ses yeux: le bon Clain-
la regarde en silence, il est at-
i. Eh quoi! madame, lui dit-
ous serait-il arrivé quelque mal-
nouveau?—Non.—Cependant ces
es?—Elles ne coulent pas pour
—Vous m'effrayez. Mademoi-
votre fille?....—Je pense à son

Tous ses malheurs sont dans
nir, il est vrai, mais dans un
ir prochain. — Comment? —
re enfant! bientôt elle n'aura
de mère.—Que dites-vous, ma-
?—A mon âge, Clainville, on
oit point se faire illusion; dans
n, dans un mois, dans huit jours,
in peut-être, je ne serai plus.

Ma petite-fille, ma chère Sophie, sera seule au monde, sans soutien, sans protecteur, sans fortune. Cette idée me met au désespoir. Clainville voulut rassurer madame de Mazières. Le ciel, lui dit-il, protégera votre Sophie; il vous fera trouver un ami....—Un ami, mon cher Clainville! vous jugez les hommes avec votre cœur. Ma fille est sans bien, et il n'existe plus d'amis désintéressés.—Il n'en existe plus, madame!—Je n'en connais pas.—Vous m'oubliez donc, s'écrie Clainville, avec la plus vive émotion, et n'écoutant que le premier mouvement de son âme, vous m'oubliez; ma bonne foi vous est suspecte.—Calmez-vous, mon ami, interrompt à son tour madame de Mazières; je connais votre cœur; mais à votre âge, à vingt ans, comment serviriez-vous de protecteur à une jeune personne de seize?—En devenant son époux.—Son époux?—Oui, madame; accordez-moi sa main, et je me charge de la protéger et de la rendre heureuse.—Vous demandez sa main, et vous ne l'avez jamais vue?—Qu'importe, si elle est malheureuse?—Mais vous savez qu'elle est sans fortune.—Eh! si elle était riche, aurait-elle besoin de moi?—Aimable et bon jeune homme! s'écrie madame de Mazières, en versant des larmes de joie; oui, je te la donne, c'est entre tes mains, entre les mains de la vertu qu'une mère mourante remet le dépôt que le ciel lui avait confié. Je vais écrire à ma fille; je vais lui mander que j'ai trouvé pour elle l'époux le plus noble, le plus sensible et le plus délicat. Avant huit jours, tu la verras, celle que tu promets d'épouser. Sans toi, Clainville, sans toi, mes dernières pensées auraient été déchirantes; maintenant j'attendrai la mort avec une douce résignation. Que ne te dois-je pas? que n'ai-je une fortune immense à te donner, pour récompenser tant de grandeur d'âme et de générosité?

Clainville quitte cette tendre mère, pour se dérober aux transports de la

reconnaissance. Il est sur le point de rentrer chez lui, lorsqu'il rencontre un homme qu'il estime beaucoup, qu'il voit souvent chez madame de Mazières. M. de Forval n'était point ce qu'on appelle dans le monde un homme brillant, mais un honnête homme, en qui beaucoup de gens avaient confiance, et qui le méritait. Il avait pris Clainville en amitié, et lui avait souvent promis de lui rendre service à la première occasion favorable.

Sans indiscrétion, lui dit-il en l'abordant, puis-je vous demander d'où vous venez ? Vous avez l'air bien ému.—Madame de Mazières est dans une situation si malheureuse !—Vous croyez ?—Elle m'a pénétré de tristesse.—En effet, je m'aperçois que vous êtes triste. Allons, venez avec moi, je vais vous mener dans une société très-brillante, le grand monde vous dissipera..... Je n'en ai pas envie.—Vous avez tort : quand vous bouderiez le monde entier, la bonne madame de Mazières n'en serait ni plus riche ni plus heureuse. Venez donc avec moi, vous dis-je, si vous vous ennuyez, vous vous tiendrez à l'écart. Vous savez combien il est aisé, quand on veut, de trouver la solitude dans le grand monde.

Clinville se laisse entraîner chez madame de Verteuil, qui réunissait toutes les semaines une société nombreuse et bien choisie. Prenez garde à vous, lui dit Forval en chemin ; prenez garde à vous, vous allez voir une jeune personne charmante ; je vous en avertis. C'est la jeune Adèle de Jumilly. Sa mère a jugé à propos de quitter Paris et de venir se fixer dans notre ville, aux environs de laquelle son projet est d'acheter une terre de cent mille écus. Madame de Jumilly est une femme fort aimable, du meilleur ton; elle tiendra sûrement ici une maison excellente, c'est donc une fort bonne connaissance à faire. Mais prenez bien garde à vous. Sa fille est jolie.. c'est une rose dans sa fraîcheur.

Clainville fait peu d'attention à ce discours, et bientôt il arrive chez madame de Verteuil. A peine est-il entré dans le salon, que les hommes de son âge, ceux même d'un âge plus avancé, n'attendent pas qu'il les prévienne ; ils vont au-devant de lui, et il répond avec sa franchise ordinaire à tous les témoignages d'amitié qu'il reçoit. L'amour-propre, même provincial, perd sa susceptibilité, et l'étiquette disparaît devant l'homme bon, simple et modeste, qui semble toujours prêt à accorder aux autres ce qu'il ne songe point à demander pour lui-même.

Les regards de Clainville se portent sur une réunion de jeunes et jolies femmes, et s'arrêtent avec complaisance sur une jeune personne qui les éclipse toutes. Elle rencontre par hasard les yeux de Clainville, elle baisse sa longue paupière, et rougit. Clainville remarque cette aimable rougeur, et s'approchant de son ami :—Quelle est cette jeune personne ?—Ah, ah, répond Forval en souriant, vous vous en avisez ! vous la trouvez donc ?.....—Fort bien.—L'éloge est modéré; avouez qu'elle est charmante. C'est la jeune Adèle de Jumilly, dont je vous parlais tout-à-l'heure. Quoi ! vous ne l'avez pas reconnue au portrait que je vous en ai fait ? Je suis donc un bien mauvais peintre. On dit autant de bien de son âme que de sa figure, et vous voyez tout ce que sa figure dit. Elle a reçu une éducation parfaite ; son esprit est très-orné, mais il a conservé toute la grâce et toute l'ingénuité de l'enfance. Elle est d'une modestie angélique ; elle a des talens très-agréables ; eh bien, elle joue avec ses talens comme dans son enfance elle jouait avec sa poupée, sans en tirer plus de vanité : n'allez pas en devenir amoureux au moins.

Clainville sourit et ne répond rien. Il s'approche des femmes, se mêle à leur conversation, et montre cette sorte d'esprit que tout le monde aime, qui fait toujours l'éloge du caractère de celui qui le possède, cet esprit si rare qui vient de l'âme, et qui consiste à peindre avec des couleurs vives, naturelles et variées, tous les sentimens qu'elle renferme : plus on

ıte, et plus on veut l'enten-
Madame de Jumilly, surtout,
le prendre un vif intérêt à tout
r'il dit; elle cherche les moyens
auser seule avec lui. Clain-
se laisse entraîner par le dé-
plaire, désir si naturel à son
Jamais il n'a paru plus aima-
quoique des distractions in-
taires viennent souvent rompre
de sa conversation, et conduire
regards et sa pensée du côté
jeune Adèle. Madame de Ju-
paraît enchantée; et s'ap-
ant de M. de Forval: ce jeune
ıe a bien de l'esprit, dit-elle.—
répond Forval, son esprit n'est
c'est son âme qu'il faut con-
. Clainville entend ces deux
s; le premier le fait rougir,
le second le réconcilie avec la
ge.
ıntôt il s'approche des jeunes
nnes, et se livre à leurs jeux avec
ıisir qu'il n'avait point encore
. Il est auprès d'Adèle, it peut
tous ses mouvemens; il peut
dre sa voix angélique. Comme
egarde! comme il l'écoute! ce
point de l'attention; il ne ré-
t pas. L'amour, pour entrer dans
œur prend la forme la plus sé-
ıte, la grâce et l'accent de l'in-
ce et de la candeur. Adèle est
s femmes qu'il suffit de voir
natant pour les aimer toute
. Sa physionomie a quelque
de si pur, de si naturel, de si
u'on devine sur-le-champ son
On la connaît dès le premier
d'œil: on ne la connaîtrait pas
, quand on la verrait long-
Le cœur de Clainville, ac-
mé à se livrer à tons ses mouve-
est ouvert à la plus douce et à
s impérieuse de toutes les pas-
Il aime avant d'avoir réfléchi
ınger d'aimer, à la promesse
ient de faire. Le moment vient
société se sépare. Il s'appro-
'Adèle, il voudrait lui parler, il
ıuble; et ses regards seuls ex-
nt avec éloquence tout ce qui
ıe dans son cœur.
rentre chez lui délicieusement
préoccupé. Adèle est toujours pré-
sente à sa pensée. Il repasse vingt
fois dans son imagination tout ce
qu'elle a fait, tout ce qu'elle a dit dans
cette soirée; il se retrace tous ses re-
gards, toutes ses grâces, et jusqu'à
ses moindres mouvemens. Une bonne
partie de la nuit s'écoule dans cette
douce rêverie. Clainville s'endort en-
fin; et il n'était pas encore levé à dix
heures du matin, lorsque Forval en-
tra dans sa chambre. " Eh quoi! lui
dit Forval, encore au lit!—Le jour
se levait quand j'ai fermé la paupière.
—Une insomnie! à merveille; je m'y
attendais, mon ami: vous êtes amou-
reux.—Moi?—Vous êtes amoureux,
vous dis-je, et de l'aimable Adèle.—
Amoureux d'Adèle!...." Ces mots
semblent réveiller le pauvre Clainville
et le rappeler à lui-même. Il rougit,
il balbutie....—Qui peut vous faire
soupçonner?—Eh bien, interrompt
Forval, voyez le grand crime!—Non,
pas un crime, M. de Forval, mais un
grand malheur.—Oui, vraiment, un
grand malheur d'être amoureux d'une
jeune personne que l'on peut épouser
quand on voudra.—Moi, l'épouser?
Me croyez-vous assez ridicule pour
élever mes prétentions jusqu'à elle?
—Et moi, Clainville, me croyez-vous
assez peu de vos amis pour me suppo-
ser le projet de me moquer de vous?
Ecoutez-moi: je connais beaucoup et
depuis long-tems madame de Jumilly;
j'ai même été chargé par elle d'affai-
res très-importantes; j'étais avec elle
en correspondance réglée. Elle m'en-
tretenait sans cesse de l'avenir de sa
fille, et du désir qu'elle avait de la
voir bien mariée. Ma fille, me man-
dait-elle, est assez riche pour deux;
ce n'est donc point à la fortune que je
m'attacherai dans le choix que je fe-
rai de l'homme à qui je veux confier
son bonheur. Mais si je trouve un
jeune homme qui joigne à une nais-
sance distinguée toutes les qualités du
cœur, une tournure agréable et un es-
prit solide, c'est lui qui sera l'objet de
ce choix important. Elle me priait
en même tems d'unir mes recherches
aux siennes. Je vous avais promis,

Clainville, de m'occuper de votre bonheur, je vous ai tenu parole. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et je ne crois pas avoir trompé la confiance de madame de Jumilly, en vous proposant pour l'époux de sa fille. Vous avez toutes les qualités qu'elle peut désirer. Hier au soir elle m'a parlé avec enthousiasme de votre esprit et de votre caractère, et je suis convenu avec elle que je vous ferais part d'un projet qui, pour être exécuté, n'a plus besoin que de votre consentement.—Que de mon consentement! ô ciel, et je ne puis le donner! s'écria Clainville." Tous deux gardent le silence. Forval observe avec attention la physionomie du jeune homme sur laquelle se peignent mille passions diverses. " Non, non, répète Clainville en se promenant avec beaucoup d'agitation; non, je ne ne puis le donner. J'aime mademoiselle de Jumilly, et....je la refuse." Alors il raconte au bon Forval les engagemens qu'il a pris la veille avec madame de Mazières. " Je n'ai pu voir, dit-il, je n'ai pu voir couler les larmes de cette femme respectable, sans en être profondément touché. Sur le bord du tombeau, elle voyait sa fille dans le plus affreux isolement, dans l'abandon et la pauvreté. Elle ne demandait au ciel qu'un appui, qu'un protecteur pour cette jeune et malheureuse orpheline. Je n'ai rien calculé; j'étais trop ému pour raisonner, je n'ai suivi que le premier mouvement de mon cœur. J'ai demandé la main de Sophie.—Ainsi donc vous renoncez?....—A mon propre bonheur pour assurer celui d'une autre.—Décidément?—N'en doutez pas. Voulez-vous qu'après avoir porté l'espérance et la joie dans le cœur de madame de Mazières, j'aille y plonger le poignard? voulez-vous que j'aille lui dire....—Moi? je ne vous conseille rien. A quoi bon donner des conseils à un homme qui ne suit et ne veut suivre que les premiers mouvemens de son cœur?—Ah! vous en auriez fait autant, je gage. Ne gagez pas, mon ami, vous êtes un fou d'une espèce particulière. Tous les fous n'ont pas l'honneur de vous ressembler; adieu, je suis fâché de n'avoir pu vous rendre service.—Quoi! vous me quittez? vous êtes en colère contre moi?—Non, votre folie est assez belle pour obtenir son pardon; mais il faut que je porte votre réponse à madame de Jumilly. Je vais lui témoigner votre reconnaissance et vos regrets.—Ma reconnaissance, oui, dit vivement Clainville, pour des regrets, je n'en ai pas. Mon cœur est déchiré, sans doute, mais je ne puis avoir des regrets." Forval lui serre affectueusement la main et s'éloigne.

Point de regrets! Clainville, ta délicatesse t'abuse, et ta générosité t'empêche de mesurer l'étendue de ton sacrifice. Des larmes cependant s'échappent de ses yeux; il les essuie, et se dit en souriant: " Il faut avouer que je suis bien fou. Quelle raison puis-je avoir de m'affliger ainsi? Je refuse une jeune personne charmante, il est vrai; mais à laquelle il ne m'est pas permis de prétendre. Ne suis-je pas irrévocablement lié par ma promesse? La parole donnée au malheur est la plus sacrée de toutes. Je suis marié. Oublions donc une passion qui ne vient que de naître, et dont les racines ne sont pas encore assez profondes, j'espère, pour troubler mon repos et compromettre le bonheur de Sophie. Pauvre Sophie! fille infortunée de la plus tendre des mères mon cœur ne doit plus s'ouvrir que pour toi.

Il emploie tous les instans de la journée à se fortifier dans cette résolution. L'image d'Adèle le poursuit, mais en vain. Les passions peuvent tourmenter la vertu, mais non la séduire. Le soir, il dirige ses pas vers la demeure de madame de Mazières, qu'il se promet de ne plus quitter jusqu'à l'arrivée de Sophie. Il croyait la trouver seule, et ne s'attendait pas à rencontrer chez elle madame et mademoiselle de Jumilly. Cependant rien n'était plus simple. Madame de Jumilly, venant habiter la ville, devait faire des visites à toutes les personnes

lle devait composer sa société, rille est interdit, il n'ose profé- e parole ; il reste immobile, ne nt s'il doit avancer ou se retirer; git comme s'il avait commis une

Madame de Mazières ajoute e à la difficulté de sa situation, ne le prenant par la main et le ntant à madame de Jumilly, elle " Voilà, madame, voilà cet hon- mérieux qui, touché de mes in- udes et de ma douleur, oubliant nérêt personnel, s'est offert pour e protecteur de ma chère Sophie, re je ne serai plus. Voilà mon e, mon fils, mon consolateur.— mais, monsieur, répond madame milly ; je sais à quel point il le désintéressement, la délica-

Quelle femme ne serait heu- avec un époux capable de si no- procédés ! Qu'en dites-vous e ?"—La jeune personne baisse ement les yeux, sourit, et dit en ssant : " Oui, je crois mon bon- assuré." Qui peindrait l'éton- nt de Clainville ? " Vous l'en- z mon ami, lui dit madame de ères, vous l'entendez. Eh bien! asses donc votre femme.—" Ma e !. . .—Quoi ! vous hésitez ? :-vous pour retirer votre parole ? a parole ! je la tiendrai même au de tout mon sang.—Eh bien ! asses donc votre femme.—Quoi ! moiselle ?. . . . .—Est ma fille, hère Sophie ; et madame de Ju- est l'amie à qui je l'avais con- —Juste ciel ! qu'entends-je ? bonheur m'était réservé !—Celui tu mérites, excellent jeune me.—Quoi ? c'est ainsi que vous ouvriez !—Je voulais connaître à l'homme à qui j'allais remettre résor si précieux. Le bonheur on enfant, voilà mon excuse. Tu ardonnes, n'est-il pas vrai ? Tu ne pens pas d'avoir écouté le pre- mouvement de ton cœur ?" Clain- est trop ému pour pouvoir ré- re ; ses yeux, offusqués de s, se portent tour-à-tour sur me de Mazières, sur Adèle, sur me de Jumilly.

Dans cet instant arrive M. de For- val. " Eh bien ! lui dit madame de Mazières, le notaire n'est pas avec vous ?—Non, madame, il me suit. Le contrat de mariage est dressé ; il n'y manque plus. . . . —Que la dot et vos signatures", dit le notaire en entrant. Le notaire se place devant une table. " Voyons, madame, dit M. de Forval, quelle est la dot que vous donnez à mademoiselle votre fille ? J'aime Clainville, je lui ai promis de lui faire faire un bon mariage, et je dois m'oc- cuper de ses intérêts ; ainsi. . . . — Mais, monsieur, vous connaissez ma fortune ; vous savez aussi bien que moi, que malheureusement je ne puis donner. . . . —Autant que vous le voudriez, sans doute ; je sais fort bien cela ; mais encore faut-il stipuler quelque chose,—Eh bien ! soit, dit madame de Mazières en se tournant vers le notaire ; écrivez, monsieur, que je donne à ma fille Sophie de Verlac, la somme de cent mille écus déposés par moi entre les mains du plus honnête homme du monde, de mon vieil ami, M. de Forval.—Etes- vous content, Clainville ?" dit Forval au jeune homme. Clainville se jette dans ses bras ; puis, pressant dans ses mains la main de madame de Mazières : " Dans les surprises que vous me donnez, lui dit-il, vous n'observez pas la gradation. La première était trop délicieuse, elle fait tort à la se- conde.—Toutes deux ont leur mérite, dit Forval ; vous le sentirez un jour. —Vous m'avez crue bien pauvre, mon cher Clainville, dit alors ma- dame de Mazières ; je n'en avais que l'apparence. Dépouillée de ma for- tune, il m'était resté le fruit de mes économies. M. de Forval se chargea de le faire valoir. Je réduisis ma dé- pense au plus strict nécessaire. L'in- telligence de mon ami, quelques re- couvremens inattendus grossirent mes fonds ; j'aurais pu reprendre, en partie, mon ancienne existence ; mais j'étais dégoûtée du monde. Accoutu- mée aux privations, je pensai qu'en laissant la plus grande partie de mon revenu s'accumuler pendant quelques

années, je pourrais faire à Sophie une dot assez considérable, pour lui permettre de n'avoir égard qu'au mérite dans le choix d'un époux. Cette idée devint l'âme de toute ma conduite, et vous voyez si elle m'a réussi. —Femme admirable! s'écrie Clainville.—Ne me louez pas, mon ami; bientôt, sans doute, vous serez père, et vous verrez s'il y a tant de mérite dans les privations qu'on s'impose pour ses enfans."

Je ne chercherai point à peindre la joie de cette intéressante famille, dont M. de Forval et madame de Jumilly font partie, car l'amitié est une seconde parenté. Nos bons amis nous sont aussi donnés par la nature. Le mariage de Clainville et de Sophie fut célébré sans pompe: le bonheur n'en a pas besoin. Dirai-je qu'il habite avec nos jeunes époux? dirai-je qu'il ne doit jamais les abandonner? On le devine. Quand l'hymen enchaîne deux cœurs également bons, vertueux et sensibles, le bonheur préside à leur union.

Madame de Mazières est rajeunie de dix ans. Sa tendresse inquiète la conduisait au tombeau, sa tendresse heureuse la rend à la vie. Et toi, bon Clainville, devenu riche, tu n'as point changé de caractère, tu as conservé ta générosité, tu te fais aimer de tout ce qui t'environne. Si tu vois un malheureux, tu cèdes toujours, sans hésiter aux premiers mouvemens de ton âme; on en abuse quelquefois, on te trompe, mais tu ne le crois pas. Garde toujours cette noble étourderie du cœur. On peut être dupe de l'homme à qui l'on fait du bien, mais on n'est jamais dupe du bien que l'on fait.

LETTRE DE CÉPHALONIE.

Baie de Viscardo à Céphalonie, Août.

J'éprouvai un bien vif regret en quittant les personnes bienveillantes qui m'avaient si bien accueilli, et qui voulaient me retenir encore.

Un moine, antiquaire déterminé, et très-obligeant, voulut absolument m'accompagner dans l'intérieur de l'île; j'acceptai sa proposition avec joie et reconnaissance.

Nous commençâmes nos recherches sous la forteresse, par la visite souterraine de ruines antiques; elles datent sans contredit des derniers tems de Rome, mais n'offrent rien d'intéressant.

Nous tournâmes ensuite la hauteur d'Argostoli, et allâmes voir sur le penchant de la colline ces murs d'ordre cyclopéen qui durent appartenir à l'ancienne Kram ou à Dulichium, plus ancienne encore. Ces murailles prouvent au moins la haute antiquité de la ville à laquelle elles servaient d'enceinte. Depuis longtems toutes les ruines partielles ont disparu. On cherche vainement aussi, en descendant vers la ville, ces tours énormes qui devaient servir d'entrepôt aux marchandises débarquées. Tout a été englouti par les tremblemens de terre.

Une barque nous transporta à Lixuri, aujourd'hui la seconde ville de Céphalonie. Elle est située sur la côte, vis-à-vis d'Argostoli, et à l'est du golfe. Sa situation la rend très-propre au commerce, et l'air n'y est pas fétide et malsain comme à Argostoli; mais elle a plus souffert que cette dernière par les tremblemens de terre: partout on aperçoit des traces de leurs ravages. Lixuri possède aussi une petite marine; mais ses habitans ont tous un aspect misérable.

Il a probablement existé dans cette île, du tems des Romains, une ville dont le nom même ne nous est point parvenu. Peut-être était-ce Pétulie, colonie fondée par Marc-Antoine?

En nettoyant une fontaine, il y a quarante ans, on trouva quelques débris d'antiquités: d'abord un vase de marbre dont le pied seul était endom-

é. Il portait une inscription latine
nt mention de la mort d'un
e homme, ami de Marc-Antoine.
seconde découverte, plus impor-
e, était une tête de femme : la
ie à laquelle elle avait appartenu
it être sortie, suivant les connais-
s, des premières écoles de la
ce. Cette tête, d'après un dessin
:t que m'en fit voir mon compa-
ı, m'en rappela une qui avait avec
beaucoup de ressemblance, et qui
trouvée, l'an dernier, dans les
es de l'ancienne Capoue; si je ne
trompe, c'est le prince royal de
emarck qui en fit l'acquisition.
résentaient-elles toutes deux le
ie objet, furent-elles créées par le
ie ciseau ?

n retira encore de la fontaine
rses médailles et plusieurs tables
ronze, couvertes d'inscriptions il-
les. Tous ces objets, ainsi que
:te*, furent donnés au provéditeur,
ıvoyés par lui à Venise.

n trouva encore dans le même
une prodigieuse quantité de dents
à leur dimension près, ressem-
ent absolument à celles du che-
J'en ai vu une, et je ne partage
ıt l'avis de certains naturalistes
rgostoli, qui prétendent que ce
effectivement des dents de cheval,
ıu'elles ont acquis en terre ce de-
de grosseur et de longueur: cette
ière est de trois pouces. Je croi-
plutôt qu'elles ont appartenu à
Mamouths de grandeur colossale,
ıus seulement dans les tems les
reculés de l'histoire.

ous trouvâmes, à une lieue de
ıri, des ruines que l'on croit être
s de l'ancienne Palis ou Pallé.
appelle effectivement encore ce
Palichi, mais aussi Paler-Castro
ıx châteaux), nom que l'on ren-
re très-souvent dans la Grèce.
ıui était encore debout il y a vingt
est totalement détruit à présent.
tremblemens de terre et le tems
n'ont rien laissé ici de remarquable,
pas même ces murailles cyclopéennes
que nous trouvâmes auprès de Kram,
et qui survivent à presque toutes les
villes anciennes dans les îles Ioniennes. C'est ici que l'on trouva, il
y a cinquante ans, une inscription
grecque ; elle était gravée sur du marbre de Paros, et prouvait que le gouvernement de Palis était républicain.

On y lisait que par un décret du peuple et du sénat, une statue avait été érigée à la grande prêtresse Flaviana Eutychès, fille de Pitharos-Glaukos, et femme de Dion Aristomantides. Elle avait mérité cet honneur insigne par la chasteté de ses mœurs et la pureté de toute sa vie.

Une telle récompense, honorable sans doute pour la grande prêtresse, le serait-elle beaucoup pour ses contemporaines ? Quelle dépravation ne laisse-t-elle pas supposer ! malheur au pays où l'on éleverait des statues à l'exercice de vertus aussi simples ! Cela paraît si extraordinaire de nos jours, qu'à peine on peut y croire ; quelque particularité que nous ignorons explique sans doute tout naturellement ce qui nous paraît si bizarre. Cette inscription singulière fut aussi envoyée à Venise. Depuis cette époque il n'a été fait aucune fouille aux environs de Lixuri ; et à présent, trop occupé sur la superficie de la terre, on ne songe pas à pénétrer dans son intérieur.

En quittant Palis, notre barque nous ramena à Argostoli, d'où nous partîmes incontinent pour Casamata. Cette fois, des ânes nous servirent de monture. Mon compagnon de voyage m'introduisit chez des personnes de sa connaissance, propriétaires d'une campagne charmante, et qui nous reçurent avec la plus franche cordialité.

L'intérieur de la maison retrace, par son élégance, sa commodité et le caractère de son ordonnance, les maisons de campagne d'Allemagne et de

---

Malgré tous mes soins, je n'ai pu dérir cette tête dans les musées de Ve-

France; mais l'accueil des maîtres rappelle plus vivement encore le souvenir du pays hospitalier par excellence.

J'ai trouvé dans cette campagne, éloignée en apparence de toute société civilisée, les Œuvres de Byron, les Colonies de Pradt, et une belle édition du Dante.

Comme mon guide m'assura qu'on ne découvrait plus sur le mont Néro le moindre vestige du temple fameux de Jupiter Ranios, nous tournâmes le flanc escarpé de la montagne, et nous dirigeâmes vers Same.

Nous fîmes ce trajet pénible en trois heures de tems et par une chaleur excessive. La route, à travers d'arides montagnes, n'offre que bien rarement l'aspect d'un myrthe ou d'un olivier fleuri. Cependant de ces hauteurs nous découvrîons une vue ravissante: l'île entière se développait à mes regards, et du même coup-d'œil nous aperçevions Zante, Thiaki, Papon, Sainte-Maure, et enfin Corfou sur le dernier plan. Une heure avant d'atteindre Samos, on arrive dans un vallon riant et fertile. De grands arbres, apparition très-rare dans les îles Ioniennes, ombragent ces lieux, et un point de vue superbe sur l'île d'Ithaque complète le charme de ce site enchanteur.

L'aspect de cette île est infiniment plus pittoresque au midi qu'à l'ouest, du côté du canal de Viscardo.

Samos, située au sommet et sur le penchant d'une colline, était exposée à l'est. J'ai déjà eu occasion de parler de sa splendeur primitive et de sa noble fin sous la domination tyrannique des Romains, qui ne purent anéantir les traces de cette ville somptueuse. Son enceinte existe encore en partie, elle est surtout très-remarquable sur le penchant de la montagne. Une partie de ses murailles est cyclopéenne, l'autre se compose d'énormes pierres taillées dans le roc et adaptées les unes aux autres sans aucune espèce de ciment ou de crampons. Elle résiste aux ravages du tems et à tous les efforts des tremblemens de terre.

Sur un des côtés de la colline, et près de ces murailles, était situé l'Acropolis. En descendant vers la rive, lieu extrêmement malsain, nous vîmes les anciens tombeaux; ils ne ressemblent point aux colombasies romaines, pas davantage aux tombes grecques, qu'on remarque près de Pœstum et de Nolo; mais ils ont quelques rapports avec les catacombes de Naples; comme là, des niches taillées dans le roc étaient destinées ici à recevoir les morts.

On a trouvé, il y a cinquante ans, des antiquités qui prouvent à quel point de perfection les arts étaient portés à Samos. Des vases de bronze et de terre cuite offraient surtout des modèles admirables. Tous ces objets furent transportés à Venise. On assure que beaucoup de ces vases exhalaient encore une odeur agréable au moment où on les déterra. On sait que les Egyptiens et les peuples de la Palestine embaumaient leurs cadavres. Les Grecs, qui imitaient en général si volontiers les Egyptiens, ne purent le faire en cette occasion, les Phéniciens, maîtres du commerce, mettant aux aromates un prix exorbitant. Dans l'impossibilité de s'en procurer ailleurs, on chercha les moyens d'y suppléer en quelque sorte, et l'on mit dans les urnes des morts de petites fioles remplies d'essences précieuses. Quelle idée poétique et ingénieuse! D'autres vases découverts au même endroit, ressemblaient à ces vases crétois que les Grecs recherchaient beaucoup, suivant Pline, et dont ils se servaient pour conserver la cendre des morts. Peut-être tenaient-ils à cet usage parce que le feu sacré était contenu dans une urne crétoise. Tout devenait pour les Hellènes d'alors analogie touchante et symbole mystérieux.

Dans ces derniers tems, depuis que les Anglais sont ici les maîtres, on a trouvé à Samos et dans le lieu des sépultures, une quantité d'objets antiques; malheureusement ils étaient tous d'or, d'argent ou de bronze, et leur valeur intrinsèque l'emporte sur l'autre aux yeux des explorateurs. Je

ance rien ici qui ne m'ait été confir-
ar des habitans de Céphalonie, di-
de foi, et par des Anglais mêmes.
mos n'est plus qu'un petit vil-
appelé Same; mais son port peut
enir les vaisseaux de haut bord,
est garanti par le cap Alexandre.
ai vu ici un couvent singulier; il
ouvent et forteresse tout à-la-fois,
out auprès est une tour carrée
au moyen d'un pont-levis, com-
que au reste du bâtiment; au-
s de la tour est une terrasse
e de créneaux; quatre petites
s de canon, des armes et des mu-
s approvisionnaient ce petit fort,
'est là que les moines cherchaient
efuge lorsque les pirates ou les
resques débarquaient à Same.
emin qui conduit au couvent est
e et escarpé, mais l'ensemble
un groupe des plus pittoresques.
ne prouve que les villes de Pro-
t de Naros aient été réellement
s dans les lieux indiqués par la
ion. On n'en aperçoit nul ves-
ans l'île de Céphalonie, non plus
le la forteresse d'Axo ou Asso.
fus obligé de me hâter pour me
e de Same à la baie Saint-Sté-
, où mon batelier m'avait pro-
le venir me prendre.
onnête moine parlait encore de
ompagner jusque là; mais ne
nt pas abuser plus long-tems de
extrême complaisance, j'obtins
n'irait pas plus loin. Je ren-
aussi nos montures.
sormais j'allais voyager seul, et
bagage lié dans un mouchoir ne
oserait guère aux dangers d'ê-
sailli par de nouveaux brigands.
is au sud, et me dirigeai vers la
n question. J'eus à gravir quel-
montagnes assez rudes, puis je
ouvai sur une hauteur, d'où une
lmirable sur le canal et sur Itha-
offrit encore à mes regards; la
était aussi à mes pieds. J'arri-
tems, car quelques surveillans de
e ne voulaient pas laisser aborder
batelier pour me prendre; ils
daient que la barque venait du
ent de la Grèce, et que, comme
tant d'autres, elle cherchait, sous le pavillon ionien, à s'introduire dans l'île pour y répandre les doctrines des Hellènes et faire la contrebande par la même occasion. Moyennant quelques poignées d'oboles, je fis entendre raison aux sévères exécuteurs des lois, et la barque entra dans la petite baie.

Cet emplacement resserré offre un charme tout particulier; on arrive, après avoir passé devant deux maisons renversées par les tremblemens de terre, près d'une caverne imposante que les efforts persévérans de la mer ont creusée dans le roc. A droite, et avant d'y entrer, on voit une petite chapelle presqu'entièrement détruite, et qui paraît avoir été fondée dans les premiers tems de la chrétienté. Les surveillans nous dirent qu'elle était dédiée à Sainte Cécile.

Une peinture très-ancienne se remarque sur le couvercle d'un demi-globe; elle représente, sous des formes grossières et bizarres, tout le cycle chrétien; beaucoup de ses traits imparfaits sont effacés, il est vrai, mais l'ensemble est encore reconnaissable. Je crois que cette peinture date du cinquième ou du sixième siècle. Sur la hauteur s'élève une colline où fleurit un épais buisson de myrthe; de là on découvre encore une belle vue d'Ithaque.

Le soir nous fîmes un repas, que je qualifierai de splendide. Le batelier avait apporté une chèvre de Céphalonie, on la fit rôtir en entier devant un grand feu. Nous soupâmes ainsi tout-à-fait à la façon d'Homère, étendus sous la voûte azurée, mes cinq mariniers, moi et les deux garde-côte, qui ne nous quittèrent point, grâces aux préparatifs du festin. Ils contribuèrent même à le rendre complet, en nous indiquant des sources excellentes tout près du rivage, ainsi que j'en avais déjà vu à Zante. Deux mariniers, un des gardes et moi, nous allâmes puiser de cette eau pour la soirée et la journée du lendemain. Parmi des groupes de rochers et d'aloës d'une hauteur prodigieuse, nous

vîmes plusieurs touffes de laurier-rose en fleurs ; l'air était embaumé par des plantes odoriférantes qui exhalaient un parfum balsamique : ces émanations produisent sur les habitans du nord une sensation délicieuse, tandis que ceux des contrées méridionales y font à peine attention. A minuit nous prîmes congé des gardes et nous remîmes en mer par un calme plat.

(*La suite ou Numéro prochain.*)

LA GYMNASTIQUE

Considérée dans ses Rapports avec les Beaux-Arts,

GYMNASE. Lieu où l'on fesait les exercices du corps, et où l'on apprenait à les faire. Les gymnases, en Grèce, étaient de grands édifices publics, où le peuple s'assemblait pour être spectateur des divers exercices athlétiques qui s'y fesaient journellement. Ceux qui s'y exerçaient ne se proposaient d'autre avantage que d'acquérir une plus grande habileté à la lutte, à la course, à lancer le javelot, le disque ou palet, à manier la lance, en quoi consistaient les exercices gymniques. On appelait ces lieux gymnases, du grec γυμνάζεσθαι *denudari*, parce que, pour faire ces exercices plus librement, on quittait ses habits, et on se mettait, ou nu, ou presque nu.

On attribue aux Lacédémoniens l'invention des exercices gymniques ; en effet, ce fut chez eux qu'on vit les premiers gymnases. Les Athéniens qui les imitèrent, en firent élever plusieurs à Athènes et dans les autres villes de l'Attique, qui surpassèrent en grandeur et en magnificence tous ceux qui avaient paru jusqu'alors. Ces lieux étaient arrondis par l'une de leurs extrémités, et garnis de plusieurs rangs de gradins disposés de façons que ceux que la curiosité ou l'oisiveté y conduisaient, pouvaient y voir commodément les combats des Athlètes.

Les Romains furent long-tems sans avoir de gymnases ou de lieux distingués pour instruire la jeunesse dans les différens exercices du corps. Ils n'eurent d'abord que la place publique, et dans la suite le Champ de Mars. Mais vers la fin de la République, ils élevèrent de superbes édifices qu'on appela *Thermæ*, Thermes, où la jeunesse pouvait, en tout tems, s'exercer à la lutte, à sauter, à lancer le javelot et à manier les armes.

C'est, sans doute, aux exercices du gymnase qu'on doit attribuer, en grande partie, le goût pur et sévère qu'on reconnaît partout dans la sculpture des anciens, et la désespérante perfection qui distingue leurs chefs-d'œuvre. La gymnastique développait tout ce que le corps humain peu déployer de souplesse et d'énergie ; et, comme un coup-d'œil suffit au génie, une attitude frappante par son élégance, ou par la force avec laquelle se dessinaient les muscles ; une passion vivement exprimée, la fierté dédaigneuse de l'athlète vainqueur, le désespoir du vaincu, où ses dernières agonies s'emparaient de l'imagination d'un Phidias ou d'un Lysippe pour ne plus la quitter, et devenues la source féconde d'immortels chefs-d'œuvre donnaient la première idée de l'Apollon vainqueur du serpent ou du gladiateur expirant.

A une époque où la peinture et la sculpture ont fait tant de progrès, en Angleterre, nous n'avons pas vu sans intérêt trois étrangers, que la nature semble avoir doués d'une force extraordinaire, et qui, par les exercices gymnastiques auxquels ils se livrent ont fait l'étonnement de nos artistes. Ils ont prouvé, par le développement

s muscles, que ce qui paraîs-
gération dans plusieurs statues
es n'était vraisemblablement
copie fidèle de la nature.
rois étrangers ont été introu
u public de Londres par M.
Sass qui tient, depuis quelques
une académie de dessin et de
e dans *Charlotte Street*,
bury.
d'eux M. Clias a donné des
de gymnastique à plusieurs
sonnes qui servent de modèles
adians de l'Académie Royale,
et avec tant de succès que M. Sass
comme on nous l'assure a eu les com-
plimens de l'Académie, et les fé-
licitations des artistes les plus dis-
tingués.

A l'honneur d'avoir le premier introduit à Londres des exercices aussi favorables au progrès de la peinture et de la sculpture, M. Sass joindra, nous n'en doutons pas, celui de produire des élèves dont pourra s'enorgueillir, non seulement leur maître, mais l'école Britannique.

RELATION ABRÉGÉE DU TIEN-BING,

rement appelé la Fête des Morts, *chez les Chinois de Batavia ;* par
. Hooyman et Vogelaar, *qui y assistèrent le* 4 *Avril* 1789 ; *tirée des*
ioires de la Société de Batavia, *T. VI, Batavia,* 1792, *et traduite du*
*ndais**.

e dont il s'agit dans ce mor-
t une des plus remarquables,
-être la plus imposante qui ait
ez les Chinois. Elle se célèbre
iatement après leur nouvel an.
e Batavia ne manquent pas de
re pour cet effet à *Gounoung-*
où ils ont leur cimetière et un
emple. On tient d'eux-mêmes
tte fête n'a aucun caractère
ux, et que son unique objet est
dre un hommage solennel à la
re des parens et amis qu'ils ont
. Chacun se rend au tombeau
ns pour y présenter des of-
, et quelquefois ces tombeaux
ssez éloignés les uns des au-
car les Chinois ne mettent ja-
lus d'un corps dans une sépul-
uand même il s'agirait du père
enfans, ou du mari et de la
. L'affluence que cette céré-
monie attire est très-grande ; les Chinois même les plus pauvres ne plaignent pas la dépense dans cette occasion.

Leurs chefs dans leur grand costume, qui est celui de mandarin de la Chine, ayant à leur tête leur capitaine, se mettent en marche, accompagnés d'abord d'un bedeau ou messager qui porte un écusson sur sa poitrine, et ensuite de tout ce qu'il y a de personnes considérables dans la nation. C'est ordinairement vers neuf heures du matin que ce cortége arrive au temple. Le cimetière est déjà rempli d'une foule immense, dispersée parmi les tombeaux ; on est assourdi par le bruit des tambours, des cymbales et des autres instrumens chinois, et par les décharges d'une multitude de petits pétards. Alors le capitaine des Chinois ou à son défaut, son lieutenant, suivi de six autres chefs marchant sur deux lignes, se rend au fond du temple, c'est-à-dire, du côté de l'ouest, où sont la plupart des tombeaux. Ils s'arrêtent devant la porte, au pied des degrés qui sont couverts de tapis. Là

volume des Mémoires de Batavia
é en Europe dans des circonstances
favorables aux travaux littéraires,
paraît pas avoir été bien répandu.
sé, d'après cela, qu'il pourrait être
à la Société d'avoir connaissance
rticle.—C. M.

chacun des officiers dont on vient de parler se tient debout sur un coussin de damas cramoisi, le visage tourné du côté du sanctuaire, qu'ils nomment dans leur langue *Tapekong* ou *Yoosié*, où se trouve l'autel qu'on a eu soin de couvrir de cierges allumés, de toutes sortes de fruits, de confitures et d'autres mets délicats.

Alors le maître des cérémonies, placé à l'entrée de l'édifice, adresse à haute voix quelques mots aux officiers; aussitôt ceux-ci se mettent à genoux et le visage contre terre, offrent leur hommage au dieu du temple; ils reçoivent ensuite des ministres de l'autel, (simples laïcs au nombre de six ou huit) des bougies parfumées très-minces qui répandent en brûlant une très-bonne odeur. Les officiers tiennent ces bougies à deux mains, les approchent de leur visage, et les rendent ensuite pour être placées sur l'autel dans un bassin plein de sable.

On remet alors au chef principal une tasse d'argent, pleine de *Tijeuw*, qu'il approche de même de son visage et qu'il vide dans un bassin rempli de terre, après quoi la tasse et le bassin sont placés devant la *yoosié*.

Cela fait, les officiers se relèvent; mais c'est pour recommencer bientôt à s'agenouiller et à se prosterner la face contre terre, à un signal donné par le maître des cérémonies.

Celui-ci change alors de place, et, se mettant à genoux de l'autre côté de la porte, il reçoit d'un des sacristains un petit tableau couvert de papier rouge, sur lequel sont tracés des mots chinois qu'il lit à haute voix: cette lecture dure environ six minutes. Les auteurs de la relation apprirent des Chinois que cette partie de la cérémonie a pour objet d'appeler les noms des défunts dont les mânes sont invités à venir prendre part à la fête.

Pendant cette lecture, les officiers demeurent prosternés; lorsqu'elle est terminée, le lecteur, se rapprochant d'eux, leur dit de se relever, ce qu'ils font; et la cérémonie est finie en ce qui concerne les officiers. C'est alors le tour des capitaines de navires de s'acquitter des mêmes devoirs religieux, puis celui des fermiers, des ministres du temple, etc.

Après cette cérémonie, qui dure trois quarts d'heure, le cortége en alla faire autant dans un petit temple bâti depuis peu, au nord du grand temple, par le capitaine des Chinois nommé *Sva Tounn-ko*, en l'honneur de quelques défunts dont les noms se voient gravés sur des planchettes des deux côtés du *tapé kong*. On vit paraître ensuite un grand prêtre vêtu d'un manteau rouge orné de galons d'or, et ayant sur la tête son bonnet sacerdotal; il était accompagné de quatre autres prêtres habillés en étoffes de soie bleue, qui se tinrent debout à côté de lui, deux à sa droite et deux à sa gauche.

Le grand-prêtre tenait à la main une petite branche d'arbre qu'il plongeait dans un vase rempli d'une eau dont il fesait ensuite des aspersions, en se tournant tantôt du côté de l'autel, tantôt du côté opposé. Il chantait en même tems, ainsi que les quatre assistans.

Ceux-ci tenaient chacun une petite clochette qu'ils fesaient sonner continuellement.

Au bout d'un bon quart-d'heure, cette partie de la cérémonie se termina également; alors on détacha les morceaux de papiers doré, argenté et de différentes couleurs qui décoraient les deux côtés de l'entrée du temple, ainsi que les figures de bambou qui s'y trouvaient. On en fit un tas à l'intérieur de l'édifice et on les réduisit en cendres pendant qu'un prêtre ne cessait de frapper sur un bassin de cuivre, et que l'on tirait des fusées.

Pendant que tout cela se passait au temple, où la multitude n'entrait point, les particuliers continuaient à rendre les honneurs funèbres aux mânes de leurs parens et amis sur le tombeau de chacun d'eux, sans s'embarrasser les uns des autres et sans agir de concert.

Les auteurs de la relation furent témoins de ce qui se passa au tom-

d'un certain capitaine de l'île de
te, nommé *Ong-Yamko*, mort
s quelques années. Ce tombeau,
levé au-dessus de terre, était
é comme il est d'usage pour
des grands du pays, et renfer-
un cercueil de marbre avec une
ption en lettres d'or. Il se dis-
ait encore des autres sépultures,
que de chaque côté du caveau
uvaient deux colonnes de pierre,
s d'environ douze pieds, où
t également gravés, en carac-
chinois dorés, le nom et la pa-
personnage enterré dans ce mo-
ît.

mets offerts au défunt à l'occa-
e la fête étaient placés en avant
nbeau, dans un espace soigneu-
t applani, sur des tables ran-
'une près de l'autre. Ils consis-
en fruits excellens et rares, en
eries et confitures, etc.; le tout
par la veuve et posé là de ses
es mains. On y avait mis aussi
fauteuils ornés de riches dra-
, brodées en or; et, suivant ce
pratique dans toutes les grandes
onies, il y avait sur des tréteaux
victimes offertes en sacrifice, et
les intestins bien lavés et né-
étaient placés à côté; l'un était
uc et l'autre un cochon.

pourtour du tombeau était garni
on plaqué. On y voyait assis
ierbe de jeunes esclaves jouant
ers instrumens, et grand nom-
femmes chantant par intervalles
mnes funèbres, que paraissait
r avec beaucoup d'attendrisse-
la veuve du défunt, placée dans
tit pavillon de bambou, avec
urs autres femmes de la famille.
u plus loin, à la gauche, était
e d'autel nommé *tapé kong*,
e devant portait une inscrip-

st devant cet autel que com-
la cérémonie; les proches et
is du défunt, vêtus de leurs plus
habits bleus et violets, s'y ren-
deux à deux, accompagnés d'un
des cérémonies et de ses deux
assistans.

Là, d'abord les parens, ensuite les amis et les simples connaissances du défunt, s'acquittèrent successivement des devoirs funèbres de la manière qui a été décrite plus haut.

D'abord devant le *tapé kong*, ensuite devant le tombeau. Pendant que les personnes étrangères à la famille rendaient ces hommages au défunt, les plus proches parens de celui-ci se tenaient debout et inclinés, comme pour exprimer leur reconnaissance de cette marque d'intérêt.

Il est bon d'observer que les femmes ne prennent pas une part active à ces cérémonies d'apparat, bien que toutes, jeunes ou vieilles, sortent ce jour-là, ce qu'elles ne font jamais en d'autres tems.

Nos auteurs parlent d'une femme qu'ils virent conduire son fils, âgé de moins de trois ans, au tombeau du père de l'enfant, avec de grandes démonstrations de respect.

Les dépenses qui se font en cette circonstance ne peuvent manquer d'être très-considérables; on assura aux auteurs de la relation qu'il en avait coûté 300 *reddolers* pour cette seule journée à la famille des *Ong Yamko*; sans parler de ce que coûtent les tombeaux qui sont de la plus grande somptuosité.

La solennité de ce jour de fête se termine ordinairement dans l'après-midi. Alors les assistans consomment les mets cuits, qu'ils avaient exposés devant les temples et les tombeaux, et ils emportent les mets crus pour les distribuer parmi leurs parens et leurs connaissances.

En terminant leur relation, MM. Hooyman et Vogelaar se plaignent de la difficulté qu'on a en général pour obtenir des Chinois des renseignemens sur tout ce qui a rapport à leur culte et à leurs coutumes; ce qu'ils attribuent à l'extrême ignorance de la plupart des individus de cette nation célèbre. Ils eurent beaucoup de peine à apprendre le sens de certaines inscriptions qu'on trouve gravées sur des planchettes de laque rouge au-dessus des portes des tem-

ples chinois. Ce ne fut qu'après avoir consulté plusieurs personnes, qu'ils apprirent enfin que cette inscription signifie :

Entrez ici avec un cœur droit.

Il n'est pas plus aisé de savoir des spectateurs qui entourent par milliers les théâtres, ce que disent les acteurs, et peut-être ceux-ci l'ignorent-ils souvent eux-mêmes ; car ce sont ordinairement de jeunes filles appartenant à la nation des *Balys*, qui arrivent à Batavia vers l'âge de dix ans, et souvent sans bien savoir encore leur langue maternelle, et qu'on dresse en peu de tems à jouer des rôles en chinois, peut-être sans comprendre elles-mêmes ce qu'elles disent.

C. M.

SYNONYMES.

SOI, LUI, SOI-MÊME, LUI-MÊME.

Soi et *lui* sont des pronoms personnels qui indiquent grammaticalement la troisième personne, comme *moi* et *toi* indiquent la première et la seconde. *Lui* marque une personne particulière et déterminée, celle qu'on a nommée, celle dont il s'agit dans le discours, qui est à côté ou plus haut. *Soi* n'indique qu'une personne indéterminée, quelqu'un, les gens d'une certaine classe, ceux qui existent ou qui peuvent exister de telle manière.

Lui se place donc dans la proposition particulière, lorsqu'il s'agit d'une telle personne : *soi* se met dans la proposition générale, lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes. *Lui-même* et *soi-même* n'ajoutent à *lui* et à *soi* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation.

Un homme fait mille fautes, parce qu'il ne fait point de réflexions sur *lui* : *on* fait mille fautes quand on ne fait aucune réflexion sur *soi*. *Quelqu'un, en particulier*, aime mieux dire *du* mal de *lui* que de n'en point parler : en général, l'égoïste aimera mieux dire du mal de *soi* que de n'en point parler. Un tel a la faiblesse d'être trop mécontent de *lui*, tel autre a la sottise d'être trop content de *lui* : être trop mécontent de *soi* est une faiblesse ; être trop content de *soi* est une sottise. *On a souvent besoin d'un plus petit que soi* : un prince a besoin de beaucoup de gens beaucoup plus petits que *lui*. C'est un bon moyen pour s'élever *soi-même* que d'exalter ses pareils ; et un homme adroit s'élève ainsi *lui-même*. Celui-là qui n'excuse pas dans un *autre* les sottises qu'il souffre en *lui*, aime mieux être sot *lui-même* que de voir des sots : ne pas excuser dans *autrui* les sottises qu'on souffre en *soi*, c'est aimer mieux être *soi-même* sot, que de voir des sots. *Lui* est opposé à *autre*, *soi* l'est à autrui. *Lui* répond à *il* : *soi* répond à *on*, ou à tout autre mot semblable, générique et vague.

Il est évident que quand l'agent ou le sujet n'est point indiqué, il faut dire *soi* ou *se*, et non pas *lui*, comme dans ces manières de parler, *se vaincre, s'oublier soi-même, l'amour de soi, la défense de soi-même*, etc. *Lui* peut se rapporter à l'un ou à l'autre : *soi* ne peut se rapporter qu'à la personne agissante.

Il résulte de là qu'il faut dire *soi* lorsque *lui* serait équivoque, ou bien changer la phrase. On dit *chacun pour soi*, et non *chacun pour lui* : *lui* désignerait plutôt une personne étrangère. C'est *soi* qu'on aime, et non pas *lui*. Un homme *se vante, s'abaisse, se glorifie, s'humilie*, et ce pronom est le régime naturel des verbes réfléchis, qui désignent proprement que celui qui agit, agit sur *lui-*

:. Si vous disiez que votre ami
contré quelqu'un qui parle de
n vous demanderait de qui ce-
parle toujours, si c'est de *soi* ou
ui-même, ou si c'est de votre

i et *soi-même* se disent quelque-
d'une personne particulière et
minée, comme *lui* et *lui-même*,
s que ces derniers termes ne
liquent jamais qu'à une per-
nommée ou désignée. On dira
ment: Un héros qui emprunte
utôt tire tout son lustre de *soi-*
ou de *lui-même;* un homme
bonne opinion de *soi-même* ou
ui-même: le silence qui est le
le plus sûr de celui qui se défie
i-même ou de *lui-même;* la force
ans le conseil, se détruit d'elle-
ou de *soi-même* (car *soi* est de
les genres, et *lui* devient *elle* au
in).
is dans ce cas-là, et autres sem-
es, l'usage de ces termes est-il
érent ?
i désigne le général, une généra-
On dira donc plutôt *soi* que *lui*
la proposition particulière et à
rd d'une personne déterminée,
ue la proposition généralisée se-
vraie, et qu'on voudra indiquer
ce qui se dit de telle personne
ent à toutes les personnes du
e ordre, ou qu'il s'agira d'une
iété, d'une qualité commune à
enre de personnes ou de choses
veut faire remarquer. Ainsi,
ue vous dites qu'*un héros em-*
te de lui *son lustre*, vous ne
nez que le fait ou la chose pro-
ce héros, à *lui:* si vous dites
héros emprunte de soi *son*
e, vous indiquez un fait ou une
commune à tous les héros, au
. Quelqu'un s'occupe de la
se de *lui-même;* et il est juste
s'occupe de la défense de *soi-*
, ce qui désigne le droit com-
et naturel de la défense légitime
i-même, comme on a coutume
rler. Un homme a bonne opi-
de *lui*, c'est le fait: un autre a
opinion de *soi*, c'est une chose

fort ordinaire que la *bonne opinion de soi.*

Dans ces cas-là, dit Bouhours, il semble que *lui-même* soit plus ordinaire et plus élégant en prose que *soi-même;* et qu'au contraire *soi-même* a plus de grâce et de force en poésie que *lui-même.* Ce n'est là visiblement qu'une imagination, autorisée ce semble, par l'usage d'employer l'un en poésie et l'autre en prose. Cependant je remarquerai que *soi* paraît avoir quelque chose de plus magique et de plus fort que *lui.*

Les grammairiens observent qu'on met d'ordinaire *soi* quand il s'agit des choses, et non des personnes. *L'aimant attire le fer à soi. De deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire à* soi *la vertu de l'autre. Une figure porte avec* soi *le caractère d'une passion violente.* Il faut convenir qu'on parlait généralement autrefois de la sorte: Boileau en offre surtout de nombreux exemples dans le *Traité du Sublime.* A la réserve de quelques écrivains jaloux de l'énergie, nous disons plus communément *lui* ou *elle* que *soi,* des choses comme des personnes.

Soi se prend pour la personne même, *propre sur soi, se replier sur soi.* Il se prend pour l'indépendance ou la puissance naturelle de l'homme sur *lui, être à soi.* Il se prend pour la nature même de la chose; *une chose est bonne, mauvaise, indifférente de soi.*

Pourquoi ne dirait-on pas que des choses sont de *soi* indifférentes ? On dit, au singulier, une chose indifférente *de soi,* parfaite *de soi* ou *en soi,* puissante *par soi.* On prétend que *soi* ne s'accorde pas avec un pluriel: pourquoi, quand *se* s'accorde avec le pluriel comme avec le singulier ? Pourquoi n'en serait-il pas de *soi* comme du *sibi* des Latins ? Eh ! qu'importe ici le singulier ou le pluriel ? *De soi* est une façon particulière de parler, et il signifie *la nature des choses,* comme *chez soi* signifie *dans sa maison.* Vaugelas, en désapprouvant *choses indifférentes de soi,*

ne peut s'empêcher d'avouer que c'est une bizarre chose que l'usage. Un jugement encore plus bizarre, c'est celui de Thomas Corneille, qui, en condamnant la phrase, *ces choses sont indifférentes de soi* où *de soi indifférentes*, approuve celle-ci : *de soi, ces choses sont indifférentes*, parce que *de soi* se présente alors d'une manière indéterminée ; comme si, devant ou après, sa valeur ne devait pas être nécessairement déterminée par la phrase entière.

Il ne me reste plus qu'à justifier une remarque très-délicate de Bouhours sur la manière d'employer et d'entendre *soi-même* et *lui-même* dans un cas particulier. Les écrivains les plus purs n'ont pas toujours respecté en ce point la justesse du langage.

Se sauver, se perdre soi-même, signifie sauver, perdre sa propre personne. Il est inutile de sauver ses biens dans un naufrage, si on ne *se sauve soi-même*. Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde et de se *se perdre soi-même ?*

Lui-même signifie autre chose. Il s'est sauvé *lui-même*, c'est-à-dire, sans le secours d'autrui. Il s'est perdu *lui-même*, c'est-à-dire, par sa faute, par sa mauvaise conduite.

" Dans les phrases où *soi-même* est joint avec les verbes *sauver* et *perdre*, le mot de *soi-même* est complément au régime de ces verbes. *Il s'est sauvé, il s'est perdu soi-même ;* mais il n'a pas *sauvé* ou *perdu* autre chose (c'est ce que la phrase ne dit point ; car on peut *se sauver* ou *se perdre soi-même*, après avoir *sauvé* ou *perdu*, d'autres choses.

" Dans les phrases où *lui-même* est joint avec ses verbes, *lui-même* est sujet ou en tient lieu, *Il s'est sauvé, il s'est perdu lui même*, c'est comme si on disait : *lui-même, il s'est sauvé, il s'est perdu*, il est l'auteur de son salut, de sa perte."

M. Beauzée observe fort à propos que cette remarque doit s'étendre généralement à tous les verbes actifs après lesquels on peut mettre *soi-même* sans préposition. *Il se loue lui-même*, c'est-à-dire, *lui-même se loue*, et les autres ne le louent peut-être pas. *Il se loue soi-même*, c'est-à-dire, *il loue sa propre personne*, et non pas celle d'un autre (ou peut-être après tous les autres.)

Quelle est la raison de cette différence ? elle est sensible : *lui-même* est la réduplication du pronom *il*, et *soi* celle du pronom *se*, Or *il* marque le sujet qui agit, la personne active ; et *se* marque l'objet sur lequel il agit, la personne passive.

Boileau se conforme à cette règle lorsqu'il dit de quelqu'un,

Qu'il mêle, en se vantant *soi-même* à tous propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Soi-même désigne la personne que le fat loue, sa propre personne, en même tems qu'il loue un héros.

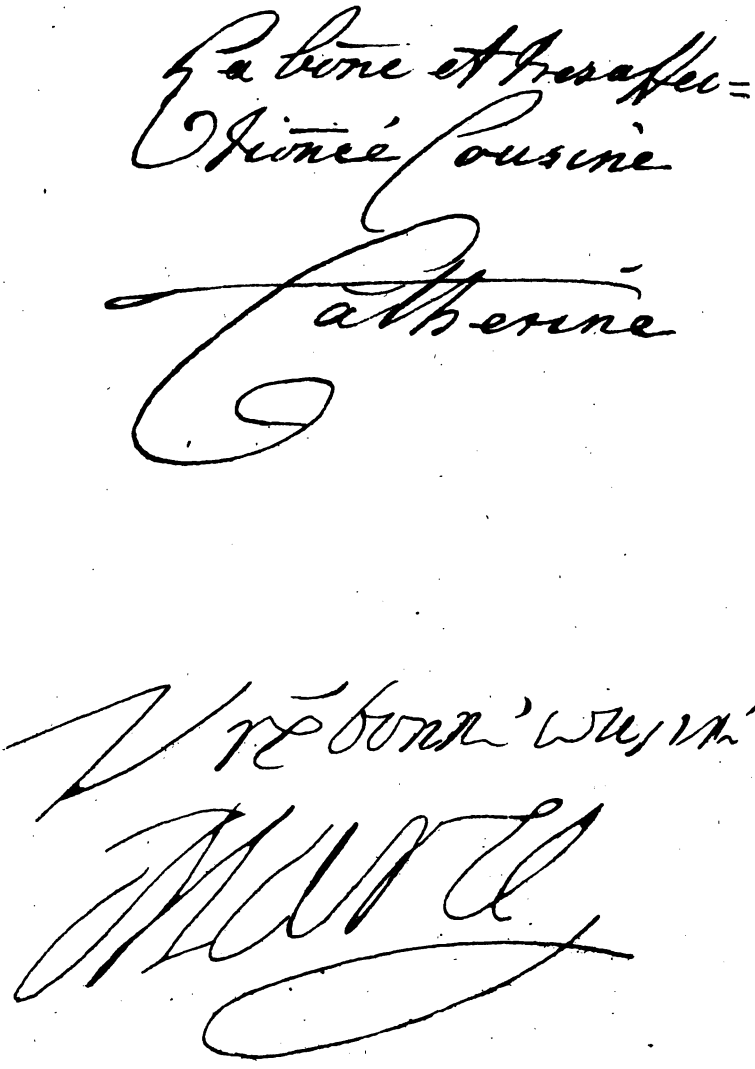
Racine désigne très-exactement par *lui-même* le dieu de bois, qui par lui ne peut pas subsister :

J'adorerais un dieu sans force et sans vertu.
Reste d'un tronc pourri, par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver *lui-même*.
Esther.

Mais il aurait parlé plus exactement, s'il avait substitué dans le passage suivant, *soi-même* à *lui-même*.

Dieu nous donne ses lois, il se donne *lui-même*.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

Il faut bien que ce soit Dieu *lui-même* qui se donne, car nul autre ne peut le donner.



FRAGMENS AUTOGRAPHES,

Catherine Seconde et Marie de Médicis.

Voyez la Planche.

BAGATELLES.

Le chevalier de Boufflers étant passé plusieurs fois chez un de ses amis, qu'il n'avait jamais pu rencontrer, laissa enfin ce quatrain à sa porte:

Pour la troisième fois je suis avec courage,
(Admirant votre agilité)
Venu présenter mon hommage
A votre invisibilité.

Que dites-vous tant là, disait un jour M....à sa femme, qui parlait continuellement à l'oreille du marquis de V....? Elle se leva, et fesant une révérence: Vous ne le devineriez jamais, lui dit-elle; nous disions du bien de vous.

M. Gaumin était un grand nouvelliste; il avait toujours autour de lui au Luxembourg beaucoup de gens qui l'écoutaient. Un jour voyant un laquais qui était mêlé parmi les autres, il le voulut envoyer plus loin. Monsieur, lui dit le laquais, je retiens place ici pour mon maître.

Dans le testament que l'on trouva après la mort de M. de la Rivière, évêque de Langres, il avait mis dans un article: Je ne laisse rien à mon maître-d'hôtel, parce qu'il y a dix-huit ans qu'il est à mon service; et dans un autre: Je lègue cent écus à celui qui fera mon épitaphe. On lui fit ces deux-ci:

Monsieur de Langre est mort testateur olographe,
Et vous me promettez, si j'en fais l'épitaphe,
Les cent écus par lui légués à cet effet:
Parbleu! l'argent est bon dans le siècle où nous sommes;
Comptez toujours: Ci gît le plus méchant des hommes.
Payez, le voilà fait.

On doit écrire *Langres*, et faire *épitaphe* du féminin. Celle-ci n'est donc pas correcte. La suivante méritait mieux les cent écus.

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage:
Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus.

M. le.... et M. de Bassompierre, étant un jour ensemble à la Bastille, racontaient leurs prouesses. M. le.. dit entr'autres choses, que dans un combat sur mer il avait tué trois cents hommes sur un vaisseau. Et moi, dit. M. de Bassompierre, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée pour voir une fort belle voisine que j'aimais. M. le ... lui soutint que cela ne pouvait pas être, parce qu'il n'y a point de cheminée dans ce pays-là. Hé, monsieur, reprit M. de Bassompierre, je vous ai laissé tuer dans un combat trois cents hommes sur un vaisseau, laissez-moi en Suisse au moins une fois seulement descendre par un cheminée pour voir une jolie femme.

M.... qui venait d'entendre prêcher un père missionnaire de Saint-Lazare, dont il était fort content, s'étant trouvé dans une compagnie où était M. Feuillet, conclut en disant: Il faut avouer que ces bons pères prêchent comme les apôtres. Cela est vrai, ajouta M. Feuillet, mais c'est comme les apôtres avant qu'ils eussent reçu le S. Esprit.

Le prédicateur dont parle le P. Rapin dans sa vingt-cinquième *Réflexion sur l'éloquence de la chaire*, n'était pas persuadé qu'on dût compter beaucoup, dans la prédication, sur les secours du St. Esprit puisqu'ayant été obligé un jour de prêcher un peu à la hâte devant le cardinal de Richelieu, il lui témoigna, pour s'excuser, que n'ayant pas eu le tems de se préparer, il s'était abandonné au St. Esprit; mais qu'une autre fois il se préparerait et ferait mieux.

M. l'abbé P....étant revenu de Rome sans avoir pu voir le pape Innocent XI, dit qu'il n'était plus le chef visible de l'église.

Une jeune veuve, fort jolie et bien dévote, étant allée à sa paroisse pour entendre le sermon d'un célèbre prédicateur, un voleur saisit le moment de son absence pour entrer chez elle, muni de fausses clefs, et la dévaliser. Mais la dévote n'ayant pu trouver place dans l'église, revint au moment où le filou procédait à son opération; et entrant dans sa chambre à coucher, dont elle fut étonnée de voir la porte entr'ouverte, elle l'aperçut qui décrochait sa montre pendue à la cheminée. Elle eut aussitôt la présence d'esprit de retirer la porte et de la fermer à double tour en appelant ses voisins au secours. Le voleur, qui se vit découvert et renfermé, ne perdit pas la tête: il se déshabille promptement, se jette dans le lit de la jolie veuve, et, au moment où elle entre, dit d'une voix douce: "Enfin, est-ce toi, ma bonne amie? "Tu te fais bien attendre!" Sur la figure d'un jeune homme, sa position, l'air d'étonnement qu'il affecta en voyant tant de monde, et le ton de vérité avec lequel il joua son rôle, les témoins ne doutèrent pas d'un maladroit *quiproquo*, et voulurent se retirer en riant de tout leur cœur, malgré les instances de la dévote qui protestait ne pas le connaître, mais qui paraissait d'autant plus coupable, qu'elle était accablée de ne savoir comment se défendre d'un soupçon que tout semblait confirmer. Pendant ce débat, le voleur se rhabilla, et descendit avec les voisins qui s'amusèrent encore de l'air de confusion qu'il ne manqua pas de faire paraître.

Sur la Fureur du Jeu. Par Madame Deshoulières;

Les plaisirs sont amers si-tôt qu'on en abuse:
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangeureux aiguillon.
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe.
On finit par être fripon.

Le célèbre comédien Préville fit un voyage à Londres pour faire connaissance avec le plus grand acteur qui eut jamais existé, le fameux Garrick. Ils se lièrent de la plus étroite amitié, et celui-ci, peu de tems après, lui rendit sa visite à Paris. Préville s'empressa de lui procurer tous les plaisirs de la capitale, et de l'accompagner pour voir les curiosités de la ville et des environs. Un jour qu'ils revenaient ensemble de la campagne, passant à pied dans la grande allée des Champs-Elysées, ils raisonnaient avec feu sur les détails de leur art, sur la nécessité de caractériser l'expression d'un rôle, non seulement sur la figure, dans le son de voix, et par les gestes, mais jusque dans l'attitude et l'aplomb de chaque partie du corps; et prenant pour exemple les nuances et les gradations des rôles d'ivrogne, chacun à son tour contrefit l'homme ivre. Ils étaient tellement animés l'un et l'autre, qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils étaient entourés d'une foule de spectateurs qui jouissaient de cette scène, la plupart sans connaître ceux qui la leur donnaient. Préville, encouragé par les leçons de son maître, croyait s'être surpassé, et lui demanda:

ament trouvez-vous cela?—Pas
, pas mal, répondit Garrick;
s la jambe gauche n'est pas en-
assez avinée." Mot que M. de
narchais a appliqué heureuse-
dans sa comédie de *Figaro*.

---

de la Roulerie, parent de M. de
u avait tout mangé, jusqu'à sa
qu'il avait été contraint de
e. Un italien étant à table avec
lit: Monsieur, votre seigneurie
ange point.—Non, monsieur,
elle est mangée.

Lenoir étant chez M. le duc
éans (Louis), qui l'accueillait
irs avec la plus grande bonté,
nversation tomba sur les diffé-
ours d'adresse des filoux, dont
conta beaucoup d'histoires ex-
linaires. Le prince soutint que
t la faute de ceux qui en
it dupes; qu'en ne se mettant
ans les foules, ou s'y tenant sur
ardes, on ne pourrait pas en
ictime. M. Lenoir lui répondit
était moins que tout autre en
l'en juger, étant toujours orné
s décorations, entouré de sa
ne pouvant être approché que
ux qui avaient l'honneur d'être
s de Son Altesse, et la foule
tant dès qu'il se présentait;
que si Son Altesse voulait aller
ou quatre fois en simple parti-
, sans prendre aucune précau-
extraordinaire, on lui escamote-
rès-aisément sa montre ou sa
dans sa poche, sans qu'il s'en
t. Le prince offrit de parier
ne le volerait pas, se réservant
ment de ne pas aller dans les
s, et le défi fut accepté.
s le lendemain M. Lenoir vint
her le prince qui se revêtit
simple redingote, et ils allè-
ensemble sur les boulevards
, l'un des endroits les moins
entés de Paris. Ils mirent
à terre et passèrent la barrière
laissèrent leur suite. Une con-
tion intéressante, et la soli-
du lieu écarté où ils se trou-
t, firent bientôt oublier le motif
promenade; mais à peine eu-
ils fait deux cents pas dans la
agne, qu'ils aperçurent auprès
cahute une femme du peuple
battait avec la plus grande inhu-
manité son enfant âgé d'environ dix ans. M. le duc d'Orléans, qui était bon et extrêmement sensible, alla tout de suite à cette femme, et lui représentant sa barbarie, tâcha de l'adoucir; mais cette mégère en fureur s'écria: "Ah! monsieur, ne "prenez pas son parti, vous ne sa- "vez pas toutes les sottises qu'il me "fait; c'est un petit coquin, etc." Le jeune enfant, qui portait une figure intéressante, vint se jeter tout en larmes dans les bras de son intercesseur, pour se mettre à l'abri des coups de sa mère, qui à la fin se laissa fléchir. "Eh bien! monseigneur, "dit M. Lenoir, vous croirez doréna- "vant à l'adresse des filoux?—Com- "ment donc!—Regardez dans votre "poche." Le duc d'Orléans se fouille, et ne trouve plus sa boîte. Indigné de ce qu'un enfant aussi jeune recevait une telle éducation, il voulut le retirer du crime, ainsi que de la prison, d'où M. Lenoir l'avait fait sortir pour jouer cette scène, et se chargea de le faire élever dans une pension. Mais il est bien difficile que le germe du vice, développé avec l'enfance, ait été totalement détruit.

Une dame étant à la messe, tire de son sac une très-belle boîte d'or émaillée, et croit l'y avoir remise, après s'en être servie. Cependant la messe finie, elle s'aperçoit en reprenant son sac qu'il est bien léger, n'y retrouve plus sa boîte, et cherche avec la plus grande inquiétude autour d'elle. Un homme d'une figure honnête et prévenante, très-bien vêtu, s'approche, et lui demande, avec l'air de l'intérêt, le motif de son embarras; elle l'explique. Aussitôt cet homme fait écarter tout le monde, et cherche avec empressement sans rien trouver. La dame ne doute plus qu'elle n'ait été volée, et paraît extrêmement émue. L'obligeant personnage lui propose son bras pour la ramener chez elle. Après quelques complimens, elle accepte, en lui disant qu'elle va très-près, chez madame de***, son amie, rue de Gaillon, où elle est engagée à dîner. Chemin fesant, elle cause avec son conducteur, lui dit son nom, lui apprend naïvement sa demeure, rue du Faubourg Saint Honoré, et lui dit que sa

pauvre femme de chambre, Adélaïde, qui est restée seule dans son appartement, sera bien fâchée quand elle saura la perte qu'elle a faite. Arrivée à la maison où elle devait se rendre, elle remercie affectueusement l'homme honnête qui l'avait accompagnée, et le quitte. Celui-ci se rend aussitôt rue du Faubourg Saint-Honoré, à la maison qui lui avait été si bien indiquée, demande mademoiselle Adélaïde, lui dit que sa maîtresse doit dîner, comme elle le sait bien, rue de Gaillon, chez madame de***; que cette dernière, devant avoir plus de monde qu'elle n'en attendait a demandé à son amie douze couverts à emprunter, et qu'il s'est chargé de les venir prendre. " Mais comme " vous ne me connaissez pas, ajoute-" t-il, et que vous êtes trop prudente " pour les confier à un inconnu, elle " m'a remis sa boîte pour certifier " ma mission". La bonne Adélaïde, à la vue de la boîte, n'imagine pas de concevoir le moindre soupçon, et ne pouvant quitter la maison en l'absence de sa maîtresse, remet les douze couverts, avec lesquels le filou, fort content du succès de ses deux escroqueries, s'évade bien vite.

POÉSIE.

IN MORTE DI J. P. KEMBLE,

DI GLORIOSA MEMORIA.

SONETTO.

Ahi, Morte cruda! in un baleno intomba
Tuo furor quanto bene il mondo aduna;
E, qual s' a un trato orribil notte piomba,
L'universo per te tutto s'imbruna.

Veggo 'l tuo reo trionfo, odo la tromba
Feral che stride intorno, e' n veste bruna
La gran donna de' mari all' umil tomba,
Dolorando, accusar l' empia fortuna.

Godi! ma s' oscurar sperasti i tanti
Bregi donde maggio sua gloria elice,
È vano il tuo furor, stolti i tuoi vanti;

Che d' ogni sua virtù la chiara vampa
In ogni ramo della sua radice
Profondamente il cielo imprime e stampa.

TRADUCTION.

Hélas! Mort cruelle, ta rage, en un clin d'œil, précipite dans la tombe tout ce que le monde renferme de grand et de beau! A ton aspect la terre attristée se couvre d'un voile, comme si tout à coup une éternelle nuit menaçait l'univers.

O Mort! je reconnais ton horrible triomphe; j'entends mugir la trompette homicide; je vois la reine des mers accourir en habits de deuil près du tombeau modeste, et accuser en gémissant l'impiété du sort.

Triomphe donc, ô Mort! Mais si tu t'es flattée de frapper l'arbre jusque dans ses racines, et d'obscurcir à jamais les rayons de sa gloire, ta rage est vaine, ô Mort, et vaine est ta confiance!

Car, dans chacun de ses rameaux, le ciel a profondément gravé l'empreinte *des vertus* de la tige originelle.

LES AVENTURES ET MALHEURS D'APOLLON.

COMPLAINTE.

qui, dans cette vie,
s semble être le mieux,
ui nous fait envie,
ent n'est pas heureux:
amis, pour le croire,
ıtez ma chanson;
: la naïve histoire
malheurs d'Apollon.

n fils, en médecine,
it au moins Bouvard;
ter l'assassine,
é contre son art:
est, je le soupçonne,
ıis cet accident,
n ne guérit personne
cet art bienfesant.

ollon se dépite;
ter, irrité,
: nous le précipite,
ous est démonté.
enait chez son père
visky des plus beaux;
oilà, pied à terre,
conduit des troupeaux.

ollon rentre en grâce,
ur son char, dit-on,
eau matin il place
cadet Phaëton:
oiture culbute,
s l'onde fait un saut:
gnons toujours la chute,
nd nous montons trop haut.

Le soleil se désole,
Son second fils est mort;
Un espoir le console,
C'est d'en faire un encor:
Il veut tenter l'épreuve
D'un hymen assorti:
Daphné, fille d'un fleuve,
Lui semble un bon parti.

Il s'attache à lui plaire;
Elle fuit de ses bras,
Mais regarde en arrière
S'il ne suit point ses pas.
Elle invoque au rivage,
Son père, un dieu nigaud,
Qui la change en feuillage,
En la prenant au mot.

Apollon, au Parnasse,
N'est pas plus fortuné;
Il entend, quoiqu'il fasse,
Maints rimeurs obstinés:
Moi-même, dans mes veilles,
Avec mon luth discord,
J'écorche ses oreilles
En pleurant sur son sort.

MORALE.

La chanson sans morale,
Un sage nous l'a dit,
N'est plus qu'un vrai scandale,
Fût-elle un peu d'esprit.
Or donc, si nul ne trouve
Le bonheur ici-bas,
Ce triste récit prouve
Que, plus haut, il n'est pas.

VERS.

la mort de M. l'abbé SICARD, *membre de l'Académie française, Directeur de l'Institut royal des Sourds-Muets, etc.*

Il a vécu celui qui fut long-tems la gloire,
Le vengeur de l'humanité!
Son âme est au séjour de la Divinité:
Dans nos cœurs à jamais doit vivre sa mémoire.
Ses sublimes vertus, ses écrits immortels,
Fesaient chérir en lui le savant, le grand homme;
Fières de ses talens, jadis Athène et Rome
Auraient à son génie élevé des autels.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

RUSSIE.

Crimée.—Féodésie.—Exemple de longévité.—Dans cette ville vit un porte-faix, nommé Soast Oglou, né à Erzeroum en Arménie, en 1702. Il monte les degrés comme un jeune homme; l'année dernière encore, il portait un sac de farine jusqu'au sommet d'une colline. Il a bon appétit, et une excellente mémoire. Sa barbe grise commence à devenir noire à la racine, phénomène qui a déjà été remarqué chez des personnes d'un âge avancé. Il lui a percé trois nouvelles dents, depuis qu'il a accompli sa centième année; mais il a perdu l'ouïe. M Busche, conseiller-d'état, a fait le portrait de ce vieillard; et le comte Langeron, gouverneur militaire, a voulu qu'il lui fût présenté, et lui a donné des secours.

OCÉANIQUE.

*Polynésie.—Isle de Pitcairn.**—Le navire le *Russel* est revenu au port de New-Bedford (Massachusetts), après avoir visité cette île sur laquelle il a fourni quelques détails curieux. Ce navire, en y abordant, le 8 Mars, 1822, y fit rencontre d'une chaloupe montée par dix jeunes gens qui parlaient très-bien anglais. Leur teint était olivâtre; quelques-uns offraient encore les caractères de la physionomie britannique, tandis que les traits des autres indiquaient l'origine otaïtienne: ils étaient vêtus de chemises blanches et de chaussses de matelots. Ils présentèrent au capitaine des bananes, des cocos et des melons d'eau. Celui-ci les fit descendre dans sa cabane; il leur offrit du pain et du beurre qu'ils refusèrent, alléguant que c'était jour de jeûne; néanmoins, pressés par ses instances, ils en goûtèrent, après avoir levé les mains au ciel et béni la table. Ils savaient un peu lire, et paraissaient très-intelligens: leur bateau, qui avait servi à la pêche de la baleine, était en très-mauvais état; le capitaine le fit radouber. " Nous débarquâmes," dit l'auteur du journal, " au pied d'une montagne qui a, au moins, 400 pieds de hauteur, et qui est couverte d'arbres de plantain; nous descendîmes dans une vallée plantée de cocotiers bien alignés. A un mille plus loin, au milieu d'une autre vallée où croît l'arbre à thé, se trouvaient les habitations, d'où chacun sortit pour nous voir; les femmes portaient des manteaux de papier d'écorce de mûrier, qui pendaient négligemment sur leurs épaules; nous vîmes aussi John Adam, le seul qui reste de l'équipage du navire *Bounty*. Les cabanes de ces insulaires ont deux étages, et sont construites en bois très-fort qui a la couleur de l'acajou. Elles sont couvertes de feuilles de plantain. Les instrumens aratoires, construits avec du fer qu'ils ont sauvé du *Bounty*, sont tellement usés qu'ils ne peuvent plus servir. Ils ont des cochons et des poules. Il y a sept familles composées de cinquante trois individus qui vivent dans la plus parfaite harmonie."

* Cette île est située au milieu de l'Océan pacifique, latitude de 25 d. 2 m. sud, et 133 d. 21 m. ouest de Greenwich; sans rivières, ni rades, elle resta inhabitée jusqu'à sa prise de possession par l'équipage révolté du navire anglais le *Bounty*, qui y amena plusieurs femmes d'Otaïhiti, et fonda, ainsi, il y a plus de quarante ans, une colonie anglaise. Les navires de différentes nations y relâchent pour y prendre des rafraîchissemens, avant de doubler le cap Horne.

HARLEM.

14 *Avril.—Fête séculaire pour la découverte de l'Imprimerie.*

La régence de cette ville, sur le rapport de la commission chargée de

ercher de quelle année doit dater écouverte de l'imprimerie, attri- à notre compatriote Laurent er, et de proposer de quelle ma- il conviendrait de célébrer la 4e séculaire de cette découverte, a é qu'elle aurait lieu le 10 Juillet a présente année. M. Van der a bien voulu se charger du dis- qui sera prononcé lors de cette nité. Une pierre monumentale, nt une inscription en l'honneur Laurent-Janszoon Coster, sera e dans le parc de cette ville, le e jour. (On sait que Harlem, ence et Strasbourg se disputent neur de cette invention faite en ou 1443. On conserve à Har- les premiers essais typographi- ; ce sont des planches gravées ois, et le livre qui a été imprimé es planches, est intitulé : *Der el van onze zalighey* (le Miroir otre salut). Ce livre est ren- dans un coffret d'argent dont rde est confiée à plusieurs ma- its qui ont chacun une clef diffé- du lieu où il se trouve).

PARIS.

mnastique. — La gymnastique, ée et pratiquée avec succès par iens, était négligée et tombée nous dans un oubli presque let. Nous avons déjà fait con- plusieurs fois les heureux ef- de M. Amoros pour étendre de au la pratique des exercices astiques, si favorables au déve- ment des forces et à la santé. *ymnase normal, civil et mili-* situé place Dupleix, près le p-de-Mars, dont la direction lui nfiée, continue à justifier la con- publique. Dans une séance ale, qui a eu lieu le 23 Septem- ernier, on a remarqué de nou- la force, l'agilité, la vigueur et g-froid que les élèves acquiè- dans cet établissement. Non- nent les jeunes gens qui jouis- le toute la plénitude de la santé iennent en peu de tems plus agiles et plus robustes ; mais des enfans valétudinaires, dont la constitution était faible, l'accroissement tardif, le développement incomplet, y ont rapidement acquis assez de force pour se livrer aux exercices les plus difficiles. Un médecin, avantageusement connu, dirige spécialement les exercices des enfans qui ont besoin des secours de son art, et fait varier les mouvemens qu'ils doivent exécuter, suivant celles de leurs parties qu'il s'agit de fortifier. Même dans la saison la plus rigoureuse, les militaires de la garde-royale, et, deux fois par semaine, le Jeudi et le Dimanche, les enfans d'un grand nombre de familles distinguées, ont fréquenté habituellement le Gymnase, où l'on a disposé un vaste local pour les exercices d'hiver. On ne saurait trop applaudir aux efforts de M. Amoros pour rendre son établissement de plus en plus digne des suffrages des hommes éclairés et des pères de famille. Il a su écarter de ses élèves jusqu'à l'ombre des dangers que l'on pourrait redouter ; il les entoure de filets et de ceintures ; des anneaux, des cordes, des poulies servent à les retenir, à les suspendre et à prévenir toute espèce d'accidens ; un ordre admirable, une grande activité, une surveillance suivie règnent dans ce Gymnase, auquel le gouvernement accorde une protection spéciale.*

NATATION.

Machine.—On a fait, le 23 Mars, à l'Ecole de natation d'hiver du Gros-Caillou, en présence d'une réunion nombreuse, l'expérience d'une nouvelle machine pour remplacer le scaphandre et préserver de la submersion. Cette machine, appelée *rouanelle*, du nom de

---

* Une institution pareille ne mérite-t-elle pas l'attention du public en Angleterre? M. Sass, dont nous avons parlé dans une autre partie du Musée, a établi avec la coopération de M. Clias, des exercices semblables qu'il fait pratiquer à ses élèves ; et nous pouvons assurer nos lecteurs que c'est avec le plus heureux résultat.

son inventeur, M. Rouan, instituteur à Paris, marché Saint-Honoré, n° 21, est en fer-blanc et présente la forme de deux cônes allongés en quenouille et fortement joints ensemble. Elle s'adapte sous les aisselles ; et l'individu qui en est muni peut traverser une rivière, même avec un fardeau, sans aucune crainte. L'expérience en a été répétée pendant plus d'une demi-heure, par quatre personnes, au nombre desquelles était l'inventeur et un jeune enfant qui ne savait pas nager, dans un bassin de près de 100 pieds de long, sur 20 de large, et qui a 7 à 8 pieds de profondeur. Cette expérience a parfaitement réussi.

Société asiatique.—Cette société a tenu, Lundi 21 Avril, sa séance générale annuelle, sous la présidence de Mgr. le duc d'Orléans. Ce prince, ami des lettres et de ceux qui les cultivent, a prononcé un discours rempli de vues judicieuses et noblement exprimées sur les *avantages de l'étude des langues étrangères.* Il a rappelé le mot profond de Charles-Quint, qu'un homme qui sait plusieurs langues vaut plusieurs hommes. M. de Sacy, président du conseil, a exposé le but que la Société se propose, et les moyens qu'elle a de favoriser les études orientales. Il a payé un juste tribut de regrets à la mémoire de M. le duc de Richelieu, l'un des fondateurs de la Société. M. Abel-Rémusat, secrétaire de la Société, a lu ensuite un rapport très-étendu sur les travaux faits pendant l'année qui vient de s'écouler, et sur les ouvrages que la Société fera imprimer à ses frais. Ces ouvrages sont au nombre de cinq, savoir : une Grammaire japonaise, un Dictionnaire mantchou, des Fragmens en samskrit, un recueil de Fables en arménien, et une Grammaire géorgienne accompagnée d'un vocabulaire. Un recueil périodique, le *Journal asiatique*, qui paraît tous les mois et qui est envoyé aux membres de la Société, et une bibliothèque composé de livres sur les langues orientales, ouverte aux personnes qui en font l'objet de leurs études, ajoutent aux services que la Société a déjà fondus. Après un rapport satisfesant sur l'état des fonds par M. Degérando, on a entendu divers morceaux de littérature asiatique, un fragment d'un roman chinois très-curieux, traduit par M. F. Fresnel : des extraits du célèbre écrivain arabe Hariri, traduits par M. Garcin de Tassy, et quelques idylles et fables traduites du persan et du samskrit, par M. Chézy. Cette séance avait attiré un auditoire aussi brillant que nombreux, qui a paru écouter avec intérêt ces diverses lectures. On peut concevoir d'heureuses espérances d'une Société qui s'annonce sous d'aussi favorables auspices.

Chimie appliquée aux Arts.—M. Herpin croit avoir apporté, dans la fabrication de l'amidon, un perfectionnement assez important. Pour préparer l'amidon, suivant la méthode ordinaire, on fait fermenter de la farine de blé, avec une certaine quantité d'eau, pendant quinze jours ou un mois : il se dégage de l'ammoniaque, et une odeur très-fétide se répand dans l'atelier. L'objet de cette préparation est la décomposition et la destruction du gluten qui recèle l'amidon. M. Herpin fait de l'amidon dans l'espace d'une heure, par un procédé au moyen duquel il obtient à la fois le gluten et l'amidon sans avoir à supporter aucune odeur. Il suffit, pour cela, de pétrir la farine sous un filet d'eau, dans un sac de toile claire ; l'eau entraîne l'amidon, et le gluten reste dans la toile. On fait passer l'eau et l'amidon à travers un tamis de soie, et on les recueille dans un vase ; lorsque l'amidon s'est déposé, on décante l'eau, qui contient une assez grande quantité de matière sucrée, et qui pourrait être employée avantageusement à la préparation de quelque boisson économique. M. Herpin s'occupe, dans ce moment, d'expériences sur les moyens d'utiliser le gluten, soit pour

nification des fécules, soit pour ɔrication des macaronis, vermi-, etc.*

OLDEMBOURG.

édecine.—La régence de cette a proposé un prix de 200 ducats Hollande, pour la meilleure ré- aux questions dressées par le ge médical d'Oldembourg, et ées en allemand et en latin, con- nt *la nature et la contagion de èvre jaune.* La régence invite, ême tems, les médecins de toutes ations à concourir pour ce prix.

BERLIN.

administration générale des pos- fait imprimer un tableau de tous ɔurnaux politiques, littéraires et ntifiques dont la lecture peut in- ser les habitans de la Prusse ; y a joint les prix d'abonnement. ableau contient en tout 73 jour- d'Allemagne, dont 50 appar- ɔent au Nord et 23 au Sud. Par ontraste singulier, ce tableau en et deux seulement pour l'Au- ıe, tandis que, pour la Prusse, il mention de 27. La France y est 31 journaux, dont 9 seulement issent à Paris. On se demande ont les journaux de départemens méritent ainsi l'attention de la sse ? Ces recueils sont-ils politi- ? ils ne sont que le reflet des naux de Paris ; sont-ils littérai- ils ne sont que des procès-ver- de séances d'Académies ; et sera fort étonné, sans doute, en ıce, que de Berlin l'on ait aperçu vingt-deux gazettes départementales, dont la plupart échappent à la vue des Parisiens. Le Tableau de l'administration des postes porte 14 journaux anglais ; 11 sur les 14 s'impriment à Londres. L'Italie figure pour 11 recueils, l'Espagne pour 5, le Portugal pour 7, la Belgique pour 9, la Suède pour 4, le Danemarck pour 2, la Russie pour 5, la Pologne aussi pour 5 ; enfin, on y remarque un Journal latin, publié à Presbourg. L'abonnement est de 120 thalers (environ 480 fr.) par an, pour un Recueil anglais ; le prix le plus modique est de 5 thalers ou 20 francs.

LISBONNE.

Les journaux publiés maintenant dans cette capitale, sont : 1° le *Diaro das Cortès.* Ce journal est spécialement consacré aux séances des Cortès. 2° *Las Actas des Cortès.* Ce second journal contient les actes officiels de cette assemblée législative. 3° *Il Diario di Governo,* qui contient les nouvelles officielles. Il a pour épigraphe une phrase française tirée des *Aventures de la fille d'un roi.* 4° Le *Régulateur,* journal français. 5° *Il Campian Portuguès,* journal politique. 6° *Il Portuguès Constitutional.* 7° *Trombetta,* La Trompette, journal d'opposition. 8° Le *Citoyen Portugais* (Cidadao Portuguez), journal politique. 9° L'*Artiste citoyen,* journal politique.

FRIBOURG.

Instruction publique.—Le R. P. GIRARD, fondateur et directeur du Collége Saint-Michel et de l'Ecole française de Fribourg, homme aussi vertueux qu'éclairé, vient d'être dépouillé de son emploi, et enlevé à l'établissement auquel il se consacrait tout entier. Les regrets de ses concitoyens et l'estime universelle l'accompagnent dans sa retraite : le

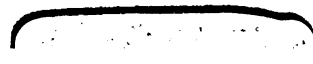
Ce moyen d'obtenir l'amidon a déjà employé pour extraire le gluten de la e du froment ; mais nous ne pensons qu'il ait été appliqué en grand. Nous us observer qu'il exige une mouture coup plus soignée, et par conséquent chère que celle qui est ordinairement ssaire aux amidoniers.

blâme de tous les gens de bien flétrira ses persécuteurs.—Le collége est définitivement remis aux jésuites, avec l'usufruit des biens qui y sont affectés. Ces biens sont estimés trois millions de francs. Il faut dire, pour la justification des habitans de ce canton, que les partisans de ces mesures sont en très-petit nombre; mais une puissance invisible leur donne des forces, et ils bravent impunément l'indignation de la majorité. Jusqu'à présent la Suisse allemande ne paraît pas éprouver l'action de cette force occulte, qui peut devenir plus funeste à la république helvétique que ne l'a été l'oppression de Bonaparte. Elle tend à relâcher le lien fédéral, à faire perdre aux gouvernemens l'affection et l'estime des citoyens: elle dégrade la Suisse aux yeux de l'Europe. Le tems n'est peut-être pas éloigné, où l'on cessera d'aller observer dans les cantons confédérés les mœurs des peuples libres et les effets du gouvernement républicain. D'autres montagnes offrent des sites aussi admirables; les lacs de la Lombardie et de l'état de Venise l'emportent à plusieurs égards sur ceux de la Suisse, et on trouve dans toute l'Europe tempérée des plaines aussi riantes et aussi ornées que les bords de l'Aar ou de la Limath. Quand les Suisses ne seront plus eux-mêmes l'ornement de leur pays, les voyageurs cesseront de le visiter.

FLORENCE.

Académie des Georgofili.—Le professeur Joseph Gazzeri a lu, dans la séance publique de cette académie, le 29 Décembre 1822, un rapport sur les études académiques pendant les années 1821 et 1822. En général, ses travaux ont eu pour but de perfectionner l'espèce humaine, ou de prévenir les maux dont elle est menacée dès sa naissance. Le docteur Bigeschi, directeur de l'hôpital de la maternité, a confirmé l'efficacité de la *secale ergotée*, par l'histoire de 16 cas dans lesquels il l'a heureusement employée. Le docteur Tartini, après avoir indiqué les causes qui ont rendu les Toscans si indifférens pour la *vaccination*, malgré l'exemple de tant de nations civilisées, a proposé les moyens les plus propres à accréditer une pratique si salutaire. Les docteurs Gallizioli et Gherardi ont cherché à faire apprécier le mérite et les avantages de la doctrine médicale que suivent actuellement les Italiens. Plusieurs académiciens se sont sérieusement occupés de la nature et de la propagation des nouvelles méthodes de l'éducation et de l'instruction populaires. MM. Tartini et Cioni ont tiré beaucoup de profit des mémoires du chevalier Sinclair et de M. Biot. Le marquis Ridolfi s'est occupé de faire connaître la célèbre institution de M. de Fellenberg, et surtout d'indiquer jusqu'à quel point elle est applicable à tous les pays. Le docteur Giusti a traité de la part que la législation doit prendre dans l'exercice des arts; M. Sabatino Guarducci, de l'influence du luxe sur l'agriculture. Un mémoire de l'académicien Paolini, tendant à prouver l'utilité des locations des fonds, a mérité l'honneur du prix. D'autres académiciens, tels que Sergardi, Ferroni, Fabbroni, Chiarenti, Rivani, Vanni, etc., se sont plus ou moins distingués en traitant de divers objets, tous relatifs aux progrès de l'agriculture. On voit, par les indications que nous venons de donner des occupations ordinaires de cette académie, qu'elle mérite d'être placée parmi les sociétés de l'Europe les plus actives et les plus utiles.

FIN DU TOME SECOND.

5071699

Imprimé par G. Schulze,
13, Poland Street.